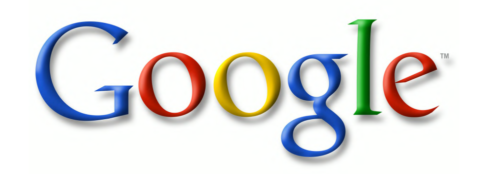
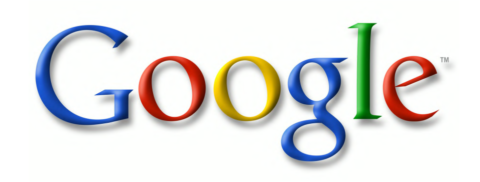
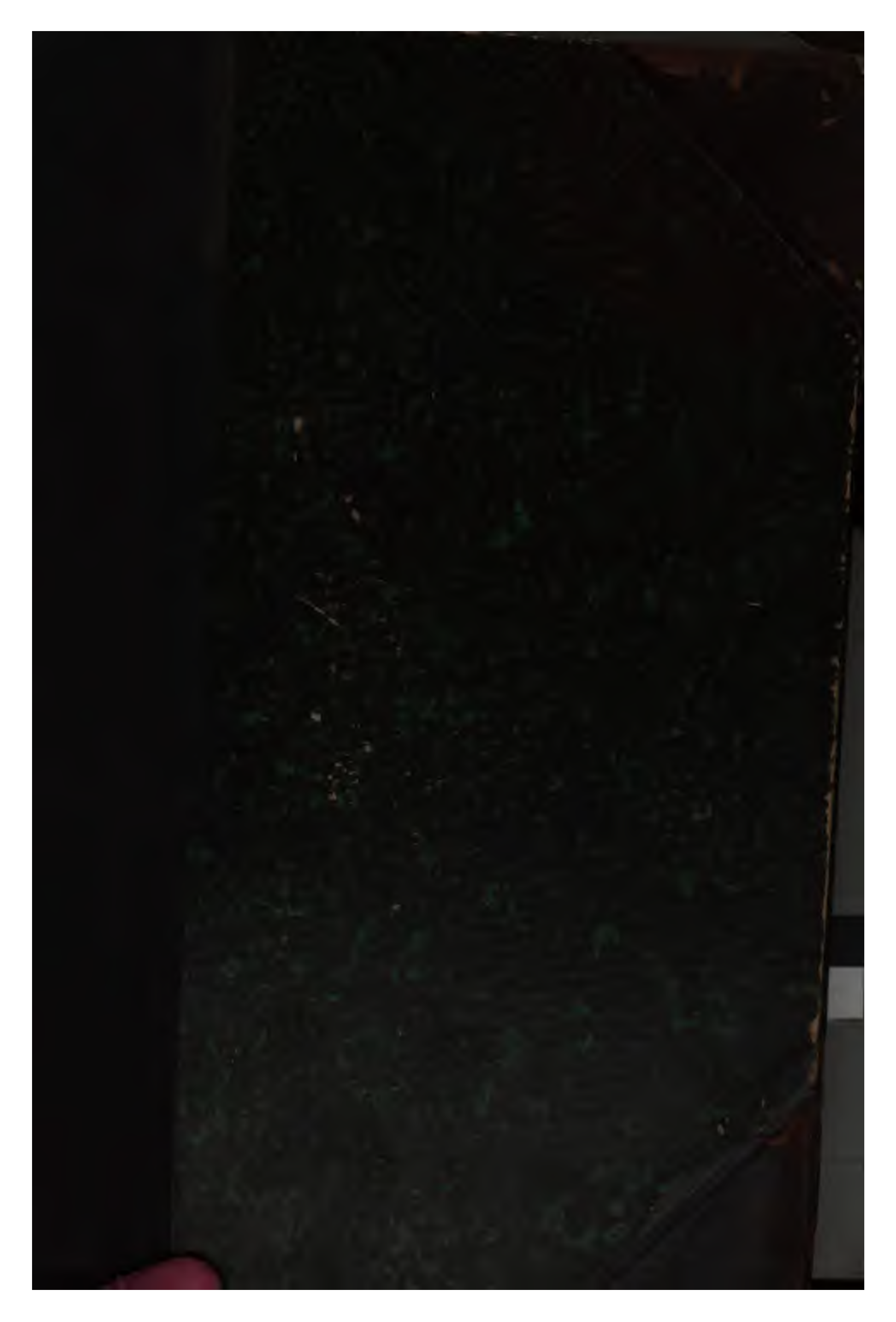
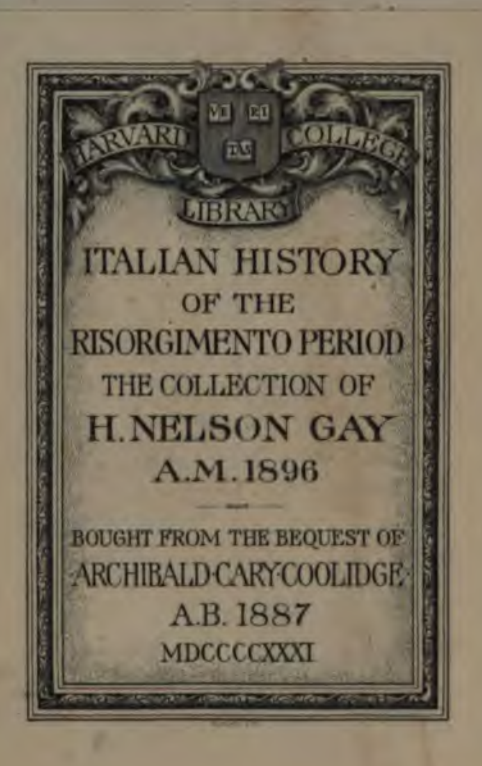







HARVARD COLLEGE
VE RI TAS
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Italy '59

Vol. II

LA GUERRE D'ITALIE

HISTOIRE COMPLÈTE

DES OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LA PÉNINSULE

RÉDIGÉE D'APRÈS

LE MONITEUR, LES PIÈCES OFFICIELLES
LES CORRESPONDANCES PARTICULIÈRES ET DES DOCUMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE

D'UN EXPOSÉ DES FAITS QUI ONT AMENÉ LES HOSTILITÉS

ainsi que

DES ÉCLAIRCISSEMENTS QUI PEUVENT FACILITER L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS

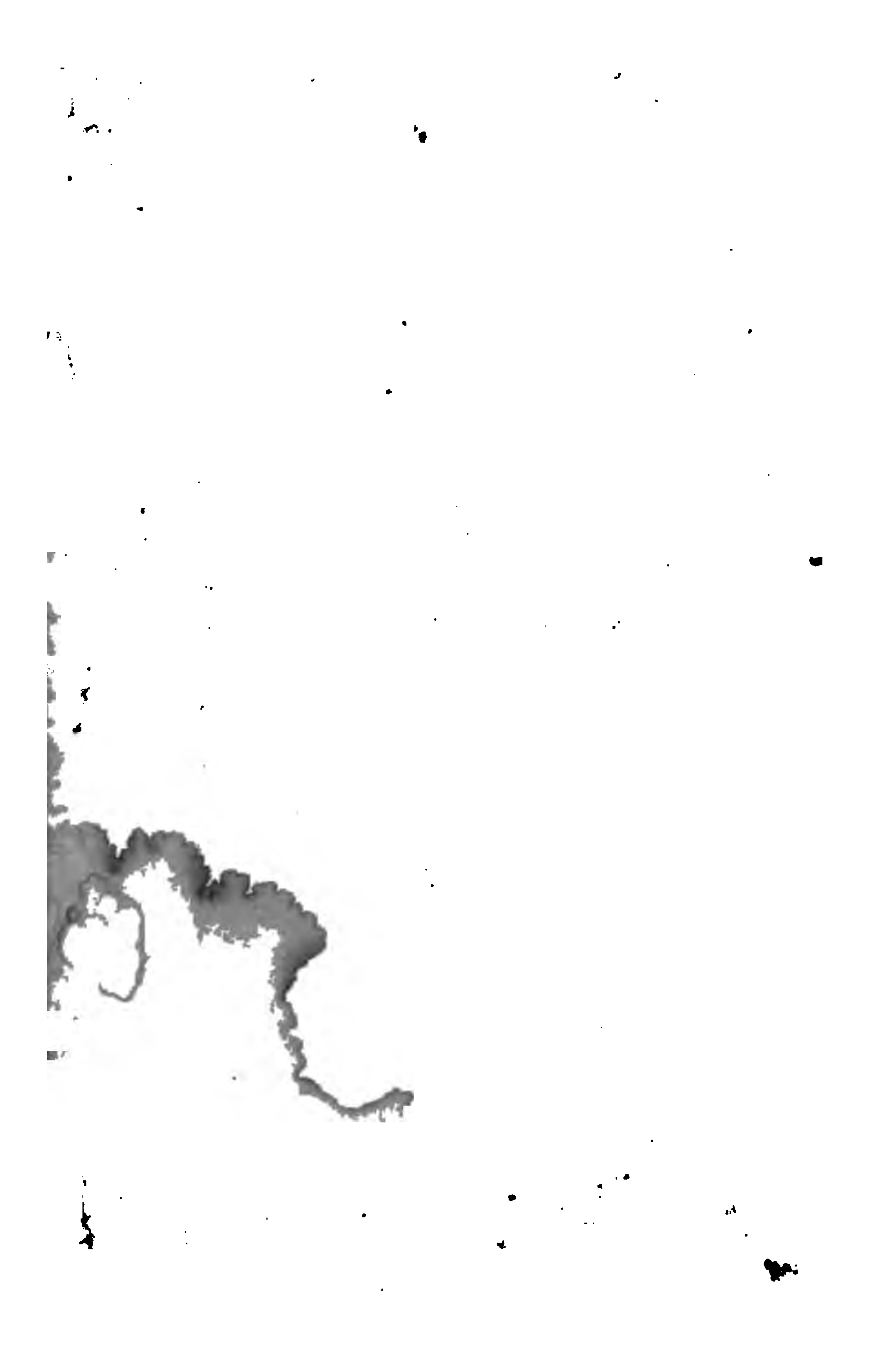
PAR CHARLES ADAM
Officier de l'ancienne armée, auteur de plusieurs livres sur l'art militaire.

Ouvrage orné de Portraits, de Cartes, Plans, etc.

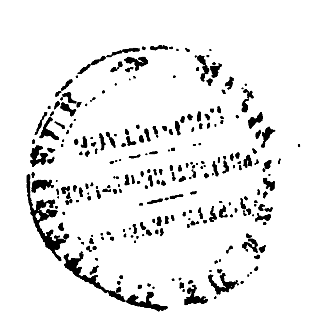
La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée. NAPOLÉON III.

PARIS
LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET DES CAMPAGNES
RUE D'ULM, 48

1859



LA GUERRE D'ITALIE



PARIS. — IMPRIMERIE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



304.
Le 31

o

LA
GUERRE D'ITALIE

HISTOIRE COMPLÈTE

DES OPÉRATIONS MILITAIRES DANS LA PÉNINSULE

RÉDIGÉE D'APRÈS

LE MONITEUR, LES PIÈCES OFFICIELLES
LES CORRESPONDANCES PARTICULIÈRES ET DES DOCUMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE

D'UN EXPOSÉ DES FAITS QUI ONT AMENÉ LES HOSTILITÉS

ainsi que

DES ÉCLAIRCISSEMENTS QUI PEUVENT FACILITER L'INTELLIGENCE DES ÉVÉNEMENTS

PAR CHARLES ADAM
Officier de l'ancienne armée, auteur de plusieurs livres sur l'art militaire.

Ouvrage orné de Portraits, de Cartes, Plans, etc.

La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée.
NAPOLÉON III.

PARIS
LIBRAIRIE POPULAIRE DES VILLES ET DES CAMPAGNES
RUE D'ULM, 48

1859

GUERRE D'ITALIE

CHAPITRE PREMIER.

Etat de l'opinion en Europe relativement aux affaires de l'Italie.— Politique traditionnelle de l'Autriche et de la Russie. — Résumé des opérations militaires qui ont précédé la bataille de Magenta.

L'histoire de la guerre d'Italie que nous esquissons met en évidence un phénomène intéressant à observer.

Hier à peine, un peuple, illustre par ses grandes traces dans l'histoire, plein de séve nationale pourtant encore et de bouillante vitalité, rongeait le frein de l'oppression sous une race étrangère, de beaucoup inférieure à lui dans l'échelle des valeurs humaines. Le monde civilisé, ou soi-disant tel, tolérait cette douloureuse anomalie; bien plus, c'était au nom de la civilisation même, et de par l'une de ces formules découvertes par le progrès moderne, que les nations contemporaines avaient, d'une commune entente, et sous le prétexte de « l'équilibre des empires », institué cet injuste asservissement du sang généreux au bras fort.

Des traités, œuvre profondément réfléchie d'hommes d'Etat réputés habiles, avaient introduit, dans le droit écrit, cet outrage au droit de nature. En vain les protestations du peuple subjugué, en vain le cri de ses souffrances, en vain les éloquentes sympathies de quelques âmes pour son injuste martyre, venaient-ils agiter très-superficiellement, par intervalles, l'ordre de faits basé sur son effacement du catalogue des nations.

La préoccupation du même intérêt qui avait conseillé la loi, commandait de la maintenir: il commandait aussi de l'imposer au respect public, et c'était presque une hardiesse, nous ne dirons pas d'en contester la justice, mais même de la discuter.

Le temps a fait bien peu de pas, et voici que, d'un pôle à l'autre

de la sphère politique, les opinions, au sujet de cette loi, se trouvent bien tout à coup changées.

Le principe au mépris duquel elle avait été dictée est en pleine réaction triomphante, et sur le point de pénétrer, de haute lutte, dans le cercle pratique des faits. La vérité surgit, armée de pied en cap, et la guerre vole sur ses pas : guerre sacrée dont l'issue est assurée d'avance, sous la toute-puissante garantie du nom français. Et nous voyons enfin la jeune Europe, au rebours des systèmes précédemment adoptés, reconnaître unanimement aujourd'hui que, de toutes les combinaisons politiques propres à garantir le maintien de la paix et la stabilité des puissances, les moins sûres sont encore celles qui, comprimant le droit par la force brutale, préparent d'inévitables explosions à l'avenir. Comment expliquer autrement cette unanimité de l'opinion générale devant notre généreuse croisade ? et n'est-ce point le laissez-passer décisif de l'indépendance italienne, que cette neutralité générale des empires les plus intéressés et, pour cela seul, les plus ardents, hier encore, à la proscrire ou à la contester ?

On sait, a dit M. Amédée Renée, que dans les conférences du congrès de Paris, la Sardaigne faisait entendre, en faveur de l'Italie, une voix courageuse et sincère. En cela elle suivait une politique déjà consacrée par le temps. Ce n'est pas seulement le roi Charles-Albert qui a tenté de s'opposer aux empiétements de l'Autriche, qui s'est plaint tout haut de sa politique avide et déloyale, de son plan tramé, pour ainsi dire, au grand jour d'arriver à détruire toute indépendance autour d'elle en Italie, de la réduire enfin tout entière sous sa domination ; c'est aussi le roi Victor-Emmanuel Ier qui, dès 1814, au congrès de Vienne et depuis, a fait entendre les mêmes plaintes, a porté contre l'Autriche les mêmes accusations. Voici, par exemple, ce qu'on lit dans un mémoire qui fut présenté à Vienne par son ambassadeur :

« Les divisions affaiblissent l'Italie à l'intérieur et l'empêchent de prendre part aux affaires générales de l'Europe. Une fédération serait préférable à une pareille organisation, parce qu'elle remédierait à la faiblesse individuelle de chaque Etat. Ce remède n'est pas praticable, parce que certains Etats sont soumis à des princes étrangers dont les intérêts sont opposés à ceux de l'Italie. La plupart des Etats italiens dépendent de ces influences étrangères, à l'exception du Piémont. »

Et plus loin :

« La division ancienne de l'Italie entraînait une faiblesse générale des petits Etats. La division actuelle la livre à l'Autriche.... Depuis huit siècles que la maison de Savoie règne en Piémont, elle n'a jamais été aussi exposée du côté de l'Italie, qu'elle va l'être par les

nouvelles possessions de l'Autriche. L'existence des États italiens, et principalement de la république de Venise, avait en tout temps isolé les possessions espagnoles et autrichiennes dans l'Italie supérieure et les avait rendues moins formidables....»

« La suppression de ces Etats, continue le Mémoire, détruit complétement l'équilibre qui garantissait la sécurité des souverains piémontais. Il est certain que, si la maison d'Autriche réussit à s'approprier toutes ces dépouilles, c'en est fait de l'indépendance du seul prince italien qui règne en Italie....»

« ... Quant à l'Autriche, ses prétentions ne sont justifiées ni par sa sécurité, ni par son indépendance. On peut affirmer sans hésiter qu'elle n'a d'autre but que d'asservir l'Italie et de détruire à son profit l'équilibre politique dans le midi de l'Europe. La raison et l'expérience le prouvent. »

Cette politique clairvoyante du roi Victor-Emmanuel Ier avait pour principal organe à cette époque un esprit puissant, le comte Joseph de Maistre, dont la plume a fixé en caractères immortels cette question italienne déjà si vivante il y a un demi-siècle. — « Pauvre Italie! écrit de Maistre, de Saint-Pétersbourg, elle va tomber dans un abîme déplorable; on peut deviner, sans trop de perspicacité, qu'elle sera la monnaie qui soldera tout. Les divisions et les unions forcées des peuples seraient une grande absurdité, si elles n'étaient un grand crime. Il faut faire un grand effort pour n'être pas réduit au métier de satellites de l'Autriche. » C'est ainsi que le fervent défenseur du catholicisme, l'apôtre le plus ardent du génie de conservation, jugeait le rôle conservateur que l'Autriche prétend représenter en Italie!

Non moins que la Sardaigne, les autres puissances, en face de l'intervention des Français en Italie, ont été jusqu'à présent fidèles à leur politique traditionnelle. L'intérêt manifesté par la Russie pour cette cause date de loin. En 1815, et même antérieurement, elle aida de son influence les réclamations légitimes de la Péninsule, appuyant tout ce qui pouvait être profitable à son indépendance et à sa nationalité. Ainsi Paul Ier, après la bataille de Zurich, demanda officiellement au cabinet de Vienne s'il voulait rétablir le roi de Sardaigne et la république de Venise. L'Autriche répondit par un refus, et Paul Ier rappela son armée.

Le comte Joseph de Maistre rapporte que Souvarow disait un jour, à propos des fautes commises par le roi de Sardaigne : « Tout a mal tourné, parce que le roi s'est laissé souffler par les Autrichiens comme un acteur sur les planches. » Joseph de Maistre ajoute ici, « et comme un jeton au jeu de dames. » « La maison de Savoie, écrivait ce grand publiciste en 1803, a une tendance naturelle et avouée par la

saine politique à s'agrandir dans le nord de l'Italie... de là la haine implacable de l'implacable maison d'Autriche...» « C'en est fait de la maison de Savoie, disait-il un peu plus tard, si elle se résigne à voir la maison d'Autriche dominer de Venise à Pavie : *Vixit* (elle a vécu.) Tant qu'on n'aura pas établi une puissance respectable dans le nord de l'Italie, on n'aura rien fait. »

Lorsque Victor-Emmanuel Ier rentra, en 1814, en possesion de ses Etats, il dit un jour à l'ambassadeur de Russie : « Je n'ai eu qu'à reprendre les rênes du gouvernement, après un sommeil de quinze ans, et à agir comme au lendemain de mon départ. — Sire, répondit le diplomate, rendons grâce au ciel que l'empereur de Russie n'ait pas dormi, car sans cela vous couriez grand risque de ne pas vous réveiller sur le trône. » Et en effet, l'empereur Alexandre avait veillé à la défense de la monarchie sarde et des intérêts italiens. Alors que M. de Metternich disait à Vienne « qu'il ne voyait pas la nécessité d'un royaume de Sardaigne, » l'empereur Alexandre pensait, avec le comte de Maistre, qu'il serait impossible d'établir l'indépendance de l'Italie, sans constituer dans le nord de ce pays un Etat assez important pour faire contre-poids à l'influence autrichienne. Il inclinait donc à donner la Lombardie à la maison de Savoie ; mais l'Autriche sut déjouer la politique d'Alexandre, en éveillant les craintes de l'Angleterre sur les projets ambitieux qu'elle attribuait à la Russie. Les sentiments d'Alexandre Ier étaient pleinement partagés par ses conseillers les plus intimes, Pozzo-di-Borgo et Capo d'Istria. « Vous avez raison, écrivait ce dernier ; le congrès de Vienne n'a rien arrangé. Je n'ai pas changé d'avis, et j'ajoute *que rien ne vaut de ce qui a été fait à Vienne* ; mais les circonstances ne permettaient pas de faire mieux. » « Si vous me demandez combien de temps durera le système européen actuel, je vous répondrai qu'il durera autant que la force des circonstances le rendra nécessaire. Un grand nombre se rattachent à l'idée de l'indépendance italienne qui pourra faire un jour beaucoup de mal à l'Autriche. »

Le comte de Maistre, ministre de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, était en grande estime auprès d'Alexandre, à la politique ou à la générosité de qui il faisait souvent appel.

« Il importe, lui écrivait de Maistre, de tenir compte de la destinée des peuples ; on ne peut dédaigner leurs vœux, ni mépriser leurs sentiments, leurs affections et leurs espérances. Qu'il me soit permis d'exposer ces maximes à un souverain, tel que l'empereur de Russie, ce grand protecteur des peuples qui a respecté religieusement leurs privilèges tout en se faisant honneur d'être l'ami et le défenseur de l'humanité. » Si Alexandre Ier, contre-carré alors par l'Angleterre et par les Bourbons, ne réussit pas à faire entrer la Lombardie dans la mo-

archie sarde, et à constituer par là un certain équilibre, il parvint, non sans peine, à lui assurer la province de Novare, que l'Autriche revendiquait obstinément. L'insatiable avidité de cette puissance indignait Alexandre : « *La maison de Savoie*, disait-il, *pourra compter sur notre alliance, car la France suit une politique fausse en ne se préparant pas à empêcher qu'un jour ou l'autre toute l'Italie ne tombe sous la domination de l'Autriche.* »

Nous ne résistons pas à l'occasion de citer encore ces paroles éloquentes et prophétiques de Joseph de Maistre, adressées à l'empereur Alexandre : « Le roi, mon maître, n'a pas recours à l'empereur de toutes les Russies en sa qualité de roi de Sardaigne ; mais il parle comme prince italien, comme membre de la souveraineté européenne, comme défenseur de la justice générale et de la foi des traités. Sans un nouvel effort de l'empereur de Russie, il n'y a plus d'équilibre, il n'y a plus de balance politique, l'Italie disparaît, tous les princes italiens ne seront plus que les vassaux de l'Autriche, et bientôt ils n'existeront plus. Le roi de Sardaigne est menacé le premier, et cela est bien naturel, « *car l'Autriche désire asservir l'Italie, qui depuis longtemps n'a pas eu un ennemi plus constant et plus puissant.* » On voit ici que le grand écrivain, qui savait parler la langue des prophètes, lisait comme eux dans l'avenir.

Joseph de Maistre était si convaincu qu'à cette époque la Russie était le seul appui de la Sardaigne et de l'Italie, qu'il fit tous ses efforts pour nouer entre les deux maisons une alliance matrimoniale ; son projet était de marier le prince de Carignan, Charles-Albert, à une princesse russe. Toute la rigueur de son catholicisme fléchit devant les nécessités de la politique, et il écrivait à cette occasion : « Je ne concevrai aucune idée plus grande que celle de rattacher la famille de Carignan à la grande famille des czars ; et si la religion devait donner lieu à quelque difficulté, je prendrais volontiers l'engagement de démontrer que les mariages de ce genre sont devenus indispensables. » On pourrait multiplier les textes ; mais ces citations suffisent pour établir que la Russie, en appuyant la politique généreuse de la France en Italie, ne déviait en aucune façon des traditions de son passé.

L'Angleterre elle-même cédait à ce torrent de l'opinion, et ses journaux exprimaient nettement l'attente impatiente de nouveaux traités fondés sur la légitime reconstitution de l'Italie, dont ils mettaient un certain enthousiasme à saluer en nous les libérateurs.

Ce courant de l'opinion générale est un des plus beaux triomphes que l'on puisse attendre en faveur des nationalités. Il arrive donc une heure où, brisant la chaîne inerte des faits, les principes reprennent victorieusement le dessus dans toutes les consciences ; une heure où l'idée vraie qui faisait la foi de quelques-uns devient l'évidence pour

tous; une heure où le point de justice qu'il était dangereux et presque ridicule d'affirmer, devient ridicule et presque dangereux à contredire.

Le sentiment qui vient d'être signalé est apparu plus manifeste encore après l'éclatante victoire de Magenta. Nous allons raconter avec les développements qu'il comporte ce beau fait d'armes que nous n'avons pu exposer que d'une manière sommaire à la fin de notre premier volume. Pour cela, il nous est indispensable de remonter en arrière, car les opérations militaires présentées isolément se comprennent peu, et ce n'est que lorsqu'un assez grand nombre de faits de cette nature sont venus s'ajouter les uns aux autres, qu'il est possible de se rendre compte de l'objet des manœuvres et de leur importance.

L'Empereur quitte Paris le 10 mai à huit heures du soir, s'embarque à Marseille, le 11, à deux heures, et met le pied sur le sol italien le lendemain 12 mai, après avoir franchi, en quarante-huit heures, la distance qui sépare Gênes de Paris. Dès son arrivée, il prend le commandement de l'armée, préside à l'organisation de tous les services, et, modérant l'impatiente ardeur de ses soldats, il attend, dans le calme que donne la force, l'exécution des mouvements qu'il a ordonnés. Neuf jours se passent ainsi dans des préparatifs exécutés avec une régularité, une rapidité dont aucune guerre n'avait encore fourni l'exemple. En quinze jours, une armée de cent cinquante mille hommes, trois cents pièces de canon, et l'immense matériel de munitions, de chevaux, d'approvisionnements de toute sorte que suppose une telle masse d'hommes prêts à entrer en ligne de bataille, étaient transportés sur le théâtre des hostilités.

Le 20 mai, l'armée française, magnifique de discipline et d'organisation, superbe par son ardeur, illustre par la gloire qu'elle a déjà acquise sur d'autres champs de bataille, attendait, frémissante, un signal de son chef pour prouver à l'ennemi que les fils étaient dignes des pères. Elle occupait, parallèlement au cours du Pô, des positions choisies avec le plus grand soin. Le 1er corps, sous les ordres du maréchal Baraguey-d'Hilliers, formant la droite de la ligne, étendait ses avant-postes jusqu'en avant de Voghera ; le maréchal Canrobert était à Ponte-Curonne avec le 3e corps et couvrait Tortone, étendant ses lignes le long de la Scrivia. L'Empereur était à Alexandrie avec la garde. Le roi Victor-Emmanuel occupait Casale, et le 4e corps, sous les ordres du général Niel, formait l'extrême gauche de l'armée alliée. Quant au 2e corps, commandé par le général de Mac-Mahon, il couvrait la droite du maréchal Canrobert, entre Tortone et Castel-Nuovo. Telles étaient les positions de nos troupes. Le Pô sépare seul les deux armées, et l'on sent qu'un combat est imminent. L'ennemi nous attaque, en effet, et notre premier engagement est une victoire! A

plus d'un demi-siècle de distance, l'histoire devait consacrer le nouveau succès de nos armées dans les champs arrosés déjà par le même sang. Nous avons nommé Montebello.

Le 21 mai, les avant-postes du maréchal Baraguey-d'Hilliers sont attaqués par 25,000 Autrichiens qui, partis de Stradella, occupent Montebello et Casteggio. La division du général Forey, soutenant une lutte acharnée contre un ennemi cinq fois supérieur en nombre, le déloge à la baïonnette des positions formidables où il s'était fortifié, et, rajeunissant notre gloire, inscrit sur ses aigles victorieuses le nouveau combat de Montebello. Ce beau fait d'armes, chèrement acheté, devait, quelques jours après, être suivi d'une de ces héroïques actions qui suffiraient à illustrer une armée, et dont toute la gloire devait revenir à un *seul* régiment : le 3e de zouaves. C'est de la bataille de Palestro que nous voulons parler.

Tandis que notre armée, profitant de la stupeur où le combat de Montebello avait jeté l'ennemi, faisait un changement de front sur sa droite et se dirigeait en masse sur Casale et Verceil, où l'Empereur avait porté son quartier général ; tandis que les troupes de la garde, ostensiblement dirigées sur Tortone et Voghera pour cacher notre mouvement, étaient transportées de nuit et à toute vapeur sur Casale, le roi Victor-Emmanuel, à la tête de son armée, se portait en avant et poursuivait de position en position les Autrichiens qui, battant en retraite, évacuaient Novare et s'arrêtaient enfin à Robbio.

Le 30 mai, le roi Victor-Emmanuel, franchissant la Sesia, chasse l'ennemi des villages de Palestro, Casalina et Vinzaglio, dans lesquels il s'était fortement retranché. Le lendemain les Autrichiens, prenant à leur tour l'offensive, s'avancent au nombre de 25,000 pour attaquer les Piémontais, et tenter de recouvrer les positions conquises la veille par l'armée sarde. Le 3e régiment de zouaves, que l'Empereur Napoléon avait donné au roi de Sardaigne pour appuyer son mouvement, au bruit de la fusillade engagée avec des bersaglieri déployés en tirailleurs, prend les armes et se porte en avant. Nous avons donné, dans notre premier volume, tous les détails de ce brillant fait d'armes dans lequel un seul régiment mit en déroute l'aile gauche de l'armée ennemie, après avoir enlevé à la baïonnette 9 pièces de canon, fait 700 prisonniers dont 9 officiers, et précipité 800 Autrichiens dans un canal où ils trouvèrent la mort.

Enfin, le 3 juin, l'armée française se dispose à marcher sur Milan ; des ponts sont jetés sur le Tessin et le fleuve est franchi à la hauteur de Turbigo. Les Autrichiens, qui avaient repassé la veille en Lombardie, nous disputent vaillamment le passage à l'aide de toutes leurs forces concentrées à Abbiate-Grasso, Magenta et sur la route de Milan. Rien ne peut résister à l'élan de nos troupes : après une bataille des

plus meurtrières, l'ennemi, culbuté de ses positions, se met en retraite sur tous les points, laissant 20,000 hommes sur le terrain, 7,000 prisonniers, des canons, deux drapeaux et 12,000 fusils.

C'est la bataille de Magenta, que nous raconterons avec détails dans le chapitre suivant.

Milan délivré, l'ennemi chassé du Piémont, réduit à se frayer un chemin sanglant dans un pays en insurrection et à travers une armée victorieuse qui ne lui laissera peut-être pas le temps d'aller chercher un refuge suprême derrière les murailles de ses places fortes, tel est le résultat de cette campagne accomplie en quinze jours à peine et qui peut se résumer par les trois noms glorieux de *Montebello*, *Palestro*, *Magenta*.

Dès le lendemain de la bataille de Montebello, les opérations de l'armée franco-italienne ont lieu sur deux points principaux : au centre de notre ligne, à Verceil, le long du cours de la Sesia; et à l'extrême gauche, au delà du lac Majeur, dans la haute Lombardie. Pendant que l'armée piémontaise faisait des démonstrations sur la Sesia, dont elle parvenait à s'assurer le passage dans la journée du 21 mai, Garibaldi, se mettant en marche par Bielle et Borgomanera avec 4,000 hommes d'élite de son corps des chasseurs des Alpes, surprenait, avec autant de hardiesse que d'habileté, le passage du Tessin à Sesto-Calende, et se jetait dans la haute Lombardie, en appelant le pays à l'insurrection. Le coup était inattendu; pour le parer, les Autrichiens rassemblent en toute hâte une brigade; mais Garibaldi les bat à Varese, poursuit sa marche, les bat de nouveau à l'entrée de Côme, où ils ont voulu l'arrêter, et entre vainqueur dans cette ville (1).

(1) La lettre suivante, écrite par un habitant de Côme à son frère, reproduit dans un récit pittoresque et animé les premiers événements dont le nord de la Lombardie a été le théâtre:

« Mon cher frère,

« Je t'ai écrit avec quels transports d'enthousiasme avait été accueillie la déclaration de guerre à l'Autriche ; notre petit comité de Français l'a fêtée dignement, si bien que la police a eu l'éveil, et nous avons été près de deux semaines sans pouvoir nous réunir. Nous vivions dans une contrainte perpétuelle ; à peine osait-on s'interroger les uns les autres sur les opérations de notre armée. Nous savions par un journal de Paris, échappé à la vigilance des douaniers, que le Piémont, envahi par le général Giulay, était défendu par 200,000 des nôtres, rien de plus. Nous étions fort intrigués depuis quelques jours des allées et venues de la garnison, fréquemment changée, partant pour une semaine et rentrant ensuite accablée de fatigue, parfois avec du butin et des blessés.

« Le nom de Garibaldi, prononcé à voix basse par les officiers autrichiens lorsqu'ils causaient entre eux, nous mit sur la voie. C'était lui que les Autrichiens cherchaient ; ce chef de partisans leur causait de vives inquiétudes. Chez le sol-

Côme est une ville de 19,000 âmes; tous les habitants valides se réunissent à l'avant-garde de l'armée italienne. Aux succès de cette vaillante petite armée répond l'insurrection de toute la Valteline.

L'ennemi n'avait pu soupçonner une tentative si hardie; aussi n'avait-il presque pas de soldats dans ce pays montueux. En un instant, toute la province passe sous le drapeau de l'indépendance. Le chef-lieu, Sondrio, reconnaît l'autorité de Victor-Emmanuel, et régularise l'armement des citoyens; les gendarmes, les douaniers et les

dat, son nom seul causait une sorte de terreur superstitieuse: on le prétendait invulnérable, quelques-uns allaient même jusqu'à affirmer que les balles s'aplatissaient sur son front.

« Il y a dix jours, un détachement d'Autrichiens était sorti dès le matin, sans doute pour une reconnaissance; vers les huit heures, nous les vîmes revenir haletants, poudreux, éperdus; plusieurs avaient jeté leurs armes. *Fermez les portes!* criaient-ils. On les ferma; les derniers venus, moins agiles, se heurtaient sur le pont-levis du fort en poussant des cris terribles. On ne leur ouvrit pas; ils se jetaient à genoux, ils se roulaient à terre; on fut insensible.

« La garnison fut sur pied en un clin d'œil; vers dix heures elle quitta la place Volta pour sortir. Arrivé au fort, toutes réflexions faites, le général n'envoya qu'une forte patrouille. On attendait son retour avec une grande anxiété. Elle ne revint que dans l'après-midi, sans avoir vu et ramassé autre chose que les sacs et les fusils de leurs fuyards.

« L'alerte avait été donnée par les éclaireurs, qui avaient cru apercevoir une embuscade ennemie. Ils s'étaient repliés précipitamment sur la colonne en faisant feu; la panique s'était emparée des hommes et rien n'avait pu les retenir. C'est ainsi qu'ils avaient repris au pas de course le chemin de notre ville.

« Le général a fait passer le jour même, devant un conseil de guerre, le malheureux lieutenant qui commandait le détachement; on l'a fusillé pendant la nuit dans les fossés. On assurait pourtant qu'il avait fait bonne contenance.

« Je te laisse à penser dans quel émoi était toute la ville. Le lendemain, à la suite d'une petite manifestation, des affiches avaient été apposées sur les murs. Elles appelaient aux armes les peuples de la Lombardie, en leur promettant que Garibaldi ne tarderait pas à les soutenir. La police lacéra les proclamations et fit des visites domiciliaires qui durèrent trois jours. Je fus assez heureux pour cacher mes pistolets et mon fusil de chasse, ainsi que les journaux de Genève que je recevais en contrebande. Mais ces mesures de précaution ne firent que redoubler l'agitation générale. L'évêque quitta la ville, un grand nombre d'habitants se retirèrent également.

« Sans les exigences de mon commerce, je t'avoue que j'aurais volontiers pris un semestre de congé; mais c'eût été tout perdre que de laisser une maison abandonnée ainsi à elle-même.

« Nous avions formé le club français, je t'en ai parlé; le soir, à onze heures, nous nous réunissions chez l'un ou chez l'autre, par fraction de dix à la fois, pour ne pas exciter les soupçons. Les carbonari de Varèse nous firent alors des ouvertures secrètes; ils nous proposaient de nous affilier aux Giacomi, dont les ramifications s'étendaient jusqu'à Milan même. J'étais d'avis d'accepter; le

employés autrichiens se réfugient sur le territoire suisse. Garibaldi avait si parfaitement et si rapidement accompli sa mission que le reste de l'armée n'était pas encore à portée de le seconder Les Piémontais avaient bien jeté un pont volant sur la Sesia, mais la crue des eaux l'a emporté : ils ne peuvent donc plus franchir la rivière et se porter en avant pour appuyer l'intrépide partisan. Mais les sapeurs du génie et les pontonniers français arrivent, rétablissent le pont, le 29 mai, sous le feu de l'ennemi, et la 4e division de l'armée sarde, ayant le

comité refusa par crainte des espions, et aussi parce que les Giacomi de notre ville sont d'assez mauvais garnements pour la plupart.

« Nous sûmes par l'agent carbonariste de Varèse que Garibaldi méditait un coup de main sur notre province; nous l'encourageâmes fortement à donner au hardi général des détails précis sur les forces autrichiennes, détails que nous avions de bonne source. Il partit en les emportant, et j'ai su depuis que c'est à ces révélations que nous avons dû notre délivrance. Garibaldi n'a pas tardé.

« Jeudi, dans la matinée, bien avant le jour, nous fûmes réveillés par un vacarme épouvantable; les soldats parcouraient les rues en s'appelant les uns les autres; le clairon sonnait, les tambours battaient le rappel, l'artillerie ébranlait les rues, les chevaux passaient au galop. Les uns fermaient leurs volets, d'autres ouvraient leurs portes, d'autres descendaient à leurs caves pour s'y préparer un abri; puis tout rentra dans l'ordre le plus complet.

« Un silence de mort s'étendit sur notre cité. A chaque extrémité de chaque rue, nous aperçûmes, en nous levant, un factionnaire, l'arme au bras, le fusil chargé et amorcé. Au moment où mon garçon de magasin s'apprêtait à enlever la devanture, le factionnaire le mit en joue avec un juron terrible. Le malheureux rentra tout tremblant et s'affaissa sur une chaise; je le réconfortai, il se croyait déjà mort; j'eus bien de la peine à comprendre ce qui lui était arrivé.

« Quand je l'eus appris, je m'armai d'une bouteille d'eau-de-vie et j'allai en parlementaire au-devant du Tudesco. Il me laissa approcher lorsque je lui eus fait entendre que cette offrande lui était destinée. Si peu d'allemand que je sache, je parvins à saisir, grâce à des gestes expressifs, la raison d'être de cette consigne :

« Défense aux habitants d'ouvrir leurs fenêtres et leurs portes; défense de sortir, à peine de recevoir un coup de fusil.

L'ordre était formel; il fut publié quelque temps après. Je ne pus tirer autre chose de cet homme, sinon que ses camarades étaient allés attaquer Garibaldi à Varèse.

« Le bruit d'une défaite des Autrichiens avait circulé la veille; je ne savais que penser. Nous passâmes une journée d'angoisses, ma femme et moi.

« Vers le soir, un aide de camp entra au galop par la porte de Pline, prit un cheval frais à la porte, et, après avoir bu un verre de vin de France, prit la direction de Camerlata ; il passa sous mes fenêtres. La consigne se relâcha un peu, on commençait à sortir. A onze heures, une musique militaire des plus bruyantes tira les citoyens de leur torpeur; nous vîmes défiler toute une brigade avec de la cavalerie et des caissons. Elle prit la route de Varèse.

« Aux premiers rayons du soleil, une canonnade épouvantable éclata de ce

roi à sa tête, passe sur l'autre rive. Le 30, les Autrichiens sont attaqués dans leurs positions de Casalino, Palestro et Vinzaglio, et repoussés derrière la Gogna. Jusqu'à ce moment, l'ennemi a semblé décidé à la retraite; l'abandon de Verceil et de la ligne de la Sesia ne peut avoir eu d'autre signification; mais l'empereur François-Joseph vient d'arriver à Pavie avec le général Hess, la grande capacité militaire de l'Autriche, l'ancien chef d'état-major de Radetzki, et tout porte à croire que, sous cette double influence, des résolutions politiques plus

côté. Chaque coup retentissait douloureusement dans nos poitrines. Vers dix heures, plus de quarante mulets chargés de blessés arrivèrent au trot. Cette allure extraordinaire qui, à chaque pas, arrachait des cris atroces aux malheureux soumis à cette torture, me parut être l'indice d'un échec. En effet, les cacolets traversèrent la rue Longue et ne furent pas déposés à l'hôpital. On les emmenait au quartier général.

« A midi et demi, les fuyards furent aperçus dans les environs; ils se cachaient; la canonnade ne se faisait entendre qu'à de rares intervalles; la fusillade était très-vive, à en juger par le bruit continuel des détonations affaiblies par la distance.

« Vers trois heures, les coups de feu se rapprochèrent : un escadron de hussards se précipita en désordre sur la *piazza Nuova*; il essaya de se reformer; deux ou trois chevaux se cabrèrent; le désordre était au comble : l'une des bêtes, furieuse, les flancs déchirés par les éperons, se jeta tête basse dans la rue de Milan; quelques autres suivirent; ce fut une débandade générale. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé, que 2,000 hommes couverts de poussière, de sueur, de sang, et noirs de poudre, débordaient par le faubourg de Varèse, revenant de Borgho-Vico. On voulut les rallier : la voix des chefs était impuissante; de nouveaux fuyards se jetèrent au milieu d'eux, et toute cette masse roulante se rua jusqu'à Camerlata.

« A peine le torrent avait-il passé, laissant derrière lui ses blessés, des sacs, des armes, que la grosse cloche de la cathédrale jeta au vent ses notes lugubres; puis, l'une après l'autre, les églises retentirent d'un glas terrible qui semblait répéter d'une voix sourde et lente :

« Armez-vous donc!
« Armez-vous donc!

« Si tu avais vu, mon cher frère, cette ville muette éveillée comme en sursaut par cette voix si connue! On n'a pas idée d'un pareil prodige.

« Les armes cachées sortaient comme par miracle des armoires secrètes; les hommes jaillissaient du sol; ils se répandaient par les rues, et, une heure après, 10,000 paysans se jetaient au-devant de Garibaldi. Il a traversé la ville au galop; je n'ai pu l'apercevoir cette fois, mais j'ai admiré derrière lui ses hommes, ses démons noirs, leur lourde carabine sautant sur l'épaule; ils couraient avec une rapidité que je n'eusse guère attendue d'hommes si fatigués, après un combat de six heures.

énergiques ont été adoptées. Dès le lendemain, en effet (31 mai), un corps d'armée autrichien se porte sur Palestro et menace le pont de bateaux qui doit assurer la jonction du 3e corps, commandé par le maréchal Canrobert, avec les troupes du roi, que le 3e régiment de zouaves a déjà ralliées.

La manœuvre des Autrichiens est arrêtée par la bravoure des soldats alliés, et la division Trochu parvient à rejoindre Victor-Emmanuel. Celui-ci alors porte en avant toute sa ligne, et l'ennemi est culbuté avec perte. Les Autrichiens veulent une revanche immédiate, et le soir

« La lutte a recommencé à la tête du chemin de fer de Milan.

« On n'a guère tiré de coups de fusil, et la besogne n'a pas été longue. Les Autrichiens ont bien vite lâché pied. A six heures, le général rentrait solennellement avec 5,000 héros. Quel spectacle!

« Les canons ennemis étaient jonchés de fleurs; les blessés, emportés dans nos maisons, étaient soignés comme nos propres enfants. Nous en avons un, ma belle-mère et moi ; il est gâté, je te jure.

« Je n'ai fait qu'entrevoir Garibaldi : il est haut de taille, large d'épaules, une tête de lion sur des épaules d'athlète. Sa longue barbe noire, hérissée, inculte, ses yeux brillants qui lancent l'éclair, son chapeau de feutre noir ruisselant de plumes noires, son manteau écarlate noué autour de son cou, en font un personnage extraordinaire. On m'assure de tous côtés, ici, que c'est un gentilhomme fort poli, très-galant avec les femmes, très-sévère pour ses hommes, encore plus sévère pour lui-même, sobre à l'excès, exalté et froid en même temps. Il inspire à sa petite armée une confiance qui n'a d'égale que la terreur qu'il inspire aux ennemis. Toujours le premier au combat, poussant son cheval dans les bataillons les plus épais, mettant pied à terre pour saisir un fusil, luttant corps à corps comme le dernier soldat, il donne l'exemple de la bravoure la plus rare et du sang-froid le plus étonnant.

« On prétend qu'il a harangué ainsi ses troupes avant de les mener à l'ennemi :

« Mes enfants, vous êtes un contre cinq. Devant vous la mort; derrière, les fusils de vos camarades, qui tueront comme un chien le premier qui reculera.

« Nous n'avons pas de canons, il faudra en prendre. Que nous soyons tués, peu importe : il faut que l'Italie soit libre. Voilà votre seule récompense!»

« Ces 6,000 hommes, choisis entre 30,000 volontaires que l'Italie lui offrait, ont permis à Garibaldi de faire des prodiges.

« Cet homme, qui ressemble à un chef de brigands, sera plus qu'un bon général : ce sera un grand capitaine, si une balle autrichienne ne l'arrête en route.

« Le soir de cette belle journée, nous avons tous illuminé. La ville était en fête : quelles joies! quelles liesses! Tous ces braves enfants ont été traités comme s'ils eussent été à nous!

« Ils repartent déjà; mais Côme est libre, Côme n'est plus autrichienne! Depuis six ans que j'ai quitté la France, je n'ai pas encore éprouvé une émotion pareille.

« La vue de la patrie m'eût fait moins de bien et de mal à la fois. Libres! comprends-tu? Nous sommes libres! »

du même jour, à six heures, ils font une nouvelle tentative sur Palestro; elle est repoussée avec le même succès. Quelle pouvait être l'intention de l'ennemi en faisant ce mouvement offensif? Espérait-il sérieusement rentrer en Piémont? Ce n'est pas admissible; nous sommes bien plus porté à croire que, furieux et effrayés des succès de Garibaldi dans la Valteline, l'empereur François-Joseph et ses généraux veulent tout faire pour étouffer cette diversion si grave et écraser l'intrépide chef qui la dirige. Pour cela il fallait d'abord envoyer contre lui des forces importantes; puis, pour s'assurer la possibilité de le battre, arrêter le mouvement de la gauche de l'armée alliée qui marchait à son aide.

C'est ce qui explique la double tentative sur Palestro et l'attaque sur Sesto-Calende, point de jonction de Garibaldi avec le gros de l'armée. Les Autrichiens n'ont pas été plus heureux à Sesto-Calende qu'à Palestro. La diversion de Garibaldi a donc eu tout son effet, et l'on peut apprécier son importance, si l'on songe: 1° que la Valteline en armes touche Bergame et Brescia, grandes villes très-populeuses, prêtes à se soulever, et dont l'insurrection, soutenue par Garibaldi, eût rendu la position de Milan et celle de toutes les lignes intermédiaires jusqu'au Mincio, intenables pour les Autrichiens; 2° que l'insurrection de la Valteline, rendant les Italiens maîtres du *col de Stelvio*, leur donnait la clef de l'importante route qui, de ce débouché, mène droit à Milan, en même temps qu'elle leur permettait de menacer et de couper celle non moins importante du Toual, qui y conduit par Bergame; 3° enfin, que l'occupation du Tyrol était grandement facilitée pour l'armée qui tient les montagnes de la Valteline.

Une différente diversion avait lieu à l'autre extrémité de notre ligne; elle était confiée au prince Napoléon: la présence d'un corps d'armée à Livourne avait pour résultat, en effet, d'inquiéter la gauche de l'armée autrichienne et de lui rendre impossible toute occupation permanente des duchés. Ces 40,000 hommes n'ont pas encore participé aux opérations actives. Toutefois leur réunion presque complétement effectuée en Toscane empêche toute tentative sérieuse de l'ennemi sur la partie de notre ligne qui s'étend de Montebello à Gênes, parce qu'il s'exposerait à être pris en flanc et en queue par le prince Napoléon.
Résumons-nous: l'armée franco-italienne a pris l'offensive sur deux points: à l'extrême gauche et au centre, d'où nous avons poussé l'ennemi devant nous. A l'une des extrémités de notre ligne, Garibaldi a opéré une diversion puissante, dont l'effet doit grandir encore. A l'extrémité opposée, le 5e corps et les troupes toscanes sont près d'en effectuer une qui ne sera pas moins féconde en résultats. Aujourd'hui, nos ressources sont réunies, nos forces entièrement rassemblées; nous abordons dans les meilleures conditions possibles la phase des opé-

rations offensives si brillamment commencées par les combats de Montebello et de Palestro.

CHAPITRE II.

Passage du Tessin et bataille de Magenta.—Récit officiel.—Rapports du comte de Grünne et du général Giulay. — Effet produit en Allemagne par la nouvelle de la bataille. — Extraits des correspondances. — Lettres d'un capitaine de zouaves. — Récit de la bataille par un jeune sergent-major.

L'armée française, réunie autour d'Alexandrie, avait devant elle de grands obstacles à vaincre. Si elle marchait sur Plaisance, elle avait à faire le siége de cette place et à s'ouvrir de vive force le passage du Pô, qui en cet endroit n'a pas moins de 900 mètres de largeur, et cette opération si difficile devait être exécutée en présence d'une armée ennemie de plus de 200, 000 hommes. Si l'Empereur passait le fleuve à Valence, il trouvait l'ennemi concentré sur la rive gauche à Mortara, et il ne pouvait l'attaquer dans cette position que par des colonnes séparées, manœuvrant au milieu d'un pays coupé de canaux et de rizières. Il y avait donc des deux côtés un obstacle presque insurmontable : l'Empereur résolut de le tourner, et il donna le change aux Autrichiens en massant son armée sur la droite et en lui faisant occuper Casteggio, et même Bobbio sur la Trebbia.

Le 31 mai, l'armée reçut l'ordre de marcher par la gauche, et franchit le Pô à Casale, dont le pont était resté en notre possession ; elle prit aussitôt la route de Verceil où le passage de la Sesia fut opéré pour protéger ou couvrir notre marche rapide sur Novare. Les efforts de l'armée furent dirigés vers la droite sur Robbio, et deux combats glorieux pour les troupes sardes, livrés de ce côté, eurent encore pour effet de faire croire à l'ennemi que nous marchions sur Mortara. Mais pendant ce temps, l'armée française s'était portée vers Novare, et elle y avait pris position sur le même emplacement où dix ans auparavant le roi Charles-Albert avait combattu. Là elle pouvait faire tête à l'ennemi s'il se présentait. Ainsi cette marche hardie avait été protégée par 100,000 hommes campés sur notre flanc droit à Olengo, en avant

de Novare. Dans ces circonstances, c'était donc à la réserve que l'Empereur devait confier l'exécution du mouvement qui se faisait en arrière de la ligne de bataille.

Le 2 juin, une division de la garde impériale fut dirigée vers Turbigo, sur le Tessin, et, n'y trouvant aucune résistance, elle y jeta trois ponts. L'Empereur, ayant recueilli des renseignements qui s'accordaient à lui faire connaître que l'ennemi se retirait sur la rive gauche du fleuve, fit passer le Tessin en cet endroit par le corps d'armée du général de Mac-Mahon, suivi le lendemain par une division de l'armée sarde. Nos troupes avaient à peine pris position sur la rive lombarde, qu'elles y furent attaquées par un corps autrichien venu de Milan par le chemin de fer. Elles le repoussèrent victorieusement sous les yeux de l'Empereur.

Dans la même journée du 2 juin, la division Espinasse s'étant avancée sur la route de Novare à Milan jusqu'à Trecate, d'où elle menaçait la tête du pont de Buffalora, l'ennemi évacua précipitamment les retranchements qu'il avait établis sur ce point et se replia sur la rive gauche en faisant sauter le pont de pierre qui traverse le fleuve en cet endroit. Toutefois l'effet de ses fourneaux de mine ne fut pas complet, et les deux arches du pont qu'il s'était proposé de renverser s'étant seulement affaissées sur elles-mêmes sans s'écrouler, le passage ne fut pas interrompu.

La journée du 4 avait été fixée par l'Empereur pour la prise de possession définitive de la rive gauche du Tessin. Le corps d'armée du général de Mac-Mahon, renforcé de la division des voltigeurs de la garde impériale et suivi de toute l'armée du roi de Sardaigne, devait se porter de Turbigo sur Boffalora et Magenta, tandis que la division des grenadiers de la garde impériale s'emparerait de la tête du pont de Boffalora sur la rive gauche, et que le corps d'armée du maréchal Canrobert s'avancerait sur la rive droite pour passer le Tessin au même point. L'exécution de ce plan d'opérations fut troublée par quelques-uns de ces incidents avec lesquels il faut compter à la guerre. L'armée du roi fut retardée dans son passage de la rivière, et une seule de ses divisions put suivre d'assez loin le corps du général de Mac-Mahon. La marche de la division Espinasse souffrit aussi des retards, et, d'un autre côté, lorsque le corps du maréchal Canrobert sortit de Novare pour rejoindre l'Empereur qui s'était porté de sa personne à la tête du pont de Buffalora, ce corps trouva sa route tellement encombrée qu'il ne put arriver que fort tard au Tessin. Telle était la situation des choses, et l'Empereur attendait, non sans anxiété, le signal de l'arrivée du corps du général de Mac-Mahon à Buffalora, lorsque sur les deux heures il entendit de ce côté une fusillade et une canonnade très-vives : le général arrivait. C'était le moment de le

soutenir en marchant vers Magenta. L'Empereur lança aussitôt la brigade Wimpflen contre les positions formidables occupées par les Autrichiens en avant du pont; la brigade Cler suivit le mouvement. Les hauteurs qui bordent le Naviglio (grand canal) et le village de Buffalora furent promptement emportées par l'élan de nos troupes; mais celles-ci se trouvèrent alors en face de masses considérables qu'elles ne purent enfoncer et qui arrêtèrent leur progrès. Cependant le corps d'armée du maréchal Canrobert ne se montrait point, et, d'un autre côté, la canonnade et la fusillade qui avaient signalé l'arrivée du général de Mac-Mahon avaient complétement cessé. La colonne du général avait-elle été repoussée, et la division des grenadiers de la gard allait-elle avoir à soutenir, à elle seule, tout l'effort de l'ennemi?

C'est ici le moment d'expliquer la manœuvre que les Autrichiens avaient faite. Lorsqu'ils eurent appris, dans la nuit du 2 juin, que l'armée française avait surpris le passage du Tessin à Turbigo, ils avaient fait repasser rapidement ce fleuve, à Vigevano, par trois de leurs corps d'armée, qui brûlèrent les ponts derrière eux. Le 4 au matin, ils étaient devant l'Empereur au nombre de 125,000 hommes, et c'est contre ces forces si disproportionnées que la division des grenadiers de la garde, avec laquelle se trouvait l'Empereur, avait seule à lutter.

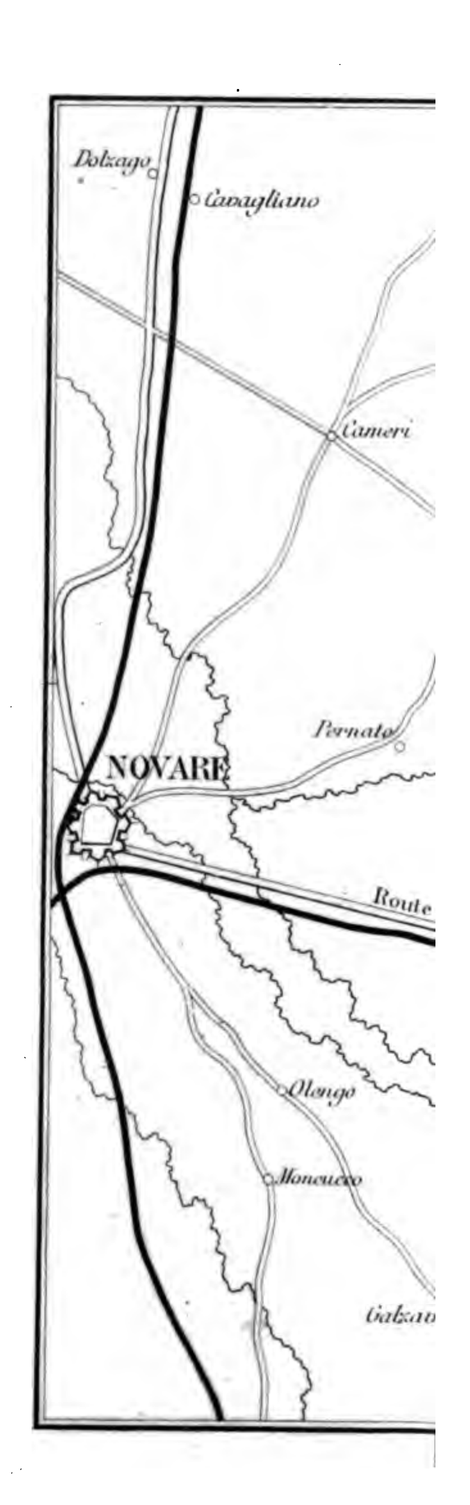
Dans cette circonstance critique, le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély fit preuve de la plus grande énergie, ainsi que les généraux qui commandaient sous ses ordres. Le général de division Mellinet eut deux chevaux tués sous lui; le général Cler tomba mortellement frappé; le général Wimpffen fut blessé à la tête; les commandants Desmé et Mauduy, des grenadiers de la garde, furent tués; les zouaves perdirent 200 hommes, et les grenadiers subirent des pertes non moins considérables. Enfin, après une longue attente de quatre heures, pendant laquelle la division Mellinet soutint sans reculer les attaques de l'ennemi, la brigade Picard, le maréchal Canrobert en tête, arriva sur le lieu du combat. Peu après parut la division Vinoy, du corps du général Niel, que l'empereur avait fait appeler, puis enfin les divisions Renault et Trochu, du corps du maréchal Canrobert. En même temps, le canon du général de Mac-Mahon se faisait de nouveau entendre dans le lointain. Le corps du général, retardé dans sa marche, et moins nombreux qu'il n'aurait dû l'être, s'était avancé en deux colonnes sur Magenta et Buffalora.

L'ennemi ayant voulu se porter entre ces deux colonnes pour les couper, le général de Mac-Mahon avait rallié celle de droite sur celle de gauche, vers Magenta, et c'est ce qui explique comment le feu avait cessé, dès le début de l'action, du côté de Buffalora. En effet, les Autrichiens se voyant pressés sur leur front et sur leur gauche, avaient



Mort du général Beuret, à la prise de Montebello.

T. 1, p. 230.



Dolzago
Cavagliano
Cameri
Pernate
NOVARE
Route
Olengo
Moncucco

évacué le village de Buffalora et porté la plus grande partie de leurs forces contre le général de Mac-Mahon, en avant de Magenta. Le 45e de ligne s'élança avec intrépidité à l'attaque de la ferme de Cascina-Nuova, qui précède le village, et qui était défendue par deux régiments hongrois. Quinze cents hommes de l'ennemi y déposèrent les armes, et le drapeau fut enlevé sur le cadavre du colonel. Cependant la division de la Motterouge se trouvait pressée par des forces considérables qui menaçaient de la séparer de la division Espinasse. Le général de Mac-Mahon avait disposé en seconde ligne les treize bataillons des voltigeurs de la garde, sous le commandement du brave général Camou, qui, se portant en première ligne, soutint au centre les efforts de l'ennemi, et permit aux divisions de la Motterouge et Espinasse de reprendre vigoureusement l'offensive. Dans ce moment d'attaque générale, le général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps, fit mettre en batterie, sur la chaussée du chemin de fer, quarante bouches à feu, qui, prenant en flanc et d'écharpe les Autrichiens défilant en grand désordre, en firent un carnage affreux.

A Magenta, le combat fut terrible. L'ennemi défendit ce village avec acharnement. On sentait de part et d'autre que c'était la clef de la position. Nos troupes s'en emparèrent, maison par maison, en faisant subir aux Autrichiens des pertes énormes. Plus de 10,000 des leurs furent mis hors de combat, et le général de Mac-Mahon leur fit environ 5,000 prisonniers, parmi lesquels un régiment tout entier, le 2e chasseurs à pied commandé par le colonel Hausser. Mais le corps du général eut lui-même beaucoup à souffrir : 1,500 hommes furent tués ou blessés. A l'attaque du village, le général Espinasse et son officier d'ordonnance, le lieutenant Froidemond, étaient tombés frappés à mort. Comme eux, à la tête de leurs troupes, étaient tombés les colonels Doubot, du 65e de ligne, et de Chabrière, du 2e régiment étranger. D'un autre côté, les divisions Vinoy et Renault faisaient des prodiges de valeur sous les ordres du maréchal Canrobert et du général Niel. La division Vinoy, partie de Novare dès le matin, arrivait à peine à Trecate, où elle devait bivouaquer, quand elle fut appelée par l'Empereur. Elle marcha au pas de course jusqu'à Ponte di Magenta, en chassant l'ennemi des positions qu'il occupait et en lui faisant plus de 1,000 prisonniers ; mais, engagée avec des forces supérieures, elle eut à subir beaucoup de pertes : 11 officiers furent tués et 50 blessés ; 650 sous officiers et soldats furent mis hors de combat. Le 85e de ligne eut surtout à souffrir : le commandant Delort, de ce régiment, se fit bravement tuer à la tête de son bataillon, et les autres officiers supérieurs furent blessés. Le général Martimprey fut atteint d'un coup de feu en conduisant sa brigade.

Les troupes du maréchal Canrobert firent aussi des pertes regret-

tables. Le colonel de Senneville, son chef d'état-major, fut tué à ses côtés ; le colonel Charlier, du 90ᵉ, fut mortellement atteint de cinq coups de feu, et plusieurs officiers de la division Renault furent mis hors de combat, pendant que le village de Ponte di Magenta était pris et repris sept fois de suite. Enfin, vers huit heures et demie du soir, l'armée française restait maîtresse du champ de bataille, et l'ennemi se retirait en laissant entre nos mains quatre canons, dont un pris par les grenadiers de la garde, deux drapeaux et sept mille prisonniers. On peut évaluer à vingt mille environ le nombre des Autrichiens mis hors de combat. On trouva sur le champ de bataille douze mille fusils et trente mille sacs.

Les corps autrichiens qui avaient combattu contre nous étaient ceux de Klam-Gallas, Zobel, Schwartzemberg et Lichtenstein. Le feld-maréchal Giulay commandait en chef. Ainsi, cinq jours après le départ d'Alexandrie, l'armée alliée avait livré trois combats, gagné une bataille, débarrassé le Piémont des Autrichiens et ouvert les portes de Milan. Depuis le combat de Montebello, l'armée autrichienne avait perdu 25,000 hommes tués ou blessés, 10,000 prisonniers et 17 canons.

Nous croyons devoir rapprocher immédiatement de ce récit, provenant des documents officiels, les rapports autrichiens du comte de Grünne, aide de camp de l'empereur François-Joseph, et du général Giulay. Voici d'abord celui du comte de Grünne :

« Vérone, 6 juin. 10 h. 40 m. soir.

« Le combat de Magenta, 4 juin, a été très-vif et très-sanglant et a duré jusqu'à la nuit. Dans la matinée, l'ennemi attaqua près de Turbigo et Buffalora deux brigades du 1ᵉʳ corps, commandé par le feld-maréchal-lieutenant général de division Clam-Gallas : l'attaque des ennemis fut soutenue successivement par trois brigades du 2ᵉ corps et par la division Reischach, du 7ᵉ corps, qui venaient de passer sur la rive gauche du Tessin. Dans l'après-midi, le 3ᵉ corps d'armée prit aussi part à l'affaire, et le pont de Buffalora ainsi que la localité de Magenta fut pris, perdu et repris. Dans la matinée du 5, le combat recommença à l'aile gauche auprès de Magenta, mais sur cette nouvelle affaire les détails nous font défaut. L'ennemi ne poussa pas plus loin en avant, et, dans l'après-midi du 5, notre armée s'établit de flanc entre Abbiate Grasso et Binasco. Vu l'issue incertaine du combat engagé, le feld-zeugmeister comte de Giulay ordonna d'évacuer complétement Milan.

« Les 5ᵉ et 8ᵉ corps d'armée, étant trop éloignés du champ de bataille, n'ont pas été en état de prendre part à l'affaire. Nous avons entre nos mains de nombreux prisonniers français. Les pertes sont

grandes de part et d'autre. Mais les rapports officiels et exacts n'ont pas encore été terminés à cet égard. En attendant, nous pouvons dire que l'on compte parmi les blessés le feld-maréchal-lieutenant baron Reischach, les généraux majors (généraux de brigade) de Bürdina, de Dürfeld et de Lebzeltern, le colonel Hubatscher, le lieutenant-colonel Strompfeld et le major Merkl de Hartmann infanterie, le lieutenant-colonel Hoffer et le major Walter, du régiment du roi des Belges, le major Morans, du régiment d'infanterie comte Wimpffen. Le lieutenant-colonel Imbrissevie et le major Hass, du 2e régiment frontière du Banat, ont disparu. Le major Kronfeld, des hussards Prusse, a péri sur le champ de bataille. Nous n'avons pas d'autres renseignements. Les communications télégraphiques sont interrompues entre Milan, Pavie et Vérone, ce qui ne permettra guère, d'ici à quelques jours, d'obtenir des détails authentiques par la voie du télégraphe; mais dès que les renseignements attendus seront arrivés, ils seront portés immédiatement et scrupuleusement à la connaissance du public. »

Voici maintenant le rapport du général Giulay :

« Je m'empresse d'adresser respectueusement à Votre Majesté, par l'intermédiaire du colonel Weissrimmel, de l'état-major général, un court rapport sur la bataille de Magenta, et de mettre sous vos yeux un récit détaillé d'un événement glorieux pour les armes de Votre Majesté, quoique amoindri dans son résultat.

« Le 4 juin, à sept heures du matin, je fus informé par le lieutenant feld-maréchal Clam, qui occupait la position de Magenta avec 7,000 hommes de son corps d'armée et du 2e corps, que de fortes masses ennemies s'approchaient de cette tête de pont, que ce lieutenant feld-maréchal avait abandonnée peu de jours auparavant, comme ne pouvant être défendue. Au moment où je reçus cette nouvelle, huit heures un quart du matin, la division Reischach, du 7e corps, se trouvait à Corbetto, le lieutenant feld-maréchal Lillia à Castaletto, le 3e corps à Abbiate-Grasso; le 8e corps marchait de Binasco sur Bestazzo, le 9e corps se trouvait près du Pô, en aval de Pavie. J'envoyai aux corps l'ordre de faire immédiatement un mouvement en avant, et je dirigeai le 3e et le 5e corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi, dans le cas où nos adversaires auraient réellement tenté une attaque du côté de San-Martino. Je savais déjà depuis la veille que l'ennemi avait passé le Tessin à Turbigo. C'est par conséquent de là que j'attendais son attaque principale. J'avais déjà envoyé auparavant vers Turbigo la division Cordou, du 1er corps, qui, attaquée du côté de Turbigo, dut se retirer de ce point lorsque Buffalora fut perdu. J'ordonnai au lieutenant feld-maréchal comte

Clam de tenir la position de Magenta, et je hâtai l'arrivée de tous les corps.

« L'ennemi commença son attaque à midi. Grâce à son nombre supérieur, il réussit à s'emparer de la digue de Naviglio et de Ponte di Magenta. Il éprouva des pertes énormes, mais les digues et les coupures du terrain lui permirent d'y tenir jusqu'à deux heures. A ce moment j'étais à Magenta avec mon état-major et je commandais. Lorsque la première ligne commença à plier, la division du lieutenant feld-maréchal baron Reischach reçut l'ordre de reprendre Ponte di Magenta. Je me portai à Robecco pour faire avancer le 3ᵉ corps d'armée sur le flanc droit de l'ennemi. Un peu après mon arrivée sur ce point, je fus informé de l'héroïque reprise de Ponte di Magenta et de l'enlèvement d'un canon de nos adversaires. Alors les colonnes du 3ᵉ corps, sûres de vaincre, s'avancèrent à leur tour : le général-major Hamming sur la rive orientale du Naviglio, la brigade Hartung entre le canal et Carpengago, la brigade Durfeld derrière eux comme réserve. Le général-major Wetzlar avait été dirigé du côté de la route. Quand ces brigades commencèrent leur attaque, la division du lieutenant feld-maréchal Reischach avait été repoussée de nouveau, bien qu'elle eût soutenu bravement plusieurs assauts, notamment la brigade du général-major Lebzelter, qui précédait intrépidement le régiment d'infanterie de l'empereur dans une attaque sur Buffalora.

« L'ennemi amenait toujours des troupes fraîches en ligne. L'apparition du 3ᵉ corps sur son flanc produisit d'abord un très-heureux effet. La brigade du général major Hartung, appuyée par le général major Durfeld, se précipita plusieurs fois sur le Ponte-Vecchio di Magenta ; ce point fut pris, perdu, repris, et resta enfin au pouvoir de l'ennemi. Des monceaux de cadavres témoignaient de la résistance des deux armées. La brigade du général major Ramming dut aussi se retirer sur Robecco, après plusieurs attaques du brave régiment du roi des Belges, et elle resta sur ce point. Vers le soir, le 5ᵉ corps arriva sur le champ de bataille ; la brigade du prince de Hesse, quoique combattant avec la plus remarquable bravoure, essaya vainement de rejeter l'ennemi qui assaillait Magenta. Ce village, défendu encore par les troupes épuisées du lieutenant feld-maréchal comte Clam et du lieutenant feld-maréchal prince de Lichtenstein, dut enfin être évacué par suite des attaques de l'ennemi du côté du nord. La division du lieutenant feld-maréchal Lillia reçut l'ordre d'aller occuper Gorbetto, afin de garder comme réserve le point par lequel la retraite devait avoir lieu. Comme le soir était venu, je fis aussi fortement occuper Robecco, et tout disposer pour recommencer l'attaque le 5 au matin. Les pertes énormes de l'ennemi me faisaient espérer de le trouver ébranlé ; le courage déployé par nos troupes

dans toutes les actions me donnait la certitude que leur choc serait décisif et resterait victorieux. Nous avions fait des prisonniers de presque tous les régiments de l'armée française; j'en chargeai les dernières réserves, tandis que le 5ᵉ et le 8ᵉ corps d'armée et une division du 3ᵉ corps, qui n'avaient pas encore combattu, pouvaient être jetés dans la balance comme troupes fraîches. J'avais calculé tout cela et je n'attendais, pour commencer l'attaque, que l'avis que les troupes avaient pris leurs positions et la liste de leurs pertes.

« J'appris alors seulement que les troupes du 1ᵉʳ et du 2ᵉ corps d'armée, lesquels avaient le plus souffert de la première attaque de l'ennemi, s'étaient déjà retirées en arrière et qu'elles ne pourraient revenir sur le champ de bataille qu'après une marche de nuit très-fatigante. Elles étaient parties à trois heures du matin, de sorte qu'elles étaient déjà loin en arrière à l'heure où j'aurais pu les envoyer en avant. En pareilles circonstances, je dus chercher à garder intacts les corps prêts au combat, afin de couvrir les autres, et j'ordonnai la retraite. Le 5, au matin, le brave régiment d'infanterie grand-duc de Hesse attaqua encore une fois Ponte di Magenta pour faciliter le mouvement de retraite. C'était le dernier effort d'un valeureux régiment, dit le lieutenant feld-maréchal Schwarzenberg dans son rapport, car il avait eu la veille 25 officiers blessés, 1 officier d'état-major et 9 chefs tués, sans hésiter une seule fois dans l'attaque, ni faiblir dans la retraite. L'ennemi fut rejeté dans Magenta, puis on se retira en ordre. Je crois pouvoir dire avec certitude que l'ennemi, malgré son nombre supérieur, a chèrement acheté la possession de Magenta, et qu'il rendra à l'armée de Votre Majesté la justice qu'elle a cédé devant un ennemi également valeureux et plus fort en nombre, après une lutte héroïque. Je ne puis donner de plus amples détails sur le combat, attendu que, dans les conjonctures actuelles, je ne pourrais exiger des rapports exacts. Je crois que le nombre de nos morts et de nos blessés peut s'élever à 4 ou 5,000, et que l'ennemi a dû perdre la moitié plus. Parmi les blessés, se trouvent le lieutenant feld-maréchal Reisbach, blessé à la cuisse, et les généraux Lebzelter et Durfeld, blessés au bras. Je ne manquerai pas d'adresser à Votre Majesté un rapport plus détaillé dès que j'aurai reçu les relations que j'attends, et de lui nommer ceux qui se sont particulièrement distingués.

« Quartier général de Belgiojoso, le 6 juin 1859.

« GIULAY. »

Comme on le voit, le général Giulay cherche à atténuer la défaite des armées autrichiennes, mais le nom de la ville où son rapport a été écrit est lui-même un aveu. A la date du 6 juin, Giulay était à

Belgiojoso, c'est-à-dire plus loin que Pavie, sur la route de Crémone. A la même date, les Français étaient à Milan. Ce simple rapprochement fut pour l'Allemagne un trait de lumière. La *Gazette de Vienne*, journal officiel, renonça à ses fanfaronnades; elle conseilla à ses concitoyens de ne pas se laisser décourager : « Il n'y a rien de plus variable, disait-elle, que la fortune de la guerre. Relevons-nous, en pensant à la lutte héroïque que nos soldats viennent de soutenir; relevons-nous, par la conviction que nous avons de la justice de notre cause. » La *Gazette universelle* de Leipsig avoue que la défaite de Magenta avait produit dans toute l'Allemagne « une profonde consternation et un stupéfiant étonnement; » et elle en conclut, avec sagesse, que ceux qui considéraient la guerre avec la France « comme une simple promenade à Paris, » ne crieraient plus si haut.

Ainsi l'Empereur avait livré et gagné, dans les circonstances réputées les plus difficiles à la guerre, sa première bataille. C'était un passage de rivière, opéré de force, dans un pays marécageux et coupé de canaux, en présence d'une armée ennemie de deux cent mille hommes; et le plan de l'action générale avait été si sagement combiné, que quatre heures de retard, dans l'arrivée des corps principaux destinés à y prendre part, n'avaient rien changé à la grandeur de la victoire. Sans parler de sa hauteur de vues et de son bon sens, qui éclatent au moment décisif, et qui s'imposent par leurs effets, l'Empereur avait montré, à la tête de l'armée, le même caractère et le même procédé qu'à la tête du gouvernement : calme et méditation dans l'étude et dans la fixation du but; soins minutieux dans la préparation des moyens; résolution et activité foudroyantes dans l'exécution; un mois pour s'organiser devant l'ennemi, un jour pour le battre complètement, et le rejeter de la rive droite du Tessin sur la rive gauche de l'Adda.

Si, après avoir jugé la première bataille de l'Empereur par ses difficultés, on la juge par ses résultats, on la trouve plus grande encore. Le Piémont débarrassé des Autrichiens; Pavie, l'une de leurs places les plus importantes, prise sans coup férir; la Lombardie délivrée jusqu'à l'Adda, et Milan, sa capitale, rendue à elle-même: tels sont les résultats politiques et militaires de l'héroïque lutte de Magenta, sans compter les pertes énormes de l'ennemi, la démoralisation de ses troupes, et, au-dessus de tout cela, son irremédiable affaiblissement dans l'opinion de l'Europe.

Racontons maintenant, d'après les correspondances particulières, les divers épisodes de ce beau fait d'armes. Voici d'abord un extrait d'une lettre d'un capitaine de zouaves :

« Dès le 2 juin, les voltigeurs de la garde avaient reçu l'ordre de se porter sur les bords du Tessin, et de traverser la rivière au-dessous

de Buffalora, à gauche de Turbigo, pour protéger le corps du général de Mac-Mahon. Le 3, la première brigade d'infanterie de la garde (zouaves et grenadiers), commandée par le général Cler, reçut l'ordre d'aller camper à Trecate sur la route de Milan. Le 4, de grand matin, la brigade reçut ordre de traverser le Tessin et de se porter sur Magenta, à cheval sur la route de Milan.

« En arrivant sur les bords du Tessin, nous y vîmes l'Empereur qui, à peine arrivé de Novare, avait placé son quartier général au pont même du Tessin. Au loin, sur la rive gauche, on apercevait des nuages de fumée et on entendait le grondement sourd et répété du canon, prélude d'une grande bataille. Aussitôt notre arrivée au pont du Tessin, on donna ordre de mettre sac à terre et de se porter vivement à droite de la route de Magenta, sur une redoute en terre que les Autrichiens avaient établie pour balayer la route de Milan et le pont du Tessin. La brigade fut divisée en deux colonnes. Le 1er bataillon du 3e de grenadiers fut désigné pour les premières colonnes d'attaque les trois premières compagnies du 1er bataillon des zouaves de la garde devaient appuyer le mouvement. Je faisais partie de ces compagnies. Nous avions à parcourir de vastes prairies découvertes où l'ennemi pouvait nous mitrailler. La colonne s'élança au pas de course. Peu d'instants après, grenadiers et zouaves escaladaient les parapets de la redoute que nous prenions aux cris de : Vive l'Empereur ! Le mouvement avait été si rapidement exécuté que l'ennemi n'eut pas le temps de faire usage de ses bouches à feu. Chassés de la redoute, les Autrichiens vinrent en grand nombre nous y attaquer. Nous étions environ 200 zouaves. Malgré notre petit nombre, nous fîmes quatre sorties successives en criant à nos braves compagnons : A la baïonnette ! Chaque fois l'ennemi fut forcé de se retirer avec des pertes considérables. Nous n'étions pas un contre dix, mais chaque homme en valait 10. Il fallait les voir se jeter sur les bataillons autrichiens en poussant leur cri de guerre; chaque élan faisait une sanglante trouée; de toutes parts, c'étaient des cris de rage et de douleur auxquels les nôtres répondaient par des cris de triomphe.

« Dans ces quatre sorties successives nous avions malheureusement fait des pertes sensibles qui ne nous permettaient plus de prendre l'offensive avec succès. Les Autrichiens, s'apercevant que nous n'étions pas soutenus, revinrent une cinquième fois avec des forces colossales devant lesquelles nous fûmes forcés de nous retirer. Notre petite phalange se retira en bon ordre, la baïonnette au poing, au delà du pont du chemin de fer et d'un canal très-profond.

« Momentanément à l'abri d'une attaque, je fis prendre à mes hommes un instant de repos : tous nous en avions grand besoin, car pendant *plus de trois heures* nous nous étions battus sans prendre ha-

leine. Nous fûmes alors fort heureusement soutenus par une division du corps Canrobert qui arrivait en toute hâte de Novare, et par une brigade du corps du général Mac-Mahon qui venait de passer le Tessin à Turbigo. Ces renforts nous permirent de reprendre l'offensive et toutes les positions que nous avions déjà occupées.

« Vers six heures, je venais de me rendre avec ma compagnie au pont du canal où était alors le quartier du général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, quand une forte colonne ennemie vint attaquer notre flanc droit, qu'il voulait évidemment tourner en appuyant ses forces sur un village dont j'ignore le nom et qui était en son pouvoir. Je reçus ordre de me porter avec la première compagnie droit au village pour couper le mouvement d'attaque. J'enlevai mes zouaves au cri de vive l'Empereur! et dix minutes après le village était emporté de vive force. Mais bientôt après, cernés de toutes parts par des masses considérables, nous fûmes forcés de battre en retraite, tout en nous battant comme des enragés; trois bataillons d'infanterie de ligne furent envoyés à notre aide; il était grand temps, je vous assure: une demi-heure plus tard nous serions tous restés sur le champ de bataille, en faisant payer cher à l'ennemi son succès éphémere. Le secours de ces trois bataillons nous permit de reprendre notre mouvement d'attaque; alors eut lieu un nouveau combat homérique, je puis le dire. L'ennemi, chassé de rues en rues, de maisons en maisons dont il fallait faire le siége l'une après l'autre, commença à se débander; nous redoublâmes tous nos efforts et après cent combats partiels, nous parvînmes à le pousser jusqu'au canal, où un grand nombre d'Autrichiens trouvèrent la mort.

« Il était alors neuf heures et demie. Toutes les positions de l'ennemi étaient prises et leur armée en pleine déroute sur notre droite, dans la direction de Pavie et de Plaisance. Nous avons fait un grand nombre de prisonniers et pris des armes en quantité; le nombre des morts doit être considérable, si j'en juge par ce que nous avons fait. J'aurais des volumes à vous écrire sur cette brillante bataille de Magenta, qui affranchit d'un coup tout le Milanais, et je m'empresserai de vous adresser tous les renseignements authentiques que je pourrai recueillir, persuadé de tout le plaisir que vous aurez à les apprendre. Ce que je puis vous dire aujourd'hui en résumé, c'est que les zouaves de la garde ont soutenu d'une façon admirable leur réputation méritée de premiers soldats du monde. Je crois que l'ordre du jour de l'Empereur parlera de nous. Nous sommes revenus chercher nos sacs au pont du Tessin, puis, sur le champ de bataille, en avant du pont de Ponte Nuovo di Magenta, où nous avons bivouaqué. Ce n'est seulement que le soir que nous avons pu compter nos pertes: elles sont nombreuses. Mon chef de bataillon a eu la jambe fracassée. Dans ma compagnie j'ai

24 hommes tués ou blessés. En total dans le régiment, 250 hommes tués ou blessés, et 9 officiers, dont un seul tué.

« Notre brave général Cler a été tué, dit-on. Ce serait pour toute l'armée une perte sensible, et pour nous, mes bons amis, un grand malheur. Nous avons allumé hier au soir, vers dix heures, d'immenses feux, autour desquels chacun s'est couché, exténué, éreinté. Depuis hier au matin nous n'avons rien mangé ; hier au soir seulement, vers huit heures, nous avons bu du café au milieu des morts et des blessés. Depuis hier au soir, quatre heures, notre armée arrive en masse ; il est quatre heures du matin, et les bataillons défilent encore. Si nous avions eu de tels renforts, l'armée autrichienne eût été complétement anéantie. L'ennemi se souviendra longtemps de la journée du 4 juin, qui datera pour la France comme souvenir d'une des grandes batailles des temps modernes. C'est une victoire de plus à inscrire en lettres ineffaçables dans les fastes de notre gloire. Notre Empereur ne pouvait avoir une plus brillante entrée en campagne.

« Au revoir, mes bons amis ; encore une fois, je remercie Dieu de m'avoir préservé au milieu de cette sanglante bataille, et de m'avoir conservé pour vous et mon pays, que je désire servir le plus longtemps possible. »

« Camp de Quarto-Cagnino, à une heure de Milan, mardi 7 juin 1859,
3 heures de l'après-midi, par une atroce chaleur.

« J'aurais voulu, mes bons amis, vous donner sur la bataille de Magenta tous les renseignements possibles, avant de quitter ce village, dont le nom est désormais immortel ; je n'ai seulement pas eu le temps de courir de brigade en brigade m'informer des amis et camarades, et il serait très-possible, ce qui peut paraître tout d'abord invraisemblable, que vous apprissiez avant moi le sort de bien des nôtres.

« Le 5 au matin, c'est-à-dire le lendemain de la bataille, nous recevions ordre de départ. Ce départ précipité n'avait rien de bien terrible ; nous partions pour Milan, où une population amie, dévouée, de deux cent mille habitants nous attendait pour nous complimenter et nous fêter. En quittant notre bivouac de Ponte-Nuovo di Magenta, je ne pus m'empêcher de regarder le champ de bataille, où bien de nos braves compagnons d'armes ont trouvé une glorieuse mort ; je portai machinalement la main à mon képi et me découvris ; mes yeux étaient secs, mais mon cœur inondé de larmes me soulevait la poitrine. Fort heureusement la colonne se mettait en marche ; quelques heures après nous arrivions à Corbetta, fort joli village au-dessous duquel campe toute la 1re division de la garde.

« Le lendemain au matin, 6 juin, nous nous remettions en route pour venir camper à 5 kilomètres de Milan, près du petit village de

Quarto-Cagnino, dont nous partirons demain, 8 juin, pour faire notre entrée à Milan, d'où je vous écrirai. En vous disant le 5, à quatre heures du matin, au bivouac de Ponte Nuovo di Magenta, que ma première lettre serait datée de Milan, je ne croyais pas avoir la possibilité de vous écrire en route. Mon bataillon est de garde au quartier impérial, et je profite d'un instant de repos pour faire avec vous une petite causerie. Nous sommes campés près du village de Quarto-Cagnino, dans un pré épais et fleuri, coupé çà et là par mille petits ruisseaux invisibles qui ne révèlent leur présence que par le bruissement de l'eau. De toutes parts accourent les populations milanaises et lombardes qui se pressent autour du quartier impérial, en criant: Vive l'Empereur! vive Emmanuel! Chaque soldat est entouré par dix personnes, qui viennent lui offrir avec empressement des fleurs, des fruits, des rafraîchissements et du tabac; les petits enfants viennent se mettre dans nos jambes, jouer avec nos sabres, en nous regardant sans peur avec leurs beaux grands yeux noirs. Demain, toute cette population enthousiaste nous accompagnera jusqu'à Milan; en attendant il faut que chaque soldat lui raconte toutes les péripéties de la brillante victoire de Magenta; à chaque instant, ils interrompent en battant des mains.

« Celui qui a le plus de succès est un zouave de ma compagnie, qui, forcé de dire ce qu'il a vu et ce qu'il a fait, orne sa narration animée par des gestes plus animés encore. Il aura beau faire, mon brave compagnon d'armes restera au-dessous de la vérité; je l'ai vu à l'œuvre pendant tout le temps du combat, depuis midi jusqu'à sept heures et demie du soir, il ne m'a pas quitté, et je puis dire que pas un dans l'armée ne s'est battu comme lui. D'une agilité extrême, il est d'une adresse et d'une force peu communes; il était beau à voir dans les mémorables sorties que nous avons faites de la redoute en terre que nous avions enlevée au début de la journée: après une course folle à l'ennemi, il se plante fièrement sur ses jarrets, en s'effaçant comme dans une salle d'armes, avec la différence qu'il porte le pied gauche en avant. Sa main gauche, toujours libre, à la hauteur de la poitrine, pare les coups qu'on lui porte; de sa main droite il tient son fusil comme on prend une lance; à chaque instant part un éclair de l'extrémité de son fusil : c'est sa baïonnette qui disparaît dans la poitrine d'un ennemi. Il aurait pu trente fois essuyer sa baïonnette, mais le temps manquait, les coups succédaient aux coups avec une rapidité prodigieuse.

« Par moments, quand les bataillons ennemis nous cernaient de toutes parts, mon brave compagnon, sans doute pour se reposer la main, faisait décrire à son fusil, qu'il prenait par la baïonnette sanglante, un moulinet terrible sous lequel tombaient les hommes. Comment

voulez-vous qu'avec de tels soldats on ne soit pas toujours vainqueur ?

« Si pendant une partie du jour les Autrichiens se sont bien battus, c'est qu'ils avaient affaire à notre seule brigade, qu'ils cernaient de toutes parts et qu'ils espéraient facilement anéantir. Quand les corps d'armée de Mac-Mahon, Canrobert et Niel, arrivèrent, les choses changèrent bien de face, et la débandade commença parmi eux. Je dois dire que notre cavalerie aida puissamment à rendre la déroute complète. C'était un curieux spectacle de voir nos cavaliers lancés à fond de train sur la route de Milan et sabrant tous les Autrichiens faisant mine de résister; tout un régiment de cavalerie, colonel en tête, arrivait en toute hâte de Milan pour joindre l'armée autrichienne; il n'a pas eu le temps de tourner bride, et sans brûler une amorce, a jugé plus prudent de se constituer prisonnier. Ce régiment est composé d'Allemands en grande partie. J'ai vu arriver droit à moi un chasseur d'Afrique, portant une balafre sanglante sur la figure, et suivi de deux prisonniers autrichiens *tenant la queue de son cheval.* Il les avait menacés de leur brûler la cervelle s'ils abandonnaient un instant les crins. De temps en temps, il leur disait: « Allons, mes petits amis, vous devez être fatigués d'aller à pied; changeons d'allure, » et aussitôt il faisait prendre le trot à son cheval que les deux Autrichiens étaient bien forcés de suivre. Pendant tout le combat de Magenta, le chemin de fer de Milan, resté intact jusqu'à ce village, n'a cessé d'amener à l'ennemi des troupes fraîches qui immédiatement étaient mises en ligne. Par les corps d'armée engagés et les prisonniers que j'ai questionnés, je puis vous dire sans exagération que nous avons eu affaire à Magenta à plus de 120,000 Autrichiens, qui ont laissé plus de 30 000 des leurs sur le champ de bataille, tant tués que blessés.

« L'armée de Giulay, toute démoralisée et poursuivie par notre cavalerie, n'a fait que traverser Pavie en toute hâte, et si précipitamment qu'elle n'a pas eu le temps d'emmener ses canons, qui ont été encloués. Nous avons fait des pertes bien sensibles, mais aucune n'a été plus vivement sentie que celle de notre beau, notre bon, notre intrépide général Cler. Tous les soldats l'aimaient comme un père, et pour tous les officiers c'était un ami dévoué qui sera longtemps regretté et pleuré. Sur sa tombe on pourra mettre: « Victime de sa bravoure ! » C'est le brave colonel Guignard, des zouaves de la garde, qui a été désigné par l'Empereur pour remplacer provisoirement le général Cler. Nous espérons tous que sa nomination de général ne se fera pas attendre, et nous voudrions tous le voir rester à la tête de la 1re brigade de la garde. Nul mieux que lui ne le mérite. On donne comme certain la nomination de Mac-Mahon et de Regnault de Saint-Jean-d'Angely comme maréchaux de France. Les généraux de la garde Wimpffen et Decaen sont nommés généraux de division. Pour

finir, un mot que j'ai entendu au moment où j'assistais au pansement des turcos blessés. — L'un d'eux se présente au docteur, qui, après l'avoir examiné avec soin, donne l'ordre d'autoriser ce turco à mettre son sac sur la voiture des transports pendant la première marche. Mais mon Africain de se récrier : « Pourquoi le sac sur la voiture? Le sac pas malade, mais moi malade, très-malade! »

« A la hâte, adieu ! et à bientôt à Milan. »

La correspondance suivante, écrite du quartier général du maréchal Canrobert, donne d'intéressants détails sur l'opération du passage du Tessin :

« Abbiate Grasso, 6 juin.

J'ai terminé ma dernière lettre brusquement, pressé par un départ imprévu et ne me doutant pas de ce qui nous attendait sur les bords du Tessin. Depuis la veille, on nous assurait à Novare que le fleuve avait été passé par la division des voltigeurs de la garde et par le corps du général Mac-Mahon, à Turbigo. Le fait était vrai et nous étions en droit d'espérer que le passage du Tessin à Buffalora serait une surprise comme il l'avait été à Turbigo. Rien ne s'opposa, en effet, au passage du fleuve, le 4 au matin, par les zouaves de la garde et par la division de grenadiers; mais comme l'ennemi aurait eu honte de nous laisser l'entrée du territoire lombard sans la moindre opposition, il prenait ses dispositions de façon à nous faire une résistance des plus formidables, dominant de toutes parts la route que nous avions à suivre après le passage du pont. Il est toujours difficile de pénétrer les dispositions et les combinaisons de son adversaire : aussi bien des versions ont-elles circulé déjà sur celles de l'ennemi ; mais la plus accréditée et la plus rationnelle, du reste, émane des officiers autrichiens prisonniers, et je vous la livre telle quelle, sans vous en garantir l'authenticité, mais en vous faisant remarquer toutefois qu'elle est corroborée par le mouvement même que l'ennemi cherchait à opérer sur notre droite.

« Un mot sur la disposition du terrain est nécessaire avant tout. Après avoir passé le pont de Buffalora, la route est droite comme une flèche, elle s'infléchit ou plutôt se creuse dans sa partie moyenne, puis se relève à mille mètres d'un pont de pierres jeté sur le *Naviglio-Grando* (grand canal de 35 à 40 mètres de largeur, dont les berges n'ont pas moins de 20 à 25 mètres de hauteur); quatre maisons, deux en avant et deux en arrière de ce pont, en sont comme les sentinelles. Ce relèvement de terrain s'étend surtout à droite jusqu'au village de Ponte di Magenta et forme un plateau qui est comme un étage au-dessus du niveau de la plaine. Cette position dominante, déjà très-forte, est rendue redoutable par la présence de ce grand canal qui la borde

dans toute sa longueur. En avant du village de Ponte di Magenta, des pentes douces, plantées généralement de vignes, viennent mourir dans la plaine, et le chemin de fer a été exhaussé de 20 mètres au moins sur tout son parcours jusqu'à sa limite, au pont du Tessin. La disposition de ce chemin est oblique, par rapport à la route qui prolonge la direction de Buffalora. A première vue, cette position est formidable: elle domine une étendue de 2,500 à 3,000 mètres de route qu'il est indispensablement nécessaire de suivre et dont les terrains qui la bordent sont des rivières ou des prairies couvertes d'eau, et, en admettant l'attaque de vive force, elle ne peut se faire que sur un point où existe le pont sur le Naviglio, ce canal empêchant tout accès partout ailleurs.

« Il était donc impossible d'admettre qu'avec des avantages de position aussi considérables l'ennemi ne tenterait pas une défense énergique. Le passage à Turbigo avait bien paralysé la tentative, en menaçant la droite ennemie, mais ce n'était pas une raison suffisante pour le faire renoncer à une entreprise que son honneur lui imposait. Le général Giulay commandait lui-même cette action, et s'il faut en croire, comme je vous le disais tout à l'heure, la version des officiers prisonniers, il se serait trompé dans ses prévisions. Ayant eu connaissance de notre passage à Turbigo, il pensait que l'armée française avait adopté ce point et que l'armée piémontaise devait passer seule au pont de Buffalora. C'est dans cette persuasion qu'il avait adopté les mesures suivantes: prendre position sur le plateau, faire irruption par le pont du chemin de fer quand une partie de l'armée serait engagée sur la route après avoir passé le Tessin, et se porter par la chaussée du chemin de fer sur le flanc droit de l'armée piémontaise, de manière à empêcher tout passage sur le pont de Buffalora, que déjà ils avaient rendu presque impraticable par la mine, et se ménager une affaire des plus favorables après avoir coupé cette armée. Ce plan, il faut le reconnaître, ne manquait pas de mérite, et peu s'en fallut qu'il ne fût exécuté de point en point. Dans ce cas nous aurions eu un violent choc à soutenir, mais le talent à la guerre est de tout prévoir, et celui-ci avait été prévu.

« Après le mouvement tournant par Turbigo, qui nous avait livré la rive gauche du Tessin sans coup férir, venait le mouvement direct par le pont de Buffalora, qui fut exécuté le 4 de grand matin par les zouaves de la garde et la division de grenadiers. Cette marche coïncidait avec celle du général Mac-Mahon et de la division de voltigeurs qui obliquait à droite pour se rapprocher du centre, vers le village de Magenta, où devait être la concentration des forces ennemies. Ces mouvements s'opéraient dans la certitude d'une résistance aussi vigoureuse; mais, dans la prévision qu'elle pouvait se rencontrer, plu-

sieurs attaques simultanées devaient, en divisant les forces, rendre le succès plus facile et plus certain......»

Nous avons publié dans notre 1er volume une lettre d'un jeune fourrier de l'armée d'Italie racontant dans un style pittoresque et animé le combat de Montebello. Dans l'intervalle de nos deux volumes, le fourrier est devenu sergent-major, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en reproduisant le récit qu'il fait de la bataille de Magenta. On verra que l'avancement ne lui a ôté ni l'entrain ni la gaieté.

« Magenta, 6 juin 1859.

« Monsieur, je serais bien coupable de ne vous avoir point écrit plus tôt, si je n'avais pour excuse à ce long silence des marches et contremarches qui ne nous ont pas laissé une heure de répit. J'ai trouvé à Novare deux lettres de vous et un paquet de journaux qui nous ont fait bien plaisir, à mes camarades, à mes chefs et à moi. Je suis tout surpris que ma lettre de Montebello, dont vous me félicitez si amicalement, ait eu à ce point les honneurs de la reproduction. Quinze ou seize journaux différents en France et à l'étranger ont pris mon pauvre récit, fort étonné d'un tel bruit, auquel il ne s'attendait guère. Cette fois encore, monsieur, c'est une victoire que nous avons, non sans peine cependant, mais elle est à nous, et bien à nous, c'est l'important. Si je n'ai pas dès hier pris la plume à votre intention, c'est parce que je ne pouvais pas trouver de papier. J'avais bien une plume et mon petit encrier de corne, mais pas un morceau de carton ; puis ma jambe me faisait beaucoup souffrir, et je ne marchais que difficilement (c'est une blessure de rien du tout que j'ai attrapée samedi, une balle dans le tibia). J'ai refusé d'aller à l'ambulance, parce que le major m'a dit que je serais dirigé sur Alexandrie, et vous comprenez bien, monsieur, que je ne veux pas abandonner mon bataillon ; il nous manque déjà assez d'hommes.

« L'affaire d'avant-hier a été terrible ; quand on n'a jamais assisté à un pareil spectacle, on n'est qu'un enfant. Moi-même, qui avais reçu le baptême du feu à Voghera, et qui me croyais bien aguerri, vous le dirai-je? eh bien! j'ai senti mon cœur sauter dans ma poitrine comme s'il eût voulu en sortir. Ce n'était pas de la peur, monsieur, car je ne songeais même plus à *saluer* les balles au passage, c'était une émotion extraordinaire que je ne puis définir. Je songeais à mon pays, au drapeau qui flottait au-dessus de ma tête, à la croix d'honneur que mon commandant m'a promis à la première action d'éclat ; le sang courait dans mes veines plus rapide que d'habitude. Toutes ces sensations se succédèrent avec la rapidité de l'éclair, et lorsque nous nous élançâmes en avant, je ne pensais plus qu'à me battre.

« Je vais reprendre les événements à ma dernière lettre, pour bien

vous expliquer ce que nous avons fait. Après le combat de Montebello, qui n'était qu'un jeu d'enfant en comparaison de celui du Tessin (1), nous avons occupé, par ordre de l'Empereur, les hauteurs de Casteggio; puis un soir on nous avertit de filer sans bruit, en tournant le dos aux Autrichiens. Ma division (qui n'est pas celle du général Forey, comme vous paraissez le croire, mais bien celle du général.....), s'est mise en marche à trois heures du matin, et après une série d'évolutions, de mouvements en avant, de conversions par le flanc droit, de conversions par le flanc gauche, de déploiements en tirailleurs le long du Pô, nous avons reçu tout à coup ordre de nous porter sur le chemin de fer, qui nous a menés à Casale; je ne suis pas stratégiste, mais il me semble que cette manœuvre, destinée à tromper les Autrichiens sur la véritable position du gros de l'armée, est un chef-d'œuvre d'habileté, bien qu'elle n'ait pas réussi complètement, puisque la garde s'est trouvée isolée, ayant à combattre un contre sept des ennemis acharnés. De Casale on nous a fait faire une marche forcée dans la direction de Verceil, que nous avons tourné en le laissant à notre droite, ainsi que Novare, où nous ne sommes pas entrés, à notre grand regret. Nous étions épuisés de fatigue; depuis deux jours on n'avait fait qu'une distribution de lard pour aider la digestion du biscuit; nous faisions la grande halte dans un hameau où les habits blancs n'avaient pas laissé un oignon; les anciens grommelaient; plus de vin, plus de tabac. Moi je consolais mes conscrits en leur disant que nous pouvions compter sur l'Empereur.

« Tout à coup nous entendons une mousqueterie bien nourrie dans la direction du fleuve, le canon s'en mêle bientôt, nous nous dressons. Plus de faim, plus de fatigue, monsieur; il n'y avait là que des hommes demandant à grands cris de courir aux Autrichiens, les mêmes qui, vingt minutes auparavant, se plaignaient de la marche. Le colonel nous forme en bataille, il envoie l'adjudant-major du premier bataillon prendre les ordres du général Mac Mahon et l'avertir de notre présence. Il se passe bien deux grosses heures, l'impatience faisait ruisseler la sueur sur tous les fronts. C'était un vendredi, nous ne devions pas avoir de chance: le général nous envoie un officier d'ordonnance pour nous dire qu'ils se passeront de nous ce jour-là. Un tonnerre de jurons éclata sur toute la ligne. « Ne grognez pas, vieilles *brisques*, crie le colonel en passant devant les grenadiers, il y en aura demain pour tout le monde. » Il ne se doutait pas, le brave et digne soldat, qu'il y en aurait aussi pour lui, et trop. Ceci se passait le 3 au

(1) Le jeune correspondant ignorait sans doute, au moment où il écrivait sa lettre, que la bataille dont il parle avait été immédiatement baptisée du nom de Magenta.

matin; nous enrageâmes tout le jour à entendre la musique des canons; le soir on nous fit reprendre l'étape : nous n'eûmes pas loin à aller pour trouver ce fameux Tessin. Les bords étaient couverts de cadavres autrichiens, le flot les roulait sur la rive droite, nous passâmes rapidement. Au point du jour, le 4, nous avions pris position sur les hauteurs qui dominent Robechetto, le malheureux village enlevé aux Autrichiens la veille.

« Nous eûmes des vivres frais. A peine avions-nous pris la soupe, que le canon tonna sur toute la ligne. Nous partîmes en bon ordre, le fusil sur l'épaule; on nous cacha derrière un monticule. Le feu devint plus vif, l'ennemi paraissait se rapprocher. Le commandant reçut du colonel un billet au crayon : il nous lança en tirailleurs dans les blés, si hauts que nous avions à peine besoin de nous baisser. Nous nous éparpillâmes en tirant plus de cinq coups à la minute : nous faisions l'effet d'une division. L'ennemi parut le croire; il envoya une batterie dont les boulets sillonnaient les épis drus et serrés où nous nous abritions. Cela ne nous fit pas grand mal; mais il tira à mitraille, lorsqu'il vit notre petit nombre, et nous blessa beaucoup de monde. Nous étions à quatre cents mètres des pièces. Le commandant nous forma en pelotons; nous tournâmes la hauteur au pas de course. Nous espérions surprendre les artilleurs, ils nous aperçurent à mi-chemin. Heureusement notre élan les effraya; ils tirèrent précipitamment les six coups chargés à mitraille et voulurent partir au galop : mais l'une des pièces roula sur les chevaux, en tua un et resta étendue à terre, l'affût en l'air; une autre vint se briser sur la première, nous arrivâmes vingt-sept pour nous en emparer. Les quinze artilleurs nous reçurent à coups de carabine; un demi-escadron de hussards noirs, qui se trouvait par derrière en soutien, arrivait au galop le sabre au poing; le temps pressait.

« Nous nous jetâmes en désespérés sur les artilleurs; ce ne fut pas long; un seul s'est rendu, les autres sont morts une baïonnette dans le corps. Les hussards fondirent sur nous et nous enveloppèrent. Un caporal alsacien nous sauva. Haut de sept pieds, large à l'avenant, ce colosse, qui dans les revues dépassait le chef de bataillon à cheval, saisit l'écouvillon du canon renversé, le prit à deux mains et, frappant de toute sa force herculéenne à droite, à gauche sur les chevaux et sur les hommes, il jeta un désordre épouvantable parmi eux; mon capitaine arriva pendant ce temps avec trente voltigeurs; nous poussâmes *à la fourchette* et ils laissèrent vingt-trois des leurs sur le terrain, sans compter les deux pièces. Quant à nous, nous n'étions plus que douze. J'ai eu deux de mes caporaux et un sergent tués près de moi. La balle d'un des hussards m'a enlevé mon épaulette gauche; j'en ai été quitte à bon compte. L'ennemi arrivait en colonne serrée :

nous nous repliâmes. Je me trouvai, je ne sais comment, avec le second bataillon : j'avais perdu ma ligne de bataille : on me défendit de rejoindre. On nous massa en colonne. Douze bouches à feu vinrent s'établir à notre droite; elles ouvrirent un feu terrible. Une file entière que je touchais coude à coude disparut broyée sous le projectile de fer.

« Cela ne dura pas : trois petites pièces de 4 nouveau modèle rayé furent placées au flanc de la colonne et ripostèrent. L'une après l'autre, les pièces autrichiennes se turent. Nous avons su plus tard que nos pointeurs en avaient mis huit hors d'usage. Ce jeu ne nous plaisait guère, pourtant! nous piétinions sur place; le cri : *en avant!* se fit entendre au moment où une décharge de mitraille venue je ne sais d'où nous aveuglait de poussière et d'éclats de pierres. Nous partîmes comme un torrent. C'est alors, monsieur, que je fus remué jusqu'au fond des entrailles. Le vent chassait la fumée des détonations, et dans les rapides éclaircies nous apercevions une ligne blanche, impassible sous le feu de nos batteries, serrant ses rangs pour fermer les vides creusés par nos boulets. C'était cette masse géante que nous allons entamer à la baïonnette : trois décharges terribles nous accueillirent, morts et blessés roulaient en rugissant sur le sol; nous sautions le cadavre, nous enjambions le corps étendu, et nous courions toujours.

« A notre approche, un long frémissement courut dans cette ligne : il y eut comme un roulis; la vague humaine recula, avança pour reculer ensuite. Nous arrivâmes la crosse haute; déjà le désordre était dans les rangs. Ils se reformèrent pourtant; ils revinrent à la charge et nous repoussèrent dix pas en arrière. Un mot nous releva : Eh! soldats, le régiment recule! En deux bonds nous les avions refoulés. Ils revinrent encore sur nous en tirant, mais inutile! Nous ne ripostions pas. La baïonnette! rien que la baïonnette! Quelle terreur à ce mot! Ils comprenaient. Ces sabres recourbés au bout de nos carabines leur inspiraient une frayeur indicible : et cependant, monsieur, ce sont de braves soldats, et il y a de la gloire à les culbuter. L'artillerie éclatait devant, par côté, derrière nous; les ennemis et les nôtres étaient également atteints; la mêlée était horrible, la confusion à son comble. Comment faire des prisonniers! On ne demandait pas de grâce, on n'en faisait pas. Dire ce que tout ce combat a duré est impossible; dix minutes ou deux heures, je ne sais pas. Il y aurait mille incidents à raconter, et une lettre n'y suffirait pas. Un officier autrichien ajuste mon lieutenant avec un revolver; deux coups partent sans le toucher. Le lieutenant s'élance sur lui; ils se joignent, se prennent à bras le corps; ils roulent jusqu'à moi. J'allais enfoncer ma baïonnette dans le dos de l'Autrichien : un grenadier me prévient;

il se baisse, le prend par le cou et le force à lâcher prise. C'était plus humain. Nous l'avons fait prisonnier. Il a été plus poli que celui de Montebello : il a remercié mon camarade.

« Un commandant autrichien ramenait sur nous un bataillon déjà chassé deux fois par nos baïonnettes : je l'ajuste, il tombe ; cent coups de feu me répondent sans me toucher. Nous nous jetons à corps perdu sur l'ennemi, qui lâche pied une troisième fois dans une déroute impossible à décrire. Je suis allé relever le commandant ; il était mort : la balle avait brisé la colonne vertébrale. Je lâchai ce cadavre, et j'eus froid. Le lieutenant-colonel m'a pourtant promis la médaille militaire pour ce fait, mais je suis encore neuf aux émotions, cela me passera. Enfin, que vous dirai-je, monsieur? Je ne sais rien de plus, sinon que je me suis battu jusqu'au soir ; c'est une des dernières balles qui a frappé mon mollet ; je suis tombé sur ce coup. Heureusement, l'os est sauf, il y aura huit jours de charpie à mettre, et tout sera dit. On a mis à l'ordre du jour trois ou quatre généraux ; la garde, que nous avons soutenue par un mouvement de flanc, a été admirable d'héroïsme et de fermeté. Le général Cler, qui est, je crois, du département du Doubs ou du vôtre, a été éblouissant de bravoure ; ses soldats le pleurent, monsieur, comme ils pleureraient leur mère. Je ne sais rien de plus et j'ai la main fatiguée d'écrire ; ma prochaine lettre sera datée de Lodi, où nous allons, dit-on. Je vous enverrai plus de détails. Je vous serre la main. »

CHAPITRE III.

Les officiers morts au champ de bataille de Magenta. — Les nouveaux maréchaux. — Les corps d'armée qui ont pris part à l'action. — Le blason des zouaves. — La croix au drapeau.

En témoignant des efforts héroïques de nos soldats, les rapports officiels sur la bataille de Magenta apprirent à la France les noms des braves officiers dont elle avait à déplorer la perte. Tués à la tête de leurs vaillantes troupes qu'ils animaient de leur voix entraînante, ils étaient tombés glorieux. Leurs noms resteront gravés dans l'his-

toire à côté de celui de Magenta, et, dans ce récit de la campagne d'Italie, il convient de consacrer à chacun d'eux une courte notice.

Le général Espinasse était à peine âgé de quarante-cinq ans. C'était un des plus jeunes généraux divisionnaires de l'armée. Elève de l'Ecole militaire, il avait conquis tous ses grades à la pointe de l'épée, en Algérie d'abord, où il avait servi pendant de longues années; à Rome, où il eut l'honneur d'entrer le premier, et en Crimée, où il fut nommé général de division. En 1845, il commandait un bataillon de zouaves en Afrique, à la tête duquel il fit des prodiges de valeur et reçut dans une seule journée, au combat d'Aurès, quatre blessures graves. Lieutenant-colonel au 22e léger, c'est avec ce régiment qu'il assista au siége de Rome, où il appela sur lui l'attention de ses chefs. Le maréchal Saint-Arnaud, qui l'avait connu en Afrique, le fit venir à Paris en 1851 et lui donna le commandement du 42e régiment de ligne. L'Empereur le nomma général de brigade après le 2 décembre et le choisit pour être un de ses aides de camp. Il fit la campagne de Crimée et s'y distingua à la Tchernaïa et à Malakoff. Son brevet de général de division porte la date du 29 août 1855. Après l'attentat du 14 janvier, l'Empereur confia au général Espinasse le portefeuille du ministère de l'intérieur. C'était une mission de confiance et toute temporaire dont le général Espinasse s'acquitta avec un infatigable dévouement. Sa mort est une perte pour l'armée, dont il était un des chefs éprouvés, et pour l'Empereur, dont il était un des serviteurs les plus dévoués. Le général Espinasse commandait la 2e division du 2e corps d'armée aux ordres du général de Mac-Mahon.

La famille du général Espinasse obtint l'autorisation de faire revenir en France sa dépouille mortelle. Le général Espinasse avait épousé mademoiselle Festugière, d'une honorable famille de Bordeaux. Madame Espinasse se trouvait dans le département de la Gironde, et le préfet, M. de Mentque, fut chargé de lui apprendre la fatale nouvelle. L'Impératrice Régente avait envoyé en même temps à madame Festugière mère, qui était restée à Paris, un de ses chambellans pour lui apprendre le malheur de sa fille et lui témoigner la part qu'elle prenait à sa juste douleur. Le général Espinasse laisse trois enfants, dont l'aîné est âgé de six ans.

Le général de brigade Cler (Jean-Joseph-Gustave), tué à la tête de la 1re brigade de la 1re division d'infanterie de la garde impériale (zouaves et grenadiers), était à peine âgé de 42 ans. Ancien élève de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, son caractère ardent lui fit demander d'être attaché à un des corps permanents de l'armée d'Afrique. Capitaine en 1841 au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, puis adjudant-major, il rentra en France en 1846 avec le grade de major au 6e léger. A la réorganisation des zouaves, au mois d'avril 1852,

il fut appelé comme lieutenant-colonel dans le 2e régiment et s'y distingua dès la première année au siége d'El-Aghouat. Nommé colonel du même régiment en août 1853, il le conduisit en Crimée. C'est là que le général Cler conquit une réputation de bravoure et de sang-froid qui se perpétuera à jamais dans l'armée, et que sa mort glorieuse est venue encore augmenter. A l'Alma, il planta le drapeau de son régiment sur le télégraphe. Dans la nuit du 23 au 24 février 1855, il exécuta, à la tête de deux de ses bataillons, un coup de main hardi sur les ouvrages russes qu'on devait depuis nommer « Ouvrages blancs » et « Mamelons verts. » Entouré de tous côtés, il parvint à se frayer un passage après une lutte de deux heures corps à corps et dans l'obscurité. Le 5 mars suivant, il obtint les étoiles de général. A la bataille de la Tchernaïa, sa conduite fut au-dessus de tous les éloges. En citant son nom dans l'ordre général du 17 août, le général en chef ajoutait qu'il avait droit à la reconnaissance de l'armée. Appelé dans la garde, il ramena à Paris, le 30 décembre 1855, la brigade de grenadiers. Sa belle et noble figure, sa haute taille, sa superbe prestance militaire, lui avaient conquis ce jour-là l'admiration des Parisiens. Son caractère ferme et bienveillant tout à la fois, ses éminentes qualités guerrières, en avaient fait l'idole de ses soldats. « Avec lui nous irons partout ! » disaient-ils. La mort qu'il a trouvée sur le champ de bataille le sépare d'eux, mais, comme le disait le maréchal Pélissier, « il a droit à la reconnaissance de l'armée, » et aussi à celle de la France. Le général Cler était commandeur de la Légion d'honneur.

Le colonel Charlier avait servi au 22e léger comme capitaine. Nommé chef de bataillon au 50e de ligne en avril 1843, il fit avec ce régiment le siége de Rome et fut, en récompense de sa belle conduite pendant cette campagne, promu lieutenant-colonel du 2e léger, le 20 juin 1849. M. Charlier commandait le 90e depuis 1852 ; il avait fait, à la tête de ce régiment, les deux expéditions de Kabylie de 1856 et de 1857, et y avait gagné la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Le colonel de Granet Lacroix de Chabrière était, en 1848, chef de bataillon au 2e régiment de la légion étrangère et officier de la Légion d'honneur : l'avenir s'ouvrait brillant pour lui, mais sacrifiant son état à ses convictions, il donna sa démission. Lorsque pendant la guerre d'Orient on forma une légion suisse, il y entra comme colonel, permuta pour aller en Crimée et fut, à la réorganisation des troupes étrangères, appelé à commander le 2e régiment étranger. C'était un officier auquel l'âge n'avait enlevé aucune des qualités militaires qu'il avait montrées jadis en Afrique.

En perdant son colonel, le 65e avait perdu un chef brillant et un de ses membres les plus dévoués à la religion du drapeau. Après avoir

été capitaine au 5e léger (1837) et major au 6e de ligne (1846), le colonel Drouhot arriva au 65e en 1852, comme lieutenant-colonel; il partit avec ce régiment pour l'Afrique, et sa valeur lui en fit obtenir le commandement à la fin de 1855.

Le colonel Denis de Senneville était sorti de Saint-Cyr, en 1833, pour entrer à l'école d'état-major. Nommé capitaine le 18 janvier 1840, il alla demander son avancement aux rudes travaux de l'Algérie, et lorsqu'on aura dit qu'il fut aide de camp du général de Lamoricière, sa réputation de courage sera suffisamment établie. Chef d'escadron en 1848, lieutenant-colonel en 1853, il n'avait pas quitté le maréchal Canrobert depuis le commencement de la campagne de Crimée; remplissant auprès de lui tantôt les fonctions de chef d'état-major, tantôt celles d'aide de camp, il fut à même de lui prouver un dévouement profond; le maréchal y répondait par une ardente amitié. M. de Senneville était colonel depuis 1855 et commandeur de la Légion d'honneur.

Le commandant Desmé de Lisle était élève de l'Ecole militaire en 1835, il en sortit le 1er octobre 1837 sous-lieutenant au 38e. Lieutenant en 1841, capitaine en 1847, il fit avec ce régiment les campagnes d'Afrique de 1846 à 1851. Officier d'ordonnance du maréchal Saint-Arnaud, M. Desmé de Lisle fut nommé chef de bataillon au commencement de 1854, et appelé dix mois après dans le 2e grenadiers de la garde.

Le commandant de Maud'huy était aussi un élève de l'École. Il avait fait ses premières armes au 18e de ligne, sous-lieutenant en 1835, capitaine en 1844. Compris comme adjudant-major dans le 2e grenadiers de la garde, à l'organisation, il fit dans ses rangs la campagne de Crimée avec la plus grande distinction et y mérita successivement les croix de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur, ainsi que le grade d'officier supérieur.

Le commandant Delord était sous-lieutenant du 19 décembre 1830 au 19e de ligne; il servit toujours dans ce régiment jusqu'au 27 avril 1855, époque à laquelle il fut nommé chef de bataillon au 85e. Il se distingua pendant la guerre de Crimée.

Le sous-lieutenant Froidefond, officier d'ordonnance du général Espinasse, était tombé mort à côté de son général. Il appartenait au régiment des guides de la garde, et était allié à la famille Bugeaud de la Piconnerie.

Ces mentions nécrologiques sont les parties nécessairement tristes de notre récit. Nous allons leur opposer l'éclat des récompenses obtenues. A tout seigneur tout honneur. Parlons d'abord des nouveaux maréchaux.

Le maréchal comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély, commandant

en chef de la garde impériale, porte un des noms les plus illustres de l'Empire. Soldat, lui aussi, de cette grande époque, au sortir de l'École militaire, il a fait, en qualité de sous-lieutenant dans le 8e régiment de hussards, les rudes campagnes de Russie. Son régiment, détruit en grande partie pendant la retraite, fut écharpé à Leipzig pendant la campagne de 1813 en Saxe. Echappé miraculeusement à ce désastre, M. Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut placé à l'état-major impérial pendant la campagne de 1814, et se distingua sous les yeux de l'Empereur, qui le fit capitaine sous les murs de Reims. Nommé officier d'ordonnance de Napoléon au retour de l'île d'Elbe, il fit des prodiges de valeur et fut nommé chef d'escadron sur le champ de bataille même. Ainsi M. le maréchal Regnauld de Saint-Jean d'Angély a eu l'honneur d'obtenir ses deux premiers grades des mains de Napoléon Ier au milieu de deux grandes batailles, et celui non moins grand d'être fait maréchal d'Empire à Magenta par Napoléon III. M. le maréchal Regnauld de Saint-Jean-d'Angély était, en 1848, général de brigade seulement, car il avait été rayé des contrôles de l'armée après Waterloo; mais, poussé par cet esprit chevaleresque qui distinguait les officiers de cette époque, il partit avec le colonel Fabvier pour aller affranchir la Grèce de la servitude. En 1830 il fut réintégré dans son grade de chef d'escadron et nommé en 1832 colonel du 1er régiment de lanciers. Son grade de maréchal de camp date de 1840 et celui de général de division du 10 juillet 1848. Lors de cette révolution, il commandait une brigade de cavalerie à Paris, et le maréchal Bugeaud a dit de lui : « Le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély se distin-« gua à jamais dans ces journées par la fermeté de sa conduite et l'or-« dre qu'il sut maintenir dans sa brigade... Il garda sa cavalerie dans « sa main, et fidèle jusqu'au dernier moment, il accompagna militai-« rement le chef de l'Etat, tant que son départ ne fut pas une fuite. »

En 1849, il commandait les troupes de terre du corps expéditionnaire de la Méditerranée. Nommé député par la Charente-Inférieure, il adopta la politique napoléonienne, qui était celle de ses traditions de famille et de ses propres souvenirs. En 1851, il fut chargé un moment du portefeuille de la guerre.

Le maréchal Regnauld de Saint-Jean-d'Angély fut nommé, en 1854, commandant en chef de la garde impériale, qu'il a contribué à organiser. Il combattit à sa tête en Crimée et reçut avec elle le nouveau baptême de feu. Nous avons dit quel fut l'héroïsme de la garde à Magenta, où, pendant deux heures, elle a soutenu le choc de forces supérieures. Le bâton de maréchal accordé à M. Regnauld de Saint-Jean-d'Angely fut à la fois une récompense pour ses services et une distinction pour la garde tout entière.

Le maréchal comte de Mac-Mahon (Marie-Patrice-Maurice), duc de

Magenta, commandant le deuxième corps de l'armée d'Italie, naquit le 12 juin 1808 au château de Jolly, arrondissement d'Autun, d'une famille patricienne, originaire d'Irlande. Il entra le 24 novembre 1825 à l'école de Saint-Cyr ; il en sortit en octobre 1827, sous-lieutenant à l'école d'application d'état-major, désigné pour le 4e hussards, où son frère Joseph était capitaine ; il permuta avec un officier d'état-major attaché au 20e régiment de ligne partant pour faire la campagne d'Afrique en 1830. Lieutenant au 8e cuirassiers le 27 septembre 1831, aide de camp du général Achard le 18 janvier 1832, il concourut, en cette qualité, au siége d'Anvers. Le 15 mars 1833, capitaine d'état-major, il est attaché au 1er cuirassiers, pour y faire son stage régimentaire. En 1836, en Afrique, où il se distingua à l'expédition de Constantine, il devint aide de camp du duc de Nemours. En 1840, il quitte l'état-major, et est nommé chef de bataillon du 10e bataillon de chasseurs à pied. Nous le voyons, le 31 décembre 1842, passer au poste de lieutenant-colonel de la 2e légion étrangère, et, le 24 avril 1845, à celui plus éminent encore de colonel du 41e régiment d'infanterie de ligne. C'est à la date du 12 juin 1848 que le colonel de Mac-Mahon reçut les épaulettes de maréchal de camp, et à celle du 16 juillet 1852 qu'il fut fait général de division. M. de Mac-Mahon reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le 18 novembre 1830, pour être monté le premier sur le Petit-Atlas, au col de la Mouzaïa. Le général Clausel le décora sur le lieu du combat, et lui attribua les honneurs de la journée. Après la prise de Constantine, il fut élevé au grade d'officier et cité (11 septembre 1837) à l'ordre de l'armée, comme s'étant distingué par sa bravoure. La dignité de commandeur du même ordre vint récompenser dans M. de Mac-Mahon, le 28 juillet 1849, plusieurs expéditions brillantes et heureuses à Tlemcen. Il devint grand officier en 1852, après s'être couvert de gloire dans la Grande-Kabylie, et grand-croix à la suite de la prise de Malakoff, le 22 septembre 1855. Le général de Mac-Mahon est grand-croix de l'ordre royal et militaire sarde des saints Maurice et Lazare, ordre du Bain (Angleterre), grand-croissant du Medjidié, et du Nichan de Tunis, décoré en 1857 de la médaille militaire, qui n'est accordée qu'aux soldats et aux généraux en chef, chevalier de l'ordre royal de Léopold (Belgique), qu'il reçut à Anvers en 1832, étant, sous les ordres du maréchal Gérard, aide de camp du général Achard. Ce fut après la prise de Malakoff qu'il fut fait grand-croissant du Medjidié, et en 1854 qu'il reçut du bey de Tunis la décoration du Nichan Iftickar, de la première classe.

Le 19 juin 1830, après la bataille de Staoueli, M. de Mac-Mahon, en entrant dans une tente du camp ennemi, vit appuyé contre le point de soutènement du frêle édifice, un chef turc, qui, en aperce-

vant un officier français, lui présenta un papier d'une main et se poignarda de l'autre. On lisait sur le billet ces fanatiques paroles: « Macbeck, chef turc, aime mieux se tuer que de se rendre à un *chien* de chrétien. » A la suite du combat du col de Terchia, le général Achard dit à M. de Mac-Mahon, son aide de camp: « Voulez-vous aller porter au colonel Rullières, à Blidah, l'ordre de changer de marche? Je vais vous donner un escadron de chasseurs à cheval pour escorte.» L'aide de camp refusa l'escadron. C'était, selon lui, trop ou trop peu: trop, parce que c'était le moyen de se faire découvrir; trop peu, parce que cette force ne lui permettait pas la résistance à une attaque sérieuse. Il partit donc seul, pour parcourir environ cinq kilomètres en pays ennemi. A un demi-kilomètre de Blidah, il existe un ravin très-escarpé, très-large, très-profond, puis, entre cette cavité et la ville, le terrain est plane. Lorsque l'officier d'état-major de Mac-Mahon n'était plus qu'à une faible distance de sa destination, il vit des Arabes vers sa droite; il en aperçut sur sa gauche; il en reconnut la présence derrière lui; enfin il comprit que les cavaliers ennemis l'enveloppaient de trois côtés. M. de Mac-Mahon se porta vivement en avant poursuivi par les indigènes qui poussaient de grands cris. Arrivé au galop au bord du ravin, l'officier d'état-major n'hésita pas à le franchir ou à périr enseveli dans son sein. Il se précipite donc à toute bride sur le gouffre: le cheval sauta, mais se cassa la jambe en bondissant sur la rive opposée. M. de Mac-Mahon se dégagea promptement, et se mit en marche sur la ville, sans être atteint par les nombreux coups de fusil des Arabes; aucun des cavaliers indigènes n'avait osé franchir le ravin. Le 12 octobre 1837, devant Constantine, M. de Mac Mahon entra dans un marabout où se trouvaient trois Arabes. Deux d'entre eux sautèrent par la fenêtre; le troisième mit son fusil en joue, et attendit son adversaire à bout portant avant de faire feu. La balle laboura la poitrine et enleva le sein gauche de l'intrépide officier français, qui assena un rude coup de sabre au Bédouin, par-dessus son burnous. Le fer, au lieu d'entrer dans les chairs, plia; alors l'Arabe laissa tomber son fusil et saisit à deux mains la lame de son sabre. Il y eut, pendant quelques minutes, une lutte acharnée et dramatique entre les deux adversaires, lorsqu'un voltigeur entra dans le marabout. A cette vue, le Bédouin fut frappé d'effroi, ses mains chancelèrent, et M. de Mac-Mahon profita de cette circonstance pour lui passer son sabre à travers le corps. Le gage de la victoire fut le fusil du musulman, qui resta entre les mains de M. de Mac-Mahon.

En 1852, à l'époque où le général, comte de Mac-Mahon, commandait la province de Constantine, où il était adoré par les populations civiles et les troupes, il eut sous ses ordres, comme chef d'une expédition dans la Grande-Kabylie, le général de brigade, aujourd'hui

maréchal Bosquet. En 1855, M. de Mac-Mahon était à la tête de la première division en Crimée. Après la prise de Malakoff qui, parmi tous les titres de gloire de l'illustre général, fut le plus décisif, le plus mémorable, en ce qu'il nous donna Sébastopol et le terme de la guerre, en ce qu'il fut un prodige de hardiesse et de sang-froid, de pensée et d'exécution, il eut sous ses ordres tout le corps d'armée de réserve, dont la garde impériale faisait partie, depuis le 20 septembre 1855 jusqu'à la paix avec la Russie, en 1856. Cette armée, forte de 85 mille hommes, se composait de huit divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie. En 1857, le triomphateur de Malakoff commanda la 2e division, dans l'expédition de la Grande-Kabylie, sous les ordres du maréchal Randon. Elevé à la dignité de sénateur en 1856, à son retour de Crimée, M. le général de division, comte de Mac-Mahon fut, le 31 août 1858, nommé, par décret impérial, commandant supérieur des forces militaires de terre et de mer employées en Algérie, et en septembre, il prit possession de ces hautes fonctions.

En Afrique, en Crimée, en Italie, les soldats avaient apprécié à sa valeur cet éminent capitaine. Aussi affable, aussi distingué dans les relations ordinaires de la vie que rude et intrépide guerrier sur le champ de bataille, on a dit dit de lui, avec raison, qu'il alliait la rude énergie de Cambronne à la valeur élégante de Richelieu. La prise de Malakoff et la victoire de Magenta ont placé M. le maréchal de Mac-Mahon à la tête des officiers généraux les plus remarquables de l'Europe, et l'histoire écrira un jour que, comme Desaix à Marengo, sa marche victorieuse de Magenta sur Turbigo a contribué puissamment au succès de la bataille du 4 juin, qui a ouvert à Napoléon III les portes de la capitale de la Lombardie. C'est sur le champ de bataille même que l'Empereur a accordé à M. de Mac-Mahon le bâton de maréchal, si noblement conquis, et qu'il l'a nommé duc de Magenta, un des plus beaux noms historiques consacrés désormais par l'histoire.

Le 2e corps de l'armée d'Italie, commandé par le général de division comte de Mac-Mahon, et qui, dans la journée du 4, a opéré isolément sur Magenta, était exclusivement formé de troupes tirées de l'Algérie, dont la solidité et l'élan font une armée modèle. Il était composé de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie; savoir : 1re *division*, général de La Motterouge, commandant.— 1re *brigade*, général Lefèvre : régiment provisoire de tirailleurs algériens, colonel Laure; 45e de ligne, colonel Manuelle; 65e de ligne. — 2e *brigade*, général de Bonnet Maurelhan Pothes; 16e de ligne, colonel Douay; 71e de ligne, colonel Duportal-Dugoasmeur. — 2e *division*, général Espinasse, commandant. — 1re *brigade*, général Gault : 11e bataillon de chasseurs à pied, commandant Dumont; 2e régiment

de zouaves, colonel Tixier ; 72e de ligne, colonel Castex. — 2e brigade, général Castagny : 1er régiment étranger, colonel Brayer ; 2e régiment étranger, colonel de Granet Lacroix de Chabrière. — *Cavalerie*, général Gaudin de Villaine : 4e et 7e régiments de chasseurs. Tous les généraux de ce corps, à l'exception de M. Gaudin de Villaine, avaient fait la campagne de Crimée, et y avaient obtenu de l'avancement soit dans l'armée, soit dans la Légion d'honneur.

Le général de La Motterouge, cité avec tant de distinction dans le rapport du général Mac-Mahon, est une des illustrations d'Algérie et de Crimée, comme presque tous les officiers généraux chargés du commandement des troupes. Ancien élève de l'Ecole militaire, il a fait ses premières armes en Afrique, où il a conquis successivement les grades de capitaine, de chef de bataillon et de colonel. Il s'est distingué à la tête du 19e régiment d'infanterie légère, dans diverses expéditions de la Kabylie. Chargé du commandement d'une brigade pendant la guerre de Crimée, il fut mis plusieurs fois à l'ordre de l'armée et obtint sa troisième étoile. Il commandait en dernier lieu la 15e division militaire.

Le général Auger, commandant l'artillerie de réserve du 2e corps d'armée, est un des hommes les plus distingués du corps d'artillerie. Sorti de l'Ecole polytechnique en 1831, il était, bien que simple capitaine, chargé en 1848 des fonctions de directeur du service de l'*Artillerie au ministère de la guerre*. Il a servi en Algérie avec la plus grande distinction. En 1852, il était adjoint au commandant d'artillerie dans la 5e division militaire à Metz. En 1853, il commandait provisoirement le 2e régiment d'artillerie à pied. Colonel titulaire le 10 mars 1854, il fit en cette qualité la campagne de Crimée. En 1855, pendant le siége de Sébastopol, il remplaça le général Lebœuf dans les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie de siége. Nommé général de brigade le 14 juillet 1856, il a commandé successivement en cette qualité l'école de Besançon, et en dernier lieu l'artillerie de l'armée de Paris.

Nommé depuis peu de temps général, M. Lefèvre (Auguste-Henri) avait fait ses premières armes au 30e de ligne, où il arriva, le 6 mars 1838, au grade de capitaine. Major du 4e léger en 1845, lieutenant-colonel du 31e en 1852, colonel du 21e de ligne en décembre 1854, il commanda ce régiment pendant toutes les opérations du siége de Sébastopol.

Le général de Bonnet Maurelhan Polhès est un de nos plus jeunes généraux de brigade, et aussi l'un des plus distingués. Capitaine en 1841, il fut nommé officier d'ordonnance du roi. Chef de bataillon au 7e léger le 22 septembre 1847, lieutenant-colonel au 25e léger le 26 décembre 1853, il est arrivé en Crimée, avec ce régiment, en fé-

vrier 1855. Colonel du 3e de zouaves quelques jours après, il prit, après l'assaut, le commandement des zouaves de la garde. Sa conduite à la bataille de la Tchernaïa a été magnifique. Dans son rapport sur l'affaire du 2 juin, à Turbigo, le général comte de Mac-Mahon cite le régiment des tirailleurs algériens et son brave chef.

Nous dirons aussi quelques mots des autres officiers :

Le colonel de Laveaucoupet appartenait à l'arme de l'état-major. Capitaine en 1833, M. Merle de Labrugière de Laveaucoupet fut nommé chef d'escadron en 1843, lieutenant-colonel en 1849 et colonel en 1852. Il remplit successivement les fonctions de chef d'état-major dans plusieurs divisions, chef du cabinet du général d'Hautpoul, ministre de la guerre : en dernier lieu il était secrétaire du comité de la cavalerie.

Le colonel Laure avait servi en Afrique presque toujours aux zouaves ou aux troupes indigènes depuis 20 années. Il n'avait pas fait la campagne de Crimée, le régiment auquel il était attaché à cette époque comme lieutenant-colonel ayant été maintenu en Afrique. Les tirailleurs qu'il commandait sont les mêmes que ceux qui bondissaient comme des panthères à l'Alma, à Inkermann, à Traclir et à Kinburn, et qui s'élancèrent si bravement dans la gorge de Malakoff.

Le capitaine de Vaneechout, tué le 2 juin, était un des leurs. Sorti de l'Ecole le 1er octobre 1845, le jeune Vaneechout partit sur-le-champ pour l'Afrique au 8e de ligne, où il devint lieutenant en 1848 et capitaine en 1852 ; il passa aux chasseurs à pied (7e bataillon) la même année : son ardeur militaire lui fit demander d'aller en Algérie aux tirailleurs en 1857 ; il sollicita enfin l'honneur d'être compris dans le régiment de marche envoyé par les turcos en Italie.

Les troupes les plus engagées dans la bataille de Magenta furent, outre le deuxième corps (de Mac-Mahon), la 1re division d'infanterie de la garde impériale et le 4e corps, aux ordres du général Niel.

La 1re division de la garde (grenadiers et zouaves) était commandée par le général Mellinet. M. Mellinet avait longtemps servi en Afrique: lieutenant-colonel du 32e de ligne, colonel du 1er régiment de la légion étrangère en 1846, général en 1851, il s'était si souvent distingué par sa valeur, qu'à l'organisation de la garde impériale l'Empereur le choisit pour y prendre le commandement d'une brigade. Blessé grièvement en Crimée, il fut promu au grade de général de division et maintenu dans la garde.

De ses deux généraux de brigade, l'un, M. Cler, avait succombé dans le combat ; l'autre, M. Wimpffen, s'était illustré en Afrique et en Crimée : capitaine aux tirailleurs indigènes à l'organisation en 1840, il avait été nommé chef de bataillon au 44e en 1847, puis au commandement du bataillon d'Alger et de Tittery ; lieutenant-colonel du 68e

en 1851, colonel du 13ᵉ en 1853, il fut chargé par le maréchal Saint-Arnaud d'organiser les tirailleurs algériens qui partaient pour la Crimée. Cité à l'ordre du jour de l'armée d'Orient pour sa belle conduite à l'Alma et surtout à la Tchernaïa, il revint général de brigade dans la garde impériale.

Les zouaves de la garde, qui ont chargé six fois pour reprendre leurs positions, étaient commandés par M. Guignard, un noble soldat de Crimée.

Le 4ᵉ corps était composé de trois divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie:

1ʳᵉ *division:* général Vinoy, commandant. — 1ʳᵉ *brigade:* général Lafreyt de la Charrière, 6ᵉ chasseurs à pied, 52ᵉ et 73ᵉ de ligne. — 2ᵉ *brigade:* général de Martimprey, 85ᵉ et 86ᵉ de ligne.

2ᵉ *division:* général de Failly, commandant. — 1ʳᵉ *brigade*: général O'Farrel; 15ᵉ chasseurs à pied, 2ᵉ, 53ᵉ de ligne. — 2ᵉ *brigade:* général Saurin, 55ᵉ et 76ᵉ de ligne.

3ᵉ *division:* de Luzy-Pelissac, commandant. — 1ʳᵉ *brigade:* général Douay; 5ᵉ chasseurs à pied, 30ᵉ et 49ᵉ de ligne. — 2ᵉ *brigade:* général Lenoble; 6ᵉ et 8ᵉ de ligne.

Cavalerie. — Général N..., 2ᵉ et 10ᵉ régiments de chasseurs.

Les troupes de la division Vinoy et celles de la division de Luzy-Pelissac avaient fait la campagne de Crimée.

Le général de division Vinoy, qui joua un grand rôle dans le mouvement irrésistible du 4ᵉ corps, est un Africain dans toute l'acception du mot. Destiné aux ordres par sa famille, il se sauva du séminaire à l'âge de dix-huit ans, pour s'engager dans un régiment en campagne. Quatorze ans après, en 1843, il était chef de bataillon au 32ᵉ, toujours en Afrique; colonel en 1850, il fut chargé en 1852 d'organiser le 2ᵉ de zouaves, et eut l'honneur, à la fin de la même année, de présenter l'aigle de son régiment aux Arabes révoltés de Laghouat. Commandant d'une brigade à l'Alma, général de division en 1855, son nom figure glorieusement dans la sanglante épopée du siége. Soldat par tempérament, le mot d'irrésistible le caractérise parfaitement sur le champ de bataille.

« Les zouaves se sont fait admirer des deux armées, ce sont les premiers soldats du monde, » écrivait, le soir de la bataille de l'Alma, le maréchal de Saint-Arnaud à l'Empereur Napoléon III. Il y aura bientôt cinq ans que cette glorieuse vérité a été inscrite dans notre histoire militaire, et chaque nouveau combat, chaque nouvelle bataille a été pour les zouaves une occasion d'augmenter encore, s'il est possible, leur réputation désormais européenne. Les quatre régiments (y compris celui de la garde impériale) qui s'illustrent aujourd'hui en Italie ont leur blason particulier de gloire, mais ils ont hérité aussi de celui

de l'ancien régiment de zouaves qui, de 1830 à 1852, a pris part à toutes les campagnes et à tous les travaux qui nous assurèrent la conquête de l'Algérie. Armés d'un fusil et d'une pioche, couchant dans la broussaille et sillonnant le désert, les zouaves faisaient le coup de fusil en creusant des routes stratégiques. Comme les anciens soldats des légions romaines qui combattaient en construisant les monuments, premières étapes d'une civilisation nouvelle, le zouave a aidé à la colonisation de l'Algérie française. Dans la lutte, son ardeur n'est comparable qu'à sa patience au bivouac. Aussi sa figure brunie, où l'énergie, la solidité et l'insouciance sont fortement caractérisées, restera-t elle comme le prototype du soldat français sous Napoléon III, et sa *chachia* garance deviendra légendaire, ainsi que le bonnet à poil du grenadier du premier Empire (1).

(1) L'épopée de la guerre a ses strophes burlesques; au milieu de l'Iliade gambadent les silhouettes de Callot. Voici quelques traits à ajouter à tous ceux qui peignent le caractère des zouaves :

Lors de cette fameuse charge des zouaves pendant le combat de Palestro, les soldats avaient traversé plusieurs canaux d'irrigation.

Les vastes pantalons de nos troupiers s'étaient, pendant ces diverses opérations, imbibés d'une notable quantité de liquide. Cette eau alourdissait leur course, quelques-uns s'impatientèrent d'un accroissement de poids. Mais la tenue fraîche et légère qu'ils adoptèrent ne parut pas suffisamment réglementaire, et force leur fut de rentrer dans l'ordre accoutumé. Ce qui donne du piquant à cet épisode, c'est qu'il s'est passé sous le feu d'une batterie qui mitraillait à portée de fusil.

« J'ai vu, dit un correspondant, un soldat soigneux se promener dans les rues de Verceil avec son nez dans sa poche. Un coup de sabre le lui avait fait perdre : il marqua l'endroit, et après la bataille il le retrouva. Un autre prenait son café à côté de moi; un coup de baïonnette autrichienne, cas rare, lui avait traversé les deux joues en emportant quelques dents. Il déplorait extrêmement cette aventure. — Vous comprenez, me disait-il en montrant sa tasse de café, il s'en perd toujours un peu par les côtés; ma tête fuit! c'est très-coûteux! »

« Dans une ambulance, deux des nôtres étaient assis sur la paille. On venait de les amputer. Leur figure n'exprimait qu'une extrême admiration : de la douleur pas un vestige. Ils étaient tout entiers à l'enthousiasme que leur inspiraient la perfection et la rapidité avec lesquelles le chirurgien leur avait coupé la jambe.

« — Comme il travaille vite! disait l'un.

« — Et proprement, » ajoutait l'autre. Je les ai laissés très-échauffés à leur entretien. »

Les chasseurs tyroliens ont à leur bonnet une touffe de plumes qui ressemble beaucoup à celles qui ornent les chapeaux des bersaglieri, ou tirailleurs piémontais. Un régiment de ces Tyroliens était embusqué dans les blés, et le 3e zouaves, arrivant de confiance et trompé par les apparences, reçut à trente pas une décharge meurtrière. La surprise ne dura qu'un moment. «Sac à terre! à la baïon-

Dans notre précédent volume nous avons fait connaître comment les zouaves avaient été formés par le général Clausel et comment ils avaient reçu leur nom. Nous rappellerons seulement qu'organisés provisoirement en 1830, avec des soldats indigènes encadrés par des officiers et sous-officiers français, les zouaves reçurent leur existence légale de l'ordonnance du 21 mars 1831. Ils furent alors divisés en deux bataillons commandés par MM. Maumet et Duvivier. Réduits à un bataillon, puis reformés de nouveau à deux bataillons, ils ne furent définitivement organisés en régiment que le 8 septembre 1841. C'est à dater de cette époque que les indigènes ont été rigoureusement exclus de leurs rangs. Les colonels du régiment de zouaves sont tous parvenus aux épaulettes de général de division; l'un d'eux est maréchal de l'Empire, — 1840, de Lamoricière. — 1842, de Cavaignac. — 1844, de Ladmirault. — 1848, Certain-Canrobert. — 1849, d'Aurelles de Paladines. — 1851, Bourbaki. Si le régiment de zouaves a toujours été bien commandé, les officiers qui servirent sous les ordres des chefs que nous venons de nommer, et dont les noms constituent à eux seuls

nette! » tel fut le cri unanimement poussé; le colonel ne chercha même pas à s'opposer au torrent. La fumée de la décharge n'était pas encore dissipée que les Tyroliens recevaient cette avalanche humaine, précédée de ses mille pointes acérées, et étaient précipités, en abandonnant leurs armes, dans ce canal où quatre cents se noyèrent. Pas un n'eût échappé si les zouaves eussent eu leur pantalon de toile; mais comment réussir à la nage avec des culottes de drap?

Le souverain du Piémont, passant devant le 3e zouaves à la fin de l'affaire de Palestro, ces braves crièrent à tout rompre : Vive le roi! Le roi se découvrit et s'écria spontanément : Vivent les zouaves! On voit qu'il avait senti de près la poudre et oublié l'étiquette pour rendre hommage à l'héroïsme français.

« Les zouaves, dit un journal sarde, ont lutté de dévouement avec les nôtres pour empêcher le roi d'être touché à Palestro. Voyant qu'ils ne pouvaient pas l'arrêter, ils ont couru devant lui. Treize zouaves ont pris un canon; douze étaient blessés, quelques uns à la tête, d'autres au bras; un caporal seul n'avait pas été touché. Un zouave couvert de sang, mais bouillant d'ardeur, dit à ses camarades : « Nous n'avons pas de chevaux pour transporter le canon; mais je viens d'en trouver. Allez chercher douze prisonniers; qu'on les attelle à la pièce! » Et la pièce est amenée à Palestro en triomphe. Les Autrichiens ont été épouvantés par l'élan des zouaves et des tirailleurs piémontais; tous ont fait des prodiges.

« Parmi les officiers autrichiens faits prisonniers à Palestro, on comptait un major, deux capitaines et un lieutenant de Tyroliens. Interrogé sur l'effet produit par l'attaque des zouaves, le major prisonnier déclara que ses hommes avaient été paralysés d'effroi et de stupeur. « Les zouaves ne couraient pas, ajouta-t-il, ils bondissaient dans la plaine comme pour laisser passer la mitraille entre leurs jambes, et, quand nous les avons eus près de nous, ils semblaient sortir de terre. Couchés à plat ventre dans les blés, ils se sont relevés comme des tigres, et nos artilleurs tombaient sous leurs coups comme les épis sous la faux. »

une noblesse, étaient dignes par la bravoure et les talents militaires de figurer à côté d'eux.

Ne pouvant récompenser tous les braves qui s'étaient illustrés à Magenta et dans les combats précédents, voulant en même temps rétablir d'anciennes et illustres traditions, l'Empereur décida que le régiment qui prendrait un drapeau à l'ennemi porterait la croix de la Légion d'honneur au-dessous de l'aigle. Le drapeau est, en effet, la signification la plus haute, la plus générale des emblèmes militaires en France. Il représente la patrie. Là où il flotte, là est la France. Il porte dans ses plis la glorieuse légende militaire de la nation. Pour les régiments, c'est le symbole de la valeur collective, c'est l'histoire du corps écrite en lettres d'or. Aussi de tout temps a-t-on attaché un grand prestige à cet emblème glorieux. En décidant que désormais le drapeau d'un régiment pouvait recevoir la croix de la Légion d'honneur, Napoléon III a fait un acte qui touchera profondément l'armée et qui concourra plus que tout autre à y entretenir cette émulation, cet esprit de corps qui a enfanté tant de prodiges. Les drapeaux tricolores adoptés à l'origine de la révolution portaient d'un côté cette inscription : *Discipline et obéissance*, avec le nombre des actions éclatantes et le numéro du régiment. L'excitation à l'émulation et à l'esprit de corps fut, on le sait, une des ressources du génie de l'Empereur, et il ne fit jamais un plus judicieux emploi de cette ressource que dans ses prodigieuses campagnes d'Italie : il décerna de glorieux surnoms à des régiments qui s'étaient rendus célèbres par des actions extraordinaires : la 51e demi-brigade fut appelée par lui la *Terrible*, et la 32e la *Brave*, et ces surnoms furent inscrits sur les drapeaux. A Arcole, les grenadiers, au milieu d'une horrible grêle de mitraille et de balles, l'enlèvent dans leurs bras et lui font un rempart de leurs corps; il nomme cette mémorable action de guerre la *Journée du dévouement*. Qui ne connaît la devise qui avait été donnée par l'Empereur lui-même à un régiment de la grande armée, le 84e de ligne, en récompense de son héroïque conduite dans la mémorable affaire du cimetière de Gratz? Ces mots gravés sur le support de son aigle : *Un contre dix!* ont été l'impérissable programme de l'esprit de corps de ce brave régiment. Mais combien de régiments de notre armée ont pu se rendre en Afrique, en Crimée, en Italie, à Montebello et à Magenta, ce témoignage qu'ils auraient mérité qu'on rétablît sur leurs drapeaux la glorieuse légende de l'ancien 84e de ligne : *Un contre dix!* En 1804, l'inscription des drapeaux fut remplacée par ces mots entourés de feuilles de chêne : *l'Empereur à tel régiment*. Tout le monde sait avec quel invincible dévouement les aigles de l'Empire furent portées et défendues par nos vieux régiments. Notre nouvelle armée, qu'on pourrait appeler aujourd'hui notre vieille armée, a, elle aussi, ses glorieuses

traditions, ses bulletins écrits au feu du bivouac, ses étendards troués par les balles ennemies. Ces nobles souvenirs attachés au drapeau ont entretenu et fécondé jusqu'à nos jours ce sentiment militaire qu'on appelle l'esprit de corps.

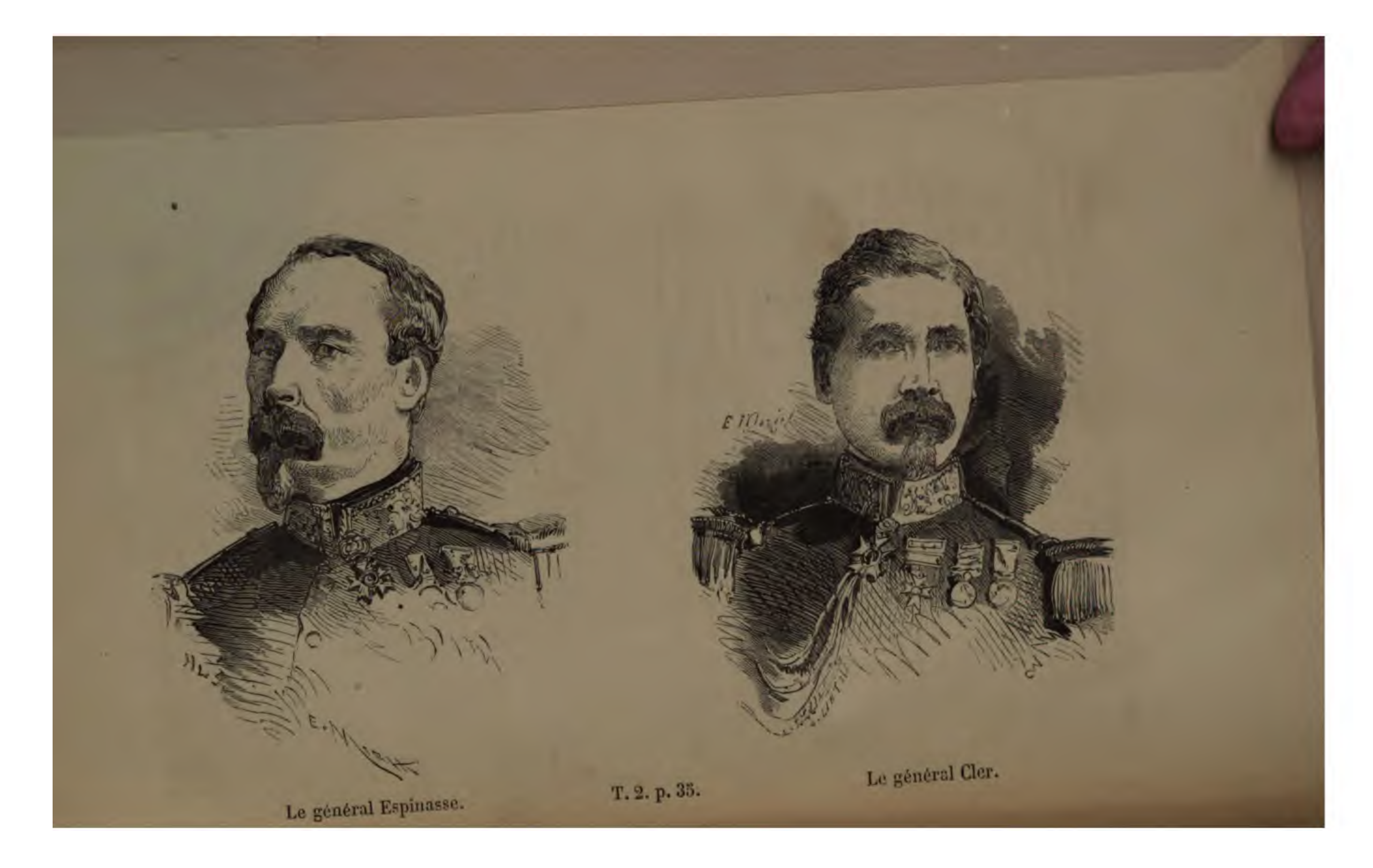
CHAPITRE IV.

Après la bataille. — Impressions d'un capitaine de zouaves. — Le champ de bataille. — La retraite des Autrichiens. — Ordre du jour du maréchal Canrobert. — La division Renault. — Les brigades Picard et Janin. — Ordre du jour du colonel Guignard. — Le général Decaen. — Le *Te Deum* à Paris. — Allocution du président du Sénat. — Discours de la reine d'Angleterre. — La presse anglaise et la bataille de Magenta. — Les grandes batailles du siècle. — Entrée de l'Empereur et du roi Victor-Emmanuel à Milan. — Proclamation et ordre du jour.

Aucun récit ne saurait égaler en intérêt, lorsqu'il s'agit de bataille, celui d'un officier ayant pris part à l'action et ayant pu se rendre compte de l'ensemble des opérations. A ce titre nous empruntons encore des détails nouveaux au capitaine de zouaves dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier la manière d'écrire.

« Champ de bataille de Magenta, bivouac de Ponte-Nuovo, 5 juin.

« Je vous ai écrit ce matin même, à quatre heures, mes bons amis, sur un tambour qui me servait de pupitre, les mains grelottant encore de l'humidité de la nuit. Toute la nuit, les feux avaient été constamment entretenus, et c'est près, très-près de l'un d'eux, que j'ai dormi quelques heures tant bien que mal, je puis dire plus mal que bien. Ma fatigue était extrême, et mon sommeil s'en est ressenti. On n'assiste pas en acteur à toutes les péripéties d'un drame aussi émouvant que celui de la bataille de Magenta sans ressentir une grande commotion morale. Ce matin, je ne pouvais remuer les jambes. Dans quelques heures, l'influence du déjeuner se fera sentir, et, le soleil aidant, tout ira bien. Je ne sais si dans ma lettre de ce matin je vous ai donné la topographie du champ de bataille. Au risque de me répé-



Le général Espinasse.

T. 2. p. 35.

Le général Cler.

ment superbes, en cette affaire, d'ardeur et de sang-froid ; tous leurs coups portaient la mort. Ce fut pendant longtemps un combat corps à corps où le nombre n'avait pas l'avantage. A la fin, enveloppés de toutes parts, nous fûmes forcés de nous replier au-delà du pont du chemin de fer ; pendant une demi-heure encore, abrités derrière la grande route, chaussée qui borde le canal du Naviglio, nous fîmes un feu meurtrier sur les colonnes épaisses de nos ennemis séparés de nous par la largeur du canal. Mais bientôt des masses profondes, parties du village de Robecco, vinrent pour nous couper la retraite en nous attaquant à droite. Nous étions enveloppés de toutes parts ; nous fîmes, en désespérés, trois charges successives à la baïonnette, mais le cercle de fer des baïonnettes ennemies se rétrécissait toujours ; nos forces étaient épuisées d'un combat opiniâtre et sans repos de trois heures ; la respiration nous manquait, le sang nous montait à la tête, nous étranglait et nous aveuglait. Moment terrible ! je vous assure ; il fallait cependant, sans perdre une minute, prendre une détermination.

« Je ne vis qu'une chance de salut, et j'ordonnai aussitôt à mes hommes de faire retraite sur Ponte-Nuovo par la voie du canal, en se laissant glisser sur la berge à pic. Quant à moi, je préférais cent fois périr dans le canal que de tomber prisonnier. Tout en nous cramponnant avec les doigts et les ongles aux aspérités de la berge, nous arrivâmes au bord de l'eau rapide et profonde où j'avais failli vingt fois tomber. Un sentier de chèvre étroit et humide, où le pied avait peine à porter, bordait l'eau ; c'est par là que nous gagnâmes le pont du chemin de fer sous lequel nous prîmes un instant de repos, ma compagnie et moi, et sans grande perte d'hommes nous arrivâmes à Ponte-Nuovo, où était établi le quartier général du général Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

« Pendant que nous nous battions ainsi en désespérés, le reste du régiment des zouaves, avec le 2ᵉ régiment de grenadiers et un bataillon du 1ᵉʳ régiment, traversaient le canal de Buffalora, dont ils délogeaient les Autrichiens après un combat opiniâtre. Il était alors quatre heures de l'après-midi. Les renforts qui nous arrivèrent des corps Niel, Mac-Mahon et Canrobert, nous permirent de reprendre l'offensive et toutes nos positions occupées. Toute l'armée redoubla d'efforts en poussant l'ennemi sur Magenta, où la déroute commença. Le corps d'armée de Mac-Mahon, soutenu par la 2ᵉ division d'infanterie de la garde, voltigeurs et chasseurs, n'avait pu passer le Tessin qu'à Turbigo. Mac-Mahon lança aussitôt ses colonnes dans la plaine, droit à Magenta, d'où il chassait l'ennemi, le rejetant sur Robecco, position très-bonne et formidable. C'est sur ce village, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, que je reçus l'ordre de me porter avec

deux compagnies, pour coopérer au mouvement d'attaque exécuté par le maréchal Canrobert.

« Le combat de Robecco fut des plus sanglants et dura une heure et demie, pendant laquelle nous prîmes le village en faisant des prodiges de valeur. Les Autrichiens, comprenant que cette position commandait encore la bataille, s'y battaient en désespérés ; nous-mêmes, à l'approche de la nuit qui arrivait, redoublâmes d'efforts, auxquels ne purent résister les bataillons autrichiens, dont un grand nombre périt sous le fer ou dans les eaux rapides du canal, où nos hommes les précipitaient avec un dernier élan. Ainsi que vous pourrez le voir sur la carte grossière que j'ai dessinée sur place ce matin, le champ de bataille présente la forme d'un triangle dont la base, formée par Robecco, Ponte-Nuovo et Buffalora, a pour sommet Magenta, bourg assez fort et servant de quartier général à l'ennemi. La position était vraiment magnifique pour l'ennemi. En effet, les Autrichiens avaient à nous opposer 1° le Tessin, 2° le cours du canal : le Tessin, large et rapide, défense naturelle, augmentée de têtes de pont formidables ; le cours du canal, excellente position doublée de fortifications toutes faites, formées de deux éminentes chaussées qui le bordent dans tout son parcours. Les abords du canal et des trois villages sont encombrés de monceaux de cadavres et de blessés. On a passé toute la nuit à relever les blessés, pour leur prodiguer les soins urgents que réclament leurs nombreuses blessures ; et je dois dire que tous les blessés autrichiens ont été l'objet de la sollicitude de nos chirurgiens et infirmiers.

« L'Empereur vient de traverser notre bivouac de Ponte-Nuovo pour se rendre à Magenta, où il établit son quartier impérial pour aujourd'hui. En passant au milieu de nous, Sa Majesté paraissait vivement émue. Elle a pressé les mains de notre colonel Guignard, en lui adressant les plus vives félicitations sur la brillante conduite du régiment. Le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui était derrière l'Empereur, a dit à Sa Majesté : « Sire, voici vos braves zouaves, qui ont fait notre admiration en se battant tous comme des lions. » Comme l'Empereur s'éloignait, deux de ses aides de camp, le colonel Reille et le commandant Schmitz, et le colonel Robinet, aide-de camp du général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, sont venus à moi me tendre la main et me féliciter. Je fus si ému, si touché de ces marques de sympathie, que malgré moi mes larmes coulèrent, et qu'il me fut impossible de crier vive l'Empereur ! comme mes braves compagnons d'armes.

Chose étonnante, pas un capitaine des zouaves n'a été blessé ; il semble que notre peau brûlée par le soleil d'Afrique ne puisse être entamée par le fer ou feu : aussi on nous appelle les rhinocéros.

J'ai perdu dix zouaves, dont mon fourrier et deux caporaux, tués à mes côtés; mon sergent-major, deux sergents et vingt zouaves ont été blessés dans ma compagnie. En ce moment, la cavalerie passe sur la route de Milan; on dit qu'elle va, de concert avec l'armée sarde, couper la retraite à un corps ennemi placé entre nous et la division du général Garibaldi. Aussitôt arrivé à Milan, je vous enverrai mes trophées d'armes pris à la force du poignet; ils se composent d'une carabine tyrolienne, d'un sabre et d'un pistolet. Quand je suis arrivé au bivouac, ainsi chargé de mes prises de guerre, je devais assez ressembler à un brigand d'opéra-comique, augmenté de sang et de poussière, et beaucoup plus en guenilles. »

L'extrait suivant d'une autre correspondance présente un tableau saisissant du champ de bataille et de la retraite des Autrichiens :

« Champ de bataille de Magenta, 7 juin.

« Monsieur, je suis arrivé cette nuit, en passant par Varèse, sur le champ de bataille de Magenta. Je l'ai visité au point du jour. Le soleil levant projetait ses premiers rayons sur la plaine encore sanglante et éclairait des monceaux de cadavres entassés sur les deux rives du Tessin. La veille, on avait enterré beaucoup de morts, mais la journée n'avait pas suffi. Il en restait un certain nombre, que des paysans venaient prendre sur des chariots et portaient dans d'immenses fosses creusées pour les recevoir. J'assistais à ces funérailles glorieuses, mais profondément tristes. C'étaient des Français qui étaient là gisants et mutilés, ces mêmes hommes que nous avions vus défiler si gaiement, il y a un mois à peine, à travers nos boulevards, lorsqu'ils venaient s'embarquer à Toulon. La guerre a de tristes lendemains. J'avoue que la première émotion qui m'a saisi à l'aspect de ces morts, de ces débris de mitraille, de ce pont en ruines, de ce fleuve roulant ses eaux indifférentes sur les cadavres engloutis la veille, n'a pas été l'émotion du triomphe. Il y avait, à cette heure de la journée, malgré le joyeux réveil de la nature, des tristesses indescriptibles répandues partout. Tout me paraissait lugubre, le ciel lui-même étincelant de rayons, les arbres verts remplis de gazouillements, et la campagne revêtue de pampres épanouis. Je n'avais jamais vu un champ de bataille; il faudrait conduire là tous ceux qui disposent de la destinée des peuples et leur montrer ce silencieux et morne tableau. J'ai recueilli des habitants de Magenta et de quelques soldats restés pour procéder à l'ensevelissement des morts des détails sur la bataille. Ils ne sont peut-être pas très-complets, mais ils sont exacts et ont le mérite d'avoir été recueillis par des témoins oculaires. Je vais vous arranger de mon mieux le récit qu'ils m'ont fait sur le lieu même où ce glorieux et terrible fait d'armes s'est accompli.

« L'Empereur Napoléon était parti de Novare à la tête de cinq di-

visions, et le roi Victor-Emmanuel, de Trecate, avec un corps d'armée qui devait se joindre à Turbigo au corps du général Cialdini. Les Français sont arrivés les premiers. Le général Mac-Mahon commandait l'avant-garde composée de 6.000 hommes. Un pont de quatorze arches est jeté sur le Tessin à l'entrée du village de Magenta. Les Autrichiens, au nombre de quatre-vingt mille hommes avec quarante pièces de gros calibre, étaient postés à l'extrémité de ce pont qu'ils avaient miné dans toute sa longueur. L'avant-garde française se présente et est reçue par une décharge de mitraille. Néanmoins elle s'engage sur le pont. La mine éclate, tout le tablier du pont s'entr'ouvre, vole en éclats et précipite dans le fleuve les colonnes engagées. Dans ce moment, l'Empereur pousse en avant, malgré le feu des batteries, et ordonne l'assaut des pièces de canon ennemies en traversant le pont à moitié détruit, mais dont les arches encore debout et réunies entre elles permettaient le passage aux fantassins. Toutes les compagnies, lancées au pas de charge, sont reçues par la mitraille ennemie. La colonne entière montre un moment d'hésitation. Mais, au milieu des détonations et du bruit des clairons qui sonnaient la charge, on entendait la voix de nos généraux qui criaient : « En avant ! » et lançaient leurs chevaux dans la direction du fleuve. A ce moment, les Sardes, qui avaient passé le fleuve à Turbigo, en amont de Magenta, arrivent au pas de course, la tête basse, et se jettent la baïonnette en avant sur le flanc gauche des Autrichiens. Deux bataillons de zouaves serrés en colonne, intrépides et muets, s'élancent sur le pont au milieu d'un nuage de fumée. Ils marchent, ils courent sur un étroit espace, l'arme basse, sans tirer un seul coup de fusil. Ils doivent passer sur les corps de leurs camarades couchés morts en travers du pont. Enfin, par un effort extraordinaire, ils arrivent aux batteries. Ils attaquent les canonniers autrichiens à la baïonnette et en font un affreux massacre. Ils laissent leurs cadavres couchés entre les pièces et s'emparent des canons, qu'ils tournent contre les ennemis. Cependant, les bataillons alliés se mettent en colonnnes serrées et s'élancent à la suite des zouaves. Le choc est terrible. La ligne ennemie hésite d'abord, puis elle ralentit le feu. Bientôt, cédant à la force, elle se rompt. Attaqués de front et de flanc, les Autrichiens sont en pleine déroute; ils fuient dans toutes les directions, sans écouter la voix des chefs devenue impuissante à arrêter cet immense désordre. Des régiments frais s'élancent alors sur les pas des premiers. L'artillerie volante arrive sur les flancs de l'armée et rompt les escadrons ennemis. La fuite des chevaux augmente la confusion et met le comble à la déroute. La cavalerie française commence la poursuite et ne s'arrête qu'à la nuit tombante. Le combat avait commencé vers le milieu du jour.

« Les soldats ont admiré le sang-froid de l'Empereur, son intrépi-

lité calme, ce geste impératif, un certain regard fulgurant qu'on ne lui avait jamais vu, et, parfois, d'énergiques paroles qui électrisaient le soldat. Le grand politique s'est révélé grand capitaine. Rien ne manque à sa gloire; il est tout à fait à la hauteur de son nom; il a passé son pont d'Arcole et a gagné sa bataille de Marengo. L'armée s'effrayait de le voir, dédaigneux du danger, s'exposer au feu de la mitraille. Le plan général de la campagne, cette sage lenteur, cette habile stratégie qui a conduit l'ennemi au point où il devait recevoir sa terrible leçon, la lucidité et la présence d'esprit dans les moments décisifs, voilà qui révèle un tacticien de race et la manifestation glorieuse d'un génie qui ne s'est pas éteint avec le premier Napoléon.

« A Magenta s'est accompli le fait capital de la journée. Ce nom désignera dans l'histoire la mémorable victoire des armées alliées. Mais la bataille n'était pas là tout entière; elle s'étendait jusqu'à San Pietro sur toute la ligne du Tessin comprise entre ces deux localités. La retraite des Autrichiens s'est faite pendant la nuit; ils ont pris par Milan. Les voitures de l'ambulance ont été aperçues à la porte Vercellina sur les huit heures du soir. Elles venaient par la route de San Pietro dall'Olmo. Ces voitures, lorsqu'elles sont arrivées aux faubourgs de la ville, ont offert le navrant spectacle de soldats amputés et sanglants couchés sur de la paille, pêle-mêle avec des officiers et même des généraux. C'était une affreuse égalité qui régnait dans ces voitures. La même douleur arrachait à tous le même gémissement. Les soldats le plus légèrement blessés suivaient les chariots à pied dans un état vraiment digne de pitié.

« L'armée autrichienne est arrivée à Milan, le dimanche, à cinq heures du matin. Le général Giulay conduisait sa retraite en bon ordre. Il lui fallait traverser des rues pavoisées déjà du drapeau tricolore. Ses soldats ont bivouaqué sur la place du Château, et, lorsqu'ils ont été reposés un instant, il en a fait sortir une partie par la porte Tosa et l'a embarquée par le chemin de fer de Treviglio. L'autre partie est sortie de Milan par la porte Romaine; elle se dirige vers Lodi. Les alliés poursuivent le cours de leurs succès. L'Empereur et le roi de Piémont attendront pour faire leur entrée triomphale dans la capitale de la Lombardie, d'avoir dit leur dernier mot aux Autrichiens. On m'apprend à l'instant qu'à Milan les Autrichiens ont encloué les canons du Château et ceux du fort de la porte Tosa, au nombre de cent cinquante. A neuf heures du matin, la multitude a envahi le Château avec des bandes de fuyards, et l'a pillé. Il y avait là un riche butin d'armes, d'effets militaires, de vivres et d'argent. La plus grande partie des caisses renfermant des valeurs a été remise entre les mains de l'autorité municipale. »

Les bataillons autrichiens et l'artillerie, en quittant la ville, traver-

sèrent des rues pavoisées aux couleurs italiennes et entendirent les clameurs populaires. Cette multitude armée, il faut le dire, en se retirant se comporta avec décence et discipline. La garnison autrichienne ne fût pas sortie si aisément et sans lutte de Milan, si elle n'eût fait répandre le bruit qu'un armistice avait été conclu à Magenta. Il est vrai que le général Giulay avait fait proposer un armistice, mais il fut refusé par Napoléon.

« Toute la route de Magenta à la frontière sarde, dit un correspondant, est couverte de cadavres, de sacs et de fusils. Hier on voyait encore beaucoup de chevaux abandonnés. Il a fallu requérir les habitants des environs pour donner la sépulture aux morts, les troupes autrichiennes, poursuivies de près par les alliés, n'ayant pas eu le temps d'enterrer leurs morts. La victoire de Magenta aurait coûté moins de sang aux alliés, si un espion tyrolien, en habit ecclésiastique, n'avait pas induit en erreur deux régiments de la garde impériale qui se sont trouvés exposés entre deux canaux à l'artillerie autrichienne. Cet homme a expié sa trahison. La confusion dans la retraite, ou plutôt la fuite de l'armée autrichienne, a été horrible. Le régiment Sigismondi presque entier a mis bas les armes. Beaucoup de chasseurs tyroliens, à genoux, demandaient la vie aux zouaves, et ils paraissaient heureux d'être faits prisonniers. »

Après la journée du 4 juin, le maréchal Canrobert, commandant le troisième corps d'armée, adressa à ses troupes l'ordre du jour suivant:

« Soldats du 3e corps,

« Les Autrichiens, qui avaient tenté vainement de s'opposer à votre passage de la Sesia, ont cru, avant-hier, à Buffalora et à Ponte di Magenta, qu'ils arrêteraient la marche de l'armée française au delà du Tessin. Leurs efforts réitérés ont abouti à faire ressortir davantage la supériorité des soldats de la France sur les leurs et à ajouter un glorieux fait d'armes à ceux que présentent nos drapeaux.

« L'ennemi, battu successivement, a perdu en tués, blessés, prisonniers, plus de 25,000 hommes; aujourd'hui il fuit découragé devant notre armée, et demain, grâce aux habiles combinaisons de l'Empereur et au courage de ses soldats, vous entrerez triomphants dans Milan, cette vieille capitale de la Lombardie.

« Beaucoup d'entre vous ont pris une part glorieuse et directe à ces grands résultats, notamment les corps composant la brigade Picard de la division Renault, qui ont eu à supporter les plus grands efforts de l'ennemi, ainsi que ceux de la brigade Janin de la même division, qui ont eu à soutenir, sur la gauche du Naviglio, des combats acharnés.

« L'Empereur saura tout, et ceux qui ont eu l'honneur et le bon-

heur de se montrer dignes d'une récompense ne tarderont pas à la recevoir.

« Au quartier général, à Ponte di Magenta, le 5 juin 1859.

« *Le maréchal de France commandant en chef le 3e corps,*

« CANROBERT.

La division Renault, constituée en 1853, et dont les éléments n'ont pas varié depuis, a été envoyée en Afrique à la fin de 1855 et y est restée jusqu'au commencement de 1859. Rappelée en France dès les premiers bruits de guerre et désignée pour l'armée de Lyon, sa solidité, son homogénéité, ont fait l'admiration du maréchal comte de Castellane, dont l'approbation, on le sait, est difficile à obtenir. La 3e division du 3e corps était, lors de l'ordre du jour du maréchal Canrobert, composée ainsi qu'il suit : Général de division commandant, Renault. — Colonel, chef d'état-major, Anselme.— 1re brigade, général Janin : 8e bataillon de chasseurs à pied, 23e et 41e de ligne. — 2e brigade, général Picard : 56e et 90e de ligne. Le général Renault, dont nous avons déjà parlé et que le maréchal Bugeaud appelait en Afrique Renault l'*arrière-garde*, est, au moment où nous écrivons, âgé de cinquante et un ans : il a fait toute sa carrière en Afrique, dans les zouaves et la légion étrangère, jusqu'au grade de général de brigade. Le général Janin est un homme d'une force herculéenne et d'une aménité extrême. Il a été promu général de brigade après l'assaut de Sébastopol. Dans la nuit du 22 au 23 mars 1855, le colonel Janin, repoussant une sortie des Russes et ayant brisé son sabre dans la lutte, arracha un pieu à une palissade et assomma tout ce qui se présentait devant lui. Le général Picard fait la guerre depuis dix ans. A Rome, le 30 avril 1849, il commandait ce bataillon du 20e de ligne qui s'aventura jusque dans les faubourgs de Rome. Lieutenant-colonel aux zouaves, puis colonel du 91e de ligne, il commandait par intérim une brigade à l'assaut de Sébastopol (1).

(1) Nous ne pouvons, à cause du cadre dans lequel nous nous renfermons, donner des détails biographiques sur les officiers piémontais, dont la plupart, cependant, se sont signalés dans cette campagne. Nous ne saurions cependant nous dispenser de citer des épisodes qui témoignent de leur bravoure :

Une reconnaissance était poussée en avant de Borgho-Vercelli par un escadron du régiment de Nice, commandé par le capitaine Baretta. Au loin, près d'Orfengo, le capitaine, qui marchait en tête avec quatre ou cinq hommes, demande à des paysans s'il y a des Autrichiens dans le village. Les paysans répondent qu'il n'y a personne. Le capitaine pousse son cheval, et se trouve, au coude de la route, en face de deux escadrons de hulans. Il pouvait tourner bride et revenir avec ses soldats; mais il n'écoute que la voix de son courage indomptable, et fond le sabre

Voici maintenant l'ordre du jour du colonel Guignard, commandant le régiment des zouaves de la garde :

« Régiment des zouaves de la garde,

« C'est avec un grand bonheur que votre colonel a été appelé à juger hier de l'entrain et de la bravoure du régiment.

« Officiers, sous-officiers, caporaux et zouaves, vous avez fait l'admiration de notre Empereur, de nos généraux et de votre colonel, et c'est avec une grande joie que je vous transmets les félicitations que j'ai reçues pour la belle conduite du régiment, qui a lutté *cinq contre cent* pendant toute la bataille.

« Il me reste un devoir, celui de faire récompenser les braves des braves qui m'ont été signalés. Je vais faire tout mon possible pour beaucoup obtenir, mais je n'obtiendrai jamais assez pour récompenser tous ceux qui le méritent.

« Espérons et comptons sur la justice et la bonté de notre Empereur, qui nous chérit comme ses enfants.

« Au bivouac de Ponte Nuovo di Magenta, 5 juin 1859.

« Le colonel des zouaves de la garde,

« GUIGNARD. »

A la suite de la bataille, le colonel Guignard fut désigné par l'Empereur pour prendre provisoirement le commandement de la 1re brigade de l'infanterie de la garde, vacant par la mort du général Cler. En même temps, le général de brigade Decaen fut promu au grade

au poing sur l'ennemi. Hélas! un coup de lance qu'il reçoit en plein cœur l'étend raide mort; un de ses soldats d'escorte est tué, et les autres s'échappent ventre à terre; une minute après, l'escadron de Nice-cavalerie chargeait, les Autrichiens étaient mis en fuite, leur chef restait sur place avec bon nombre de hulans, et le corps du capitaine Baretta était ramené au camp.

Trois escadrons de cavaliers autrichiens, commandés par un capitaine et envoyés en éclaireurs dans la basse Lomelline, venaient à peine de s'emparer d'un village, quand un détachement d'une trentaine de chevau-légers de Saluce, commandés par le capitaine Colli, se présente à l'improviste au débouché de l'unique rue du bourg. Malgré la disproportion du nombre, le brave Colli ne voulut pas avoir l'air de fuir, et d'ailleurs un combat dans ce défilé étroit semblait moins dangereux qu'une retraite en campagne ouverte. Par quelques mots bien sentis, il encourage sa petite troupe et la lance au galop à la rencontre des Autrichiens : la mêlée fut terrible; mais en quelques instants le capitaine piémontais parvint à tuer son rival, et ses chevau-légers mirent en pleine déroute l'ennemi, aidés puissamment par les habitants du village, qui, du haut de leurs croisées, avaient ouvert un feu magnifique avec leurs fusils de chasse : l'ennemi dut songer à une désastreuse retraite en laissant sur le terrain bon nombre des siens.

de général de division dans la première section du cadre de l'état-major général. Cet officier avait fait tout son avancement dans les dernières guerres. Il commandait en dernier lieu une brigade de voltigeurs de la garde impériale.

Un *Te Deum* solennel fut célébré, à Paris, dans l'église Notre-Dame en présence de l'Impératrice régente et des grands corps de l'Etat. Le *Te Deum* fut chanté également, le dimanche, dans toutes les églises de France, et partout une foule enthousiasmée remercia le ciel du succès de nos armes.

Au sénat, avant la lecture du décret de l'Impératrice régente déclarant close la session ouverte le 7 février, M. Troplong, président, prononça l'allocution suivante :

« Messieurs les sénateurs,

« Avant de donner la parole à M. le ministre d'État, permettez-moi d'exprimer un sentiment qui sera notre patriotique adieu à la fin de cette importante session.

« L'Empereur vient d'inscrire un nouveau nom dans les fastes de nos victoires. (Très-bien ! très-bien !) Déjà la grande armée et le grand capitaine semblent se retrouver sur cette terre d'Italie, où se révéla le génie de Napoléon Ier ; et la hardie bataille de Magenta est, d'un même coup, la délivrance du Piémont, la prise de possession de l'indépendance lombardo-vénitienne, et la déroute de l'étranger. (Nouvelles marques d'approbation.) Applaudissons, comme tout le pays, à un succès qui appartient désormais à l'histoire.

« Quand nous nous retrouverons ici, messieurs les sénateurs, l'empire de Napoléon III, qui a sauvé la France, aura probablement affranchi l'Italie, et l'Europe aura vu la fin d'une question qui l'oppresse depuis des siècles. Nous avons, en effet, au-delà des Alpes, un homme, une armée, une noble cause, et notre force invincible est conduite par la modération, la justice et l'humanité. (Très-vifs témoignages d'assentiment.) Ayons donc confiance et donnons-nous rendez-vous pour une autre session, aux cris de : *Vive l'Empereur !* »

Le sénat répondit par des acclamations énergiques aux éloquentes paroles de son président.

Tandis que la session du corps législatif et du sénat se fermait en France, celle du parlement s'ouvrait en Angleterre. Nous détachons du discours de la reine le passage relatif à la guerre d'Italie :

« J'ai ordonné qu'on mît sous vos yeux les documents par lesquels vous apprendrez combien mes efforts ont été incessants et sincères pour conserver la paix de l'Europe. Malheureusement ces efforts ont échoué, et la guerre a été déclarée entre la France et la Sardaigne d'un côté, et l'Autriche de l'autre. Recevant des assurances d'amitié

de la part des deux parties belligérantes, je me propose de maintenir entre elles une neutralité stricte et impartiale, et j'espère, avec l'aide de Dieu, conserver à mon peuple les bienfaits de la paix. Toutefois, eu égard à l'état actuel de l'Europe, j'ai jugé nécessaire à la sécurité de mes États et à l'honneur de ma couronne d'augmenter mes forces navales jusqu'à un chiffre qui excédera celui qui a été autorisé par le parlement. Je compte avec confiance sur votre concours cordial en faveur de cette mesure de précaution d'une politique défensive. Le roi des Deux-Siciles m'ayant notifié la mort du roi son père et son propre avénement au trône, j'ai jugé à propos, de concert avec l'Empereur des Français, de renouer mes relations diplomatiques avec la cour de Naples, relations qui avaient été interrompues pendant le dernier règne. »

Les principaux organes de la presse anglaise témoignèrent une vive satisfaction de la victoire de Magenta. Le *Morning Post* s'exprimait en ces termes :

« Une autre bataille ! une autre victoire ! et cette fois une bataille et une victoire qui portent le vieux cachet napoléonien. L'immense succès de Magenta, quelques heures après que les forces alliées venaient d'envahir le territoire autrichien, prédit un résultat décisif pour la campagne, assure à Garibaldi le triomphe de ses efforts pour soulever les populations lombardes ; et donne une immense impulsion au sentiment national de toute l'Italie. L'illumination de tout Paris, le rugissement du canon des Invalides, ont parlé hier au soir aux yeux et à l'oreille de toute cette noble population parisienne; ils lui ont dit que les triomphes du premier Empire reprenaient leurs cours dans les champs mêmes de la Lombardie. La prochaine dépêche enregistrera probablement l'entrée des forces alliées à Milan, et, nous en avons la ferme confiance, la marche de ces armées victorieuses ne s'arrêtera que lorsque le dernier soldat autrichien aura repassé les Alpes.»

« Nous avons ce matin, dit à son tour le *Daily News*, des nouvelles décisives du théâtre de la guerre. Une grande bataille a été livrée et gagnée par les alliés. Non-seulement les Autrichiens ont été battus, mais ils l'ont été avec la perte énorme de 20,000 hommes, 5,000 prisonniers et 15,000 tués ou blessés. Les Autrichiens, dans leur position de Novare et de Mortara, avaient pourtant des forces considérables. Les troupes campées à Novare ne s'élevaient pas à moins de 50,000 hommes. Leur intention, en abandonnant Novare, était sans doute de repasser le Tessin, mais le mouvement rapide que firent les alliés les contraignit d'accepter la bataille, et il s'en est suivi une prompte et complète défaite. Les alliés n'ont mis que sept jours à purger le sol du Piémont des Autrichiens, tout en leur infligeant une perte équiva-

lente à celle d'une division entière. Il est impossible à tous ceux qui sympathisent avec la cause italienne de ne pas se réjouir d'un tel succès. Nous n'en gémissons pas moins sur tous les malheurs qui accompagnent la guerre. Nous avons besoin de nous rappeler que la guerre présente est nécessaire, parce qu'elle est juste et sainte. Et puis, l'Autriche, et l'Autriche seule, est responsable du sang versé. Indépendamment du joug qu'elle a fait peser sur l'Italie, c'est elle qui, la première, a mis le pied sur le sol du Piémont, où elle a pillé et ravagé en vraie barbare. Devons-nous nous étonner que la pensée de tels forfaits ait paralysé le bras des combattants au jour de la bataille? Les causes morales influent plus qu'on ne le pense d'ordinaire sur les faits physiques. Donc, par amour pour la justice et l'intérêt de l'humanité, nous applaudissons à la défaite de l'Autriche.»

On lisait dans le *Times :*

« L'armée française vient d'obtenir une victoire qui peut prendre place parmi les noms les plus célèbres des annales du premier Empire. La dépêche parle de 5,000 prisonniers, de 15,000 Autrichiens hors de combat. La grande armée d'invasion n'est plus en ce moment qu'une multitude fugitive que retient encore réunie le sentiment de la discipline. La route de Milan est ouverte; Pavie et Plaisance restent comme des montagnes autrichiennes dans une plaine couverte de troupes françaises et italiennes, et il ne peut y avoir un temps d'arrêt pour résister sérieusement de la part des forteresses autrichiennes de l'ouest.»

Enfin, le *Morning Chronicle* publiait les lignes suivantes:

« L'Empereur des Français a déjà fermé la bouche à ses critiques en déployant toutes les éminentes qualités qui distinguent le grand capitaine. Avant la bataille de Palestro, l'armée française, forte de plus de 100,000 hommes, avait été échelonnée le long de la ligne du Pô depuis Casteggio jusqu'à Casale. Tout faisait croire à un passage de cette rivière sur l'un ou même plusieurs points entre Cornale et Candie. Telle était probablement l'intention du commandant en chef. Les trois forteresses que les troupes laissaient derrière elles leur offraient un incontestable avantage et servaient de base solide aux opérations. Les Piémontais formant l'aile gauche devaient au même moment créer une diversion en passant la Sesia. Mais lorsqu'on eut découvert combien l'aile droite des Autrichiens était peu préparée à l'attaque, combien le chemin de Novare était facile, et celui de Milan tout tracé, un changement soudain de plan fut adopté et exécuté. L'avant-garde fut lancée sur Novare, et tout le gros de l'armée fut transporté comme par enchantement sur le terrain qui avait été occupé par l'aile gauche. Les Français commencèrent alors à passer la Sesia en force.

Les Autrichiens doivent avoir été terriblement déconcertés par cette brillante manœuvre, car ils se mirent à battre en retraite devant l'ennemi avec une précipitation qui ressemblait fort à une panique.»

La journée de Magenta, par le nombre des combattants et par l'importance des résultats, est la plus grande bataille livrée en Europe depuis 1815. A ce titre, il nous paraît intéressant de rappeler les batailles les plus décisives qui ont eu lieu depuis le commencement de ce siècle. Depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI, il s'est livré plus de 120 batailles. Il n'y en a pas eu dans ce nombre dix qu'on puisse appeler décisives. Au contraire, de Louis XVI à nos jours, il s'est livré plus de batailles décisives qu'il n'y en avait eu pendant deux siècles. Les batailles de Jemmapes, de Fleurus, celles de Loano, d'Arcole, de Rivoli, de Zurich, d'Aboukir, de Marengo, ont été de grandes batailles décisives. La bataille de Somosierra livre l'Espagne à l'armée française. Wagram écrase l'Autriche; la Nojaisk nous ouvre les portes de Moscou.

Napoléon, en parlant de ses batailles, disait qu'elles ne pouvaient être jugées isolément. Elles n'avaient point unité de lieu, d'action, d'intention. Elles n'étaient jamais qu'une partie de très-vastes combinaisons. Elles ne devaient donc être jugées que par leurs résultats. Celle de Marengo, si longtemps indécise, avait donné toute l'Italie; celle d'Ulm avait vu disparaître toute une armée; celle d'Iéna avait livré toute la monarchie prussienne; celle de Friedland avait ouvert l'empire russe; celle d'Ekmühl avait décidé de toute une guerre, etc. «Celle de la Moskowa, disait-il, était une de celles où l'on avait déployé le plus de mérite et obtenu le moins de résultats. Celle de Waterloo, où tout avait manqué, quand tout avait réussi, eût sauvé la France et réassis l'Europe.» En parlant des chances de mort dans les batailles, Napoléon disait qu'elles n'étaient pas d'un sur trente. Pour la bataille de Wagram, citée comme sanglante, il n'évaluait pas les tués à plus de 3,000, ce qui n'était qu'un cinquantième; nous étions 160,000. Essling avait été peut-être à 4,000, nous étions 40,000; c'était un dixième, il est vrai; mais aussi cette bataille était-elle une des plus funestes. La perte, dans toutes les autres, avait été incomparablement au-dessous.

Quelques détails sur le résultat des principales batailles livrées depuis la révolution permettront d'apprécier l'importance des résultats obtenus à la bataille de Magenta. A Valmy, 100,000 hommes combattirent; la perte des deux côtés, dit le général Jomini, ne s'éleva pas à 800 hommes. A Jemmapes, où des forces moins considérables avaient été engagées, les Autrichiens perdirent 4,500 hommes tués ou blessés et 1,500 prisonniers. Les Français eurent 4,000 hommes hors de combat. A Fleurus, où 180,000 hommes

combattirent, et dont le résultat fut la conquête de la Belgique, les pertes des deux côtés ne s'élevèrent pas à plus de 3,000 hommes. Les batailles du général Bonaparte en Italie sont toutes exceptionnelles, et les résultats tellement prodigieux, qu'elles forment pour ainsi dire une série à part dans l'histoire. D'ailleurs ces résultats sont connus. La funeste journée de Novi, où fut tué le général Joubert, coûta à la France 10,000 hommes tués, blessés ou pris, un général en chef, quatre généraux de division, dix bouches à feu et quatre drapeaux. «Nous avons payé bien cher notre victoire, écrivait le général Mélas à la cour de Vienne, nous avons perdu près de 12,000 hommes.» A Marengo, l'armée autrichienne laissa sur le champ de bataille 7,000 hommes tués ou blessés, dont 3,000 prisonniers, 25 pièces de canon, les Français avaient perdu 7,000 hommes tués ou blessés et 1,000 prisonniers. A Austerlitz, le nombre des combattants était de 200,000. Les ennemis perdirent 45,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 20 généraux et plusieurs aides de camp de l'empereur de Russie. Nos soldats prirent 200 canons, 400 voitures, 45 drapeaux. Cette victoire aurait été plus décisive encore, si, par générosité, l'Empereur Napoléon n'avait laissé échapper l'armée russe; et, dans cette journée, chose prodigieuse! l'armée française n'avait pas perdu 1,500 hommes.

A Iéna, 250,000 hommes et 7 ou 800 pièces de canon vomissaient la mort; le combat dura huit heures, et l'armée prussienne fut pour ainsi dire anéantie. 300 pièces de canon, 60 drapeaux, 30 généraux blessés ou pris, tels furent les résultats de cette journée. L'armée française eut 7,000 hommes hors de combat. A Eylau, les Français avec 65,000 hommes heurtent 80,000 Russes dans un espace d'une lieue carrée et 16,000 hommes de chaque côté furent mis hors de combat. C'est après cette journée que Napoléon, en visitant le champ de bataille, s'écriait : « Ce spectacle est bien fait pour inspirer aux souverains l'horreur de la guerre et l'amour de la paix! » La bataille de Friedland fut, comme celle d'Austerlitz, suprême et décisive. Dans cette campagne de dix jours les Russes laissèrent 60,000 hommes tués, noyés ou pris, 120 pièces de canon et 25 drapeaux. A Wagram, où près de 300,000 hommes furent engagés, les ennemis perdirent 4,000 tués, 9,000 blessés, 18,000 prisonniers, 10 drapeaux et 40 pièces de canon. Les Français eurent 3,000 hommes tués et 7,000 blessés.

Depuis 1815, il ne s'était livré en Europe de grandes batailles que celle de Novare en 1848, où le roi Charles-Albert perdit son armée et abdiqua la couronne, et deux batailles en Hongrie, dans la guerre de l'indépendance. En Orient, Ibrahim-Pacha a livré la bataille de Nezid En Algérie, le maréchal Bugeaud dispersa l'armée du Maroc à la bataille d'Isly. Nous avons eu depuis, en Algérie, de belles expéditions, de brillants faits d'armes, mais aucune grande bataille. En 1854, la

bataille de l'Alma ouvrit l'ère des grandes victoires et fut suivie des batailles d'Inkermann et de Tractir, qui nous préparaient la prise de Sébastopol. Les combats de Montebello et de Palestro ont inauguré dignement la grande victoire de Magenta, qui ouvrit à l'Empereur Napoléon III les portes de Milan.

Le 8 juin, l'Empereur et le roi de Sardaigne entraient à Milan. Voici comment un journal de cette ville raconte cette entrée :

« L'Empereur Napoléon et le Roi Victor-Emmanuel sont arrivés à l'arc de la Paix, ce matin, à sept heures et demie, tous deux à cheval, précédés et suivis des cent-gardes. La garde impériale était rangée en bataille sur la place d'armes. Il n'est pas possible de voir des troupes plus magnifiques. L'Empereur l'a passée en revue au bruit des acclamations enthousiastes de ces braves ; il a salué de la main et d'une voix émue. Le sol était jonché littéralement de fleurs sous les pas des chevaux. C'est une véritable ovation. Suivaient : les cuirassiers de la garde, les dragons, la gendarmerie d'élite, les chevau-légers piémontais, des bataillons de grenadiers, de tirailleurs piémontais, de zouaves de la garde, mêlés sans distinction de nation. Belle et unanime fraternité. L'Empereur et le Roi accueillent, le front rayonnant de joie, l'hommage de la reconnaissance de l'Italie, qui les salue par l'organe des Milanais. A midi l'on apprend que l'Empereur a renvoyé son état-major et qu'il va visiter les blessés. Tout le monde a les larmes aux yeux en lisant la belle proclamation de l'Empereur. La proclamation de Milan assigne à l'Empereur un poste immortel dans l'histoire ; la bataille de Magenta ne le fait pas plus grand que ces sublimes paroles : « Dans l'état présent de l'opinion publique, on est « plus grand aujourd'hui par l'influence morale que par des conquêtes « stériles. » Les expressions manquent pour dépeindre l'allégresse de la population milanaise à la vue du magnanime Napoléon III et du généreux Victor-Emmanuel II. Pendant qu'ils étaient allés visiter les blessés, le peuple dans les rues lisait avec émotion la proclamation de Napoléon III. La proclamation de S. M. l'Empereur des Français a été affichée en français et en italien. »

Voici cette proclamation :

Proclamation de l'Empereur Napoléon III aux Italiens.

« La fortune de la guerre nous conduisant aujourd'hui dans la capitale de la Lombardie, je viens vous dire pourquoi j'y suis.

« Lorsque l'Autriche attaqua injustement le Piémont, je résolus de soutenir mon allié le roi de Sardaigne, l'honneur et les intérêts de la France m'en faisant un devoir. Vos ennemis, qui sont les miens, ont tenté de diminuer la sympathie universelle qu'il y avait en Eu-

rope pour votre cause, en faisant croire que je ne faisais la guerre que par ambition personnelle, ou pour agrandir le territoire de la France. S'il y a des hommes qui ne comprennent pas leur époque, je ne suis pas du nombre. Dans l'état éclairé de l'opinion publique, on est plus grand aujourd'hui par l'influence morale qu'on exerce que par des conquêtes stériles, et cette influence morale, je la recherche avec orgueil, en contribuant à rendre libre une des plus belles parties de l'Europe. Votre accueil m'a déjà prouvé que vous m'avez compris.

« Je ne viens pas ici avec un système préconçu pour déposséder les souverains ni pour vous imposer ma volonté; mon armée ne s'occupera que de deux choses : combattre vos ennemis et maintenir l'ordre intérieur; elle ne mettra aucun obstacle à la libre manifestation de vos vœux légitimes. La Providence favorise quelquefois les peuples comme les individus, en leur donnant l'occasion de grandir tout à coup, mais c'est à la condition qu'ils sachent en profiter. Profitez donc de la fortune qui s'offre à vous! Votre désir d'indépendance, si longtemps exprimé, si longtemps déçu, se réalisera si vous vous en montrez dignes. Unissez-vous donc dans un seul but, l'affranchissement de votre pays. Organisez-vous militairement. Volez sous les drapeaux du roi Victor-Emmanuel, qui vous a déjà si noblement montré la voie de l'honneur. Souvenez-vous que sans discipline il n'y a pas d'armée, et, animés du feu sacré de la patrie, ne soyez aujourd'hui que soldats; demain, vous serez citoyens libres d'un grand pays,

« Fait au quartier impérial de Milan, 8 juin 1859.

« NAPOLÉON. »

En même temps était publié un ordre du jour ainsi conçu :

Ordre du jour de l'Empereur aux soldats de l'armée d'Italie.

« Il y a un mois, confiant dans les efforts de la diplomatie, j'espérais encore la paix, lorsque tout à coup l'invasion du Piémont par les troupes autrichiennes nous appela aux armes. Nous n'étions pas prêts. Les hommes, les chevaux, le matériel, les approvisionnements manquaient, et nous devions, pour secourir nos alliés, déboucher à la hâte, par petites fractions, au-delà des Alpes, devant un ennemi redoutable et préparé de longue main.

« Le danger était grand. L'énergie de la nation et votre courage ont suppléé à tout. La France a retrouvé ses anciennes vertus et, unie dans un même but comme en un seul sentiment, elle a montré la puissance de ses ressources et la force de son patriotisme. Voici dix jours que les

opérations ont commencé et déjà le territoire piémontais est débarrassé de ses envahisseurs.

« L'armée alliée a livré quatre combats heureux et remporté une victoire décisive qui lui ont ouvert les portes de la capitale de la Lombardie; vous avez mis hors de combat plus de 35,000 Autrichiens, pris 17 canons, 2 drapeaux, 8,000 prisonniers; mais tout n'est pas terminé : nous aurons encore des luttes à soutenir, des obstacles à vaincre.

« Je compte sur vous; courage donc, braves soldats de l'armée d'Italie. Du haut du ciel, vos pères vous contemplent avec orgueil.

« NAPOLÉON.

« Fait au quartier général de Milan, le 8 juin 1859. »

La proclamation de l'Empereur excita en Italie autant d'enthousiasme que de reconnaissance. « Napoléon III, dit à ce sujet l'*Opinione* de Turin, ne fait pas un acte qui ne confirme solennellement l'élévation de sa politique, la générosité de ses vues. Sa proclamation aux Italiens est un document incomparable, attestant sa magnanimité et son désintéressement. La grande politique est celle qui puise ses inspirations à la fois dans la froide et calme raison et dans le cœur. La diplomatie n'est parvenue jusqu'ici à rien créer de stable, parce qu'elle ne consultait que les intérêts de l'égoïsme et les considérations d'un faux équilibre. L'Empereur Napoléon a inauguré une diplomatie nouvelle; il a jeté les bases d'une nouvelle politique. C'est un spectacle émouvant que celui d'une grande nation homogène et fière de son indépendance et de sa force, comme la France, accourue pour délivrer une nation sœur et pour lui donner les conseils graves et sensés qui partent à la fois de la tête et du cœur. L'Europe n'avait pas encore entendu des paroles aussi nobles et généreuses; elles sont dignes de l'Empereur et de la France. » « La reconnaissance des Italiens, dit à son tour l'*Indipendente*, n'aura pas de bornes, et l'Italie tout entière, sentant tout ce qu'elle doit à la France et à Napoléon, saura se rendre forte, ainsi que le lui conseille l'Empereur, et elle rappellera par ses actes le souvenir d'un si grand bienfait. »

La veille de l'entrée de l'Empereur, on avait affiché à Milan le document suivant :

Corporation municipale de la ville royale de Milan.

« Citoyens,

« L'armée alliée réunie sous les ordres du magnanime Empereur Napoléon III, qui a pris la défense de l'indépendance italienne, après

d'éclatantes victoires, approche des portes de la ville. Les troupes ennemies sont battues et en pleine déroute. Le roi Victor-Emmanuel II, le premier soldat de l'Italie rachetée, arrivera sous peu au milieu de nous; il demandera ce qu'a fait l'héroïque Milan pour la cause nationale. La résistance morale de dix années à l'oppression étrangère vous a déjà valu l'estime de toute l'Italie et a confirmé la gloire des cinq journées. Mais maintenant il faut préparer un accueil digne de vous à l'armée nationale et à l'armée alliée. Proclamons le roi Victor-Emmanuel II qui, depuis dix ans, prépare la guerre de l'indépendance; renouvelez l'annexion de la Lombardie au généreux Piémont; renouvelez-la par des faits, par des armes, par des sacrifices.

« Vive le roi! vive l'Italie ! vive le statut !»

Une députation municipale composée de sept membres était allée au quartier général du roi Victor-Emmanuel et l'avait prié de décréter l'annexion de la Lombardie au Piémont (1).

(1) A chacun sa tâche. Tandis que nos soldats remportaient des victoires et que Napoléon III entrait à Milan, nos chroniqueurs racontaient ces grandes choses, nos poëtes et nos musiciens les chantaient, le public les applaudissait avec enthousiasme, comme si le bruit de ses applaudissements eût pu franchir les Alpes et dire à la France militaire que la France pacifique avait toute son âme aussi sous les drapeaux. Au Théâtre-Français, le jour anniversaire de la naissance de Corneille, l'acteur Beauvallet s'adressait à l'auteur de *Polyeucte* et lui disait, d'une voix émue, comme poëte et comme tragédien :

Oh ! si pour quelque temps dépouillant ton suaire,
Tu rejetais du front le marbre tumulaire,
De quelle ardeur ton cœur se sentirait brûler !
Tu verrais nos enfants dignes des vieilles races,
Tu redirais encor le combat des Horaces;
Car ces exploits géants vont se renouveler.

L'acteur Maubant reprenait à peu près sur le même rhythme :

Jamais dans ton espoir tu ne seras trompée,
France ! du premier coup de ta vaillante épée
Tu délivres Milan du joug de l'oppresseur !
L'Empereur, glorieux messager de l'histoire,
Lui-même a proclamé cette grande victoire :
Marengo nous donne une sœur !

Et l'écho de l'Opéra répétait aussitôt le dernier vers dans une éclatante octave :

Ils ont rempli notre espérance.
Brisé le joug de l'oppresseur.
Toujours Dieu protége la France :
Marengo nous donne une sœur.
Berceau des arts, pays de gloire,
Reprends ton antique fierté,
Car le jour de notre victoire
Est le jour de la liberté!

CHAPITRE V.

A Milan. — Adresse au roi de Sardaigne. — Proclamation de Victor-Emmanuel. — Le cortége impérial et royal. — Une pluie de roses et une avalanche de bouquets.— Arrivée de blessés et de prisonniers. — Les soldats sœurs de charité. — Papiers autrichiens trouvés à Abbiate-Grasso. — La monnaie de boutons de guêtres. — Le *Te Deum*. — L'Empereur au théâtre de la Scala. — Adresse présentée par la municipalité. — Milan. — Son histoire. — Comment se consolent les vaincus.

Voici le texte de l'adresse de la municipalité de Milan au roi de Sardaigne :

« Sire, le vœu public est que Votre Majesté, à qui, par un miracle de concorde, ont été confiées les destinées de la patrie commune, prenne le plus tôt possible en mains le gouvernement et la direction des affaires publiques de ce pays. Ce vœu avait été déjà solennelle-

Le chant patriotique de l'Opéra était dû, pour la musique, à notre célèbre compositeur Auber. L'indépendance italienne paraît être, pour ce maëstro, une muse inspiratrice. Déjà elle lui a dicté le magnifique duo de la *Muette* : « Amour sacré de la patrie! »

Un autre compositeur, M. Halévy, avait fait aussi, pour l'Opéra-Comique, un chant, ou plutôt une espèce de scène. Le rideau est baissé. Aussitôt après les premières mesures de l'orchestre, on entend le canon derrière la toile. Le clairon, qui sonne la fameuse marche de la *Casquette du père Bugeaud*, dialogue avec les rumeurs de la mêlée. Les détonations de l'artillerie couvrent par intervalle la voix excitante des tambours, mais enfin la parole reste à la fanfare, et le rideau qui se lève laisse voir quatre personnages à l'avant-scène : un officier français, un zouave, un vieillard italien, une jeune femme et les populations italiennes tenant à la main des branches de laurier. L'officier français chante (c'était Jourdan avec son uniforme de la *Fille du Régiment*), et on reconnaît le faire magistral d'Halévy. Toute la scène est largement écrite, mais le couplet le plus fièrement accentué, celui qui doit devenir populaire, est le couplet du zouave. Celui du vieillard est accompagné d'une façon très-pittoresque, d'abord par le hautbois imitant la musette, ensuite par une brillante symphonie militaire.

La gravure en médaille était également appelée à populariser les grands événements de la guerre. On frappa, à Lyon, deux médailles destinées à être envoyées en Piémont. Une de ces médailles, qui sont du module de 1 fr., avec un anneau de suspension, est à l'effigie de Napoléon III. Elle porte en exergue : *Napoleone III imperatore dei Francesi*. Au revers sont inscrits ces mots, extraits de la proclamation de l'Empereur au peuple français : *L'Italia deve essere libera*

ment proclamé par des milliers de nos volontaires, d'abord dans un serment fait devant Dieu, et ensuite par le sang répandu sous le canon de l'Autrichien.

« Aujourd'hui, le conseil de la commune représentant la population milanaise, à l'unanimité des voix et par une acclamation irrésistible, a approuvé et adopté l'Adresse que les corporations municipales avaient envoyée à Votre Majesté le 5 de ce mois, et qui lui a été présentée le lendemain au quartier général de San-Martino de Trecate.

« Sire, dans la résolution du conseil de la commune de Milan, Votre Majesté verra une nouvelle preuve que les vérités du cœur n'ont pas deux manières de s'exprimer.

« Nous vous appartenons par la persuasion, par l'affection, par la nécessité géographique, par le droit historique de l'acte de fusion de 1848 confirmé par les onze années de préparation, de souffrances, qui resteront ineffaçables dans l'histoire des peuples, comme un exemple sublime de ce que peut la persévérance dans de justes desseins, ainsi que la dignité dans les malheurs publics.

« Sire, cette population a beaucoup gagné parce qu'elle a beaucoup

sino all' Adriatico. — 3 *maggio* 1859. (L'Italie doit être libre jusqu'à l'Adriatique. — 3 mai 1859.) L'autre médaille représente, à la face, Victor-Emmanuel, avec cette exergue : *Vittorio Emmanuele II, re italiano.* Et au revers : *A i defensori della independenza italiana, Cavour, Garibaldi.* 1859. Ces deux médailles sont en cuivre et très-bien frappées.

A l'hôtel des monnaies, à Paris, on frappa deux médailles de grand module. La première offre d'un côté le buste, vu de profil, de l'Empereur, avec la légende : Napoléon III, empereur ; de l'autre, dans une couronne, composée d'une branche de chêne et d'une branche de laurier, l'inscription suivante :

NOUS ALLONS
SECONDER LA LUTTE
D'UN PEUPLE
REVENDIQUANT
SON INDÉPENDANCE
ET LE SOUSTRAIRE
A L'OPPRESSION
ÉTRANGÈRE

(Ordre du jour ;
Gênes, 12 mai 1859.)

Autour du revers, on lit cette légende : « Alliance franco-sarde pour l'indépendance de l'Italie. »

La face de la deuxième offre le buste, vu de profil également, du roi de Sardaigne, la tête laurée avec cette inscription : Victor-Emmanuel II, D. G. Rex

souffert. Votre Majesté a été appelée par le vœu de toute l'Italie, par le respect de l'Europe, l'assentiment de la France, à consoler les douleurs de la nation et à recueillir les fruits de ces douloureuses épreuves. Sire, nous vous adresserons les paroles qui vous ont ému déjà lorsque vous les avez entendues des lèvres de nos volontaires blessés dans la glorieuse journée de Palestro : « Faites libre et heu- « reuse l'Italie et nous bénirons nos blessures. »

« Milan, le 8 juin 1859. »

Victor-Emmanuel répondit par la proclamation suivante :

« Peuples de la Lombardie,

« La victoire des armées libératrices m'amène au milieu de vous.

« Le droit national restauré, vos vœux établissent l'union avec mon royaume, union qui repose sur les garanties de la vie civile.

Sard., Cyp. et Hier., et sur le revers, gravée dans une couronne de chêne et de laurier, cette inscription :

COI MIEI
SOLDATI
COMBATERRANNO
LE BATTAGLIERE
DELLA LIBERTA
E DELLA GIUSTIZIA
I PRODI SOLDATI
DELL IMPERATORE
NAPOLEONE
MIO GENEROSO
ALLIATO.

(Torino, 29 aprile 1859.)

(Avec mes soldats, combattirent, dans les batailles de la liberté et de la justice, les braves soldats de l'empereur Napoléon, mon généreux allié.)

Autour du revers est gravée cette légende : « Alleanza franco-sarda per l'independenza d'Italia. » (Alliance franco-sarde pour l'indépendance de l'Italie.)

Deux de nos meilleurs artistes, Yvon et Meissonnier, sans compter Horace Vernet, avaient été chargés de peindre les faits mémorables de la guerre d'Italie. D'un autre côté, le plus célèbre peintre de batailles de l'Allemagne, M. Adams, de Munich, avait été invité par l'empereur d'Autriche à se rendre sur le théâtre de la guerre, afin de pouvoir reproduire sur la toile les événements les plus glorieux de la campagne auxquels il aurait assisté *de visu*. Mais M. Adams, qui, pour mieux observer, avait pris le costume de chasseur tyrolien, joua de malheur : deux jours après avoir revêtu son déguisement, et tandis qu'il prenait des croquis dans la campagne, il fut surpris par un détachement piémontais et fait prisonnier.

« La forme provisoire que je donne aujourd'hui au gouvernement est exigée par les nécessités de la guerre.

« Une fois l'indépendance assurée, les esprits deviendront calmes et les cœurs vertueux, et un gouvernement libre et durable sera fondé.

« Peuples de la Lombardie,

« Les Piémontais ont fait et font de grands sacrifices pour la patrie commune : notre armée, qui accueille dans ses rangs un grand nombre de vaillants volontaires de nos provinces italiennes, a déjà donné d'éclatantes preuves de sa valeur en combattant victorieusement pour la cause nationale.

« L'Empereur des Français, notre généreux allié, digne du nom et du génie de Napoléon, en commandant l'armée héroïque de cette grande nation, veut délivrer l'Italie depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique.

« Rivalisant de sacrifices, vous seconderez ces magnanimes efforts sur les champs de bataille, vous vous montrerez dignes des destinées auxquelles l'Italie vous appelle aujourd'hui après des siècles de souffrances.

« Du quartier général principal, Milan, 9 juin 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

Lorsque l'Empereur et le roi de Piémont firent leur entrée à Milan, il était sept heures du matin. Depuis longtemps tout le Corso était inondé d'une foule immense. Quand les cent-gardes formant le cortége commencent à défiler, les vivat éclatent pour ne plus cesser. Lancés de toutes les fenêtres, les bouquets et les couronnes forment une litière de roses et de lauriers. Les femmes agitent leurs mouchoirs, et, le corps penché sur la rampe des balcons, semblent vouloir se précipiter. C'est la frénésie de l'enthousiasme. Tous les balcons sont recouverts d'étoffes en soie ou en velours bordées de franges d'or. Toutes les femmes, coiffées en cheveux, et beaucoup en toilettes de bal, dépouillent les orangers plantés dans des caisses de chaque côté des balcons et en jettent les feuilles sur les soldats. Chaque maison a au moins vingt drapeaux tricolores italiens et français. Les officiers agitent leurs sabres en signe de remercîment; les femmes envoient des fleurs et des baisers; la foule distribue des couronnes à chaque soldat qui passe. Ce n'est plus de l'enthousiasme, c'est du délire. Le roi Victor-Emmanuel marche au milieu de la rue, ayant l'Empereur à sa droite. L'Empereur victorieux veut montrer à l'Europe qu'il n'a pas entrepris une guerre de conquête. Il n'entre, en quelque sorte, que le second dans la nouvelle capitale de Victor-Emmanuel.

L'armée sarde défile ensuite, et l'enthousiasme recommence. Puis

l'Empereur, qui a été conduire le roi à son palais, repasse par le Corso après avoir visité les blessés français, et alors ce sont des cris, des trépignements, des pluies de fleurs et de couronnes, des démonstrations dont il est impossible de se faire une idée quand on ne connaît pas la nature expansive des populations méridionales. Des hommes du peuple se jettent littéralement sous les pieds du cheval de l'Empereur, obligé de s'arrêter court pour ne pas les écraser.

A chaque instant arrivaient à Milan des troupes françaises, des blessés et des prisonniers autrichiens. L'Empereur adressa quelques paroles au commandant d'un des régiments de la garde qu'il croyait avoir été blessé à Buffalora : « Non, sire, je n'ai rien ! » répondit le colonel d'un ton qui montrait que cet officier regrettait de n'avoir pas partagé le sort d'un grand nombre de ses soldats. Et l'Empereur de lui répondre : « Ce n'est pas de votre faute, colonel ! »

Voici de quelle manière sont amenés les prisonniers : un peloton de soldats conduit la bande, un peloton la ferme; çà et là sur les flancs suivent d'autres soldats, un à un, de distance en distance; tous ont le fusil chargé. Un officier, capitaine ou lieutenant, selon l'importance du convoi, a le commandement de l'escorte. Si un prisonnier tente de s'évader, on le tue sur place, sans sommation; on le tue encore s'il refuse d'avancer, le cas d'épuisement seul excepté. Si une troupe ennemie rencontre et fait mine d'attaquer, les prisonniers ont ordre de se coucher par terre. Si l'un d'eux essaie de rejoindre ses camarades, on lui casse la tête. Le feu commence aussi à la moindre apparence de rébellion. On conçoit à présent qu'une poignée d'hommes puisse conduire un très-grand nombre de prisonniers.

Un certain nombre de ces prisonniers riaient et causaient. On reconnaissait au langage ceux qui étaient Italiens; si on leur avait offert la liberté, ils n'en auraient pas profité. D'autres marchaient silencieux, couverts de longues capotes d'un gris sombre tombant jusqu'au jarret. Leurs jambes, souples et nerveuses, étaient serrées dans le pantalon collant bleu de ciel. Ces derniers étaient tous Hongrois. « On ne nous aurait pas eus si nous ne l'avions pas voulu, disaient-ils; nous avons cessé de nous battre parce que nous haïssons les Autrichiens autant que les détestent les Français eux-mêmes... Ne croyez donc pas qu'on nous ait pris... Nous avons fait la guerre en 1848 ! » Il était impossible de surprendre la moindre trace de forfanterie dans ce langage. C'était dit simplement, avec l'accent de la vérité.

Pour les blessés autrichiens, nos soldats étaient devenus des sœurs de charité. Ils vidaient leurs bidons entre les lèvres des vaincus, ils les soulageaient de leur mieux; ils partageaient leur pain avec ceux qui semblaient le moins malades; ils portaient les autres entre leurs bras; et que d'honnêtes paroles, que d'encouragements prodigués

dans une langue que ces victimes de la guerre ne comprenaient pas, mais dont ils devinaient le sens par le sourire et le regard qui les accompagnaient! Combien ne voyait-on pas de soldats vider dans la main d'un blessé leur blague à tabac, tout leur trésor!

Dans la journée on apporta à l'Empereur des papiers importants oubliés par l'ennemi dans la précipitation avec laquelle le quartier général de l'armée autrichienne avait évacué Abbiate-Grasso après la bataille de Magenta. Parmi eux se trouvait un rapport ou journal daté du 3 juin, à minuit, signé H. de Redern, officier d'état-major, et contenant des détails précis sur le combat de Palestro. L'Empereur ordonna que ce document fût publié par le *Moniteur*. Il est curieux de comparer le récit de M. de Redern à celui publié par les journaux autrichiens.

Après avoir parlé de la force et de l'emplacement de l'armée autrichienne, qui avait 21 brigades entre le Tessin et la Sesia, cet officier continue en ces termes :

« Le 30 mai, dans l'après-midi, une division piémontaise attaqua vivement nos avant-postes entre Vercelli et Palestro. Le bataillon de grenadiers du régiment de Léopold (brigade Weigl du 7e corps) tint Palestro durant quelque temps, mais se retira devant des forces supérieures. Une colonne de deux compagnies, envoyée en soutien avec deux pièces, fut repoussée et perdit ses canons. On fit encore avancer un bataillon, qui ne put davantage soutenir le feu. Alors la division Lilia du 7e corps, composée des brigades Weigl et Dorndorf, prit position à Robbio. A l'arrivée de ces nouvelles, le quartier général se transporta dans la nuit du 30 au 31 à Mortara. La division Jellachich du 2e corps (les brigades Szabo et Kudelka) fut dirigée de Cergnano vers Robbio pour soutenir la division Lilia; pendant que la division Herdy, du même corps, allait dans la nuit à Mortara, où elle arrivait à cinq heures du matin (le 31). Le 31, le feld-maréchal-lieutenant Zobel devait reprendre Palestro avec les deux brigades de son corps (le 7e) et celles du 2e corps. Il désignait la brigade Dorndorf pour attaquer de front; la brigade Weigl pour déborder, par un chemin latéral sur la droite de notre ligne, la gauche de l'ennemi; la brigade Szabo (partant de Rosasco) pour tourner l'ennemi par sa propre droite; enfin, la brigade Kudelka pour former la réserve.

« Le combat commença vers neuf heures. Malgré la bravoure de la colonne Weigl, celle-ci ne parvint pas à déboucher, parce que la route, très-peu large, ne permettait de placer que deux pièces, tandis que l'ennemi avait ouvert avec succès le feu de quatre obusiers. Le général eut le bras droit traversé et, néanmoins, resta encore quatre heures sur le champ de bataille. La brigade Dorndorf s'avança jusqu'au village, malgré le feu nourri de l'ennemi, mais fut repoussée avec perte

de 750 hommes. La brigade Szabo avait commencé sa marche sous la protection d'une batterie de 12, lorsqu'elle fut inopinément assaillie de flanc et par derrière par trois bataillons de zouaves vers Rivoltella. Le 7e bataillon de chasseurs s'ouvrit le chemin, mais perdit 500 hommes. Les bataillons d'infanterie se retirèrent très-vite, mais la batterie qui s'était engagée dans un chemin de traverse ne put sauver qu'une pièce. Après la retraite de la brigade Dorndorf, le feld-maréchal fit avancer celle de Kudelka (laissée en réserve, comme j'ai dit). Kudelka arriva au village, mais fut, à son tour, repoussé par des forces supérieures. Le combat durait depuis quatre heures et les pertes étaient très-grandes, surtout en officiers, lorsque les premières nouvelles parvinrent au quartier général (à une heure de l'après-midi.) »

Rien de plus clair que cet exposé :

Le 30, Palestro est enlevé par les Piémontais, qui repoussent un bataillon du régiment Léopold (7e corps), puis deux compagnies avec deux pièces qu'ils prennent, enfin un troisième bataillon envoyé contre eux. Le 31, les divisions Jellachich et Lilia attaquent Palestro, et leurs brigades sont successivement repoussées; le 3e régiment de zouaves enlève cinq pièces d'artillerie à la brigade Szabo. Les Autrichiens effectuent leur retraite à une heure après-midi, ayant éprouvé une perte de 1,250 hommes.

Voici maintenant ce que rapportent les journaux autrichiens :

« Les Piémontais ont attaqué Palestro, mais ils ont été repoussés. »
(*Gazette autrichienne.*)

« Pour chasser les Piémontais qui, le 30 mai, s'étaient emparés de Palestro par surprise pendant un orage, le feld-maréchal-lieutenant baron Zobel (1) résolut d'attaquer, le 31 mai, ce village des deux

(1) Pour éviter toute confusion, il importe de faire connaître la valeur des grades les plus élevés de l'armée autrichienne. L'état-major comporte quatre grades, savoir : *Feld-maréchal*, qui correspond à maréchal de France ; *feldzeugmeister* (officiers généraux qui sortent de l'infanterie, de l'artillerie, du génie et de l'état-major) et *général de cavalerie* (pour ceux qui ont servi dans cette arme) : positions égales et qui n'ont pas d'analogues dans notre armée et qui forment un échelon de plus pour arriver au grade de feld-maréchal et que doit franchir le *feld-maréchal-lieutenant* ou général de division. *Général-major* est le grade qui répond à celui de général de brigade.

L'état militaire de 1854 pour l'armée autrichienne indiquait : 4 feld-maréchaux, 23 feldzeugmeister et généraux de cavalerie, 116 feld-maréchaux-lieutenants et 160 généraux-majors. Parmi les chefs actuels de l'armée de Lombardie, ceux qui ont joué ou joueront les principaux rôles dans la guerre sont les feldzeugmeister François Giulay, né en 1799 ; baron Hess, né en 1792 ; le général de cavalerie comte Schlik et les feld-maréchaux-lieutenants prince Edmond Schwarzenberg,

côtés à la fois. La brigade du général Weigl, qui fut légèrement blessé dans cette circonstance, avait été rappelée de Robbio et se rendit maîtresse des groupes de maisons du sud-ouest; elle aurait certainement poussé plus loin encore ses progrès, si la brigade Szabo, appelée de Rosasco, n'eût rencontré à Rivoltella une brigade française qui lui opposa la plus vive résistance. L'impétuosité des zouaves se brisa contre l'énergique résolution de nos chasseurs du 7e bataillon qu'environnaient tous les obstacles de terrains possibles... Comme partout, nous eûmes encore ici affaire à un ennemi supérieur en nombre... Nos pertes, sans compter le général Weigl, légèrement blessé, furent de 8 officiers et 500 hommes blessés, et 300 morts. » (*Gazette d'Augsbourg du* 10 juin.)

En comparant les citations qui précèdent, on reconnaît : 1° que la *Gazette autrichienne* affirme le contraire de ce qui est arrivé; 2° que la *Gazette d'Augsbourg* du 10 juin diminue de moitié les forces autrichiennes battues à Palestro, et réduit les pertes des Autrichiens de 1,250 à 808 hommes.

Ce qui contrariait singulièrement les troupes françaises à Milan, c'était l'étrange système monétaire usité dans la transaction. « Au bureau de la poste, dit un correspondant, j'assiste au désespoir d'un grenadier qui vient de payer l'affranchissement d'une lettre. Il a donné cinq francs, et on lui rend, en guise de monnaie, une mitraille de pièces autrichiennes qui n'ont ni forme, ni effigie, ni marque particulière, ni valeur. Supposez un vieux bouton de guêtre usé par le

né en 1805, fils du feld-maréchal prince Charles Schwarzenberg, qui commandait les armées alliées à Leipzig et en 1814; Benedek, né en 1813; comte Clam-Gallas, né en 1805; baron Reischach; baron Zobel et Ramming.

Après la bataille de Magenta, le feldzeugmeister Giulay fut remplacé dans le commandement en chef de l'armée de Lombardie par le général de cavalerie comte Schlick. Ce dernier appartient à l'une des plus anciennes familles de la noblesse autrichienne. C'est un vieux soldat; il a perdu un œil à la bataille de Leipzig. Pendant la guerre de Hongrie, il s'est particulièrement distingué à la bataille de Kalpona. C'est un officier général d'un courage aventureux et de beaucoup de hardiesse dans la décision; avec Benedek, c'est le plus populaire et le plus aimé des généraux autrichiens. A l'exception du baron Hess, qui a commencé sa carrière militaire à Wagram, tous les autres généraux désignés plus haut doivent leur principale illustration militaire aux campagnes de Hongrie, de Piémont et de Lombardie, en 1848 et 1849. La France a compté autrefois dans les rang de son armée quelques officiers originaires de l'Autriche : la liste des militaires de cette nation, devenus généraux à notre service, est courte; elle se compose de cinq noms : — généraux de division : Krieg (1793) et Stettenhoffen (1794). — Généraux de brigade : Giuseppe Lecchi (1800), Slivarich de Heldembourg (1813) et le baron de Sopransi (1813).

frottement, voilà la monnaie d'Autriche. Il y a des *swantzig* (nos soldats prononcent *dantzig*) qui sont censés représenter dix-sept sous et demi, il y a des pièces de trois sous un quart, et d'autres pièces de six sous trois quarts, sans compter des sous qui ont la prétention excessive de valoir deux liards et demi. Je défie Barrême en personne de se reconnaître au milieu de tous ces liards qui sont des sous et de tous ces sous qui ne valent pas des liards; je défie même Son Excellence le ministre des finances du saint-empire autrichien. Quand vous avez changé cinq francs, vous êtes dans une erreur profonde si vous croyez avoir en monnaie la valeur représentative de votre pièce. Pour n'être pas pris au trébuchet de la cupidité des petits débitants, il faut connaître d'abord la différence de valeur qui existe entre le sou français et le sou autrichien. Lorsque vous changez une pièce française, on vous donne des *swantzig* qui représentent bien 25 sous autrichiens, mais qui ne valent que 17 sous français. Comme vous supposez qu'un sou vaut partout cinq centimes, vous n'apprenez qu'en voulant payer quelque chose que vous perdez sept sous sur une pièce de vingt sous. C'est ainsi que pendant trois jours un marchand de cigares a abusé de mon inexpérience. Quand je le payais, il comptait par sous français, et quand il me rendait de la monnaie, par sous d'Autriche. Ce négociant peu scrupuleux porte pourtant le nom d'un héros d'opéra-comique; il s'appelle Montano. Je le signale à tous les fumeurs de l'armée d'Italie. »

L'Empereur était descendu à la villa Bonaparte où il avait établi son quartier général, tandis que le roi de Sardaigne occupait le palais Brousia, propriété d'une noble et riche famille de Milan. Les deux palais étaient assiégés par les personnes les plus notables de la ville qui toutes ne pouvaient être admises. Les autorités de la ville furent reçues d'abord et présentèrent les vœux de la population. La municipalité milanaise avait déjà remis à l'Empereur une adresse ainsi conçue :

A S. M. l'Empereur Napoléon III, la ville de Milan.

« Sire,

« Le conseil communal de la ville de Milan a tenu, aujourd'hui même, une séance extraordinaire dans laquelle il a décidé par acclamation que la congrégation municipale présenterait à S. M. l'Empereur Napoléon III une adresse exprimant la vive reconnaissance du pays pour son généreux concours à la grande œuvre de la délivrance de l'Italie. Sire, la congrégation municipale se regarde comme très-

honorée d'un mandat aussi élevé, mais elle sait combien les paroles sont impuissantes pour le remplir.

« Dans un discours dont tous admirèrent les magnanimes sentiments, mais que les Italiens écoutèrent avec une religieuse joie et surent interpréter comme un splendide augure, Votre Majesté disait qu'elle se reposait sur le jugement de la postérité.

« Sire, le jugement sur la sainteté de la guerre que Votre Majesté a entreprise de concert avec le roi Victor-Emmanuel II est désormais prononcé par l'opinion unanime de l'Europe civilisée, et les noms de Montebello, de Palestro et de Magenta appartiennent déjà à l'histoire. Mais si, au jour de la bataille, la grandeur des plans de Votre Majesté, égalée à peine par l'héroïsme de vos soldats, nous rend sûrs de la victoire, nous ne pouvons le lendemain que déplorer amèrement la perte de tant de braves qui vous suivirent au champ d'honneur. Les noms des généraux Beuret, Cler, Espinasse et de tant d'autres héros tombés prématurément, figurent déjà dans le sanctuaire de nos martyrs et demeureront gravés dans le cœur des Italiens comme dans un monument impérissable. Sire, notre reconnaissance pour Votre Majesté et pour la grande nation que vous avez été appelé à rendre plus grande encore, sera manifestée avec plus d'énergie par toute l'Italie rendue libre; mais nous sommes fiers, en attendant, d'être les premiers à être délivrés de l'odieux aspect de la tyrannie autrichienne.

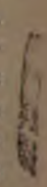
« Permettez-nous, Sire, de saluer Votre Majesté par ce cri de notre peuple :

« Vive Napoléon III ! Vive la France !

« ALBERTO DE HERRA, MASSIMILIANO DE LERA, MARGARITA FRANCESCO, UBOLDI DE CAPEI, FABIO BORETTI, ACHILE ROGIER, CESARE GIULINI, ALESSADRO PORRO, GIOVANNI D'ADDA. »

« Milan, le 6 juin 1859. »

Le lendemain, 9 juin, un *Te Deum* fut chanté solennellement à la cathédrale de Milan, qui avait revêtu, elle aussi, ses plus beaux ornements. Des tentures cramoisies décoraient le sanctuaire, et les portes étalaient de vastes portières en damas rouge. Cette magnifique église, la plus vaste après Saint-Pierre de Rome, porte le nom de *Dôme*, non qu'elle ressemble au dôme du Panthéon ou des Invalides, mais parce qu'en italien *Duomo* signifie *Eglise*. Cinq nefs se succèdent majestueusement, et leurs voûtes ogivales, décorées de festons de marbre, reposent sur des colonnes de marbre. Malgré leur masse gigantesque, ces énormes piliers paraissent minces, grâce à leurs harmonieuses subdivisions, chaque colonne semblant composée d'une infinité de colonnettes. On ne saurait faire assez d'éloges du



beau pavé en mosaïque, des tableaux, des reliquaires, chefs-d'œuvre de la ciselure; des statues du chœur, de la richesse des autels, et de la richesse encore plus considérable du trésor de cette église, lequel représente, m'a-t-on dit, la somme de dix millions, non plus que de ses pinacles élancés, surmontés de statues si légères qu'elles semblent danser sur la pointe d'une aiguille. L'extérieur du Dôme, bien plus extraordinaire encore, apparaît comme un de ces palais des contes de fées que chacun de nous a plus ou moins entrevus dans les rêves extravagants de la première jeunesse. Quelle plume à la fois assez artiste et assez savante pourrait convenablement décrire ces pyramides gothiques de marbre blanc s'élançant dans les airs et se détachant sur le bleu sombre du ciel italien; cette forêt de piliers de marbre et d'aiguilles de marbre travaillés avec toute la délicatesse du guillochage, et cette immense population de statues plus considérable que la population de certains de nos chefs-lieux! Serait-il possible d'entasser une plus grande quantité de marbre sur une plus grande surface? Quel architecte aujourd'hui formerait, de tant d'ornements réunis, une masse aussi majestueuse, aussi étonnante par la grandeur de l'ensemble que par l'exquise délicatesse des détails?

Dès le matin, les troupes arrivent pour former la haie, et l'ovation de la veille recommence. Chaque soldat porte un bouquet au bout de son fusil, et la plupart ont planté une rose au milieu du pompon de leurs schakos. Des femmes distribuent une fleur aux officiers, lesquels tiennent déjà deux ou trois bouquets de la main gauche. Quant aux drapeaux, ce sont des jardins. L'aigle d'or a disparu sous les nombreuses couronnes passées dans la hampe. Les vivat, les cris, les trépignements, le délire de la foule ne sauraient s'exprimer. La vue d'un drapeau plus déchiré que les autres par les balles autrichiennes excite surtout un enthousiasme indicible. Hommes et femmes, tout le monde se précipite vers ce drapeau pour le couronner, et l'officier qui le porte, pliant sous le poids des couronnes, a la plus grande peine à s'arracher à cette ovation improvisée.

A onze heures, toutes les cloches de Milan se mettent en branle; les tambours battent aux champs sur toute la ligne; les clairons déchirent l'air, et l'Empereur et le Roi, suivis d'un nombreux état-major, apparaissent à l'extrémité du Corso. Milan avait dépouillé tous ses parterres, dévasté tous ses jardins; c'est une nouvelle pluie de roses. Les couronnes voltigent, et les bouquets se croisent, et, à un certain moment, le cheval de l'Empereur et le cheval du Roi, devenus le point de mire de tous les projectiles, se cabrent sous leurs cavaliers. L'Empereur, qui monte un cheval anglais de pur sang, fait signe aux dames de mettre plus de modération dans le lancement des bouquets, qui frappent et effrayent son cheval. Inutile recom-

mandation. L'élan est donné, et parmi toutes les belles Milanaises en robe blanche et aux cheveux noirs tordus comme des serpents, c'est à qui lancera les bouquets les plus gros et les fleurs les plus brillantes. Le cortége impérial et royal arrive cependant sans encombre sur la place de la cathédrale. L'évêque coadjuteur, Mgr Caccia, à la tête des chanoines coiffés de la mitre blanche, vient recevoir les deux souverains, et la cérémonie commence.

Le soir, l'Empereur et le Roi assistèrent à une représentation donnée au théâtre de la Scala au profit des familles des braves tués sur le champ de bataille. La salle de la Scala, la plus vaste de l'Europe, était pleine de rayonnements. Des rivières de diamants serpentaient sur le sein des dames milanaises, et roulaient sur le col, autour des bras, dans les cheveux de ces belles patriciennes leurs ondes étincelantes. Presque toutes les femmes portaient le ruban tricolore en sautoir. Quelques-unes avaient des toilettes vertes, rouges et blanches. Les six étages de loges étaient resplendissants. La loge impériale et royale, placée au centre, est un superbe appartement ouvert qui s'élève jusqu'aux deux tiers de la salle. L'intérieur des autres loges est également décoré de tapisseries de soie, de candélabres, et la plupart ont une chambre élégante où l'on joue et où l'on soupe. L'Empereur et le Roi, à leur entrée dans la salle, furent accueillis par des tonnerres de vivat. Hommes et femmes, tout le monde se tenait debout, et pendant les deux heures que dura le spectacle, on se levait de cinq minutes en cinq minutes pour agiter les mouchoirs et crier : Vive l'Empereur ! et Vive le Roi ! C'était l'enthousiasme du Corso transporté à la Scala, un de ces accès de délire dont nous autres peuples du nord nous ne pouvons nous faire une idée si nous n'en avons été témoins.

Il convient de donner ici un aperçu de la ville de Milan. Par sa population de près de 200,000 âmes, par ses établissements scientifiques et littéraires, par la richesse des familles qui l'habitent, par la grandeur de son commerce, par sa renommée historique, Milan est vraiment la tête de l'Italie septentrionale. C'est toujours cette ville que se sont disputée de préférence ceux qui ont voulu dominer l'Italie ou l'affranchir. Quand elle est libre, l'Italie est presque toujours libre aussi. Avec sa couronne de fer, elle donne pour ainsi dire et enlève l'empire. Milan est situé au milieu des plaines les plus riches de la terre, sur l'Olona, qui, par le canal della Martisana, communique avec l'Adda, et, par le canal de Graggiano, avec le Tessin. Sa beauté, sa grandeur sont proverbiales, puisqu'on l'appelle tantôt la Belle, tantôt la Grande. La splendeur de ses édifices, celle de ses places, sont également connues, et il n'est personne en France qui n'ait entendu parler soit du dôme de Saint-Charles, soit de l'ancien *foro Bonaparte*,

soit du gigantesque amphithéâtre où pouvaient s'asseoir trente mille spectateurs.

Milan porta autrefois le nom de Rome nouvelle (*Roma secunda*). Lorsque l'Italie fut envahie par les Barbares, elle fut au nombre des villes presque détruites par Attila. Vers le milieu du VIe siècle, elle fut saccagée de nouveau par Vitigès, roi des Goths; elle le fut une troisième fois par Alboin, roi des Longobards (ainsi nommés à cause de leurs longues barbes, *longo barbati*). Mais l'empire des Longobards ayant cessé lorsque Didier, leur dernier roi, fut fait prisonnier, la ville passa sous la domination de Charlemagne, puis sous celle des empereurs d'Allemagne. Elle s'érigea plus tard en une espèce de république, présidée tantôt par ses archevêques, tantôt par les notables, sous l'influence des ministres envoyés par les empereurs.

Ce fut en 1162 que Frédéric Ier, surnommé Barberousse, se rendit maître de Milan, en fit sortir les citoyens, ordonna qu'on renversât les fortifications, fit abattre les murailles et une grande partie des maisons. Les factions des Guelfes et des Gibelins, et la rivalité de deux puissantes familles, les Visconti et les Torriani, qui dans le XIIIe siècle se disputèrent la possession de Milan, tantôt sous le nom de *capitaines* et de *défenseurs du peuple*, tantôt sous le prétexte de leur noblesse et de leur puissance, empêchèrent longtemps que cette ville recouvrât le calme et la paix; mais en 1310 l'empereur Henri VII chassa les Torriani de Milan et y établit Mathieu Visconti. En 1447, le duché de Milan devint le partage de François Sforza; sa famille en conserva la possession jusqu'à ce que Ludovic Sforza, surnommé *le More*, engagea les Français à faire une descente en Italie afin de chasser de Naples les Aragonais. La souveraineté des Français dans la Lombardie dura jusqu'en 1512. A cette époque, la couronne ducale fut rendue à Maximilien Sforza; mais à peine trois années s'étaient-elles écoulées, qu'il fut contraint de céder de nouveau ses Etats au roi de France François Ier. Un des frères de Maximilien, François Sforza, recouvra plus tard le bien de ses ancêtres; mais lui aussi ne put le conserver : il mourut sans laisser d'héritier, et l'État devint un fief de l'Empire et fut dévolu à l'empereur Charles V, qui en accorda l'investiture à son fils l'archiduc Philippe. La souveraineté passa ainsi aux rois d'Espagne, et de ces derniers à la maison d'Autriche, qui la conserva jusqu'en 1796, époque à laquelle toute la partie septentrionale de l'Italie ayant été conquise par l'armée française, Milan devint la capitale de la république Cisalpine. En 1799, le pays fut repris par les Impériaux; mais ces derniers ayant été forcés d'abandonner l'Italie en 1800, Milan et les États voisins rentrèrent de nouveau sous le régime républicain. La république Italienne succéda à la république Cisalpine, et en 1805 elle prit le titre de royaume;

Milan en fut la capitale. Les événements de 1814 entraînèrent la chute de cet État et le démembrement de quelques provinces qui en furent détachées et rendues à leurs anciens souverains. Milan devint ensuite la ville principale du royaume Lombard-Vénitien, réuni aux domaines de la maison d'Autriche.

C'est aujourd'hui une ville très-opulente. On y voit beaucoup d'équipages élégants. Le soir, surtout lorsque le soleil a disparu, la population parcourt ses belles rues, ses *Corsi*. Les boutiques et les cafés sont brillants, la ville a un aspect de richesse qui n'existe, à un plus haut degré, dans aucune autre ville italienne. A Milan, on jouit de tous les agréments de la société polie ; les classes riches ont pris les mœurs françaises, et c'est assurément de toutes les villes de l'Italie celle qui a le plus de rapport avec Paris et nos grandes cités françaises.

Napoléon III entrait à Milan le 8 juin 1859. Soixante-trois ans auparavant, Napoléon Ier, alors général en chef de l'armée d'Italie, fit, lui aussi, son entrée à Milan, après une campagne de deux mois qui l'avait rendu maître de la Lombardie.

Il n'est pas besoin de dire ce que les traités de 1815 firent de Milan ; quel gouvernement succéda à celui du prince Eugène ; comment la Lombardie fut progressivement dépouillée de tous ses droits, exploitée, pressurée, foulée aux pieds. Cette épouvantable dominatian autrichienne, qui a déjà fait couler des océans de sang, amena la révolution dans laquelle Milan s'affranchit en 1848. Ce ne fut malheureusement que le rêve d'un jour. L'Italie, abandonnée à elle-même, retomba sous le joug, et Milan fut plus malheureuse que jamais.

Aussi la victoire de Magenta répandit-elle à Milan la joie parmi la population, en même temps que la consternation parmi les Autrichiens. Voici ce qu'écrivait quelques jours plus tard l'un de ces derniers :

« Lorsque nous entendîmes, le 4 à midi, la première canonnade, on ne croyait pas encore à une bataille sanglante et à une évacuation précipitée. Dans l'après-midi les blessés arrivèrent ; la garnison fut consignée et retirée dans le château ; l'agitation croissait de minute en minute ; on voyait déjà apparaître par-ci par-là ces individus dangereux qui sont prêts à tout moment à donner des coups de poignard aux soldats et qui l'ont fait aussi dans cette circonstance. Dès le soir on commença à se disposer au départ. Il arriva des troupes du champ de bataille qui bivouaquèrent sur la place. Le dimanche, à neuf heures du matin, a eu lieu le départ des fonctionnaires, des caisses et de la garnison de Milan, par le chemin de fer de Cassano ; on emmena les derniers wagons et on sauva ce qu'on put sauver. Aussitôt que, le soir, le dernier convoi eut passé le pont de l'Adda près de Cassano, on fit

sauter ce pont en présence du gouverneur feldzeugmeistre de Melzer. Beaucoup de blessés et de malades durent être laissés en arrière, et dans les yeux de la population se lisait la joie non équivoque que lui causaient nos revers. « Nous reviendrons ! » leur crièrent quelques-uns de nos soldats. Le soir même du 5, les troupes de la bataille de Magenta du 1er et du 2e corps, rendues de fatigue, passèrent dans la ville, et, après s'être reposées pendant très-peu de temps et sans avoir obtenu aucune espèce de rafraîchissements, on marcha, sans s'arrêter un instant, sur Lodi par Melegnano, pendant seize heures. C'est là qu'elles purent enfin, le 8, se reposer, se réorganiser et se remettre en marche ; c'est là aussi que nous apprîmes que la division Urban avait heureusement rétabli ses communications avec l'armée après un combat violent à Canonica, mais que les soldats et les officiers y avaient perdu leurs bagages. »

Une autre lettre, écrite de Vienne, fait connaître les raisonnements par lesquels les Autrichiens essayaient de se consoler de leurs défaites :

« Ne croyez point les Autrichiens démoralisés par quelques revers : leur qualité principale, c'est la constance à leur devoir dans le malheur. Moins les peuples sont susceptibles d'enthousiasme dans la fortune, mieux ils soutiennent sans accablement ses mauvaises phases. L'entrée des Franco-Piémontais à Milan n'a donc point consterné Vienne. Pour mes amis et pour moi c'était un fait prévu ; pour ceux qu'il a surpris, ce n'est qu'une mauvaise chance de plus ; on ne se récrimine point, comme vous pourriez le croire, contre les plans du général Giulay ; on n'accuse pas d'incapacité les officiers malheureux ; et les traditions qui firent honorer Wurmser, Beaulieu, de Mélas, tous les généraux, enfin, défaits par une autre armée française en Italie, ne sont pas perdues en Autriche ; seulement, on s'applaudit fort de ce que les circonstances n'ont pas permis à l'empereur François-Joseph de prendre, comme il le voulait, la responsabilité de ce commencement de campagne. Nous avons de grandes espérances pour la seconde partie, je ne vous le tairai pas ; elles sont fondées sur le caractère de l'armée ennemie. C'est déjà beaucoup, pense-t-on, que d'avoir tenu tête à l'armée alliée, d'avoir soutenu honorablement le premier choc ; cette *furia francese* qui a triomphé de l'héroïsme de nos soldats, ne peut pas survivre aux fatigues de combats répétés, à la langueur que portent avec elles les grandes chaleurs de l'été ; si elle survivait à tout cela, encore faudrait-il espérer que nos armées finiraient par s'y accoutumer.

« C'est donc avec calme, avec illusion peut-être, qu'on envisage la situation faite par les derniers événements ; et les préoccupations, sans se détacher du sort de l'armée d'Italie, se concentrent plus par-

ticulièrement sur le travail diplomatique qui se fait en Europe, et d'où doit sortir, à un moment donné, la solution du grand problème posé en Italie. »

Les Français ont eu, il est vrai, moins souvent occasion d'exercer leur constance dans les malheurs et dans les défaites, par l'excellente raison qu'ils en ont eu peu à endurer. Cependant on s'entretenait à l'étranger dans une grande erreur. en croyant que l'armée française n'avait que la qualité du premier feu. Sébastopol, sans remonter plus haut, est bien la preuve de la *constance* que savent montrer nos troupes, quand on leur refuse les moyens de développer la *furia francese*. Qu'on tourne la question comme on le voudra, on n'arrivera jamais à prouver que la bravoure française est un feu de paille. Si l'étranger avait mieux étudié nos guerres d'Afrique, il eût compris ce que savent endurer nos généraux et nos soldats.

L'*Observateur* de Trieste, en date du 9 juin, publiait la dépêche télégraphique suivante :

« Vérone, 8 juin.

« Après un sanglant combat auprès de Magenta, nous sommes restés vainqueurs. Hier, 7 juin, il ne restait plus un seul Français sur le sol lombard. » Le même journal commençait ainsi un article : « *Te Deum laudamus !*... Nous avons vaincu ! Une bataille *féroce*, la plus terrible de l'histoire et des siècles, et une resplendissante victoire de plus dans les fastes militaires de l'Autriche. *Vive la vaillante armée* qui a répondu si dignement à l'appel de son chef suprême, l'Empereur, et à l'attente de tant de millions de sujets fidèles de l'Autriche ! et vive la vaillante armée qui, avec son noble sang, protége et défend le territoire autrichien et rejette le téméraire envahisseur de l'autre côté du Tessin ! »

Voilà qui dépasse les fameux bulletins du général Giulay, transformant les défaites en victoires ; mais le mensonge était trop puéril pour tromper longtemps les populations de la Vénétie, auxquelles le canon français devait bientôt apprendre toute la vérité.

CHAPITRE VI.

Combat de Melegnano. — Le tonnerre et le canon. — Traits de courage et d'humanité — Rapport officiel. — Pourquoi nous battons-nous à la baïonnette? — Le kaiserlick et la mèche du zouave. — Le premier corps de l'armée d'Italie. — Le maréchal Baraguey d'Hilliers et ses officiers généraux. — Mort du colonel Paulze d'Ivoy. — Le combat de Melegnano raconté par un zouave. — Etat officiel des pertes éprouvées par l'armée française aux affaires de Magenta et de Melegnano. — Rapport autrichien. — Résumé de la première partie de la campagne. — Le plan de l'Autriche dévoilé par le baron de Montenoroupmeister.

Au moment même où Milan allumait ses verres de couleur, ses lanternes vénitiennes, et jusqu'à des cierges accrochés aux murailles; pendant que la députation de la ville, partie de la place de la Scala, musique en tête et bannières déployées, s'en allait, malgré le bruit d'un orage, porter à l'Empereur et au Roi de Sardaigne un hommage respectueux, un combat sanglant se livrait presque aux portes de Milan, au village de Melegnano (Marignan). Le bruit du canon aurait pu s'entendre du centre même de la ville, si celui du tonnerre ne l'eût entièrement couvert. De demi-heure en demi-heure, les nouvelles arrivaient au quartier général.

Marignan, porté sur les cartes sous le nom de Melegnano, est à quinze milles environ de Milan. La plaine au milieu de laquelle a été construit ce bourg, fut le champ de bataille où, en 1515, François Ier remporta sa grande victoire contre les Suisses. Melegnano ne compte plus, à l'heure qu'il est, que comme un gros village de 1,500 à 2,000 maisons. Il est bordé à son entrée, en venant de Milan, par le Lambro, petite rivière qui alimente deux canaux, larges de trois mètres, et dont la route se trouve flanquée pendant plusieurs kilomètres. A gauche, sont des champs éternellement bordés et coupés d'arbres; à droite, s'étendent de magnifiques pâturages ombragés par des saules, et arrosés par des cours d'eau qui, aux environs du bourg de Mezzano, inondent les plaines et les transforment en rizières. L'ancien Marignan, dont il reste quelques fortifications, était presque une position pour les Autrichiens. L'ennemi s'y était établi ainsi qu'à Mezzano, afin de protéger la retraite du corps de Giulay vaincu à Magenta et la fuite de la garnison de Milan. Toutes les maisons avaient été, dans l'espace de deux jours, transformées en autant de forteresses; les principales rues se trouvaient barricadées, et des forces nombreuses, groupées dans

des carrefours, s'apprêtaient à faire sur les assaillants un feu d'autant plus meurtrier, que les tireurs pouvaient se mettre à l'abri de nos balles. Indépendamment de ces maisons changées en casemates, de ces barricades à créneaux et de ces carrefours hérissés de baïonnettes, l'ennemi avait envahi un vaste bâtiment servant de pénitencier, situé à l'extrémité du village, dans la direction de Lodi; ce pénitencier pouvait devenir un refuge important et nécessiter un siége régulier, comme une véritable citadelle.

C'est sur ce village que furent lancés, les zouaves en avant, les soldats de la division Bazaine. Il était cinq heures du soir. La plaine, assombrie par l'orage, s'illuminait d'éclairs. Une barricade s'élevait, au-delà d'un petit pont, à l'entrée du village. Avec leur agilité proverbiale, les zouaves grimpent sur la barricade, en déchargeant leurs armes, et se lancent à la baïonnette. L'ennemi est interdit par cette attaque, et se retire aussitôt vers les premières maisons. Mais, du cimetière qui est à gauche de la route, partent des feux de file qui obligent quelques lignes de zouaves à s'arrêter pour faire le siége du lieu saint. La porte du cimetière est barricadée, les murs sont crénelés, et, montés sur des échelles, les soldats autrichiens visent nos chefs, en épaulant aisément leurs fusils. Le 10e chasseurs et le 33e de ligne fournissent à l'attaque leurs meilleurs et leurs plus intrépides tireurs, et, en moins d'une demi-heure, l'ennemi est obligé de céder. Sur chaque tombe s'amoncellent des soldats autrichiens, et tous ceux qui échappent à nos coups sont faits prisonniers. Une fois l'entrée du village forcée, les régiments composant la division Bazaine purent donner tous simultanément, renforcés de deux régiments de la division Ladmirault, et un combat de rues, de maisons, s'engagea pendant quatre heures. Dire ce qui se dépensa alors de courage et de dévouement, est impossible! Nos soldats ne reculèrent devant aucune difficulté : ils se présentaient, poitrine ouverte, devant les maisons, enfonçaient les portes et luttaient contre tous les soldats ennemis corps à corps avec une énergie et une force incroyables. La résistance des Autrichiens fut des plus opiniâtres. Des compagnies entières se virent cernées, mais elles luttèrent jusqu'au dernier homme. Et quand les principales rues furent occupées, quand l'église, l'hôtel de ville, tombèrent au pouvoir de nos troupes, les zouaves et les chasseurs à pied, marchant en avant, se trouvèrent en face du pénitencier. Des fossés entouraient ce gigantesque bâtiment, vraie prison du moyen âge. Les zouaves durent attaquer la porte principale et s'égarer dans un dédale de cours, de préaux et de corridors que nul d'entre eux ne connaissait. Chaque pas pouvait conduire à un piége, chaque mur abritait vingt soldats autrichiens; la nuit venait; une pluie torrentielle inondait les rues du village, et le combat ne cessait pas...

Enfin, le clairon retentit; le village était occupé! La poursuite continua néanmoins. L'ennemi, s'enfuyant dans la plaine, eut derrière ses talons nos plus agiles soldats, pendant que des batteries de la division Forey, qui était à la gauche, un peu en avant de la division Ladmirault, envoyait une centaine de boulets et de boîtes à balles. Chaque coup portait; aussi ne peut-on se faire une idée du spectacle qu'offraient en ce moment les environs de Melegnano : les routes, les fossés, les massifs, étaient comblés de cadavres ennemis; on en découvrait à chaque instant. La pluie avait changé les cours d'eau en torrents et des vingtaines de cadavres furent emportés au loin sans qu'on pût les arrêter. Les chutes dans l'eau vinrent ainsi augmenter les pertes de l'ennemi, et malheureusement le sort des noyés autrichiens fut partagé par quelques-uns de nos soldats. Les actions d'éclat furent nombreuses, les officiers admirables d'heroïsme.

On plaignait un capitaine qui venait de subir l'amputation. Du ton le plus simple, il répondit : « Je peux bien laisser une jambe ici quand mon régiment laisse cent ou deux cents de ses meilleurs soldats. »

Après le combat, on rencontrait des zouaves qui portaient des planches de sapin blanc. Ils allaient faire des cercueils pour quelques-uns de leurs officiers. Ah! c'est à ce moment que l'on comprenait qu'un régiment est vraiment une famille pour l'officier aimé de ses soldats. Oui, ces hommes à l'aspect si rude, au visage bronzé, ces hommes pleuraient!... Ils faisaient des cercueils pour les chefs qu'ils n'ont plus! Quels soins dans l'ensevelissement! Quelle piété et quel recueillement!... En rapportant de tels faits, on se demande si nos soldats, si braves et si courageux, n'ont pas encore plus de charité dans l'âme que de courage dans le cœur! Une mère n'eût pas mieux fait pour son enfant que ces hommes qui déposaient en se signant le corps de leur officier dans le cercueil cloué par eux

Le nombre des prisonniers faits dans cette journée fut évalué 1,000 à 1,200. C'était surtout dans la plaine, au-delà de Malegnanc que l'ennemi, foudroyé par les batteries Forey, avait le plus souffert Les prisonniers avaient été faits dans l'intérieur du village. Aussi n'était-il pas rare de rencontrer des soldats qui se vantaient, avec raison, d'avoir fait eux-mêmes jusqu'à 5 et 6 prisonniers. Officiers et soldats, chacun s'était mis à l'œuvre, et la prise des maisons ayant nécessité le concours de tout le monde, il n'était pas jusqu'aux généraux eux-mêmes qui n'eussent pris part individuellement à l'action. Le général de division Bazaine fut acclamé par tous ses soldats, et le général de brigade Niol n'avait pas dédaigné d'entrer dans les rangs et de prendre un fusil.

Les habitants de Melegnano, cachés dans les caves pendant le combat, sortirent de leur retraite quand la canonnade eut cessé, et

offrirent leurs services pour les blessés. Les pharmacies s'étaient ouvertes, les femmes avaient apporté de la charpie, et des matelas avaient été déposés dans les maisons et dans les églises. L'exemple de cet empressement à secourir les blessés avait été d'ailleurs donné par la population de Milan. Depuis deux jours, on ne voyait circuler dans les rues de Milan que des voitures chargées de lits et de matelas. Tous ces objets étaient portés au grand hôpital, à l'hôpital militaire et aux hospices Trivulzi et Toppone, ce qui permit de recevoir dans ces quatre établissements 6 à 8.000 malades. De plus, beaucoup de propriétaires avaient voulu que des ambulances fussent établies dans leurs hôtels, et dans un grand nombre de maisons nos soldats sont traités, fêtés et soignés comme des princes.

Voici le rapport du maréchal Baraguey-d'Hilliers sur le combat de Melegnano :

« Melegnano, le 10 juin 1859.

« Sire,

« Votre Majesté m'a donné l'ordre, hier, de me porter avec le 1er corps sur la route de Lodi, de chasser l'ennemi de San Juliano et de Melegnano, en me prévenant que, pour cette opération, elle m'adjoignait le 2e corps, commandé par le maréchal de Mac-Mahon. Je me suis porté immédiatement à San Donato pour m'entendre avec le maréchal, et nous sommes convenus qu'il attaquerait avec sa 1re division San Juliano ; qu'après en avoir déposté l'ennemi, il se dirigerait sur Carpianello pour passer le Lombro, dont les abords sont très-difficiles, et que de là il se dirigerait sur Mediglia.

« La 2e division devait prendre, à San Martino, la route qui, par Trivulzo et Casanova, la conduirait à Bettola et se dirigerait sur la gauche de Mediglia, de manière à tourner la position de Melegnano. Il fut convenu que le 1er corps se dirigerait tout entier sur la grande route de Melegnano, enverrait à droite, au point indiqué sur la carte « Betolma, » la 1re division, qui, passant par Civesio, Viboldone, irait à Mezzano, établirait sur ce point une batterie de 12 pièces pour battre Pedriano d'abord, et plus tard le cimetière de Melegnano, où l'ennemi s'était retranché et où il avait établi de fortes batteries ; que la 2e division du 1er corps, après avoir quitté San Juliano, se porterait sur San Brera et y établirait également une batterie de 12 pièces pour battre le cimetière et enfiler la route de Melegnano à Lodi ; qu'enfin la 3e division du même corps se dirigerait directement sur Melegnano et enlèverait la ville, concurremment avec les 1re et 2e divisions, dès que le feu de notre artillerie y aurait jeté du désordre. La 1re division,

laissant Melegnano sur sa gauche, eut ordre de se porter sur Cerro, la 2ᵉ et la 3ᵉ sur Sordio, où elles devaient se mettre en rapport avec le 2ᵉ corps qui, par Dresano et Casalmajocco, s'y dirigeait également.

« Pour que ces combinaisons pussent avoir un plein succès, il fallait que le temps ne manquât pas à leur développement, et, en me prescrivant d'opérer le jour même de mon départ de San Pietro l'Olmo, Votre Majesté rendait ma tâche plus difficile; car la tête de la 3ᵉ division du 1ᵉʳ corps ne put entrer en ligne qu'à trois heures et demie, tant la route était embarrassée par les convois des 2ᵉ et 4ᵉ corps. Cependant, à deux heures et demie, je donnai l'ordre au maréchal de Mac-Mahon de marcher sur San Juliano : il n'y trouva pas l'ennemi, passa le Lombro à gué, quoique un pont fût indiqué sur la carte à Carpianelo, et continua son mouvement sur Mediglia.

« A cinq heures et demie, la 3ᵉ division du 1ᵉʳ corps arriva à environ 1,200 mètres de Melegnano, occupé par l'ennemi, qui avait élevé une barricade à environ 500 mètres en avant sur la route, et avait établi des batteries à l'entrée même de la ville, derrière une coupure, à hauteur des premières maisons. J'ordonnai au général Bazaine de disposer sa division pour l'attaque : un bataillon de zouaves fut jeté en avant et sur les flancs en tirailleurs. L'ennemi nous accueillit par une canonnade qui pouvait devenir dangereuse, parce que ses boulets enfilaient la route sur laquelle nous devions marcher en colonne. Notre artillerie répondit avec succès à celle des Autrichiens, et le général Forgeot, avec deux batteries et les tirailleurs de la 1ʳᵉ division à Mezzano, appuya sur notre droite l'attaque que nous allions faire. Je fis mettre les sacs à terre et lancer au pas de course sur la batterie ennemie le 2ᵉ bataillon de zouaves, suivi par toute la 1ʳᵉ brigade. Les Autrichiens avaient garni d'une nuée de tirailleurs les premières maisons de la ville, la coupure de la route et le cimetière, et cependant ils ne purent résister à l'élan de notre attaque, battirent en retraite à droite et à gauche, firent une vigoureuse résistance dans les rues, au château, derrière les haies et les murs des jardins, et furent complétement chassés de la ville, à neuf heures du soir.

« La 2ᵉ division, à son arrivée près de Melegnano, prit à gauche de la 3ᵉ, suivit la rivière et prit ou tua les ennemis que nous avions déjà chassés du haut de la ville et dépassés. Le maréchal de Mac-Mahon put même envoyer aux Autrichiens des balles et des boulets sur la route de Lodi : il s'était porté, au bruit de notre fusillade, à Colognio. La résistance de l'ennemi a été vigoureuse. On s'est plusieurs fois abordé à la baïonnette : dans l'un des retours offensifs des Autrichiens, l'aigle du 33ᵉ, un instant en péril, a été bravement défendue. Les pertes de l'ennemi sont considérables : les rues et les terrains avoisinant la ville étaient jonchés de leurs morts : 1,200 blessés autrichiens ont été portés

à nos ambulances; nous avons fait de 8 à 900 prisonniers et pris une pièce de canon. Nos pertes s'élèvent à 943 hommes tués ou blessés; mais, comme dans tous les engagements précédents, les officiers ont été frappés dans une large proportion : le général Bazaine et le général Goze ont été contusionnés; le colonel du 1er de zouaves a été tué; le colonel et le lieutenant-colonel du 33e ont été blessés; il y a eu en tout 13 officiers tués et 56 officiers blessés.

« J'ai l'honneur d'envoyer à l'Empereur, avec l'état de ces pertes, les propositions faites par les généraux de division et approuvées par moi. Je le prie d'y avoir égard et de traiter le 1er corps avec sa bienveillance habituelle. Je lui recommanderai particulièrement le colonel Anselme, mon chef d'état-major, proposé pour général de brigade; le commandant Foy, dont le cheval a été blessé, et qui est proposé pour lieutenant-colonel; le commandant Melin, proposé pour officier de la Légion d'honneur; le capitaine de Rambaud, pour lequel j'ai demandé déjà de l'avancement, et M. Franchetti, sous-officier au 1er chasseurs d'Afrique, mon porte-guidon, qui a été blessé à mes côtés.

« Je suis avec respect, de Votre Majesté, sire, le très-humble et très-fidèle sujet,

Le maréchal BARAGUEY-D'HILLIERS.

Un incident du combat de Melegnano mérite d'être rapporté; à un certain moment, les Autrichiens, irrités d'être sans cesse repoussés par la baïonnette de nos soldats, tentèrent eux aussi de faire une charge à fond avec la baïonnette au bout du fusil. Un bataillon fut lancé contre quelques compagnies d'un de nos régiments de ligne; la tentative ne fut pas heureuse pour l'ennemi. Cet engagement à l'arme blanche se termina par la mort de la plus grande partie du bataillon, et par la fuite du reste.

Les Autrichiens ont de singulières idées sur la façon de faire la guerre. Mélas trouvait que le général Bonaparte le battait en dehors de toutes les règles; les compatriotes de Mélas prétendent aujourd'hui que le combat à la baïonnette est un combat indigne d'une nation civilisée. Un officier fait prisonnier à l'affaire de Melegnano s'exprimait très-franchement à ce sujet. « Que les turcos, disait-il, se battent à la baïonnette, je le comprends, ce sont presque des sauvages; mais les Français!... Ce n'est plus une guerre, c'est une boucherie. » Le combat à la baïonnettte est, en effet, plus meurtrier que la fusillade; mais, parce que l'infanterie française sait mieux se servir de cette arme que les Autrichiens, ce n'est pas une raison pour qu'elle laisse la baïonnette au fourreau. D'ailleurs, si la baïonnette avait été jusqu'à ce jour l'arme principale des combats livrés depuis le commencement de la campagne, cela tenait aussi à une autre raison.

Notre armée était dans un pays ami, et si elle enlevait à la baïonnette les villages occupés par les Autrichiens, c'était pour épargner les propriétés des habitants. Avec les nouveaux canons, qui portent à trois mille mètres, on eût plus tôt fait d'écraser l'ennemi sous les murailles des maisons que de marcher contre lui la baïonnette en avant, et l'on eût surtout perdu beaucoup moins de soldats ; mais on ne voulait pas que l'armée française marquât son passage par des ruines dans un pays qu'elle venait délivrer. Le général Forey n'avait lancé à Melegnano ses boîtes à mitrailles que lorsque le corps d'armée de Benedeck battait en retraite dans la campagne. La situation d'une armée dans un pays ami a sans contredit des avantages, mais on voit qu'elle a aussi des inconvénients.

Sur la route de Melegnano une très-élégante calèche se croisa avec une charrette dans laquelle étaient quatre blessés. La calèche s'arrêta, deux belles jeunes femmes mirent pied à terre. Elles firent placer les soldats blessés dans la caleche, montèrent sur le siége auprès du cocher, et rentrèrent ainsi dans Milan. Un très-grand nombre de voitures de l'aristocratie se dirigèrent, le soir, vers Melegnano pour transporter en ville les blessés.

Un factionnaire du 78e de ligne fit prisonnier à lui tout seul une compagnie d'Autrichiens. En faisant sa faction à l'entrée du bourg, avant l'action, il voit venir de loin leurs uniformes blancs. Il ne donne pas l'alarme, mais il recule lentement, pas à pas, jusqu'à son capitaine, placé à une petite distance derrière lui, et lui dit tout bas à l'oreille : « Mon capitaine, les Autrichiens ! » Le capitaine ne souffle mot ; il fait cacher le factionnaire, prend deux compagnies, arrive tout doucement derrière les maisons. Les Autrichiens passent, en s'étonnant de ne rencontrer personne, et se trouvent pris entre les deux compagnies du capitaine et la grand'garde. Ils se rendirent. Après le combat, il était resté dans les maisons un grand nombre d'Autrichiens, qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir. Ils se tenaient là blottis, dans l'espoir que le village serait bientôt évacué. Mais on fouilla les maisons, depuis les caves jusqu'aux combles, et il avait bien fallu déguerpir. Un zouave à lui tout seul a fait cinq prisonniers, et il n'a même pas eu beaucoup de peine. En fouillant dans une maison, il ouvre une chambre et trouve cinq Autrichiens. Ceux-ci n'avaient plus de munitions : ils avaient tiré toutes leurs cartouches par la fenêtre. Le zouave se place à la porte, la baïonnette en avant, sans mot dire : il ne savait pas assez d'allemand pour dire : Rendez-vous ! Les Autrichiens comprirent et ne se firent pas prier longtemps (1).

(1) Parmi les blessés autrichiens se trouvait un tout jeune homme dont la jambe avait été traversée par une baïonnette. Il marchait péniblement [illegible]

Le premier corps, commandé par le maréchal Baraguey-d'Hilliers, qui avait enlevé Marignan aux Autrichiens, était composé de 3 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie légère. Nous avons donné dans notre premier volume (Combat de Montebello) l'état de la première division, sous les ordres du général Forey; voici la liste des généraux et des troupes complétant le corps d'armée du maréchal Baraguey-d'Hilliers :

2e *Division*. Général de Ladmirault, commandant. — 1re *Brigade*. Général Niol : 10e bataillon de chasseurs à pied, 15e et 21e de ligne. — 2e *Brigade*. Général Négrier : 61e et 100e de ligne.

3e *Division*. Général Bazaine, commandant. — 1re *Brigade*. Général Goze : 1er de zouaves, 33e et 34e de ligne. — 2e *Brigade*. Général Dumont, 37e et 78e de ligne.

Division de cavalerie. C. Montauban, commandant. — 1re *Brigade*. Général Genestet de Planhol : 5e hussards, 1er chasseurs d'Afrique. — 2e *Brigade*. Général de Forton : 2e et 3e chasseurs d'Afrique.

Le maréchal Baraguey-d'Hilliers est soldat de naissance. Son père, mort en 1813, était général. Dragon en 1806, c'est-à-dire enfant de troupe, Baraguey-d'Hilliers entra en 1807, à douze ans, au prytanée militaire. En 1812, à dix-sept ans, il était nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval et partait pour la Russie. L'année suivante, 1813, à Leipsick, dans cette grande bataille précédée de deux triomphes que la fortune fit aboutir à un désastre, dans cette lutte mémorable où tout fut perdu, fors l'honneur, pour la France, où tout fut sauvé, fors l'honneur, pour l'étranger, Baraguey-d'Hilliers, qui avait fait des prodiges de valeur, eut le poignet gauche emporté par un boulet.

point de s'évanouir, lorsqu'un zouave l'aperçut. « Eh! Kaiserlick, lui cria-t-il en accompagnant ses paroles d'une pantomime expressive et en se baissant pour se faire mieux comprendre, pas de bêtises; grimpons sur ce petit Malakoff et allons trouver le papa Bistouri. » L'Autrichien comprit la pantomime et accepta avec bonheur l'offre de son adversaire. Il se hissa sur le dos du zouave, et l'on se mit en route. Le soldat français marchait avec précaution pour ne pas trop secouer le blessé. Tout à coup, il le sent s'agiter, remuer un bras, puis il lui semble que quelque chose de froid s'appuie sur son cou. « Qu'est-ce que nous faisons donc là-haut? reprend-il. Nous ne sommes donc pas sage? Un peu de patience, voilà le cabinet du docteur. » Mais tout à coup, il n'en peut douter, le blessé cherche à couper quelque cheveux sur sa nuque rasée de près. « Est-ce que tu es perruquier? » dit-il en riant et en retournant la tête. Il s'était arrêté dans l'espoir sans doute d'une explication et d'une réponse. « Souvenir, Frantzouze, souvenir! » se hâta d'articuler l'Autrichien. Et le pauvre diable montrait au zouave ébahi une pincée de cheveux qu'il était parvenu à couper à l'aide de petits ciseaux qu'il avait difficilement tirés de la poche de sa tunique. Le 1er régiment de zouaves a ri de bon cœur de cet accès de sensibilité.

Cette circonstance, qui devait plus tard le faire surnommer *bras de fer*, ne lui ferma pas la carrière militaire. En 1814, il fut nommé capitaine à dix-neuf ans. Lieutenant-colonel en 1830, il prit part à l'expédition d'Alger, qui lui valut le grade de colonel. Maréchal de camp en 1836, il commanda l'école de Saint-Cyr. Puis il eut en Afrique le commandement de la province de Constantine et dirigea plusieurs expéditions, notamment celle où eut lieu la prise de Thaza. Successivement représentant du Doubs à l'assemblée constituante, plénipotentiaire, ambassadeur, sénateur, il remplit avec une égale supériorité les plus hautes fonctions. La prise et la destruction de la forteresse de Bomarsund lui méritèrent la dignité de maréchal de France. Voici l'ordre du jour par lequel il inaugura son commandement au premier corps de l'armée d'Italie :

« Soldats,

« En 1796 et en 1800, l'armée française, sous les ordres du général Bonaparte, remporta en Italie de glorieuses victoires sur les mêmes ennemis que nous allons combattre; plusieurs demi-brigades y acquirent les surnoms de Terrible ou d'Invincible, que chacun de vous, par son courage, sa ténacité et sa discipline, s'efforcera de faire donner à son drapeau.

« Soldats, ayez confiance en moi comme j'ai confiance en vous; montrons-nous dignes de la France, de l'Empereur, et qu'un jour on dise de nous ce qu'on disait de nos pères, comme résumant tous les titres de gloire :

« *Il était de l'armée d'Italie!*

« Au quartier général, à Gênes, le 27 avril 1859,

« Le maréchal de France, commandant le 1er corps,

« BARAGUEY-D'HILLIERS. »

Le général de la 2e division, M. de Ladmirault, est né à Montmorillon (Vienne) en 1808. Sorti de l'Ecole en 1829, comme sous-lieutenant au 61e, il fit l'expédition de 1830 en Afrique; lieutenant au 67e en 1831, capitaine aux zouaves en 1837, chef du bataillon des tirailleurs d'Afrique en 1840, puis du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, lieutenant-colonel du 19e léger en 1842, colonel des zouaves en 1844, général de brigade en 1848, et général de division en 1853, M. de Ladmirault n'a pas quitté l'Algérie de 1831 à 1852. Ses deux généraux de brigade ont gagné leurs étoiles en Crimée.

Apres avoir été chef de bataillon au 27e (1846) et lieutenant-colonel du 44e (1851), M Niol est parti pour l'armée d Orient avec le 26e dont il était colonel. Le 5 novembre 1851, il succéda au général de Lourmel dans le commandement de sa brigade et assista à toutes les opérations du siège.

M. de Négrier est frère de l'illustre général tué en juin 1848, en défendant la cause de l'ordre dans les rues de Paris. A ce moment, M. de Négrier commandait le 9e chasseurs à pied. Nommé lieutenant-colonel du 14e de ligne quelque temps après, il sut, par sa vigueur, inspirer une telle impulsion à ce régiment, que le 2 décembre 1851 on lui en confiait le commandement dans des circonstances difficiles. M. de Négrier a conduit le 14e sous les murs de Sébastopol.

M. Bazaine est né à Versailles en 1811. Après la révolution de juillet, il s'engagea dans la légion étrangère. Sous-lieutenant en 1833, il partit, en 1835, pour l'Espagne avec la légion. Capitaine en 1839, chef de bataillon en 1845, lieutenant-colonel du 19e léger en 1848, lorsque éclata la guerre de Crimée, il commandait un régiment de la légion. Sa brillante conduite lui fit obtenir pendant la campagne les grades de général de brigade et de général de division. Il fut investi, après l'assaut, du commandement militaire de Sébastopol, et dirigea la rapide et décisive expédition de Kinburn. Cité six fois à l'ordre du jour : —1835, Macta;—1840, Milianah;—1846, combat d'Afir;—1847, soumission d'Abd-el-Kader; — 1855, combat du 2 mai et prise de Kinburn, M. Bazaine compte aujourd'hui presque autant de campagnes que d'années de service.

M. Goze est un vigoureux officier : après s'être distingué en Afrique, il fit en 1849 le siége de Rome comme chef de bataillon au 16e léger. Lieutenant-colonel du 6e de ligne en 1852, il partit pour la guerre d'Orient en 1854 et y gagna les épaulettes de colonel, puis celles de général.

M. Dumont n'est arrivé en Crimée qu'à la fin du siége : c'est aussi un homme d'action et de commandement.

Toutes les troupes de la division de Ladmirault ont fait la guerre d'Orient. Celles de la division Bazaine n'ont pas eu cet honneur, à l'exception du 1er de zouaves, dont l'aigle porte en lettres d'or les noms suivants de combats et de batailles: El-Agouaht, 1842,—Alma, 1854, — Inkermann, 1854, — Assaut de Sébastopol, 1855,—Grande-Kabylie, 1856 et 1857. Ce beau régiment, successivement commandé par MM. Bourbaki, Jannin et Collineau, obéissait à Marignan au brave colonel Paulze d'Ivoy, qui, lui aussi, s'était illustré sur les champs de bataille d'Afrique et de Crimée. La cavalerie du 1er corps est sans contredit la plus belle de l'Europe. Les trois régiments de chasseurs d'Afrique n'ont pas de rivaux au monde, et la triomphante charge exécutée à Balaclava par l'ancien 4e régiment de l'arme a prouvé aux Russes et aux Anglais que rien ne pouvait être comparé aux cavaliers d'Afrique.

M. Paulze d'Ivoy, mort glorieusement à la bataille de Melegnano, à la tête du 1er de zouaves, était un jeune et magnifique officier. A

peine âgé de trente-huit ans, il sortait de l'École militaire; admis comme sous-lieutenant à l'organisation des chasseurs à pied en 1840, il fut promu lieutenant quelques mois après; capitaine le 22 mai 1845, chef de bataillon en 1850, il était lieutenant-colonel dans un régiment de la division d'occupation à Rome, lorsque éclata la guerre d'Orient. Envoyé en Crimée avec le 95e, il fut blessé à l'affaire du 18 juin 1855. Nommé colonel du 97e la même année, il rentra en France à la fin de décembre et vint tenir garnison à Paris. Le colonel Paulze d'Ivoy, auquel sa grande fortune, la position de sa famille, devaient rendre précieux le séjour de Paris, abandonna le Jockey-Club dont il était membre, ses nombreux amis et ses parents, pour aller faire de nouveau campagne. Il permuta et passa en Afrique. Bientôt après il fut investi du commandement du 1er de zouaves, l'un des plus beaux postes auxquels peut aspirer un colonel. Montebello, Palestro, Magenta, n'avaient pas fourni au colonel d'Ivoy l'occasion de montrer son régiment aux Autrichiens : à Marignan, il a inscrit une nouvelle victoire sur l'aigle du 1er de zouaves.

Voici l'état officiel des pertes éprouvées par l'armée française aux affaires de Magenta et de Marignan :

État numérique des officiers, sous-officiers et soldats tués, blessés et disparus à l'affaire de Magenta (4 juin 1859).

DÉSIGNATION DES CORPS.	OFFICIERS			TROUPE		
	tués.	blessés.	disparus.	tués.	blessés.	disparus.
Garde impériale.						
État-major	1	»	»	»	»	»
1er grenadiers	»	6	»	»	20	98
2e grenadiers	2	4	»	26	115	13
3e grenadiers	5	11	»	20	236	133
1er voltigeurs	»	»	»	4	13	»
3e voltigeurs	»	3	»	4	13	»
Bataillon de chass. à pied.	»	»	»	5	20	»
Zouaves	1	8	»	51	194	8
Chasseurs à cheval	»	1	»	»	14	2
Guides	»	»	»	1	»	»
Artilleurs à pied	»	4	»	1	4	1
Artilleurs à cheval	»	»	»	3	4	5
Génie	»	»	»	»	2	»
Train des équipages	»	»	»	»	»	»
	9	36	»	135	707	165
	45			1,007		

DÉSIGNATION DES CORPS.	OFFICIERS			TROUPE			
	tués.	blessés.	disparus.	tués.	blessés.	disparus.	
2e CORPS D'ARMÉE.							
État-major	1	3	»	»	»	»	
45e de ligne	1	5	»	8	77	»	
65e de ligne	7	17	»	49	203	73	
70e de ligne	5	12	»	42	215	63	
Tirailleurs algériens	4	14	»	29	178	78	
71e de ligne	1	2	»	8	76	13	
72e de ligne	»	»	»	5	8	»	
2e zouaves	2	12	»	35	198	33	
2e étranger	4	7	»	21	74	89	
11e bataillon de ch. à pied.	»	3	»	12	45	10	
4e rég. de ch. à cheval	»	2	»	5	7	»	
7e rég. de ch. à cheval	»	»	»	1	10	2	
Artillerie	»	»	»	1	7	»	
Génie	»	1	»	»	1	»	
Train des équipages	»	»	»	»	»	»	État nég.
	25	78	»	215	1,099	364	
		103			1,678		
3e CORPS D'ARMÉE.							
État-major	1	»	»	»	»		
23e de ligne	5	11	»	26	195	65	
41e de ligne	»	1	»	»	54	»	
56e de ligne	»	3	»	4	44	11	
90e de ligne	2	18	»	26	272	49	
8e bataillon de chasseurs	1	3	»	25	127	23	
43e de ligne	2	7	»	14	88	»	
44e de ligne	»	»	»	2	30	3	
64e de ligne	»	»	»	»	»	»	État nég.
88e de ligne	»	1	»	»	»	»	
19e bataillon de chasseurs	»	2	»	11	63	3	
14e de ligne	»	»	»	»	»	»	État nég.
Artillerie	»	»	»	1	»	»	
Génie	»	»	»	1	»	»	
	11	46	»	110	872	154	
		57			1,136		
4e CORPS D'ARMÉE.							
30e de ligne	»	»	»	»	2	»	
85e de ligne	5	30	»	33	199	39	
6e bataillon de chasseurs	2	4	»	19	72	13	
53e de ligne	»	»	»	»	»	»	Etat nég
55e de ligne	»	»	»	»	»	»	État nég.
76e de ligne	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
15e bataillon de chasseurs	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
Génie	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
	7	34	»	52	273	52	
		41			377		

DÉSIGNATION DES CORPS.	OFFICIERS			TROUPE			
	tués.	blessés.	disparus.	tués.	blessés.	disparus.	

RÉCAPITULATION.

Affaire de Magenta.

Garde impériale.	9	36	»	135	707	165
2ᵉ corps d'armée	25	78	»	215	1,099	364
3ᵉ corps d'armée	11	46	»	110	872	154
4ᵉ corps d'armée	7	34	»	52	273	52
	52	194	»	512	2,951	735
	246			5,198		

Affaire de Marignan.

Etat numérique des officiers, sous-officiers et soldats tués, blessés et disparus à l'affaire de Marignan (8 juin).

1ᵉʳ CORPS D'ARMÉE.

Etat-major.	»	5	»	»	»	»	
74ᵉ de ligne.	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
91ᵉ de ligne.	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
100ᵉ de ligne	»	»	»	»	»	»	Etat nég.
33ᵉ de ligne.	5	11	»	8	86	2	
34ᵉ de ligne.	1	»	»	»	11	7	
37ᵉ de ligne.	»	5	»	7	31	»	
78ᵉ de ligne.	»	»	»	»	1	»	
1ᵉʳ zouaves..	6	26	»	108	426	48	
Génie..	»	1	»	»	»	»	
A ajouter par suite d'un état numérique sans désignation de corps.	»	8	»	18	114	14	
	12	56	»	141	669	64	
	68			874			

« Les corps qui ne figurent pas sur les états ci-dessus n'ont pas produit de listes de pertes pour les affaire de Magenta. »

Nous reproduisons le rapport officiel autrichien de la bataille de Marignan, sous le bénéfice des observations que nous avons déjà faites au sujet des publications de ce genre.

« Vérone, le 13 juin, quatre heures après midi.

« Le 8 de ce mois, la brigade Roden, appartenant à la division d'arrière-garde Berger, du 8ᵉ corps d'armée, se trouvait à Melegnano.

A cinq heures et demie de l'après-midi, trois colonnes ennemies venant de Milan se dirigèrent vers ce point. La colonne d'attaque qui s'avançait sur la grande route était forte de trois bataillons, six pièces d'artillerie et une division de cavalerie. Des deux autres colonnes, celle de l'aile droite était de même force avec dix canons, parmi lesquels il y avait aussi des fusées à la Congrève; celle de l'aile gauche était un peu plus faible et avait deux canons. A cinq heures trois quarts, l'ennemi commença l'attaque par une vive canonnade. La batterie de la brigade Roden répondit au feu de l'artillerie ennemie, qui était plus que double de la nôtre, et elle le fit d'une manière si persistante et si efficace, qu'elle causa à l'ennemi de grandes pertes.

« Au bout d'une demi-heure, pendant laquelle la brigade Roden avait de nouveau pénétré dans la localité de Melegnano, l'ennemi fit une forte attaque d'infanterie contre le flanc droit de la brigade, menaçant ainsi sa communication par le pont du Lambro et sa ligne de retraite vers Lodi avec des forces tellement supérieures, que les détachements entrés à Melegnano durent être rappelés. La batterie tint bon au feu jusqu'au dernier moment; pendant ce temps, la brigade Boer, qui s'était tenue en arrière de Melegnano, était venue appuyer les troupes engagées; elle prit position près de Castello-Bernardi et occupa ce domaine, choisi comme point de jonction, jusqu'au moment où les derniers blessés furent transportés; elle y reçut les détachements qui se retiraient de Melegnano, tandis que l'ennemi, passé sur la rive gauche du Lambro, balayait la route dans le sens de sa longueur, à partir de la Capuccini. Une violente pluie d'orage, et sans doute aussi l'intention de marcher sur Pavie, engagèrent l'ennemi à cesser le combat; la division Berger continua sans être inquiétée davantage sa marche vers Lodi en sa qualité d'arrière-garde du 8e corps.

« Dans ce combat, comme toujours, nos troupes se sont héroïquement battues; le rapport du commandant de l'armée fait ressortir surtout la bravoure éclatante des officiers, qui, donnant l'exemple à leurs troupes, étaient toujours les premiers au combat, et trop souvent, hélas! trouvaient aussi les premiers la mort des héros. Nous n'avons pas encore le détail des pertes faites au combat de Melegnano, en conséquence, nous ne pouvons pas donner dès à présent les noms des officiers tués et blessés; nous les ferons ultérieurement connaître. Notre perte, en tués et en blessés, s'élève à 250 hommes. Parmi les premiers, se trouve le général-major Boer, qui, grièvement blessé, a succombé pendant qu'on le transportait à Lodi. L'évacuation de Plaisance, décidée et ordonnée concurremment avec les mouvements de l'armée, a été effectuée le 9 et le 10. On a fait sauter les forts et les

blockhaus des ouvrages en terre, ainsi qu'un pilier et deux arches du pont de la Trebbia. La plus grande partie des canons a été chargée sur des chalands et remorquée par vapeurs dont les pionniers formaient l'équipage; il en restait quelques-uns pour lesquels il manquait des moyens de transport; on a encloué les uns, et on a fait éclater les autres. La garnison a marché vers Pizzighettone, et de là elle s'est réunie à l'armée. Lorsque toute l'artillerie et les munitions furent transportées à Mantoue, et qu'on eut brûlé le pont de l'Adda Pizzighettone fut aussi évacuée le 11 (1). »

(1) Pour faire diversion aux récits sérieux, nous donnons la narration du combat de Marignan faite par un zouave dans la forme excentrique particulière à ces braves soldats :

« Marignan, 8 juin.

« Bien sûr, les Autrichiens ont leur plan; mais il faut que ça soit un rude plan, vu que l'on n'y comprend rien du tout; après ça, c'est en allemand, et nous ne savons pas l'allemand pour le quart d'heure. On dit qu'ils filent un vilain coton. Je ne sais pas ce qu'ils filent, mais ils filent, v'là ce qui est certain, notoirement de Milan, où ils nous ont laissés possessifs de douze mille sacs, ce qui fait que si, comme dit la chanson :

« Dans le service de l'Autriche,
« Le militaire n'est pas riche,

les Français, contrairement, pourront dire qu'ils ont le *sac;* ah! c'est dommage qu'ils n'aient pas laissé leurs bottes, cristi! les belles bottes qu'ils ont; il faut que ce soient des bottes de sept lieues, car ils courent si fort que nous ne pouvons pas les attraper. On suppose qu'ils s'en vont dans un endroit où ça me fait l'effet qu'on y exécutera une contredanse, puisqu'ils appellent ça le *quadrille à terre* (quadrilatère) : quand ils voudront; invitez vos dames, et en place! nos dames, à nous, sont invitées; ce sont des demoiselles nées natives de Bayonne, nous les avons fourbies hier au soir, et elles sont parées pour aller *aux balles.*

« Nous voilà donc partis, le 1er zouaves et nous : nous avalons un grand polisson de ruban de queue de quatre heures sans voir un seul habit blanc; enfin, sur les cinq heures du soir, nous arrivons dans un endroit qu'on appelle Melegnano, où étaient les *Tedeschi;* nous avançons en colonne; aussitôt à l'entrée du village, on nous salue d'une fusillade!... oh! mais là, quéque chose de rupin; merci, nous allons vous rendre votre politesse. On nous crie : A la baïonnette! allons-y et gaiement, et il tonnait! et il éclairait! et il pleuvait! double trempée, celle de l'eau et celle du feu. Mais le drôle de l'affaire, c'est les Autrichiens qui ont voulu y aller aussi de leur petite baïonnette; seulement, comme ils ne savaient pas s'en servir, nous leur avons enseigné la chose; malheureusement, c'est une leçon perdue, la démonstration leur ayant entré dans le ventre en même temps que dans la mémoire. Pendant ce temps-là, on nous canardait des maisons, fallait voir; ça commençait à devenir taquinant; nos képis tournait à l'écumoire, nous éprouvions le besoin d'en finir; alors nous avons fait le siége des maisons, et nos gaillards ont com-

Voici, d'après un homme de guerre n'appartenant à aucune des nations belligérantes, un résumé des opérations accomplies :

« Au début, les armées françaises en Piémont possédaient un front d'attaque peu étendu, comparativement à l'immense territoire possédé par les Autrichiens, obligés de contenir par de fortes garnisons des places dans lesquelles la révolte était habilement soufflée depuis trois ans. Aussi les armées tudesques étaient-elles peu nombreuses, difficiles à réunir et à masser. Le plan présenté par le baron de Hess au début de la campagne était bien sage. « Si vous l'entreprenez, disait cet homme de guerre de l'école de Napoléon et du prince Charles, alors que Giulay est de l'école des Mélas, ou retirez-vous derrière l'Adige et laissez-les se débrouiller, ou poussez vivement dès le début. Emparez-vous de Novi, de Suse, des débouchés du mont Genèvre et de la Corniche; les Français ne pourront arriver : vous prendrez Turin, combattrez chez vous, et vous retirerez dans vos lignes. » La première partie du programme n'ayant pas été accomplie, il s'en est suivi des défaites qui ramènent à la première opération indiquée et dont l'exécution est confiée à son auteur

« Voyons donc en quoi ont consisté les victoires de cette première partie de la campagne.

« Le combat de Montebello a été une simple reconnaissance de l'armée autrichienne ; il est évident que celle-ci n'aurait pu s'établir solidement sur un terrain si voisin de nos forces et de la route de Gênes.

« On ne s'est pas, du reste, battu à Casteggio, n'en déplaise au bulletin publié. Le syndic est bien fier de pouvoir dire que les barricades établies par la garde nationale pour défendre le village ont été suffisantes pour le préserver de toute souillure. La cavalerie piémontaise a seule été engagée sur la grande route.

mencé à déloger et à filer par l'autre bout du village où les attendait l'artillerie, qui les a fièrement détériorés.

« L'affaire terminée, et ayant besoin de nous rafraîchir, nous descendons plusieurs dans une cave, et qu'est-ce que nous trouvons? des Autrichiens; comme ils étaient désarmés et pas rassurés, nous ne voulions pas leur faire de mal, seulement nous voulions les faire sortir de derrière les futailles, et ils s'y refusaient; il paraît qu'on leur avait fait accroire que les soldats français les mangeraient; nous leur avons dit que nous nous nourrissions mieux que ça. Nous avons fait un cas de prisonniers; il y en avait un bon : un gaillard de près de six pieds, un colosse; comme il savait le français, nous l'avons interrogé; voilà qu'il se met à nous dire : « Vous avez la victoire aujourd'hui, mais l'Autriche a encore 500 mille « hommes dont vous voyez l'échantillon, » et se campant sur la hanche, il ajoute : « Qu'est-ce que vous dites de 500,000 hommes comme ça? — Je dis, répond un « zouave qui se trouvait là, que c'est des hommes f..... » Nous avons joliment ri, excepté l'Autrichien. »

« A Palestro, manœuvre habile des Autrichiens dont le but était d'isoler entre les deux rivières l'armée piémontaise qui, privée de l'appui du maréchal Canrobert, était broyée sans le dévouement du 3e de zouaves.

« A Magenta domine un fait que l'histoire doit constater. Le mouvement de l'armée française se massant sur sa gauche, a été préparé avec une discrétion et une habileté qui décèle le savoir du major général. Malheureusement l'ennemi, parfaitement renseigné, connaissait les moindres circonstances du mouvement. Appuyé sur des données sûres, et ne croyant pas à l'existence de soudaines inspirations, il prépara habilement un piége qui devait jeter l'armée dans le Tessin si Giulay eût su établir son quartier général en face de Turbigo et non à Magenta, trop loin du lieu de l'action au début. Qu'avait-on à faire à Turbigo ? s'opposer énergiquement à la marche en avant du corps de Mac-Mahon, afin d'anéantir les divisions venant avec confiance par le pont de Buffalora. Au lieu de confier à un autre ce poste qui était la clef de voûte, il fallait y être en personne, et ne pas renouveler la faute de Liprandi à Inkermann.

« Dès qu'on laissait Mac-Mahon passer, la victoire se changeait en défaite; la journée vigoureuse du pont de Magenta restera comme une des manœuvres les plus glorieuses, mais que des Français seuls pouvaient exécuter. Les bâtiments de Ponte-Nuovo n'ont pas été, comme on l'a dit, enlevés en dix minutes : ils ont été pris et repris cinq fois. Ce n'est que lorsque de nouvelles divisions ont pu déboucher pour soutenir la garde, abandonnée à ses propres forces depuis plus de deux heures, que la position est restée acquise au prix des plus douloureux sacrifices.

« Une fois ce point enlevé, et Mac-Mahon débouchant par la gauche, la défaite de l'Autrichien était assurée, et il a fallu tout son courage pour qu'une simple défaite ne se changeât pas en déroute. Mais comme les chefs ont bien payé de leur personnel du côté des Français, deux généraux tués; du côté des Autrichiens, six blessés. Là, pas de mouvement de terrain autre que celui de Ponte-Nuovo. Une plaine immense, hachée par des haies de vignes et de mûriers; pas de cavalerie possible, pas d'éminence convenable pour l'artillerie. Aussi l'infanterie a-t-elle supporté tout le fardeau, et l'on a vu charger des masses composées de toutes les armes mêlées, dirigées par des officiers qui ne leur appartenaient pas. Ce fait seul indique une défense aussi énergique que l'attaque.

« L'affaire de Binasco est de peu d'importance, mais celle de Melegnano est autrement grave. Ce village de Melegnano, assis en pays plat au milieu d'une belle route bordée à droite par des rizières, à gauche par une plaine unie, et défendu à la tête par un cimetière à

gauche et un peu en contre-bas, aurait pu être broyé par le canon avant d'être attaqué par l'infanterie. Un seul boulet est venu mettre son cachet à l'entablement de la maison qui fait face à la route (1). »

L'ennemi a vu ses rangs s'apauvrir de 30,000 combattants. Sa retraite s'est effectuée sur de larges bases; il se masse derrière des lignes naturelles de défense, et l'armée française laboure toutes les

(1) Les zouaves avaient placardé sur leurs tentes la pièce suivante, qu'ils supposaient rédigée par un général autrichien fantastique, appelé par eux le baron de Montencroupmeister :

« Le plan mûri depuis longtemps par l'Autriche, dans le silence du cabinet, s'exécute à merveille; fatiguée d'avoir à protéger un peuple qui l'en récompense par la plus ingrate résistance au fouet et à l'impôt, elle avait décidé de s'en débarrasser; mais, pour ne pas avoir l'air de quitter bénévolement des possessions qui lui ont été échues par les traités, elle a cherché une querelle d'Allemands aux Piémontais, sachant fort bien que la France s'en mêlerait, cette nation sauvage et anthropophage dont l'arme atroce est la baïonnette et les soldats des chacals.

« Un peuple civilisé ne pouvant, par dignité, se mesurer avec une telle nation, nous avons dû songer, non à la combattre loyalement, mais à l'anéantir; pour cela il fallait l'allécher par des apparences de victoires, afin de l'attirer peu à peu dans notre quadrilatère, duquel pas un de ces Caraïbes ne sortira.

« Le premier appât leur a été tendu à Montebello, ils y ont mordu; nous voulions connaître au juste le déploiement de leurs forces; bientôt, parfaitement renseignés, nous avons feint de fuir, mais c'était pour attirer les barbares vers le quadrilatère.

« Ce premier pas fait, nous avions besoin de voir un peu ces fameux zouaves dont on parle tant, et comme il n'y en avait pas à Montebello, nous avons provoqué une affaire à Palestro, où nous savions en rencontrer; nous les avons vus, ces prétendus héros, ils se battent comme des crocheteurs; ils ont jeté 400 de nos braves dans le canal, et ils appellent cela faire la guerre; quoi qu'il en soit, ce nouveau piége nous a réussi, car nous sommes parvenus à attirer encore les sauvages vers le quadrilatère.

« Quelques jours après, nous faisions un pas immense vers notre but avec la bataille de Magenta; l'affaire a été menée si habilement, que nous avons laissé nos ennemis persuadés qu'ils avaient remporté une victoire, et ils le sont tellement, qu'ils ont fait chanter un *Te Deum*.

« Continuant notre plan, nous avons évacué Milan, où ils n'ont pas manqué d'entrer, mais ils ont été profondément démoralisés en ne nous y trouvant plus.

« De Milan, nous nous sommes retirés vers Lodi, et nous avons attiré les ennemis à Melegnano, c'est-à-dire de plus en plus vers le quadrilatère.

« Nous n'avons pu accomplir tout cela sans de grands sacrifices; nous avons perdu environ 40,000 hommes, mais ce sont 40,000 bouches de moins à nourrir; l'ennemi nous a pris un certain nombre de canons, mais ce sont autant de bouches de moins à bourrer; beaucoup de nos soldats ont, dit-on, passé à l'ennemi, et nous lui avons laissé une quantité notable de prisonniers: c'est une tactique très-habile de notre part, car ces prétendus déserteurs et ces soi-disant prisonniers

routes de l'immense pays qui lui livre ses artères. Attendons actuellement que s'ouvre le second acte. Il est tout à l'avantage de la France. L'attaque convient à son tempérament, et le siége de Sébastopol a prouvé que la persévérance est une des qualités qui le distinguent et qu'on lui refusait. La Lombardie conquise, la Vénétie se présente à son tour avec ses places fortes qui ne sont pas à dédaigner. Dans ces nouveaux travaux nous allons voir des capacités ignorées qui vont surgir, des manœuvres savantes qui feront école, et au bout de la carrière un résultat riche de gloire pour la France.

CHAPITRE VII.

Garibaldi reçoit une médaille d'or. — Combat de Castenedolo. — Une matrone intrépide. — Entrevue avec Garibaldi. — Les Autrichiens évacuent Pavie, Plaisance et Lodi. — 1,800 Autrichiens écrasés par quatre compagnies de zouaves. — Une famille entière fusillée par les Autrichiens. — Voyage de l'Empereur, de Milan à Brescia.

Le roi Victor-Emmanuel avait fait publier l'ordre du jour suivant:

« *Commandement général de l'armée sarde.*

« ORDRE DU JOUR.

« Pendant que l'armée alliée se tenait encore sur la défensive, le général Garibaldi, à la tête des chasseurs des Alpes, des rives de la Dora s'élançait hardiment sur le flanc droit des Autrichiens, avec une rapidité de mouvement extraordinaire ; en peu de jours, il ar-

sont autant de défenseurs dévoués qui, le jour venu, seront pour nous de vaillants auxiliaires; ils n'attendent que notre signal pour jeter l'effroi et la mort dans les rangs ennemis.

« Bref, nous n'avons pas gagné de bataille, mais nous avons gagné les frontières de la Vénétie, et nous voilà dans le quadrilatère, où nous attendons l'ennemi pour l'écraser.

« Tel est le plan aussi habile qu'heureusement exécuté qui doit avoir pour résultat la destruction complète d'une peuplade barbare et révolutionnaire.

« Baron de MONTENCROUPMEISTER. »

rivait à Cesto-Calende, d'où, après avoir chassé l'ennemi, il pénétrait sur le territoire lombard et venait s'établir à Varese. Là, attaqué par le feld-maréchal Urban avec 3,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux et 4 canons, il soutenait, quoique dépourvu d'artillerie, une lutte acharnée dont il sortait vainqueur.

« Par d'autres combats successifs, il s'ouvrait le chemin de Côme; là il repoussait encore les Autrichiens, et il s'emparait de leurs magasins et de leurs bagages. Ces beaux faits d'armes forment le plus bel éloge des jeunes volontaires qui, organisés par leur brave chef alors que l'ennemi réunissait déjà de nombreux bataillons sur nos frontières, ont combattu comme de vieux soldats. Ils ont bien mérité de la patrie. S. M., se plaisant à leur témoigner sa plus haute satisfaction, a ordonné de faire connaître à toute l'armée les noms des braves chasseurs qui se sont le plus distingués, ainsi que les récompenses qu'il leur accorde par le présent ordre du jour.

« Médaille d'or à la bravoure militaire, Giuseppe Garibaldi, général des chasseurs des Alpes ; croix d'officier de l'ordre militaire de Savoie, Medici, lieutenant-colonel ; croix de chevalier du même ordre, Succhi, major ; médaille d'argent à la bravoure militaire, Cenni, Puggi, de Cristoforis, capitaines ; Prebustini, lieutenant ; Pedotti, Guerzoni, sous-lieutenants ; Vigevano, chasseur ; mention honorable, Corenz, lieutenant-colonel des chasseurs des Alpes, et à vingt-deux capitaines, lieutenants, sous-lieutenants, sergents et soldats.

« Au quartier général principal, Milan, le 8 juin 1859.

« D'ordre de Sa Majesté, le lieutenant général,
chef d'état-major de l'armée,

« Della Rocca. »

Garibaldi vint à Milan recevoir des mains du roi la médaille d'or. Il fut également reçu par l'Empereur, qui eut avec lui un assez long entretien. Le célèbre condottiere repartit bientôt, et peu de temps après il eut un engagement avec les Autrichiens, à Castelnedolo (1).

(1) Nous avons déjà donné des extraits de correspondance exposant d'une manière attachante plusieurs côtés de cette physionomie si excentrique du commandant des chasseurs des Alpes. Voici encore quelques fragments intéressants de l'excursion d'un touriste suivant en amateur la colonne de Garibaldi.

Il arrivait à Côme par la frontière suisse de Chiasso, moins inaccessible que celle de Ponte-Tresa. En s'embarquant à Lugano, il avait fait rencontre d'une matrone qui le prit sous sa protection et fit le voyage avec lui. Voici comme il la dépeint :

« C'est un vrai type de matrone italienne, l'œil vif, la parole vibrante et énergique, douce et caressante au besoin. En route, tout le monde la sa-

Désirant établir un pont sur la Chiese, pour maintenir ses communications avec Brescia, il avait placé une partie de ses troupes à Rezzato et Treponti, pour faire face aux avant-gardes autrichiennes, arrivées jusque-là. Ses troupes, campées la nuit dans la campagne, à deux ou trois milles en avant de Brescia, à Santa-Eufemia, reçurent l'ordre de marcher vers quatre heures du matin. Le 1er régiment, commandé par le colonel Cosenz, s'avança le premier; le colonel

luait, et elle saluait tout le monde. Lorsqu'elle me parlait des Autrichiens, elle avait des éclairs dans le regard; toute sa personne s'épanouissait et s'attendrissait au seul mot d'Italie. J'avais affaire à une ardente patriote. La moitié du voyage s'effectua en bateau à vapeur sur le lac, l'autre moitié dans une calèche que cette dame et moi nous louâmes à frais communs. A peine étions-nous entrés sur le territoire lombard que des gardes bourgeoises, à qui le service militaire est confié depuis la disparition des Autrichiens, se sont approchés de nous. Ils ont salué ma compagne de voyage avec les plus grandes marques de respect et n'ont pas eu l'air seulement de s'apercevoir de ma présence. Bientôt deux hommes de peine ont apporté une énorme caisse clouée très-solidement et qui paraissait fort pesante; ils l'ont hissée sur la voiture, et les chevaux sont repartis au galop dans la direction de Côme. Autour de nous les ravins, les montagnes cachaient des Autrichiens qui avaient garde de se montrer. Ils attendent, dans cet état de vagabondage, le retour de la faveur populaire qui leur fait complétement défaut en ce moment. « Ils sont là, dit la matrone en me désignant les montagnes, mais ne craignez rien, ils nous laisseront passer. D'ailleurs, s'ils nous attaquent, il y a sur la voiture, dans cette caisse que vous avez vue, deux bons fusils de munition avec de la poudre et des balles. Vous en prendrez un et moi l'autre. » Je commençais à dresser l'oreille. Je voyageais décidément avec une Spartiate. Elle me raconta qu'elle avait toujours eu l'honneur d'être suspecte aux Autrichiens; qu'en 1848, elle avait fait huit mois de prison à Mantoue pour délit politique. L'heure de sa vengeance avait sonné, pensait-elle. Elle avait deux fils, l'un de vingt ans, l'autre de vingt-deux. Tous les deux se battaient pour la cause italienne, l'un en Piémont dans les bersaglieri, l'autre dans les chasseurs des Alpes, sous les ordres de Garibaldi. Ils avaient reçu mission de leur mère de tuer autant d'Autrichiens que possible en souvenir des huit mois de prison de Mantoue. D'après ce que cette dame me racontait, ils s'en acquittaient fort bien. La caisse qu'elle avait prise à Chiasso était destinée à Garibaldi; c'était, ou je ne m'y connais pas, de la contrebande de guerre. S'il avait pris fantaisie aux Autrichiens des montagnes de venir visiter nos colis, nous étions fusillés. »

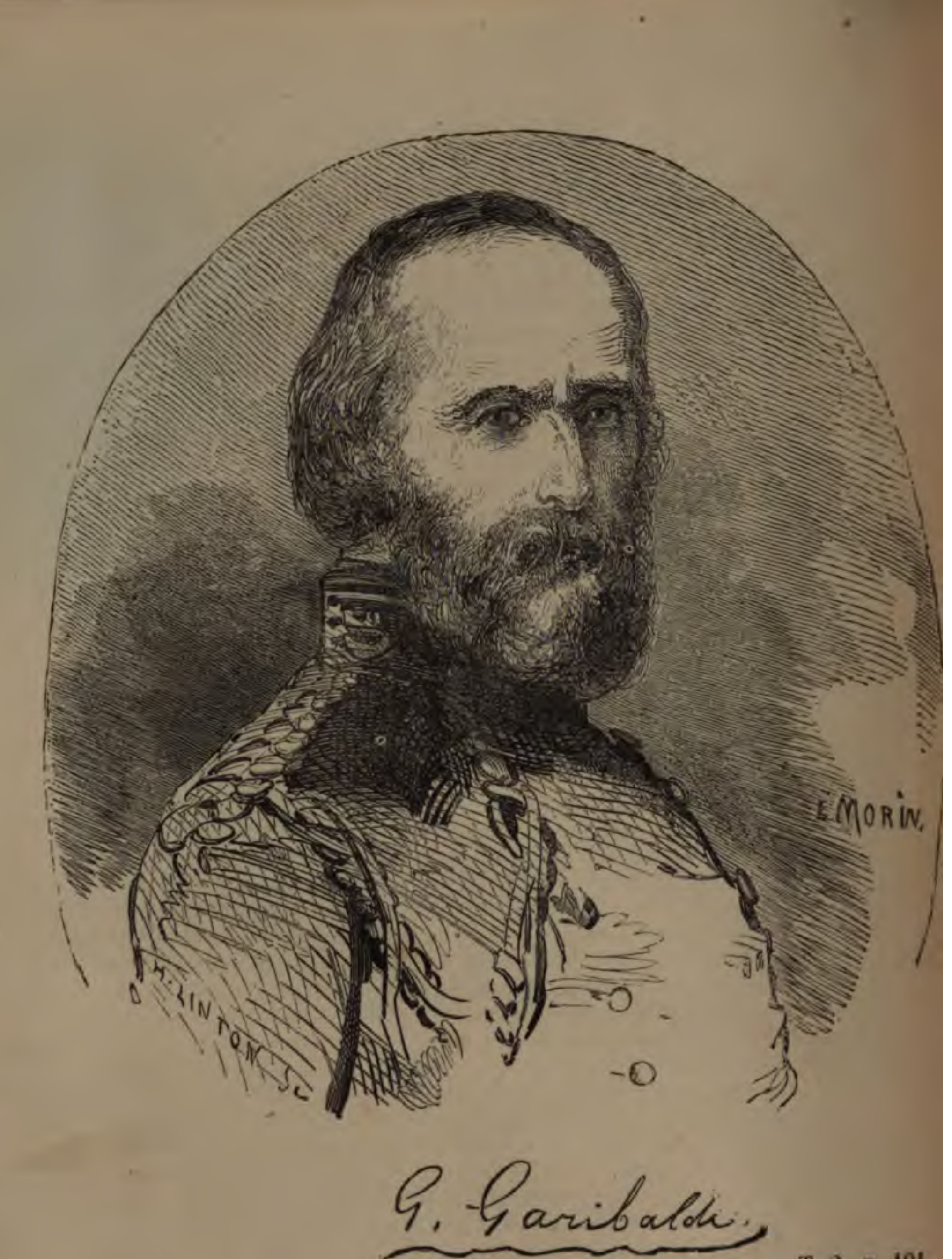
Lorsque les voyageurs arrivèrent à Côme, il était six heures du soir. Le touriste décrit ses impressions à l'aspect de la ville, du lac et du paysage. Il continue ainsi : « Quelle horreur du bon Dieu, qu'un si beau site soit « resté pendant quarante-cinq ans la propriété des Autrichiens ! » me disait ma compagne de voyage. Elle me montrait l'endroit où les hommes de Garibaldi avaient fait leur première descente sur Côme, le 26 mai au soir. C'est

Dürr s'était joint à lui, à la tête de quelques compagnies prises aux trois régiments des chasseurs des Alpes. Les Autrichiens, cachés derrière de petites collines, étaient tout proches, leur nombre inconnu. Au moment où on se disposait à les attaquer, ils prirent eux-mêmes l'initiative. Deux cents uhlans furent signalés qui se portaient sur le flanc droit du corps de Garibaldi. Aussitôt le colonel courut à leur rencontre, les repoussant et les poursuivant pied à pied pendant trois

une haute montagne, assez sauvage par le haut et très-escarpée, qui domine la ville à l'ouest. A sa base, elle a un aspect plus riant; on y voit des jardins très-élégamment disposés et de jolies petites maisons de plaisance assises sur des pelouses en face du lac. Les intrépides Garibaldiens ont fait irruption par les rochers comme un vol d'aigles; ils se sont abattus sur les jardins et ont tout bousculé, charmilles, bosquets, murs de clôture, et puis les Autrichiens qui les attendaient en bas. Ce fut un beau fait d'armes; les habitants de Côme illuminèrent pour célébrer le départ des Autrichiens. »

Le narrateur dépeint ainsi les habitants de la ville et les volontaires Garibaldiens :

« J'appris en arrivant à Côme que Garibaldi, de retour d'une reconnaissance qu'il avait faite du côté de Varèse avec quelques hommes seulement, se trouvait dans cette ville, logé à l'hôtel de l'Ange. Tout son corps d'armée était aussi à Côme, sauf quelques patrouilles occupées à explorer les environs. C'était pour moi un bonheur inespéré. Je me jetai presque aux genoux de ma protectrice, la suppliant, puisqu'elle avait tant de crédit, de me faire présenter à Garibaldi. Elle me répondit que, le lendemain, à neuf heures, un homme viendrait me prendre de sa part et me conduirait chez le général. Je passai ma soirée à battre la ville, à examiner les Garibaldiens, dont je n'avais vu qu'un échantillon très-imparfait à Lugano. Je m'étais trompé, en pensant qu'ils avaient tous la même tenue. Il y en a beaucoup qui ont la petite jaquette dont étaient revêtus les volontaires arrêtés à Ponte-Tresa, mais plusieurs autres portaient la grande capote de laine bleue des soldats piémontais; quelques-uns n'avaient absolument aucune tenue. Mais ils ont tous la mine martiale et l'allure décidée; je ne saurais mieux les comparer qu'à nos petits gardes mobiles de 1848. Leurs officiers ont des uniformes piémontais : tunique verte, courte et pincée à la taille; galons d'argent aux manches et torsades aux épaules, simples ou multiples pour distinguer les grades. La plupart de ces volontaires, soldats ou officiers, marchaient dans les rues bras dessus, bras-dessous avec les jeunes gens les plus élégants et les plus distingués de la ville. Ceux-ci avaient tous, à leur boutonnière ou à leur chapeau, des cocardes aux trois couleurs. Cet ornement est presque obligatoire pour tous les habitants; les hommes en usent sobrement, mais les femmes en sont couvertes : elles en ont autour du cou en guise de cravate. Les broches de leurs corsages sont remplacées par des cocardes. Beaucoup de gens poussent le patriotisme jusqu'à se moucher et éternuer dans des drapeaux réduits aux proportions et au rôle de foulards. A l'heure de la retraite, toute la population s'est précipitée sur les pas des clairons; ne sachant rien



T. 2. p. 101.

heures. Après un avantage aussi marqué, ses 800 hommes ayant réussi à en faire reculer environ *dix mille*, et craignant avec si peu de forces de se laisser entraîner inutilement trop loin du reste des siens, sans leur donner la possibilité de le rejoindre à temps en cas de besoin, le colonel fit sonner la halte afin de réunir ses hommes épars et séparés par nombre de canaux dont les prairies étaient coupées. Malheureusement, le colonel Dürr, éloigné à une certaine distance en

de mieux à faire, j'ai suivi la foule et j'ai vu de près, j'ai coudoyé ce patriotisme lombard qui commençait à me gagner aussi. Il n'y a rien de contagieux comme ces enthousiasmes populaires. Je marchais côte à côte avec de jeunes troupes, gracieusement enlacées de Garibaldiens et de jeunes filles de Côme, dont l'admiration pour ces jeunes héros ne connait vraiment pas de limites. »

Le tumulte des rues empêcha le voyageur de dormir. Le matin, il était habillé, lorsqu'un Garibaldien vint le prendre pour le conduire à son général. Voici comme notre touriste raconte son entrevue : « Garibaldi occupe, à l'hôtel de l'Ange, un appartement composé de deux pièces. Il reçoit dans sa chambre à coucher. On fait antichambre dans le salon. Dans cette antichambre, j'ai trouvé le marquis Raimondi, le marquis Luis Perro Lambertaisghi, plusieurs autres comtes et marquis et des dames de qualité. Un sergent sert de maître des cérémonies à ce beau monde; c'est un rude gaillard, aux mains calleuses, la figure encore toute noire de poudre. Je lui remis ma carte, qu'il porta au général. Je fus introduit à mon tour. J'éprouvai quelque émotion à franchir le seuil de cette chambre, dans laquelle se trouvait un homme dont l'intrépidité aventureuse s'est acquis, en peu de jours, une si belle renommée. A Paris on lui donne déjà des proportions légendaires : on en fait une sorte de Schamyl italien. Chacun l'habille à sa façon, et dans tous les costumes dont on l'affuble, j'en ai vu bien peu qui ne lui donnassent un peu l'air d'un brigand calabrais. Un feutre pointu, un visage féroce plongé dans une chevelure et dans une barbe épouvantables, une blouse, une large ceinture ornée d'une douzaine de pistolets d'arçon; dans sa main, un grand sabre nu, tel est le personnage de la légende. Il apparut peut-être dans cet état sur les murs de Rome, il y a dix ans. Mais les temps sont changés, et aujourd'hui Garibaldi n'est pas *ce qu'un vain peuple pense*. L'homme est petit, frêle et nerveux; il est même blond. Mais son petit œil gris a des reflets d'acier poli. Il a les cheveux coupés ras. Il porte toute sa barbe; mais elle ressemble à celle du premier venu de nos flâneurs du boulevard, si ce n'est qu'elle commence un peu à grisonner. Je ne sais pas s'il est cruel; il a la mine fort douce; on lui donnerait presque le bon Dieu sans confession. Il est même civilisé au point de porter un pince-nez à cause de sa vue qui s'affaiblit. Ce personnage, encore très-vert, à qui l'on donnerait tout au plus quarante ans, en a cinquante-trois. Il est habillé, comme tous les généraux sardes, d'un habit bleu avec des broderies d'argent au collet et aux manches. Lorsque je suis entré, il m'a fait asseoir près de lui et a commencé par me donner la main. Puis il m'a dit, dans le meilleur français que j'aie

ce moment, ou n'entendit pas, ou, cédant à l'entraînement d'une bravoure irréfléchie, loin de suivre cet ordre, continua de son côté à faire sonner la charge et à se pousser toujours plus avant, jusqu'à une petite colline dont les chasseurs des Alpes furent maîtres un instant; mais alors les Autrichiens les enveloppèrent brusquement, et le colonel Cosenz, pour venir à leur secours dans cette situation périlleuse, dut abandonner sa première intention de se replier peu à

entendu depuis que j'ai franchi les Alpes, des paroles fort polies et fort obligeantes. Je me suis félicité devant lui d'avoir obtenu un entretien avec un homme de son importance, dans un moment où il avait bien autre chose à faire qu'à me recevoir. Je lui ai parlé aussi de l'idée que se faisaient de lui ceux qui ne l'ont pas vu. Il a souri à peine et a paru faire assez peu de cas de l'opinion qu'on avait de sa personne. « Si vous voulez suivre ma colonne, « a-t-il dit, je vais vous en donner le moyen. » Il a rédigé un sauf-conduit sur lequel il a mis sa signature et le cachet de son état-major. « Avec ça, « a-t-il ajouté, vous pourrez marcher avec nous jour et nuit, donner des coups de fusil aux Autrichiens et en recevoir; écrire nos exploits et les vôtres. »

Le correspondant donne ici des détails biographiques sur Garibaldi, et sur son fils, jeune homme de vingt deux ans, qui se bat à ses côtés comme un lion; sur sa femme, morte de fatigue et de douleur dans les montagnes de la Romagne en mettant au monde un enfant qui mourut aussi. Nous avons, dans notre premier volume, esquissé la biographie de Garibaldi; nous ne reviendrons pas sur ce sujet, et nous reproduirons seulement la fin du récit de notre touriste :

« Garibaldi dit-il, a l'estime et la confiance de ceux qu'il commande. Au combat, il est toujours en avant. Dans les marches les plus longues, il n'est pas accessible à la fatigue; il dort à peine; il mange la maigre pitance du soldat, et sait comme lui souffrir de la faim. Il était né pour être chef de partisans; il en a l'audace, la ruse, et ce don d'ubiquité, objet de terreur pour ses ennemis. Il paye à ses soldats une solde de quatre sous par jour, et ils sont satisfaits. »

Au siége de Laveno, les Autrichiens avaient fait un prisonnier à Garibaldi. Le général Urban lui demanda le lendemain :

— Combien vous paye votre général?

— Quatre sous.

— C'est un florin par jour qu'il faudrait à des soldats comme vous autres · si vous voulez vous battre avec nous, je vous le donnerai.

— Je préfère les quatre sous de mon général.

Le général demandait à ce même prisonnier combien ils étaient d'hommes dans l'armée de Garibaldi. — Deux mille, répondit celui-ci dédaigneusement; puis se retournant vers un groupe de bourgeois qui se trouvaient là, il dit en italien : *Asino lo dira a te quanta forza a il nostre generale!* (Ane que tu es, plus souvent que je te dirai de quelle force peut disposer notre général!) Trois colonels sont placés sous les ordres de Garibaldi : le colonel

peu. Il s'élança donc auprès d'eux. Dürr, le sabre en main, pressé par les ennemis, tomba en criant : Vive la Hongrie ! En quelques minutes, plusieurs officiers et un assez grand nombre de soldats furent mis hors de combat. Les troupes, si peu nombreuses et diminuées encore par le transport des blessés, débandées d'ailleurs d'avance par le fait du terrain, reculèrent écrasées par des forces si supérieures, et perdirent le terrain valeureusement et péniblement conquis. 150 hommes tués ou blessés, sur 800 engagés dans cette petite affaire, disent assez combien la lutte fut vive.

« Vers deux heures, ajoute un correspondant, des chariots de blessés repassaient sur cette route, faite hier au soir en chantant, et rentraient dans Brescia, qu'ils avaient quitté sous une pluie de fleurs. Et cette lettre, commencée devant une illumination, j'achève de vous l'écrire sous le drapeau noir de l'ambulance, où expire le brave capitaine Brouzetti. »

Garibaldi, qui était accouru, remit ses troupes dans leur position primitive après avoir causé de grandes pertes à l'ennemi. Averti de ce qui se passait, le roi Victor-Emmanuel ordonna à la 4e division de

de Cosenz, le colonel Medici et le colonel Arduino. Le premier s'est distingué au siége de Venise. Le second s'est fait une belle réputation de bravoure lors du siége de Rome, à la défense du Casino des Quatre-Vents. Le colonel Arduino est un vétéran qui a fait la guerre d'Espagne. Il est le seul décoré. Toutes les proclamations du général Garibaldi sont contre-signées du commissaire sarde près de son corps d'armée, M. E. Visconti Venosta. Tel est l'homme énergique, supérieur et modeste, on peut ajouter l'honnête homme, à qui le roi Victor-Emmanuel, d'accord avec l'Empereur, a confié une armée de 4,500 hommes. C'est le chiffre exact et officiel, y compris deux aumôniers, quatre cantinières et un Anglais fantaisiste, qui suit l'expédition, avec une excellente carabine, uniquement pour tuer une douzaine d'Autrichiens. On avait mis en doute d'abord les services que Garibaldi pouvait rendre ; ils sont considérables. Il a été un centre de ralliement pour beaucoup de patriotes, qui ne se seraient pas enrôlés dans l'armée à cause de leur position sociale ; ce sont autant de cœurs et de bras qu'il utilise pour la cause de l'indépendance. Il fait une guerre toute locale, une guerre de guérillas, dans un pays de montagnes, dont il connaît tous les recoins et pour lequel il faut des aptitudes spéciales. Par ses attaques imprévues, il sait faire d'utiles diversions, et dérange toute la stratégie du général Urban par des retraites prodigieusement habiles. Ce brave Urban l'envoie à tous les diables et se promet bien de le faire fusiller s'il parvient à le saisir. Garibaldi, de son côté, a juré de faire pendre Urban. Il soulève les populations, jette au milieu d'elles le premier cri de liberté. Il est l'étincelle qui porte l'incendie. Fidèle à sa parole, il ne combat que pour l'affranchissement de l'Italie. Aucun autre cri n'a retenti dans les rangs de son armée ; il en fait une question d'honneur et de discipline militaires.

l'armée sarde de prendre position. Le général Cialdini porta une partie de sa division à Rezzato pour soutenir Garibaldi. Les Autrichiens, après avoir fait sauter le pont sur la Chiese, devant Monte-Chiari, se retirèrent à Castenedolo. L'armée française vint occuper Brescia et les environs en se mettant en ligne avec l'armée sarde.

Après la journée du 4 juin, le général Giulay avait transporté son quartier général à Cava Frigozzi, petite ville située sur la rive gauche de l'Adda, entre Pizzighitone et Crémone, position bien choisie, car l'armée autrichienne était à la fois protégée par l'Adda, dont les ponts avaient été coupés, et par la nature du pays, où les défilés sont nombreux. Pour l'obliger à abandonner cette position, Napoléon III, par une manœuvre aussi savante qu'habile, et qui était probablement la déduction du plan de la bataille de Magenta, prescrivit au maréchal Baraguey-d'Hilliers d'enlever Marignan (Melegnano), la clef de voûte de la position ennemie. Marignan enlevé, les Autrichiens, pour ne pas être coupés en deux, furent obligés d'abandonner Pavie et même Plaisance. On comprend qu'il fallait que Napoléon III eût frappé bien juste à Marignan pour décider l'Autriche à abandonner les deux places qui dominent toute cette partie de la vallée du Pô, et dont elle avait fait la base de ses opérations en envahissant le Piémont.

Depuis le commencement de la guerre, l'armée autrichienne avait été massée entre Pavie et Plaisance. Les généraux ennemis avaient cherché à faire de Pavie une place centrale qui pût servir d'appui aux réserves. La nature même des approvisionnements qu'on avait faits dans cette ville, et les travaux qu'on ne cessait d'y exécuter, prouvent 'importance qu'on y attachait. Quant à Plaisance, cette ville était encore plus importante au point de vue militaire. Napoléon III, dans son rapport sur la bataille de Magenta, indique que sur ce point l'armée française avait rencontré des obstacles insurmontables. La ville de Plaisance est, en effet, dans une situation défensive excellente, et il y avait 20,000 hommes. En 1800, lors de la campagne de Marengo, Murat s'empara de Plaisance le 8 mai, après une défense de trois jours. Il y fit beaucoup de prisonniers et enleva des magasins considérables. La garnison autrichienne se retira dans la citadelle, mais, pressée de toutes parts, elle capitula le 17 mai. Plaisance, à cette époque, n'avait pas l'importance militaire qu'elle a aujourd'hui. Les traités de 1815 ayant autorisé l'Autriche à mettre des garnisons à Plaisance et dans la citadelle de Ferrare, cette puissance s'occupa, avec cette persévérante et infatigable ténacité qui la caractérisent, de fortifier ces deux positions, Plaisance notamment. Pour mettre le pont, qui fait son importance militaire, à l'abri d'un coup de main, elle imposa au duché de Parme la construction tout autour de la place de redoutes capables de soutenir un siége. L'enceinte de vieilles

murailles fut renforcée de tours et d'autres travaux de défense. Ces travaux forment, par leur réunion, un grand et solide camp retranché où un corps assez nombreux pourrait trouver un abri et braver des forces supérieures. Ils avaient coûté des sommes considérables et donné lieu, de la part du duché de Parme, à de vives réclamations. L'Autriche sortait de son droit et de la lettre même des traités de 1815 en lui imposant des travaux qui n'avaient d'autre but que de renverser sa propre puissance défensive en Italie.

Pour abandonner de telles places sans même essayer de soutenir un siége, il faut, nous le répétons, que la bataille de Magenta et le combat de Marignan aient frappé juste et fort. Sans doute, ainsi que le dit Napoléon Ier dans ses *Mémoires*, les places fortes ne peuvent seules tenir lieu d'une armée, mais elles sont le seul moyen que l'on ait pour retarder, braver, affaiblir, inquiéter un ennemi vainqueur. La ville de Plaisance valait bien le sacrifice d'une garnison, et elle pouvait être un obstacle aux dispositions stratégiques prises par Napoléon III pour la suite de la campagne, en donnant lieu à un siége qui pouvait être long et faire perdre à l'armée alliée de braves soldats. Les approvisionnements en tous genres que les Autrichiens avaient réunis à Plaisance et qu'ils y laissèrent en évacuant précipitamment la ville et en faisant sauter la citadelle, prouvent d'ailleurs clairement qu'ils étaient loin de s'attendre à un échec aussi grave que celui de Magenta. Ce fait suffirait seul pour démontrer l'importance de cette grande journée, qui sera placée dans l'histoire au nombre des batailles les plus glorieuses et les plus décisives qui aient eu lieu en Europe.

Voici quelques faits importants qui se rapportent au départ des Autrichiens de Pavie:

Le 7, jeudi, les Autrichiens, après avoir fait partir les autorités civiles et militaires, avec tout ce qu'il y avait de précieux dans la ville, contraignirent le municipe à s'adjuger, pour un prix fort exagéré, un grand dépôt de vivres et autres objets, et ensuite ils lui consignèrent les magasins, les quartiers et les cinq hôpitaux militaires, qui étaient remplis de blessés transportés de Montebello, de Palestro et aussi de Magenta. L'état dans lequel on trouva ces malheureux était vraiment pitoyable. Ils gisaient pêle-mêle, abandonnés à eux-mêmes, en proie aux souffrances les plus atroces, sans recevoir aucun traitement, et plusieurs sans être même pansés. On retira des blessures des balles qui y étaient depuis quinze jours. On constata des inflammations qui remontaient à plusieurs semaines; on trouva des blessures qui dataient de trois ou quatre jours, qui n'avaient pas encore été sondées ni pansées. Il n'y avait dans les hôpitaux ni charpie, ni bandes, ni lingerie, ni médicaments, car tout avait été em-

porté sur l'ordre du colonel qui commandait les ambulances. En présence de ce spectacle déchirant, toutes les haines tombèrent, et tout le monde rivalisa de zèle pour venir en aide à ces malheureux. En ce moment, les hôpitaux furent pourvus de tout le nécessaire. Tous les médecins de la ville accoururent spontanément offrir leurs services, et les dames de la ville, se transformant en sœurs de charité, vinrent prodiguer leurs soins à leurs ennemis blessés qui souffraient.

Après le départ des Autrichiens, la ville, doutant encore de sa délivrance, n'osait presque pas s'abandonner à la joie que cet événement lui faisait éprouver. On parcourait les rues, on visitait les quartiers et les fortifications pour s'assurer de leur absence. Cependant, lorsque la nuit arriva, quelques jeunes gens plus audacieux commencèrent à crier: *Fuori i lumine e le bandiere*! «Sortez les lumières et les drapeaux ! » et en même temps ils abattirent les aigles. Cependant le municipe, sachant qu'aux environs de la ville il y avait encore de fortes patrouilles de uhlans, fit rentrer les drapeaux et calma l'enthousiasme du peuple, craignant de cruelles représailles. Aussi la soirée se passa-t-elle tranquillement et sans incident. Le lendemain 8, la nouvelle s'étant répandue aux environs, beaucoup de monde venant des campagnes et des villages voisins accourut dans la ville pour s'assurer du fait et pour faire ses provisions. Le marché était encombré d'une foule immense, et partout on s'entretenait avec effusion de cet heureux événement, lorsqu'on vint annoncer que les Autrichiens revenaient. En effet, vers neuf heures du matin, on vit arriver une forte troupe de uhlans, le pistolet au poing, qui, courant par le *Corso orientale*, eurent bientôt dispersé tout le monde; et chacun effrayé se sauva à leur apparition, d'autant plus qu'on vit arriver à leur suite plusieurs bataillons d'infanterie avec de l'artillerie. Mais le général Paumgarten ne tarda pas à rassurer tout le monde, déclarant qu'il respecterait la vie et les biens des habitants, puisqu'ils avaient si bien traité ses blessés. En effet, sauf des réquisitions de vivres, on n'eut rien autre chose à déplorer, et le lendemain les Autrichiens se retirèrent définitivement, laissant le gouvernement de la ville à la municipalité.

Plaisance était entourée d'un côté par le Pô, avec deux forts, et dans le reste du pourtour par deux grands forts et sept redoutes, le tout détruit par l'explosion. Un de ces grands ouvrages exhalait une odeur fétide. On retrouva sous les décombres seize cadavres, et le bruit populaire voulait que, sous les ruines, il y en eût beaucoup d'autres. Dans une autre redoute, on a trouvé les cadavres de deux officiers. Les mineurs qui avaient fait sauter le pont de Trebbia étaient des Hongrois qui, l'œuvre de destruction accomplie, ne vou-

lirent par rejoindre et prévinrent les Français, à leur arrivée dans les murs de la ville, de se défier d'un magasin n° 3, renfermant des poudres et devant sauter par suite d'un système percutant établi à l'intérieur, derrière la porte. Sur ces indications, on pénétra par une autre ouverture, et le danger trop réel fut évité. La ville eût été détruite. Le château proprement dit était un ouvrage ancien, simple caserne fortifiée, sans importance comme défense; mais la ville était entourée d'une chemise en bon état sur presque tout le contour. Deux forts intérieurs armés étaient destinés à foudroyer la ville; c'était une position fort belle, très-tenable, et depuis six ans, plus de huit millions avaient été dépensés pour l'érection des ouvrages extérieurs que la mine venait de détruire.

La mine, préparée par eux avec art pour faire sauter la ville, était établie dans le palais Farnèse, grand édifice en briques commencé depuis longtemps, et toujours en construction. Ils avaient mis le feu au pont de bateaux qui mène de Plaisance à Lodi, et, une fois passés précipitamment, braqué deux pièces de canon pour empêcher les citoyens de l'éteindre. L'œuvre de destruction s'accomplit donc sans qu'il restât vestige du pont. Depuis, on ramassa des barques dans le pays, et, avec une activité sans pareille, on recommença le travail. Le général d'Hautemare venait deux fois par jour activer le travail, car il avait ordre d'évacuer Plaisance pour se diriger avec ses 12,000 hommes sur Mantoue. Tout le long du Pô, les Autrichiens avaient noyé poudre, riz, vieux fusils, projectiles et denrées de toute espèce. Aussi voyait-on, dès le matin, de nombreux essaims de femmes et d'enfants venant arracher au fleuve très-rapide ces dépouilles opimes.

« J'ai passé le fleuve en bateau, dit un correspondant, et compté, à sept heures du soir, 20 barques déjà accouplées pour former le nouveau tablier. Arrivé sur l'autre rive, à 500 mètres de ses bords, j'ai trouvé la route coupée par un ouvrage à six faces, construit par les Autrichiens. Le relief en est considérable et le fossé excellent. Malgré la difficulté d'y pénétrer, par suite des obstacles accumulés devant son unique entrée, je suis parvenu à l'intérieur et suis resté saisi d'un sentiment de stupeur. Une très-belle caserne en briques occupait le centre de l'ouvrage, et une poudrière était dans un des angles. La mine a fait sauter le tout, et les débris de tant de briques dispersées en tous sens accusent l'importance que devait avoir l'établissement. D'énormes pièces de bois équarries sont encore debout au milieu d'autres renversées, et semblent accuser l'existence de portiques et d'un observatoire. Mais ce qui m'a vivement émotionné, c'est que les bois brûlent toujours, quoique cinq jours nous séparent de la catastrophe. Une odeur pestilentielle s'échappe de ces ruines au pied desquelles la colonne doit passer demain matin. Comme le génie au-

trichien a l'habitude des mines à étage, j'ai craint qu'une nouvelle explosion rendît victimes nos braves soldats, qui seraient passés au bord de cet épaulement sans se douter du danger, imaginaire peut-être, mais trop réel à mes yeux; j'ai prévenu le général par un exprès. J'ai trouvé la campagne dévastée depuis le Pô jusqu'au village de Bucon-Porto. La nuit m'a saisi à cet endroit, mais la nuit claire d'Italie m'a permis de remarquer que rien sur la route n'accusait le passage d'une armée. Je suis passé à Caza-Pasterlengo, et j'arrive exténué à Lodi. Les Français n'ont pas passé dans cette ville, évacuée définitivement par l'ennemi le 11, postérieurement à l'évacuation de Plaisance, après avoir brûlé le pont de bateaux sur l'Adda, avec les mêmes précautions que celles prises à Plaisance. L'Empereur, parti dimanche passé de Milan, était le lundi à Gorgonzola, le mercredi à Treviglio, le jeudi à Martinengo, et à Brescia aujourd'hui samedi. »

Il y a peu de chose à dire sur Lodi. Cette ville, qui compte 2,800 habitants, était entourée d'une belle promenade enfermée dans une chemise en assez bon état, flanquée de quelques tours en briques, dont une très-élégante forme un des angles du château, belle caserne entourée de fossés profonds. Un pont sur chevalets servait à traverser la rivière; en se retirant, les Autrichiens l'avaient brûlé. Comme depuis, les eaux avaient baissé, on avait pu, sur les anciens pilotis, appliquer des ajûts et refaire un tablier nouveau. Il n'y avait eu dans la ville aucun dégât ni aucune fortification établie par les Autrichiens. On se plaignait de la décortication des arbres par l'ennemi, et l'on attachait à cette opération une idée de destruction qui n'existait pas. Pour recouvrir les gourbis habités par les chefs, les Autrichiens, à défaut de tuiles bombées, les seules que l'on connaisse en Italie, avaient pris les écorces des arbres de moyenne grosseur.

Il y avait une pyramide élevée en l'honneur d'un archiduc d'Autriche en 1838. Quatre inscriptions, destinées à rappeler ses bienfaits, furent barbouillées par les habitants. Cette ville, très-friande de liberté, était très-pavoisée, mais elle fut singulièrement déçue dans ses espérances. Aucun corps d'armée ne l'avait encore traversée. Le vin et la soie sont les principales industries du pays. Les cocons les meilleurs se vendent 2 francs 25 centimes les douze onces. Les plus estimés sont légèrement teintés en jaune; les blancs ont moins de valeur. Ils en ont actuellement de verts, provenant d'une nouvelle semence sur laquelle la maladie n'a pas sévi, et qui donne des produits abondants. Le goût des peintures murales est très-développé à Lodi, et plusieurs sont d'un goût irréprochable. Les églises, fermées à cause de la chaleur, n'offraient à l'extérieur aucun caractère remarquable.

Au moment où l'Empereur quittait Milan, on lui présenta un dra-



Le lac de Côme. T. 2. p. 263.

peau autrichien conquis dans les circonstances suivantes : Quatre compagnies se réunissent et entreprennent à elles seules un de ces coups de main hardis qui ne peuvent venir qu'à l'esprit d'un zouave et qui ne peuvent être exécutés que par ces soldats d'élite. Cette poignée de zouaves marche droit vers les 18,000 Autrichiens, qui ne les attendaient pas, les surprennent dans leur camp, se précipitent comme des furieux au milieu des tentes, bondissent de l'une à l'autre, frappent et tuent de tous côtés. Une panique immense s'empare de ces pauvres Allemands, pour qui le zouave est devenu un objet de terreur ; ils croient peut-être que toute l'armée française est derrière eux. Ils fuient, laissant tout derrière eux, tentes et munitions. Ils n'entendent même pas la voix des officiers. Dans ce désordre, les zouaves font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent et continuent la chasse des Autrichiens jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul dans le camp. Ils prennent deux drapeaux. Ils étaient un peu plus de cinq cents hommes et les Autrichiens étaient dix-huit mille environ. Le nombre des tentes a permis d'évaluer le nombre des soldats.

En se retirant, les Autrichiens coutinuaient leur système de déprédation. Ils essayaient de nier les atrocités dont ils étaient accusés, mais une enquête avait été ordonnée par le roi de Sardaigne, et le 12 juin, le comte de Cavour adressa aux légations sardes la circulaire suivante :

« 12 juin 1859.

« Monsieur,

« Par une dépêche-circulaire précédente, j'ai eu l'honneur de faire connaître aux légations de Sa Majesté les actes de spoliation auxquels l'armée autrichienne se livrait dans les provinces sardes qu'elle avait occupées. Je dois maintenant vous informer qu'une enquête judiciaire a été ordonnée par le gouvernement à ce sujet. Elle prouvera que l'Autriche a brutalement violé les lois de la guerre, et que la conduite de ses troupes n'est pas celle qui distingue les nations civilisées.

« Les résultats de cette enquête seront en leur temps communiqués aux légations. Mais il y a aujourd'hui un fait qui vient d'être légalement constaté par l'autorité judiciaire, et que je dois signaler à l'indignation des cabinets de l'Europe entière. Publié par la presse, il ne serait peut-être pas cru ; le gouvernement doit le faire connaître lui-même et en garantir l'exacte vérité.

« Le 20 mai, le jour même de la bataille de Montebello, vers les onze heures du matin, les troupes autrichiennes étaient campées sur les hauteurs de Torricella, petite commune de la province de Voghera. Une patrouille, après avoir arrêté l'huissier du tribunal qu'elle avait

rencontré sur son chemin, et l'avoir forcé à lui servir de guide, entra dans le village et pénétra dans la maison des fermiers Cignoli.

« Là, après une perquisition minutieuse dans toutes les parties de l'habitation, ordre fut donné par les soldats à tous les membres de la famille Cignoli, ainsi qu'à quelques autres individus qui se trouvaient par hasard dans la cour de la ferme, de les suivre.

« La perquisition avait fait découvrir dans la maison une petite flasque en cuivre, contenant une quantité minime de petit plomb de chasse.

« Les personnes arrêtées étaient au nombre de neuf, savoir : Cignoli (Pierre), âgé de 60 ans; Cignoli (Antoine), 50 ans; Cignoli (Jérôme), 35 ans, Cignoli (Charles), 19 ans, Cignoli (Barthélemy), 17 ans; Setti (Antoine), 26 ans; Riccardi (Gaspard), 48 ans; San Pellegrin Herménegilde, 14 ans; Achille (Louis), 18 ans.

« Il y avait aussi un vieillard de soixante ans et un enfant de quatorze. La patrouille les conduisit devant le commandant autrichien qui se trouvait sur la grand'route, à cheval, au milieu de ses troupes. Après avoir échangé quelques mots en allemand avec les soldats qui amenaient ces prisonniers, le commandant dit à l'huissier qui avait servi de guide de rester à sa place; puis il ordonna aux neuf malheureux paysans, qui ne savaient se faire comprendre, et qui tremblaient de tous leurs membres, de descendre dans un sentier qui longeait la route. Ils avaient à peine fait quelques pas que le commandant donna à un peloton, rangé sur le chemin, le signal de faire feu.

« Huit de ces malheureux tombèrent raides morts; le sieur Cignoli, mortellement blessé, ne donnait plus signe de vie. Les troupes autrichiennes se remirent en marche, et le commandant, se tournant vers l'huissier, lui dit qu'il pouvait s'en aller, et afin qu'il ne lui arrivât pas d'être retenu par les troupes qui étaient encore dans les environs il lui donna un billet qu'il devait présenter le cas échéant, et qui lui servirait de sauf-conduit. Ce billet était une carte de visite, qui portait, sous une couronne de comte, ce nom :

Feldmarschall lieutenant Urban.

« Cette carte figure au dossier de l'enquête.

« Quelque temps après, les habitants se rapprochaient de l'endroit où cette épouvantable boucherie avait eu lieu. Le vieux Cignoli, qui avait repris connaissance, fut transporté à l'hôpital de Voghera, où il mourut cinq jours après.

« Des énormités pareilles n'ont pas besoin de commentaires. C'est là un assassinat aussi lâche qu'atroce et dont on pourrait tout au plus trouver des exemples parmi les barbares et les sauvages.

« Vous êtes prié, monsieur, de donner communication de cette dépêche au ministre des affaires étrangères du gouvernement près duquel vous êtes accrédité, et je vous prie en même temps d'agréer, etc. »

Les journaux anglais raillaient les Autrichiens au sujet de leur reculade, et voici ce qu'on lisait dans le *Times :* « Qu'on ne parle plus de la lenteur des Autrichiens. Il est aujourd'hui prouvé qu'ils sont capables d'exécuter les évolutions les plus rapides. Il ne faut accuser que leur général si Turin n'a point été occupé, si les passages des Alpes ne se sont point trouvés fortifiés, si Gênes n'a point été assiégé avant l'arrivée des Français. Il paraît que le mois de juin agit tout autrement que le mois de mai sur l'armée autrichienne. Du train qu'elle y va, elle serait aujourd'hui à Lyon, si au lieu de son mouvement de recul, elle s'était portée en avant. Au mois de mai, nous la voyons levant des contributions dans les plaines de Piémont, ramassant le grain des granges et des greniers avec toute l'activité de la souris et du moineau. Puis, soudain, le vent tourne, sa politique change, elle ne veut plus entendre parler que d'une seule maxime : « Laissez aller. »

« Le matin du 1er juin, les Sardes cherchent l'ennemi : plus d'Autrichiens! Sardes et Français courent jusqu'à Mortara. Bah! les fuyards avaient franchi le Tessin! Enfin, ils sont atteints à Magenta, où se livre une rude bataille. Rendons-leur justice, ils se sont bien battus, mais seulement en opérant leur retraite. A dater de cette époque, à peine si le télégraphe court aussi vite qu'eux Nous entendons parler de leur passage à Belgiojoso. Pavie est démantelée, puis évacuée. Plaisance vient après : Plaisance, la clef de la Lombardie, la forteresse du Pô la gigantesque citadelle élevée à tant de frais! Enfin, nous venons d'entendre dire que l'armée autrichienne a franchi l'Adda, laissant derrière elle, ou mieux semblant fuir avec horreur ce pont de Lodi, qui lui rappelle de si *uncomfortable* souvenirs.

« A l'heure qu'il est, elle ne doit pas être loin de Crémone, et déjà peut-être en vue de Mantoue. Voilà donc les Autrichiens dans leur fameux triangle formé par Peschiera, Vérone et Mantoue, terrible position où il y a onze ans Charles-Albert n'a point osé suivre Radetzki. Est-ce donc là qu'ils veulent se battre? Charles-Albert a pu réduire Peschiera, il est probable que Napoléon III en fera tout autant. Si Peschiera tombe, le lac de Garde est entre les mains du vainqueur; la vallée de l'Adige est tout ouverte, et Vérone reste avec une seule ligne de communication qui aboutit à Venise. Mais Venise se trouve elle-même en grand danger. Une fois entre les mains des alliés, ceux-ci s'emparent de la ligne de l'Adige, comme ils ont déjà fait de celles du Pô et de l'Adda. »

La correspondance suivante, datée du 17 juin, fait connaître la route suivie par l'Empereur depuis son départ de Milan :

« Depuis le départ de Milan, qui a eu lieu dimanche 12 juin, l'Empereur a couché ce jour-là à Gorgonzola, le lundi à Cassano, le mardi à Triviglio, le mercredi à Covo, le jeudi à Calcio. Ce soir, l'Empereur est attendu à Travigliato, et demain il fera son entrée à Brescia. Sa Majesté est presque toujours à cheval, au milieu de la poussière des routes, sous un soleil ardent. Elle tient à s'associer, autant que peut le faire un général en chef, aux fatigues et à la vie du soldat en campagne. Cet exemple est d'un salutaire effet sur l'armée, qui poursuit courageusement ses rudes étapes, qui supporte la chaleur, la poussière, la soif, avec une héroïque constance. Les journées deviennent accablantes; le soir, le ciel se charge de nuages, l'orage arrive, et les hommes qui ont sué tout le long du jour se couchent sur la terre humide. Il a plu ainsi toutes les nuits depuis huit jours. Le soldat résiste à tout; le moral est bon. Le long des routes, il chante en essuyant son front ruisselant de sueur. Il invente des procédés ingénieux et plaisants pour se garer du soleil. Les uns font d'immenses visières avec des tiges de bois ajoutées au képi et recouvertes d'un mouchoir. Ils trouvent, pour les moments de halte, des abris propices à l'ombre des haies ou des arbustes. Ils les quittent à regret quand il faut se remettre en marche. Un très-grand nombre, pour ne pas s'en séparer, emporte l'arbuste et se le plante dans le dos. Rien n'est plus bizarre à voir défiler que ces bosquets ambulants; cela ressemble étrangement au rêve de Macbeth.

« Nous suivons lentement, presque toujours au pas de nos chevaux, les étapes de l'armée. Si quelquefois nous passons devant un régiment, nous sommes très surpris le lendemain, lorsque nous nous remettons en route, de le trouver campé à quelques lieues plus loin. C'est ainsi que nous avons retrouvé au village de Caravaggio la division tout entière du général Vinoy, que nous avions laissée la veille au soir à quatre kilomètres derrière nous. A propos de cette division Vinoy, ce sont des régiments de cette division, le 52ᵉ de ligne et le 93ᵉ, avec le 9ᵉ chasseurs, qui, dans la journée de Magenta, ont commencé l'attaque, une heure et demie avant l'arrivée du corps du général Mac-Mahon. Chaque bataillon s'engageait successivement au fur et à mesure qu'il débouchait par le pont de Boffalara. En sorte donc qu'il est juste de proclamer la part glorieuse que ces braves régiments ont prise au succès de cette journée. Je l'eusse fait plus tôt, si j'avais eu les renseignements qui me sont arrivés depuis. Il n'est jamais trop tard pour dire la vérité et rendre justice à qui de droit. Le pays à travers lequel nous conduit la fortune de la guerre est un des plus beaux et des plus riches. Nous voyons de près ces belles plaines de la Lombardie dont vous avez entendu si souvent vanter la fertilité. Tout

y germe à souhait : les blés sont superbes et déjà en pleine maturité ; de beaux cerisiers se penchent au bord des routes et tentent le passant. Les fleurs sauvages que nos soldats ramassent dans les fossés ont des parfums énergiques. Malgré l'excessive ardeur du ciel italien, les champs conservent toujours une humidité suffisante. On ne voit pas, comme en d'autres pays, l'herbe calcinée dans les prés et les fruits brûlés avant d'avoir atteint leur maturité. La nature a pourvu à tout. Elle a ménagé partout des cours d'eau qui entretiennent une perpétuelle fraîcheur. Ils sortent des montagnes voisines et se répandent, par une foule de petits canaux qu'on leur a ménagés, le long des champs qui boivent cette humidité féconde, et au bord des chemins. Chaque route, je crois vous l'avoir dejà dit, côtoie un petit canal d'eau courante. On pourrait presque aller en bateau à côté des diligences. Cette eau perpétuelle, ce chemin liquide et diaphane à côté de la route poussiéreuse, égaient le voyage. Nos troupes ont trouvé un grand soulagement dans le voisinage de ces canaux ; à chaque instant les soldats n'avaient qu'à se baisser pour se désaltérer et se rafraîchir. Ils apprécient parfaitement les beautés du paysage et savent cueillir, chemin faisant, les souvenirs artistiques qui marquent la plupart de leurs étapes. A Romano, ils ont visité la demeure et le tombeau de Rubini. La veuve du célèbre ténor, qui ne quitte plus cette retraite et le voisinage de ce tombeau, a reçu la visite d'un grand nombre d'officiers français.

« Entre Romano et Covo, qui sont deux villages très-rapprochés, une partie des troupes a passé à gué la rivière du Seglio. Les hommes avaient de l'eau jusqu'à la ceinture. A Covo l'Empereur a logé dans une délicieuse villa appartenant au comte Secco d'Arragone. Il a causé longtemps et assez familièrement avec ses hôtes, assis sur le seuil de la porte. Mademoiselle d'Arragone, qui est une très-jeune personne, presque un enfant, n'osait pas se laisser présenter à l'Empereur, et cependant mourait d'envie de le voir. L'Empereur est allé lui-même la chercher dans le salon où elle se cachait et l'a fait asseoir près de lui. On lui a présenté dans cette ville plusieurs habitants du pays auxquels Sa Majesté a fait un accueil très-affable. L'Empereur a fait beaucoup d'amis dans ces contrées. Pendant l'étape de Covo, on a arrêté trois espions qui ont été remis entre les mains du maréchal Canrobert. Le maréchal est venu prendre l'avis de l'Empereur, et il a été décidé qu'on leur ferait grâce de la vie. L'Empereur a reçu à Covo trois notables du village de Calcio, qui ont pu le renseigner utilement sur les intentions de l'ennemi. L'histoire de ces trois notables mérite de vous être racontée.

« Le général Urban et son corps d'armée passaient à Calcio dimanche dernier. En arrivant dans le village, le général autrichien, qui est



très-fantaisiste de sa nature, a l'idée de prélever sur Calcio une réquisition exemplaire. Il fait savoir à la municipalité qu'il lui faut 100 bœufs, 100 tonneaux de vin, 100 sacs d'avoine et 12,000 zwantzigs dans l'espace de sept minutes. Il était impossible de donner tout cela au général Urban, et surtout de le lui donner en si peu de temps. Il y avait folie à le demander. Les habitants de Calcio lui délèguent trois de leurs concitoyens chargés de lui représenter que là où il n'y a rien, le diable perd ses droits, que par conséquent il peut renoncer aux siens. Ces délégués étaient M. Antonio Rici, avocat, M. Reselli et M. Bonetti, propriétaires. Ils demandèrent au terrible général s'il voulait transiger pour quatorze mille zwantzigs. Avec cette somme il pourrait s'acheter des bœufs, des tonneaux de vin et des sacs d'avoine. C'était du reste tout ce dont on pouvait disposer. L'offre des délégués ne fut pas acceptée, et le général Urban trouva ingénieux de les retenir en otage. Il les a même laissés quarante heures sans manger. Au bout de ce temps, les otages ont trouvé le moyen de s'enfuir et se sont empressés de venir raconter à leurs concitoyens le résultat de leur mission. — L'Empereur les a vus et les a interrogés. Ils ont fourni, dit-on, des renseignements précieux sur les positions ennemies. A Calcio, l'Empereur est descendu dans la villa du comte Oldofredi. Il y a là un parc magnifique dans lequel l'Empereur s'est promené longtemps. Le bureau des postes pour le service spécial de l'armée s'y était installé sur un petit monticule, dans un bosquet où chantait le rossignol. Nous n'avons pas fait un long séjour à Calcio. Cependant il a fallu y dîner et y passer la nuit.

« Nous sommes arrivés à Brescia ce matin à huit heures. La ville est assez grande, très-pittoresquement située à l'extrémité d'un contrefort des Alpes, dont les mamelons, découpés en courbes gracieuses, dominent Brescia. Il me semble que les Autrichiens auraient pu s'établir sur ces mamelons dans d'assez fortes positions. Brescia, comme toutes ces villes que nous traversons, était déjà conquise au roi Victor-Emmanuel par les sentiments qui animent la population. Le canon ne peut rien contre une telle force. Les armées autrichiennes en retraite ont vu, dans les rues de Milan, de Triviglio et de Brescia, flotter les drapeaux tricolores; elles sont passées sous ces drapeaux comme sous des fourches caudines. C'est ce qui explique pourquoi les Autrichiens sont découragés, pourquoi ils fuient toujours devant nous, sans même tenter un dernier effort pour retenir toutes ces capitales qui échappent, une à une, à leur domination. J'ai assisté à l'entrée, à Brescia, du roi Victor Emmanuel. Il était neuf heures du matin, lorsqu'il est arrivé à la porte Giovanni. Je m'étais arrêté un moment dans le campo santo; je lisais l'inscription gravée sur la tombe du général Nugent, mort, dit l'épitaphe, au service de sa patrie

(c'était en assiégeant Brescia en 1849), lorsque j'entendis éclater l'immense vivat qui accueillait le roi. Une foule compacte s'était portée de ce côté de la ville, la municipalité en tête. Les corporations avec leurs bannières, les femmes avec des couronnes et des fleurs, attendaient le cortége royal. Les balcons et les fenêtres étaient ornés de tentures et pavoisés comme à Milan, comme partout où nous sommes passés. Je ne sais pas vous dépeindre cette exaltation qui, par moment, est voisine du délire. Vous pouvez cependant vous en faire une idée en vous souvenant que Brescia s'est toujours distinguée par sa fidélité à la cause italienne. Napoléon Ier lui rendait cette justice, et en 1848 elle fut une des plus ardentes à vouloir secouer le joug autrichien.

« Le roi Victor-Emmanuel a reçu, à son quartier général de Palazzolo, une délégation de la cité qui venait lui demander le renouvellement du pacte fondamental de 1848, et lui exprimer toute la joie, *generale esultanza*, des habitants pour les rapides succès de l'armée alliée. Les délégués terminaient ainsi leur supplique :

« Daignez, Sire, avec cette bonté qui vous honore, donner l'assu-
« rance aux habitants de Brescia que vous serez leur Roi, comme ils
« seront heureux et fiers de se proclamer votre peuple. »

CHAPITRE VIII.

Passage de l'Adda par l'armée française. — Les pontonniers. — Le général Lebœuf. — Marche du 5e corps pour rejoindre l'armée. — Une journée de l'Empereur à Brescia. — Le drapeau du 2e régiment des zouaves reçoit la croix. — Napoléon III concentre et masse autour de lui ses corps d'armée. — Mort du général de Cotte. — Une fatale méprise. — L'Empereur à Lonato. — Les cent bœufs du général Zobel. — Combat de Sanzeno. — Le lac de Garde. — Nouveaux détails sur l'organisation de la Lombardie. — Le quadrilatère.

L'évacuation de Lodi par les Autrichiens avait été, sinon la conséquence rigoureuse, au moins la suite immédiate du combat de Melegnano. Aussi, la surprise du 1er corps fut grande quand, au lieu de se diriger sur la place de Lodi, il reçut l'ordre d'aller passer l'Adda à la hauteur de Triviglio. Ce passage effectué les 12 et 13 juin, alors que l'Adda était énormément grossie par les orages des derniers jours, fut une belle page ajoutée à l'histoire des pontonniers (6e régiment d'artillerie, ex-15e de l'arme). L'organisation de l'artillerie française par

la loi du 18 floréal an III (17 mai 1795) comprenait un bataillon de pontonniers de huit compagnies. Aujourd'hui ce corps, composé de 16 compagnies (12 de pontonniers, 4 de conducteurs) et un cadre de dépôt, tient habituellement garnison à Strasbourg, où le voisinage du Rhin permet de l'exercer à la manœuvre des équipages de ponts et aussi à la confection des ponts de chevalets, de radeaux et de bateaux. Il se recrute principalement parmi les bateliers et les ouvriers en bois et en fers. Un équipage de pont, attaché à une armée, transporte avec lui sur des chariots d'artillerie tout le matériel nécessaire à la construction d'un pont, opération souvent dangereuse, si l'on considère qu'elle a lieu la plupart du temps sous le feu de l'ennemi. Au passage de l'Adda, les Autrichiens étaient en fuite, mais les pontonniers français avaient à combattre les éléments, ce qu'ils firent avec courage et célérité, grâce à l'énergique impulsion du général Lebœuf, commandant en chef l'artillerie de l'armée d'Italie.

Né en 1809, M. Lebœuf est le plus jeune des généraux de division de son arme. Entré en 1828 à l'Ecole polytechnique, il en sortit comme sous-lieutenant élève à l'Ecole d'application de Metz. Ses beaux services en Afrique l'amenèrent rapidement au grade de colonel. Désigné, au commencement de 1854, pour prendre le commandement de l'artillerie de l'armée d'Orient, il fut nommé général de brigade après l'Alma, chargé de diriger l'artillerie des attaques de gauche au siége de Sébastopol. Commandant de batterie de la garde impériale après la campagne, il fut promu général de division le 30 décembre 1857. Ses dehors martials et son courage brillant, qui était devenu proverbial en Crimée, inspirent aux soldats une grande confiance, de même que sa profonde érudition dans les différentes branches de la science de l'artillerie fait l'admiration des officiers placés sous ses ordres. C'est le véritable chef de l'artillerie par le savoir comme par la bravoure. Voici la liste des généraux de brigade qui lui sont adjoints : Chef d'état-major : M. Mazure ; Directeur général des parcs, M. Borgella ; Commandant l'artillerie du 1er corps, M. Forgeot ; du 2e, M. Auger ; du 3e, M. Courtois-Roussel d'Hurbal ; du 4e, M. Soleille ; du 5e, M. de Fiéreck. Commandant l'artillerie de la garde impériale, M. de Sévelinges. Ils ont tous été éprouvés par les campagnes d'Afrique et de Crimée.

Précédemment, lorsqu'il fut question de jeter un pont sur le Tessin pour le passage de la garde, l'Empereur appela le capitaine dirigeant la compagnie de pontonniers, et lui demanda combien il lui fallait de temps pour assurer le passage de l'armée.

— Deux heures et demie, Sire, en nous dépêchant.

L'Empereur tira sa montre.

— Capitaine, je vous donne une heure et quart.

— Nous tâcherons d'arriver, Sire.

— Non, ne tâchez pas, *arrivez*.

On amarra les premières barques. L'Empereur mit pied à terre, et, malgré les observations de ses généraux et de ses aides de camp, il sauta sur ce commencement de pont. Les piquets mal assurés menaçaient d'être entraînés à la dérive par la violence du courant, et on le représenta encore une fois à l'Empereur. Il ne répondit même pas. A mesure qu'on attachait une nouvelle barque, il quittait la dernière et sautait sur celle-là. Lorsqu'un ouvrier passait auprès de lui, il lui disait à mi-voix: *Dépêchez-vous*, et l'autre courait. Enfin, une heure et quart après, le pont était assuré sur les deux rives, et la brigade Cler s'élançait au-devant des Autrichiens. Le capitaine s'essuyait le front, assis sur une pile de madriers; l'Empereur revint sur ses pas:

— *Commandant*, je vous remercie, lui dit-il en lui serrant la main.

Le 5ᵉ corps, sous les ordres du prince Napoléon, continua son mouvement en avant, pour faire sa jonction, à l'heure convenue, avec le gros de l'armée. Il avait franchi les Apennins au milieu des plus violents orages accompagnés d'un tremblement de terre. Un jeune conscrit faisant partie du 93ᵉ de ligne, division Autemarre, appartenant à ce corps, écrivait à la date du 15 juin la lettre suivante. Nous laissons à cette épître, rédigée par un laboureur des environs de Vouzon, son stye naïf et familier:

« Monsieur V...,

« Veuillez recevoir ces deux mots de lettre que je vous présente aujourd'hui 15 juin. Nous sommes à Plaisance et ne tardons que le moment de partir pour aller à Mantoue. Je peux vous dire qu'il y avait 16,000 Autrichiens à Plaisance, et qu'ils ont déguerpi trois jours avant notre arrivée. Ils ont laissé quinze pièces de canon, et jeté le reste dans le Pô; si bien que nous sommes entrés l'arme au bras. Je puis vous dire qu'à notre entrée dans Plaisance, tous les civils criaient: Vive l'Empereur! vive la France! vive l'Italie! Les dames nous prenaient par-dessous le bras, d'aucunes voulaient même nous embrasser; elles étaient toutes à leur porte nous offrant du vin à boire. Quelle chance d'être regardé comme cela! Ça ne durera pas, puisque nous allons prendre Mantoue, et qu'il faudra une grande bataille. On dit que ce sera bien rude, mais que nous en viendrons à bout.

« J'ai traversé les pays de la guerre. Quel massacre dans les champs de blé, dans les fourrages, dans les vignes! c'était tout à plat. Nous marchons beaucoup et nous peinons sous la chaleur. Ce qui nous fatigue surtout, c'est d'avoir un poids trop lourd sur le dos. Quelquefois par-dessus le sac, nous avons pour huit jours de vivres; comptez en tout 70 livres sur le dos; il faut faire étape avec cela. Je puis

vous dire que jamais de ma vie je n'ai vu un pays pour avoir de si belles prairies et de si beaux froments. Il y a aussi des champs de riz comme chez nous des champs de seigle. La guerre n'a pas tout ravagé. Nous sommes passés à Pavie. Là encore nous avons été bien regardés. Les bourgeois de la ville nous ont donné à tous, chacun à chacun, un demi-litre de vin, du fromage et du saucisson. Ça ne nous a pas coûté un sou. Et qu'est-ce que faisaient les dames? Les dames nous prenaient le bras et nous promenaient par la ville. Quelles belles dames il y a dans l'Italie! Elles portent des crinolines comme en France, mais les robes sont plus brillantes. J'ai remarqué aussi qu'il y a des églises cent fois plus riches qu'en France. Tout le dedans est soufflé d'or.

« M. V..., je vous prie de me dire si vos seigles et vos froments, ainsi que vos prairies artificielles, ont bien réussi, si c'est beau et bien venu. Ça me fera plaisir d'apprendre comment vous aurez fait la moisson. Car, tout en marchant à l'ennemi, je n'oublie pas le pays, ni le plaisir de vous revoir. Vous ferez bien de me faire réponse, car plus je reçois de lettres, plus je suis content, éloigné comme je le suis de mes parents et amis. Au reste, n'affligez point mes parents de la guerre. Je suis en très-bonne santé, et j'ai entendu dire dans la compagnie qu'après une bonne bataille, que nous allons gagner, ça finira par un accord. — A. B.»

Voici quelle était à ce moment la composition du 5e corps. Il comprenait quatre brigades d'infanterie, savoir:

1re *division*: général d'Autemarre d'Ervillé, commandant. — 1re *brigade:* général Neigre: 3e régiment de zouaves, 75e et 89e régiments d'infanterie de ligne. — 2e *brigade:* général Corréard: 93e et 99e de ligne.

2e *division:* Général Uhrich, commandant. — 1re *brigade:* général Grandchamp; 14e bataillon de chasseurs à pied, 18e et 26e de ligne. — 2e *brigade:* général Cauvin du Bourguet, 80e et 82e de ligne.

Le chef d'état-major général du corps était le général de brigade de Beaufort d'Hautpoul, qui a pour sous-chef le colonel Henry, aide de camp du prince Jérôme. Le génie et l'artillerie étaient placés sous la direction des généraux de brigade de Coffinières et de Fiéreck. Les troupes de la division d'Autemarre, arrivées d'Afrique depuis un mois, avaient été employées à l'armée d'Italie en attendant la constitution définitive du 5e corps. Le 3e de zouaves s'était distingué à Palestro et le 93e de ligne à Montebello. La division Uhrich, qui avait quitté Paris à la fin de mai, était exclusivement formée de corps ayant fait glorieusement la campagne de Crimée.

Le 17, l'Empereur était à Travagliato sur la route de Brescia. Voici

le tableau que fait un officier d'une journée de Napoléon III en campagne :

« L'Empereur était logé dans une grande ferme, habitation du maire. Figurez-vous une grande cour ; à gauche l'habitation ; à droite un grand jardin séparé de la cour par une sorte de rampe. La cour est encombrée de voitures de voyage, de chariots. Les gens de l'Empereur, les domestiques de la ferme vont et viennent. Il est six heures du soir, l'Empereur descend de chez lui accompagné du maréchal Vaillant. Toute la maison militaire sort et se tient à distance. L'Empereur est assis sur une chaise. Une carte lui est apportée. M. Vaillant lui donne en communication plusieurs pièces. L'Empereur reste seul un moment, il appuie son coude sur une autre chaise qui se trouve à sa portée. Arrive un espion, l'Empereur se lève. On amène l'espion. Il l'écoute, mais à part. Un colonel est appelé, il remet dix louis à cet espion ; celui-ci a l'air très-satisfait. Arrive le maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angély ; l'Empereur se lève et va à lui. Arrivent d'autres généraux. La carte est apportée à plusieurs reprises. Arrive le roi en voiture. Bonnes poignées de main. Corrigez un peu l'air matamore que l'on fait au roi Victor dans son portrait, mettez-lui un costume de soldat cavalier très-simple, et vous aurez le portrait de Victor-Emmanuel. Il faut aussi brunir son teint et dessiner davantage ses traits. Véritable figure de franc soldat des camps. L'Empereur et lui vont dans un coin de la cour, à part, tous deux fumant force cigarettes. L'Empereur (il est huit heures), fatigué de rester debout, s'appuie aux brancards des chariots qui se trouvent là ; la conversation est gaie ; elle dure. L'Empereur s'étend sur la charrette. Le roi s'y appuie. Des généraux arrivent encore. La nuit, quoique avancée, permet cependant de voir la carte, elle est apportée de nouveau. Le roi donne des poignées de main à plusieurs personnes. Enfin, il était dix heures au départ du roi, et l'Empereur donnait congé à sa maison ; un quart d'heure après, il rentrait chez lui.

« L'Empereur mange peu. Il dort plutôt dans le jour que dans la nuit. Il travaille jusqu'à une heure du matin, se fait réveiller à trois heures, pour travailler encore. Dans la journée, il dort jusqu'à quatre heures, — quand il en a le temps. L'activité de l'Empereur est prodigieuse ; à peine arrivé, après une étape longue et fatigante, il se porte à droite, il se porte à gauche avec ses officiers d'état-major, voit, examine, étudie tout par lui-même, et ne rentre à son quartier que pour donner des ordres. Cette vie de fatigues, de dangers et de gloire, semble convenir à cette nature d'élite que l'armée est heureuse et fière d'avoir à sa tête. »

Le même jour, 17 juin, dans la soirée, toutes les maisons étaient illuminées à Brescia. La population entière se pressait dans les rues,

faisant fête aux soldats, se disputant l'honneur d'héberger les officiers. Le roi de Sardaigne passa la nuit dans cette ville pour attendre l'Empereur, qui devait arriver le lendemain.

Le 18, Napoléon quitta de bonne heure son quartier général de Travagliato. Il arriva à neuf heures à Brescia avec son imposante escorte. L'enthousiasme de la veille se réveilla avec plus de force. De toutes les bouches partaient le cri : *E viva il nostro Liberatore!* Vive notre Libérateur! Ce titre de libérateur de l'Italie restera à Napoléon III; il est consacré désormais par la reconnaissance des populations italiennes. L'Empereur habita à Brescia le palais Fenarolli. On n'éprouve aucun embarras dans ces villes d'Italie où les palais abondent pour trouver à un souverain une résidence digne de lui. Brescia en possède de splendides. La ville renferme des monuments remarquables, un hôtel de ville, un chef-d'œuvre d'architecture gothique, des façades d'églises en marbre blanc, taillées et ciselées en guipures, un vieux temple du temps de Vespasien et beaucoup d'autres merveilles.

Napoléon Ier, en passant à Brescia, avait honoré de sa présence la demeure des Fenarolli. Il avait couché une nuit dans ce même palais où son successeur est venu, à un demi-siècle d'intervalle, dans des conditions analogues, poursuivant avec le même bonheur et sous l'inspiration du même génie le cours de ses victoires. Au palais Fenarolli, on conserve religieusement la chambre où coucha le premier Napoléon. Rien n'a été remis en place; le lit, la table de toilette, et, dans un cabinet à côté, la table de travail, tout est resté dans le même état, dans le même désordre. Napoléon III, s'associant à ce respect, refusa de prendre l'appartement qu'avait occupé son oncle. Il s'installa dans une pièce voisine.

C'était l'arrivée de Garibaldi qui avait provoqué l'évacuation de Brescia et le mouvement des habitants. Ceux-ci, il faut le dire à leur honneur, ont de tout temps fait preuve d'une haine profonde pour les Autrichiens, et surtout d'une grande énergie. En 1849, Brescia s'est opposée pendant cinq jours à l'armée autrichienne : c'est la plus vigoureuse opposition qui lui ait été faite.

A côté des choses sérieuses une part est toujours réservée au comique. Lors de l'évacuation de Crema, près de Brescia, les habitants, dans leur joie, avaient pavoisé leurs maisons. Le drapeau italien flottait à toutes les fenêtres. Ils n'avaient fait exhibition de ces insignes insurrectionnels qu'après avoir eu la certitude que les dernières troupes autrichiennes étaient déjà loin de la portée de la vue; ils attendaient l'arrivée d'une reconnaissance de cavalerie française. Mais soit par curiosité, soit parce qu'ils ignoraient l'évacuation de cette ville, un petit détachement de uhlans se présenta quelques heures

après le départ général. Aussitôt les drapeaux rentrèrent dans les appartements, les décorations disparurent, mais si vite qu'on aurait pu affirmer que ce n'était qu'une illusion et qu'on n'avait rien mis au jour; on peut juger si la cavalerie française fut bien reçue après cette alerte.

Le 19, eut lieu à Brescia une cérémonie intéressante, la remise de la croix de la Légion d'honneur au drapeau du 2e régiment de zouaves. A midi, le régiment était en grande tenue, sous les armes; les officiers généraux s'y trouvaient; le maréchal Mac-Mahon, duc de Magenta, vint avec son escorte, fit former le carré, face en dedans, fit avancer le drapeau au milieu, et dit : « Soldats du 2e régiment de zouaves, l'Empereur, voulant conserver les habitudes de l'ancien Empire, a décrété que les drapeaux des régiments qui feraient une action d'éclat seraient décorés de l'ordre de la Légion d'honneur. Zouaves, vous méritez tous une récompense, car tous vous vous êtes montrés dignes du nom de Français; vous vous êtes avancés sur l'ennemi sans hésiter; vos pères qui vous contemplent sont fiers de vous. L'honneur de la bataille de Magenta vous revient. Le drapeau du 2e de zouaves est le premier de l'armée d'Italie qui sera décoré. Je suis heureux que ce soit dans le deuxième corps d'armée que je commande qu'un tel honneur soit rendu, et je suis fier que ce soit vous, soldats du 2e de zouaves dont la réputation ne s'est démentie ni en Crimée, ni en Afrique, ni à Magenta, qui ayez mérité cet honneur. Mais ce n'est point encore assez, zouaves, il faut que votre drapeau porte la croix d'officier de la Légion d'honneur. »

Alors, s'avançant vers le drapeau, il dit: « Aigle du 2e régiment de zouaves, sois fier de tes soldats ; au nom de l'Empereur, et d'après les pouvoirs qui me sont dévolus, je te donne la croix de chevalier de la Légion d'honneur. »

S'avançant de nouveau, il décora le drapeau aux cris de: Vive l'Empereur ! Il voulut parler de nouveau, mais l'émotion l'en empêcha. Puis, faisant approcher les soldats qui méritaient des récompenses, il donna cinq croix et vingt et une médailles militaires.

Une cantinière, la dame Trémoreaux, fut médaillée pour sa bonne conduite au feu. L'excellente femme avait suivi continuellement et pendant le plus fort de l'affaire la ligne des tirailleurs; c'est d'elle que les blessés recevaient les premiers soins. Elle se multipliait.

Le drapeau du 3e de zouaves, portait, de son côté, la médaille d'or à la valeur militaire qui lui avait été conférée par le roi Victor-Emmanuel.

L'Empereur passa trois jours entiers à Brescia. Depuis Milan c'était le plus long séjour qu'il faisait dans une ville. Dans les derniers jours, les étapes avaient été plus longues, les marches plus rapides. L'Em-

pereur s'était arrangé de manière à réunir, à concentrer autour de lui tous ses corps d'armée. Le corps du maréchal Canrobert marchait en ligne avec celui du maréchal de Mac-Mahon. L'armée sarde avait fait sa jonction avec l'armée française. Les troupes reprenaient haleine; elles s'étaient renforcées de plusieurs régiments de cavalerie. Les dragons, les cuirassiers, les lanciers de la garde étaient arrivés à Brescia. Ces trois jours de repos avaient ragaillardi le fantassin, harassé par la chaleur. L'état sanitaire était excellent. Tout annonçait qu'on était à la veille d'événements considérables.

Le 20, au soir, l'Empereur, ayant la certitude que l'ennemi avait évacué Montechiari, Castiglione et Lonato, donna l'ordre du départ.

Le 21 de très-bonne heure, on leva les camps et tous les corps d'armée se mirent en mouvement. Pour parer à toute éventualité, on avait fait à Brescia des travaux de défense et on y avait laissé en garnison le 33e de ligne. Il était caserné dans la vieille citadelle dominant la ville et dans laquelle les Autrichiens, vu la rapidité de leur fuite, avaient oublié 12 pièces de canon, des munitions, des vivres et... le gouverneur, que l'on avait fait prisonnier à son poste. Le même jour on campa à Castelnedolo.

Le 22 on était à Montechiari. Dans la nuit, le général de Cotte, aide de camp de l'Empereur, mourait subitement étant de service. Il paraissait en très-bonne santé le soir lorsqu'il s'était mis au lit. Vers minuit, des ordonnances à cheval s'étant présentées porteurs de dépêches, M. de Cotte dut s'éveiller pour les recevoir et leur parler. Il y avait deux dépêches, dont une adressée au roi Victor-Emmanuel. Au moment où M. de Cotte en faisait l'observation au porteur, en lui disant qu'il s'était trompé, et que le roi n'était pas à Montechiari, à ce moment, sa vue se troubla, et retombant, la tête sur l'oreiller, M. de Cotte exhala sa vie en deux soupirs. Cette mort foudroyante fut attribuée à la rupture d'un anévrisme.

La municipalité de Montechiari vint offrir à l'Empereur un pieux souvenir de nos victoires. Une colonne où étaient gravés les noms des officiers français morts en combattant avait été élevée sur le champ de bataille de Castiglione. En 1818, les Autrichiens renversèrent ce monument que la ville de Montechiari recueillit et conserva religieusement dans ses murs. L'Empereur accepta l'hommage et ordonna que cette colonne fût replacée au lieu même où elle avait été primitivement élevée.

Ici vient se placer une anecdote assez comique. Un détachement autrichien était envoyé de Peschiera par le chemin de fer pour porter du renfort au général Urban. Soit par suite d'une fausse manœuvre, soit intentionnellement, le mécanicien lombard qui conduisait le convoi partit à toute vapeur et amena le détachement autrichien en

plein camp franco-sarde, ce que voyant, des soldats français, avec cette gaîté proverbiale qui ne les abandonne jamais, s'élancent aux portières et les ouvrent en s'écriant: « Messieurs les voyageurs pour France, changez de voitures, s'il vous plaît! » Le détachement entier était fait prisonnier.

Le gros de l'armée autrichienne était le 23 sur la rive gauche du Mincio. Les Français, qui avaient passé la Chiese à Montechiari, poussèrent une reconnaissance jusqu'à Goïto, où ils surprirent une grand'-garde autrichienne, à laquelle ils tuèrent quelques hommes et firent 9 prisonniers.

Le 24, à huit heures du matin, l'Empereur et le roi de Sardaigne arrivaient à Lonato pour observer les positions abandonnées par l'ennemi. Le village avait un air de fête. On avait mis toutes les cloches en branle, et un beau soleil matinal éclairait de joyeux reflets les façades blanches des maisons. Lonato était encore le 22 aux Autrichiens. « Tout de suite, dit un correspondant, je me suis aperçu que nous étions sur la piste. Depuis que nous leur donnons la chasse, c'est-à-dire depuis Magenta, nous avons appris à reconnaître leurs traces. Des champs ravagés, des ponts sautés, des arbres coupés et renversés tout du long sur les grandes routes, tel est l'aspect désolé des pays qu'ils ont parcourus. C'était celui que m'ont présenté les abords de Lonato. Au passage de la Chiese, nous avons dû faire un long détour et traverser la rivière sur un pont de bois jeté à la hâte sur des pieux et que le courant emportera d'un moment à l'autre. La mine avait répandu dans le courant les débris du pont de pierre, et sur la route de magnifiques ormeaux qui avaient mis un siècle à venir, sapés à la racine, gisaient étendus et flétris le long des fossés. Dans l'intérieur du village ce sont bien d'autres ravages. Les maisons sont littéralement dépourvues de vivres et les habitants manquent des moyens de subsistance les plus élémentaires. Ils en sont réduits, comme des assiégés bloqués par un long siége, à compter les morceaux de pain qu'ils mangent et le riz qu'ils ont sauvé du pillage. Le général Zobel, qui a honoré, mardi dernier, Lonato de sa présence, a imposé à ce village, qui ne compte pas plus de cinq ou six mille habitants, l'obligation de lui fournir, en deux heures, trente mille rations de pain, trente mille rations de riz, trente mille rations d'avoine, trente mille rations de foin. Ils avaient déjà fourni deux fois cette quantité de rations et cent bœufs en plus. Le général Zobel poussait plus loin l'exigence; il demandait encore cent bœufs, mais il consentait à attendre jusqu'au lendemain.—Le lendemain, ayant appris que les alliés étaient sur ses talons, il était parti sans demander son reste. »

L'Empereur fit une visite au château et aux environs. Lonato est une position stratégique et une des plus heureuses. La nature en a

fait une espèce de place forte. Placé sur un mamelon, le village domine deux plaines à la fois. Devant lui, il a la plaine de la Chiese, qui est une continuation du camp de Montechiari. Du côté opposé se déroulent une vaste étendue et un horizon somptueux. C'est la chaîne des Alpes tyroliennes, dont des flocons de nuages blancs caressent les sommets escarpés : c'est, au pied de ces montagnes, immobile et comme endormi sous son léger rideau de brouillard, le lac de Garde, à l'extrémité duquel se trouve Peschiera.

Connu des anciens sous le nom de *Benacus*, le lac de Garde est le plus grand lac de l'Italie; il a 33 milles de long, de Riva, au nord, à Peschiera, au sud; il a quatre kilomètres de large dans sa partie supérieure, huit kilomètres de Torri à Maderno, et seize kilomètres plus au sud vers la presqu'île de Sermione. Il court du nord-est au sud-ouest et il s'élève de 100 mètres au-dessus de l'Adriatique. Sa profondeur va jusqu'à 300 mètres en quelques endroits, et particulièrement entre Gargnaro et Casteletto. Le cours principal reçu par ce lac est la Sarca, qui vient s'y perdre au nord, et en ressort à Peschiera sous le nom du Mincio. Des sources nombreuses paraissent l'alimenter, car ses eaux très-limpides sont, près du fond, froides en été et chaudes en hiver, même quand la surface est presque glacée. Ses vents réguliers sont le *sovero* (nord) et l'*ora* (sud). Il est exposé à des tempêtes qui y soulèvent de très-fortes vagues. Le lac de Garde est renommé par la quantité prodigieuse de poissons de diverses espèces qu'il nourrit, dont plusieurs sont remarquables par la délicatesse de leur goût et d'autres par leur grosseur; les plus importants sont : les sardines, qui s'avancent par flots au printemps et en automne vers la rive méridionale; les truites saumonées, les meilleurs poissons du lac; les aloses, les anguilles, les brochets, les carpes, les tanches, les barbeaux, les ombres-chevaliers, et surtout les carpions, qui ne se trouvent, dit-on, que dans ce lac et dans celui de Posta, dans les Abruzzes; les tencoles qui sont rares; les ables, nageant par bancs immenses, etc. Ses bords offrent plusieurs espèces de coquillages qui se distinguent par la variété de leurs couleurs. On y fait dans toutes les saisons une pêche abondante, qui est l'objet d'un commerce important. Un grand nombre de villes et de villages bien peuplés embellissent les rives de ce lac et présentent des ports sûrs et commodes : aussi la navigation est-elle très-active, et le résultat d'un commerce assez considérable. Le principal de ces ports est Desenzano, d'où l'on exporte dans le Tyrol les grains du Mantouan et du Brescian, et dont le *vino santo* est renommé. Les autres ports les plus fréquentés sont : Salo, ville de 5,000 habitants, ornée de plusieurs édifices remarquables et située au milieu d'un pays couvert d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de mûriers, de vignes; Toscolano, dont la population travaille dans de nombreuses

fabriques de papiers ; Torri, Garda, Limone, Torbole, Peschiera, qui expédient du poisson à Venise, à Milan et jusqu'à Gênes ; Toscolano, Maderno, Bardolino, qui exploitent des objets fabriqués, des fers et des denrées, etc. Un des agréments des bords du lac de Garde consiste dans les jardins disposés en terrasses, où l'on cultive les orangers. Sur leur feuillage toujours vert se dessinent des piliers blancs en maçonnerie, supportant des traverses de bois qui servent d'appui aux toitures et aux palissades sous lesquelles on abrite les arbres pendant la saison rigoureuse. Le lac de Garde, qui sert aujourd'hui de grande voie de communication entre l'Italie et le Tyrol, a été chanté par Virgile et Catulle, ainsi que par plusieurs poëtes modernes. Catulle habitait ses bords, à la pointe de la presqu'île de Sermione. Des ruines, qu'on y voit encore, sont considérées comme ayant fait partie de sa demeure.

Le 23, à Sanzeno, hameau dont le clocher apparaît au fond d'une petite anse de Garde, il y eut un combat d'avant-postes entre les chevau-légers, une compagnie de bersaglieri, des uhlans et des dragons autrichiens. L'ennemi perdit 5 hommes, dont un capitaine, portant un nom français, Toussaint de la Mothe. On lui prit également 6 chevaux. Les Piémontais n'eurent que quelques blessés.

« Je suis en ce moment a Desenzano, dit un correspondant (à la date du 24 au soir) au bord du lac de Garde et en vue de Pieschiera. L'armée autrichienne est à 4 kilomètres devant moi, à moins que depuis hier elle n'ait encore pris l'alarme et ne se soit décidément réfugiée derrière ses remparts. Les canonnières de l'amiral Dupouy ne sont pas encore arrivées sur le lac. Le lac est désert, silencieux et comme dans une attente solennelle. Il n'y a pas une barque de pêcheur sur sa large surface bleue, qui fait rêver au golfe de Naples. Aucun pêcheur n'ose s'aventurer sur cette eau propice où rôdent le matin avant le jour et le soir des patrouilles autrichiennes portées sur des bateaux. Ces patrouilles ne s'aventurent guère en ce moment dans la direction de Desenzano. Elles craignent qu'un boulet de canon ne vienne les faire chavirer, comme la chose est arrivée, il y a cinq ou six jours, à un vapeur coulé bas par ordre du général Garibaldi. Garibaldi reste toujours en observation sur la ligne de montagnes et inquiète, tant qu'il le peut, les Autrichiens. Il a eu maille à partir dernièrement du côté de Salo avec un corps autrichien. On s'est tué quelques hommes de part et d'autre, mais l'avantage est resté incertain. Maintenant qu'il n'a plus d'ennemis devant lui, Garibaldi s'en prend à ses embarcations Le vapeur dont je viens de parler était mouillé en vue de Desenzano. Garibaldi fait braquer les deux seuls canons qu'il possède et coule le bateau, qui renfermait des munitions et dont la présence dans ces parages pouvait gêner les projets des alliés. Depuis ce jour Garibaldi s'est

était sous les Sforza en 1445, plus, du Crémonais et du Mantouan conformément à la division adoptée dès 1785; le second est formé d'une partie des possessions de terre ferme de l'ancienne république de Venise, telles qu'elles avaient été établies par le traité de 1516, qui donna le Véronais à cette puissante et célèbre république.

Les délégations, ou provinces du gouvernement de Lombardie, d'après leur ordre officiel, sont celles de Milan, Pavie, Côme, Sondrio, Bergame, Brescia, Lodi, Crémone et Mantoue; leur population totale est d'environ 2,500,000 âmes.

Les délégations, ou provinces du gouvernement de Venise, sont, en suivant toujours le même ordre, celles de Vérone, Rovigo, Venise, Padoue, Vicence, Trévise, Bellune et Udine : l'ensemble de leur population forme un total de 2,200,000 âmes. Voici quels sont les villes et les principaux points du gouvernement de Lombardie :

1° *Milan*, dont nous avons fait plus haut ressortir l'importance politique et la beauté monumentale. Elle a été fondée vers 380 avant Jésus-Christ par les Gaulois de la Cisalpine, pour être la capitale des Insubres. Elle est devenue, par sa situation dans une plaine riche et fertile, par sa position sur les magnifiques routes qui traversent les Alpes et par ses nombreux canaux qui la mettent en communication avec l'Adda, le Tessin et le Pô, le principal entrepôt des produits agricoles et manufacturiers du nord de l'Italie. Sa population, qui a toujours été en progression depuis cinquante ans, dépasse 150,000 âmes. On doit citer encore, dans la délégation de Milan, Lambrate, petite ville sur le Lambro, qui renferme une grande poudrerie; Monza, ville d'environ 15,000 âmes, sur le Lambro, célèbre par son magnifique château royal et dans laquelle on conservait, au moyen âge, la couronne de fer des rois lombards; Cassano, place située sur l'Adda, qu'on passe sur un magnifique pont de 600 mètres de long; Trezzo, qui possède un ancien château dominant l'Adda.

2° *Pavie*, dont nous avons déjà parlé, est le chef-lieu de la délégation du même nom; les points de cette province dignes d'être mentionnés sont la Certosa, Buffalora, Abbiate-Grasso, Binasco, Belgiojoso.

3° *Côme*, que nous avons aussi fait connaître, a une population d'environ 18,000 habitants, et est située à l'extrémité méridionale du lac de ce nom. On y trouve des villages magnifiques appartenant aux premières familles d'Europe, et elle fait un grand commerce de transit avec la Suisse et l'Allemagne. La délégation de Côme renferme encore Varèse, située entre le lac et l'Olona, renfermant une population d'environ 8,000 habitants; Lecco, sur le bras méridional du lac de Côme; Dongo, située sur sa rive occidentale. Cette contrée est riche, fertile et trouve dans la soie un produit très-aventageux.

4° *Sondrio* est le chef-lieu de la délégation qui comprend la Volte-

réuni au général piémontais Cialdini. On dit que tous les deux se replient du côté de Brescia.»

L'Empereur et le roi de Sardaigne visitèrent aux environs de Lonato les positions abandonnées par les Autrichiens. Debout sur les ruines éparses d'un vieux château, sur le point le plus culminant d'une colline, à deux pas des casemates délaissées par les Autrichiens, Napoléon III, ayant à sa droite Victor-Emmanuel, contemplait d'un œil satisfait cette vaste étendue de pays conquise sur un ennemi à ce point frappé de terreur qu'il abandonnait, sans coup férir, les positions les plus avantageuses. Ils se trouvaient là à l'extrême limite de la Lombardie. Une ligne imaginaire, tracée sur le lac de Garde, sépare ces belles contrées de la Vénétie; la première ligne de montagnes les sépare du Tyrol.

Du côté des montagnes, l'Empereur paraissait fixer plus particulièrement une montagne dont la cime dominait les autres.

— C'est le Monte Baldo? dit-il en se retournant vers le roi de Sardaigne.

— Oui, sire, et sur le flanc oriental de la montagne, c'est Rivoli.

Les deux souverains montèrent ensuite à cheval et vinrent faire la revue des avant-postes. De quelque côté qu'on regardât dans la plaine et sur les collines, on apercevait des campements de soldats. Les tentes étaient dressées en pleine moisson, les faisceaux brillaient au soleil, à la même place où les Autrichiens s'étaient campés. Cet appareil guerrier n'attristait pas la campagne; il semblait, au contraire, lui communiquer un air joyeux et triomphant.

Lorsque le cortége impérial rentra à Lonato sur les dix heures, toutes les maisons étaient ornées de tentures rouges et blanches. Au-dessus des rues d'une fenêtre à l'autre on avait tendu à la hâte de vastes toiles qui amortissaient un peu les rayons du soleil. On avait fait aux deux souverains une ovation champêtre improvisée, mais cordiale, sincère et enthousiaste.

Quoique nous ayons donné dans notre premier volume un aperçu topographique du royaume lombard-vénitien, nous croyons qu'on ne lira pas ici sans intérêt quelques nouveaux détails sur l'organisation de la Lombardie au commencement de la guerre et sur la fameuse position stratégique connue sous le nom de *Quadrilatère*.

Le royaume lombardo-vénitien forme deux grandes divisions comprenant, l'une, le gouvernement de la Lombardie; l'autre, celui de Venise; leur administration centrale est concentrée à Milan, capitale du royaume entier. Chaque gouvernement se trouve subdivisé en provinces ou délégations : celui de Lombardie en possède neuf et celui de Venise en renferme huit. Le premier de ces gouvernements est composé presque en entier de l'ancien duché de Milan, tel qu'il

line, grande et belle vallée qui règne de l'Adda au lac de Côme sur une étendue d'environ 2,000 kilomètres carrés. La Valteline, sur laquelle nous avons déjà donné des détails, a joué un rôle important aux différentes époques de l'histoire. Sondrio est une ville d'environ 4,000 âmes; elle est placée à la sortie de la petite vallée de Malengo et presque au centre du pays. La même délégation comprend encore : Tirano, ville de 2,000 habitants; Bormio ou Worms, célèbre par la victoire que les Français y remportèrent le 16 mars 1799; Chiavenna, sur la route du Splugen, et Morbegno, ville de 8,000 âmes, qui possède les plus belles magnaneries de l'Italie.

5° *Bergame*, ville de 30.000 habitants, située entre le Brembo et le Senio, sur une hauteur au pied des Alpes. Elle possède une enceinte bastionnée et d'autres ouvrages de défense; on trouve dans la même délégation Clusane, Gandino, Lovere et Treviglio, qui méritent d'être citées.

6° *Brescia* est une place plus importante au point de vue stratégique que les précédentes. Elle est située dans une plaine fertile, sur la Garza, près de la Mella, à 36 kilomètres du Mincio et a 25 kilomètres du lac de Garde. Sa population est de 30,000 habitants; les principaux points de cette délégation, après Brescia, sont Travagliato, Gardone, Bagolino, Salo, Montechiari, Orzinovi et Pontevico sur l'Oglio, qu'on traverse en cet endroit au moyen d'un pont magnifique.

Nous avons parlé de la ville de Lodi. On trouve dans la même province : Crema, sur le Senio, avec un château fort et un gymnase; c'est le siége de l'administration des haras du royaume lombardo-vénitien; Codogno, centre du commerce des fromages appelés parmesans; Romanengo, Soncino, San-Colombano.

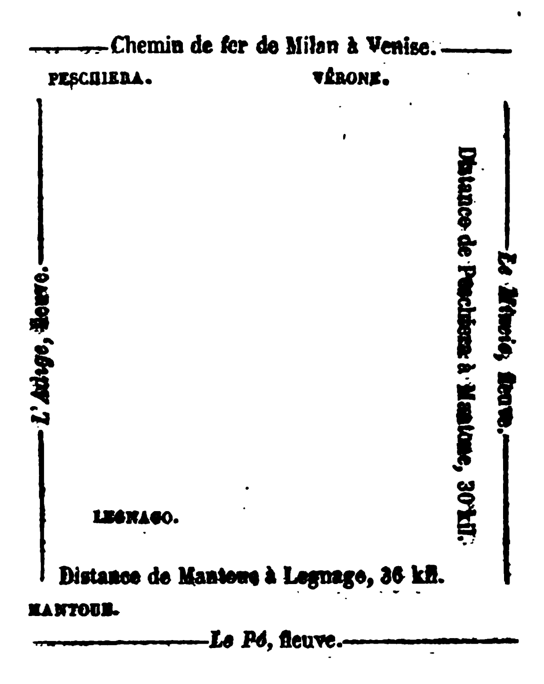
7° *Crémone* est une ville de 25,000 habitants, située à une faible distance du Pô et du Naviglio della Cita. On trouve, dans la même province, Casal Maggiore, sur le Pô, et Pizzighettone, place de guerre.

8° La dernière délégation du gouvernement de Lombardie a, comme nous l'avons dit, pour chef-lieu Mantoue, une des plus fortes places de guerre de l'Europe; elle est entourée au nord et à l'est par les lacs que forme le Mincio, du côté du sud et de l'ouest par de vastes marais. C'est aussi dans la même province que se trouve Peschiera, autre place forte située à l'endroit où le Mincio sort du lac de Garde et qui est plus rapprochée de Vérone que de Mantoue.

Voici maintenant la description du célèbre quadrilatère ou carré des Othons.

Si l'on jette les yeux sur une carte d'Italie, on s'aperçoit que les Alpes tyroliennes, en se rapprochant du Pô, produisent un étrangle-

ment sensible dans une partie de la plaine lombarde. C'est le quadrilatère, dont voici la figure :



Comme on le voit, ce formidable carré est borné au nord par le chemin de fer de Milan à Venise, passant à Vérone et à Peschiera ; au midi par le Pô ; à l'est par l'Adige ; à l'ouest par le Mincio. Les villes de Peschiera et de Mantoue sont situées sur cette rivière, dont nous déterminerons d'abord le cours. Le Mincio sort à l'extrémité S.-E. du lac de Garde, à Peschiera, circule dans la plaine du Mantouan, puis forme, à quelques kilomètres plus loin, quatre lacs artificiels dont nous parlerons plus tard, et au milieu desquels est située Mantoue. Après un parcours de 62 kilomètres, le Mincio se jette dans le Pô, près de Governolo.

De Peschiera à Mantoue, seule partie de la ligne que l'on puisse aborder, — l'autre partie, de Mantoue à Governolo, étant un marécage, — de Peschiera à Mantoue, disons-nous, le Mincio coule sur une étendue de 24 kilomètres à vol d'oiseau ; c'est dans cet espace resserré qu'il faut forcer le passage. Pour tenter cette opération, il est des points que leur position désigne naturellement. En effet, la principale condition pour s'assurer le débouché des ponts que l'on jette sur une rivière, c'est d'abord de déblayer d'ennemis la rive sur laquelle on veut passer. Il n'est pas difficile de concevoir que si, dans le cours du

célèbre haut plateau que les exploits merveilleux du général Bonaparte, dans la campagne de 1796, ont à tout jamais immortalisé. Il est d'un accès très-difficile, du côté du Mincio surtout; il présente une suite de positions défensives d'une force extrêmement grande. Le Mincio, dont le cours est très-rapide, a des rives très-marécageuses, grâce à ses fréquents débordements. Il passe à Mantoue, où il forme quatre lacs créés par l'art, et se jette dans le Pô, près de Governolo, à environ 3 kilomètres au sud de cette place. Un canal, connu sous le nom de Fosso Nuovo, qui s'en détache à Mantoue même, renferme avec le Pô un delta appelé «*il Seraglio*,» d'une fertilité extrême, qui contribue considérablement à l'approvisionnement de la place.

Mantoue, fortifiée par l'art et plus encore par la nature, a toujours été considérée par l'Autriche comme un des remparts de sa puissance en Italie. Elle est placée sur une île au milieu d'un lac artificiel formé par les eaux du Mincio et divisé, comme nous venons de le dire, en quatre parties par les chaussées ou digues qui le traversent : le lac supérieur, le lac moyen, le lac inférieur, et, à l'ouest et au midi de la ville, le lac Pajolo, ce dernier, plus semblable, par le peu de profondeur de ses eaux, leur stagnation et les miasmes pestilentiels qui s'en exhalent, à un marais qu'à un véritable lac. Quatre forts détachés environnent le corps de la place ; ce sont la Citadelle, le fort Saint-Georges, le fort Pietole, à l'une des extrémités de l'immense camp retranché établi au midi de Mantoue, et enfin le fort de Pradella, qui commande la route de Crémone. La force de Mantoue consiste moins dans le nombre et dans la solidité de ses ouvrages que dans les difficultés de l'approche, au milieu des eaux et des marais qui l'entourent. Dès 1799, le général du génie Foissac-Latour, qui n'avait pu défendre que pendant trois semaines cette place que Souwaroff avait donné ordre au général Kray d'assiéger, disait déjà : « Ses inondations considérables et les embarras des premiers accès donnent à Mantoue une apparence formidable qu'elle est loin de mériter. » Mantoue n'est plus, il est vrai, ce qu'elle était à la fin du siècle dernier, quand ce rempart, déjà si renommé cependant, tombait devant les Français, qui, commandés par Bonaparte, s'emparèrent, en 1797, de cette ville, où s'était renfermé le vieux maréchal Wurmser. On n'ignore pas les travaux dont les fortifications et les défenses de Mantoue ont été l'objet de la part de l'Autriche. Mais on doit en même temps tenir compte des progrès accomplis dans nos moyens d'attaque, des perfectionnements de notre artillerie, sous le rapport de la justesse du tir et de la portée des pièces. Si forte que puisse être aujourd'hui cette place, le courage et la discipline de nos soldats, l'intelligence de leurs chefs, la puissance matérielle dont nous disposons,

fleuve, il se rencontre un endroit tel que, d'une part, l'eau y fasse un coude rentrant du côté de l'agresseur, et, d'autre part, que le terrain y domine la rive sur laquelle se trouve l'ennemi, on aura un grand avantage à tenter le passage sur ce point, parce que l'on pourra ainsi concentrer un feu plongeant sur l'adversaire qui se trouve au milieu d'un demi-cercle de batteries. Or, le cours du Mincio présente à une armée qui veut en forcer le passage, en venant de Milan, deux positions seulement où se rencontre cet avantage. Ce sont celles de Mozambano et de Volta. Sur ces deux points la rivière fait un coude du côté de l'ouest, et le terrain de la rive droite plonge d'une manière sensible sur celui de la rive opposée. Aussi ces deux points furent-ils choisis, pendant les guerres de la révolution, en 1796 et en 1800, aussi bien que pendant la campagne de 1848, pour franchir le Mincio. Quant à l'ennemi, il a, dans les villages de Ponti, de Valeggio et de Pozzolo, sur la rive gauche, des positions où il peut tenter de s'opposer au passage de la rivière. De plus, la possession de deux places comme Peschiera et Mantoue, sur une si courte ligne, rend sa défense plus facile, car il a ses ailes parfaitement appuyées, et il peut déboucher à l'improviste de l'une ou de l'autre de ces forteresses. Toutefois, l'histoire est là pour nous apprendre qu'avec une armée bien conduite le passage du Mincio est chose presque assurée. Les Autrichiens ne purent interdire ce passage en 1796 à Bonaparte; ni à Brune en 1800, malgré une sanglante bataille que lui livra Bellegarde; ni, en 1848, à l'armée piémontaise qui força la rivière sur trois points : Goito, Monzambano et Borghetto. Le passage une fois conquis, on se trouve au centre du quadrilatère et des places qui en gardent les quatre coins : Peschiera, Mantoue, Legnago et Vérone, sur la position et la force desquelles nous allons donner quelques détails.

Peschiera est située sur une petite île formée par le Mincio à sa sortie du lac de Garde. Cette petite place est destinée à dominer le flanc droit de la ligne du fleuve, à maintenir libres les communications avec le lac et à garder le système d'écluse établi pour produire un fort et soudain courant dans le Mincio, capable d'entraîner tout pont de bateaux que l'ennemi pourrait y avoir établi jusqu'à Mantoue.

Les ouvrages de la place, datant du temps de la république de Venise, ont été plus tard améliorés par les Français sans avoir jamais présenté une grande force de résistance. Les Piémontais attaquant Peschiera en 1848, avec des moyens comparativement faibles, ont mis un peu plus de trois semaines à s'en emparer. Depuis, les Autrichiens ont établi plusieurs ouvrages détachés sur la rive gauche du fleuve pour protéger la place contre le feu dominant d'un ennemi qui aurait réussi à s'y établir. Le terrain entre Peschiera et Mantoue, c'est-à-dire entre la petite rivière de Chiese et le Mincio, forme ce

la possibilité de faire remonter dans le Mincio, par le Pô, c'est-à-dire jusqu'au cœur même de la place, nos chaloupes canonnières, tout fait présumer que la place cédera à nos armes. Au surplus, l'importance militaire, qui avait pendant longtemps appartenu à Mantoue, est devenue, par la volonté de l'Autriche, et depuis un grand nombre d'années, le partage de Vérone. Ce nom nous amène sur l'Adige, c'est-à-dire sur la face est du quadrilatère où se trouvent Vérone et Legnago. Quelques mots d'abord sur l'Adige, qu'on peut regarder comme la plus sérieuse, mais aussi comme la dernière défense de la Vénétie. Ce fleuve, dont les sources descendent des montagnes de la Suisse, touche, avant d'arriver à Vérone, Belzano, Trente, Roveredo ; puis inclinant au sud-est, à sa sortie de Vérone, qu'il divise en deux parties inégales, il rencontre, dans la plaine, Legnago, point également fortifié, et aboutit ensuite à l'Adriatique, à Porto-Fossonne, après avoir suivi longtemps le cours du Pô, à une distance de 12 kilomètres environ. Il s'agit, comme on le voit, d'une longue ligne qu'on ne saurait tourner, et que, pour passer outre, il faut franchir sur un point quelconque. L'Adige a donné son nom à une partie de la mémorable campagne de Bonaparte en Italie, pendant laquelle le jeune général donna tant de preuves de la rapidité et de l'audace de ses conceptions stratégiques.

LEGNAGO, situé sur l'Adige, à sept milles de Vérone, et presque autant de Mantoue, est à peu près de la force de Peschiera; mais cette place a surtout l'avantage d'avoir une tête de pont sur chacune des deux rives du fleuve, ce qui permet à la garnison d'opérer indistinctement et avec une égale facilité sur l'une ou l'autre de ces rives.

VÉRONE est la dernière et la plus reculée des quatre places du quadrilatère. Lors de nos guerres d'Italie, elle n'avait qu'une importance secondaire, n'étant entourée que d'un vieux mur bastionné, mais aujourd'hui c'est la première et la plus importante de ces quatre places et de toutes les forteresses de l'Italie en général En 1848 encore, elle n'était bien fortifiée que sur le côté oriental, tourné vers l'Autriche, tandis que le côté occidental, tourné vers la Lombardie, c'est-à-dire le côté le plus important, était fort négligé. Depuis lors, les Autrichiens ont réparé cette faute. Elle est située sur l'Adige et traversée au milieu par cette rivière, qui descend du mont Orteler par une vallée très-difficile et très-accidentée. La route de Brenner qui, par le Tyrol, conduit en Allemagne, y débouche de cette vallée. Dans leur dernière campagne contre le Piémont, les Autrichiens ont appris à apprécier toute la valeur de cette position, et le cabinet de Vienne n'a reculé devant aucune dépense pour faire de Vérone une place inexpugnable. On a réparé l'ancien mur d'enceinte et on y a ajouté un ouvrage à cornes, établi sur les hauteurs de la rive gauche et protégé sur son

front par quatre tours casematées. En outre on a entouré le tout d'une double ceinture de forts détachés, dont le cercle intérieur en contient huit et le cercle extérieur douze. Ces derniers sont des ouvrages parfaitement indépendants, se défendant mutuellement, comme nos forts autour de Paris.

Au nord de Vérone se trouvent également les positions de Rivoli et de Corona, si célèbres dans nos guerres de la Révolution, et qui furent, en 1848, le théâtre de maints combats, notamment de celui du 22 juillet, si glorieux pour le Piémont. Ce sont les positions avancées de Vérone qui se lient, pour la défense de l'Adige, avec celles de Roveredo et de Trente et avec le Tyrol italien, cette annexe naturelle du quadrilatère.

Nous venons d'exposer, sans en rien dissimuler, les forces de cette ligne si importante que le sort militaire de l'Italie y est tout entier. Le Mincio et l'Adige franchi, les quatre places prises ou bloquées, c'en est fait de la domination autrichienne en deçà des Alpes, car notre flotte tenant la mer, Venise n'est pas une base de résistance comparable à celle du quadrilatère.

Cependant les journaux de Vienne s'attachaient à faire ressortir les avantages que les armées autrichiennes allaient retirer de leur retraite sur le Mincio et de l'attitude qu'elles prenaient dans le fameux quadrilatère. « C'est sur les rives du Mincio, disait l'*Ostdeutsche-Post*, « que nous dirons à l'armée française : Tu n'iras pas plus loin. C'est « appuyés sur cette ligne que nous pourrons nous jeter de nouveau « sur les plaines de la Lombardie. » La *Presse* de Vienne triomphait des avantages que le quadrilatère assurait aux Autrichiens. « Les Franco-Sardes, dit elle, vont arriver fatigués et harassés devant le quadrilatère, et l'on pourra leur porter des coups terribles avec des troupes fraîches et massées en nombre considérable. » Les Autrichiens, comme on le voit, ne se piquent pas de combattre nos troupes dans des conditions égales de lutte. C'est déjà un aveu. Ces fanfaronnades contrastaient du reste singulièrement avec la dépêche suivante adressée de Vienne à lord Cowley :

« L'armée autrichienne est complétement démoralisée, les généraux divisés; la nomination du général Schlick, vieux et ne pouvant rester six heures de suite à cheval, a produit le plus mauvais effet dans l'armée. L'empereur François Joseph, en apprenant à Vérone le résultat de la bataille de Magenta, a été pris d'une violente douleur et a versé d'abondantes larmes, sans que ses aides de camp soient parvenus à le consoler. »

---

plié bagage et s'étaient dirigés, en tournant le dos à Brescia, du côté de Castiglione. Ils avaient également évacué Castiglione, Calcinate, Lonato, la position de la Chiese, leurs meilleurs avantages, ces mêmes villages que le général Bonaparte recommandait si expressément à ses généraux d'occuper et de conserver avec le plus grand soin.

Dans l'armée alliée, on espérait encore que ce n'était qu'une fuite simulée et que l'ennemi reviendrait bientôt sur ses pas. Des officiers généraux et des officiers d'état-major se tenaient en permanence dans le clocher de Castenedolo, interrogeant l'horizon, dirigeant la lunette successivement sur tous les villages abandonnés. Même solitude et même silence partout. On n'apercevait que les vedettes piémontaises arpentant les routes et les cavaliers répandus en éclaireurs à travers les champs.

Enfin, vers trois heures, on envoya M. Godard, l'aéronaute, à cinq ou six cents mètres au-dessus du sol. Il partit très-hardiment dans sa montgolfière muni d'une bonne lunette et d'un plan exact des lieux. Il vit par-dessus les villages et par-dessus les collines, et il descendit en déclarant qu'il n'y avait pas un Autrichien à trois kilomètres à la ronde, si ce n'était peut-être quelques postes avancés cachés dans les touffes d'arbres et qu'il était impossible de voir.

L'Autriche mettait donc de grandes lenteurs à accepter une seconde bataille; sans doute, la stratégie et la crainte étaient pour beaucoup dans le système dilatoire adopté par l'ennemi depuis sa défaite à Magenta; mais les intentions politiques n'y étaient pas étrangères. En évitant un choc nouveau, en faisant chaque jour reculer son armée devant la nôtre, comme ces décors de théâtre que le machiniste enlève, l'Autriche avait surtout un but politique. Elle ajournait le plus longtemps possible toute rencontre nouvelle, non-seulement pour s'y mieux préparer en agglomérant ses forces, mais encore dans l'espérance de nous créer des embarras révolutionnaires et des difficultés diplomatiques. En se retirant précipitamment et partout devant le mouvement national de l'Italie, qu'elle avait follement provoqué, elle croyait que ce mouvement nous entraverait, nous déborderait.

En effet, les troupes autrichiennes avaient évacué la partie des Etats romains qu'elles occupaient, afin de laisser un libre cours à des manifestations que l'on supposait devoir nous créer des embarras.

Bologne fut la première ville des légations qui se déclara pour le Piémont. Son exemple fut suivi par Ravenne, puis par Faenza, Imola, Lugo, Massa-Lombarda, Medicina et Saint-Jean-in-Persiceto. Dans toutes les villes on avait organisé d'avance des comités qui devaient diriger le mouvement national et donner le signal. Pérouse se prononça dans la matinée du 14 juin. Une grande foule envahit tout à coup la place aux cris de : Vive la guerre! Vive Victor-Emmanuel!

CHAPITRE IX.

Les ennemis invisibles. — Ascension de l'aéronaute Godard. — Les lenteurs de l'Autriche. — Mouvement de Bologne, de Ravenne et des principales villes des légations. — Pérouse prise et saccagée. — Tentative d'insurrection à Venise. — Il signor Mantelli. — Peur de l'amiral autrichien. — Appels aux populations du Tyrol et du Vorarlberg. — Les conscrits français et les conscrits autrichiens. — Menées de l'Autriche pour entraîner l'Allemagne contre la France. — Belle circulaire du prince Gortschakoff. — Commencement de dissolution de l'empire d'Autriche. — Préparatifs de la bataille de Solferino,

Dans la vaste plaine de Montechiari, les Français cherchaient vainement l'ennemi. Et cependant la nature avait tout disposé là pour un magnifique champ de bataille. Les Autrichiens l'avaient si bien compris que, tous les ans, dans le campo de Montechiari, ils exécutaient de grandes manœuvres et faisaient la petite guerre. On les voyait s'élancer de là pour assiéger les villages voisins et les prendre d'assaut. Que de fois n'avaient-ils pas pris ainsi Castenedolo! et quelle brillante victoire n'avaient-ils pas obtenue dans cette plaine! Cette année, ils paraissaient avoir supprimé du programme la prise de Castenedolo, un peu mieux défendu que les années précédentes; mais au moins on pensait que, retranchés à Montechiari, ayant derrière eux leurs places fortes, ils descendraient dans cette plaine qui leur était si familière pour faire tête à nos troupes et chercher dans un effort suprême la revanche de Montebello, de Magenta, de Melegnano.

Quel ne fut pas l'étonnement général lorsque, du haut de l'observatoire de Castelnedolo, on braqua les lunettes sur les environs! il n'y avait plus un Autrichien. On fit des reconnaissances de tous côtés, on battit tous les buissons, il n'en sortit aucun uniforme blanc.

Les Piémontais, qui occupaient les avant-postes, s'étaient portés sur le village; plusieurs compagnies y entrèrent. Là, on apprit des habitants que les Autrichiens avaient en effet occupé le village en nombre considérable, mais que la veille l'empereur François-Joseph en personne, le général Hess et le général Giulay s'y étaient rendus, et qu'après avoir fait explorer le pays, interrogé les espions et passé la revue des troupes, ils avaient donné un ordre subit de départ. Du reste, l'empereur d'Autriche, s'adressant au syndic : « Nous reviendrons à Montechiari; nous allons seulement reprendre Brescia aux alliés. » Et, sur cette bonne parole, les soldats de l'empereur avaient

vive Napoléon III! Les chefs qui étaient à la tête du peuple se présentèrent au délégat et lui déclarèrent carrément que la ville de Pérouse voulait imiter l'exemple de Bologne et prendre part à la guerre de l'indépendance. Le délégat répondit que le gouvernement du pape avait adopté une stricte neutralité, qui était acceptée par les deux grandes puissances belligérantes. Il fit venir M. Friggeri, commandant de la garnison, pour savoir s'il pouvait compter sur lui et sur ses soldats. Ce chef assura qu'il était prêt à soutenir la cause de l'ordre et de l'autorité du pape; mais au moment décisif, le délégat préféra éviter l'effusion du sang, et se retira à Foligno avec la garnison de Pérouse, en protestant contre la violence qu'on lui faisait. Alors un gouvernement provisoire fut constitué, et l'on arbora les couleurs italiennes. Les membres du nouveau gouvernement prirent le nom de junte et adressèrent aux habitants la proclamation suivante :

« Citoyens,

« Le cri de guerre poussé par l'héroïque Victor-Emmanuel et secondé par son généreux allié l'Empereur Napoléon, a excité l'émotion de tous les cœurs italiens. Les provinces romaines ne pouvaient rester indifférentes, tandis que le sang de leurs fils arrosait les champs lombards pour la liberté et l'indépendance de la nation.

« La neutralité, si toutefois elle convenait au souverain pontife comme chef de tous les croyants, cette neutralité ne pouvait contenter les populations, car la raison politique de se trouver soumises au domaine temporel des papes ne pouvait les dépouiller de leur intime nature italienne, ni des droits et des devoirs qui en dérivent, d'autant plus que, sous d'apparentes déclarations, on ne voilait pas assez les sympathies du gouvernement pour l'Autrichien, auteur implacable de tous nos malheurs.

« Bologne a été la première à s'émouvoir, et notre ville, Italienne autant par nature que par sentiment, a suivi sans délai ce magnanime exemple, pour concourir plus efficacement (ce qu'elle n'avait pu faire jusqu'ici que selon les moyens permis par les circonstances) à la grande œuvre de la guerre nationale, vœu principal et constant de toute l'Italie.

« L'autorité qui gouvernait au nom de la cour de Rome, voyant le noble et magnanime élan de la population entière, a abandonné les rênes de la chose publique et s'est retirée, emmenant la troupe avec elle. Le pays restait sans gouvernement : les citoyens de volonté plus résolue devaient s'en imposer la charge, quelque lourde qu'elle leur parût. C'est ce qu'ont fait les soussignés en se constituant en gouvernement provisoire par l'unique sentiment du devoir et dans le seul but de rendre quelque service au pays et à la nation, jusqu'au moment

où le roi Victor-Emmanuel, à qui on offrira aussitôt la dictature, en aura disposé autrement.

« Citoyens! le gouvernement provisoire, dans les moments suprêmes, a besoin du concours de tous; il connaît assez le bon sens, le patriotisme, la vertu de cette aimable ville pour ne pas douter un seul instant qu'il sera secondé par tous avec la tolérance, la concorde et la tranquillité, qui sont le plus bel apanage d'un peuple civilisé et le premier titre pour obtenir cette délivrance vers laquelle vous portent vos désirs.

« Vive l'indépendance italienne! vive Victor-Emmanuel! »

A Ravenne, quand on apprit les événements de Bologne, le peuple prit les armes et s'assembla sur quatre points différents, avec l'ordre de se porter sur le palais du délégat pontifical et d'attaquer les troupes au premier signal de la cloche de la commune. Les chefs du mouvement se présentèrent au délégat et lui dirent de partir à l'instant de Ravenne. Le délégat refusa, en déclarant qu'il voulait rester à son poste pour défendre l'ordre et l'autorité du gouvernement du pape. Il n'avait à sa disposition que trois compagnies d'infanterie. Il ne se décida cependant à partir que lorsque le cardinal Falconieri, archevêque de Ravenne, lui envoya son grand vicaire pour le conjurer de vouloir bien céder aux circonstances. Le comte Pasolini, gonfalonier de Ravenne, escorta le délégat jusqu'à une certaine distance de la ville. Aussitôt, une junte provisoire fut instituée.

La province de Ravenne a une population de 175,000 habitants: elle renferme dans ses limites les villes de Cervia, Faenza, Brisighella, Imola et Castel-Bolognèse, dont la plupart étaient aussi en pleine révolution, et s'étaient emparées, du côté de Rome, du télégraphe électrique. Les soldats pontificaux, en quittant Ravenne, traversèrent la ville de Cervia. Un conflit s'engagea entre eux et le peuple déjà en mouvement; il y eut des morts et des blessés.

Des troupes furent envoyées contre les villes qui s'étaient séparées du saint-siége. Deux mille soldats pénétrèrent dans la ville de Pérouse, et malheureusement y commirent les plus grands excès. A la suite de ces opérations, plusieurs villes insurgées furent forcées de rentrer sous l'autorité papale.

A Venise même il y eut des tentatives d'insurrection; la panique des Autrichiens y était au comble; ils sentaient bien qu'ils ne pourraient résister longtemps à une attaque des Français. Le jour où la flotte française parut en vue du port, la joie publique tenait du délire. Un rassemblement considérable s'était formé près du phare; les agents furent hués; ils revinrent l'instant d'après avec trois pelotons qui cernèrent le groupe, frappant de la crosse et du pied à tort et à travers. Cette brutalité sans nom ne provoqua aucune

rares lanternes se balançaient au vent ; les argousins couraient de carrefour en carrefour, frappant aux portes, maugréant, menaçant pour stimuler le zèle de chacun ; l'illumination se montrait paresseuse et rechignée. Tout à coup une sourde rumeur gagna de proche en proche : le canal devenait désert ; les nacelles volaient à tire de rames vers les quais, vers le pont. A la jetée, six mille embarcations se heurtaient ; vingt mille poitrines exhalaient d'enthousiastes vivat ; les chapeaux volaient en l'air, les mains battaient : *Vittoria ! Vittoria !* criait-on de toutes parts. Les nacelles se touchaient, elles formaient comme un plancher solide sur lequel courait la foule. Ceux qui arrivaient aux dernières contemplaient un spectacle qui la saisissait d'admiration et emplissait leurs yeux de larmes. L'escadre française pavoisée, illuminée, projetait sur les vagues bleues ses milliers de lumières. *Vittoria ! Vittoria !* C'était une victoire ! mais une victoire française, car la France ne triche pas sur les *Te Deum*, elle est assez riche pour se contenter des vrais succès. La police intervint au milieu du triomphe, dont elle troubla les joies : deux lourdes corvettes mirent à la voile et entrèrent dans le port, menaçantes. Les gondoles s'enfuirent par les innombrables canaux, comme une volée de sarcelles effarouchées. Une heure après, une illumination inouïe ruisselait en cascade de feu, de palais en palais, de maison en maison. Les monuments publics en paraissaient consternés ; mais ce qu'il y eut de plus singulier, ce fut la police qui vint donner ordre d'éteindre. Une seconde dépêche avait rectifié la première. D'une bataille indécise on pouvait faire une victoire ; mais d'une déroute ?... Toujours est-il que les lanternes disparurent par l'ordre de *il signor Mantelli*, qui se montrait fort essoufflé dans sa gondole amarante à proue dorée.

Cela se passait le 6 juin. Le lendemain, l'amiral, quoique déjà averti par une petite leçon du tir de notre artillerie rayée, se risqua en mer pour une reconnaissance.

Les marins français lui ménageaient une bonne réception : à peine son vaisseau, le *Vesuvio*, avait pris le large qu'on le vit revenir toutes voiles dehors. A une énorme distance, il avait reçu un boulet dans sa coque et un dans sa mâture. Depuis, l'amiral se garde bien de sortir.

Quelques jours plus tard, le vapeur autrichien *Taxis*, envoyé en reconnaissance vers Salo, s'étant avancé trop loin dans la baie, fut vivement canonné par les Français de la rive de Gardone. Un boulet creux, tombé dans le dépôt de poudre, mit le feu au navire. Cependant le commandant ne perdit pas sa présence d'esprit, et après une demi-heure de navigation, pendant laquelle toutes les munitions firent explosion, il gagna la rive vénitienne, où il se réfugia dans

résistance. On emmena les plus meurtris, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants. Le soir, quelques maisons commencèrent à s'éclairer : on arrêta les coupables, et le gouverneur publia un ordre par lequel il défendait toute démonstration, sous peine de la bastonnade pour les hommes, du fouet pour les femmes. La plus légère opposition par gestes, paroles ou voie de fait, devait être punie de mort. La ville rentra dans le silence des derniers jours; seulement, dès le lendemain, les promeneurs de la Piazzetta se montrèrent avec un bouquet de fleurs tricolores à la boutonnière. La poupe des gondoles s'en chargea, et sur le quai des Esclavons une grande quantité de dames en portaient d'artificielles à leurs chapeaux, au corsage; les enfants en tenaient dans la main.

Tout le jour on n'osa pas s'opposer à cette manifestation; mais vers le soir on arracha brutalement ces insignes séditieux à tout le monde, sans distinction de sexe ou de qualité. La place de la Piazzetta et le quai furent bientôt évacués. On s'en vengea au théâtre de la *Fenice :* la prima donna et la ballerine furent accablées de bouquets tricolores; les agents firent une visite dans les loges, ils en saisirent quelques-uns. Apparemment les crinolines vénitiennes firent œuvre patriotique en cachant les autres; car, vingt minutes après, à la fin du 2e acte des *Huguenots*, une pluie de fleurs joncha la scène. Le directeur parut alors au bord de la rampe et annonça que, par ordre de la police, la salle devait être évacuée sur-le-champ. Au lieu de siffler, on applaudit à tout rompre, et chacun se retira fort satisfait d'avoir témoigné publiquement sa joie. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans tout ceci, ce fut la grande colère que prit *il signor Mantelli*, le vertueux exécuteur des œuvres du gouvernement autrichien. Cet honorable fonctionnaire jura qu'il ferait pendre le premier *factieux* qu'on trouverait porteur d'insignes révolutionnaires. Mais la journée du 6 juin réservait bien d'autres angoisses.

Vers 4 heures, le bruit se répandit en ville que le gouverneur avait reçu du théâtre de la guerre une dépêche télégraphique importante. Aussitôt la foule se porta en masse aux abords du palais ducal. Une grande agitation y régnait. Peu de temps après les groupes se dispersaient silencieusement par les rues; on eût dit d'un malheur public. Toutes les fenêtres du palais se pavoisèrent de drapeaux jaunes. A ceux qui s'informaient de la cause de ces démonstrations, on répondait qu'une brillante victoire venait d'être remportée par le général Giulay. Ecrasée sur les bords du Tessin, l'armée française avait fui jusqu'à Alexandrie. Les trompettes à cheval parcoururent bientôt les ruelles étroites en publiant la dépêche, les gondoles du service impérial jetèrent à toutes les façades l'ordre d'illuminer pour célébrer les succès des armes autrichiennes. La nuit vint : quelques

le port de San Vigilio, et submergea le bâtiment. Un bourgeois qui se trouvait à bord eut le pied enlevé; deux hommes de l'équipage furent blessés. Tous les autres arrivèrent à Peschiera, grâce à un second vapeur envoyé à leur secours.

Cependant les Vénitiens, ne consultant que leur courage, avaient pris les armes pour chasser d'eux-mêmes leurs oppresseurs; mais dans cette tentative de liberté ils furent écrasés, et un grand nombre de ces braves patriotes furent tués ou blessés. Les dalles portaient une teinte sanglante qui indiquait le théâtre de la lutte; le syndic de Venise défendit de laver ces traces de sang pour en faire une espèce de menace et d'épouvantail. Mais si l'on eût observé le peuple vénitien passant près de ces dalles sacrées, on eût vu faire un signe de croix sur la poitrine, et l'on eût remarqué dans sa main crispée le signe d'une vengeance prochaine. Un des insurgés vénitiens qui avait tenté d'incendier un navire, fut arrêté et fusillé sur place. Cette tentative provoqua des mesures défensives très-menaçantes; un bâtiment à vapeur, des embarcations et des chalands armés de canons et de mortiers furent disposés dans les canaux de manière à foudroyer les quartiers que l'on redoutait le plus et à étouffer tout mouvement nouveau d'insurrection.

La terreur, à la suite de la bataille de Magenta, s'était répandue en Allemagne. L'empereur François-Joseph avait fait publier l'appel suivant:

A mes fidèles peuples du Tyrol et du Vorarlberg.

« Je vous appelle aux armes! Je vous appelle à prouver de nouveau à vos contemporains et à la postérité votre fidélité et votre virilité, votre sentiment pieux plein d'inspirations divines. Je vous appelle pour la cause la plus juste qui ait jamais fait tirer l'épée. Prenez en main l'arme du pays que vous connaissez si bien, réunissez-vous en corps de tirailleurs et allez au devant de l'ennemi à la frontière pour la couvrir de votre fidélité et de votre courage contre cet ennemi qui a si souvent payé de son sang la tentative de pénétrer dans vos montagnes. Contre cet ennemi qui se fait l'allié de la rébellion contre l'autorité légitime instituée par Dieu, je confie à votre valeur les frontières de mon cher pays de Tyrol. Si nos adversaires devaient les menacer, vous leur ferez sentir qu'elles renferment toujours le même peuple fidèle qui, de même que ses pères, sait combattre et vaincre pour Dieu et sa patrie.

« Donné à mon quartier général de Vérone, juin 1859.

« François-Joseph. »

Cet appel était accompagné d'une publication dont voici la teneur :

« Sa Majesté Apostolique ayant cru le moment venu de faire un appel aux armes aux braves habitants du Tyrol et du Vorarlberg, ce sera maintenant une affaire d'honneur de tout brave Tyrolien et Vorarlbergeois de contribuer de toutes ses forces à l'organisation des compagnies de tirailleurs. Les commissaires de défense auront à faire de huit en huit jours des rapports sur le progrès de l'organisation de ces compagnies au comité de défense des cercles, qui auront à m'en faire connaître les résultats. Pour être plus près des frontières menacées, et pour pouvoir au besoin exercer une influence personnelle sur l'organisation des compagnies de tirailleurs, je me rendrai demain à Botzen et y resterai quelque temps. Aux paroles généreuses et partant réellement du cœur que vous a dites l'Empereur, j'ajoute que je donnerai en son temps à chacune des vingt compagnies qui se trouveront les premières prêtes à marcher, à l'effectif de 180 hommes au moment, un souvenir permanent pour le drapeau de la compagnie. L'ordre et le temps du départ sera déterminé par moi.

« Junspruck, juin 1859.

« Archiduc CHARLES LOUIS,

« *Gouverneur du Tyrol et Lorarlberg.* »

Des levées étaient faites de tous côtés, et l'Allemagne était sillonnée de conscrits se rendant à leurs corps respectifs (1).

(1) Nous avons publié des lettres de jeunes conscrits français. On a pu voir avec quelle facilité, paysans enlevés à la charrue, artisans pris à leurs métiers, se transforment en troupes excellentes. Ce n'est pas l'uniforme, c'est le cœur qui les fait soldats. Ils le sont dès que l'heure du départ a sonné et avant d'avoir essuyé la dernière larme des adieux. Le Français n'est pas un soldat de parade; ce n'est pas pour l'éclat des revues, pour les loisirs de la vie de garnison qu'il aime l'état militaire; il préfère le camp à la caserne, les émotions du champ de bataille aux plaisirs des capitales. L'annonce d'une guerre est chez nous le signal des enrôlements; et à ceux qui ont attendu, sous l'œil de leurs mères, la désignation du sort, l'idée d'entrer bientôt en campagne inspire une résolution plus ferme et se présente comme une consolation. Sans doute, il y a toujours des séparations pénibles. Mais le sentiment du patriotisme et de l'honneur national parle au cœur des pères et des mères comme à celui des enfants. On a vu, dans plusieurs endroits, des médaillés de Sainte-Hélène, anciens conscrits de Lutzen et de Bautzen ou de 1814, conduire eux-mêmes leurs fils à l'urne de tirage, au conseil de révision, et ne répondre à l'annonce du prochain départ de leurs enfants que par le cri de : *Vive l'Empereur !* Nos Françaises ne sont pas des mères spartiates, mais elles ont la foi des mères, la confiance en Dieu, et il en est bien peu qui, malgré leurs larmes et au milieu de leurs inquiétudes maternelles, ne soient

L'Autriche s'efforçait d'entraîner l'Allemagne dans une guerre contre la France; mais ses menées étaient déjouées notamment par la Russie, qui s'était chargée d'éclairer la confédération germanique sur son véritable intérêt. Le prince Gortschakoff, ministre des affaires étrangères, adressa à ce sujet une circulaire aux représentants russes près de certaines cours d'Allemagne. Nous usons avec sobriété des documents diplomatiques; mais nous croyons utile de reproduire cette note, l'une des pièces les plus remarquables qui, depuis la guerre d'Orient, soient sorties de la chancellerie russe. La modération de cette circulaire, sa haute supériorité de style, ne sont surpassées que par les raisonnements pleins de bon sens et de vérité dont le cabinet de Saint-Pétesbourg se sert pour démontrer que les intérêts de l'Allemagne, aussi bien que l'esprit et la lettre des traités qui ont créé

fières d'avoir donné un défenseur à la patrie. Les sympathies, le respect de tout ce qui les entoure sont un premier adoucissement à leurs regrets. Le départ de leurs fils est pour elles une sorte de considération qui les signale à la protection, à la bienveillance générales. Elles se sentent honorées et veulent mériter de l'être, et leurs dernières paroles à ceux qui partent sont un encouragement au devoir. Pour cela, il suffit de laisser faire le conscrit, car il n'a pas dégénéré. Et, à l'occasion, nos jeunes soldats seront dignes de ceux dont le souvenir faisait dire à Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène : « Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger; il semble leur donner de l'esprit, c'est leur héritage gaulois... La vaillance, l'amour de la gloire, sont, chez les Français, un instinct, une espèce de sixième sens. Combien de fois, dans la chaleur des batailles, je me suis arrêté à contempler mes jeunes conscrits se jetant dans la mêlée pour la première fois; l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores. » Nous croyons que comme contraste, on lira quelques-unes des lettres écrites à leurs parents par de jeunes soldats autrichiens. Ces lettres avaient été prises par les volontaires de Garibaldi sur des courriers et saisies, ainsi qu'un grand nombre de dépêches de généraux autrichiens qui plus tard fourniront des documents intéressants pour l'histoire de la guerre. Voici ces lettres :

« Bergame, 2 juin.

« Mes chers parents,

« Dans ma lettre du 29 du mois passé, je vous avais dit que nous resterions à Vérone; cependant, nous n'y avons passé qu'une nuit, car le lendemain l'ordre est venu de nous rendre à Milan, et puis, sur le chemin, un télégraphe est venu devant nous pour nous arrêter à Bergame. Donc, nous sommes venus ici de Vérone, par Brescia, le lundi soir; et mercredi, c'est-à-dire le 1er, j'étais aux avant-postes; mais nous n'avons aperçu qu'une patrouille ennemie, qui s'est retirée en nous voyant. Demain nous allons plus loin, car le fameux brigand *Karibaldi* est par ici, et nous avons l'ordre de le chasser. J'aimerais mieux me battre contre des soldats réguliers; mais jusqu'à ce que vous receviez cette lettre, nous nous serons certainement battus. Depuis j'ai quitté Leipzig, nous n'avions vrai-

la confédération germanique, conseillent aux cours allemandes de s'associer aux efforts de l'Angleterre, de la Prusse et de la Russie pour localiser la guerre :

« Monsieur le comte,

« En présence des complications qui ont surgi en Italie, plusieurs grandes puissances de l'Europe ont cru devoir constater par des déclarations leur attitude immédiate et éventuelle.

« D'après les renseignements qui nous sont parvenus, le gouvernement de S. M. Britannique a fait connaître aux Etats de la confédération que, dans son opinion, aucun acte hostile du gouvernement français, aucun traité obligatoire, ne justifieraient de la part de l'Allemagne une attaque contre la France, ni l'adoption prématurée d'une ligne de conduite qui pourrait amener une guerre européenne ; qu'en conséquence, si dans le moment actuel la confédération provoquait une pareille guerre sans un *casus fœderis* et généralisait sans cause suffisante une lutte qui devrait autant que possible rester *localisée*, le gouvernement de S. M. Britannique maintiendrait une stricte neutralité, et ne pourrait donner aucune assistance à l'Allemagne, ni ga-

ment pas une heure pour nous reposer, et depuis cinq jours nous ne nous sommes pas même déshabillés; mais ce n'est pas encore le pire, car la pluie tombe que c'est un plaisir, et, n'ayant pas même d'abri, nous sommes tout trempés et ruisselants d'eau.

« Mes chers parents, pensez quelquefois à moi, et ne soyez pas tristes : le bon Dieu m'aidera, et peut-être je ne mourrai pas. Je n'aurais pas peur du tout si je ne pensais pas que mes parents et mes frères et sœurs resteront en vie, si je pouvais recevoir un seul baiser.

« Votre fils affectueux,

« CARL HOFFER. »

« Bergame, 5 juin.

« Mes chers parents,

Je ne vous écris pas cette lettre avec grande joie, et je vous apprends que mon sort n'est pas bon du tout, mais au contraire bien triste, car nous ne nous reposons nulle part; et je ne suis plus en Bohême, mais en Italie, à Bergame, et à chaque instant peut venir l'ordre d'aller plus loin, et tout cela est bien triste et bien désagréable. Nous avons passé par la Bavière et la Saxe, qui ne sont pas des provinces de notre Empereur, mais où on nous a reçus partout très-bien, avec beaucoup de bonté; et on nous a fêtés dans toutes les villes ; et puis j'ai été aussi en Tyrol, et maintenant je suis en Italie, où personne ne veut des billets de banque, et il n'y a que l'or et l'argent qui aient cours.

« Mon cher père, ma chère mère, je vous souhaite bonne santé, etc.

« JOHANN. »

rantir, par l'interposition de ses forces navales, les côtes allemandes d'aucune attaque.

« De son côté le cabinet des Tuileries a solennellement déclaré qu'il ne nourrit à l'égard de l'Allemagne aucun sentiment de nature à l'inquiéter ou à lui porter ombrage, et qu'il n'est animé que du plus sincère désir de vivre en bonne intelligence avec la confédération germanique, dont il est résolu à respecter partout les droits et les intérêts. Enfin, le gouvernement prussien, en ordonnant la mise sur pied de guerre de son armée, a déclaré que cette mesure, purement défensive, avait pour objet de sauvegarder l'intégrité de l'Allemagne, de mettre ses intérêts à l'abri de toutes les éventualités et de veiller au maintien de l'équilibre européen.

« Pour indiquer le jugement que S. M. l'Empereur porte sur les graves questions du moment, je pourrais me borner à me référer à ces déclarations. Les principes qu'elles posent et les assurances qu'elles contiennent sont entièrement d'accord avec les vues de notre auguste maître. Toutefois, Sa Majesté ayant été amenée, dans ces derniers temps, à s'écarter de la réserve qu'elle s'était imposée depuis la guerre d'Orient, je crois utile d'entrer dans quelques détails à cet égard vis-à-vis des légations impériales. Le désir de l'Empereur de concentrer exclusivement son attention sur les réformes essentielles entreprises dans l'intérieur de son empire, a dû céder à la gravité des circonstances. Notre auguste maître n'a pas cru pouvoir rester spectateur impassible de complications qui menaçaient la paix générale.

« Pour résoudre ces complications, nous avons proposé un congrès européen. L'idée en fut accueillie avec empressement par les grandes puissances. Ce congrès ne plaçait aucune d'elles en présence de l'inconnu. Le programme en avait été tracé d'avance sur les bases proposées par le gouvernement de S. M. Britannique, et il reçut même plus tard une extension recherchée par le gouvernement autrichien.

« L'idée fondamentale qui avait présidé à cette combinaison n'apportait de préjudice à aucun intérêt essentiel. D'une part, l'état de possession territoriale respectif était maintenu en Italie, et, d'autre part, il pouvait sortir du congrès un résultat qui n'avait rien d'exorbitant ni d'inusité dans les relations internationales. Pour ce qui nous concerne, nous étions disposés à apporter à ces délibérations l'esprit le plus conciliant et les sentiments les plus équitables. Confiants dans l'appui qu'aurait rencontré nos efforts, nous pouvions espérer que le fléau de la guerre serait épargné à l'humanité.

« Cet espoir a été déçu. Au dernier moment et lorsque toutes les difficultés de détail paraissaient aplanies, le cabinet de Vienne a brusquement rompu les négociations en alléguant ce seul motif que sa dignité ne lui permettait pas de siéger dans un congrès auquel se-

raient admises les cours italiennes, et, par conséquent, la Sardaigne. Je n'ai pas besoin de relever ici que, dans un congrès appelé à s'occuper des affaires de l'Italie, l'absence des cours italiennes eût été à la fois une faute de logique et un déni de justice; que leur participation découlait des principes arrêtés à Aix-la-Chapelle et qu'avaient consacrés les congrès de Laybach et de Vérone, convoqués par l'Autriche elle-même. Nous avons vivement et profondément regretté une détermination qui, d'un côté, prouvait qu'à Vienne l'intention qui nous avait dicté la proposition d'une réunion européenne n'avait pas été comprise, et, de l'autre, remettait aux hasards de la guerre des intérêts qui eussent trouvé une sauvegarde dans les bases mêmes du congrès proposé. Les pièces de cette négociation subiront un jour le jugement de la conscience publique. Nous ne redoutons dans aucun détail celui qu'elle portera sur la conduite tenue par le cabinet impérial. Alors il sera constaté jusqu'à l'évidence que, n'ayant en vue que d'accélérer une réunion d'où nous espérions voir sortir une solution pacifique, aucune difficulté de notre part, aucune obstination dans une opinion préconçue ne sont venues y mettre obstacle. Nous devons ajouter en toute sincérité que, dans le cours de ces pourparlers, le gouvernement français a loyalement secondé les efforts des puissances désireuses, comme nous, d'assurer le maintien de la paix.

« Quoi qu'il en soit, en présence de l'insuccès de cette suprême tentative pour prévenir la guerre qui vient d'éclater, il nous restait une autre tâche à remplir, celle de chercher à en restreindre les calamités dans la mesure du possible. Sous ce rapport, j'ai déjà exprimé notre entière adhésion aux déclarations des puissances qui tendent à ce but si essentiel aux intérêts généraux de l'Europe. En nous associant notamment à celle de Sa Majesté Britannique, nous ne saurions dissimuler les regrets que nous éprouvons de l'agitation qui se manifeste dans quelques parties de l'Allemagne. Nous craignons qu'elle n'ait sa source dans un malentendu analogue à celui qui a fait méconnaître à Vienne l'idée du congrès proposé par la Russie. Mais les malentendus qui enveloppent les destinées des peuples prennent un caractère de gravité qui impose le devoir de chercher à les éclaircir. Notre auguste maître ne veut pas qu'il en existe sur les vues qui l'animent dans les conjonctures actuelles. Quelques Etats de la confédération semblent ne pas se préoccuper d'une crainte d'avenir. Pour éviter un danger que nous croyons sans fondement, ils s'exposent à en faire naître de très-réels, et cela non-seulement en ne résistant pas à des passions dont le développement pourrait mettre en péril la sécurité et la force intérieure des gouvernements, mais encore en fournissant des griefs sérieux à un Etat voisin et puissant, au moment même où ils en reçoivent des déclarations rassurantes.

«Le gouvernement français a solennellement proclamé qu'il n'a aucune intention hostile à l'égard de l'Allemagne. Cette déclaration, faite à la face de l'Europe, a été accueillie avec un assentiment empressé par la majorité des grandes puissances. Or, un pareil assentiment implique des obligations. C'est ainsi que nous avons compris le nôtre. Lorsqu'un concours malheureux de circonstances aboutit à une rupture hostile, le seul moyen d'accélérer le retour de la paix et de diminuer les maux de la guerre, est de la renfermer sur le terrain où s'entrechoquent les intérêts qui l'ont fait naître. Dans les conjonctures actuelles, le cabinet de Berlin a pris pour devise de son attitude la défense de l'intégrité de l'Allemagne et le maintien de l'équilibre européen.

« Nous sommes au même degré intéressés à la conservation de cet équilibre, et sous ce rapport notre vigilance ne le cédera à celle de personne. Quant à l'intégrité de l'Allemagne, le caractère élevé et chevaleresque du prince qui s'en est proclamé le gardien, et dont la puissance est à la hauteur de cette tâche, devrait, ce nous semble, dispenser de toute autre garantie. Nous croyons inutile de rappeler, l'histoire en main, que cet intérêt n'a pas été non plus indifférent à la Russie, et qu'elle n'a pas reculé devant des sacrifices quand il s'est agi de le sauvegarder d'un péril réel. Mais le renouvellement de ces sacrifices ne serait pas justifié aux yeux de S. M. l'Empereur, s'il était provoqué par une situation amenée volontairement et violemment, malgré les exhortations amicales qu'il prodigue et les preuves dont il les appuie.

« Notre désir, comme celui de la majorité des grandes puissances, est aujourd'hui de *localiser* la guerre, parce qu'elle a surgi de circonstances locales, et que c'est le seul moyen d'accélérer le retour de la paix. La marche que suivent quelques Etats de la confédération germanique tend, au contraire, à *généraliser* la lutte en lui donnant un caractère et des proportions qui échappent à toute prévision humaine et qui, dans tous les cas, accumuleraient des ruines et feraient verser des torrents de sang. Nous pouvons d'autant moins comprendre cette tendance que, indépendamment des garanties qu'offrent à l'Allemagne les déclarations positives du gouvernement français acceptées par les grandes puissances, et la force même des choses, les Etats allemands s'écarteraient par là de la base fondamentale qui les relie entre eux. La confédération germanique est une combinaison purement et exclusivement défensive. C'est à ce titre qu'elle est entrée dans le droit public européen sur la base de traités auxquels la Russie a apposé sa signature. Or, aucun acte hostile n'a été commis par la France vis-à-vis de la confédération, et aucun traité obligatoire n'existe pour celle-ci qui motiverait une attaque contre cette puissance. Si, par conséquent, la confédération se portait à des actes hostiles envers la France,

sur des données conjecturales et contre lesquelles elle a obtenu plus d'une garantie, elle aurait faussé le but de son institution et méconnu l'esprit des traités qui ont consacré son existence. Nous conservons pleinement l'espoir que la sagesse des gouvernements fédéraux écartera des déterminations qui tourneraient à leur propre préjudice et ne contribueraient pas à fortifier leur assiette intérieure. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, il devait en être autrement, nous aurions en tout cas rempli un devoir de franche et sincère amitié. Quelle que soit l'issue des complications actuelles, l'Empereur, notre auguste maître, parfaitement libre dans son action, ne s'inspirera que des intérêts de son pays et de la dignité de sa couronne dans les déterminations que Sa Majesté sera appelée à prendre.

« Recevez, etc.

« Prince GORTSCHAKOFF. »

De leur côté, les journaux russes se prononçaient de plus en plus contre l'Autriche. L'un d'eux, le *Védomotz*, par exemple, persiflait ainsi la *Nouvelle Gazette de Prusse*, organe avoué du cabinet de Vienne : « Garibaldi, *ce brigand révolutionnaire*, a triomphé facilement, dites-vous, *parce qu'il n'avait en face de lui qu'un petit nombre d'hommes* ! Mais vous ne savez donc pas que l'amour de la patrie a seul armé le bras de ce brigand qui s'est placé tout à coup au niveau des plus grands capitaines, et par la noblesse de son caractère et par l'habileté de sa tactique. Vous ne devriez cependant pas ignorer que ce sont là les deux qualités qui lui ont permis de battre les Autrichiens à forces numériquement égales, et que ce n'est qu'à force de talent et de bravoure qu'il a pu s'emparer sur eux des canons qui lui manquaient, pour pouvoir tenir la campagne contre eux ! »

Déjà, en Autriche même, de toutes parts éclataient des symptômes inquiétants. Vainement, fidèle à sa tactique, le gouvernement de Vienne dirigeait-il les contingents lombards du côté des Carpathes, tandis que les bandes croates franchissaient les Alpes. L'instinct des races était plus fort que tous les artifices de la chancellerie ou de l'état-major autrichien. Les régiments magyares, qui se croisaient sur la route avec les régiments italiens, les saluaient du cri de Vive l'Italie ! et ce cri, la Hongrie tout entière le répétait frémissante. Les Serbes ne déguisaient plus leur antipathie à l'égard de l'Autriche, et celle-ci entrevoyait le moment où elle aurait à soutenir sur la Save une lutte pareille à celle engagée sur le Mincio.

La *Gazette de Vienne* tenait ce langage : « Les Serbes portent aux Allemands une haine tellement *féroce*, qu'on ne saurait mieux la désigner que par le mot *suévophagie*. Mais croit-on que l'Autriche supportera sur les rives de la Save ce qu'elle repousse les armes à la main sur les rives du Mincio ? Que les Serbes prennent garde ! Si

les Serbes provoquent l'Autriche, ils ne tarderont pas à s'en repentir.» Les Valaques de la Transylvanie et du Banat s'agitaient au bruit des armements ordonnés par le nouveau prince roumain. L'œil fixé au-delà des Carpathes, ils n'attendaient qu'un signal. Que dans une grande et suprême bataille l'Autriche eût été vaincue, ce n'étaient plus seulement le royaume lombard-vénitien, les duchés, la Valteline qu'elle pouvait voir s'insurger sur ses derrières et sur ses flancs, mais toutes les nationalités incorporées à l'empire qui pourraient se lever en masse pour ressaisir leur indépendance.

Cette grande bataille allait se donner ; tout était prêt. Le feld-maréchal Gorizzuti, commandant de la forteresse de Peschiera, avait publié l'ordre suivant :

« A la garnison de la forteresse qui m'est confiée.

« Soldats,

« L'armée d'opération d'Italie vient d'atteindre la ligne du Mincio, afin d'opposer la plus vigoureuse résistance à l'ennemi.

« Le moment est donc venu où il nous sera donné de prendre part à la lutte pour notre empereur adoré, pour notre patrie bien-aimée.

« Notre vaillante armée, l'ennemi lui-même le reconnaît, a donné les plus belles preuves de bravoure, de fermeté et de dévouement.

« Le bon esprit de la garnison qui m'entoure m'inspire d'avance la conviction que chacun de nous s'efforcera d'imiter le noble exemple de nos valeureux camarades. Je n'ai pas besoin de vous rappeler les exploits de nos pères qui se sont immortalisés à Malborvhetto et à Predil, qui ont mérité la reconnaissance de la patrie, l'admiration de la postérité ; je n'ai pas besoin de vous citer la glorieuse défense de Temesvar, où un petit groupe de nos frères d'armes a cueilli des lauriers éternels.

« Les difficultés d'un siége sont énormes, les privations et les souffrances considérables, mais la ténacité des soldats autrichiens est un fait historique, et, j'en suis certain, nous en fournirons un exemple nouveau.

« Aussi, mes camarades, rappelez-vous votre serment à l'empereur et à la patrie. Fidèles à notre monarque, dont le regard est fixé sur vous, dévoués à notre patrie, qui attend de vous tous les sacrifices, nous repousserons, avec l'aide de Dieu, l'ennemi de nos remparts, que nous saurons défendre avec intrépidité.

« Répétons donc tous ensemble : « Pour Dieu, l'empereur et la patrie! »

« Pestchiera, le 20 juin 1859. »

De son côté, l'empereur François-Joseph avait adressé à ses troupes un ordre du jour ainsi conçu :

« En prenant aujourd'hui le commandement immédiat de mes armées portées en face de l'ennemi, je veux, à la tête de mes vaillantes troupes, continuer la lutte que l'Autriche a été forcée d'accepter pour son honneur et son bon droit.

« Soldats ! votre dévouement pour moi, votre bravoure, dont vous avez donné des preuves éclatantes, m'assurent que, sous ma conduite, vous remporterez les succès que la patrie attend de vous.

« Vérone, le 18 juin.

« FRANÇOIS-JOSEPH. »

Tels étaient les préludes de la grande bataille de Solferino, que nous raconterons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Bulletin officiel de la bataille de Solferino. — Rapports des différents chefs de corps. — Rapport du roi Victor-Emmanuel. — Réflexions sur la bataille. — Effets de la nouvelle artillerie rayée. — Récits et considérations des journaux anglais.

Le récit des événements qui se rattachent à la grande bataille de Solferino doit occuper dans notre résumé l'étendue que mérite un fait d'armes égal aux mémorables victoires de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram. Nous allons donner d'abord le Bulletin officiel, et nous rapporterons ensuite les épisodes qui feront connaître les différents aspects de ce drame militaire.

BULLETIN OFFICIEL DE LA BATAILLE DE SOLFERINO.

Quartier général de Cavriana, 28 juin 1859.

Après la bataille de Magenta et le combat de Melegnano, l'ennemi avait précipité sa retraite sur le Mincio en abandonnant l'une après l'autre les lignes de l'Adda, de l'Oglio et de la Chiese. On devait croire qu'il allait concentrer toute sa résistance derrière le Mincio et il ma-

portait que l'armée alliée occupât le plus tôt possible les points principaux des hauteurs qui s'étendent de Lonato jusqu'à Volta, et qui forment au sud du lac de Garde une agglomération de mamelons escarpés. Les derniers rapports reçus par l'Empereur indiquaient, en effet, que l'ennemi avait abandonné ces hauteurs et s'était retiré derrière le fleuve.

D'après l'ordre général donné par l'Empereur le 29 juin au soir, l'armée du roi devait se porter sur Pozzolengo; le maréchal Baraguey-d'Hilliers sur Solferino; le maréchal duc de Magenta sur Cavriana; le général Niel sur Guidizzolo, et le maréchal Canrobert sur Medole. La garde impériale devait se diriger sur Castiglione, et les deux divisions de cavalerie de la ligne devaient se porter dans la plaine entre Solferino et Medole. Il avait été décidé que les mouvements commenceraient à deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour.

Cependant, dans la journée du 23, plusieurs détachements ennemis s'étaient montrés sur différents points et l'Empereur en avait reçu avis; mais, comme les Autrichiens ont l'habitude de multiplier les reconnaissances, Sa Majesté ne vit dans ces démonstrations qu'un exemple de plus du soin et de l'habileté qu'ils mettent à s'éclairer et à se garder.

Le 24 juin, dès cinq heures du matin, l'Empereur, étant à Montechiaro, entendit le bruit du canon dans la plaine et se dirigea en toute hâte vers Castiglione, où devait se réunir la garde impériale.

Pendant la nuit, l'armée autrichienne, qui s'était décidée à prendre l'offensive, avait passé le Mincio à Goito, Valeggio, Monzambano et Peschiera, et elle occupait de nouveau les positions qu'elle venait tout récemment d'abandonner. C'était le résultat du plan dont l'ennemi avait poursuivi l'exécution depuis Magenta, en se retirant successivement de Plaisance, de Pizzighettone, de Crémone, d'Ancône, de Bologne et de Ferrare; en évacuant, en un mot, toutes les positions, pour accumuler ses forces sur le Mincio. Il avait, en outre, accru son armée de la plus grande partie des troupes composant les garnisons de Vérone, de Mantoue et de Peschiera; et c'est ainsi qu'il avait pu réunir neuf corps d'armée, forts ensemble de 250 à 270,000 hommes, qui s'avançaient vers la Chiese, en couvrant la plaine et les hauteurs. Cette force immense paraissait s'être partagée en deux armées : celle de droite, d'après les notes trouvées, après la bataille, sur un officier autrichien, devait s'emparer de Lonato et de Castiglione; celle de gauche devait se porter sur Montechiaro. Les Autrichiens croyaient que toute notre armée n'avait pas encore passé la Chiese, et leur intention était de nous rejeter sur la rive droite de cette rivière.

Les deux armées, en marche l'une contre l'autre, se rencontrèrent donc inopinément. A peine les maréchaux Baraguey-d'Hilliers et de Mac-Mahon avaient-ils dépassé Castiglione, qu'ils se trouvèrent en présence de forces considérables qui leur disputèrent le terrain. Au même instant, le général Niel se heurtait contre l'ennemi à la hauteur de Medole. L'armée du roi, en route pour Pozzolengo, rencontrait de même les Autrichiens en avant de Rivoltella, et, de son côté, le maréchal Canrobert trouvait le village de Castelgoffredo occupé par la cavalerie ennemie.

Tous les corps de l'armée alliée étant alors en marche à une assez grande distance les uns des autres, l'Empereur se préoccupa tout d'abord de les relier afin qu'ils pussent se soutenir mutuellement. A cet effet, Sa Majesté se porta immédiatement auprès du maréchal duc de Magenta, qui était à droite dans la plaine et qui s'était déployé perpendiculairement à la route qui va de Castiglione à Goito. Comme le général Niel ne paraissait pas encore, Sa Majesté fit hâter la marche de la cavalerie de la garde impériale et la mit sous les ordres du duc de Magenta, comme réserve, pour opérer dans la plaine, sur la droite du 2e corps. L'Empereur envoya en même temps au maréchal Canrobert l'ordre d'appuyer le général Niel autant que possible, tout en lui recommandant de se garder à droite contre un corps autrichien qui, d'après les avis donnés à Sa Majesté, devait se porter de Mantoue sur Azola (1).

Ces dispositions prises, l'Empereur se rendit sur les hauteurs, au centre de la ligne de bataille, où le maréchal Baraguey-d'Hilliers, trop éloigné de l'armée sarde pour pouvoir se relier avec elle, avait à lutter, dans un terrain des plus difficiles, contre des troupes qui se renouvelaient sans cesse.

Le maréchal était néanmoins arrivé jusqu'au pied de la colline abrupte au sommet de laquelle est bâti le village de Solferino, que défendaient des forces considérables, retranchées dans un vieux château et dans un grand cimetière, entourés l'un et l'autre de murs épais et crénelés. Le maréchal avait déjà perdu beaucoup de monde, et avait dû payer plus d'une fois de sa personne en portant lui-même

(1) Le bulletin publié par le *Moniteur* porte la date du 28 juin. Le même jour, le correspondant du *Times* écrivait de Vienne à ce journal :

« Deux corps d'armée sont restés inactifs à Mantoue pendant la journée du 24 juin, parce que l'on supposait que le corps d'armée du prince Napoléon pourrait essayer de prendre la ville par surprise pendant la bataille. » La recommandation adressée par l'Empereur au général Canrobert n'est-elle pas, en présence de la note du correspondant anglais, la preuve la plus éclatante du génie militaire de Napoléon III, et le monde peut-il s'étonner des succès certains de notre armée en la voyant si admirablement commandée?

en avant les troupes des divisions Bazaine et Ladmirault. Exténuées de fatigue et de chaleur, et exposées à une vive fusillade, ces troupes ne gagnaient du terrain qu'avec beaucoup de difficulté. En ce moment, l'Empereur donna l'ordre à la division Forey de s'avancer, une brigade du côté de la plaine, l'autre sur la hauteur, contre le village de Solferino, et la fit soutenir par la division Camou, des voltigeurs de la garde. Il fit marcher avec ces troupes l'artillerie de la garde, qui, sous la conduite du général de Sévelinges et du général Lebœuf, alla prendre position à découvert à trois cents mètres de l'ennemi. Cette manœuvre décida du succès au centre. Pendant que la division Forey s'emparait du cimetière, et que le général Bazaine lançait ses troupes dans le village, les voltigeurs et les chasseurs de la garde impériale grimpaient jusqu'au pied de la tour qui domine le château et s'en emparaient. Les mamelons des collines qui avoisinent Solferino étaient successivement enlevés, et, à trois heures et demie, les Autrichiens évacuaient la position sous le feu de notre artillerie couronnant les crêtes, et laissaient entre nos mains 1,500 prisonniers, 14 canons et 2 drapeaux. La part de la garde impériale dans ce glorieux trophée était de 13 canons et un drapeau.

Pendant cette lutte, et au plus fort du feu, quatre colonnes autrichiennes, s'avançant entre l'armée du roi et le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers, avaient cherché à tourner la droite des Piémontais. Six pièces d'artillerie, habilement dirigées par le général Forgeot, avaient ouvert un feu très-vif sur le flanc de ces colonnes et les avaient forcées à rebrousser chemin en désordre.

Tandis que le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers soutenait la lutte à Solferino, le corps du duc de Magenta s'était déployé dans la plaine de Giudizzolo, en avant de la ferme Casa Marino, et sa ligne de bataille, coupant la route de Mantoue, dirigeait sa droite vers Medole. A neuf heures du matin, il fut attaqué par une forte colonne autrichienne, précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie à mille ou douze cents mètres en avant de notre front. L'artillerie des deux premières divisions du 2e corps, s'avançant immédiatement sur la ligne des tirailleurs, ouvrit un feu très-vif contre le front des Autrichiens, et, dans le même instant, les batteries à cheval des divisions Desvaux et Partouneaux, se portant rapidement sur la droite, prirent d'écharpe les canons ennemis, qui furent ainsi réduits au silence et bientôt forcés à se reporter en arrière. Immédiatement après, les divisions Desvaux et Partouneaux chargèrent les Autrichiens et leur firent 600 prisonniers.

Cependant une colonne de deux régiments de cavalerie autrichienne avait cherché à tourner la gauche du 2e corps, et le duc de Magenta avait dirigé contre elle six escadrons de chasseurs. Trois

charges heureuses de notre cavalerie repoussèrent celle de l'ennemi, qui laissa dans nos mains bon nombre d'hommes et de chevaux.

A deux heures et demie, le duc de Magenta prit l'offensive à son tour, et donna au général de la Motterouge l'ordre de se porter sur sa gauche, du côté de Solferino, pour enlever San Cassiano et les autres positions occupées par l'ennemi.

Le village fut tourné de deux côtés et emporté avec une vigueur irrésistible par les tirailleurs algériens et par le 45°. Les tirailleurs furent lancés aussitôt après sur le contre-fort principal qui relie Cavriana à San Cassiano, et qui était défendu par des forces considérables. Un premier mamelon, couronné par une espèce de redoute, tomba rapidement au pouvoir des tirailleurs ; mais l'ennemi, par un vigoureux retour offensif, parvint à les en déloger. Ils s'en emparèrent de nouveau avec l'aide du 45° et du 72°, et en furent repoussés une fois encore. Pour soutenir cette attaque, le général de la Motterouge dut faire marcher sa brigade de réserve; et le duc de Magenta fit avancer son corps tout entier.

En même temps, l'Empereur donnait l'ordre à la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde, appuyée par les grenadiers du général Mellinet, de se porter de Solferino contre Cavriana.

L'ennemi ne put résister plus longtemps à cette double attaque soutenue par le feu de l'artillerie de la garde, et, vers cinq heures du soir, les voltigeurs et les tirailleurs algériens entraient en même temps dans le village de Cavriana.

En ce moment, une effroyable tempête, qui éclata sur les deux armées, obscurcit le ciel et suspendit la lutte ; mais dès que l'orage eut cessé, nos troupes reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi de toutes les hauteurs qui dominent le village. Bientôt après, le feu de l'artillerie de la garde changeait la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.

Pendant cette affaire, les chasseurs à cheval de la garde, qui flanquaient la droite du duc de Magenta, eurent à charger la cavalerie autrichienne qui menaçait de le tourner.

A six heures et demie, l'ennemi battait en retraite dans toutes les directions.

Mais bien que la bataille fût gagnée au centre, où nos troupes n'avaient pas cessé de faire des progrès, la droite et la gauche restaient encore en arrière. Cependant les troupes du 4° corps avaient pris, elles aussi, une large et glorieuse part à la bataille de Solferino.

Parties de Carpenedolo à trois heures du matin, elles se dirigeaient sur Medole, appuyées par la cavalerie des divisions Desvaux et Partouneaux, lorsque, à deux kilomètres en avant de Medole, les escadrons de chasseurs qui éclairaient la marche du corps rencontrèrent

les uhlans. Ils les chargèrent avec impétuosité, mais ils furent arrêtés par l'infanterie et l'artillerie ennemies, qui défendaient le village. Le général de Luzy prit aussitôt ses dispositions d'attaque. Pendant qu'il faisait tourner Medole à droite et à gauche par deux colonnes, il s'avançait lui-même de front, précédé par son artillerie qui canonnait le village. Cette attaque, exécutée avec une grande vigueur, eut un plein succès : à sept heures, l'ennemi se retirait de Medole, et nous lui avions enlevé deux canons et fait bon nombre de prisonniers.

La division Vinoy, qui suivait la division de Luzy, se porta, au sortir de Medole, dans la direction d'une maison isolée, nommée Casanova, qui est située dans la plaine, sur la route de Mantoue, à deux kilomètres de Guidizzolo. L'ennemi se trouvait en forces considérables de ce côté, et un combat acharné s'y engagea, pendant que la division de Luzy marchait vers Ceresara d'une part, et vers Rebecco de l'autre.

En ce moment, l'ennemi tenta de tourner la gauche de la division Vinoy par l'intervalle que laissaient entre eux le 2ᵉ et le 4ᵉ corps; il s'approcha jusqu'à deux cents mètres du front de nos troupes, mais il fut arrêté par le feu de quarante-deux pièces d'artillerie dirigées par le général Soleille. Le canon de l'ennemi vint aussitôt prendre part à la lutte, et la soutint une grande partie de la journée, bien qu'avec une infériorité manifeste.

La division de Failly arriva à son tour, et le général Niel, réservant la seconde brigade de cette division, porta la première entre Casanova et Rebecco, vers le hameau de Baete, pour relier le général de Luzy au général Vinoy. Le but du général Niel était de se porter vers Giudizzole dès que le duc de Magenta se serait emparé de Cavriana, et il espérait couper ainsi à l'ennemi la route de Volta et de Goito; mais il fallait, pour exécuter ce plan, que les troupes du corps du maréchal Canrobert vinssent remplacer à Rebecco celles du général de Luzy.

Le 3ᵉ corps, parti de Mezzane à deux heures et demie du matin, avait passé la Chiese à Viseno et était arrivé à sept heures à Castelgoffredo, petite ville enceinte de murs, que la cavalerie de l'enemi occupait encore. Tandis que le général Jannin tournait la position au sud, le général Renault l'abordait de front, faisait enfoncer la porte par les sapeurs du génie, et pénétrait dans la ville en chassant devant lui les cavaliers ennemis.

Vers neuf heures du matin, la division Renault, arrivée à hauteur de Medole, se reliait sur sa gauche avec le général de Luzy, du côté de Ceresara, et sur sa droite faisait face à Castelgoffredo, de manière à surveiller les mouvements du corps détaché dont le départ de Mantoue avait été annoncé.

Cette appréhension paralysa, pendant la plus grande partie du jour, le corps d'armée du maréchal Canrobert, qui ne jugea pas prudent de prêter tout d'abord au 4e corps l'appui que lui demandait le général Niel. Néanmoins, vers les trois heures de l'après-midi, rassuré sur sa droite, et ayant jugé par lui-même la position du général Niel, le maréchal Canrobert fit appuyer la division Renault sur Rebecco, et donna ordre au général Trochu de porter sa première brigade entre Casanova et Baete, sur le point où se dirigeaient les plus redoutables attaques de l'ennemi. Ce renfort de troupes fraîches permit au général Niel de lancer dans la direction de Guidizzolo une partie des divisions de Luzy et de Failly. Cette colonne s'avança jusqu'aux premières maisons du village; mais, trouvant devant elle des forces supérieures établies dans une bonne position, elle fut contrainte de s'arrêter.

Le général Trochu s'avança alors pour soutenir l'attaque avec la brigade Bataille, de sa division. Il marcha à l'ennemi par bataillons serrés, en échiquier, l'aile droite en avant, avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enleva à l'ennemi une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et déjà il était arrivé à demi-distance de la Casa Nova à Guidizzolo, lorsque éclata l'orage qui vint mettre fin à cette terrible lutte, que le concours du 3e et du 4e corps menaçait de rendre si funeste à l'ennemi.

Au milieu des péripéties de ce combat de douze heures, la cavalerie a été d'un puissant secours pour arrêter les efforts de l'ennemi du côté de la Casa Nova. A plusieurs reprises, les divisions Partouneaux et Desvaux ont chargé l'infanterie autrichienne et rompu ses carrés. Mais c'est surtout notre nouvelle artillerie qui produisit sur l'ennemi les effets les plus terribles. Ses coups allaient l'atteindre à des distances d'où les plus gros calibres étaient impuissants à riposter, et jonchaient la plaine de cadavres.

Le 4e corps a enlevé aux Autrichiens un drapeau, sept pièces de canon et 2,000 prisonniers.

De son côté, l'armée du roi, placée à notre extrême gauche, avait eu également sa rude et belle journée.

Elle s'avançait, forte de quatre divisions, dans la direction de Peschiera, de Pozzolengo et de Madonna della Scoperta, lorsque, vers sept heures du matin, son avant-garde rencontra les avant-postes ennemis entre San Martino et Pozzolengo.

Le combat s'engagea; mais de gros renforts autrichiens accoururent et firent reculer les Piémontais jusqu'en arrière de San Martino, et menacèrent même de couper leur ligne de retraite. Une brigade de la division Mollard arriva alors en toute hâte sur le lieu du combat, et monta à l'assaut des hauteurs où l'ennemi venait de s'établir. Deux fois elle en atteignit le sommet en s'emparant de plusieurs pièces de

canon; mais deux fois aussi elle dut céder au nombre et abandonner sa conquête.

L'ennemi gagnait du terrain, malgré quelques charges brillantes de la cavalerie du roi, quand la division Cucchiari, débouchant sur le champ de bataille par la route de Rivoltella, vint soutenir le général Mollard. Les troupes sardes s'élancèrent une troisième fois sous un feu meurtrier : l'église et les cascines de la droite furent emportées, et huit pièces de canon furent enlevées; mais l'ennemi parvint encore à les dégager et à reprendre ses positions.

En ce moment, la deuxième brigade du général Cucchiari, qui s'était formée en colonne d'attaque à gauche de la route de Lugana, marcha contre l'église San Martino, regagna le terrain perdu et emporta les hauteurs pour la quatrième fois, sans réussir cependant à s'y maintenir, car, écrasée par la mitraille et placée en face d'un ennemi qui, renforcé sans cesse, revenait sans cesse à la charge, elle ne put attendre le secours que lui apportait la deuxième brigade du général Mollard, et les Piémontais, épuisés, firent retraite en bon ordre sur la route de Rivoltella.

C'est alors que la brigade d'Aoste, de la division Fanti, qui s'était portée d'abord vers Solferino pour donner la main au maréchal Baraguey-d'Hilliers, fut envoyée par le roi pour appuyer les généraux Mollard et Cucchiari dans l'attaque de San Martino. Elle fut un moment arrêtée par la tempête; mais, vers cinq heures du soir, cette brigade et la brigade Pignerol, soutenues par une forte artillerie, marchèrent à l'ennemi sous un feu terrible et atteignirent les hauteurs. Elles s'en emparèrent pied à pied, cascine par cascine, et parvinrent à s'y maintenir en combattant avec acharnement. L'ennemi commença à plier, et l'artillerie piémontaise, gagnant les crêtes, put bientôt les couronner de vingt-quatre pièces de canon que les Autrichiens cherchèrent vainement à enlever : deux brillantes charges de la cavalerie du roi les dispersèrent; la mitraille porta le désordre dans leurs rangs, et les troupes sardes restèrent enfin maîtresses des formidables positions que l'ennemi avait défendues une journée entière avec tant d'acharnement.

D'un autre côté, la division Durando était restée aux prises avec les Autrichiens depuis cinq heures et demie du matin. A cette heure, son avant-garde avait rencontré l'ennemi à Madonna della Scoperta, et les troupes sardes y avaient soutenu jusqu'à midi les efforts d'un ennemi supérieur en nombre qui les avait enfin obligées à se replier; mais, renforcées alors par la brigade de Savoie, elles reprirent l'offensive, et, repoussant les Autrichiens à leur tour, elles s'emparèrent de Madonna della Scoperta. Après ce premier succès, le général de la Marmora dirigea la division Durando vers San Martino, où elle ne

put arriver à temps pour concourir à la prise de la position, car elle rencontra sur la route une colonne autrichienne avec laquelle elle eut à lutter pour s'ouvrir passage, et quand elle eut triomphé de cet obstacle, le village de San Martino était au pouvoir des Piémontais. Le général de la Marmora avait dirigé, d'autre part, la brigade de Piémont de la division Fanti vers Pozzolengo. Cette brigade enleva avec une grande vigueur les positions de l'ennemi en avant du village, et, s'étant rendue maîtresse de Pozzolengo après une vive attaque, elle repoussa les Autrichiens et les poursuivit jusqu'à une certaine distance, en leur faisant essuyer de grandes pertes.

Celles de l'armée sarde furent malheureusement très-considérables et ne s'élevèrent pas à moins de 49 officiers tués, 167 blessés, 642 sous-officiers et soldats tués, 3,405 blessés, 1,238 hommes disparus; total : 5,525 manquant à l'apppel. Cinq pièces de canon étaient restées aux mains de l'armée du roi, comme trophée de cette sanglante victoire qu'elle avait remportée contre un ennemi supérieur en nombre, dont les forces paraissent n'avoir pas été moindres de 12 brigades.

Les pertes de l'armée française se sont élevées au chiffre de 12,000 hommes de troupe tués ou blessés, et de 720 officiers hors de combat, dont 150 tués. Parmi les blessés on compte les généraux de Ladmirault, Forey, Auger, Dieu et Douay; 7 colonels et 6 lieutenants-colonels ont été tués.

Quant aux pertes de l'armée autrichienne, elles n'ont pu être estimées encore ; mais elles ont dû être très-considérables, à en juger par le nombre des morts et des blessés qu'ils ont abandonnés sur toute l'étendue d'un champ de bataille qui n'a pas moins de cinq lieues de front. Ils ont laissé dans nos mains 30 pièces de canon, un grand nombre de caissons, 4 drapeaux et 6,000 prisonniers.

La résistance que l'ennemi a opposée à nos troupes pendant seize heures peut s'expliquer par l'avantage que lui donnaient la supériorité du nombre et les positions presque inexpugnables qu'il occupait.

Pour la première fois, d'ailleurs, les troupes autrichiennes combattaient sous les yeux de leur souverain, et la présence des deux empereurs et du roi, en rendant la lutte plus acharnée, devait la rendre aussi plus décisive.

L'Empereur Napoléon n'a pas cessé un seul instant de diriger l'action, en se portant sur tous les points où ses troupes avaient à déployer les plus grands efforts et à triompher des obstacles les plus difficiles. A diverses reprises, les projectiles de l'ennemi ont frappé dans les rangs de l'état-major et de l'escorte qui suivaient Sa Majesté.

A neuf heures du soir on entendait encore dans le lointain le bruit du canon qui précipitait la retraite de l'ennemi, et nos troupes allu-

maient les feux du bivouac sur le champ de bataille qu'elles avaient si glorieusement conquis.

Le fruit de cette victoire est l'abandon par l'ennemi de toutes les positions qu'il avait préparées sur la rive droite du Mincio pour en disputer les approches. D'après les renseignements reçus, l'armée autrichienne, découragée, semblerait même renoncer à défendre le passage de la rivière et se retirerait sur Vérone.

Rapport du maréchal commandant en chef la garde impériale.

« Cavriana, le 25 juin 1859.

« Sire,

« Le 24 juin, la garde impériale était campée, les deux divisions d'infanterie à Montechiari, les huit batteries d'artillerie et la division de cavalerie à Castenedolo. Votre Majesté lui donna l'ordre de partir de ces deux positions pour se rendre à Castiglione. L'infanterie partit de Montechiari à cinq heures du matin. L'artillerie partit à la même heure de Castenedolo et rejoignit la gauche des deux divisions d'infanterie à Montechiari, vers sept heures moins un quart. La division de cavalerie ne devait partir qu'à neuf heures du matin de Castenedolo et marcher librement afin de ménager ses chevaux. Vers six heures du matin, une canonnade bien nourrie s'engagea avec l'ennemi, qui avait pris position au delà de Castiglione et s'était décidé à livrer bataille. Votre Majesté ordonna alors à la garde d'accélérer son mouvement. L'ordre fut expédié de suite à la cavalerie de partir avant l'heure qui lui avait été désignée : à huit heures elle put monter à cheval, et, vers neuf heures et demie, elle arriva sur le lieu du combat, où elle fut mise à la disposition de M. le maréchal de Mac-Mahon, d'après les ordres de Votre Majesté.

« Les deux divisions d'infanterie de la garde avaient débouché de Castiglione par la route de G[illegible], mais Votre Majesté ayant [illegible] le [illegible] décisif de [illegible] était l'enlèvement de la position de Solferino, [illegible] par l'ennemi, donna l'ordre à sa garde de se porter [illegible] se trouver en situation d'appuyer l'attaque du maréchal [illegible] contre Solferino. La division de voltigeurs, commandée par le général Camou, fut placée en ligne derrière le 1er corps, [illegible] mètres en arrière, la division Mellinet fut formée en [illegible] par division à distance de déploiement. La division Forey ayant éprouvé des pertes sensibles dans l'attaque de la position del Monte, la brigade Manèque, composée

des chasseurs à pied de la garde, des 1er et 2e voltigeurs, fut portée à son secours et enleva ces positions aux cris de : Vive l'Empereur !

« Au même moment, deux bataillons du 2e voltigeurs, lancés sur la tour et le couvent de Solferino, les enlevèrent avec un remarquable élan. Ces bataillons ont ensuite occupé les crêtes de la position del Monte et y ont été soutenus par l'artillerie à cheval de la garde, qui vint se mettre en batterie sur la grande route de Cavriana. Bientôt l'ennemi chercha à reprendre cette importante position, et le petit nombre de troupes qui étaient sur ce point n'aurait pas permis de la conserver si Votre Majesté, en se rendant parfaitement compte de l'état des choses, n'avait envoyé immédiatement l'ordre à la division de grenadiers commandée par le général Mellinet de soutenir les batteries de la garde et la brigade Manèque. Cet ordre, promptement exécuté par le général Mellinet, permit à la brigade Manèque et à l'artillerie de la garde, non-seulement de conserver la position un instant menacée, mais encore de gagner du terrain en avant, en s'emparant successivement des positions de l'ennemi. La brigade Manèque arriva ainsi à quelque distance de Cavriana, position importante entourée de vieilles fortifications, où l'ennemi pouvait renouveler dans la ville et dans le château la longue résistance qu'il avait opposée à Solferino. Votre Majesté envoya l'ordre à l'artillerie de la garde de battre cette position, et à la brigade Manèque de l'enlever. Cet ordre fut exécuté avec vigueur et intelligence, sous les yeux de Votre Majesté.

« Le village de Cavriana venait d'être enlevé vers cinq heures du soir, lorsqu'un violent orage éclata et suspendit un instant les opérations. Mais à peine avait-il cessé que les voltigeurs de la garde reprirent l'œuvre commencée et chassèrent l'ennemi des hauteurs qui dominent le village où le quartier général de Votre Majesté devait être établi, et terminèrent ainsi la journée. La brigade Manèque a enlevé un drapeau, des prisonniers et 13 pièces de canon aux Autrichiens. Pendant toute cette affaire, l'artillerie de la garde s'est fait remarquer par la précision de son tir et le choix successif de ses positions. Partout où elle a eu à contre-battre des batteries ennemies, elle a fait taire leur feu en peu de temps. La cavalerie, commandée par le général Morris, est venue, dès son arrivée sur le champ de bataille, et d'après les ordre de Votre Majesté, se placer sous le commandement du maréchal de Mac-Mahon, qui opérait dans un pays de plaine où, dans certains cas, elle pouvait trouver l'occasion de faire un bon service. En attendant l'arrivée du corps du général Niel, qui devait se lier par sa gauche au maréchal de Mac-Mahon, elle fut employée à couvrir la droite du 2e corps, et, à cet effet, le général Morris disposa ses trois brigades par échelons et le fit couvrir par une ligne de tirailleurs.

« Le général Morris attendait avec impatience l'occasion de faire agir sa cavalerie : elle se présenta vers trois heures et demie. Une colonne de cavalerie autrichienne ayant paru, il la fit charger en flanc par les chasseurs à cheval. Les Autrichiens, refoulés, se retirèrent à droite vers leurs batteries, dont le feu arrêta notre poursuite. Je viens d'exposer la part que la garde a prise à la bataille de Solferino. Là, comme à Magenta, elle a agi sous les yeux et l'impulsion directe de Votre Majesté, qui a pu juger par elle-même du courage et du dévouement absolu qu'elle mettait à exécuter ses ordres. Je ferai connaître plus tard à Votre Majesté les noms des officiers qui se sont le plus particulièrement distingués, et je les proposerai pour des récompenses.

« REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY.

« *P. S.* Je dois signaler à Votre Majesté M. Monoglia, lieutenant de chasseurs à pied, qui a pris, dans le village de Solferino, quatre pièces de canon attelées, commandées par un colonel, qui lui a remis son épée. »

Rapport du maréchal commandant en chef le 1er corps.

Pozzolengo, le 25 juin 1859.

« Sire,

« Votre Majesté m'avait donné l'ordre de me porter, le 24, d'Esenta à Solferino. Je fis partir, à deux heures du matin, par la route de la montagne, la division Ladmirault, avec quatre pièces d'artillerie, et par celle de la plaine, à trois heures, les divisions Forey et Bazaine, avec leur artillerie, l'artillerie de reserve et les bagages. A peine la tête de cette dernière colonne était arrivée aux Fontane, que la division Forey engagea deux compagnies de chasseurs avec l'ennemi, le débusqua sans trop de difficultés des hauteurs du Monte di Valscura, et, avec deux bataillons du 74e, le chassa du village du Grole, où la résistance fut plus sérieuse. A ce moment, la 2e division, à gauche de la 1re, était ralliée dans une vallée assez large, bordée des deux côtés de collines élevées s'étendant par des positions successives et étagées jusqu'à Solferino. Le général de Ladmirault disposa sa division en trois colonnes : celle de droite, composée de deux compagnies de chasseurs et de quatre bataillons, confiée à M. le général Douay ; celle de gauche, composée comme la première, sous les ordres du général de Négrier, et se réserva la colonne du centre, composée de quatre compagnies de chasseurs, de quatre bataillons et de l'artillerie. Les divi-

sions Forey et Ladmirault s'avancèrent parallèlement sur Solferino: la première à droite, attaquant le mont Fenile; la deuxième à gauche enlevant à l'ennemi les premiers mamelons boisés de sa position

« L'occupation du mont Fenile par le 84e permit à la 6e batterie du 8e régiment de s'y établir et de protéger le mouvement de la 1re brigade, commandée par le général Dieu, qui descendit le revers du mont Fenile et se porta dans la direction de Solferino en chassant de crête en crête les troupes ennemies, dont le nombre s'accroissait sans cesse. Cette brigade prit position devant des forces supérieures, et dirigea le feu de son artillerie sur les hauteurs couronnées par une tour et un bois de cyprès. Ce fut pendant cette canonnade que le général Dieu, gravement blessé, dut remettre son commandement à M. le colonel Cambriels, du 84e.

Votre Majesté arriva elle-même près des batteries de la division Forey, et après avoir examiné la position, donna l'ordre de porter en avant, avec 4 pièces de la réserve du premier corps, la brigade d'Alton, déployée par bataillons, à demi-distance en colonne par pelotons. Le général Forey se mit à la tête de cette brigade qui s'avança avec élan, mais qui fut accueillie par un feu de mitraille et de mousqueterie si violent de front et d'écharpe, qu'elle dut arrêter son mouvement. Votre Majesté envoya aussitôt la brigade Manèque, des voltigeurs de la garde, soutenir la 1re division qui, ranimée par ce secours, battit la charge, se reporta en avant, attaquant l'ennemi au cri de: Vive l'Empereur! et après un lutte opiniâtre s'empara du mamelon aux Cyprès et de la tour qui domine Solferino. La division Ladmirault avait commencé son attaque en même temps que la division Forey; elle mit d'abord son artillerie en batterie, et, après une canonnade qui avait ébranlé l'ennemi, elle s'élança et enleva à la baïonnette les premières positions; mais bientôt ses charges firent démasquer des bataillons entiers fournissant le feu le plus serré et le plus meurtrier, et elle n'avança plus qu'à grand'peine et pied à pied. Le général de Ladmirault fut atteint d'un coup de feu à l'épaule, se retira un instant pour se faire panser, reprit le commandement et lança ses quatre bataillons de réserve qui imprimèrent à notre attaque une nouvelle impulsion: frappé d'une nouvelle balle, le général de Ladmirault fut contraint de remettre son commandement au général de Négrier. L'opiniâtre résistance de l'ennemi, les forces considérables qu'il nous opposait, et les difficultés que présentaient à la 2e division le terrain très-rétréci des attaques et les feux croisés du mamelon aux Cyprès et du cimetière crénelé, contre lequel plusieurs charges au pas de course avaient vainement été tentées, me forcèrent à engager la division Bazaine. Le 1er régiment de zouaves et bientôt après le 34e vinrent appuyer la 2e division: l'ennemi couvrit nos colonnes de feux d'artil-

lerie, de mousqueterie et de fusées, et tenta à plusieurs reprises des retours offensifs sur nos deux flancs. Le 37ᵉ fut aussi lancé en avant.

« Le cimetière arrêtait tous nos efforts; voyant qu'il était indispensable de démolir cet obstacle, je donnai l'ordre d'y faire brèche en portant à découvert, à 300 mètres du mur, dans un poste très périlleux, une batterie d'artillerie du 10ᵉ régiment, commandée par M. le capitaine de Canecaude. La demi-batterie de montagne et d'autres pièces des divisions concentrèrent leur tir dans la même direction. Après un feu bien dirrigé et très-nourri, les murs du cimetière, des maisons et du château étant suffisamment ébréchés, et l'artillerie ennemie du mamelon des Cyprès ayant été éteinte par l'artillerie du général Forey et par la 9ᵉ batterie du 10ᵉ régiment de la 3ᵉ division, le général Bazaine lança sur le cimetière le 3ᵉ bataillon du 78ᵉ, commandé par le chef de bataillon Lafaille, et fit sonner et battre la charge dans les deux divisions: toutes les troupes s'élancèrent et emportèrent le villageet le château au moment même où la 1ʳᵉ division apparaissait sur le sommet de la tour et au bois des Cyprès.

« Je crois remplir un devoir en rendant témoignage de la bravoure et de la fermeté de la brigade de la garde que Votre Majesté a envoyée soutenir la 1ʳᵉ division dans un moment difficile; une batterie de la garde conduite par le général Le Bœuf, et lançant dans le village une grêle d'obus, a puissamment secondé notre attaque.

« Le 1ᵉʳ corps a tué à l'ennemi 800 à 1,000 hommes environ, lui a blessé beaucoup de monde, lui a fait 1,200 prisonniers, pris quatre canons, deux caissons et deux drapeaux. Il n'a pas obtenu ce succès sans éprouver des pertes regrettables. Les généraux de Ladmirault et Dieu ont été blessés dangereusement; le général Forey légèrement. Les colonels de Taxis, Brincourt, Binard et Barry ont été blessés, ainsi que les lieutenants-colonels Valet, Moire, Hémar et Servier. Le lieutenant-colonel Ducoin et les chefs de bataillon Kléber, de Saint-Paër, Augevin et Guillaume ont été tués. Les chefs de bataillon Brun, Meuriche, de Pontgibaud, Lebreton, Laguerre, Lesèble, Mocquery, Gouzy, Despinasse et Foy ont été blessés. Le nombre des officiers hors de combat est de 234, et celui des soldats tués ou blessés s'élève à 4,000 environ. J'ai adressé à Votre Majesté des mémoires de proposition, non-seulement pour pourvoir aux emplois vacants, mais encore pour les récompenses à accorder à de braves soldats qui ont bien mérité de la patrie et de l'Empereur dans cette grande journée, où les deux armées se sont rencontrées sur un vaste terrain dont Solferino occupait au centre un des points du plus difficile accès. Votre Majesté, qui était elle-même sur le lieu du combat, a vu et apprécié les obstacles que le 1ᵉʳ corps a eus à vaincre, les forces nombreuses que l'ennemi lui a opposées, et la ténacité

de la défense, augmentée encore, dit-on, par la présence du géné-
ral en chef autrichien à Solferino. Après la prise du village, les
troupes étaient à peine reformées que, sur l'or... Majesté,
la première division s'est portée sur ... rection de
Cavriana; la 3e division a ... eue dans
la plaine, et, ... s autri-
chiennes ... capturé
... heures
... eures

... per-
... la
... ar
... es

Elise —

Remove if they can
be re-inserted.

AD

« Conf...
Castiglion...
ché de Ca...
lonne, par ...
des 1ers et 4e ...
devait quitter ...
glione et se ...
Vers quatre he...
qui éclairait ma...
distance, sur la ...
« A cinq heur...

ceux de l'ennemi qui occupaient la ferme de Casa Marino. Je me portai de ma personne à Monte Medolano qui est près de cette ferme, et de cette éminence je pus me convaincre que j'allais avoir affaire à des masses ennemies avec lesquelles il faillait compter. A cette même heure (cinq heures) j'entendais un vif engagement sur ma gauche, entre Castiglione et Solferino. C'était le maréchal Baraguey-d'Hilliers qui, dans sa marche sur ce dernier point, se trouvait aux prises avec l'ennemi. Du côté de Cavriana, j'apercevais un grand mouvement de troupes ennemies venant couronner successivement toutes les hauteurs qui s'étendent entre Solferino et Cavriana. La situation dans laquelle je me trouvais méritait réflexion, je sentais la nécessité de me porter aussitôt que possible sur le canon du maréchal Baraguey-d'Hilliers; mais, d'un autre côté, je ne pouvais dégarnir la plaine et marcher sur Solferino ou Cavriana sans courir le risque de permettre à l'ennemi de couper l'armée en deux, en débouchant dans cette même plaine par la route de Mantoue à Guidizzolo, entre le 3e et le 4e corps et moi.

« J'étais sans nouvelles du général Niel, et je sentais toute l'importance de me maintenir dans la position où je me trouvais, et de savoir, avant de faire un mouvement, s'il était à même de me soutenir en occupant la ligne qui s'étend de Medole à Guidizzolo. Vers six heures, je ne voyais point encore les colonnes du général Niel du côté de Medole. J'envoyai mon chef d'état major général dans cette direction, afin de savoir où en était le mouvement du 4e corps sur Guidizzolo. Le général Lebrun arriva à Medole au moment même où le 4e corps attaquait ce village, où l'ennemi s'était établi fortement. Le général Niel, prévenu de l'intention que j'avais de me porter vers le 1er corps, me fit connaître que, dès qu'il aurait enlevé Medole, il se rapprocherait aussi vite que possible de ma droite, afin de me permettre d'exécuter mon mouvement sur Cavriana. Il me prévenait en même temps qu'il ne pourrait me rejoindre avant que le 3e corps n'eût fait sa jonction avec lui pour appuyer sa droite. Vers huit heures et demie, m'apercevant que les forces de l'ennemi augmentaient sur mon front dans la plaine de Guidizzolo, je fis attaquer la ferme de Casa Marino pour porter ma tête de colonne à hauteur de cette ferme, d'où je devais mieux juger les mouvements et les forces de l'ennemi.

« Je pris alors les dispositions suivantes : la 2e division, qui marchait en tête du corps d'armée, fut déployée en avant de la ferme, perpendiculairement à la route de Mantoue, sa droite à cette route. A sa hauteur et prolongeant la ligne de bataille, je fis placer la 1re brigade de la 1re division, sa gauche à la même route, sa droite se dirigeant vers Medole, par où devait venir le corps du général Niel.

La 2e brigade de la 1re division formant la réserve du corps d'armée fut établie en arrière de Casa Marino, vers la ferme de Barcaccia, pour tenir tête aux colonnes de cavalerie qui, de San Cassiano, menaçaient de faire une trouée entre le 1er et le 2e corps. La cavalerie de réserve (7e régiment de chasseurs) couvrit de ce même côté la gauche de ma 2e division. A peine ces dispositions étaient-elles prises qu'une forte colonne autrichienne, venant de Guidizzolo par la route de Mantoue, s'avança sur Casa Marino. Elle était précédée d'une nombreuse artillerie qui vint se mettre en batterie de 1,000 à 1,200 mètre en avant de mon front. Les quatre batteries d'artillerie, des 1re et 2e divisions (12e du 7e, 11e du 11e, 2e du 9e et 13e du 13e), se portèrent immédiatement sur la ligne des tirailleurs et ouvrirent un feu très-vif, qui força l'artillerie ennemie à se reporter en arrière, après avoir vu sauter deux de ses caissons. C'est au commencement de ce combat d'artillerie contre artillerie que le général Auger eut le bras gauche emporté par un boulet. Sur ces entrefaites, on me signalait les divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux, arrivant en arrière de la droite de ma ligne de bataille. Je les fis prévenir de se porter rapidement à hauteur de ma droite, de manière à occuper l'espace laissé libre jusque-là entre Medole et Monte Medolano.

« Les batteries à cheval de ces deux divisions se déployèrent en avant de leur front, et prirent d'écharpe l'artillerie ennemie, déjà battue de front par le canon de mes divisions. Les généraux Partouneaux et Desvaux exécutèrent plusieurs charges heureuses. Dans l'une d'elles, 600 hommes d'infanterie furent rejetés sur nos tirailleurs, qui les firent prisonniers. Pendant que ceci se passait sur ma droite, une colonne, composée de deux régiments de cavalerie, cherchait à tourner ma gauche, qui était soutenue par deux escadrons du 4e chasseurs et quatre escadrons du 7e chasseurs, commandés par le colonel Savaresse. Notre cavalerie repoussa vigoureusement trois charges de l'ennemi, et le rejeta, dans le plus grand désordre, sur les bataillons de gauche de la 2e division (11e bataillon de chasseurs, 72e de ligne), qui s'étaient formés en carré. L'ennemi laissa sur le terrain un grand nombre de chevaux tués ou blessés. Nos chasseurs ramenèrent plusieurs prisonniers parmi lesquels un officier supérieur et une trentaine de chevaux tout harnachés. Grâce à ces charges heureuses, grâce au feu de notre artillerie, je pus maintenir partout l'ennemi à bonne distance, et attendre, non sans une certaine impatience, l'entrée en ligne du 4e corps.

« Vers onze heures seulement, je reçus du général Niel l'avis qu'il était en mesure de marcher directement sur Cavriana. J'ordonnai au général de la Motterouge de se porter, avec sa division disposée sur deux lignes, vers Solferino, où il devait faire jonction avec l'infanterie de la garde impériale qui marchait sur ce point. Le général Decaen

devait suivre son mouvement. En ce moment (deux heures et demie), la division de cavalerie de la garde impériale était mise à ma disposition par ordre de Votre Majesté. J'ordonnai au général Morris de se porter dans l'intervalle qui séparait ma droite des divisions Partouneaux et Desvaux, et de se former en arrière en échelons dès que le 2e corps se reporterait en avant. De cette manière, il devait me relier avec le 4e corps. Ces dispositions prises, et dès que la division la Motterouge eut fait sa jonction avec les voltigeurs de la garde, tout le 2e corps fit, dans chaque bataillon, tête de colonne à droite pour se porter sur San Cassiano et sur les autres positions que l'ennemi occupait dans la plaine. Le village de San Cassiano fut tourné à droite et à gauche, et enlevé en un instant, avec un élan irrésistible, par les tirailleurs indigènes et par le 45e de ligne. Les tirailleurs algériens appuyèrent ensuite à gauche pour se porter sur le contrefort principal qui relie Cavriana à San Cassiano. Ce contre-fort était fortement défendu par l'ennemi, qui avait réuni sur ce point des forces considérables. Le premier mamelon, sur lequel se trouvait une espèce de redoute, fut enlevé par les tirailleurs. Mais en ce moment je m'aperçus que l'ennemi faisait un nouvel effort pour se jeter entre ma droite et le général Niel, et que, d'un autre côté, la colonne qui était à ma gauche n'arrivait pas encore à ma hauteur. Je dus donc faire arrêter un moment le mouvement général en avant.

« L'ennemi réunit alors de grandes forces entre Cavriana et la redoute occupée par les tirailleurs, puis il fit tout à coup un vigoureux retour offensif qui les obligea à quitter cette position. Un bataillon du 45e et une partie du 72e, commandés par le colonel Castey, vinrent alors en aide aux tirailleurs, qui reprirent la redoute, où ils durent également s'arrêter d'après l'ordre donné. Le 45e et le 72e de ligne prirent position plus en arrière. Bientôt l'ennemi fit un nouvel effort sur les tirailleurs et les força une seconde fois à quitter la position. J'ordonnai alors au général de la Motterouge de soutenir cette colonne avec sa brigade de réserve (65e et 70e de ligne), et je prescrivis à tout le corps d'armée de se porter en avant dès que notre attaque de gauche recommencerait. Dès que le général de la Motterouge eut rejoint les tirailleurs et le 35e, toute la colonne se porta en avant. Elle fut soutenue dans ce mouvement par un bataillon de grenadiers, et un peu en arrière par le reste de la brigade de la garde, commandée par le général Niol. Toutes les positions furent successivement enlevées jusqu'à Cavriana, où les tirailleurs indigènes entrèrent en même temps que les voltigeurs de la garde, qui y arrivèrent par le chemin de Solferino.

« La division Decaen suivit le mouvement et chassa l'ennemi de plusieurs fermes qui se trouvaient devant elle dans la plaine. La cava-

lerie de la garde qui, sous les ordres du général Morris, flanquait mon extrême droite pendant tout le mouvement, était formée en trois échelons. Le premier, composé des chasseurs et des guides, avait sa gauche appuyée à la droite de la division Decaen; les deux autres, situés un peu plus en arrière, se reliaient avec le général Desvaux. Vers trois heures, le général Morris fit charger en flanc, par le général Cassaignoles, une colonne de cavalerie autrichienne qui menaçait de tourner sa droite. Un peu plus tard, un régiment de cavalerie ennemie chercha à repousser un escadron de chasseurs de la garde, qui formait une ligne de tirailleurs conduite d'une manière remarquable par le commandant de la Vigerie. L'ennemi prit sa direction, sans s'en douter, sur le 11ᵉ bataillon de chasseurs à pied, qui était formé en carré dans un chemin creux et dans les blés, d'où il ne pouvait être aperçu. Ce bataillon se leva tout à coup et fit feu de deux de ses faces. La cavalerie ennemie fit aussitôt demi-tour et se retira en désordre, prise alors en flanc par une batterie de la 2ᵉ division et par une batterie de la garde.

« Vers six heures et demie, l'ennemi était en retraite dans toutes les directions, ayant éprouvé de très-grandes pertes, à en juger par le nombre des cadavres qu'il avait laissés sur le terrain. La 1ʳᵉ division bivouaqua alors sur le contre-fort situé en arrière de Cavriana, et la 2ᵉ division resta en bataille dans la plaine, de manière à faciliter la jonction du 4ᵉ corps avec le 2ᵉ. Je n'ai pas besoin de dire ici si les troupes du 2ᵉ corps ont combattu vaillamment pendant cette longue journée. Votre Majesté a dû juger elle-même de leur élan irrésistible pendant les diverses phases de la bataille. Elle a vu de ses propres yeux comment elles ont su, à la fin de la journée, pour couronner la victoire, enlever les positions si difficiles de Cavriana et battre l'ennemi sur les hauteurs, où il a essayé vainement de tenir devant elles. Nos pertes ont malheureusement été très-sensibles : il n'en pouvait être autrement.

« Au début de la bataille, le général Auger, commandant l'artillerie du 2ᵉ corps, a eu le bras gauche emporté par un boulet. Le colonel Douay, du 70ᵉ de ligne, le colonel Laure et le lieutenant-colonel Herment, du régiment de tirailleurs, ont été tués bravement à la tête de leurs troupes. Parmi les corps qui ont le plus souffert, je citerai : le régiment de tirailleurs, qui a eu 7 officiers tués et 22 officiers blessés; le 72ᵉ de ligne, qui a eu 5 officiers tués et 19 officiers blessés; le 45ᵉ de ligne, déjà si éprouvé à Magenta, a eu 22 officiers mis hors de combat dans la journée du 24 juin. En résumé, dans cette rude journée, le 2ᵉ corps a eu : 19 officiers tués, 95 officiers blessés, 192 soldats tués, 1,266 blessés et 300 disparus. (Ce dernier chiffre, qui était de 500 hier, diminue d'heure en heure, par suite de la rentrée à leurs

corps d'hommes fatigués qui n'avaient pu suivre.) Je ne fais pas en ce moment de citations particulières à Votre Majesté : je me réserve d'apppeler ultérieurement toute sa bienveillante sollicitude sur ceux qui, braves entre tous, ont mérité d'être proposés pour des récompenses.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Sire, de Votre Majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,

Le maréchal commandant en chef le 2e corps,
DE MAC-MAHON, duc de MAGENTA.

Rapport du maréchal commandant en chef le 3e corps.

« Bivouac de Rebecco, le 25 juin 1859.

« Sire,

« En rendant compte à Votre Majesté, dès hier soir, des opérations auxquelles le 3e corps a pris part dans la journée du 24 juin courant, je n'ai pu fournir à l'Empereur que des indications sommaires, en l'absence de renseignements transmis par les généraux commandant les divisions : les rapports que je reçois aujourd'hui me permettent d'entrer dans des détails plus précis. Parti de Mezzane le 24 juin, à deux heures et demie du matin, en me dirigeant sur Medole, conformément aux ordres de l'Empereur, j'ai effectué le passage de la Chiese à Visano, sur un pont jeté pendant la nuit par le génie piémontais. J'avais prescrit la veille au soir à la brigade Jannin, de la division Renault, de se porter sur ce point pour protéger l'opération. A sept heures, ma tête de colonne arrivait à Castelgoffredo, et les renseignements recueillis par mon avant-garde m'apprenaient que la cavalerie ennemie était encore dans cette petite ville, ancienne place ceinte d'une muraille et munie de portes qui avaient été barricadées. Le général Jannin, à la tête d'un bataillon du 56e, reçut l'ordre de tourner la position et de se diriger au sud de la ville pour y pénétrer par la porte de Mantoue. Le général Renault se plaça à la tête des troupes qui devaient attaquer de front, et la porte du côté d'Acqua Fredda fut abattue à coups de hache par le génie. Les hussards du 2e régiment, composant mon escorte, sous la vigoureuse impulsion de leur chef, le capitaine commandant Lecomte, se ruèrent sur un piquet de hussards autrichiens qui se trouvait dans la ville et le sabrèrent. Ces cavaliers ont fait preuve d'un grand élan; ils ont eu plusieurs blessés et ont tué et blessé quelques hommes à l'ennemi.

« A neuf heures un quart, le 3e corps est arrivé à hauteur de Médole. En entrant dans ce village, j'ai appris que le 4e corps était engagé en avant de moi. L'aile droite de ce corps, commandée par le général

de Luzy, avait dû soutenir des attaques très-sérieuses, et, menacée d'être tournée, elle demandait instamment à être appuyée. Le général commandant le 4ᵉ corps m'adressait également plusieurs officiers pour me demander d'envoyer des renforts sur son centre qui avait eu beaucoup à souffrir. A ce moment même je recevais de l'Empereur communication d'une lettre par laquelle on annonçait qu'un corps de 25 à 30,000 hommes était sorti de Mantoue par la porte Pradella dans la journée d'hier 23, et que ses avant-postes étaient au village d'Acqua Negea. Ces renseignements étaient du reste corroborés par le général de Luzy, qui annonçait avoir vu une colonne considérable passer de sa gauche vers sa droite, par des renseignements émanant de gens du pays, enfin par une indication consistant en une longue traînée de poussière se dirigeant du côté d'Azola vers Acqua Fredda.

« Pour faire face aux exigences de la situation, je m'empressai d'envoyer le général Renault, avec six bataillons, soutenir le général de Luzy sur la route de Coresara. Le 41ᵉ prit position à 2 kilomètres de Medole; à cheval sur la Serioa Marchionote. Le 56ᵉ fut placé en retour, faisant face à Castelgoffredo, de manière à surveiller le mouvement tournant annoncé de la part de l'ennemi. Une section d'artillerie se mit en batterie sur la route à hauteur des tirailleurs, et fit feu sur les colonnes autrichiennes qui se dirigèrent sur notre droite. Cette disposition permit à la division de Luzy d'appuyer à gauche, vers le centre du général Niel, et, vers une heure de l'après-midi, les attaques sur Robecco paraissant plus menaçantes, j'appelai la totalité de la division Renault moins deux bataillons du 23ᵉ de ligne que je laissais à la garde de Medole. La division fut alors établie sur la droite et la gauche de la Seriola, se reliant fortement à la droite du 4ᵉ corps, qu'elle suivit dans un mouvement prononcé que ce dernier dut faire vers la gauche. Une partie de la division Renault se trouva donc, par suite de ce mouvement, à hauteur de Robecco, sur lequel durent se porter un bataillon du 56ᵉ, le 96ᵉ avec deux compagnies du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied et une section d'artillerie. Cette attaque fut dirigé de la manière la plus énergique par le colonel Guilhem du 90ᵉ et le commandant Schwartz du 56ᵉ. Cette colonne arriva en ligne au moment où le 73ᵉ (division de Luzy), débordé sur sa droite, était menacé d'être tourné; une vigoureuse charge à la baïonnette du 66ᵉ, dirigée par le commandant Schwartz, eut un plein succès, et plus tard, vers les cinq heures, cette portion de la division Renault occupait le village de Rebecco.

« Le 3ᵉ corps avait, en raison des éventualités qui pouvaient se produire sur sa droite, disposé d'une partie déjà bien importante de ses forces, et cependant de nouvelles demandes lui étaient adressées instamment afin d'appuyer le centre du 4ᵉ corps sur lequel l'ennemi

faisait comme sur la droite, un effort désespéré. Supposant que la division Bourbaki ainsi que la brigade Collineau de la division Trochu seraient suffisantes pour repousser le corps ennemi annoncé de Mantoue, j'envoyai le général Trochu avec la brigade Bataille de sa division au général Niel, pour être placé entre les divisions de Failly et Vinoy du 4ᵉ corps. A quatre heures, cette brigade entrait en ligne, les bataillons en colonne serrée par division, dans l'ordre en échiquier que je leur prescrivis sur le terrain, l'aile gauche refusée et l'artillerie à portée d'agir efficacement. Ce renfort permettait au général Niel de prononcer un mouvement offensif qui a d'abord repoussé l'ennemi; mais celui-ci ayant opéré un retour, la brigade Bataille a été lancée de nouveau, et, conduite avec un admirable entrain par le général Trochu, a refoulé définitivement l'ennemi, qui n'a pas reparu. Dans cette marche rapide fournie jusqu'à la route de Ceresara, le 44ᵉ formant l'aile droite, a été un instant débordé par l'ennemi; mais sur l'ordre du général Bataille, dont je ne saurai trop louer le courage et le sang-froid, les deux derniers bataillons, vigoureusement conduits par le colonel Pierson et le commandant Coudanien, ont fait face à droite, marché rapidement sur la Tuilerie, et serré de si près l'ennemi qu'ils lui ont fait des prisonniers et l'ont forcé à abandonner deux pièces qui ont été prises. Le 48ᵉ de ligne, dont un bataillon s'est trouvé un instant très-sérieusement engagé, a montré une grande solidité. J'ai le regret d'annoncer à l'Empereur que son chef, le colonel Broutta, a été mortellement blessé. Le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied s'est également distingué par son élan.

« Pour soutenir le mouvement de la brigade Bataille, j'avais prescrit au général Courtois d'Hurbal de faire avancer son artillerie de réserve qui était venue prendre position. J'avais envoyé le colonel Besson, mon chef d'état-major général, sur la route de Medole à Castelgoffredo, pour s'assurer si les reconnaissances du général Bourbaki avaient pu faire découvrir quelque chose des projets de l'ennemi au sujet du mouvement tournant annoncé. De forts détachements de uhlans, appuyés par de l'artillerie légère, avaient pu faire croire à la réalisation récente de cette attaque, à laquelle il était indispensable de parer; mais, comme il avait été constaté à plusieurs reprises qu'aucun corps d'infanterie ne paraissait derrière la cavalerie, je crus pouvoir laisser la brigade Collineau, de la division Trochu, seule, pour couvrir Medole et faire entrer en ligne la division Bourbaki. A partir de ce moment, notre position était entièrement assurée. La part prise par le général Trochu au succès de la journée mérite d'être signalée tout spécialement et fait le plus grand honneur à cet officier général, qui se loue beaucoup de son aide de camp, le capitaine Capitan, lequel a eu un cheval tué sous lui. Les pertes éprouvées par les troupes du

3ᵉ corps engagées dans la bataille du 24 juin, s'élèvent à 250 tués ou blessés, parmi lesquels 3 officiers tués et 12 blessés.

« De Votre Majesté, Sire, le très-fidèle sujet,

« Maréchal CANROBERT.»

Rapport du maréchal commandant en chef le 4ᵉ corps.

« Au quartier-général de Volta, le 27 juin 1859.

« A L'EMPEREUR.

« Sire,

« Les troupes du 4ᵉ corps ont pris une large et glorieuse part à la bataille de Solferino. Je vais rendre à Votre Majesté un compte sommaire de cette rude journée.

« D'après l'ordre de marche du 24 juin, le quartier impérial devait se porter avec la garde de Montechiari à Castiglione; le 1ᵉʳ corps, d'Esenta à Solferino; le 2ᵉ corps, de Castiglione à Cavriana; le 3ᵉ corps, de Mezzone à Medole; enfin le 4ᵉ corps, renforcé des deux divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux, de Carpendole à Guidizzolo. Le roi de Sardaigne devait occuper Pozzolengo. Le 4ᵉ corps s'est mis en route à trois heures du matin, les soldats ayant pris le café. Les trois divisions d'infanterie suivaient la route de Carpenediolo à Medole; les batteries et le parc de réserve étaient intercalés entre la division Vinoy, et la division de Luzy marchait en tête, éclairée par deux escadrons du 10ᵉ chasseurs, commandés par le général de Rochefort. La route traverse un pays couvert de riches cultures, d'arbres et de vignes; elle est bordée par des fossés profonds et pleins d'eau. Les deux divisions de cavalerie marchaient sur la route de Castiglione à Goïto, qui traverse une plaine de 3 ou 4 kilomètres de largeur, où la cavalerie et l'artillerie peuvent facilement manœuvrer. Cette route passe à Guidizzolo. A environ 2 kilomètres de Medole, les escadrons du général de Rochefort ayant rencontré des uhlans, les chargèrent avec impétuosité; mais ils furent bientôt arrêtés par des troupes d'infanterie qui occupaient le village en force, soutenues par de l'artillerie. Le général de Luzy prit immédiatement ses dispositions d'attaque; il fit entourer le village des deux côtés de la route par plusieurs bataillons d'infanterie, sous les ordres des généraux Lenoble et Douay, et, dès qu'il fut en vue des premières maisons qu'occupait l'ennemi, il les fit canonner. Bientôt après, les mouvements de flanc étant bien prononcés, il fit battre la charge et aborda lui-même le village avec une forte colonne d'infanterie. Cette attaque, exécutée avec une grande bravoure, fut couronnée d'un plein succès. A sept heures, Medole

était en notre pouvoir, et l'ennemi se retirait, ayant essuyé de grandes pertes et laissant entre nos mains deux canons et beaucoup de prisonniers.

« Au sortir de Medole, trois bataillons de la division de Luzy se portèrent sur la route de Cetesara, tandis que la brigade Douay marchait à la poursuite de l'ennemi vers Rebecco, village situé à une lieue de Medole, sur la route de Guidizzolo. Cette brigade rencontra bientôt des forces supérieures qui arrêtèrent sa marche. Aussitôt que la division Vinoy vint déboucher du village de Medole, je fis porter en avant, vers la route de la plaine, huit pièces appartenant à la division de Luzy; la division Vinoy alla soutenir cette artillerie, repoussant en même temps l'ennemi qui occupait de petits fourrés dans la direction d'une maison isolée, nommée Casa Nova, qui se trouve sur la droite de la grande route de Goïto, à 2 kilomètres de Guidizzolo. Des combats acharnés se sont livrés pendant toute la journée autour de cette maison. Dès que je pus sortir du pays couvert que traverse le chemin de Medole, j'aperçus dans la plaine de fortes colonnes autrichiennes d'infanterie et de cavalerie qui faisaient face au corps du maréchal de Mac-Mahon, et qui menaçaient de m'envelopper dans le mouvement que je faisais sur leur flanc. La division Vinoy se forma en bataille dans une direction oblique qui me rapprochait du maréchal de Mac-Mahon, et, sous cet appui, je fis déboucher de Medole l'artillerie de réserve, qui se mit en batterie, ayant derrière elle et à sa gauche les divisions de cavalerie. Pour avoir un appui à sa droite, le général Vinoy enleva à l'ennemi la ferme de Casa Nova; mais, occupant ainsi un front très-étendu pour mes forces, j'attendais avec impatience la division de Failly, qui, de son côté, doublait de vitesse pour venir prendre part au combat.

L'ennemi tenta de tourner la gauche du général Vinoy dans l'espace que laissaient entre eux le 2ᵉ et le 4ᵉ corps. Une colonne d'infanterie, soutenue par une nombreuse cavalerie, s'approcha jusqu'à 200 mètres de la division Vinoy, mais elle fut arrêtée par la mitraille et les boulets des 42 pièces d'artillerie des divisions et de la réserve, qui prenaient successivement leur poste de combat, et qui bientôt furent toutes en batterie sous l'habile direction du général Solème. L'ennemi déploya à son tour son artillerie. Dans cette lutte, qui dura une grande partie de la journée, notre artillerie eut toujours un avantage incontestable, et ses terribles effets sont marqués par les débris d'hommes et de chevaux qui jonchent le sol.

« A mesure que le corps du maréchal de Mac-Mahon s'avançait, la division Vinoy, pivotant sur la Casa Nova, suivait le mouvement par l'aile gauche. Mais les forces ennemies, qui reculaient dans la plaine, portaient leurs efforts sur la Casa Nova et sur les premières maisons

de Rebecco, où se livraient des combats acharnés. Dès que la division de Failly put entrer en ligne, je donnai pour direction à sa tête de colonne le hameau de Baete, situé entre Rebecco et la ferme de Casa Nova. Le général de Failly s'y porta avec la brigade O'Farrel, et je conservai sous ma main, comme réserve, la brigade Saurin. A partir de ce moment, mes troupes étaient disposées comme suit, de la droite à la gauche : au village de Rebecco, la division de Luzy ; à Baete, la première brigade de la division de Failly ; à gauche, dans la direction du maréchal de Mac-Mahon, la division Vinoy déployée, sept batteries d'artillerie et deux divisions de cavalerie. Le but que je poursuivais, et qui aurait donné de magnifiques résultats si j'avais pu l'atteindre, c'était que, lorsque Cavriana serait au pouvoir du 2e corps, le maréchal Canrobert, arrivé à Medole, voulût bien envoyer en avant une ou deux de ses divisions pour occuper Rebecco. Alors, avec les deux divisions de Luzy et de Failly, j'allais m'emparer de Guidizzolo, et, maître de l'embranchement des routes, je coupais la retraite, soit sur Goïto, soit sur Volta, aux masses ennemies qui occupaient la plaine. Malheureusement le maréchal Canrobert, menacé sur sa droite, ne jugea prudent de me prêter son appui que vers la fin de la journée. L'ennemi, qui sentait tout le danger que lui faisait courir ma marche sur Guidizzolo, réunit tous ses efforts pour l'arrêter. Une lutte des plus vives se prolongea pendant plus de six heures autour de la ferme de Casa Nova, au hameau de Baete et au village de Rebecco. Quand le combat avait lieu par des feux d'infanterie, l'ennemi ayant l'avantage du nombre, je perdais du terrain. Alors je formais une colonne d'attaque avec un des bataillons de ma réserve, et la baïonnette nous donnait plus que la fusillade nous avait fait perdre.

« Dans ces combats incessants, j'ai eu le regret de voir tomber de braves soldats et des chefs bien dignes de les commander. Le colonel Lacroix, du 30e de ligne ; le colonel Capin, du 53e ; le colonel Broutta, du 43e (division Trochu) ; les lieutenants-colonels de Neuchèse, du 8e de ligne ; de Compagnon, du 2e de ligne ; des Ondes, du 5e hussards ; les chefs de bataillon Nicolas, Tiersonnet et Hebert, se sont fait tuer à la tête de leurs troupes. Le général Douay, qui s'est particulièrement distingué dans cette journée, et un grand nombre d'officiers supérieurs, ont reçu des blessures qui priveront momentanément l'Empereur de leurs services. A toutes ces pertes j'en dois ajouter une qui m'est particulièrement sensible, celle du colonel du génie Jourjon, officier accompli aussi remarquable par sa science que par ses qualités militaires. La cavalerie nous a été d'un puissant secours pour éloigner de la Casa Nova l'infanterie ennemie, qui renouvelait sans cesse ses efforts pour nous enlever ce point d'appui important. Les deux divisions de Partouneaux et Desvaux ont, à plusieurs reprises,

chargé l'infanterie autrichienne avec une grande bravoure. Vers trois heures, M. le maréchal Canrobert étant venu sur le champ de bataille pour juger par lui-même ma position, envoya l'ordre à la division Renault, du 3e corps, qui observait la route de Medole à Ceresara, d'appuyer sur Rebecco, et il ordonna en même temps au général Trochu d'amener sa première brigade sur le lieu même où se trouvait ma réserve, entre Casa Nova et Baete, car c'était toujours là que se portaient les plus grands efforts de l'ennemi.

« Voyant que j'allais être soutenu par des troupes fraîches, je formai immédiatement quatre bataillons de la division de Luzy en colonnes d'attaque; j'y joignis deux bataillons de la division de Failly, qui formaient en ce moment mon unique réserve, et le général de Luzy conduisit les troupes dans la direction de Guidizzolo. La tête de colonne, formée par un bataillon du 30e de ligne, arriva jusqu'aux premières maisons du village, mais, trouvant devant elles des forces supérieures, elle dut se retirer. Nos soldats étaient, d'ailleurs, accablés par la fatigue ; ils marchaient et combattaient depuis douze heures sur un terrain complétement dépourvu d'eau, et, pendant cette lutte incessante, ils n'avaient pes eu le temps de manger. Cependant M. le maréchal Canrobert ayant bien voulu me promettre l'arrivée avant la nuit de la division Bourbaki, je voulus tenter un dernier effort sur Guidizzolo avec la brigade Bataille, de la division Trochu, qui avait pris la place de ma réserve. Le général Trochu, ayant formé ses bataillons en colonne serrées, les conduisit à l'ennemi en échiquier, l'aile droite en avant, avec autant d'ordre et de sang-froid que sur un champ de manœuvres. Il enleva à l'ennemi une compagnie d'infanterie et deux pièces de canon, et arriva jusqu'à demi-distance de la Casa Nova à Guidizzolo.

« Un violent orage, précédé de tourbillons de poussière, qui nous plongea dans l'obscurité, vint mettre fin à cette terrible lutte, et le 4e corps prit ses bivouacs sur un champ de bataille qu'il avait glorieusement conquis. Il a pris à l'ennemi un drapeau, enlevé par des soldats du 76e de ligne, et 7 pièces de canon. Il a fait environ 2,000 prisonniers ; et sur un champ de bataille qui a près de deux lieues de long, la marche du 4e corps est jonché des cadavres de l'ennemi. La lutte a été longue et opiniâtre, et il n'est pas un bataillon du corps d'armée qui n'y ait pris part. Je ne puis citer à Votre Majesté les nombreux actes de bravoure dont j'ai été témoin ou qui m'ont été rapportés, mais je dois lui dire que chacun a fait noblement son devoir et qu'en voulant donner des témoignages de satisfaction, je suis tout naturellement conduit à parler à Votre Majesté de la belle conduite des généraux de division; après eux les généraux de brigade, et ensuite des chefs de corps, qui ont été en si grand nombre tués ou blessés.

« Voici l'état des pertes éprouvées par les troupes du 4e corps et les deux divisions de cavalerie :

	Tués.		Blessés.		Disparus.	
	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.	Officiers.	Troupes.
1re division d'inf. (de Luzy)...	15	276	84	1552	»	»
2e — (Vinoy).....	4	150	39	890	»	126
3e — (de Failly)...	18	89	58	723	3	372
Divis. de caval. (Partouneaux).	1	12	7	45	»	[illegible]
— (Desvaux)...	7	51	15	138	4	38
Artillerie..................	»	8	4	69	»	1
État-major du génie.........	1	»	»	»	»	»
Totaux........	46	586	207	3,417	7	541
	632		3,624		548	
	4,804					

« *Le maréchal commandant le 4e corps,*

« Niel. »

Rapport du roi de Sardaigne.

« Le 24 juin, tandis que les troupes françaises, sous les ordres de M. le maréchal Baraguey-d'Hilliers marchaient sur Solferino, trois divisions de l'armée piémontaise s'avançaient dans la direction de Peschiera, Pozzolengo et Madonna della Scoperta. Elles étaient précédées par des détachements chargés d'éclairer leur marche et de reconnaître le terrain. La 3e division (général Mollard) devait battre la plaine comprise entre le chemin de fer et le lac, et la 5e (général Cuchiari) marcher sur Pozzolengo, où devait aussi se rabattre la 1re division (général Durando) en passant par Castel Venzago et Madonna della Scoperta. Le détachement envoyé en reconnaissance par la 5e division, composé d'un bataillon d'infanterie, d'un bataillon de bersaglieri, d'un escadron de chevau-légers et de 2 pièces d'artillerie, sous les ordres du colonel Cadorna, laissa sur sa droite les hauteurs de San Martino qui n'étaient point encore occupées par l'ennemi, et continua à s'avancer par la route de Lugano, vers Pozzolengo.

« Les avant-postes autrichiens, vigoureusement attaqués et refoulés

vers sept heures du matin, furent bientôt soutenus par des forces imposantes devant lesquelles il fallut se replier. Le général Mollard, entendant la fusillade et le bruit du canon, conduisit la petite colonne qui éclairait la marche de sa division au secours du colonel Cadorna, et envoya deux compagnies de bersaglieri à la cascine Succale pour opérer une diversion. La 3e et la 5e division reçurent l'ordre de hâter leur marche. La colonne du colonel Cadorna se replia lentement et en bon ordre, soutenue par quatre pièces d'artillerie et par un bataillon d'infanterie placés à San Martino. Mais, sur la droite, l'ennemi gagnait déjà avec de fortes colonnes les hautenrs par Stefano et San Donino, et s'avançait rapidement sur Cascina Contracania, menaçant de couper la ligne de retraite. Il fallut abandonner San Martino. Il était alors neuf heures du matin. La tête de la colonne de la 3e division commençait à déboucher par la chaussée du chemin de fer. Dans l'espoir de ne pas laisser à l'ennemi le temps de s'établir solidement sur les hauteurs, le général Mollard fit immédiatement marcher à l'assaut le premier régiment qu'il eut sous la main (7e d'infanterie), et le fit bientôt après soutenir par le 8e, avec ordre d'attaquer à la baïonnette sans faire un coup de feu. Soutenus par une batterie d'artillerie et par quelques charges de chevau-légers de Montferrat, deux fois ces braves régiments atteignirent avec un élan admirable le sommet des hauteurs en s'emparant de plusieurs pièces de canon, mais deux fois aussi il durent céder au nombre et abandonner leur conquête. Le colonel Beretta et le major Solaro avaient été tués ; le général Ansaldi, les majors Borda et Longoni, blessés; les pertes en officiers subalternes étaient également nombreuses. L'ennemi gagnait du terrain: il s'avançait par la cascina Selvetta vers le chemin de fer pour nous couper cette importante ligne de communication. Un charge brillante, exécutée par un escadron de cavalerie, donna le temps de réunir quelques troupes sur le point menaçé.

« Ce fut alors, vers dix heures du matin, que la division Cucchiari arriva sur le champ de bataille par la route de Rivoltella. Trois bataillons du 12e régiment furent mis immédiatement à la disposition du général Mollard, afin de l'aider à reprendre les cascines Canova, Arnia, Selvetta et Monata, et dégager ainsi les approches du chemin de fer. Sur la gauche, le 4e bataillon du 12e et le 11e régiment d'infanterie furent formés en colonnes d'attaque, à cheval sur la route de Lugano. On s'élança à l'assaut sous un feu meurtrier. L'église de San Martino le Roccolo, ainsi que toutes les cascines sur la droite, y compris la Contracania, furent emportées avec une bravoure remarquable. On s'empara de trois pièces d'artillerie; mais l'ennemi parvint encore une fois à les dégager. Dans cette attaque, un major avait été tué; deux autres majors, ainsi qu'un colonel, blessés: telles étaient les

pertes en officiers supérieurs. Pendant ce temps, la deuxième brigade de la cinquième division (17e et 18e de ligne), avec son bataillon de bersaglieri, se formait en colonne d'attaque sur la gauche de la route de Lugano, laissant le 18e en réserve; deux bataillons du 17e et deux compagnies de bersaglieri marchèrent sur l'église de San Martino et la cascine Contracania, qui étaient retombées au pouvoir de l'ennemi, et les deux autres bataillons avec quelques bersaglieri, pliant à gauche, se dirigèrent sur Cassina Corbii di Sotto et Vestone. Le 18e s'avança pour soutenir le 11e engagé sur son front. On regagna pourtant le terrain perdu, on atteignit le point culminant des hauteurs, et les positions furent emportées encore une fois. Sur ces entrefaites, la brigade de Pignerol (division Mollard) arrivait de Desenzano et Rivoltella. Formée sur deux lignes et dirigée avec son artillerie sur la cascine Contracania, elle avait déjà commencé son feu et allait compléter le succès de la 5e division, lorsque celle-ci, écrasée par la mitraille et placée en face d'un ennemi qui recevait sans cesse de nouveaux renforts, dut opérer sa retraite, qui eut lieu en bon ordre sur la route de Rivoltella. Le général Mollard crut dès lors devoir suspendre l'attaque commencée par la brigade Pignerol, jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. L'attaque de San Martino ne pouvait plus effectivement être renouvelée sans que l'on donnât auparavant quelques heures de repos aux soldats qui avaient combattu toute la matinée sous un soleil ardent, et sans qu'on les fît soutenir par des troupes fraîches.

« La seconde division (général Fanti) avait été acheminée vers Solferino afin de concourir, le cas échéant, à l'attaque dirigée sur ce point par le maréchal Baraguey-d'Hilliers. Le roi, voyant que la position avait été vaillamment emportée par les troupes françaises, et jugeant d'autre part combien il était essentiel de renforcer notre gauche, donna l'ordre à la seconde brigade de cette division de se porter immédiatement sur San Martino, et à la première de marcher vers Pozzolengo pour soutenir la division Durando, engagée depuis plusieurs heures dans un combat où elle avait déjà essuyé beaucoup de pertes. Lorsque Sa Majesté fut informée que la brigade Aoste (de la seconde division) approchait de San Martino, elle envoya l'ordre d'attaquer de nouveau cette position et de s'en emparer avant la nuit. La brigade Aoste arriva sous San Martino vers quatre heures de l'après-midi et fut placée sous les ordres du général Mollard. Elle prit position sur la gauche de la brigade Pignerol, en face de la cascine Contracania. L'artillerie avait l'ordre de n'ouvrir son feu qu'à très-petite portée de l'ennemi. On fit déposer les sacs aux soldats, et, vers cinq heures, on commença à marcher en avant. Un bataillon et deux pièces d'artillerie devaient tâcher de tourner l'ennemi par sa gauche. La 5e division, qui s'était repliée sur la route de Rivoltella, était en marche

pour rejoindre le champ de bataille. C'est alors qu'un ouragan terrible s'éleva du côté du lac, suivi d'une pluie torrentielle. Les colonnes, bravant tous les obstacles, marchèrent résolûment à l'ennemi, qui, délivré de toute attaque sur sa droite, avait porté toute son artillerie sur le sommet des hauteurs, entre les cascines Contracania et Colombare, d'où il balayait avec un feu très-vif les approches de la position. La brigade Pignerol s'élança vers la cascine Contracania; obligée de conquérir pied à pied le terrain, elle éprouva des pertes sensibles. Parmi les officiers supérieurs, les deux colonels furent tués et un major blessé.

« La brigade Aoste marcha sur les cascines Canova, Arnia et Monate, s'en empara successivement, attaqua ensuite la Contracania et l'église de San Martino, et tâcha de se maintenir dans ces différentes positions en combattant avec acharnement. Elle avait déjà son général, 2 colonels, 2 majors blessés, et 1 major tué. Afin de soutenir l'infanterie par un feu imposant d'artillerie, le chef d'état-major fit placer 18 pièces près de la Casa Monata, pour battre la cascine Contracania. Tous les efforts se dirigèrent bientôt vers ce point. Attaqué de front par le 3e et le 6e d'infanterie qui s'avançaient de Casa Monata, sur la droite, par la brigade Pignerol, et successivement par les 7e, 12e, 17e et 18e, et par les bataillons de bersaglieri, l'ennemi commença à plier. Pour assurer un succès si chèrement acheté, l'ordre fut donné à toute l'artillerie disponible de se porter au galop sur le sommet. Bientôt après, vingt-quatre pièces couronnaient les hauteurs et ouvraient leur feu. L'ennemi, qui était à peu de distance, menaçait de se jeter sur nos canons. Un escadron de cavalerie, avec deux charges des plus brillantes, mit le désordre dans ses rangs déjà éclaircis par la mitraille, et, poursuivi par l'infanterie, l'ennemi laissa entre nos mains les formidables positions défendues une journée entière avec tant d'acharnement.

« Tandis que le combat s'engageait dès le matin sur l'extrême gauche, du côté opposé, sur les collines de Solferino, le 1er corps d'armée française était aux prises avec l'ennemi, et soutenait un combat très-vif. Une reconnaissance, composée de troupes de la 1re division (Durando) (3e bataillon de bersaglieri, un bataillon de grenadiers et une section d'artillerie de la 10e batterie), sous la conduite du chef d'état-major, colonel de Casanova, partie de Lonato à l'aube, arriva vers cinq heures et demie à la hauteur de la position Madonna della Scoperta, qu'elle trouva occupée par l'ennemi. Celui-ci fut aussitôt attaqué par les troupes de la reconnaissance, suivies de près par la brigade des grenadiers. Ces corps soutinrent à eux seuls jusque vers midi les efforts de l'ennemi supérieur en nombre, puis furent obligés de se replier jusqu'à l'intersection des routes de Cascina Rondotto.

Là, renforcées par quatre bataillons de la brigade de Savoie, commandés par le colonel de Rolland, elles reprirent vivement l'offensive et chargèrent l'ennemi à la baïonnette. Deux bataillons de grenadiers, envoyés dès le matin par Castelloro et Cadignolo, entraient à leur tour en ligne, tandis que la 11e batterie, se mettant en position, ouvrait son feu. Ces efforts combinés décidaient l'ennemi à abandonner les positions conquises dans la matinée. Le général de la Marmora avait été chargé par le roi de prendre le commandement de la 1re et de la 2e division. L'ennemi une fois repoussé à Madonna della Scoperta, le général, suivant les ordres de Sa Majesté, dirigea une partie des troupes contre San Martino, où la 3e et la 5e division continuaient à combattre. La 1re division (Durando) passa par San Rocco, Cascina, Taverna et Monte Fanti; elle donna, chemin faisant, contre une colonne ennemie composée du régiment Prohaska et d'autres troupes qui avaient combattu à San Martino et cherchaient vraisemblablement à tourner les forces qui attaquaient cette position. Cette colonne repoussée se replia à la hâte, mais il en résulta un retard dans le mouvement de la 1re division. L'heure était d'ailleurs avancée, et ces troupes avaient combattu toute la journée contre trois brigades ennemies. Les pertes de cette division furent: en officiers, 6 morts et 25 blessés; en troupes, 97 morts et 580 blessés.

« La brigade de Piémont de la 2e division (Fanti) avait coopéré également à l'attaque des positions de Madonna della Scoperta. L'ennemi repoussé, cette brigade fut dirigée par le général de la Marmora contre Pozzolengo. Arrivée à la hauteur de Cascina Rondotto, elle rencontra un corps ennemi fortement établi dans les cascines Toricelli, San Giovanni et Preda, et sur les hauteurs de Serino. L'ennemi, vivement attaqué dans ces positions par le 9e bataillon de bersaglieri (major Angelini), le 4e régiment de Piémont et une section de la 4e batterie sous le commandement du général Camerana, céda le terrain et fut poursuivi jusqu'au delà du bourg de Pozzolengo. Cette même brigade de la 2e division (Fanti) ayant occupé San Giovanni, une batterie de 4 obusiers y prit position et ouvrit un feu très-vif qui prenait à revers les défenses de San Martino. Cette attaque contribua puissamment à obliger l'ennemi à céder cette position disputée avec acharnement depuis le matin. La 2e division, outre les graves pertes subies par la brigade d'Aoste, qui avait été postée sur la gauche, compta encore dans cette journée 1 officier tué, 5 blessés 16 hommes tués et 56 blessés. Les quatre divisions composant ce jour-là l'armée sarde en ligne furent toutes engagées, et leurs pertes totales s'élevèrent à 49 officiers tués, 167 blessés, 642 sous-officiers et soldats tués, 3,405 blessés, 1,258 hommes dispersés; total, 5,525 manquant à l'appel. Plusieurs corps ont eu le quart de leur effectif hors

de combat, et un bataillon de bersaglieri, sur 13 officiers, en eut 7 tués ou blessés; 3 colonels de la même division ont succombé glorieusement. L'ennemi, à la fin de la journée, avait été chassé de toutes ses positions, et celle de Pozzolengo avait été occupée par nos troupes; cinq pièces de canon étaient restées dans nos mains comme trophée de cette sanglante victoire, où nos troupes avaient eu à lutter contre des forces bien supérieures. Celles-ci peuvent être portées, selon toute vraisemblance, à douze brigades, car il a été fait des prisonniers appartenant à ces divers corps. L'armée autrichienne avait déployé toutes ses forces, s'élevant à 200.000 hommes. Reprenant l'offensive, elle avait repassé le Mincio et occupé les positions de Pozzolengo, Solferino, étendant sa gauche dans la plaine de Guidizzolo; mais le soir, sur tous les points de ce vaste champ de bataille, elle avait dû se replier et mettre entre elle et l'armée alliée victorieuse la barrière du Mincio et de ses forteresses.

Le lieutenant-général commandant d'état-major de l'armée.

« L. G. Della Rocca. »

Les récits qui précèdent doivent faire naître de profondes réflexions. Ils prouvent une fois encore que l'élan de nos troupes supplée chez elles, quand il le faut, les masses profondes et les nombreux effectifs.

L'armée alliée, commandée par l'Empereur Napoléon III, avait devant elle neuf corps d'armée autrichiens, forts ensemble de 250,000 à 270.000 hommes.

L'Empereur n'avait à sa disposition que quatre corps d'armée, plus la garde impériale et l'armée sarde du roi Victor-Emmanuel. En raison des solides occupations de certains points vulnérables du pays que l'on vient de délivrer, chaque corps a déjà détaché quelques-unes de ses fractions. Les Franco-Sardes présentaient donc sur le champ de bataille :

1er *corps* : Pour 41 bataillons et 16 escadrons, 21.000 fantassins et 1,800 cavaliers.

2e *corps* : Pour 27 bataillons et 8 escadrons, 14,000 fantassins et 900 cavaliers.

3e *corps* : Pour 39 bataillons et 16 escadrons, 20,000 fantassins et 1,800 cavaliers.

4e *corps* : Pour 39 bataillons et 8 escadrons, 20,000 fantassins et 900 cavaliers.

Garde impériale : Pour 24 bataillons et 24 escadrons, 12.000 fantassins et 3 000 chevaux.

Si l'on ajoute environ 7.000 hommes d'artillerie pour le service de 32 batteries divisionnaires, et d'un nombre à peu près égal de batteries de réserve, l'armée française pouvait avoir en ligne, le 24

juin, chiffre maximum : 87,000 fantassins, 8,400 cavaliers, 7,000 artilleurs. Total : 102,400 hommes. L'armée sarde, que nous porterons à 35,000 hommes, et c'est tout ce dont elle pouvait disposer à l'attaque de San Martino, et l'armée française, donnent donc un total de 140,000 soldats environ. On ne devra pas conclure de ces chiffres que 140,000 hommes ont lutté contre 250 à 270,000 hommes. Il ressort du bulletin de la journée du 24 juin, par ses détails, que toutes nos troupes n'ont pas été engagées : ainsi, la moitié de l'infanterie du 3e corps n'a pas été appelée à prendre part à la lutte. Il n'est pas non plus question de la cavalerie du 4e corps. Dans la garde impériale, l'infanterie entière, chasseurs à pied, voltigeurs, zouaves et grenadiers, a fourni de grands efforts, tandis que, dans la cavalerie, les chasseurs seuls paraissent avoir chargé l'ennemi.

L'effectif, relativement restreint de l'armée combinée à Solferino, dut, dès ce moment, démontrer aux Autrichiens que,pour nous vaincre, il ne s'agit point d'amener devant nous, le matin d'une bataille, des bandes innombrables et de suivre à la lettre les théories des grands capitaines sur la tactique et la stratégie. Il faudrait, pour arriver à ce résultat, posséder des généraux qui, comme les nôtres, ont la lucidité du champ de bataille, et des soldats comme les nôtres, qui, en prenant les armes le matin, savent qu'ils seront vainqueurs le soir parce qu'ils l'ont été la veille. L'esprit de corps, le patriotisme et une juste confiance dans sa valeur, font du soldat français le premier soldat du monde.

La lutte, qui chez nous forme des armées, les défait chez les Autrichiens. Les pertes regrettables qu'éprouve une armée victorieuse ne lui ôtent rien de sa cohésion, de son homogénéité, tandis que celles beaucoup plus nombreuses, infligées à une armée déjà démoralisée, par des insuccès réitérés, apportent la désorganisation dans ses cadres. Des régiments entiers étaient, après la bataille de Solferino, prisonniers en France, et leurs débris inutiles allaient porter dans l'intérieur de l'empire les preuves évidentes des mensonges officiels de Vienne. Chez le vainqueur, au contraire, les souvenirs des victoires se transforment en titres de noblesse pour chaque régiment et même pour chaque soldat. Nous n'en citerons qu'un seul exemple. Déjà trois fois dans notre récit le nº du 45e de ligne est revenu accompagné d'éloges pour sa haute bravoure : à Turbigo, à Magenta, à Solferino, le 45e a bien mérité de la France et de l'Empereur.

C'est à la bataille de Solferino que l'on fit le premier essai sérieux des canons rayés. Le succès dépassa toutes les espérances. L'ennemi, placé à des distances énormes, se voyait atteint et ravagé par des boulets imprévus. Nos artilleurs qui les lançaient étaient hors de portée des canons autrichiens, et ils voyaient les projectiles de ces

derniers tomber éteints à cinquante pas devant eux. Cette sécurité favorisait singulièrement la justesse du tir; nos artilleurs étaient, sur les coteaux de Solferino, aussi à l'aise qu'au polygone de Vincennes. La 8e batterie du 16e régiment, placée sous les ordres du capitaine Fiaut, avait complétement désorganisé, à une distance de deux mille mètres, un escadron de uhlans. Dès qu'un boulet était lancé sur l'escadron, on voyait, avec la longue-vue, les vides se creuser dans les rangs. Au bout de dix minutes, l'escadron tournait bride et battait en retraite. Ce premier résultat obtenu, on tenta de détruire, par le même moyen, toute la cavalerie autrichienne. Vingt-cinq escadrons, prêts à charger sur nous, et qui auraient pu nous faire beaucoup de mal, furent entrepris par les canons rayés et mis en quelques instants hors d'état de manœuvrer. Cette artillerie était placée sous les ordres du général Desvaux, qui en tira le meilleur parti.

La bataille de Solferino est surtout une bataille d'artillerie; c'est cette arme qui y a joué le principal rôle. Les perfectionnements apportés par l'Empereur à l'artillerie ont eu, dans cette affaire, des résultats si considérables qu'ils augmentent cette réputation d'invincibilité que la bravoure de nos soldats et leur force à l'arme blanche nous avaient déjà acquise. Du reste, nous avions à faire à forte partie. Le général Hess, qui fait toujours jouer à l'artillerie le rôle principal, avait organisé des batteries formidables qui eurent des feux bien nourris et nous firent assez de mal. Sans nos canons rayés, nous aurions certainement gagné la bataille, mais avec des pertes énormes.

Nous croyons utile de donner ici quelques détails sur le général auquel était confié le commandement en chef de l'armée autrichienne. Le feldzeugmeister baron Hess, né à Vienne, est âgé de soixante-sept ans. Un officier supérieur, d'origine française, qui avait passé dix ans au service de l'Autriche et donné sa démission au commencement de la guerre d'Italie, pour ne point porter les armes contre ses compatriotes, le dépeint de la manière suivante : « C'est un homme de taille moyenne, blond et maigre, très-vif dans ses manières, et qui ne semble pas avoir passé cinquante ans, tant il conserve de vigueur et de jeunesse ; sa physionomie est pleine d'esprit, et son sourire moqueur, qui ne le quitte pas, même pendant l'action, semble fait exprès pour déconcerter les jeunes officiers venant tout effarés lui faire part de quelque mouvement de l'ennemi. » Le baron Hess a commencé sa carrière à Wagram, sous les ordres du général Wimpffen, père du feld-maréchal lieutenant, employé aujourd'hui en Italie (1). Pendant

(1) Par une singulière rencontre, il se trouvait dans l'armée française un général portant aussi le nom de Wimpfen, mais qui n'avait aucun rapport de parenté avec l'officier autrichien.

la campagne du Piémont, il se distingua par l'occupation de Pastrengo. Puis, après l'attaque infructueuse de Benedeck sur Goïto, il passa l'Adige à Legnago, reprit Vicence et rentra dans Vérone assez à temps pour la protéger contre un corps d'armée piémontais qui se dirigeait sur elle à marches forcées. Enfin, il prit une part directe aux autres opérations de cette guerre qui se termina à Novare.

La haute approbation du vieux feld-maréchal Radetzky et les rapides résultats d'une campagne où les vieilles bandes autrichiennes, en nombre disproportionné, écrasèrent la jeune armée italienne, n'avaient pas tellement grisé le baron Hess qu'il n'eût senti vivement le danger de compromettre sa gloire et sa réputation dans un commandement contre l'armée des alliés. Pour que cet officier général consentît à prendre, malgé une répugnance hautement affichée, la direction des affaires militaires en Lombardie, il fallut que son souverain exerçât sur lui une pression directe; il fallut qu'on eût fait en même temps appel à son orgueil et à son patriotisme en lui faisant entrevoir qu'à lui seul était réservé l'honneur d'arrêter le cours des succès de la France et du Piémont, et de conserver l'Italie à l'Autriche Depuis le commencement de la guerre, l'empereur François-Joseph avait déjà compromis deux réputations militaires, celles de Giulay et de Schlick; il avait achevé de se priver de tout prestige aux yeux de son armée en venant inutilement assister à sa défaite sur les bords du Mincio.

Parmi les réflexions que suggère le récit de la bataille de Solferino, il en est encore deux qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit : c'est l'habileté manœuvrière de notre armée et la tenacité de nos troupes devant l'ennemi. Il n'y a pas dans l'histoire d'exemple d'une bataille rangée avec au moins quatre cent mille hommes aux prises, sur une ligne de 20 kilomètres. Cette masse de corps armés, disposés sur un terrain aussi étendu, suppose dans les vainqueurs une science des manœuvres consommée. Il ne faut pas oublier que l'armée autrichienne, commandée par des généraux réputés fort habiles, n'a pas cessé, depuis trente ans, d'être exercée sur tous les anciens champs de bataille de la Lombardie; et il n'est pas une de ces affaires glorieuses de 1796 et 1797 dont ils n'aient fait en quelque sorte la répétition sur le terrain. Ce n'est donc pas une gloire médiocre pour notre armée et pour son chef d'avoir été, contre un ennemi si bien exercé, à la fois plus habile et plus brave. D'un autre côté, il n'y avait pas encore eu de grande bataille ayant duré seize heures sans interruption. On accordait généralement aux soldats français la bravoure impétueuse et brillante; on ne leur contestera plus désormais la bravoure patiente et tenace. Ils viennent de surpasser en opiniâtreté la plus grande et la plus solide armée que l'Autriche ait mise

en ligne, et qui était commandée par l'empereur en personne. Le combat de Montebello fut livré le 21 mai; la bataille de Cavriana l'a été le 24 juin. On ne citerait pas une marche plus foudroyante et plus décisive. Le général autrichien Giulay disait, dans ses facétieux rapports, qu'il voulait contraindre les Français à déployer leurs forces. On voit qu'il avait complétement réussi.

Enfin, la bataille de Solferino a établi la supériorité de la cavalerie française. Pour tous ceux qui ont vu manœuvrer au Champ-de-Mars nos magnifiques régiments de cavalerie, cette supériorité ne pouvait être douteuse; mais dans les derniers temps, les journaux étrangers, ceux d'Allemagne surtout, avaient fait sonner si haut la belle organisation et la solidité de la cavalerie autrichienne, qu'on attendait impatiemment une rencontre entre les deux cavaleries. Après Solferino, le doute n'était plus possible. La cavalerie autrichienne n'avait tenu nulle part contre la nôtre; et notre cavalerie avait fait voir qu'elle était aussi belle, aussi bien montée, aussi instruite que sous le premier empire qui, dans l'histoire, est la période la plus brillante de cette arme. Napoléon, à Iéna, en voyant sa cavalerie légère faire des prodiges, s'écriait, plein d'admiration : « Oh! qui pourrait résister à de tels hommes! » Cet éloge était mérité. La cavalerie française, sous l'empire, a été la première cavalerie du monde. A aucune époque, en effet, et chez aucune nation, on ne vit jamais une cavalerie si brave, si aguerrie, si disciplinée. Napoléon III a pu voir que notre cavalerie était digne de son aînée.

Il est intéressant de comparer les rapports français avec les récits des journaux anglais, notamment du *Times*, ayant deux correspondants, dont l'un suivait les troupes alliées et l'autre restait attaché à l'état-major autrichien. Nous ne reproduirons pas les bulletins de ces deux correspondants, qui remplissent six longues colonnes serrées du journal anglais. Nous en signalerons seulement les traits les plus saillants, en rendant tout d'abord hommage au talent et à l'impartialité des deux écrivains anglais, qui ne diffèrent que sur un point, celui des troupes autrichiennes engagées dans la bataille. Le correspondant de Cavriana affirme que l'ennemi devait avoir plus de 200,000 hommes en ligne, et il est parfaitement dans le vrai. Trois jours avant le choc des deux armées, une lettre anglaise de Vienne affirmait, nous avons eu soin d'en prendre note, que l'empereur d'Autriche allait se trouver à la tête de 280,000 hommes. Déduction faite des deux corps restés dans Mantoue, on voit que le chiffre du correspondant anglo-français se rapporte à celui du bulletin publié par le *Moniteur*. Le correspondant de Vérone prétend que le nombre des combattants autrichiens ne s'est élevé qu'à 140,000. Malheureusement, il est en contradiction flagrante avec lui-même, car il avoue qu'en

seconde ligne il n'existait aucune réserve capable de soutenir les troupes ennemies chassées successivement de toutes leurs positions. L'empereur d'Autriche avait donc bien réellement sous ses ordres plus de 200,000 hommes, en admettant que les deux corps laissés à Mantoue fussent composés de 60,000 hommes. Cette fois, l'écrivain anglo-autrichien ne ménage pas de dures vérités à l'armée dont il suit la fortune :

« La cause de la perte de cette grande bataille n'est pas, dit-il, difficile à trouver. Les Allemands ne sont ni moins braves ni moins intrépides à s'élancer que d'autres soldats. Mais j'ai remarqué que les Croates lâchaient pied, et j'ai pu entendre, dans les rues de Cavriana, les cris de réprobation que leur adressait le comte Nogent, qui, malgré son grand âge, sert en qualité de volontaire. Quant aux autres troupes, je n'en ai jamais vu se battre plus courageusement. La cavalerie était splendide et l'artillerie montrait au feu un admirable sang-froid. Mais à quoi sert le cœur des soldats, si les dispositions d'une armée ne sont pas ordonnées avec le plus grand soin ? A Solferino, le dernier des soldats se faisait tuer pour sauver la position attaquée d'une manière formidable, mais il n'existait ni réserve ni aucun corps d'aucune sorte pour la couvrir, de telle sorte, qu'au moment où les Français s'y sont enfin précipités, ils l'ont fait comme les eaux d'une digue immense subitement rompue inonderaient toute la contrée environnante. »

Le même correspondant disait de la manière suivante l'instant fatal de la retraite de l'empereur François-Joseph :

« Quelques minutes après trois heures, au moment où les Français s'avancaient sur Cavriana, les boulets lancés de Solferino par leur artillerie firent comprendre que la place n'était pas tenable pour l'empereur et son état-major ; ils se retirèrent, et, en traversant Cavriana, je vis les rues encombrées de blessés. L'Empereur n'alla pas d'abord trop loin en arrière de la ligne du combat. Laissant la plus grande partie de son état-major dans la cour d'une ferme sur la route de Volta, il fit demi-tour avec quelques officiers choisis par lui et il regarda du côté du champ de bataille, attendant le résultat d'une dernière tentative pour reprendre possession de Cavriana. Un dernier effort eut lieu, en effet, mais il fut infructueux. Les obus français tombaient plus serrés d'instant en instant ; un d'eux éclata au-dessus de la tête de l'empereur ; un autre tomba au beau milieu de l'état-major. L'ordre d'une retraite générale fut donné, et l'empereur, suivi par l'archiduc, se dirigea par un chemin de traverse sur Valeggio, tandis que la première armée commencait à filer sur Mantoue. »

Le récit du correspondant du *Times* marchant avec les armées

alliées est dépourvu d'intérêt après les rapports qu'on vient de lire. Nous croyons cependant curieux d'en détailler un passage dans lequel l'écrivain anglais compare la bataille de Solferino à un gigantesque jeu d'échec :

« Après l'enlèvement de Solferino, le combat prit réellement l'aspect d'une bataille où la tactique entre en jeu. La prise d'un village est plutôt due à la bravoure qu'à la science. Les batailles ont été souvent comparées au jeu d'échec ; eh bien ! je n'ai jamais été si complètement frappé de la vérité de cette comparaison que je le fus hier, pendant la marche progressive des Français de Solferino sur Cavriana.

« C'était merveilleux de voir comment les corps se portaient en avant l'un après l'autre et comment l'ennemi était successivement chassé des positions qu'il occupait. C'est à cet instant du combat que le nouveau canon rayé de l'artillerie française fit apparaître son immense supériorité. La légèreté des pièces est telle qu'elles gravissent au galop des mamelons presque inaccessibles pour l'infanterie. Leur portée et leur précision sont presque incroyables. On pouvait distinguer leurs obus éclatant au milieu des batteries et de l'infanterie ennemies, tandis que les obus des Autrichiens éclataient en l'air ou n'arrivaient pas jusqu'aux batteries françaises. L'attaque en plaine suivait exactement les mouvements de la prise des mamelons, que, dans son langage pittoresque, un troupier français appelait *une chasse à l'écureuil.* Tandis qu'une colonne s'avançait sur la route qui longe la base des mamelons, les corps de ré serve suivaient *la chasse à l'écureuil*, et tout l'ensemble formait un admirable *steeple chase* dont la tour de Cavriana était le but. »

Le *Morning-Post* s'exprimait ainsi :

« Les Autrichiens ont eux-mêmes provoqué la bataille où ils ont essuyé une si éclatante défaite. Mais ce n'a pas été tout à fait sans une raison suffisante. Il était pour eux d'une grande importance d'écraser, si faire se pouvait, les forces alliées avant que le corps du prince Napoléon fût arrivé de la Toscane, et surtout avant le débarquement de 40,000 hommes sur la côte nord-ouest de l'Adriatique, car ces derniers pouvaient leur couper bientôt toute communication avec l'Allemagne même. Leur chance la plus favorable était de prendre le temps par les cheveux. Quand on réfléchit que le premier devoir d'un général, après une aussi terrible affaire, est certainement, non pas de satisfaire la curiosité du public européen, mais de réorganiser ses troupes, nous pouvons aisément comprendre pourquoi la statistique exacte d'un pareil massacre ne saurait être donnée au monde avant que quelques jours se soient écoulés. D'après les propres paroles de l'Empereur, les alliés ont remporté une grande victoire. Sui-

vant leur propre rapport officiel, les Autrichiens ont subi une grande défaite. En présence de résultats aussi incontestables, nous pouvons attendre patiemment les détails d'une moindre importance. Les armées alliées, sans nul doute, ne perdront pas un seul instant pour investir Peschiera. S'en rendre maître est ce qu'il y a d'abord à faire pour détruire cette place de ralliement et de refuge pour les Autrichiens, et qui se trouve dans leur fameux quadrilatère. L'une des plus grandes autorités de nos jours en fait de tactique militaire, le général Dufour, général en chef de l'armée fédérale suisse, le maître sous qui Napoléon III a étudié l'art de la guerre, a constamment répété pendant les vingt-cinq dernières années qu'il était convaincu, si l'occasion s'en présentait, que son taciturne élève accomplirait sur le champ de bataille des exploits et remporterait des victoires dignes d'être comparées à celles du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. Sa prédiction s'est enfin vérifiée.

« Quand toute une armée autrichienne, s'étendant sur une ligne de quartorze milles, a été, après une lutte de seize heures, battue sur tous les points et chassée de toutes les positions; quand la grandeur de sa défaite est attestée, en calculant au plus bas, par la perte de 30 canons, de plusieurs drapeaux, de 7,000 prisonniers; quand ce terrible revers a été essuyé sur un terrain que les chefs autrichiens connaissaient pouce par pouce, et cela presque sous la protection de leurs redoutables forteresses, il nous est impossible de ne pas reconnaître que la victoire poursuit son cours sans indécision et que la puissance qui a commencé la guerre avec des conseils divergents, des généraux incapables et un trésor épuisé, après avoir vu sa force militaire si vite brisée, sa réputation de supériorité dans la guerre si promptement détruite ; cette puissance, disons-nous, doit bientôt se résoudre à abandonner des provinces qu'elle a si justement perdues par sa propre faute.

« Supposer qu'après une suite de brillantes victoires, les alliés prêteront l'oreille à des propositions faites par le gouvernement prussien et basées sur la nécessité de conserver la ligne du Mincio et le quadrilatère dans un intérêt de défense purement allemande, c'est supposer que les souverains français et sarde sont capables de gaspiller le sang et les trésors de leurs sujets sans assurer à la France, à l'Italie ou à l'Europe des avantages proportionnés. L'Italie pour les Italiens, voilà le programme dans toute sa simplicité; sa réalisation sera la véritable justification de la guerre. Pourquoi les habitants de Vérone et de Vicence, de Padoue et de Venise, seraient-ils retenus dans un esclavage qui leur serait d'autant plus douloureux, qu'ils verraient leurs compatriotes, à l'ouest du Mincio, affranchis pour jamais du joug qui continuerait de peser lourdement sur eux ? Pour-

quoi tout le long du cours de ce fleuve inscrirait-on un décret pareil à celui que vit le Dante au-dessus des portes de son Enfer, un décret prescrivant au patriote italien d'abandonner tout espoir du moment qu'il en passera les eaux?

« L'empereur d'Autriche, en personne, commandait les Autrichiens. Son armée s'est avancée très-résolûment contre la position des Français à la Chiese. L'aile gauche, sous les ordres du général Wimpffen, s'est avancée presque jusqu'à cette rivière. L'aile droite occupait Solferino et Cavriana, villages situés devant Lonato. Le centre paraît s'être appuyé sur la ville de Volta. Le combat principal a été livré à Solferino, qui a été attaqué vigoureusement par les Français. Le centre autrichien a été complétement désorganisé par l'attaque du général Niel. La bataille a été décidée par une marche en avant du principal corps d'armée français contre Volta. Les Autrichiens doivent avoir beaucoup souffert dans leur retraite; ils en conviennent dans leur bulletin. La tactique militaire tant vantée et si fort louée s'est évanouie comme une ombre. La science s'efface devant la force, et la tactique n'est rien en comparaison de la bravoure. Nous voici ramenés à cet adage des temps anciens qu'un bon cœur et un bras fort valent mieux que la sagesse à l'heure du péril. C'est la cause après tout qui constitue la différence. »

Ca

A.
B.
C.
D.
E.
F.

bataille de Castiglione, dont le nom devint plus tard le titre féodal d'Augereau.

Il n'avait que 22,000 hommes à opposer aux 30,000 de Wurmser, mais il avait pour lui le génie de la guerre, la science des combinaisons, et il savait profiter des fautes de ses adversaires. Dès le commencement de l'action, il vit que Wurmser prolongeait trop sa droite, et il le laissa faire, parce qu'il attendait Serrurier, qui venait de Mantoue, et qui devait prendre l'ennemi à revers. Il replia sa gauche et laissa son centre immobile; mais dès que le canon de Serrurier retentit, il fit emporter par Verdier la redoute de Medolano, et le flanc gauche des Autrichiens se trouva découvert, pendant que Serrurier, parvenu à Cavriana, répandait l'alarme sur les derrières de l'ennemi.

Wurmser, déconcerté, porta alors une partie de sa seconde ligne vers sa gauche, privée d'appui, et le reste en arrière, pour faire face à Serrurier. C'était ce que Bonaparte avait calculé. Voyant l'ennemi s'affaiblir, il donna le signal à ses troupes. Masséna avec la gauche, Augereau avec le centre, tombent sur la ligne affaiblie des Autrichiens qui, attaqués avec impétuosité sur leur front, menacés sur leur gauche et sur leurs derrières, commencent à céder le terrain et finissent par se mettre en retraite. Le résultat matériel ne fut pas considérable, mais le résultat moral fut grand. Wurmser ne perdit que 2,000 hommes, mais depuis six jours on se battait sans relâche. Ces six jours avaient suffi à Bonaparte pour repousser avec trente et quelques mille hommes une armée de 60,000 soldats, diminuée d'un tiers dans ce court espace de temps. 18 pièces de canon et 120 caissons de munition furent, en outre, les trophées de la journée de Castiglione.

A Solferino, un heureux hasard dérouta, dès l'origine de la bataille, l'espoir de l'ennemi; on croyait qu'il s'était retiré derrière le Mincio, et qu'il nous attendait, couvert par le fleuve. Dans la nuit du 23 au 24 juin, il repassa le Mincio sur quatre points, reprit les hauteurs qu'il avait abandonnées, et marcha sur nous. Mais le mouvement en avant de nos troupes avait été ordonné pour deux heures du matin, afin d'éviter l'excessive chaleur du jour, de sorte que l'ennemi, qui croyait nous surprendre, se heurta contre nos têtes de colonnes.

Il est certain qu'à Solferino 400,000 hommes en sont venus aux mains. Ce n'est cependant pas le chiffre le plus élevé des grandes batailles du siècle. A Leipsick, la plaine était couverte de 500,000 combattants, savoir 320,000 du côté de l'armée alliée, et 180,000 du côté de l'armée française. Nous avions 1,300 pièces de canon, et les alliés nous en opposaient 1,700.

A Solferino, comme on ne s'attendait pas à une bataille, les corps

d'armée marchaient à une assez grande distance les uns des autres, et il fallait les relier ensemble, ce qui n'était pas facile, puisqu'ils étaient attaqués isolément. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers était séparé de l'armée sarde, et le duc de Magenta était séparé du maréchal Baraguey-d'Hilliers. Le général Niel, retardé dans sa marche, ne pouvait entrer en ligne, et le maréchal Canrobert, qui devait l'appuyer, était paralysé par la crainte de voir paraître sur sa droite un corps autrichien qui devait, dit-on, se porter de Mantoue sur Azola.

L'ennemi voulut, mais en vain, profiter de ces avantages. Quatre colonnes autrichiennes qui essayaient de passer entre le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers et l'armée sarde, pour tourner les Piémontais, les rejeter sur le lac de Garde, et les contraindre ainsi à se rendre, ou à se noyer comme les Russes à Friedland, furent arrêtées dans leur marche, et refoulées par le feu d'une batterie habilement dirigé par le général Forgeot; et deux régiments de cavalerie autrichienne ayant essayé, de leur côté, de passer entre le corps du maréchal Baraguey-d'Hilliers et celui du duc de Magenta, pour tourner la gauche de ce dernier, cédèrent devant trois charges successives de nos chasseurs à cheval.

Le village de Solferino fut le point culminant de la bataille. Ce ne fut qu'à trois heures et demie de l'après-midi, après une lutte meurtrière, pendant laquelle le maréchal Baraguey-d'Hilliers paya de sa personne, en digne fils d'un illustre père, que le premier corps, exténué de chaleur et de fatigue, emporta ces positions, grâce au concours des voltigeurs de la garde.

A San Cassiano, le contre-fort qui relie Cavriana à ce village fut pris, perdu, repris, perdu une seconde fois; enfin le cinquième engagement, plus heureux que les autres, nous donna cette position; mais ici encore une brigade de voltigeurs de la garde, soutenue par les grenadiers de ce corps d'élite, vint au secours du corps du duc de Magenta.

La bataille, gagnée au centre, était indécise à l'aile droite et à l'aile gauche. Le général Niel était paralysé par la nécessité dans laquelle le maréchal Canrobert se trouvait d'observer la route de Mantoue, et ce ne fut qu'à trois heures de l'après-midi que le 3e corps, rassuré de ce coté, put venir en aide aux efforts du 4e.

A San Martino, où se trouvaient les Piémontais, on retrouve les mêmes incidents qu'à San Cassiano. Ce ne fut qu'au troisième retour, et par conséquent au cinquième engagement, que les Sardes restèrent maîtres de la position

Cette mêlée si acharnée, où le courage brillait des deux côtés, explique le chiffre douloureux de nos pertes : 12,000 hommes, plus de 720 officiers, dont 150 sont tombés pour ne plus se relever, tel est le

tribut de la France dans cette grande journée. La perte des Sardes est de 5,525 hommes. C'est donc un total de 18,000 hommes.

Les pertes considérables éprouvées par les armées belligérantes à Solferino donnent de l'intérêt à la statistique de la mortalité des armées en temps de guerre. On a observé que, dans les guerres les plus sanglantes, cette mortalité est bien plus considérable par suite des maladies, des fatigues et des privations auxquelles sont exposées les soldats, que par le fait des armes de l'ennemi. C'est ainsi que, pendant les quarante-un mois qu'a duré la guerre anglo-espagnole, il est mort de maladies 24,930 soldats, et seulement 8,999 des suites de leurs blessures.

L'expédition anglaise, dirigée en 1809 contre l'île de Walcheren, a, avec un effectif de 39,219 hommes, coûté seulement 217 hommes qui ont péri par le fer, tandis que du 28 août au 23 décembre, les maladies en ont enlevé 4,175 sur 26,846 qui étaient dans les hôpitaux.

Pendant la guerre de Crimée, l'armée anglaise a perdu en février 1855, devant l'ennemi, 700 hommes; par les maladies dans le camp, 1,407, et dans les hôpitaux 660. Frédéric le Grand porte à 180,000 hommes les pertes que lui a causées la guerre de sept ans, et à 160,000 hommes celles de ses alliés. La perte de ses ennemis est divisée ainsi qu'il suit :

140,000 Autrichiens.
120,000 Russes.
200,000 Français.
25,000 Suédois.

Ce qui fait un total de 485,000, et un total général de toutes les pertes de 825,000.

La guerre entre la France et l'Angleterre, qui a duré vingt-deux ans, a coûté à celle-ci, d'après les rapports officiels, 19,796 hommes tués; 79,709 morts de maladie.

Dans les batailles les plus sanglantes, les pertes ont été évaluées ainsi qu'il suit :

	Morts.	Blessés.
Waterloo,	1,771	5,889
Salamanca,	338	2,714
Vittoria,	501	2,807
Talavera,	670	3,460
Trafalgar.	449	1,214

Dans la bataille de Borodino, 104,000 Russes ont lutté contre 123,000 Français.

La perte des Russes a été de 52,000 et celle des Français de 28,000.

A la bataille de Solferino, on retrouve, dans les dispositions prises par l'Empereur, cette prudence, ce calme d'esprit, qui caractérisent tous ses actes. L'armée autrichienne, en feignant une retraite précipitée derrière le Mincio, avait compté sur l'élan de nos troupes et sur l'impétuosité de la poursuite dont elle espérait profiter pour porter un coup décisif. Le calcul des généraux ennemis a été déjoué. Partout ils ont trouvé nos corps de troupes massés en ordre de bataille et disposés de manière à s'appuyer mutuellement. Les gens du métier ont admiré surtout l'emploi habile et heureux que l'Empereur avait su faire de ses réserves pour relier entre eux les divers corps d'armée, et en lisant les rapports officiels de la bataille, l'Europe militaire est restée convaincue que notre armée est non-seulement brave et aguerrie, mais qu'elle est instruite et manœuvrière, et qu'elle a dans toutes les armes une incontestable supériorité.

Nous avons déjà parlé du rôle brillant joué dans cette grande journée par la cavalerie et surtout par l'artillerie. Montebello et Magenta avaient démontré la force irrésistible de notre infanterie et la solidité de notre cavalerie; à Solferino, la cavalerie française a complété l'expérience de Magenta et prouvé une fois de plus que la cavalerie autrichienne ne peut tenir devant elle.

L'artillerie est l'arme de prédilection des Napoléon. « Aujourd'hui, disait Napoléon I[er], l'artillerie fait la véritable destinée des armées et des peuples. » Et Napoléon III, dans son excellent livre sur l'artillerie, a émis cette pensée, que le canon a battu en brèche l'ordre profond et forcé les troupes à manœuvrer. « Nous verrons toujours, ajoute l'au-« guste écrivain, les guerriers médiocres ne pas savoir se servir de « leur artillerie, et, semblables en cela aux peuples peu avancés, re-« garder comme un embarras ce que des esprits supérieurs considè-« rent comme une puissance auxiliaire. » L'ancien officier d'artillerie du camp de Thoun, l'auteur du *Passé et de l'Avenir de notre artillerie*, le réorganisateur de notre artillerie nouvelle, Napoléon III, a montré qu'il se souvenait de son ancien métier et qu'il savait mettre à exécution ses propres préceptes en dirigeant lui-même l'action de son artillerie qui, sur tous les points, a fait taire celle de l'ennemi. Au village de Solferino, c'est l'artillerie de la garde, commandée par le général de Sevelinges et par le général Lebœuf, qui, en allant, par ordre de l'Empereur et sous ses yeux, prendre position à découvert à trois cents mètres de l'ennemi, décida, dit le rapport, du succès au centre. Devant le village de Medole, l'artillerie des deux premières divisions du 2[e] corps réduisait promptement au silence la nombreuse artillerie autrichienne établie sur cette position. A Cavriana, l'artillerie de la garde contribue encore à enlever la position en *changeant la retraite des Autrichiens en une fuite précipitée.* A Casanove, 42 piè-

ces d'artillerie, dirigées par le général Soleille, arrêtèrent victorieusement l'ennemi qui essayait de tourner la division Vinoy. « Enfin, ajoute le Rapport, au milieu des péripéties de ce combat de douze heures, la cavalerie a été d'un puissant secours pour arrêter l'ennemi du côté de Casanova. A plusieurs reprises, les divisions Partouneaux et Desvaux ont chargé l'infanterie autrichienne et rompu les carrés; *mais c'est surtout notre nouvelle artillerie qui produisit sur l'ennemi les effets les plus sensibles. Ses coups allaient l'atteindre à des distances d'où les plus gros calibres étaient impuissants à riposter, et jonchaient la plaine de cadavres* (1). »

(1) Chaque jour les engins de destruction et de mort se perfectionnent. Un nouveau projectile a été encore inventé récemment, non, cette fois, par un Anglais, ni par un Français, mais par un Belge. Le colonel Borremans a trouvé la mèche cylindrique des *schrapnells*. Le *schrapnells* est un obus à balles qui en contient au moins 120, lorsqu'il a le calibre d'un boulet de 6, et qui, éclatant à quarante pas du front à battre, chasse tous les projectiles dans cette direction. L'objet à battre est plus ou moins éloigné. On conçoit que la perfection de la science consiste à faire éclater l'obus de manière à ce qu'il n'y ait jamais plus de quarante pas entre le moment de l'explosion et le but à atteindre. L'emploi de la mèche cylindrique en donne les moyens. On est parvenu, en Belgique (la mèche n'existe pas en France), à un tel degré de précision dans son emploi, qu'il suffit d'une volée de huit coups de canon chargé de schrapnells pour cribler une cible ayant l'étendue d'un demi-front de bataillon et de la hauteur d'un homme à cheval. Après une seule volée de huit coups de canon, il ne doit absolument rien rester de ce demi-bataillon ou d'un escadron.

D'intéressantes expériences ont eu lieu, au polygone de Vincennes, en présence du ministre de la guerre, sur la justesse et la portée considérable d'une nouvelle balle proposée pour les bataillons de chasseurs à pied, et qui remplacerait la balle actuellement en usage pour les carabines dites à tige, dont sont armés ces bataillons, ainsi que les régiments de zouaves. Cette nouvelle balle, indépendamment de sa supériorité sous le double rapport de la portée et de la précision, aurait encore le notable avantage d'offrir une simplification précieuse en permettant de supprimer la tige dans l'intérieur du canon actuel, tige qui nuit au bon entretien de l'arme en campagne, et en rend le chargement minutieux et difficile.

Le général de Courtigis, inspecteur général de l'Ecole normale impériale de tir, qui déjà avait exprimé une opinion favorable et motivée au sujet de l'adoption de la balle dont il s'agit, a dirigé les tirs comparatifs, qui ont donné les résultats suivants :

Ancienne balle, avec carabine à tige : à six cents mètres de distance, quarante-trois balles sur cent, et à huit cents mètres, quatorze balles sur cent, ont été mises dans la cible.

Nouvelle balle, avec carabine sans tige : à six cents mètres de distance, soixante-cinq balles sur cent, et à huit cents mètres, trente-neuf balles sur cent ont été mises dans la cible.

Un correspondant du journal anglais le *Times* apprécie de la manière suivante le rôle du sabre-baïonnette :

« Monsieur,

« Un témoin oculaire m'a affirmé que l'une des causes qui ont démoralisé le soldat autrichien est la nouvelle arme, le sabre-baïonnette, avec laquelle il est attaqué par le soldat français, et contre laquelle son ancienne baïonnette et sa force physique supérieure sont inutiles.

« Non-seulement ce sabre-baïonnette donne coup pour coup, employé contre l'ancienne arme, mais quand il frappe ou qu'on le retire après qu'il a frappé, il coupe les tendons du bras ou de la jambe de l'antagoniste, le mettant ainsi complétement hors de service avant qu'il ait reçu le coup mortel. En outre, on enseigne au soldat français à manœuvrer son arme en la tenant horizontalement en équilibre comme un bâton à deux bouts, à la hauteur de la tête de son adversaire, et par un léger mouvement, en décrivant un segment de cercle, la lame aiguë peut atteindre rapidement le cou, la poitrine ou la face de trois hommes qui se trouveraient en ligne devant lui.

« On ne peut, avec l'ancien fusil et la baïonnette, résister à ce nouveau moyen d'attaque; en sorte que le soldat autrichien, en désespoir de cause, emploie la crosse de son fusil, s'efforçant ainsi d'assommer son ennemi, qui, agile, habile à la défense, et ayant confiance dans sa nouvelle arme, peut faire trois blessures avec son sabre-baïonnette, pendant que son antagoniste agite sa massue.

« Si nous ne prenons pas garde aux nouveaux moyens d'attaque développés par les Français, nous serons aussi surpris par eux que nous l'avons été par les Américains. »

Un fait singulier se produisit vers la fin de la bataille. L'orage qui éclata sur les six heures fut précédé d'un violent coup de vent qui souleva toute la poussière des routes en formant des nuages compactes. Les cavaliers chargeaient au milieu de cette poussière, poussant vers l'ennemi qu'ils savaient bien être devant eux, mais qu'ils n'apercevaient plus. Il fallait tenir l'éperon dans le flanc des chevaux pour les obliger

Différence en faveur de la nouvelle balle : vingt-cinq balles de plus dans la cible, à six cents mètres de distance, et vingt-cinq balles également à huit cents mètres.

Chose vraiment extraordinaire, la balle sur laquelle ces curieuses expériences ont été faites, peut être tirée jusqu'à l'énorme distance de quinze cents mètres, et donne encore, dans ce cas, des résultats appréciables, tandis que la carabine à tige cesse son tir efficace de neuf cents à mille mètres.

Le commandant Nessler, directeur de l'Ecole normale impériale de tir, est l'inventeur de cette balle perfectionnée.

à avancer au milieu de ce tourbillon et de cette obscurité. Tout à coup la poussière se dissipe, et, à la place où les cavaliers français avaient vu des carrés ennemis, ils aperçoivent des grenadiers de la garde, blancs de poussière, poudrés à frimas sur leurs bonnets à poil, qui leur crient de s'arrêter. Ces grenadiers, très-inférieurs en nombre, 'étaient jetés dans le nuage de poussière et avaient fait sentir aux Autrichiens la pointe de leur baïonnette. Les Autrichiens, qui trouvent la baïonnette immorale, s'étaient au plus vite tirés de devant.

La brigade de voltigeurs de la garde avait fait des prodiges sous les ordres du général Manèque. Cette brigade avait été chargée d'appuyer la division Forey, épuisée déjà et ne pouvant plus tenir les hauteurs qu'elle avait été chargée d'enlever, et qu'elle avait enlevées avec un élan au-dessus de tout éloge. Ces hauteurs sont formées par une suite de mamelons qui partent de Castiglione et vont en ondulant finir vers Volta. Ces mamelons étaient couverts d'artillerie autrichienne qui prenait de flanc, de front, la division Forey.

Ce fut alors que la brigade Manèque, se précipitant à la baïonnette vers les mamelons, en chassa les Autrichiens, qui laissèrent entre les mains des soldats de la brigade 16 pièces de canon sur 30 qui furent prises. Le porte-drapeau du 1er régiment de voltigeurs de la garde, étant tombé grièvement blessé par la mitraille, et le drapeau du régiment s'étant trouvé en danger, un lieutenant de ce corps, M. Trouillet, s'empressa de le saisir et de le porter. A peine ce brave officier avait-il fait vingt pas qu'un obus le renverse, et le drapeau est mis littéralement en lambeaux par les éclats de fer. C'était un moment solennel. Enfin, le porte-drapeau, qui n'avait été qu'étourdi sur le coup, se relève et déploie plus haut et plus fort ce sublime emblème de la valeur du 1er régiment de voltigeurs. L'Empereur, en voyant la conduite de la brigade Manèque qui agissait sous ses yeux, ne put s'empêcher d'applaudir tant de bravoure; il cria aussi : Vivent les voltigeurs!

Le général Manèque fut nommé général de division sur le champ de bataille. M. Manèque est l'un des officiers qui ont le plus fait en Crimée pour s'attirer la reconnaissance et l'estime de toute l'armée. Sa conduite, notamment dans la journée du 18 juin 1855, fut au-dessus de tous les éloges, et le 5e bataillon de chasseurs à pied, le 19e et le 26e de ligne, au milieu desquels il combattit, en garderont un éternel souvenir. Capitaine en 1838, M. Manèque fut envoyé en 1840 comme adjudant-major au 71e qu'on organisait. Major du 20e le 4 novembre 1844, il permuta au commencement de l'année suivante pour passer au 8e léger, en Afrique, en qualité de chef de bataillon. Il rentra en France en avril 1849, comme lieutenant-colonel du 1er léger. Colonel du 58e le 24 décembre 1851, le champ de bataille l'attirait,



Tente de l'Empereur pour la campagne d'Italie.

T. 1, p. 187.

et, dès le commencement de la guerre d'Orient, il sollicitait et obtenait de passer à l'armée de Crimée, à la tête du 19e de ligne. Nommé général de brigade le 11 juin 1855, il commanda une brigade d'infanterie sous Sébastopol, jusqu'à la fin de la guerre, et fut admis dans la garde. C'est dans ce dernier poste qu'il mérita un nouvel avancement.

Le général Auger, qui avait eu le bras emporté par un coup de canon, au moment où il étendait la main pour donner un ordre, succomba malheureusement pendant la terrible opération de la désarticulation de l'épaule. Il commandait l'artillerie au corps d'armée du maréchal duc de Magenta. Déjà deux fois, depuis le commencement de la campagne, son nom avait été cité dans les bulletins, et sa gloire populaire était assise sur deux faits d'armes récents qui resteront gravés dans la mémoire de tous. Le 3 juin, à Turbigo, croyant apercevoir dans les blés une pièce autrichienne ayant quelque peine à suivre le mouvement de retraite de l'ennemi, il se précipita sur elle au galop et s'en empara. Cet acte d'énergie, aux termes de notre législation militaire, lui mérita une citation à l'ordre général de l'armée. Le lendemain, au moment décisif, on se disputait Magenta avec un acharnement qui prouvait que de chaque côté on sentait que c'était la clef de la position. « Dans ce mouvement d'attaque générale, dit le rapport du maréchal Mac-Mahon, le général Auger établissait successivement ses batteries sur la droite de ma ligne de bataille, afin de répondre vigoureusement à l'artillerie ennemie. Vers sept heures, le gros des forces ennemies dessina son mouvement de retraite; en ce moment notre artillerie, avec quarante pièces en batterie sur le chemin de fer, parallèle à la direction de la ligne de retraite de l'ennemi, manœuvra pour prendre en flanc et d'écharpe les colonnes autrichiennes, qui défilaient de ce côté dans le plus grand désordre. Elles durent éprouver des pertes considérables.»

On voit tout ce que le général Auger avait fait à Magenta pour nous assurer la victoire, et tout ce qu'il faisait encore à Solferino, lorsqu'il fut atteint par le boulet mortel. L'Empereur allait le nommer général de division. Dès qu'il eut connaissance de l'effroyable blessure du général, il se porta en toute hâte près de lui. M. Auger n'avait pas recouvré ses sens, et il ne put entendre l'Empereur qui lui parlait. Il finit pourtant par rouvrir les yeux, et S. M. voulut lui faire comprendre par un signe quelle était la récompense qu'il lui réservait; il détacha l'une de ses épaulettes et la fit briller à ses yeux; le général à cette vue sembla se ranimer, mais ce ne fut qu'un rapide éclair. Quand l'Empereur repartit pour se lancer au plus fort de la bataille, il oublia de reprendre son épaulette, et c'est ce qui fit penser qu'une balle la lui avait enlevée.

Le général Auger était né en 1809, et était sorti de l'Ecole polytechnique en 1831. Il avait servi avec distinction en Algérie, et avait rempli en Crimée les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie du siége devant Sébastopol.

A cette courte esquisse de la vie si bien remplie et si glorieusement terminée du général Auger, nous ajouterons quelques mots sur les officiers supérieurs, colonels et lieutenants-colonels, qui ont donné leur vie pour la patrie à la bataille de Solferino.

M. Laure (Hippolyte-Adolphe) était un officier supérieur que sa profonde connaissance des mœurs et du langage de notre colonie africaine, ainsi que son brillant courage, avaient fait promptement avancer. Lieutenant au 53e en 1840, capitaine en 1843, il fut nommé chef de bataillon aux zouaves en 1850 et lieutenant-colonel au 54e en 1853. Il était colonel du régiment de tirailleurs indigènes depuis le 16 novembre 1855. Lorsque éclata la guerre d'Italie, il sollicita et obtint le commandement du régiment provisoire d'indigènes placé dans la 1re division du 1er corps. M. Broutta était fils d'un ancien sous-chef du ministère de la guerre. A sa sortie de l'école militaire, il fut envoyé en Afrique et s'y distingua. Capitaine en 1836, major du 24e en 1845, il fut nommé lieutenant-colonel du 14e en 1851 et passa bientôt au 75e, en Afrique. Il était colonel du 43e depuis le 5 septembre 1854, et avait déjà conduit ce beau régiment en Crimée. M. Douay, sorti de l'Ecole militaire le 1er octobre 1835, entra dans le 54e, fut lieutenant en 1838, capitaine en 1845, major au 6e léger en 1852, commandant le 17e bataillon de chasseurs à pied en 1854, lieutenant-colonel du 80e en 1855 et colonel du 70e depuis le 17 mars 1858; il avait fait d'une manière brillante la campagne de Crimée; il était fils d'un officier supérieur d'infanterie et ses deux frères étaient généraux à l'armée d'Italie. M. Capin, officier d'une rude énergie, avait commencé sa carrière militaire au 47e; il s'était distingué à Constantine à côté du colonel Combes et du capitaine adjudant-major Certain Canrobert. Lieutenant en 1838, capitaine en 1841, chef de bataillon au 22e en 1848, lieutenant-colonel du 40e en 1854, il était colonel du 53e depuis le 2 août 1858; il avait fait de nombreuses campagnes en Afrique et à Rome. M. Lacroix, adjudant-major au 21e de ligne en 1837, major du 5e en 1847, lieutenant-colonel du 56e en 1853, colonel du 30e de ligne depuis le 11 mars 1857, était l'un des plus savants et des plus aimés de l'arme du génie, dont il commandait les troupes attachées au 4e corps de l'armée d'Italie. M. Campagnon avait fait huit années la guerre en Afrique avec le 5e de ligne. Lieutenant en 1836, capitaine en 1840, son aptitude le fit appeler aux fonctions d'adjudant-major, chef de bataillon au 40e, à Rome, en 1850; il était lieutenant-colonel du 2e de ligne depuis le 11 mars 1857. M. de Neuchèze, capitaine en 1838, con-

courut en 1840 à l'organisation du 22e léger et passa, en 1846, au 24e de ligne. Chef de bataillon au 62e, en 1851, il était lieutenant-colonel du 8e de ligne depuis le 17 mars 1858. M. Herment, engagé volontaire au 12e de ligne, sous-lieutenant en 1840, lieutenant en 1845, capitaine au 74e de ligne en 1848, avait fait avec ce régiment la campagne de Crimée. Prisonnier des Russes en octobre 1854, il fut nommé chef de bataillon au 39e, le 18 août 1855, à sa sortie des prisons de l'ennemi, et lieutenant-colonel du régiment provisoire des tirailleurs algériens, au commencement de 1859. M. Ducoin, sorti de l'Ecole militaire le 1er octobre 1840 comme sous-lieutenant au 19e léger, lieutenant en 1843, capitaine au 14e de ligne en 1848, chef de bataillon au 28e de ligne en 1855, venait d'être nommé lieutenant-colonel pour sa conduite à Magenta. Il avait fait les campagnes de 1841 et 1848 en Afrique et celles de 1855 et 1856 en Orient. Il avait été blessé de deux coup de feu en Afrique et souvent cité à l'ordre du jour. M. Laurans des Ondes, engagé volontaire à l'Ecole de Saumur, était capitaine instructeur au 8e hussards en 1842. Il avait permuté en 1845 pour passer au 2e chasseurs d'Afrique. Nommé chef d'escadron au 1er lanciers à la fin de 1851, il avait organisé le corps des cent-gardes et ne l'avait quitté que le 21 février 1856, pour aller en Afrique avec le grade de lieutenant-colonel du 5e hussards.

Le baron Dubois, médecin en chef de l'armée, était auprès de l'Empereur. S. M. lui fit remarquer que son cheval, atteint d'une balle en plein poitrail, perdait des flots de sang et allait bientôt tomber. Sous une grêle de mitraille, M. Dubois descendit de cheval, opéra la ligature de l'artère tranchée par les projectiles, et remonta ensuite sur son cheval dont l'hémorrhagie était arrêtée.

L'empereur d'Autriche, qui se trouvait à Cavriana le jour de la bataille, disait, en voyant les crêtes de trente collines couvertes de soldats et la plaine regorgeant de Croates, de Uhlans et de Hongrois : « Ce sera ici le tombeau des Français. » Il avait bien le droit de l'espérer, puisqu'il disposait de deux cent mille hommes (1). Le fait est que

(1) Nous trouvons dans différentes correspondances l'épisode suivant : « Ce qu'il y a eu de plus curieux dans cette sanglante journée, le voici :

« La première compagnie qui entre dans Cavriana se lance, guidée par un prisonnier lombard, vers une maison occupée pendant une partie de la campagne par l'empereur d'Autriche. En un instant elle est cernée, la porte est enfoncée ; un Italien paraît sur le seuil : « N'allez pas plus loin, dit-il au lieutenant, l'empereur vient de s'échapper ; prenez au plus court par cette ruelle, vous le ferez prisonnier. »

« L'air vénérable et l'assurance du personnage imposèrent à ces braves gens qui se jetèrent tête baissée dans une embuscade de Tyroliens.

« Pendant ce temps l'empereur d'Autriche sortait de la maison par une porte

les réserves de l'ennemi paraissaient inépuisables. Un régiment chargeait, il était repoussé, il revenait un instant après avec des hommes nouveaux. Dieu sait combien de fois nos braves fantassins, nos invincibles zouaves, et ces intrépides grenadiers et voltigeurs de la garde, solides comme des murailles, ont résisté au choc de l'ennemi! La cavalerie aussi se montrait intrépide et vaillante. Les escadrons des chasseurs d'Afrique, le 5e hussards surtout, exécutèrent des charges brillantes. Ils allaient à fond de train jusqu'à la bouche des canons ennemis, ils enfonçaient les carrés, perçant des remparts de baïonnettes. Quelquefois ils étaient obligés de rétrograder, mais ils revenaient bientôt avec un nouvel élan, et plus rien ne pouvait leur faire obstacle. Ce fut une charge de chasseurs d'Afrique et de hussards qui dégagea le corps du général Niel. Le général, exécutant une manœuvre hardie, était venu prendre l'ennemi à dos. Tout à coup, il se trouve enveloppé. Il envoie en toute hâte un aide de camp à l'Empereur. S. M. ordonna au colonel des chasseurs et au colonel des hussards de charger sur l'ennemi et de délivrer à tout prix l'armée du général Niel. Une demi-heure après, cette armée était libre.

Le champ de bataille de Solferino offrait sur sa vaste étendue un spectacle rempli d'enseignement sur le néant des existences humaines. Les tableaux disposent avec art cet aspect des luttes où le sang coule à flots; ils groupent les combattants, ils mettent le mouvement et la vie dans ces fêtes de la mort; ils animent les visages; on ne voit plus

de derrière, montait à cheval et gagnait, suivi d'un seul aide de camp, l'état-major de sa garde, qui le suivait partout.

« Une bonne vieille femme qui demeure auprès du presbytère, sur la terrasse de l'église, d'où l'on découvre les deux plaines de la Chiese et du Mincio, raconte que le jour de la bataille de Solferino l'empereur François-Joseph est arrivé de Vérone à Volta vers deux heures de l'après-midi, presque seul et sans escorte. Il paraissait triste, inquiet et fatigué. Il s'assit sur un banc à la porte de la maison et demanda à boire un verre d'eau mêlé de vinaigre. Après avoir bu et remercié son hôtesse, il se retourna du côté de la plaine, où son armée vaincue ne combattait plus que pour sauver sa retraite, et défilait lentement sous ses yeux, sanglante et mutilée. Il contempla longtemps, en silence, ce poignant spectacle, et de grosses larmes coulaient sur ses joues. Il serait resté là jusqu'à la nuit, si l'un de ses aides de camp, effrayé pour lui par le tumulte du combat qui se rapprochait rapidement, ne l'eût supplié de se retirer, afin de ne pas compléter la victoire de l'ennemi en tombant entre les mains du maréchal Niel, qui, quelques instants après, s'emparait de Volta, où finit la bataille.

« Bien que ce fait rappelle la légende de Boabdil pleurant sur Grenade perdue, il a au moins le caractère d'une véracité non douteuse. La vieille femme nous dit simplement : « Voilà le verre où il a bu, voilà le banc où il a pleuré. »

que les efforts suprêmes du courage, on ne s'intéresse plus qu'à l'héroïsme! Mais un champ de bataille où le silence est maître et que la solitude remplit, est une chose souverainement triste; sur le sol on voyait les sillons tracés par les boulets, les arbres cassés en deux, les blés couchés par terre, les clôtures en pièces; aucun bruit ne sortait des fermes. Au milieu des champs, sur les routes, dans les prés, des sacs et des shakos, des képis et des gibernes par centaines, des capotes déchirées, des vestes en lambeaux, mille débris informes, et puis çà et là des monticules dont la surface bombée appelait le regard; le pied les rencontrait à toute minute; la terre était encore humide; elle avait par place une couleur plus foncée; les jambes d'un cheval sortaient d'un fossé mal comblé; des lambeaux d'étoffes épaissies et roides pendaient aux vignes. Puis, au milieu de cette solitude, des paysans erraient à pas lents, cherchant des dépouilles qu'ils enfonçaient dans des sacs. Les blessés donnaient des marques d'un courage plus grand peut-être que celui du champ de bataille. On pourrait en citer des exemples nombreux. En voici seulement quelques-uns :

On apporte à l'ambulance un caporal sapeur du 45e, dont la jambe avait été brisée au-dessus du genou.

L'amputation était nécessaire.

Tandis que le chirurgien faisait ses préparatifs, le sapeur fumait sa pipe avec calme.

L'opération commença. Le sapeur ne laissa échapper qu'un mot : Dépêchez-vous !

L'opération terminée, il reprit tranquillement sa pipe, aspira avec volupté la fumée, et, ne songeant déjà plus à lui, laissa tomber un regard de pitié sur un officier autrichien qui allait subir également l'amputation. « Pauvre diable! » murmura-t-il.

Et il se mit à fredonner une chanson.—En ce moment entra un soldat du 72e. Il se traînait péniblement, une main appuyée sur son fusil : une balle lui avait traversé la jambe. De l'autre main, il soutenait un Autrichien auquel, dans l'action, il avait administré un magnifique coup de baïonnette à l'épaule; il l'avait relevé du champ de bataille, et l'amenait pour le faire soigner (1).

(1) Un jeune soldat, originaire de Lyon, adressait à sa mère la lettre laconique suivante, lettre d'un brave soldat et d'un bon fils :

« Castiglione, 25 juin.

« Chère mère,

« Je suis encore vivant, très-vivant et bon vivant. Seulement, je ne suis plus complet comme un omnibus, les jours de pluie. Le chirurgien du régiment vient de me couper la jambe. Je m'étais habitué à l'avoir, et la séparation a été

Rien n'était si touchant que de voir dans les hôpitaux ces braves militaires approcher du terme de leur guérison. A peine convalescents, alors qu'on leur permettait une sortie au jardin, ils demandaient à partir, ayant déjà tout prêt leur sac de voyage, comme si leur départ devait suivre immédiatement la permission demandée. Le jour où on leur délivrait leur feuille de route, ils étaient si gais, si heureux d'aller rejoindre leurs camarades, qu'on eût dit qu'ils allaient à la noce plutôt qu'à une mort glorieuse.

Les prisonniers autrichiens étaient traités avec la plus grande hu-

cruelle. Mon sergent-major me dit pour me consoler que j'aurai maintenant une jambe faite au tour.

« Allons! bonne mère, ne pleure pas, songe que j'aurais pu être tué comme une foule de mes braves camarades. C'est ceux-là ou plutôt la famille de ces pauvres amis qu'il faut plaindre. Réjouis-toi-donc, au contraire, bonne mère, tout est profit pour toi : je vais bientôt aller te rejoindre pour ne plus te quitter, ma jambe de bois me forçant à rester près de toi : je ferai, tant qu'il te plaira, ta chère partie de piquet. Tiens, voilà une larme qui tombe sur ce papier; ce n'est point une larme de regret, mais de bonheur, car je vais bientôt t'embrasser. « Ton fils. »

Voici une lettre adressée, par un zouave blessé à Solferino, à MM. Petit et Trinquart, directeurs de la *Photographie des Deux Mondes :*

« *Messieurs P. Petit et Trinquart,*

« C'est un pays qui vous écrit, et dont, de même, vous avez le portrait cliché dans votre boutique, ce qui prouve ce que vous m'avez dit qu'en partant pour l'Italie, je n'aurais qu'à vous écrire de faire mon honorable figure, pour pouvoir en offrir à quibuscumque, comme on dit à Marseille dont vous et moi nous sommes nés natifs.

« Voilà la chose en deux mots, car à l'hôpital, d'où je vous écris, on n'a pas le temps de faire de l'esprit, soit dit sans vous offenser. — Après l'affaire de Solferino, j'ai acquis l'expérience qu'il faudrait peut-être avoir des égards pour sa famille et ses connaissances, car j'y ai reçu un atout assez élégant et j'ai présupposé qu'il était temps de vous écrire pour que vous tiriez deux ressemblances de ma figure dont j'ai posé devant vous le 14 avril et que vous m'avez dit que vous garderiez le cliché qui vous suffirait à l'avenir.

« C'est donc que vous allez en tirer deux portraits que je vous prierai de mettre à destination, ayant l'inconvénient de ne pouvoir m'y rendre moi-même, vu les circonstances du moment.

« Le premier c'est pour ma bonne vieille femme de mère, qu'a soixante-quatre ans, et qu'est aveugle. Je suis sûr qu'en voyant la figure de son fils, elle pleurera de joie; ça sera un beau spectacle pour vous, vu que je donnerais quelque chose pour être là; elle demeure rue des Acacias, à Montmartre; je ne sais pas au juste le numéro, mais c'est dans la maison de la fruitière, tout le monde ne connaît que ça.

« L'autre est à destination d'une payse à nous deux, troun de l'air! vu que

manité par nos soldats, tant en Italie qu'en France (1). Un certain nombre d'entre ces infortunés parcouraient les rues d'Orléans et une grande foule s'assemblait sur leur passage ; on se pressait, on se bousculait pour les voir. Cette curiosité n'avait rien, du reste, de blessant pour eux ; en France, on sait compatir aux souffrances de l'ennemi vaincu, et l'on n'a de haine que pour ceux qui sont forts. Pour celui qui est tombé on ne ressent plus que de la pitié et de la commisération, car l'on sait estimer le courage aussi bien chez un étran-

nous sont ensemble de Marseille et que vous devez connaître comme moi Françoise Parpelongue, une brune de vingt-cinq ans, qui vous a des yeux comme des charbons ardents et des cheveux d'un noir à faire pâlir les bottes vernies du lieutenant ; qu'elle demeure sur la Cannebière ; comme je ne veux pas vous donner la peine d'y aller, que vous n'aurez qu'à envoyer mon portrait poste restante à Marseille.

« Maintenant j'ai trois petites observations à vous faire : j'ai été nommé sergent ; c'est donc des sardines qu'il faudra rajouter au portrait ; puis j'ai eu la médaille militaire qu'il faudra aussi me placer dessus le portrait ; enfin j'ai reçu une balafre qui me prend depuis à gauche et descend au-dessous de l'œil, en me coupant la narine gauche et la moustache droite, jusqu'au-dessous de l'oreille droite. Ce n'est pas que précisément ce soit joli, mais c'est disposé de façon à faire de l'effet auprès des femmes, et comme il n'est pas probable que ça s'efface jamais, je tiens à ce que vous ayez celui de rajouter encore ça, vu la ressemblance à laquelle vous devez tenir autant que moi.

« Je joins à ma lettre vingt francs, que vous trouverez après l'avoir lue ; c'est pour vous payer de vos deux portraits, car vous me faites la remise militaire, comme vous m'avez dit avant mon départ.

« Je pense donc consécutivement que je puis compter sur vous, tant que pour les portraits que pour les sardines, la médaille et la blessure avec lesquelles j'ai celui de vous saluer et de vous remercier de bonne amitié.

« Votre pays reconnaissant,

« JACQUES LESTREPAGNE,

« *Sergent de zouaves, à l'hôpital de Milan.* »

« *P.-S.* — Comme je dois sortir de l'hôpital d'un jour à l'autre, si avant que les portraits ne soyent finis je rattrapais de nouvelles blessures, je vous l'écrirais pour que vous ayez celui de les réajouter dessus. »

(1) L'extrait suivant d'une lettre de Vienne fait connaître comment nos prisonniers étaient traités en Autriche :

« Hier, dans l'après midi, un nombreux détachement de prisonniers est arrivé ici ; c'étaient pour la plupart des Piémontais, mais il y avait aussi des Français parmi eux. Toutes les fenêtres de la façade de l'aile gauche de la caserne François-Joseph étaient garnies de prisonniers et une foule nombreuse stationnant dans la rue regardait les Franco-Sardes moitié avec curiosité et moitié avec bonhomie.

« Les Français surtout excitaient un grand intérêt ; il y avait là des soldats de ligne, quelques chasseurs d'Afrique et des zouaves. Comme les Viennois ne peu-

ger que chez un Français. Tout à coup les prisonniers se trouvent en face d'un petit garçon de sept à huit ans qui était parvenu à se faufiler entre les jambes des grandes personnes. Le petit garçon les regarde avec attention, puis, quand il les a bien considérés, il les salue profondément. Un colonel, qui faisait partie du détachement, fut flatté de cette marque de déférence de la part d'un si jeune enfant. Il

vent longtemps regarder une pareille scène sans qu'il leur vienne l'idée que ces gens peuvent bien avoir soif ou qu'ils fumeraient volontiers un cigare, et que les prisonniers devinaient ces bonnes pensées avec une promptitude remarquable, il s'établit bientôt un commerce très-animé entre la foule dans la rue et les Franco-Sardes aux fenêtres, d'autant plus facilement que la garde était montée par les soldats d'un régiment de Viennois.

« Un des prisonniers avait descendu son sac de toile à l'aide d'une ficelle ; en un clin d'œil le sac rempli de pain, d'argent, de cigares, et de cent autres objets, remonta et redescendit immédiatement après ; il fut suivi d'autres sacs descendant même du quatrième étage : les prisonniers étaient à cheval sur les bancs des fenêtres ; des mouchoirs, des écharpes de toutes couleurs furent nouées ensemble, et une trentaine de cordes à mille couleurs établirent un commerce fort gai et bruyant entre les prisonniers et les Viennois qui donnaient tout ce qu'ils avaient de tabac et de cigares. Même des bouteilles furent hissées par ces cordes, et il y eut des acclamations sans fin chaque fois que la bière semblait délicieuse à un des Franco-Sardes et qu'il criait : *Vivent les Viennois* ou *Evvive!*

« Ce n'est pas à Paris que vous buvez une pareille bière, » s'écria un gros Viennois au double menton ; et il en fit venir encore. Vers les cinq heures il fut mis un terme à cet échange de bons procédés entre le public et les prisonniers. Les scènes qui se passaient à l'intérieur de la caserne n'étaient pas moins intéressantes. Dans les cours chaque zouave était entouré d'un groupe de soldats hongrois ou polonais qui le regardaient avec surprise, et il laissait tout faire avec lui.

« On s'entendait parfaitement bien à l'aide des gestes. D'abord la longue barbe fut touchée, ensuite la médaille de Crimée tournée et retournée ; le fez passa de main en main, la veste fut examinée et un Hongrois mit son pied à côté de celui d'un zouave, et de longues discussions furent entamées sur la légèreté de la chaussure française. Le zouave était obligé de tourner continuellement son pied de droite à gauche, de le lever et de faire un tas d'évolutions, et il le fit avec une bonhomie d'enfant.

« Enfin il démontra à nos soldats les avantages de ses larges pantalons, leur commodité, la largeur des poches et une foule d'autres qualités. La plus grande fraternité régnait entre les soldats et les prisonniers. Les chasseurs d'Afrique et quelques zouaves se tenaient à l'écart dans une petite chambre de la cuisine, sérieux et calmes, et buvaient du vin rouge. Un d'eux nous demanda s'il y avait aussi du vin rouge en Bohême où ils vont être transportés.

« Ces détails prouvent surabondamment le mépris des habitants de la capitale de l'Autriche pour ceux de leurs journaux qui leur conseillaient « d'arracher les « dents et de couper les griffes des turcos et des zouaves. »



Le général de division Elie-Frédéric FOREY, commandant en chef au combat de Montebello.

le prit alors dans ses bras et lui demanda, dans le meilleur français qu'il put :

— Pourquoi nous as-tu salués, mon petit enfant ?

— Parce que, repondit-il, on m'a dit que vous étiez bien malheureux.

— Hélas! oui, mon enfant, dit le colonel en fondant en larmes. Mais c'est bien à toi de respecter ainsi le malheur; si j'avais quelque chose à te donner pour le plaisir que tu m'as fait, je te l'offrirais, mais je ne puis que t'embrasser; veux-tu que je le fasse?

L'enfant tendit sa joue rose au prisonnier, qui l'embrassa avec effusion, au milieu de la vive émotion des nombreux spectateurs de cette scène aussi simple que touchante.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les soldats français savent par leurs procédés s'acquérir l'estime et l'affection des soldats même qu'ils combattent. Un voyageur français qui parcourait les steppes, entre la mer Caspienne et la mer Noire, avait pour guide un vieux Cosaque, dont la barbe blanchie et le visage marqué de cicatrices indiquaient assez qu'il avait sans doute pris part aux grandes guerres. Il avait figuré, en effet, dans cette nuée de cavaliers asiatiques qui, traversant l'Europe à la suite de notre arrière-garde, sont venus camper jusque dans nos jardins, au milieu de nos statues étonnées de ce contraste sauvage.—« Eh bien! hetman, lui dit le voyageur, vous avez vu bien des peuples : vous étiez d'une grande armée, et vous avez eu bien des frères d'armes; de tant de gens que vous avez vus sur les champs de bataille, quels sont ceux dont vous vous souvenez le plus volontiers? Sont-ce les Prussiens?—Oh! non, dit le vieux Cosaque en remuant la tête, ce ne sont pas ceux-là.—Ce sont donc vos compatriotes, les soldats russes?—Non, non.—Il faut donc que ce soient les Autrichiens? —Oh! oh! fit le vieux cavalier; ceux-là je les aime autant que le Turcs.—Mais pour qui donc enfin, dit le voyageur, avez-vous ce long souvenir?—Ah! dit alors le vieillard, c'est pour les hussards français! Ce sont ceux-là que je n'oublierai jamais : quand nous étions là-bas, en Allemagne, aux avant-postes, et quelquefois, le matin, il y faisait frais, je vous jure, les hussards s'en venaient à nous vers le point du jour : « Ohé! Cosaques, Cosaques! venez donc par ici. » Et alors, monsieur, ils avaient du schnaps, les hussards, et ils nous faisaient boire la goutte avec eux; après cela, nous retournions de notre côté, et, après un quart d'heure, les coups de carabine commençaient. »

Ce souvenir est empreint d'un profond caractère et il n'était pas étonnant de le voir religieusement enfermé dans le cœur de ce vieillard, perdu si loin de la France et de ses hussards, dans la solitude sauvage de la steppe. Voilà la guerre telle que la sentent les soldats civilisés : point de ces colères féroces et de ces haines aveugles contre les

individus, seul soutien du courage chez les barbares. Aux yeux de ces nobles gens, il s'agit bien moins de causer du mal, de verser du sang, de faire des blessures à son ennemi, que de marcher en avant. Marcher en avant, peu importe la mort donnée ou reçue; faire triompher le nom français, soutenir l'honneur du régiment, c'est à quoi se borne toute leur passion : aussi demeure-t-elle digne, élevée, sans rien qui la tache ou qui la déshonore. On combat l'ennemi parce qu'il est en face, qu'il s'oppose ou qu'il menace, et qu'il faut que le sort de la guerre, enfin, se décide; non parce qu'on oublie que l'ennemi est homme jusqu'au point de le détester absolument. On déteste le drapeau contraire, parce qu'on le connaît, et qu'on sait qu'il marque l'hostilité à la patrie : on ne déteste pas les personnes, parce qu'on ne les connaît pas, et qu'au fond le sentiment de la fraternité subsiste secrètement dans les cœurs même au milieu de la désolation des luttes meurtrières. Combien d'exemples, dans nos guerres, de blessés tombés côte à côte dans le choc des rangs opposés et devenant amis en même temps que désarmés! On conçoit donc parfaitement que ce bon cœur des hussards, touchés, en se réveillant au matin, de voir dans la neige ces pauvres diables de Cosaques demeurés là toute la nuit, et ne voulant pas boire la goutte d'eau-de-vie sans leur en faire part, ait étonné ceux-ci, et les ait remplis, à l'égard de leurs anciens ennemis les hussards, d'une admiration ineffaçable. « Ils nous faisaient boire la goutte, » répètent-ils encore après trente ans. On pourrait comparer le trait de nos hussards à celui de cette compagnie des gardes françaises qui, à la bataille de Fontenoi, tira courtoisement le chapeau aux Anglais, les priant de vouloir bien faire feu les premiers. Il y a, sans doute, dans le coup de l'étrier, bu en commun aux avant-postes, quelque chose de chevaleresque aussi, mais on y trouve quelque chose de moins affecté, de plus naturel et de plus humain.

CHAPITRE XII.

Ordres du jour de l'Empereur et du roi Victor-Emmanuel. — Récits autrichiens sur la bataille de Solferino. — Le général comte de Nugent. — Circulaire du comte Walwski. — Transport des blessés en France. — Un vaisseau-hôpital. — Passage des prisonniers autrichiens dans les principales villes. — Passage du Mincio. — Investissement de Peschiera. — Sortie des assiégés. — La flotte de siége. — Les batteries flottantes, les canonnières et les bombardes.

Après la bataille de Solferino, on publia l'ordre du jour suivant :

« *Ordre du jour de S. M. l'Empereur.*

« Cavriana, 25 juin.

« L'ennemi, qui avait cru nous rejeter au delà de la Chiese, a repassé le Mincio; vous avez su, comme toujours, défendre dignement l'honneur de la France. Solferino surpasse les éclatants souvenirs de Lonato et de Castiglione.

« Pendant douze heures, vous avez repoussé les efforts de 150,000 hommes; votre élan n'a été arrêté ni par la nombreuse artillerie de l'ennemi, ni par des positions formidables s'étendant sur un rayon de 3 lieues. La patrie, qui vous remercie de votre bravoure et de votre persévérance, déplore le sort de ceux de ses enfants qui sont tombés.

« Nous avons pris 3 drapeaux, 30 canons et fait 6,000 prisonniers. L'armée sarde a tenu tête avec la même valeur à des forces numériquement supérieures. Elle est digne de marcher à vos côtés. Le sang versé ne l'aura pas été inutilement pour la gloire de la France et le bonheur des peuples. »

En même temps, le roi Victor-Emmanuel avait porté à la connaissance de son armée un ordre du jour ainsi conçu :

« Soldats!

« En deux mois de guerre, des rives envahies de la Sesia et du Pô vous avez couru de victoire en victoire aux rives de Garde et du Mincio. Dans l'itinéraire glorieux que vous avez parcouru en compagnie de notre généreux et puissant allié, vous avez donné partout les plus éclatantes preuves de discipline et d'héroïsme. La nation est fière de vous; l'Italie entière, qui compte avec orgueil dans vos rangs ses meilleurs enfants, applaudit à votre bravoure, et de vos exploits elle

tire d'heureux présages et la confiance dans ses destinées à venir.

« Aujourd'hui, il y a eu une nouvelle grande victoire ! Vous avez encore répandu votre sang, triomphant d'un ennemi très-nombreux, protégé par les plus fortes positions. Dans la journée désormais célèbre de Solferino et de San Martino, vous avez repoussé, combattant de l'aube du jour à la nuit close, précédés par vos chefs intrépides, les assauts répétés de l'ennemi, et vous l'avez forcé à repasser le Mincio, laissant entre vos mains, et sur le champ de bataille, des hommes, des armes, des canons.

« De son côté, l'armée française a obtenu de semblables succès et une gloire semblable, donnant de nouvelles preuves de cette bravoure incomparable qui, depuis des siècles, appelle l'admiration du monde entier sur ces héroïques bataillons. La victoire a coûté de graves sacrifices, mais par ce noble sang, largement versé pour la plus sainte des causes, l'Europe apprendra que l'Italie est digne de figurer parmi les nations. Soldats ! dans les précédentes batailles, j'ai souvent eu l'occasion de signaler à l'ordre du jour les noms de beaucoup d'entre vous. Aujourd'hui, je porte à l'ordre du jour l'armée tout entière.

« Au quartier général principal, Rivoltella, le 25 juin 1859.

« VICTOR-EMMANUEL. »

La *Gazette de Vienne*, d'après une dépêche télégraphique datée de Vérone, le 25 juin, publiait le récit suivant de la bataille de Solferino :

« L'armée impériale a passé le 23, par quatre points à la fois, sur la rive droite du Mincio. L'aile droite occupa Pozzolengo, Solferino et Cavriana ; l'aile gauche s'avança, le 24, jusqu'à Guidizzolo et Castelgoffredo et refoula sur tous les points l'ennemi qui s'avançait contre elle. Pendant que l'armée impériale continuait son mouvement en avant vers la Chiese, l'ennemi, qui avait également pris l'offensive avec toutes ses forces, fit un déploiement de troupes si considérable, que le 24, environ vers dix heures du matin, il y eut un choc entre les deux armées principales. La 2e armée, formant l'aile droite, sous les ordres du général de cavalerie comte Schlick, défendit vigoureusement, jusqu'à deux heures après-midi, les points occupés de la ligne principale, et la 1re armée, commandée par le feldzeugmestre comte Wimpfen, gagnait de plus en plus de terrain sur l'aile gauche du côté de la Chiese. Vers trois heures, l'ennemi dirigea son attaque principale contre Solferino et s'empara, après un combat de plusieurs heures, de cette position qui fut héroïquement défendue par le 5e corps d'armée. Immédiatement après, l'ennemi repoussa en avant et vint attaquer Cavriana, qui fut aussi défendu vaillamment jusqu'au soir par le 1er corps d'armée, appuyé par le 7e ; mais enfin on dut abandonner ce point à l'ennemi. Pendant qu'on se battait pour la pos-

session de Solferino et de Cavriana, le 8ᵉ corps d'armée s'avança de Pozzolengo sur l'extrémité de l'aile droite et rejeta en arrière les troupes piémontaises qu'il avait en face de lui ; mais ce mouvement ne put pas contribuer d'une manière décisive à nous faire regagner la position que nous avions perdue au centre. A l'aile gauche combattaient les 3ᵉ et 9ᵉ corps d'armée, appuyés par le 11ᵉ. La cavalerie de réserve, réunie sur cette aile, exécuta plusieurs charges avec la plus grande bravoure ; des pertes extrêmement fortes et cette circonstance que, par l'aile gauche, la première armée, par suite d'un déploiement énorme de forces ennemies, avait été arrêtée dans son attaque contre le flanc droit des alliés, qui, avec le gros de leurs forces, s'avançaient au centre du côté de Volta, firent que l'armée impériale dut battre en retraite. Cette retraite commença à une heure avancée de la soirée, [illegible] it, Pozzolengo, Mozamba[illegible] [illegible] ar nos troupes. »

Plus tard elle compléta ce récit somma[illegible] une narration détaillée que nous reproduisons :

« L'armée impériale avait occupé le 21 juin les positions qui lui avaient été assignées derrière le Minci[illegible] [illegible] ps d'armée se tenait [illegible] Casa Nuova ; le 5ᵉ corps [illegible] le 7ᵉ corps étaient en réserve à Quaderni et à San Zenore di Mozzo ; la cavalerie et l'artillerie de réserve à Rosegaferro, près de Villafranca, où le quartier général de l'Empereur avait été transporté depuis le 20 juin.

« De la 1ʳᵉ armée, le 3ᵉ corps se trouvait tout près de Pozzolo, le 9ᵉ à Goïto et aux environs ; le 11ᵉ corps d'armée, arrivé entre-temps, était à Roverbella, la division de cavalerie du lieutenant-feld-maréchal comte Zedwitz à Mozzecane. L'armée autrichienne se trouvait ainsi réunie aux renforts disponibles qu'elle avait reçus, et mise de la sorte en mesure de pouvoir prendre contre l'ennemi, bien qu'encore supérieur en nombre, une vigoureuse offensive avec quelque chance de succès. De plus, les dernières nouvelles que nous avions reçues sur les mouvements et les intentions probables de l'ennemi nous firent croire que nous devions précipiter l'attaque le plus possible. En conséquence, le 23 juin fut désigné pour le passage du Mincio.

« L'ennemi s'était provisoirement borné à occuper fortement la ligne de la Chiese sans suivre l'armée impériale dans sa retraite au-delà du Mincio. Une patrouille, composée d'un escadron de hussards Empereur, d'un escadron de uhlans de Sicile et de deux pièces d'artillerie à cheval, sous le commandement du major Appell, du régiment de uhlans, que nous venons de nommer, avait été chargée de reconnaître le pays coupé de collines qui se trouve entre les deux fleuves : elle n'avait nulle part rencontré de colonnes importantes,

mais seulement quelques détachements isolés. A Chiodino et à Castel-Venzago, il y eut des escarmouches qui se terminèrent par la retraite de l'ennemi, et dans lesquelles nous perdîmes 2 officiers, 5 hommes et 9 chevaux.

« La 1re armée avait également envoyé vers la Chiese des reconnaissances qui ne rencontrèrent nulle part l'ennemi.

« Le 23 juin au matin, l'armée autrichienne commença son mouvement en avant. L'extrémité de l'aile droite était formée par la brigade Reichlin du 6e corps d'armée, qui, arrivée de Roveredo, se porta à travers le camp retranché de Peschiera vers Ponti pour s'y joindre au 8e corps d'armée, qui passa le Mincio près de Salionze et atteignit Pozzolengo sans avoir éprouvé de la part de l'ennemi la moindre résistance. Le 5e corps d'armée passa le fleuve à Valeggio et se dirigea sur Solferino; le 4e corps d'armée suivit le 5e et remonta vers Cavriana. Le 7e corps d'armée et la division de réserve du lieutenant-feld-maréchal comte Mensdorff passèrent le Mincio sur un pont de chevalets près de Ferri, entre Mazzimbona et Pozzolo, et se rendirent, le premier à Foresto, la seconde au-delà de cette localité jusqu'à la Trezze, près de Cavriana.

« Toutes les parties de la seconde armée, placée sous les ordres du général de cavalerie comte Schlick, atteignirent, dans le courant de l'après-midi, les points qui leur avaient été désignés, sans rencontrer l'ennemi, et le soir les avant-postes furent avancés de Casa Zapaglia jusqu'à la Grolle, en passant par Contrada Mescolara et Madonna della Scoperta.

« La première armée, sous le commandement du feldzeugmestre comte Wimpfen, formait l'aile gauche de l'avant-garde et passa également le Mincio à Ferri avec le 3e corps d'armée; le 9e et le 11e corps, ainsi que la division de cavalerie du lieutenant-feld-maréchal comte Zedwitz, effectuèrent leur passage à Goïto. Cette dernière division, appuyée par le 9e corps d'armée, s'avança jusqu'à Medole; le 3e et le 9e corps d'armée campèrent à Guidizzolo, et le 11e, comme réserve, à Castel Grimaldo.

« Du 2e corps d'armée la division du lieutenant-feld-maréchal comte Jellachich reçut l'ordre de se rendre de Mantoue à Marcaria pour prendre part aux opérations de l'armée principale et pouvoir agir sur le flanc de l'ennemi au-delà de Goffredo.

« Le commandant de corps lieutenant-feld-maréchal prince Édouard Liechtenstein prit en personne le commandement de cette division. Le 6e corps d'armée avait pour mission d'appuyer, dans la mesure des circonstances, la marche en avant de l'armée par les détachements envoyés du sud du Tyrol.

« Pendant que le gros de l'armée autrichienne avait ainsi pris posi-

tion, dans la soirée du 23, de Pozzolengo à Guidizzolo pour agir ensuite concentriquement dans la direction de la Chiese et attaquer l'armée ennemie dans ses positions principales de Carpenedole et de Montechiaro, l'ennemi, soit qu'il eût été entretemps informé de nos projets, soit qu'il exécutât un plan arrêté d'avance, fit également un mouvement en avant, et, le 23, il avait, avec toute l'armée piémontaise et quelques détachements français forts de 60 à 70,000 hommes, atteint les points d'Essenta, Desenzano et Rivoltella, ainsi que les positions avancées de Castel Venzago et de San Martino, pendant que le gros de l'armée française occupait fortement Castiglione delle Stiviere, Carpenedole et Montechiaro et envoyait des détachements jusque vers Solferino et Medole. Les deux armées se rencontrèrent. Dès le 24, de grand matin, l'ennemi entreprit, avec des forces considérables, une attaque générale contre la ligne de marche de l'armée autrichienne. A l'aile droite, les troupes du 8e corps d'armée, sous la conduite du lieutenant-feld-maréchal Benedeck, réussirent non-seulement à soutenir et à repousser le choc violent de l'armée piémontaise, mais encore elles poussèrent jusqu'à San Martino, s'emparèrent de cette position favorable et parvinrent à y maintenir la lutte.

« Les troupes piémontaises furent repoussées avec des pertes considérables jusqu'à Rivoltella et Desenzano. Au centre des positions autrichiennes, dont les hauteurs qui dominent Solferino formaient la clef, la brigade Bils, avant-garde du 5e corps d'armée, fut également attaquée avec violence, de très-grand matin, dans sa position avancée et se trouva engagée dans une lutte ardente. L'attaque ennemie se développa bientôt avec des forces de beaucoup supérieures sur toute la ligne du 5e corps d'armée. Au premier rang, les brigades Bils et Puchner (infanterie Kinsky et Culoz, 1 bataillon Orulins et 4e bataillon chasseurs de l'Empereur) firent preuve d'une bravoure et d'une énergie admirables; elles repoussèrent à la baïonnette, jusqu'à onze heures du matin, toutes les attaques d'un ennemi trois fois plus nombreux, qui avançait sans cesse de nouvelles troupes, mettait de nouveaux canons en batterie, et, à une distance de près de trois mille pas, inondait avec succès Solferino de grenades.

« Cependant, lorsque l'ennemi, avec une forte division, pénétra aussi dans la vallée au nord de Solferino et dans le val de Quadri, menaçant ainsi de déborder la position des brigades ci-dessus nommées, il fut impossible, même avec la résistance opposée par les brigades Koder et Gaal du 5e corps d'armée, qui étaient arrivées entretemps, de rétablir dans de bonnes conditions le combat, qui, dès midi, commença à prendre une tournure défavorable.

« N'étant pas appuyées avec une énergie suffisante par le premier corps d'armée, les troupes du 5e corps, qui, après avoir été repoussées

à plusieurs reprises, s'étaient de nouveau lancées en avant avec les réserves et avaient reconquis leurs premières positions, se virent enfin obligées d'abandonner les premières hauteurs qui commandent le champ de bataille et de se retirer sur les cimes du Monte-Mezzana ; puis, lorsque de fortes colonnes ennemies s'avancèrent sur la route qui de Castiglione conduit par la Grole à Solferino, elles durent évacuer cette dernière localité et se borner à occuper le château, le cimetière et la Rocca, et enfin, après une héroïque résistance, il leur fallut aussi céder ces dernières positions.

« Ce n'est qu'après la lutte la plus sanglante et au prix de sacrifices énormes que l'ennemi parvint à arracher ces points dominants au brave régiment Reischach, qui, avec un admirable dévouement, protégea le départ des troupes de son propre corps et de celles du 1er, non sans faire les pertes les plus considérables. Les troupes du 5e corps se retirèrent à Mescolaro et Pozzolengo, celles du 1er se replièrent sur Cavriana, et de là sur Volta et Valeggio.

« Le 7e corps d'armée, qui de Foresto s'était avancé pendant ce temps-là en partie vers Solferino en passant dans la plaine par San Cassiano, en partie vers Cavriana en passant par les hauteurs situées au sud de cette dernière localité, n'arriva malheureusement plus à temps pour retarder la perte de Solferino et donner sur ce point une tournure favorable à la lutte. Par contre, il réussit, en occupant Cavriana et les collines environnantes, à protéger la retraite du centre, jusqu'à ce que l'ennemi s'avançant des hauteurs de Solferino qui dominent cette dernière position, et la foudroyant de son artillerie, elle ne fut plus tenable.

« La division de cavalerie Mensdorff, composée de trois brigades, s'était, dès le matin, avancée dans la plaine au-delà du Val del Termine pour s'emparer du terrain ouvert et favorable aux mouvements de la cavalerie qui se trouve entre Casa-Mariana et San Cassiano; elle attaqua les batteries ennemies établies à cheval de la route et les détachements de cavalerie ; mais elle eut à essuyer un violent feu croisé de quatre à cinq batteries et dut se retirer. Pendant que le 7e corps se portait en avant, cette division de cavalerie chercha à appuyer par son artillerie les mouvements de ce corps, mais elle ne put résister au feu de l'ennemi, qui disposait d'un beaucoup plus grand nombre de canons. Sur l'aile gauche, les détachements de la 1re armée envoyés dès le 23 au soir en avant à Medole, — 2 bataillons du régiment d'infanterie archiduc François-Charles, — furent violemment attaqués au point du jour, et, après une lutte acharnée, rejetés vers Guidizzolo. L'ennemi, en les poursuivant, s'empara du village de Rebecco, situé entre Guidizzolo et Medole, et s'y établit avec des forces imposantes.

Le 9e et le 3e corps d'armée arrivaient cependant de Guidizzolo; le

...rnier s'avança sur la grande route jusqu'à Quagliara, mais ne put ... au-delà, car le 9ᵉ corps ne parvint pas, malgré tous ses efforts, ...oger l'ennemi de Rebecco. Pendant plusieurs heures le combat ... pour la possession de cette localité, où l'ennemi envoyait ...nent de Medole des réserves fraîches, tandis que, de notre ... détachions de suite du 11ᵉ corps, arrivé entre-temps de ... Grimaldo, la division Blomberg (brigades Dobrzeuski et Host), pour appuyer le 9ᵉ corps d'armée, et la brigade Ballin pour couvrir le 3ᵉ corps. La localité de Rebecco fut plusieurs fois prise et reperdue; la lutte s'arrêta plusieurs fois, et chaque fois l'armée autrichienne reprit l'offensive. Mais, bien qu'appuyées par une attaque énergique contre Medole, les troupes du 9ᵉ et du 11ᵉ corps, malgré de vigoureux efforts et des pertes considérables, ne purent obtenir aucun avantage durable. Le 3ᵉ corps se trouva par là arrêté dans sa marche en avant, et il résista, avec une admirable persévérance, aux violentes attaques de l'ennemi qui se renforçait sans cesse.

« La division de cavalerie Zedwitz, dont l'appui était indispensable et continuellement attendu pour dégager l'aile gauche, ne vint pas, attendu que, par suite du combat livré le matin de bonne heure à ...dole, elle avait dû se retirer jusqu'à Ceresara et Goïto. Le mouve... de flanc que deux brigades du 2ᵉ corps d'armée avaient reçu ...e d'exécuter, et qui pouvait avoir un effet décisif sur le flanc et ...derrières de l'ennemi, ne fut pas non plus exécuté, car la nou...velle de l'approche d'un grand corps ennemi venant de Piadene et de Crémone (où se trouvait, en effet, la division d'Autemarre) retint cette division à Marcaria dès qu'elle eut passé l'Oglio. L'aile gauche, sur l'ordre de l'Empereur, essaya encore une fois, vers trois heures de l'après-midi, de reprendre l'offensive.

« Après que la brigade Greschke, du 11ᵉ corps d'armée, se fut avancée jusqu'à Guidizzolo pour rallier les détachements déjà ébranlés de son propre corps et du 9ᵉ, les deux dernières batteries de réserve furent amenées sous la protection de deux bataillons et de deux divisions de cavalerie pour canonner l'artillerie ennemie, pendant que, espérant toujours dans l'appui de la cavalerie de réserve, les troupes faisaient encore une attaque générale; mais ce fut en vain. Fortement et sans cesse pressées sur le flanc gauche, ces troupes ne purent, cette fois encore, obtenir un bon résultat.

« Vers le même temps Cavriana, après une vaillante résistance, était aussi tombé au pouvoir de l'ennemi; deux brigades du 7ᵉ corps d'armée, enflammées par la présence de S. M. l'Empereur, avaient défendu longtemps avec des chances diverses cette localité et les hauteurs environnantes; l'aile gauche de ce corps, appuyée par la division de cavalerie Mensdorff, qui revenait à la charge pour la troisième fois, fit encore une dernière et inutile tentative pour repousser l'en-

nemi qui s'avançait en forces supérieures de San Casiano à Cavriana.

« Le centre ayant ainsi cédé à Solferino et à Cavriana, l'aile gauche ne pouvait plus forcer la position de l'ennemi, et à quatre heures l'après-midi on décida la retraite générale.

« A l'aile gauche elle fut couverte avec beaucoup de prudence par les deux derniers bataillons intacts du régiment d'infanterie archiduc Joseph et le brave 10e bataillon de chasseurs, sous la direction personnelle du lieutenant-feld-maréchal Weigl, commandant le corps d'armée; Guidizzolo ne fut abandonné qu'à dix heures du soir, après que toutes les troupes eurent évacué la place, emmené les blessés et mis les batteries en sûreté. Au centre, la retraite fut couverte par les troupes du 7e corps d'armée, qui firent preuve de fermeté et de dévouement, et l'on se retira en bon ordre et en combattant par le Bosco-Scuro derrière Cavriana.

« Un violent orage ayant interrompu de part et d'autre le combat pendant une demi-heure, l'ennemi cessa complétement de s'avancer dans le Bosco Scuro. Les brigades Brandenstein et Wussin (les braves régiments d'infanterie archiduc Léopold et Empereur, le 19e bataillon de chasseurs et le 1er bataillon de Liceans) se retirèrent en bon ordre à Volta, sous la conduite du lieutenant-feld-maréchal prince de Hesse; elles y arrivèrent à huit heures du soir et l'occupèrent convenablement pour couvrir la retraite du train de l'armée à travers le défilé difficile de Borghetto et Valeggio.

« La brigade Gablentz, de la même division, occupa jusqu'à dix heures du soir les hauteurs situées immédiatement en face de Cavriana avec deux bataillons d'infanterie Grucher et 3 bataillons de chasseurs *Empereur*; après avoir reçu tous les petits détachements qui se retiraient, elle se replia tard dans la nuit sur Volta, et dès le point du jour elle passa le Mincio sur le pont de Ferri. A l'aile droite le 8e corps d'armée s'était maintenu dans les conditions de lutte les plus favorables. Dès que le 5e corps d'armée eut commencé sa retraite vers Pozzolengo, le lieutenant-feld-maréchal Benedeck se retira aussi sur Salionze, après avoir repoussé deux attaques de l'ennemi en forces supérieures et lui avoir fait 400 prisonniers.

« Pozzolengo resta occupé jusqu'à 10 heures du soir par les troupes du 8e corps d'armée, ce qui rendit possible la retraite ordonnée des troupes du 5e et du 1er corps.

« Dans ces combats, comme dans les autres, les troupes impériales se sont battues avec une admirable bravoure.

« Les troupes des 5e et 8e corps d'armée, qui ont été conduites avec beaucoup de prudence et d'activité, se sont comportées d'une manière admirable et ont fait preuve d'un dévouement au-dessus de tout

éloge. Du 1er corps d'armée, le régiment italien Wernhordt-infanterie, qui s'est très-bravement battu, est cité d'une manière tout à fait honorable dans le rapport détaillé du commandant d'armée. Dans la cavalerie, le régiment des hussards du roi de Prusse mérite la mention la plus glorieuse; ce régiment, sous le feu le plus violent des batteries ennemies, a exécuté une charge contre le régiment français des chasseurs d'Afrique, auquel il a fait subir des pertes considérables; de plus il a fait à l'ennemi de nombreux prisonniers.

« Nos pertes, surtout en officiers, sont très-considérables; dans quelques corps de troupes elles s'élèvent au quart de l'effectif total. Les rapports détaillés et nominatifs des pertes ont déjà été donnés par la *Gazette de Vienne*. Mais l'ennemi a éprouvé aussi des pertes énormes, notamment à l'assaut de Cavriana et de Solferino.

« Sur aucun point il n'a osé contrarier le moins du monde la retraite de nos troupes. Au centre il n'a pas poussé plus loin que Cavriana; sur les deux ailes l'ennemi n'avait pu gagner un pouce de terrain sur nos troupes. De notre côté, les 1er, 3e, 5e, 7e, 8e, 9e et 11e corps d'armée, et une brigade du 6e, avaient pris part au combat; du côté de l'ennemi il y avait, au dire des prisonniers, 5 régiments de cavalerie; les corps d'armée de Niel et de Mac-Mahon à l'aile droite, en face de l'aile gauche autrichienne; au centre les corps d'armée de Canrobert et de Baraguey-d'Hilliers, puis la garde et enfin toute l'armée piémontaise à l'aile gauche, de sorte que toute l'armée ennemie était engagée.

« L'armée autrichienne n'est pas ébranlée et elle se tient prête au combat dans les positions qui lui ont été désignées par l'Empereur. Si les forces supérieures de l'ennemi et un concours de circonstances lui ont cette fois en [illegible] dérobé la palme de la victoire, elle se sent cependant encouragée et [illegible] par la conscience qu'elle a d'avoir non-seulement donné à l'arrogant [illegible] des preuves réitérées de sa vaillance et de sa fermeté, mais encore, dans [illegible] nouvelle rencontre, de lui avoir causé aussi de grandes pertes, d'avoir essentiellement ébranlé ses forces, et contribué par là, au moins en partie, à amener le succès final.»

Parmi les généraux autrichiens, celui qui inspirait le plus d'étonnement était le comte Nugent. Agé de quatre-vingt-deux ans, il était le 24 au milieu du feu de Solferino, dirigeant les opérations et donnant des ordres. La sollicitude seule de ses aides de camp à la fin de l'affaire le décida à monter son petit poney et à quitter le champ de bataille. Il ne prit pas de repos la nuit. Le 1er juillet, il resta pendant huit heures à faire des reconnaissances sur les hauteurs de Rivoli. C'est au comte Nugent que le général Radetzki dut, en 1849, d'obtenir des renforts. C'est un Irlandais, mince, de stature moyenne, à che-

veux blancs, dont la voix est forte, sonore, et qui possède encore l'activité d'un homme de trente ans. Malgré son long service en Autriche, et la facilité avec laquelle il parle la plupart des dialectes de l'empire, il a conservé un fort accent irlandais.

Cependant, après la victoire des alliés à Solferino, les puissances allemandes, pour décider la Confédération germanique à intervenir en faveur de l'Autriche, prétendaient que la sûreté de l'Allemagne exigeait la conservation, sous la domination du cabinet de Vienne, d'une partie de l'Italie. En réponse à cette assertion, le comte Walewski publia la note circulaire suivante, adressée aux agents diplomatiques de la France à l'étranger.

« Monsieur,

« Vous connaissez la circulaire adressée par le cabinet russe à ses agents en Allemagne, et vous aurez apprécié toute la justesse des vues qu'il y soumet avec tant d'opportunité à la réflexion des gouvernements confédérés. On ne saurait mieux définir la position respective des puissances dans l'affaire d'Italie et porter un jugement plus vrai sur la situation générale. Le gouvernement russe rend une pleine justice à la sincérité des assurances que nous avons données à l'Allemagne, dès le commencement de la guerre, et il y voit, avec raison, des motifs suffisants pour la Confédération d'envisager avec une entière confiance les développements de la lutte que nous soutenons en Italie.

« Mon intention n'est pas de revenir sur un exposé dont vous aurez d'ailleurs aisément saisi les conclusions. Je signale, toutefois, à votre attention particulière, dans ce document, les considérations qui se rattachent plus spécialement aux rapports de la Confédération dans la question pendante. Non-seulement dans l'opinion du gouvernement russe il n'y a pas lieu pour l'Allemagne d'intervenir, parce que ni ses intérêts ni ses droits ne sont en jeu; mais, en s'immisçant dans le conflit, elle sortirait du rôle que les traités lui ont assigné.

« Non-seulement elle ne pourrait arguer dans l'état des choses de la nécessité de protéger l'équilibre européen, qui n'est pas menacé, mais c'est elle-même qui le compromettrait, si elle prétendait établir qu'elle est nécessairement partie intéressée dans une guerre soulevée par l'Autriche comme puissance européenne, et que l'action du corps fédéral, considéré comme tel, doit s'exercer en dehors des limites de la Confédération : une pareille doctrine ne tendrait, en effet, à rien moins qu'à l'incorporation de fait des provinces non allemandes de l'Autriche au territoire fédéral, et, à ce titre, elle serait aussi opposée aux intérêts mêmes des autres Etats allemands qu'à l'esprit des traités européens qui ont consacré les conditions de leur existence.

« Les organes de l'Autriche objectent, nous le savons, que la possesion du royaume Lombard-Vénitien entre ses mains serait nécessaire pour la sécurité des frontières fédérales ; mais, sans entrer dans aucune controverse à cet égard, je puis en appeler aux actes officiels de la diète elle-même, dans la circonstance la plus décisive.

« Lorsque cette assemblée eut à s'occuper de l'organisation militaire de la Confédération germanique, les membres de l'association qui ont des possessions allemandes furent appelés à faire connaître nominativement celles de leurs provinces pour lesquelles ils entendaient participer aux charges et aux obligations communes. Ainsi que le procès-verbal des délibérations en date du 6 avril 1818 en fait foi, l'Autriche, après avoir énuméré ses territoires allemands, parla de ceux d'Italie, et déclara, en termes positifs, qu'il n'entrait nullement dans ses vues d'étendre au-delà des Alpes la ligne de défense de la Confédération. Il s'agissait, nous le répétons, de fixer les bases du système militaire germanique. La discussion avait pris à ce moment même toute l'importance qui convenait à un sujet si étroitement lié aux intérêts les plus essentiels de l'Allemagne.

« Aucune voix ne s'éleva pour prétendre que le royaume Lombard-Vénitien, ni le Pô, ni aucun de ses affluents, ni l'Adige lui-même, fussent nécessaires à la sécurité de la Confédération, et c'est aux Alpes que, suivant la proposition de l'Autriche, la diète convint de placer la frontière et la ligne de défense de l'Allemagne.

« Je n'insisterai pas davantage sur un fait qui répond avec tant d'autorité à toute objection, et contre lequel ne saurait prévaloir une thèse basée sur de fausses appréciations et soulevée uniquement pour le besoin des circonstances.

« Les nouvelles mesures militaires qui viennent d'être adoptées en Prusse ne nous inspirent, à cet égard, aucune inquiétude. Le gouvernement prussien, en mobilisant une partie [illegible] de son armée, déclare qu'il n'a point d'autre objet que de [illegible] la sécurité de l'Allemagne et de se mettre en état d'exercer une [illegible] influence sur les arrangements ultérieurs, d'accord avec les deux autres grandes puissances. Nous ne pouvons en ceci nous rencontrer en [illegible] sentiment avec le cabinet de Berlin. Le gouvernement de l'Empereur, qui eût désiré que l'affaire d'Italie fût débattue en congrès, bien loin de se refuser à ce que toutes les puissances concourent avec lui à en consacrer le règlement, ferait au besoin, lui-même, appel à leur participation au moment opportun.

« La circulaire du gouvernement russe indique assez hautement dans quel sens son action ne manquera pas de s'exercer lorsque l'heure sera venue. Comme ce document le rappelle, et comme je vous l'avais moi-même fait savoir, le gouvernement anglais, au début des hosti-

lités, avait déjà, de son côté, tenu le meilleur langage aux gouvernements allemands en s'efforçant de les détourner de la pensée de faire cause commune avec l'Autriche contre nous.

« Sans connaître encore officiellement les dispositions des nouveaux ministres de Sa Majesté Britannique, nous sommes autorisés à tirer de leurs discours dans la discussion qui les a amenés au pouvoir les conclusions les plus favorables à l'indépendance de l'Italie, et nous y puisons la ferme persuasion que les vœux du gouvernement anglais, comme l'appui de son influence, sont acquis à la solution que nous poursuivons nous-mêmes.

« Signé : Comte WALEWSKI. »

Pendant les courts moments de repos qui leur furent accordés après la bataille de Solferino, nos soldats visitèrent les lieux qui venaient d'acquérir une impérissable célébrité. Suivant M. Édouard Fournier, le nom de Solferino avait eu déjà quelque retentissement dans l'histoire des cours d'Espagne et de France.

Au XVIIe siècle, un petit abbé de la pauvre mais fort illustre famille de Castiglione, branche cadette de celle des Gonzague, s'était avisé d'improviser en duché le petit village, aujourd'hui si célèbre, et qui n'avait rien d'un peu seigneurial que sa tour, l'*Espionne de l'Italie*. Ce ne fut cependant pas tout d'abord qu'il se fit appeler monseigneur le duc de Solferino ; il commença par porter le nom plus modeste d'abbé de Castiglione, sous lequel il tâcha de se faufiler à Versailles. Mais n'ayant pas fait auprès de Louis XIV tout le chemin qu'il avait entrepris, l'abbé de Castiglione s'était rabattu sur l'hôtel de l'ambassade d'Espagne. Là, son esprit, car il en avait beaucoup, le fit, ainsi que son bon ton, fort bien venir du duc d'Albe. La duchesse le prit surtout en grande amitié ; son mari mourut, et elle ramena l'abbé avec elle en Espagne, où tant fut procédé qu'elle l'épousa.

Ce fut alors, afin que la duchesse n'eût pas l'air d'avoir déchu par ce mariage, que l'abbé s'avisa de vouloir être duc ; la vieille tour qui se trouvait dans un coin du domaine de ses pères lui revint à l'esprit ; il la trouva d'assez bon air pour mériter d'être décorée du beau titre de duché, et il s'appela duc de Solferino. Il est assez curieux de voir que ces deux noms de Castiglione et de Solferino, qui brilleront désormais côte à côte dans le livre d'or de nos victoires, ne furent d'abord portés que par un petit abbé de cour, dont la faveur avait fait un duc d'antichambre.

Les blessés de Solferino avaient été transportés d'abord à Brescia. Dans la lettre suivante, l'un d'eux fait connaître de quelle manière ils y étaient traités.

« Nous avons pu juger, dans notre passage à travers toutes les

villes du Piémont et de la Lombardie, des sentiments qui animent la population italienne à l'égard de notre armée. Mais dans aucune ville, je crois, il n'est possible de trouver plus d'enthousiasme, plus d'empressement généreux qu'à Brescia. Les habitants de cette ville sont en ce moment tous occupés à soigner les blessés, et vous ne vous faites pas une idée des soins et des prévenances qu'ils ont pour nos pauvres soldats. Il n'y a pas un propriétaire brescian qui n'ait chez lui, à l'heure qu'il est, moins de cinq ou six soldats; beaucoup en ont jusqu'à vingt, et chacun de nos braves est soigné, pansé, veillé avec une intelligence et une bonté vraiment extraordinaires. Indépendamment des maisons, les églises, les institutions, tous les grands établissements sans exception sont transformés en hôpitaux, et les dames de la ville, assistées de tous les docteurs civils, sont accourues au chevet des malades. Presque tous les prêtres font des visites quotidiennes dans les maisons et les ambulances, et viennent apporter aux blessés, aux mourants, les consolations de la religion.

« J'ai pu sortir aujourd'hui pendant quelques heures, et j[illegible] visiter un de ces hôpitaux improvisés. Quel spectacle! Dans une longue salle, j'ai vu plusieurs rangées de lits, et à chaque côté une jeune femme, de jeunes filles sont près d'un blessé et l'entourent de leurs soins délicats. Près d'un lit, dans lequel était un pauvre soldat expirant, j'ai aperçu deux jeunes filles, presque deux enfants, et de grosses larmes tombaient de leurs yeux. Elles pressaient les mains du mourant. Je n'ai pu soutenir la vue de cette scène attendrissante, et je me suis retiré en pleurant. Tous nos soldats étaient émus jusqu'au fond du cœur de tant de dévouement. Avant l'arrivée en ville des blessés, les habitants avaient envoyé leurs voitures au-devant des convois. On voyait de riches calèches, des fiacres et jusqu'à de simples charrettes, lesquelles étaient louées et garnies de matelas, de draps, de traversins et même de fauteuils. La plus grande partie des médicaments sont gratuitement fournis, et les bandelettes et la charpie arrivent de toutes parts. On ne compte pas moins de trente-deux hôpitaux dans Brescia. Dans la maison que j'habite, nous sommes dix-neuf officiers, sous-officiers ou soldats. Vous dire les soins dont nous sommes l'objet est impossible. Jamais nous ne pourrons personnellement reconnaître les prévenances et la généreuse hospitalité dont nous avons été l'objet. »

Dès le commencement de la guerre, les mesures les plus salutaires et les plus complètes avaient été prises de concert par les départements de la guerre et de la marine pour assurer, dans d'excellente conditions, le traitement et le transport en France des héroïques blessés de l'armée d'Italie. Les premiers soins leur étaient prodigués sur le champ de bataille même. Des ambulances ils étaient conduits

à mesure que leur état le permettait, dans les hôpitaux nombreu comfortablement installés des principales villes du Piémont. A Gê. surtout, les préparatifs les mieux entendus avaient été faits pour l recevoir au moment où ils étaient capables de supporter la travers Quatre bâtiments-hôpitaux, dont deux frégates, l'*Ulloa* et l'*Eldora* une corvette, le *Grégeois*, et un aviso, le *Metéore*, faisaient incessai ment la navette entre les côtes de France et celles de l'Italie. Tous navires étant à vapeur, le séjour des blessés à la mer était très-cou et par conséquent les fatiguait peu. Leurs installations spécia avaient été considérablement perfectionnées par l'expérience acqu pendant la guerre d'Orient.

L'installation d'un vaisseau-hôpital se fait de la manière suivant Toutes les batteries intérieures du vaisseau sont dégagées de le matériel de combat. Elles forment ainsi de grandes et belles sall divisées en deux parties dans le sens de la longueur par le pied mâts, les tuyaux de la machine et le cabestan. Ces lourdes colo sont régulièrement alignées au milieu des énormes pièces qui c sent la charpente du navire; les salles sont éclairées et aérées et bâbord, par les lignes de sabords qui forment ceinture, à c étage, dans la muraille du vaisseau. Le sabord ne joue plus le terrible d'embrasure; ce n'est plus qu'une pacifique et bienfaisa fenêtre. En affalant sa partie haute, en ardoise, contre les rayons soleil, on ménage un léger courant d'air qui entretient constamm à l'intérieur des batteries la fraîcheur des brises de mer. Pour les soins de son nouveau service, chaque vaisseau possède une centa de lits en fer avec toute leur garniture, deux ou trois cents mate appelés matelas d'hôpital, et un nombre plus considérable de ma las de hamacs : chaque passager peut donc être séparément et co fortablement couché. Les lits de fer sont réservés aux malades plus souffrants, tels que les amputés. Ils sont sur l'avant du navi à droite et à gauche, dans la batterie haute — la mieux garantie c tre les coups de mer — et placés en abord, c'est-à-dire faisant tête à muraille du vaisseau. Tout auprès de ces lits, à l'extrémité avant navire, sous le mât de beaupré, est situé le poste de la compag d'infirmiers, dont le secours peut être réclamé d'un moment à l'au et qui sont à portée d'accourir aussitôt qu'on les demande. C'est ce poste, qui forme, en temps normal, l'hôpital du vaisseau, qu dépose les malades dont l'état d'affaiblissement réclame des soins p particuliers et une surveillance incessante. A la suite des lits de on a disposé de l'arrière à l'avant, toujours le long des murail deux rangées de lits de camp, parfaitement acorés contre le rou pourvus chacun de matelas et de couvertures. Toutes les fois qu nombre des passagers y oblige, on double parallèlement ces d



MANTOUE.

rangées de lits du côté des mâts; mais un espace assez large demeure toujours libre au milieu pour la circulation et le facile pansement des malades. Si la chaleur de la machine ou une brise trop forte incommode ceux-ci, on tend des toiles dans toute la longueur de la batterie, et ces toiles leur assurent toutes les commodités de la tente. L'aération s'active alors à volonté au moyen de manches à vent.

Le moment le plus favorable pour visiter un vaisseau-hôpital est celui qui suit la *propreté* du matin. Les règlements maritimes imposent toujours, et sur tous les bâtiments, la plus minutieuse attention pour l'assainissement intérieur; mais sur un navire chargé de malades, on comprend combien ces mesures de propreté et d'entretien doivent être pour ainsi dire dépassées. Les trois heures qui suivent le branle-bas du matin sont tout entières employées par l'équipage à briquer, à frotter, à laver, à fourbir. Le matelot est du reste accoutumé à cette sorte de soin. Lorsqu'il est embarqué sur un navire armé en guerre, il applique continuellement son amour-propre à étaler une sorte de coquetterie militaire dans le poli de ses canons, qu'il fait luire comme des canons d'ébène; il astique les garants qui enchaînent la pièce aux murailles; il manie la peinture, qu'il promène partout; il polit les cuivres, il soigne son affût. Aussi comme il se tient fier debout près de sa pièce, la main droite étalée au chapeau, lorsque passant devant lui, au moment de l'inspection, le capitaine de frégate, second du navire, jette un coup d'œil de satisfaction à ses côtés. Le matelot n'a plus, il est vrai, à bord d'un vaisseau-hôpital, les instruments habituels de guerre auxquels il s'attachait, mais les soins de propreté qu'il donnait alors par amour-propre, il les donne maintenant aux passagers par dévoûment. A l'heure où le tambour bat sur le pont pour l'inspection du personnel et la prière, l'intérieur des salles présente un aspect qui plaît singulièrement à l'œil; on croirait que les sœurs elles-mêmes de nos hôpitaux maritimes ont présidé avec précaution à cette toilette du vaisseau. Le plancher sec et propre offre partout une surface parfaitement nette. Les murailles ont été parfaitement nettoyées. Les ustensiles à l'usage des malades sont accrochés à leurs places, après avoir reçu le nettoyage des infirmiers. Des bailles remplies d'eau nouvelle sont espacées aux pieds des lits, de distance en distance; une longue ligne de crachoirs pourvoient, sur les deux bords, à la propreté du plancher, et les cuivres, qui sont toujours l'objet d'une attention particulière, reluisent partout, sur les rampes d'escalier, les tiroirs du cabestan, le porte-voix de la machine et sur les mousquetons et les sabres de la garde d'honneur, qui sont disposés en râtelier le long de la grande chambre de l'état-major.

Le service de santé à bord d'un vaisseau-hôpital se compose de trois

chirurgiens qui, au moment de l'embarquement des passagers, s'informent du genre de maladie ou des blessures de chacun d'eux, et les disposent dans les salles par catégories. Il est à regretter qu'un de nos peintres de marine n'ait point encore consacré son pinceau à reproduire le tableau d'un embarquement de blessés à bord d'un navire-hôpital. La scène que l'on a sous les yeux a souvent ému plus d'un spectateur jusqu'aux larmes, et elle est un des plus touchants exemples que l'on connaisse de la fraternité traditionnelle qui existe entre les divers corps de notre brave armée. L'équipage à cet instant ne s'appartient plus. A peine aperçoit-on venir le vapeur qui remorque les blessés, que des centaines de têtes goudronnées s'échappent par curiosité des sabords des deux batteries. Les salles sont évacuées. Le sifflet du second maître de quart n'a pas eu le temps encore de répéter le commandement de l'officier de service : *Tout l'équipage sur le pont!* que chacun des matelots, sachant ce que l'on attend de lui, s'est élancé et se trouve déjà prêt. On s'est porté en masse à la coupée. On assiége l'échelle de commandement; chacune des marches est occupée par deux matelots qui reçoivent le blessé au moment où il accoste et se le font passer jusqu'au sommet de l'échelle entre deux chaînes non interrompues de bras vigoureux et complaisants. Les cacolets sur lesquels sont alités les amputés et les malades incapables de se mouvoir sont introduits, au moyen d'un pont volant, par les sabords de la batterie basse. L'installation des blessés terminée, les lits sont numérotés et les infirmiers circulent dans toute l'étendue des salles pour offrir leurs premiers soins aux malades qu'a fatigués le transbordement. Des matelots de garde sont établis de distance en distance sous la surveillance d'un second maître de batterie, avec ordre de porter secours aux malades à leur premier signe, et de prévenir ou les chirurgiens ou l'aumônier des demandes qui rentrent dans le service des uns ou des autres. Le pansement régulier se fait à bord comme dans les hôpitaux à terre, deux fois le jour : la première fois de 7 à 10 heures du matin; la seconde fois, de 3 à 5 heures de l'après-midi. Après chaque visite générale de l'hôpital, le chirurgien-major adresse au commandant en chef, le matin, un rapport écrit sur l'état sanitaire du bord, et le soir, au moment du branle-bas, il lui rend encore un compte verbal de la position des malades qui peuvent inspirer des craintes pour la nuit.

Les malades passagers auxquels la sollicitude du gouvernement fait offrir des soins si particuliers savent parfaitement apprécier la nourriture qui leur est donnée à bord. Toutes les précautions ont été prises au départ du vaisseau pour un approvisionnement complet de choses fraîches et comfortables et pour une quantité suffisante de médicaments de toutes sortes. Si les ressources, par impossible, venaient à

s'épuiser pendant la traversée, le port le plus voisin servirait de relâche pour les renouveler. Aussi fait-il vraiment bon d'assister au repas de midi, à la distribution des vivres, et de voir savourer des yeux à l'avance par tous ces pauvres soldats affaiblis, les succulentes rations que le maître coq, monté sur un escabeau, extrait gravement des entrailles de sa chaudière et qu'il envoie toutes fumantes à travers les lits de la salle. Il est constant que l'état des malades passagers s'améliore sensiblement pendant une traversée à bord d'un bâtiment hôpital. Pour le cas où la grosse mer et la longueur du trajet fatigueraient trop certains malades, la prévoyance du gouvernement a établi des hôpitaux de relâche sur toute la route pour les y déposer. C'est dans ces hôpitaux que sont généralement inhumés les cadavres des passagers qui meurent en mer, à moins que leur état de conservation et l'éloignement du point de relâche ne réclament impérieusement une immersion. Dans tous les cas, les dernières prières pour le défunt sont toujours récitées par l'aumônier sur le pont, en face du cadavre recouvert d'un drap mortuaire, et en présence des deux commandants du bord, de l'officier de service et de toute la bordée de quart rangés à l'entour et respectueusement découverts.

Débarqués à Toulon, à Marseille, et, s'il est besoin, dans plusieurs autres de nos ports méditerranéens, les malades trouvent partout dans les hôpitaux de la marine ou de la guerre des soins aussi empressés qu'au milieu de leur propre famille. Grâce aux mesures de précaution prises sur tous les points, l'encombrement et ses suites fâcheuses ne sont à craindre nulle part.

Tels sont les services rendus par la marine aux blessés de notre armée. Ce que nous ne pouvons pas dire, ce que les blessés sont seuls capables d'apprécier, c'est le dévoûment, l'affectueuse sollicitude avec lesquels remplissent leur mandat nos braves commandants, nos états-majors et les équipages. C'est mieux que de la gloire, que tous moissonnent dans ce pénible métier : c'est la reconnaissance du soldat, des familles, de la patrie.

Quant aux malades autres que les blessés, ils étaient en très-petit nombre. Cela tenait au moral excellent des troupes et à leur nourriture saine et abondante. Ainsi, à la diane, c'est-à-dire à quatre heures du matin, le soldat commençait par avaler trois quarts de litre de café, dont un huitième d'eau-de-vie. A neuf heures, il consommait une bonne soupe grasse, un pain et un riz, avec légumes frais, et une portion de viande; à quatre heures, une deuxième soupe dans les mêmes conditions, et enfin à six heures un nouveau café, sans compter les *frichetis* (ragoûts) sans nombre.

Les seules plaintes que les soldats eussent émises étaient relatives à plusieurs parties de leur uniforme, dont les premières journées de

marche avaient fait sentir les inconvénients, — de telle sorte qu'on dut penser pour plus tard à des réformes indispensables au bien du service. Ainsi les bonnets à poil seraient mis de côté et les shakos de l'infanterie de ligne, comme ceux des voltigeurs de la garde, seraient remplacés par une nouvelle coiffure beaucoup plus légère. Ces cônes de cuir, de feutre et de cuivre, quoique bien moins lourds que les anciens shakos évasés, sont cependant encore tellement pénibles dans les longues marches, qu'un sergent, consulté à ce sujet par son commandant, lui répondait que, s'il avait à choisir entre jeter son shako ou son sac de 20 kilogrammes, il n'hésiterait pas à se débarrasser de son shako.

Au reste, une foule de soldats, sans y mettre tant de façon, jetaient leur shako aux orties ou dans la mer, pendant la traversée de Toulon à Gênes, et le remplaçaient par le képi, leur coiffure de prédilection. Déjà, lors de la guerre de Crimée, presque tous ces casques de feutre ont été précipités de la sorte dans les flots de la mer Noire, et les régiments anglais, encouragés par l'exemple de leurs alliés, ne manquèrent pas de se débarrasser de la même façon expéditive de leurs chapeaux encore plus incommodes. Il en est de même du collet fermé et du col noir étranglé, remplacés d'urgence par la cravate bleue, rouge ou noire, et par un collet déboutonné. Les plus rigides grenadiers de la garde s'étaient affranchis, dès le premier jour de marche, de leur supplice du carcan.

On avait reconnu les inconvénients du pantalon, dont le bas se crotte horriblement ou s'use tout de suite par le frottement, à moins qu'on ne le rentre dans la guêtre, ce qui était devenu l'usage universel de l'armée, même chez les Sardes. Pour régulariser cette utile habitude, on donnerait à toute l'infanterie des guêtres et des pantalons de même forme que ceux des chasseurs de la garde. En somme, il semble que l'expérience ramène peu à peu l'uniforme français au type général du temps de Louis XVI et de la première république. Le pantalon se raccourcit en culottes à grandes guêtres, et la capote, aux pans retroussés et au col ouvert laissant passer la cravate, redevient le vieil habit à la française. Pour les officiers, ce retour est encore plus sensible: la plupart portent déjà les houseaux de cuir, la grande guêtre, la botte forte ou du moins la demi-botte par-dessus le pantalon. Ajoutez à cela une cravate de soie noire, la tunique ouverte, et, par-dessus, le ceinturon serré sur un gilet à longues poches, et vous aurez à peu de chose près le costume des officiers de la première armée d'Italie; il n'y manque que le chapeau monté.

Les blessés autrichiens recevaient les mêmes soins que les blessés français. On les recueillait par milliers. Les maisons en étaient encombrées ; il fallait prendre garde en marchant de n'en pas fouler aux

pieds. Un officier fut chargé d'une mission assez étrange; il s'agissait de parcourir les villages, de voir le syndic, et de faire tambouriner sur les places un ordre que voici : « Il est enjoint aux habitants de déclarer les blessés autrichiens cachés dans leurs maisons.» On en trouva des centaines blottis dans les caves, atteints de coups affreux, n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures, et refusant, non-seulement d'appeler des secours, mais même de sortir de leur retraite quand on venait les secourir.

Pour contraindre les soldats à se battre, les officiers autrichiens, réduits à de pitoyables artifices, leur affirmaient que nous ne faisions point de quartier, et que tout homme pris était un homme fusillé, heureux s'il n'était pas dévoré par les zouaves ou les turcos. Ces infortunés résistaient aux plus pressantes, aux plus bienveillantes invitations : il fallut employer, pour les persuader, l'intermédiaire d'un de ces mêmes officiers qui avaient si audacieusement abusé de leur ignorance et de leur crédulité. Quand nos médecins s'approchaient d'eux, ils avaient l'air inquiet et même épouvanté; ils tremblaient jusqu'à ce que les bons soins et les bons traitements eussent dissipé leurs dernières craintes; alors ils pleuraient de joie et embrassaient les mains qui avaient pansé leurs plaies. Jamais on ne vit, même dans les arsenaux, un pareil entassement de fusils. Ils étaient par milliers étendus par terre; une escouade de voltigeurs déchargeaient ceux qu'on rapportait. A toute minute de nouveaux prisonniers se présentaient par petites bandes ou individuellement. On ne fouillait pas une cave qu'on n'en découvrît quelques-uns. Des lanciers, des chasseurs qui battaient le pays, en ramenaient d'autres par escouades.

Ces débris de l'armée autrichienne présentaient un spécimen assez exact de l'empire hétérogène auquel ils appartenaient : on y voyait des Croates et des Lombards, des Tyroliens et des Moraves, des Allemands et des Hongrois. Tous ces infortunés, entraînés à cinq ou six cents lieues de leur pays, ne savaient pas se comprendre entre eux et vivaient par groupes isolés. Les Tyroliens méprisaient les Moraves et les Autrichiens; les Croates, à la physionomie rude et menaçante, dédaignaient de se mêler avec les Allemands : mais tous étaient réunis par une seule pensée, la haine des Italiens, qui les bravaient en leur reprochant leur défaite. Ces derniers se vantaient d'avoir mis bas les armes et d'être passés dans les rangs des Français, leurs libérateurs, aussitôt qu'ils avaient pu trouver le moment favorable. Cet antagonisme de race était parfois devenu si menaçant qu'à la suite de rixes violentes, l'officier français chargé de conduire les prisonniers, dut les loger dans des endroits séparés et leur interdire toute communication, même pendant les heures de promenade qu'on leur accordait par groupe de sept ou huit hommes dans l'intérieur des villes.

A Mirande, la municipalité, secondée par la générosité des habitants, profita du séjour de la colonne des prisonniers pendant quarante-huit heures pour faire réparer pour tous et renouveler pour quelques-uns les chaussures hors de service; d'abondantes rations de soupe furent distribuées aux prisonniers, auxquels le vin ne manqua pas. Tous ces soldats se montraient dignes de l'intérêt qu'ils excitaient. Deux d'entre eux, passant dans une des rues de la ville, aperçurent une jeune mère qui tenait dans ses bras une gentille petite fille. Ils s'en approchèrent timidement et manifestèrent le désir de toucher, d'embrasser les mains toutes rosées de l'enfant; la mère se garda bien de s'opposer à cette action touchante des deux prisonniers, qui lui firent comprendre par signe qu'eux aussi avaient dans leur pays des enfants peu près du même âge. La douceur naturelle de presque tous ces étrangers rendait leur surveillance très-facile; ils fraternisaient chaleureusement avec nos soldats. Nos usages militaires, qui interdisent les punitions corporelles, les étonnaient beaucoup et leur rendaient plus pénible la brutalité de leurs chefs.

Un grand jeune homme à la physionomie placide portait la main à sa joue et semblait se cacher pour pleurer. Interrogé sur la cause de sa douleur, il fit comprendre que son sergent venait de lui donner un violent soufflet. Ne pouvant remercier en français de tous les bons soins qui leur avaient été prodigués, les prisonniers autrichiens témoignèrent leur reconnaissance aux habitants de Mirande en se servant de la langue universelle : la musique. Une douzaine d'Allemands, choisis entre tous, firent entendre, avec l'admirable harmonie qui caractérise les peuples du haut Rhin et du haut Danube, des chants populaires à plusieurs parties ; la situation de ces exilés ajoutait une teinte des plus mélancoliques à ce concert improvisé dont ceux qui l'ont entendu garderont un touchant souvenir.

A Fréjus, le passage des prisonniers fut signalé par une scène qui mit en émoi la population. Un des vaincus de Solferino, venu des provinces du nord, consolait ses heures de captivité par de trop fréquentes libations. Le vin généreux de la Provence ne tarda pas à produire ses effets; d'une gaîté trop expansive, l'infortuné Pandour passa bientôt à une véritable frénésie, qui se traduisait par des voies de fait à l'encontre de ses compagnons. Ceux-ci, fidèles aux lois du pays, même dans une région étrangère, se réunirent en conseil de guerre, et, à l'unanimité, le délinquant fut condamné à la peine de la bastonnade. La sentence est aussitôt exécutée; un des prisonniers s'empare d'un tambour; un roulement se fait entendre; le condamné est amené dans une remise pour y recevoir les vingt coups de bâton qu'il doit subir. En vain quelques personnes s'interposent-elles pour empêcher cet acte inqualifiable : elles sont écartées, et le malheureux

reçoit, sans se plaindre, le supplice de la schlague. Ce fait se passait en présence du sergent et de quatre hommes chargés de l'escorte des prisonniers. Ces derniers, aussi étrangers à la langue, aux us et coutumes qu'à la discipline de l'armée autrichienne, ne comprirent réellement ce dont il s'agissait qu'à la vue de ces coups vigoureusement assenés sur le dos du patient : aussi hâtons-nous de dire que c'est à l'intervention énergique des soldats français qu'il dut de n'essuyer que six coups au lieu de vingt que lui réservait cette justice à la façon américaine. Ce fait en rappelle un à peu près semblable qui se passait au chef-lieu du Var, en 1815, et dont quelques personnes se souviennent encore, celui d'un malheureux Croate qui expira sous le bâton pour avoir dérobé, dans un village voisin, un chou ! Ce délit de maraudage avait motivé à son encontre une condamnation à 120 coups de bâton ; on n'a pas de peine à comprendre qu'un pareil régime n'ait pu convenir aux Italiens.

A Nantes, le préfet d'Ille-et-Vilaine, accompagné du secrétaire général et du colonel de gendarmerie, se rendit à la caserne de la Métrie, occupée par le dépôt des prisonniers autrichiens. Ceux-ci étaient rangés sur deux files, dans leurs chambrées, chacun au pied de son lit. Le capitaine Delaubier, commandant du dépôt, et un officier polonais qui parlait les langues slaves, donnèrent au préfet toutes les explications qu'il put désirer, et le mirent à même d'interroger un très grand nombre de ces hommes sur leurs services, sur les circonstances de la guerre et celles de leur captivité, sur leurs besoins. Toutes ces questions, faites avec bonté et écoutées avec respect, révélèrent une foule de détails intéressants. Tous les prisonniers se louèrent des soins de tous genres qu'ils avaient reçus et de l'accueil que leur faisait la France victorieuse. Le préfet répara une erreur de compte dont un sergent-major s'était trouvé victime dans le trajet, et fit distribuer aux 800 hommes du tabac, dont ils étaient très-désireux. La visite à la cuisine fit voir les cuisiniers occupés aux préparatifs du dîner. Soupe à la viande et aux légumes, viande bouillie et légumes tous les jours leur faisaient un ordinaire très-substantiel. On s'explique que l'armée que nous combattions s'appelait l'armée impériale et royale ; ce n'était pas une armée autrichienne, mais une mosaïque de nationalités. Il y en avait six de représentées dans les 800 soldats prisonniers à Nantes : Allemands, Polonais de la Gallicie, Bohémiens, Croates, Hongrois, Lombards, se trièrent tous dès la première nuit, emportant leurs lits pour former des chambrées distinctes. Du reste, au milieu de difficultés sans nombre, accrues par l'impossibilité d'échanger une parole avec des prisonniers qui ne se comprenaient même pas entre eux, le commandant du dépôt avait fait des merveilles d'ordre, de bonne tenue, de propreté, de soins de

tout genre. Il paraissait incroyable d'avoir obtenu un pareil résultat en 48 heures. Il est inutile de dire que les malades étaient envoyés à l'hôpital et que l'on donnait du linge et de la chaussure à ceux qui en avaient besoin. Les sous-officiers formaient une chambrée à part avec leurs ordonnances. Plusieurs avaient été étudiants ou cadets, apprentis officiers; quelques-uns étaient musiciens.

Voici un épisode assez singulier du séjour des prisonniers autrichiens à Nantes : A cinq heures du soir, sept individus, revêtus de l'uniforme autrichien, sortaient d'une auberge, située rue des Hauts-Pavés, 15, lorsqu'un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Lucas, ouvrier maréchal-ferrant, travaillant même rue, 44, et né au Loroux-Bottereau, s'écria en regardant l'un de ces hommes : « Tiens ! te voilà déguisé en Autrichien? » Il venait, en effet, de reconnaître dans le prétendu soldat un ouvrier ferblantier de sa commune, employé à Nantes. Celui-ci, mécontent de la rencontre et surtout de la demande, se rua sur son interlocuteur et le poussa rudement contre un mur en lui disant : « Oui, je suis un Autrichien de conviction ; s'ils se font battre chez eux, moi, je rosse les Français ici ! » Cette scène en pleine rue avait attiré une foule assez considérable, qui paraissait disposée à faire un mauvais parti à l'agresseur et à ses compagnons, dont l'attitude trahissait une certaine inquiétude. Menacé à son tour, le faux Autrichien jugea bientôt prudent de s'éloigner pour aller, sans doute, changer de costume. Mais chemin faisant, et en traversant le quartier du Marchix, il menaça plusieurs passants. Il paraît que, sur les six hommes portant comme lui l'uniforme autrichien et qui l'accompagnaient, se trouvait encore un Français déguisé, par suite d'une sympathie ou d'une fantaisie, en tous cas, des plus étranges. Par contre, des agents de police amenaient à grand'peine au poste, malgré sa résistance, un individu qui venait de se livrer, sans provocation aucune, à des voies de fait contre des prisonniers autrichiens qui passaient.

Le dépôt d'Ancenis présentait la même bigarrure que celui de Nantes : les prisonniers y recevaient les mêmes soins. Le sous-préfet, faisant fonctions de sous-intendant, veillait à tout avec une sollicitude utilement secondée par le lieutenant de gendarmerie commandant du dépôt. La garde était faite par une compagnie d'infanterie, fournie par la garnison d'Angers. »

A Orléans, les prisonniers de passage étaient partis en se louant hautement des bons procédés dont ils avaient été l'objet de la part de tous les habitants. Jamais en effet accueil plus sympathique n'avait consolé le courage malheureux. Ils s'étaient promenés librement par toute la ville pendant la soirée, recevant avec une vive gratitude les marques d'intérêt que tout le monde et que les militaires eux-mêmes

ne cessaient de leur prodiguer. On ne saurait dire combien ces pauvres gens se trouvaient heureux lorsqu'ils étaient accostés par une personne qui les interrogeait dans la langue de leur pays. Un sous-officier hongrois, qui avait fait la connaissance d'un soldat du 61e, originaire de l'Alsace, ne quitta pas son nouvel ami de toute la soirée. Il le reconduisit à l'heure de la retraite jusqu'à la caserne de l'Etape; où les deux amis se séparèrent en se donnant une poignée de main franco-allemande.

A propos de la retraite, il se passa un fait qui avait son côté drolatiqe et son côté touchant tout à la fois. Quand les tambours, partis de la place du Martroi, arrivèrent à la rue Jeanne d'Arc, les prisonniers se mirent à emboîter le pas aux militaires de la garnison, qui regagnaient le quartier; puis, petit à petit, se mêlant à nos soldats, ils marchèrent côte à côte avec eux, et bientôt Français et Autrichiens se donnèrent le bras et arrivèrent fraternellement à la caserne de de l'Etape. Ce n'est pas à ces braves Allemands qu'on eût pu faire accroire que les Français tuaient les prisonniers de guerre et empoisonnaient les blessés.

En honorant son ennemi, on s'honore soi-même. Avant la bataille, la France salue quelquefois l'ennemi qu'elle va combattre, mais elle ne l'insulte jamais, et elle ne saurait souffrir qu'on l'injurie en sa présence. Un jour, le maréchal Ney, duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, venant de passer une grande revue, fut accosté par un mendiant qui montrait, avec une certaine affectation, sa main labourée par un coup de sabre. Le mendiant avait, sous l'humilité de sa condition présente, quelque chose de la fierté du soldat. Ney, qui devait toute sa grandeur aux hasards de la guerre, aimait les vieux soldats. Il s'approcha du mendiant, il s'enquit de lui s'il n'avait pas été militaire, il l'interrogea sur les campagnes auxquelles il avait pris part, et finalement, il lui demanda où il avait été blessé. Le mendiant lui apprit qu'il avait eté en effet soldat, mais qu'il avait eu le malheur d'être blessé en duel par un fourrier de hussards, et que, à la suite de sa blessure, il avait été forcé de quitter le service, ne pouvant plus tenir un sabre. Ce fourrier de hussards était Michel Ney! Il rassemble ses souvenirs, il examine de plus près le mendiant, et il reconnaît la blessure que son sabre fit autrefois. « Un homme qui a eu l'honneur « de croiser le fer contre le maréchal Ney ne saurait continuer à mendier, » lui dit-il, en lui tendant la main, et il lui assura une pension, honorant, dans le mendiant d'aujourd'hui, l'adversaire de ses jeunes années.

Prisonniers ou non, les Autrichiens et les Italiens, partout où ils se rencontraient, éclataient en hostilités les uns contre les autres. Des désordres eurent lieu en Angleterre, au pont de Cardiff, entre des

matelots autrichiens et italiens. La police locale avait dispersé les rassemblements et tout paraissait terminé, lorsque le surintendant de la police de Cardiff apprit que les marins étrangers avaient fait acquisition de pistolets et de poignards dans l'intention évidente de se servir de ces armes. Toutes les mesures furent immédiatement prises pour empêcher une nouvelle lutte. A la tête d'un fort détachement de constables, M. Stockdale, c'est le nom du surintendant, prit position sur un pont que devait nécessairement franchir l'un ou l'autre des partis ennemis, et il attendit de pied ferme les premiers perturbateurs qui se présenteraient. A peine ces dispositions étaient-elles terminées, que Stockdale vit s'avancer une colonne composée de deux cents matelots autrichiens marchant sur douze de front et s'excitant, par des chants de leur pays, à forcer le passage du pont. Tous ces hommes étaient armés d'énormes bâtons, et plusieurs d'entre eux cachaient des pistolets sous leurs vêtements. Ils étaient déjà parvenus à dix pas du pont, lorsque le brave surintendant ordonna à ses hommes une charge à fond à laquelles les Autrichiens ne purent résister. En un clin d'œil ils furent enfoncés et dispersés dans toutes les directions, abandonnant sur le champ de leur défaite une masse de bâtons et d'assommoirs de toutes formes. Informé de ces faits, le maire de la ville fit convoquer l'état-major de la milice, mais le danger était passé, grâce à l'énergie du surintendant et de ses constables. Les matelots autrichiens avaient complétement perdu leur bataille du pont de Cardiff. Aucun matelot français n'était présent à cette affaire.

Après avoir donné à l'armée un repos dont elle avait grand besoin, l'Empereur ordonna le passage du Mincio, et partit le 1er juillet de Volta pour aller établir son quartier général à Valeggio. Toutes les divisions s'ébranlèrent musique en tête et tambours battants. La route de Volta à Valeggio est charmante : c'est une des plus pittoresques de l'Italie. A deux kilomètres avant d'arriver à Valeggio, on traversa le Mincio sur des ponts de bateaux construits par nos sapeurs du génie : un vieux château ruiné s'élève sur la rive droite et montre encore ses colossales constructions. A cet endroit de son cours, le Mincio, dominé par un petit village appelé Borghetto, et encaissé entre deux rives rapprochées, roule des flots précipités, saute par-dessus de hautes écluses, et offre l'aspect d'un petit Niagara (1).

(1) Un voyageur à la suite des armées alliées a donné sur leur entrée dans la Vénétie les details suivants :

Santa-Lucia (province de Vérone), 6 juillet.

Je vous ai adressé ma dernière lettre du bivouac de Castellaro, en deçà du Mincio. Nous étions à peu de distance de la rivière : je me suis donné le plaisir de

Toute la rive gauche du Mincio était hérissée de fortifications en terre élevées par les Autrichiens et abandonnées par eux ; des redoutes, des ouvrages crénelés, des fossés, des forts, des demi-lunes, une quantité de travaux qui n'avaient servi à rien. Au-delà de cette première ligne fortifiée qui borde, en quelque sorte, la rivière, ils avaient encore eu la précaution d'établir une seconde ligne de défense sur les hauteurs qui dominent la plaine. On ne comprendrait pas comment de pareilles positions n'eussent pas été défendues, si l'on ne venait à songer que l'ennemi savait, à n'en pas douter, de quelle leste façon nos soldats montent à l'assaut des mamelons à pic comme ceux de Cavriana et de Solferino. C'était la victoire de Solferino qui avait déterminé les Autrichiens à abandonner la plaine et les montagnes, et à aller chercher un abri derrière l'Adige. Toute l'armée ennemie était dans les forteresses, et, quelque exorbitant que cela pût paraître,

monter à cheval pour gravir le sommet des mamelons, sur lesquels se trouvaient placées les grand'gardes et admirer le magnifique paysage environnant.

D'un côté, c'était le lac de Garde, qui étincelait aux rayons du soleil, au milieu des montagnes qui l'encadrent de toutes parts; de l'autre, le Mincio qui s'échappait comme un filet d'azur du milieu de la plaine verdoyante. Des hauteurs du Mezzambano, situé sur les bords du Mincio, et à moitié chemin de Peschiera et de Volta, on domine tout un paysage à perdre de vue et véritablement splendide. A l'extrémité de ce village, le génie militaire a établi un pont de bateaux qui nous a servi à traverser cette redoutable limite de la Lombardie et de la Vénétie. La rivière n'est pas large, mais profonde, et ses eaux rapides ont une transparence admirable.

J'ai examiné avec soin sur la rive opposée les travaux de défense préparés par l'armée autrichienne. C'étaient des batteries blindées d'un aspect formidable, flanquées de chaque côté de maisons crénelées ressemblant à de véritables forteresses. Or, avant d'arriver au Mincio, il faut traverser un espace entièrement nu d'une longueur de plus de cinq cents mètres. Je persiste à croire que cette position, excellente par elle-même, et défendue par de forts ouvrages, eût été difficile à enlever, et nous aurait coûté bien des hommes si l'armée ennemie eût tenté de la défendre; mais, démoralisée par sa défaite de Solferino, et craignant d'être poursuivie de près, elle n'a pas osé nous attendre derrière cette nouvelle ligne, et s'est enfuie jusque dans son camp retranché de Vérone, ne laissant d'autre trace de son occupation du pays que les nombreux gourbis de feuillage qui avaient serv çà et là à l'abriter du soleil et de la pluie.

Il a fallu que la démoralisation de l'armée autrichienne fût bien grande pour ne pas même chercher à défendre l'excellente et forte position de Santa-Lucia, qui domine toute la plaine du Véronais.

Santa-Lucia est un joli village situé au-dessus de Somma-Campagna et de Custozza, et bâti au sommet de la crête que domine encore l'église qui lui a donné son nom. C'est au presbytère même que le maréchal Mac-Mahon a établi son quartier général. C'est une excellente position stratégique, d'où on domine toute la plaine du Véronais, véritable jardin anglais sillonné de cours d'eau et

il ne restait plus un seul soldat autrichien dans le quadrilatère, en sorte que le passage du Mincio ne fut nullement inquiété.

Le palais que l'Empereur allait habiter à Valeggio est un édifice très-beau au dehors, mais plus que simple à l'intérieur. Sur toutes les portes des chambres on lisait encore, écrits à la craie, les noms des archiducs et des généraux autrichiens qui les avaient occupées : Chambre de l'archiduc Charles, chambre du prince de Nassau, chambre du feld-maréchal Hess, etc., etc. L'Empereur Napoléon occupa naturellement les appartements de l'empereur François-Joseph. Les habitants de Valeggio affirmaient qu'ils n'avaient jamais vu une débandade pareille à celle de l'armée autrichienne le lendemain de la bataille de Solferino. Les Autrichiens ne passaient pas par bataillons ni même par compagnies, mais par bandes de vingt-cinq à trente hommes ; quelques généraux avaient voulu tenter de rallier les

planté de bouquets d'arbres ; çà et là de jolies villas apparaissent au milieu du feuillage, et à l'horizon se détachent très-distinctement les clochers de Vérone. Toute l'armée autrichienne est renfermée dans l'immense camp retranché établi sous le canon de la ville, et semble ne pas vouloir en sortir. Ainsi, nous n'avons rencontré aucune baïonnette jusqu'à Santa-Lucia, et nous n'avons aperçu aucune patrouille dans les environs.

C'est le 1er juillet que nous avons passé le Mincio ; le 2, nous bivouaquions à nVillafranca, point important situé sur le chemin de fer de Vérone à Mantoue. Là, ous nous trouvions bien en l'air au milieu du redoutable quadrilatère, et l'ennemi occupant les quatre angles, nous pouvions tout à coup être enveloppés par des forces supérieures. L'Empereur l'a très-bien compris ; aussi dès le lendemain, 3 juillet, Sa Majesté donnait l'ordre au maréchal Mac-Mahon de se porter sur Santa-Lucia, que nous occupons jusqu'à nouvel ordre.

Villafranca, que nous avons occupée un jour, avait été l'objet de travaux militaires très-importants, et là, comme à Marignan, l'armée ennemie aurait pu faire une résistance terrible. Toutes les rues étaient barricadées, les maisons crénelées ; en avant de la ville, d'énormes abatis d'arbres servant de chevaux de frise, des lunettes, des épaulements pour des canons de campagne, enfin tous les travaux de défense imaginables. Eh bien ! tout cela avait encore été abandonné sans brûler une amorce, conséquence forcée de la bataille de Solferino.

Nous sommes arrivés à Villafranca par une chaleur excessive. La ville était presque entièrement abandonnée par les habitants, qui ont fui pour éviter les horreurs d'un siége possible.

En attendant les événements prochains, nous vivons paisiblement au milieu de notre bivouac de Santa-Lutcia. Toutes nos tentes sont, en effet, couvertes de feuillages.

Nous n'avons pas le comfortable, et cependant nos hommes ne se plaignent pas. Si leurs membres sont d'acier, leur moral est de bronze. Nos zouaves ont partout et toujours une gaîté incessante qui se fait jour au milieu des scènes les plus terribles ; ils supportent les fatigues et les privations avec une superbe philosophie que je ne me lasse pas d'admirer.

fuyards au Mincio et les ramener au combat, mais les soldats refusèrent de marcher et menacèrent leurs officiers. Les habitants ajoutaient que plusieurs de ces officiers avaient pris un pistolet et leur avaient cassé la tête.

Les Piémontais avaient passé le Mincio de leur côté et avaient formé l'investissement complet de Peschiera. Dans la nuit du 29 au 30 juin, le canon commença son office. Les détonations étaient si fortes que les habitants de Desenzano crurent qu'on se battait dans leurs rues, ou tout au moins au village voisin, à Rivoltella, quartier général du roi Victor-Emmanuel. Le lac de Garda semblait incendié. Chaque éclair du canon se reflétait dans ce vaste espace liquide et illuminait les flots d'une lueur rouge qui donnait aux montagnes un aspect fantastique. La voix du canon, répercutée par les échos des Alpes et du Tyrol, tonnait avec une formidable majesté au sein de cette belle nature endormie, et l'on ne pouvait voir un plus splendide contraste que celui de ce lac tranquille, de ces Alpes immobiles et de cette artillerie déchaînée dont les lueurs intermittentes teignaient de tons roses les coteaux et les maisons de plaisance de la jolie presqu'île de Simione. Toute la population fut bientôt sur pied; mais personne ne savait au juste où était l'engagement. Quelques personnes, parmi lesquelles des officiers piémontais, montèrent à cheval et partirent pour aller à la découverte. En passant à Rivoltella, elles aperçurent le roi à la tête de son état-major, et elles surent ce qui se passait. L'armée piémontaise avait commencé, pendant la nuit, le siége de Peschiera. L'artillerie avait battu en brèche quelques ouvrages avancés, que les Autrichiens travaillaient à construire devant leur forteresse. Elle était parvenue à les détruire; mais sur les trois heures, l'ennemi harcelé avait fait une sortie qui avait donné lieu à un petit engagement. Les Piémontais, restés maîtres du terrain, avaient forcé l'ennemi à rentrer dans Peschiera, après lui avoir tué ou blessé une vingtaine d'hommes. De leur côté, ils avaient eu un capitaiue tué et quatre soldats blessés.

Une escadre sarde était partie de Gênes pour l'Adriatique; elle se composait de six bâtiments à vapeur, à savoir : deux belles frégates à hélice, le *Carlo-Alberto* et le *Vittorio-Emmanuele*, et quatre steamers à roues, le *Mozombano*, le *Governolo*, l'*Authion* et le *Malfatano*.

De son côté, la France avait préparé sa flotte de siége pour battre de tous les côtés à la fois les places fortes, dernier refuge des Autrichiens. C'est à Kinburn, en 1855, que commença la révolution qui s'est opérée dans la marine militaire.

La citadelle de Kinburn est un ouvrage en maçonnerie, casematé omme à peu près tous les ouvrages employés par les Russes pour

défendre les positions insulaires ou à fleur d'eau. Cette citadelle était armée de 60 bouches à feu de gros calibre. La défense de la passe d'Olchakof était complétée par deux batteries en terre armées, l'une de 10, l'autre de 11 canons de rempart. Il s'agissait de faire contre ces fortifications l'épreuve de notre flottille de siége, composée de trois espèces de bâtiments : batteries flottantes, canonnières, bombardes.

Trois choses sont à considérer dans une batterie flottante : ses formes, ou son gabarit, ses moyens de défense et ses moyens d'attaque. Qu'on se figure une frégate presque sans bastingage, sans gaillard d'avant, sans dunette, à murailles droites, tronquée horizontalement à quelques pieds au-dessous de sa ligne de flottaison. C'est un bâtiment plat, sans quille, d'environ 50 mètres de longueur, large à proportion, haut sur l'eau de l'élévation d'une batterie, calant au plus 2 mètres 50, apte, par conséquent, à être mouillé au pied d'une forteresse. Pourvue d'une légère mâture et d'une hélice, la batterie flottante navigue à la voile et à la vapeur. Ce n'est point un navire de marche. La machine est faible, suffisante toutefois pour lui faire traverser l'Océan sous la surveillance et la protection d'une escadre. Une fois au feu, elle n'a plus à manœuvrer ; au besoin, un remorqueur l'y conduit, un remorqueur l'en retire. A la mer elle a un équipage insignifiant ; ce n'est qu'à l'heure du combat que les vaisseaux lui desservent le nombre d'hommes qui complète son armement. La principale défense des batteries flottantes, ce sont leurs murailles à l'épreuve du boulet, de l'obus, de la bombe. Les murailles, en effet, depuis la crête jusqu'à 0m 80 sous la flottaison, sont partout recouvertes de plaques de fer forgé en forme de bordages : plaques longitudinales, épaisses de dix centimètres et ajustées à la membrure par des boulons qui la traversent et reçoivent en dedans un écrou.

Quant au pont, dont les formes fuyantes ne prêtent pas prise au boulet, il est protégé, s'il le faut, contre la bombe, par un blindage. Les plaques de fer de revêtement, à une portée de 400 mètres, sont impénétrables au boulet massif ; à cette distance ce boulet s'y brise, à plus forte raison le boulet creux. Donc, tout ce qui est abrité par la muraille, couvert par le pont de la batterie flottante, tout cela est complétement hors d'atteinte. Or, c'est le cas du personnel entier, de tout le matériel, tant de combat que de manœuvre : personne sur le pont ni dans la mâture, la roue du gouvernail à l'intérieur, l'hélice immergée, la machine plus enveloppée que tout le reste. Une batterie flottante, quand elle vient de s'embosser, ne saurait être mieux comparée qu'à une tortue hermétiquement close entre sa double carapace ; la tête et les membres sont inaccessibles ; la carapace résiste aux chocs les plus violents. Les projectiles en-

trant par les sabords sont les seuls qu'on doive craindre: le nombre en est forcément très-petit, comme on doit le comprendre. Tels sont les moyens de défense d'une batterie flottante: elle échappe complétement ou résiste victorieusement. Pour attaquer, elle porte 16 canons de gros calibre, canons de 50. Elle lance à volonté des boulets pleins ou des boulets creux. Percée de 24 sabords, c'est-à-dire de 12 sabords de chaque côté, elle a la faculté, en reportant au besoin d'un bord sur l'autre quatre de ses pièces, d'envoyer une bordée de 12 coups. C'est une énorme puissance offensive. En effet, outre le calibre et la nature des projectiles, premièrement la batterie flottante se ménagera toujours un tir à courte portée, grâce à son faible tirant d'eau; et secondement, la sécurité parfaite de ses artilleurs, dans leurs casemates doublées de fer, leur permettra d'arriver à une précision et une rapidité de tir impossible sur nos vaisseaux, que le boulet ou la bombe de l'ennemi traverse de part en part. La destination des batteries flottantes est spécialement d'aller canonner, jusqu'à démolition, les forts bâtis le long d'une côte ou à l'entrée d'une rade. Grâce à elles, les combats d'artillerie de marine, d'une part, et d'artillerie de terre de l'autre, ne seront plus désormais la lutte d'une muraille de bois contre une muraille de granit, mais la lutte des murailles de pierre contre les murailles de fer. Les amiraux Bruat et Lyons ne disposaient à Kinburn que de trois batteries flottantes, toutes trois françaises. Elles allèrent s'embosser en première ligne à 1,000 mètres des fortifications russes; les canonnières se tenaient en seconde ligne à 1,800 mètres, et tout à fait en arrière, à 2,500 mètres, étaient les bombardes. Au bout d'une heure, l'effet des batteries flottantes était déjà visible sur les fortifications en maçonnerie déclarées jusqu'àlors impossibles à entamer par l'artillerie des vaisseaux. La cuirasse des batteries flottantes avait parfaitement résisté à tous les projectiles de l'ennemi. On a objecté depuis que les défenses de Kinburn n'étaient pas armées de pièces d'aussi fort calibre que celles des fortifications maritimes de Sébastopol. En accordant que la remarque soit exacte, il ne s'agirait que d'augmenter l'épaisseur des plaques dont la cuirasse se compose, afin de lui donner une force de résistance proportionnée à la force de pénétration des plus puissants calibres de l'artillerie. Or, le problème n'est pas insoluble, puisque l'on cuirasse maintenant des vaisseaux de bataille en présence des effets connus des canons rayés.

La marine possède donc maintenant le moyen d'attaquer avec succès les fortifications maritimes. On dit, il est vrai, que, pour rétablir l'ancienne supériorité des fortifications en maçonnerie, on les cuirassera comme les vaisseaux; c'est une grosse affaire et nous n'en sommes pas encore là. Selon l'auteur de l'ouvrage *L'Europe et la Rus-*

sie, vingt-cinq à trente batteries flottantes auraient, dit-il, culbuté en quelques jours les défenses maritimes de Sébastopol, restées intactes sous une canonnade soutenue pendant six heures par vingt-cinq vaisseaux de ligne français et anglais.

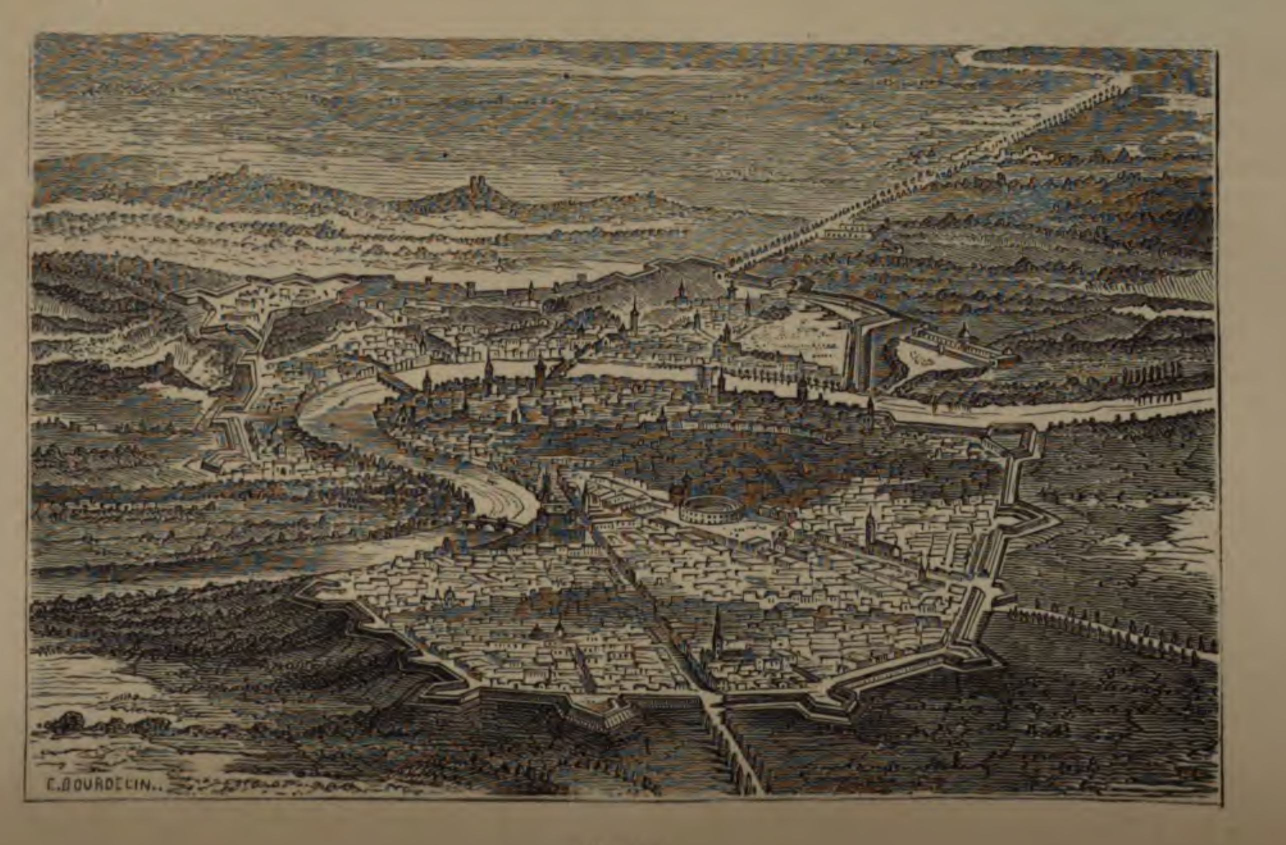
Des améliorations notables ont été apportées aux batteries flottantes et l'on a remplacé les anciennes artilleries par des canons rayés. A la date du 30 juin, les trois batteries qui avaient figuré à Kinburn étaient parties de Toulon sous les ordres du contre-amiral Bouet-Willaumez, et escortées par les vapeurs *Mogador*, *Vauban*, *Gomer* et *Descartes*. Depuis l'emploi qui en a été fait à Kinburn et à Sweaborg, on n'a apporté aux bombardes aucun changement décisif. Une assiette plus solide a été donnée à leurs mortiers, dont la portée n'a pas été bien sensiblement accrue. Leur mission peut encore être d'écraser à la longue les casemates de leurs lourds projectiles; mais c'est aux canonnières qu'est dévolu le rôle le plus actif dans la flotte de siége. L'unique canon dont elles sont armées a acquis des portées auxquelles ne saurait atteindre l'ancienne artillerie des places et des forts. Il y a plus; on a disposé certaines de nos canonnières de manière à pouvoir les démonter pièce à pièce, les transporter sur des vaisseaux et même sur des locomotives, et les remonter avec promptitude sur place. La manœuvre qui valut à Mahomet II la prise de Constantinople peut être renouvelée avec des facilités et à des distances incomparablement plus grandes.

CHAPITRE XIII.

La France et l'Autriche sur le Mincio. — Les pièces clouées et désenclouées. — Les ballons captifs. — Le ballon photographe de Solferino. — La routine et le progrès dans la guerre. — Réunion du 5ᵉ corps à la grande armée. — Paroles de Joseph Montanelli. — Circulaire du comte de Cavour. — Les débouchés du Tyrol et la Valteline. — Marche sur Vérone. — Exposé des opérations d'un siége.

Trois fois en soixante ans, les armées françaises ou italiennes se sont trouvées en présence de l'Autriche sur le Mincio :

1° En 1796, après la victoire de la République à Lodi, les troupes autrichiennes, commandées par Beaulieu, s'étaient retirées au-delà du Mincio, en brûlant les ponts derrière elles et en paraissant vouloir



VÉRONE.

disputer le passage. Attaqués le 30 mai par les divisions Kilmaine e Masséna, les Autrichiens, voyant nos grenadiers entrer intrépidement dans l'eau jusqu'aux épaules, lâchèrent pied et abandonnèrent le passage. Dans la même journée, ils évacuaient Villafranca, et, le lendemain, ils repassaient l'Adige, en retraite sur le Tyrol, après avoir perdu 1,500 hommes et 5 canons.

2° En 1800, Brune se heurta, sur les hauteurs de Solferino, avec les colonnes autrichiennes commandées par Beaulieu. Le choc fut terrible. Bellegarde fut refoulé vers le Mincio. Là, il se prépara à faire bonne contenance. Il avait 65,000 hommes, qu'il déploya sur les bords de la rivière; il avait 100 bouches à feu qui, derrière de bons retranchements, défendaient tous les points du passage. Néanmoins, le passage fut conquis, grâce à un mouvement hardi du général Dupont, favorisé par un épais brouillard, et les Français parvinrent à s'établir fortement à Borghetto et à Pozzolo. Attaqué plus tard par des forces supérieures, le général Dupont s'y maintint, par l'appui de Suchet, accouru à son aide avec les divisions du centre. Ce fut un rude jour de Noël pour les 28° et 40° demi-brigades de ligne, la 6° légère et le 11° régiment de hussards, qui s'y distinguèrent particulièrement. Bellegarde était inconsolable. Dans la soirée, profitant d'un beau clair de lune, il lança des bataillons d'élite pour reconquérir la digue et les villages de Pozzolo et de Borghetto; mais les troupes républicaines, attendant avec calme les Autrichiens à vingt-cinq pas, les décimèrent par un feu nourri et les rejetèrent dans la plaine.

3° En 1848, l'armée autrichienne, chassée par l'insurrection, démoralisée par le soulèvement universel de la péninsule, n'avait repris haleine que derrière le Mincio. Là, elle avait accumulé ses moyens de défense et semblait disposée à attendre l'attaque des Piémontais. Le 8 avril 1848, l'armée sarde arriva à proximité du Mincio. La première division, guidée par le général Bava, se présenta devant Goïto. Le général autrichien Wolghemuth avait barricadé cette petite ville et l'occupait avec sa brigade. Un bataillon, déployé en tirailleurs sur la rive droite, défendait les abords du pont. Le général Bava fit de promptes dispositions pour forcer le passage; les *bersaglieri* en vinrent aux mains avec les Tyroliens du régiment de l'Empereur. Après un vif engagement, les Autrichiens se retirèrent en faisant sauter le pont. Mais, un parapet étant demeuré intact, les *bersaglieri* s'en servirent pour passer audacieusement sur l'autre rive, où l'ennemi abandonna un canon et quelques prisonniers. Cela se passait à la droite. Le lendemain, l'aile gauche, que commandait le général de Sonnaz, occupa la position de Mozambano et rétablit le pont brûlé par les Autrichiens. En même temps, le commandant Mollard entrait à Borghetto à la tête du 2° régiment de Savoie et occupait Valeggio.

L'artillerie autrichienne, qui s'était repliée sur les hauteurs de Brentina, inquiétant les Piémontais, la brigade de Savoie fit, le 11 avril, un mouvement offensif qui détermina l'abandon de cette position. On le voit, les Autrichiens ne firent pas à cette époque, sur le Mincio, une résistance sérieuse. Encore sous le coup de ses échecs et des révolutions de Vienne et de Berlin, Radetzki ne songeait qu'à conserver son armée pour le cas fort possible où elle se serait trouvée le seul appui de la dynastie des Habsbourg. Après avoir assuré la conservation de Mantoue en y jetant quelques bataillons, il concentra tous ses moyens de défense dans Vérone, qui couvrait ses communications avec l'empire, et refusa d'accepter partout ailleurs une bataille décisive.

A cette époque, comme aujourd'hui, en quittant celles de leurs forteresses dont les nécessités de la guerre exigeaient l'évacuation, les troupes autrichiennes avaient grand soin d'enclouer les pièces d'artillerie qui devaient tomber entre les mains de leurs ennemis. On se fait généralement une idée assez inexacte des conséquences de cette opération, qui, surtout lorsqu'on l'accomplit avec précipitation, ne produit qu'un empêchement momentané à l'usage des bouches à feu qui en ont été l'objet.

Nous n'apprendrons rien aux gens du métier en publiant les détails qui vont suivre, puisqu'ils sont textuellement extraits de l'*Aide-mémoire des officiers d'artillerie ;* mais nous détruirons par cette publication les erreurs que pourraient commettre les personnes qui n'ont pas été à même de consulter ce recueil, plein d'intérêt sous plus d'un rapport. Peut-être aussi quelques officiers, peu familiers avec ces matières spéciales, y trouveront-ils d'utiles enseignements. — Voici le chapitre tout entier :

« Quand une lumière est neuve, ou peu dégradée, un clou conique ou prismatique peut y adhérer avec assez de force pour que l'action des gaz de la poudre ne réussisse pas à le chasser, du moins sans mettre la pièce hors de service.

« Une baguette de fusil ne peut servir qu'à enclouer une lumière neuve ou en service depuis peu de temps; mais un seul clou ronconique en fer, de 20 centimètres de longueur, ayant 5 mil. de diamètre au petit bout et 10 mil. de diamètre au gros bout, peut enclouer toutes les bouches à feu françaises et étrangères, dont les lumières ne sont pas hors de service; il suffit d'enfoncer ce clou avec le marteau à main et d'en casser la partie supérieure dépassant la pièce. Il ne faut pas plus de deux minutes pour exécuter cette opération, qui peut être faite la nuit comme le jour, par un seul canonnier.

« Introduire un boulet au fond de l'âme et l'éclisser fortement avec une éclisse en fer, à l'aide d'un refouloir ou d'une barre de fer; une

éclisse en bois serait facilement détruite à l'aide d'un feu de charbon alimenté par un soufflet de forge. — Faire éclater des obus ou des grenades dans l'âme. — Tirer à forte charge avec des caffuts, qui produisent des éraillements. — Tirer les pièces bouche à bouche, ou la bouche de l'une vis-à-vis le milieu de la volée de l'autre. — Allumer un feu vif sous la volée ou sous les tourillons, et frapper avec des masses pour favoriser le ploiement. — Faire éclater les bouches à feu en les tirant à 45° à forte charge, l'âme remplie de sable. — Casser les tourillons aux canons et le support-tourillon aux caronades.

« Pour débarrasser l'âme des corps étrangers qui y ont été enfoncés avec force, charger comme à l'ordinaire, ou mieux, avec deux boulets roulants; puis mettre le feu par la bouche de la pièce avec une mèche à étoupilles.

« Pour désenclouer, si le clou n'est pas vissé et s'il n'y a pas de corps étrangers dans l'âme, on met la charge de guerre et on bourre avec des bouchons de vieilles cordes bien refoulées à l'aide d'un levier, ou avec un tampon en bois et de l'argile; puis on met le feu par la bouche au moyen d'une mèche à étoupilles renfermée dans un petit auget en bois: si le clou résiste, on le cerne en burinant le cuivre tout autour et on verse de l'acide sulfurique; au bout de quelques heures, on recommence le tir. Si ce moyen, répété plusieurs fois, ne réussit pas, on met, en avant de la charge de poudre, un ou plusieurs projectiles éclissés ou non; la charge de poudre est enfermée dans une gargousse en parchemin ou en papier parcheminé, liée comme celles qui sont destinées au tir à boulet rouge. La mèche à étoupilles, qui communique à l'intérieur de la charge, est enfermée dans un tube en papier fort, collé à l'envelope extérieure de la charge et solidement attaché, de manière qu'il ne puisse y avoir, en aucune façon, de la poudre ou du pulvérin répandu dans l'âme de la pièce. Ce tube de papier est huilé ou graissé, de manière à préserver la mèche de toute humidité; il doit y avoir assez de longueur pour dépasser les projectiles. Les éclisses sont en bois, et, pour les enfoncer, on se sert d'un levier à manœuvre. — On apporte une grande attention à ne pas laisser introduire de sable dans la bouche à feu. — Si l'on met plusieurs projectiles, éclissés ou non, ils doivent être séparés par des sabots ou des rondelles en feutre ou en carton mouillé, afin qu'en aucun cas il ne puisse y avoir un choc direct entre eux.

« On ne doit pas oublier que lorsque la mèche à étoupilles est enfermée dans un tube, elle brûle presque instantanément: il faut donc en laisser un bout libre, d'une longueur suffisante pour donner à l'homme qui met le feu le temps de s'éloigner.

« L'emploi de l'acide sulfurique, pour détruire l'adhérence du clou

avec le grain de lumière, exige un temps fort long; il est plus simple de percer dans le grain une nouvelle lumière, ce qui peut se pratiquer sur la pièce sans la déplacer.

« Faire usage d'une pièce enclouée. — On peut se servir d'une pièce enclouée en mettant le feu par la bouche.

« Une mèche à étoupilles, allant de la bouche à la charge, communique très-bien le feu, même lorsqu'on a enfoncé plusieurs boulets par-dessus la charge.

« Lorsqu'on n'a pas à sa disposition une mèche à étoupilles d'une longueur suffisante, on perce la serge de la cartouche avec le dégorgeoir : on y introduit un bout de mèche à étoupilles sortant du côté du boulet, et, après avoir enfoncé la cartouche dans l'âme, on y jette deux ou trois poignées de poudre. Enfin on place à la bouche un autre bout de mèche à étoupilles, tombant sur la tranche de la bouche. On met ainsi le feu sans danger.

« On peut se dispenser de mettre une mèche à étoupilles dans la cartouche, en perçant le sachet de trois ou quatre trous. Dans ce cas, on peut tirer presque aussi vite que si la pièce n'était pas enclouée. »

On doit voir, par ce qui précède, qu'il n'est pas très-facile de bien enclouer les bouches à feu, et qu'alors même que cette opération a été bien faite, il y a encore moyen de tirer parti d'une artillerie qui l'a subie. Au début de l'ouvrage que nous venons de citer, on trouve le procédé à suivre pour enlever un grain de lumière hors de service, et pour le remplacer par un autre de même dimension ou de dimension différente. L'enclouage n'est donc pas une cause de destruction ni une détérioration irremédiable. Passons aux ballons.

Le ballon captif monté par l'aéronaute Godard a été d'un grand secours pour le succès de la dernière bataille de Solferino et du passage du Mincio. On appelle *ballon captif* un aérostat retenu par une ou plusieurs cordes attachées à des obstacles fixes, ou bien manœuvrées par des hommes.

Dans l'origine de l'invention, les ballons captifs paraissaient devoir rendre de grands services à l'art de la guerre et à la météorologie. Ainsi il paraissait qu'un aérostat, demeurant en communication avec le chef de l'armée, serait d'un grand secours pour effectuer une reconnaissance militaire, pour éclairer les mouvements de l'ennemi, pour étudier les ressources et les moyens de défense d'une ville assiégée, etc. Et chacun peut savoir que l'armée du Nord, en 1793, renfermait une compagnie d'aérostiers, dirigée par le colonel Coutelle. Cet officier raconte que, dans ses études préparatoires au château de Meudon, il avait pu, du haut de son aérostat captif, reconnaître le cours de la Seine jusqu'à Meulan, résultat bien suffisant pour donner

une idée des services que ce mode d'observation pourrait rendre s'il était convenablement organisé.

A quoi tient-il donc que ni l'art militaire, ni la météorologie, ni la prévoyance publique, par rapport aux biens de la terre, ne se soient pas encore approprié la mémorable Invention des frères Montgolfier?

C'est qu'il n'y a pas à employer les ballons captifs si on ne sait pas es *maintenir contre le vent.*

L'air est calme quelquefois ; mais c'est une circonstance rare et qui dure à peine quelques heures. L'état naturel de l'atmosphère, c'est d'être agitée par le vent. Eh bien ! la force du vent, même médiocre, suffira pour porter à terre tout ballon captif.

Si les armées de la République n'ont point adopté définitivement les aérostats, c'est à l'absence des moyens propres à maintenir les ballons contre le vent qu'il faut l'attribuer, car on objecterait en vain la complication des appareils nécessaires à la production du gaz. Le service d'un aérostat, dût-il nécessiter autant d'équipage que le service de deux pièces d'artillerie, ce qui est douteux, on ne comprend pas que cela pût faire une difficulté réelle. La vraie difficulté, c'est celle qu'a rencontrée Coutelle au siége de Mayence et qu'il a signalée dans sa notice déjà citée. S'étant fait élever pour reconnaître la place, il pouvait déjà discerner les mouvements des troupes dans l'intérieur de la ville assiégée. Mais tout d'un coup le vent fraîchit et porta trois fois de suite son aérostat jusqu'à terre, en le faisant tourner autour des points d'attache, de toute la longueur des cordes de retenue. A chaque fois que le ballon avait touché, il se relevait, par la réaction du choc, avec une vitesse extrême, et, de suite après, il était de nouveau rabattu. Naturellement, il fallut se faire descendre et abandonner la partie. Mais ce simple récit explique assez pourquoi l'expérience faite à la bataille de Fleurus n'a pas été renouvelée dans les campagnes suivantes.

« Le 3 juillet, l'Empereur a fait à Milan des essais du ballon photographe qui ont parfaitement répondu à ce qu'on en attendait. Un artiste photographe renommé est monté en ballon et a pris une vue à vol d'oiseau du terrain qui était au-dessous de lui. Le ballon était retenu captif et on ne lui permit de s'élever qu'à une hauteur déterminée. On en a fait l'essai à Solferino, et l'on s'est assuré qu'on peut, par son moyen, s'élever à 4,000 mètres. »

Dans l'article suivant, empreint d'une *humour* toute britannique, le journal anglais le *Times* n'hésite pas à donner au ballon captif une part importante de la bataille de Solferino :

« La bataille de Solferino montre sur une grande échelle le caractère des deux adversaires. On en connaît presque chaque phase et chaque détail. Elle est gravée en caractères indélébiles dans nos sou-

venirs. Aidés par l'expérience de nos correspondants placés dans les deux camps, nous avons pu suivre l'empereur d'Autriche au combat, et nous l'avons accompagné dans sa retraite, comme l'Empereur des Français dans sa marche en avant. Deux fois nous avons étudié, du haut de l'*Espion d'Italie*, le champ de bataille, tour à tour avec des lunettes françaises et autrichiennes.

« Aujourd'hui, la bataille de Solferino prend déjà le caractère qu'elle conservera dans l'histoire.

« Ce fut une lutte sanglante et gigantesque où près de 400,000 hommes ont chaudement combattu depuis l'aube jusqu'au soir d'un long jour d'été. Ce fut une bataille dans laquelle les Autrichiens ont été défaits, mais non rompus, par un ennemi inférieur en nombre, mais supérieur en intelligence.

« Eh bien! tandis que l'Europe est encore tout émue par le récit de ce carnage, il sera bon pour nous de tirer la morale de cette catastrophe. Pourquoi les Autrichiens ont-ils été battus? Pourquoi ont-ils été partout battus dans cette guerre? Ils ne sont certes pas moins braves que les Français. Dans cette affaire même, les Autrichiens ont mis hors de combat 12,000 Français; ils n'en ont perdu que 9,000. Voilà ce que disent les rapports officiels de chaque côté; or, ces chiffres prouveraient au besoin qu'il n'y a pas eu de fuite. Les Autrichiens ne sont pas non plus inférieurs comme tireurs. Leurs chasseurs ont mis hors de combat 720 officiers français, sur lesquels 120 ont été tués, tandis que les Français ont seulement touché 230 officiers autrichiens.

« D'un autre côté, les soldats de François-Joseph ne sont pas inférieurs en discipline. Leur force d'inertie est magnifique; toujours ils opèrent leur retraite avec solidité et en faisant face à l'ennemi. Pourquoi donc ceux qui perdent avec tant de vaillance les batailles ne peuvent-ils pas en gagner? Parce que, malheureusement pour eux, la science, c'est aujourd'hui la puissance, et que leur science est celle du passé. Ce sont des gens fort respectables, sans doute, mais à l'état stationnaire. Ils sont gouvernés et dirigés par de vieilles règles, de vieilles gens, une vieille routine. Ils ont devant eux un ennemi qui ne donnerait pas un centime pour l'ancienne méthode, et qui ne se sent pas au-dessus des moyens les plus irréguliers de gagner une victoire.

« L'Empereur d'Autriche se résout à faire une magnifique manœuvre stratégique à la Louis XIV. Il essaie une vieille surprise, traverse le Mincio avec toutes ses forces et le repasse de nouveau avec ses 200,000 hommes, dans l'intention de surprendre son ennemi à neuf heures du matin.

« L'Empereur des Français, qui représente la jeune école, l'école

irrégulière, se refuse de la façon la plus inconvenante à se laisser surprendre. Il a recours à un bizarre expédient, que pas un seul vétéran de soixante-douze ans ne voudrait employer : il fait monter un homme dans un ballon, et, grâce à quelques aunes de soie et à quelques mètres cubes de gaz, il apprend la position précise de ces masses profondes, si savamment rangées pour venir le surprendre à neuf heures du matin. Homme de son temps, il ne fait fi d'aucun moyen, et il devient ainsi maître de la position. Il sait ce qui va se passer, où se trouvent ses adversaires, quel en est le nombre; et tandis que le pesant Autrichien, si content de lui-même, sourit à l'idée de cette fameuse surprise, fixée juste à neuf heures du matin, il attaque, lui, à l'aube du jour, choisit son temps et son point d'attaque, ce qui le rend maître du champ de bataille.

« Autre point de rapprochement. L'Autrichien organise de la façon la plus régulière, et sans oublier aucun précédent, un magnifique corps de tirailleurs, qui font subir d'affreuses pertes aux Français. Celui-ci oppose des avantages artificiels aux avantages naturels de l'Autrichien, non toutefois de manière à balancer sa supériorité dans l'usage de la carabine. Mais il y a un autre point sur lequel les deux nations étaient sur un pied d'égalité. Les montagnards autrichiens ne se servent pas de canon dans leurs jeux belliqueux des dimanches. Ici la France prit la tête, et l'Autriche continua de marcher au pas. On en connaît assez les résultats. La bataille de Solferino a été gagnée par la supériorité de l'artillerie française. Les boulets et les obus des canons rayés tombaient à des distances auxquelles les vieux canons ne pouvaient répondre. L'artillerie ennemie fut réduite au silence avant même d'arriver assez près pour se mettre en batterie.

« Sans doute les muscles et la chair de l'homme n'ont pas changé depuis mille ans; il en est autrement de la science. Le simple courage physique, la formation en bataillon carré, le déploiement en ligne, ne servent à rien, quand une machine, placée à trois kilomètres de distance, fauche vos lignes et moissonne vos carrés avant que vous puissiez aborder vos ennemis vis-à-vis. Tout ce que peut faire un digne militaire de la vieille école, c'est de mourir avec calme, avec dédain même, si cela lui convient, pour l'adversaire assez malappris pour chercher la victoire dans des moyens si plébéiens et si irréguliers.

« Nous suivons ces défaites des armées autrichiennes avec un intérêt bien plus sérieux que ne pourrait nous en inspirer l'amour d'une tactique quelconque. En vain essayerions-nous de nous le dissimuler, ces hommes sont précisément ce que nous sommes nous-mêmes. Cette solidité, cette bravoure, cette vieille routine, qui cèdent avec tant de mauvaise humeur à la science et à l'intelligence d'une armée

conduite et organisée par des hommes pleins d'ardeur et d'activité, c'est notre bravoure, c'est notre routine. Si nous sommes en avant de l'armée autrichienne, qui perd une ville l'une après l'autre, qui a le secret de subir des défaites d'une façon fort irréprochable, nous le devons à la Chambre des communes, au peuple, non à notre système des *Horse Guards*, ce bon vieux système si suranné, si vénérable, si choyé.

« .... Quod res omnes timide gelideque ministrat,
« Dilatur, spe longus, iners avidusque futuri,
« Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

« Comme les représentants de ce bon vieux système auraient tourné en ridicule l'idée de faire une reconnaissance en ballon ! Quel était leur dédain, il y a peu de temps encore, pour la carabine Minié ! Que de peine il a fallu pour les amener à réformer la vieille pièce de canon ! Comme ils allaient disant d'un air capable et méprisant que c'était bon pour satisfaire les niais ; que des armes semblables à celles qui ont franchi les hauteurs de Solferino et qui ont labouré les réserves postées dans les vallées inférieures étaient des hochets dont s'amusaient les *pékins* et les amateurs, mais indignes d'un vétéran !

« Et pourtant, dès la première affaire, la victoire s'est declarée pour les meilleures espèces d'armes. La carabine Minié a conservé l'Inde à l'Angleterre ; les canons rayés ont gagné les batailles de Montebello et de Magenta ; enfin c'est à eux et à une reconnaissance faite en ballon que les Français doivent la victoire de Solferino et la présence de Napoléon III devant Vérone. »

Le corps du prince Napoléon avait rejoint la grande armée et augmenté sa force de 35,000 hommes. Dans ce corps servait comme simple soldat volontaire le célèbre littérateur Joseph Montanelli. Dans une réunion à Florence, il avait prononcé les remarquables paroles suivantes :

« Quelle douce chose, après dix ans d'exil, de retrouver sa patrie sur le champ de bataille ! Le désir de l'Italie me consumait. Et cependant je n'aurais pas cessé de me sentir dans l'exil si je n'avais fait que la revoir au milieu des splendeurs de la nature et de l'art. La patrie n'est pas ce ciel qui nous inonde de clarté ; ce n'est pas cette terre dont les couleurs nous sourient ; ce ne sont pas les temples, les tombeaux, les monuments des ancêtres... La patrie, c'est une ardente communion d'amour pour ces monuments, pour ces tombeaux, pour ces temples, pour cette terre, pour ce ciel ! Et aussi ai-je revu briller l'âme de l'Italie dans les yeux de cette jeunesse arrachée à ses foyers domestiques par son amour pour elle ; j'ai senti l'âme de l'Italie dans

les serrements de mains de mes compagnons d'armes de 48. Jamais l'Italie ne s'était révélée à moi plus puissante qu'elle ne l'a fait il y a quelques jours, devant un modeste autel érigé sur la prairie, sous l'azur resplendissant du ciel, parmi les étendards tricolores suspendus aux branchages des arbres, qu'agitait le souffle du zéphyr, tandis que nos milices, toutes en armes, le général leur demandant si elles juraient de défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang le drapeau de la patrie, répondaient d'un seul cri : « Nous le jurons ! » Et elles tiendront parole....

« Toscans, ma présence ici, au milieu des soldats de l'indépendance, vous dit assez avec quel sentiment, tout prêt à la preuve suprême, je me réunis au mouvement libérateur qui nous arrive d'en haut, et cependant, puisque l'Italie a plus besoin que jamais de témoignages de la concorde dans ce mouvement de l'édification de sa nationalité, il m'est doux d'avoir à déclarer, dans un jour aussi sacré, que, disposé, comme je l'ai toujours été, à me jeter dans toute voie propre à assurer la première condition de toute existence libre, l'indépendance nationale, la présente manière de nous délivrer de la tyrannie autrichienne par la fraternelle union de nos armes avec les armes de la France, me paraît la seule qu'il y ait à invoquer, l'expérience de 48 ne nous ayant que trop éclairés sur l'impuissance de tout parti, soit populaire, soit monarchique, qui se fierait, contre une masse ennemie si disproportionnée, à la seule ressource des forces nationales. C'est de grand cœur que j'ai applaudi au Piémont, depuis qu'ayant répudié l'hégémonie anti-française, il s'est associé par ses armes et ses conseils à l'entreprise d'Orient avec un pressentiment lointain de l'entreprise actuelle. Nous ne sommes pas au moment où il sera opportun de discuter les bases définitives de la nation ; et, quant à l'organisation transitoire pendant la guerre, j'estime que la plus excellente de toutes est celle qui peut servir à rassembler et à concentrer le plus de forces possible. »

Après avoir reçu le renfort du 5ᵉ corps, l'Empereur, dont le quartier général était à Valeggio, sur la rive gauche du Mincio, à 12 kilomètres de Vérone, fit lever le camp pour se diriger sur cette dernière ville. Il pouvait le faire sans péril, car toutes les mesures avaient été prises dans cette prévision. On avait pourvu au gouvernement de la Lombardie, ainsi que l'explique la circulaire suivante du comte de Cavour aux gouverneurs et aux commissaires extraordinaires de cette contrée :

« Le gouvernement de Sa Majesté, en créant pour ses nouvelles relations avec les provinces italiennes annexées ou protégées une direction générale près le ministère des affaires extérieures, a entendu

faire une chose purement temporaire, comme il a été dit dans le même décret de S. A. R. le lieutenant général du royaume.

« Le gouvernement royal se trouve en présence d'États italiens qui ont eu jusq'ici des lois et des administrations séparées. Entre ceux-ci, quelques-uns sont simplement protégés, d'autres sont de fait annexés aux États du roi.

« La formation d'une direction spéciale a pour but, en tout ce qui concerne les pays protégés, de faciliter l'expédition de la masse des affaires qui a été de beaucoup augmentée à la suite des changements de relations entre ces mêmes pays et le gouvernement du roi, et pour tout ce qui regarde les États annexés, elle tend à préparer le passage de la situation actuelle à celle de véritable et totale union; car l'union de toutes les branches de la chose publique ne pouvant pas se faire immédiatement, et beaucoup devant être traitées suivant des lois et avec des formes différentes de celles qui sont en vigueur dans les États de Sa Majesté, le renvoi de ces affaires à chacun des ministères spéciaux pouvait facilement produire un nuisible retard et des divergences dans les décisions.

« L'expédition des affaires relatives aux provinces annexées sera donc réglée comme suit :

« Les gouverneurs locaux seront investis de pouvoirs exceptionnels: ainsi, la majeure partie des affaires sera traitée et résolue sur les lieux.

« Quant à ces affaires sur lesquelles les gouverneurs jugeront devoir consulter le gouvernement, les rapports y relatifs devront être envoyés à la direction générale près le ministère des affaires extérieures. Quand il s'agira de choses importantes qui appartiendront à la compétence de quelque division spéciale, les mesures seront d'abord concertées avec cette division même.

« A mesure qu'une branche d'administration publique des provinces annexées sera soumise aux règles communes des anciens États de Sa Majesté, la direction consignera les documents respectifs au bureau spécial dont elles dépendent.

« Tout ce qui appartient aux affaires militaires, soit dans les États annexés, soit dans les États protégés, devant être centralisé dès à présent, revient immédiatement au ministère de la guerre.

« Le président du conseil, ministre des affaires étrangères,

« Comte CAVOUR. »

Afin d'observer Mantoue, un corps français occupait Goïto, petit village de la rive droite du Mincio, où passe la grande route de Mantoue à Brescia.

Un autre corps de l'armée française avait occupé Brescia pour sur-

veiller les débouchés du Tyrol. Afin de faire comprendre combien cette surveillance était essentielle, nous emprunterons à un travail très-intéressant de M. de Lalaubie quelques considérations sur le Tyrol et la Valteline.

Si l'on examine la position géographique du Tyrol et de la Valteline dans ses rapports avec la guerre actuelle, on se convaincra bientôt de son importance.

Le Tyrol domine tous les États voisins et n'est dominé par aucun. Il n'est possible de descendre dans le Tyrol que par une seule vallée, l'Engaddine, et cette vallée appartient à la Suisse, pays neutre ; ses défilés sont, en outre, presque infranchissables, surtout au pas de Finstermünz. Le Tyrol allemand communique avec l'Autriche par deux vallées parallèles à la haute Italie, la vallée de l'Inn et la vallée de la Drave, toutes deux protégées par de très-hautes montagnes qui leur servent de rempart; il ouvre sur la Vénétie par la vallée de l'Adige, qui descend perpendiculairement sur Vérone. Par l'Ortler, il commande la Valteline, et par la Valteline il menace Milan et la Lombardie, qui peuvent à tout instant être pris à revers. Ce n'est pas tout : le Vorarlberg, quoique administrativement séparé du Tyrol, n'en est qu'une annexe; or, par le Vorarlberg ou la vallée de l'Ill, l'Autriche aboutit au Rhin et au lac de Constance, d'où elle peut s'ouvrir une route facile et très-courte vers l'est de la France, par le duché de Bade.

L'Autriche a parfaitement compris tous les avantages que lui procuraient, au point de vue militaire comme au point de vue commercial, ses possessions tyroliennes. Aussi les diverses vallées dont il vient d'être parlé sont toutes sillonnées par de grandes et belles voies. La route directe de Vienne à Milan remonte le cours de l'Inn jusqu'à Finstermünz ; elle touche ensuite à Nauders et Glürus, et, par le Wormser-Joch , elle débouche dans la vallée de l'Adda, qu'elle descend jusqu'au lac de Côme et à Lecco. Cette route, dite du Stelvio, est le chef-d'œuvre des ingénieurs autrichiens. Deux autres voies principales s'en détachent pour pénétrer dans la vallée de l'Adige : l'une part d'Inspruck, capitale du Tyrol, et, par le col du Brenner, elle entre dans les gorges de l'Eisach, affluent de l'Adige ; elle atteint ce fleuve au-dessous de Botzen et suit son cours par Trente et Roveredo jusqu'à Vérone. La seconde voie se sépare de celle de la Valteline près des sources de l'Adige et, par la rive gauche de ce fleuve, elle arrive à Botzen, où elle se confond avec la première.

L'Autriche a une communication plus directe encore avec la vallée de l'Adige par la Styrie, la vallée de la Drave et Lienz, le Pusterthal, Brunecken et Brixen, où elle retrouve la route d'Inspruck à Vérone. Au nord de l'Inn, les lignes de l'Adige sont mises en relation

avec la Bavière et les Etats méridionaux par trois routes : celles de l'Achenthal et du défilé de Scharnitz, qui aboutissent directement à Munich ; celle de Lech, qui se rend à Augsbourg. Des troupes allemandes peuvent ainsi être amenées en très-peu de temps sous le canon de Vérone.

La grande route de l'Adige se subdivise à son tour en quatre autres : l'une part de Trente et, par le val Sugana et la Brenta, arrive à Bassano, Citadella, Padoue, Venise. Les trois autres se ramifient à Roveredo, pour aller, l'une à Vicence, l'autre à Vérone, la troisième par l'extrémité supérieure du lac de Guarda, le lac d'Idro et la Chiese à Brescia. Ainsi, du centre du Tyrol, les armées autrichiennes peuvent rayonner facilement vers toutes les places de la Lombardie et de la Vénétie, et se porter sur les flancs ou sur les derrières de leurs ennemis, devenus maîtres d'une partie de ces riches contrées. Aussi les défilés du Tyrol ont-ils joué un rôle considérable dans nos guerres avec l'Autriche.

Pour ne parler que des campagnes de 1797 et 1798, lorsque Bonaparte, maître de Milan, eut atteint le Mincio à la poursuite de Beaulieu, ce général opéra sa retraite par Dolcé, Ala et Roveredo, et se mit à l'abri derrière les monts tyroliens.

C'est par l'Adige que les Autrichiens refluèrent sur l'Italie lorsque Wurmser eut remplacé Beaulieu ; on sait que les troupes autrichiennes marchèrent alors divisées en quatre colonnes : Quasdanovich, avec l'aile droite, se dirigeant sur Brescia par le lac de Guarda ; Mélas, avec le second corps, s'avançant vers le Montebaldo, entre le lac et l'Adige ; Davidovich, suivant la rive droite de l'Adige, tandis que la quatrième colonne, sous les ordres du général Mezzaro, débouchait par Vicence et Lignono. Ce plan d'opérations a été l'objet de justes critiques, à cause de la difficulté que les divers corps avaient éprouvée à communiquer entre eux. Néanmoins, on convient généralement (1) que l'idée de manœuvrer sur Brescia par la vallée de la Chiese n'était pas mal conçue et aurait eu des chances de succès contre nous, si Wurmser eût employé 40,000 hommes au lieu de 20,000 à ce mouvement, et se fût borné à des démonstrations sur le Montebaldo et Vérone.

Quand les armées françaises, d'abord repliées sur Montechiaro, eurent gagné la bataille de Lonato et de Castiglione, et dispersé en huit jours leur ennemi, celui-ci, dissipé et divisé en deux corps, fut refoulé sur deux routes différentes. L'un remonta la vallée de l'Adige jusqu'à Roveredo, après avoir essayé de garder la Corona dont il fut chassé par Masséna ; l'autre occupa Vicence et Bassano. Les Français

(1) *Cours d'Histoire militaire* de Roquincourt.

reprirent alors leurs positions du Montebaldo entre le lac de Guarda et l'Adige. Quelques jours plus tard, Bonaparte, ayant poussé l'ennemi jusqu'au-delà de Lavis, et l'ayant par suite entièrement isolé du 2ᵉ corps, se porta de Trieste dans le val Sugana, descendit la Brenta, vint surprendre Wurmser à Bassano, le rejeta sur Citadella, et le força à se réfugier dans Mantoue.

Cependant une nouvelle armée autrichienne, commandée par Alvinzy, sortit de terre comme par enchantement :

« L'organisation de l'armée autrichienne, dit à ce sujet le maréchal Marmont (1857), son système de recrutement et d'administration, donnent constamment des résultats de cette nature. Une armée est détruite, elle est aussitôt remplacée ; les plus grandes pertes ne se font pas sentir trois mois. On dirait que les Autrichiens ont moins en vue de gagner des batailles que d'être toujours prêts à en livrer. Ce système leur a réussi, car les plus grands succès s'épuisent, et si une armée victorieuse ne reçoit pas constamment des renforts pour réparer ses pertes, elle finit par succomber devant une armée battue, qui, plusieurs fois renouvelée, est devenue toujours moins bonne, mais enfin existe et semble toujours menacer. »

Les troupes d'Alvinzy étaient disposées de la manière suivante :

Dans le Tyrol, 19,000 hommes sous les ordres de Davidovich, appuyé par 3,500 hommes cantonnés dans le Vorarlberg, et chargé de s'emparer de Trente ; dans le Frioul, Quardanovich, qui devait marcher sur Vérone ; dans Mantoue, les débris de l'armée de Wurmser, dont on attendait un puissant concours.

Le plan militaire des Autrichiens fut déjoué par la bataille d'Arcole, qui rejeta Alvinzy sur Vicence. Mais vingt jours après, l'armée autrichienne recevait de nouveaux renforts et, du fond du Tyrol, dirigeait ses opérations sur le haut Adige. Le plateau de Rivoli, qui commande le fleuve, devint le principal point d'attaque ; les Autrichiens avaient aussi manœuvré de manière à nous tourner par le bord oriental du lac de Guarda, et ils étaient parvenus à nous envelopper ; mais notre succès ayant été complet sur le front de bataille, nous pûmes repousser l'aile ennemie destinée à ce mouvement tournant, et mettre en déroute la quatrième armée de l'Autriche. Joubert la poursuivit jusqu'à Brixen, en reprenant successivement Roveredo, Trente et Botzen. Quelques jours après la victoire de Rivoli, celle de la Favorite nous donnait Mantoue.

L'Autriche ne se découragea pas encore ; elle mit le prince Charles à la tête de ses dernières troupes cantonnées dans le Frioul ; mais heureusement pour nous, s'il faut en croire les officiers généraux qui ont étudié les campagnes d'Italie, elle négligea le Tyrol, par lequel

elle pouvait entreprendre une diversion dangereuse, tandis que nous nous portions sur le Tagliamento et franchissions le col de Tarvis. Le prince Charles battit en retraite, rentra dans les provinces héréditaires, et l'Autriche signa les préliminaires de la paix de Leoben, qui furent suivis du traité de Campo-Formio.

Ainsi, dans les campagnes de 1797 et 1798, le bas Adige a été généralement le point objectif des armées autrichiennes ; c'est du Tyrol qu'elle a, par trois fois, marché contre nous ; c'est le Tyrol qui a servi de refuge à la plupart de ses armées après la défaite.

La Valteline a moins souvent figuré dans nos guerres avec l'Autriche ; la raison en est facile à savoir. La Valteline appartenait aux Grisons avant 1796, et jusqu'à ces derniers temps elle n'a été accessible que par les Grisons. Cependant, dès le commencement du dix-septième siècle, la maison d'Autriche avait songé à relier le Milanais à ses Etats allemands, par la vallée de l'Adda. Les intrigues du duc de Feria, gouverneur de la Lombardie, avaient même obtenu de la ligue suisse, en 1622, un traité par lequel elle cédait à l'Espagne la Valteline, le passage par le canton des Grisons, ainsi que le droit de tenir garnison dans Coire et Mayenfeld. Mais l'œil perçant de Richelieu entrevit bientôt les dangers contenus dans cette concession. Sans hésiter, ce grand ministre fit déclarer à l'Espagne que le roi ne pouvait consentir ni à ce que la vallée de l'Adda fût plus longtemps occupée par les Espagnols, ni au maintien des clauses relatives au passage. Le marquis de Cœuvres fut envoyé à Bâle, près de la Diète helvétique, pour lui faire comprendre toutes les conséquences que pourrait entraîner la facilité des communications de l'Empire et de l'Espagne par le territoire helvétique. Il offrit à la Diète, en retour de la dénonciation du traité, le payement de l'arriéré des pensions dues par la France et la fourniture du sel à bon marché. Les Suisses acceptèrent à ce prix les propositions d'alliance de la France, et Richelieu fit aussitôt entrer le marquis de Cœuvres en Valteline.

L'Espagne protesta par son ambassadeur, et c'est à ce sujet qu'elle appela Richelieu « *un cardinal d'enfer*. » Richelieu répondit « qu'il était prêtre, cardinal et bon catholique, mais qu'en qualité de ministre du roi de France, il n'était pas tenu de favoriser les tendances de l'Espagne à la domination universelle. » Le pape s'entremit en faveur de l'Espagne, mais Richelieu tint ferme. Les négociations aboutirent au traité de Monçon, signé en 1626, et par lequel il était stipulé : Que les Grisons rentreraient en possession de la Valteline, dont les affaires seraient remises au même état qu'avant la guerre ; que les forts seraient immédiatement démolis, sans pouvoir être rétablis.

Par cette politique, la France isola de nouveau l'Autriche de l'Espagne, et son alliance avec la Suisse et la Savoie lui ménagea une is-

sue au cœur de l'Empire par la vallée de l'Adda, la haute vallée de l'Inn et celle du Rhin supérieur. Les mêmes vues amenèrent en 1807 la réunion de la Valteline au royaume d'Italie, dont elle forma un département.

En 1814, la vallée de l'Adda fut donnée à l'Autriche, et annexée au royaume Lombard-Vénitien. Depuis cette époque, deux grands ouvrages ont singulièrement ajouté au système défensif de l'Autriche sur l'Adige et sur l'Adda.

C'est, d'une part, la création de la route de Stelvio qui établit une communication directe entre le Tyrol et la Valteline par le redoutable massif de l'Ortler, et rend sans effet pour le transit des armées autrichiennes, l'opposition ou la neutralité de la Suisse. C'est, d'autre part, la conversion de Vérone en un vaste camp retranché qui sert de tête de pont aux défilés de l'Adige, et protége les mouvements qui peuvent s'y opérer, tout en appuyant sur eux sa défense.

L'armée sarde avait investi complétement Peschiera.

L'expédition navale destinée à opérer dans l'Adriatique était réunie à Antivari, sur la côte turque, à trois journées de Venise et près de Spalatro (1).

(1) Extrait d'une correspondance datée de Valeggio, le 4 juillet :

« La petite baie d'Antivari, située à quelques kilomètres au sud-est de Cattaro, habituellement si calme, a pris depuis quelques jours une physionomie nouvelle, et ses deux bras qui s'avancent dans la mer semblent trop petits pour contenir tous les bâtiments qui y sont mouillés. C'est un pêle-mêle de bâtiments de guerre, de frégates à vapeur, d'avisos, de chaloupes canonnières, de bombardes et de bâtiments de transport qui laissent flotter à la brise leurs drapeaux et bandelettes aux trois couleurs de France. On dit que les deux escadres parties de Toulon du 15 au 20 juin pour opérer dans la mer Adriatique sont au complet. La première, composée du *Mogador*, portant pavillon contre-amiral, des frégates à vapeur *le Gomer*, *le Cacique*, *le Vauban*, et des batteries flottantes la *Dévastation*, *la Foudre* et *la Lave*, se trouve sous le commandement du contre-amiral Bouët-Villaumez. La seconde, composée des vaisseaux de ligne *la Bretagne*, *l'Arcole*, *la Redoutable* et *l'Avalanche*, et d'un grand nombre de bâtiments légers, est commandée par l'amiral Romain-Desfossés.

« La petite baie d'Antivari est exposée aux vents du nord-ouest et nullement favorable au mouillage d'une flotte aussi considérable; mais dans la saison actuelle, les bâtiments n'ont rien à craindre.

« La petite baie d'Antivari, éloignée de la côte de trois ou quatre kilomètres seulement, est complétement dissimulée aux regards de la flotte, et il faut plus d'une heure pour s'y rendre, à cause des nombreux détours qu'on est obligé de faire. Prise de mer, la vue de la baie, entourée de très-hautes montagnes dépouillées de toute végétation, ne manque pas de pittoresque ; mais ces immenses rochers arides ont un aspect sauvage qui contraste avec les vallées et les bords de la mer, couverts d'une belle et luxuriante végétation. Çà et là, sur les coteaux,

La ville de Spalatro est le chef-lieu du cercle de ce nom, l'une des quatre grandes divisions administratives du royaume de Dalmatie. La population de ce cercle, borné par une langue de terre étroite qui fait partie de l'empire turc, est de 140,000 habitants. Spalatro occupe une portion de l'ancienne Salone, capitale du pays des Autariates, qui fut célèbre sous les empereurs romains. Dioclétien naquit à Dioclea, petit hameau situé près de Salone et dont on voit encore les ruines. La cathédrale est un ancien temple de Diane, et le baptistère est l'ancien temple d'Esculape. Ces constructions donnent à la ville un caractère monumental tout particulier. Elle possède un archevêché célèbre, fondé en 650 par le pape Martin Ier, et dont le titulaire est de droit primat de Dalmatie et de Croatie. Cette ville fait un cabotage très-actif et un grand commerce intérieur avec la Dalmatie et la Bosnie, et, de plus, elle se livre à la pêche d'une manière très-suivie.

Le port de Spalatro a la forme d'une anse circulaire. Son ouverture, située au sud, a 900 mètres de largeur, et sa longueur est d'environ 780 mètres. Une bande de roches plates s'étend le long de la terre, quelques-unes sont sous l'eau et doivent être relevées avec soin; le fond y est généralement de vase dure; il y a entre 13 et 23 mètres d'eau à l'entrée, mais le fond va en diminuant. Le port et la ville de Spalatro sont situés à deux milles dans l'est de la pointe Saint-Georges et dans ce petit espace, la côte est à pic et baignée par une mer profonde. Le bora, vent spécial de l'Adriatique, souffle d'une manière

apparaissent quelques maisons, mais si rares qu'on est étonné de les y rencontrer.

« Chaque bâtiment, depuis son arrivée, est occupé à faire ses provisions de charbon et à réparer les quelques petites avaries qui malheureusement arrivent toujours quand les machines fonctionnent pendant une dizaine de jours. Ici, c'est une clavette qui prend du jeu et qu'il faut refaire; là, c'est un tiroir qu'il faut garnir; tantôt une chose, tantôt une autre; il y a toujours à faire, mais en résumé la besogne est de courte durée.

« J'ai visité plusieurs bâtiments de notre belle flotte, causé avec un grand nombre de nos compatriotes et amis; partout j'ai trouvé le plus grand enthousiasme. Tous nos braves officiers de marine ont hâte de partager les fatigues et les dangers de notre brillante armée de terre; toute l'escadre désire ardemment de se montrer, et vous pouvez être assuré que, s'ils trouvent l'occasion d'agir, chacun fera son devoir et le fera bien.

« La marine autrichienne, qui, du reste, n'existe presque plus que de nom, est renfermée dans ses ports. Pour échapper, il est vrai, elle n'a pas autre chose à faire; mais on ne peut l'y chercher. Trieste, Pola et Cattaro sont en dehors des attaques, et les quelques bâtiments que l'Autriche possède se garderont bien d'en sortir. »

PESCHIERA.

violente à Spalatro, et exige qu'on prenne de grands ménagements pour y entrer.

Parmi les autres points du même cercle qui méritent d'être cités, se trouve Salona, située à une courte distance de Spalatro, qui n'est aujourd'hui qu'un pauvre village bâti sur les ruines de l'ancienne ville de Dioclétien et près duquel vient se jeter la petite rivière de ce nom, l'ancien Hyader, qui prend sa source au pied des monts Clissa et que les petites barques peuvent seules remonter; Almissa, à l'embouchure de la Cettina et au pied d'un rocher escarpé; Mascara, qui possède un bon petit port; Terre de Norin, au confluent du Norin et de Narenta; Melkowich, établissement de quarantaine, bien situé et bien entretenu, et enfin les îles de Bua, de Solta, de Brazza et Lessina. Ces îles et ces ports ont de bons mouillages protégés par de nombreux ouvrages dont les défenses, dans ces derniers temps, ont été augmentées et améliorées.

De leur côté les Autrichiens se concentraient à Vérone. Après avoir été nommé gouverneur de cette ville, le général Urban avait publié la proclamation suivante:

« L'état de siége de la place forte de Vérone et les proclamations qui en sont résultées ne sont pas observés avec la ponctualité que leur importance requiert. Je déclare à tous les habitants de la place forte dont l'empereur François-Joseph m'a confié la garde, que j'exige de chacun la plus stricte exécution des lois de l'état de siége. Je n'aurai d'égards pour personne; je ne punis que l'acte ou l'intention. Afin que les habitants puissent savoir à qui ils ont affaire, je déclare que chacun peut avoir confiance en moi, honnête et loyal Autrichien, et que je ne me fie à aucun de vous.»

Ce fut ensuite le maréchal de Hess qui prit le commandement impérial, et toutes les mesures furent prises pour soutenir le siége que l'armée française allait commencer.

Il n'est pas inutile d'expliquer ici en quoi consiste un siége proprement dit. Les opérations avant l'assaut peuvent se diviser en quatre phases principales: 1° l'investissement; 2° l'ouverture de la tranchée; 3° la construction des parallèles et des batteries, et l'ouverture du feu; 4° le couronnement du chemin couvert, l'établissement des batteries de brêche et contre-batteries.

L'*investissement* consiste à entourer la place de tous côtés, afin que, pendant le siége, elle ne puisse recevoir aucun renfort en hommes, en munitions et en vivres. D'après les règles générales, on compte que l'armée assiégeante doit être cinq ou six fois plus forte que l'armée assiégée.

Lorsqu'à la suite d'une opération de guerre quelconque, on a résolu le siége d'une place forte, on commence par la *resserrer*, c'est-à-dire qu'on s'en approche en rétrécissant le terrain dans le milieu duquel peuvent se mouvoir les défenseurs, où l'ennemi tient encore la campagne, absolument comme les chasseurs resserrent le repaire d'une bête fauve. On rassemble ensuite le matériel de siége : les *fascines*, fagots de bois destinés à soutenir les terres jetées en avant des tranchées ; les *gabions*, paniers remplis de terre qu'on place debout pour former les batteries, garantir les travailleurs, dessiner les embrasures ; les *sacs à terre*, employés pour amortir les coups de la place, et dont on fait usage surtout sur les terrains rocailleux, quand la nature du sol empêche de faire des tranchées. On forme après cela les *parcs* ou emplacements à l'abri du feu de l'ennemi, et dans lesquels on réunit les bouches à feu de gros calibre, les boulets, bombes, obus, poudres, grenades, artifices. Une fois ces préliminaires terminés, lorsqu'on connaît parfaitement les abords de la place, lorsqu'on a un bon plan des ouvrages, qu'on n'ignore ni les côtés forts, ni les côtés faibles, on combine le *plan d'attaque*. Mais quand sur toutes ces choses on n'a que d'imparfaites notions, il faut procéder plus lentement et envoyer des *reconnaissances* pour protéger les officiers du génie, de l'artillerie et d'état-major chargés de s'approcher assez près pour dessiner, apprécier, en un mot, *reconnaître* les ouvrages avancés et le corps de place.

Nous avons supposé que rien n'entravait les travaux des assiégeants, mais il en est autrement. Une garnison nombreuse fait de fréquentes sorties de jour et de nuit, qu'il faut sans cesse combattre et ramener dans la ville. Au point où nous arrivons, les troupes de siége *investissent* la place, c'est-à-dire qu'elles rejettent les défenseurs par la force, s'il est nécessaire, dans l'intérieur des fortifications du corps de place ou des ouvrages avancés. L'investissement est plus ou moins complet. Lorsqu'on peut le compléter entièrement, les assiégés ne peuvent faire entrer dans leurs murs ni renforts ni munitions de guerre et de bouche.

L'ouverture de la tranchée se fait ordinairement de 300 à 600 mètres de la place ; la tranchée consiste dans un fossé creusé en terre et dont le déblai est rejeté du côté de la place. De cette façon, on forme un parapet qui met les soldats à l'abri du feu de l'ennemi. — A Sébastopol, les Russes employant les gros canons de leur marine, qui portent à des distances énormes, on ne put ouvrir la tranchée qu'à 900 mètres. Au lieu de trouver un sol facile à creuser, les soldats alliés rencontrèrent presque partout le roc, ce qui força de recourir aux pétards pour le faire sauter morceau par morceau, et d'employer presque partout des sacs à terre, qui, amoncelés les uns sur les

autres, forment des parapets. On conçoit combien alors l'œuvre est longue, pénible et périlleuse.

La *construction des parallèles* s'effectue de la manière suivante : On chemine en creusant vers les parties les plus saillantes de la défense, parce que ce sont les plus faibles, et les tranchées, en enveloppant de front les fortifications qu'on attaque, prennent la forme de plusieurs lignes semi-circulaires reliées entre elles par des zigzags. Ces lignes semi-circulaires sont ce qu'on appelle des parallèles. Les *batteries* sont élevées en avant de ces lignes qui, embrassant le front d'attaque en forme de demi-cercle, donnent aux feux une direction convergente. L'assiégé n'a pas cet avantage; cela se comprend aisément, car une ville assiégée peut être considérée comme formant le centre d'un cercle dont l'assiégeant occupe la circonférence.

La première parallèle achevée, on s'avance en zigzag vers la place ou les ouvrages avancés que l'on doit attaquer d'abord, en ayant soin de se défiler; c'est ce qu'on appelle *cheminer*. Ce cheminement se fait en garantissant les soldats du génie qui en sont chargés par un énorme gabion qu'ils poussent devant eux pour éviter les projectiles. C'est une opération très-dangereuse. De la première, on passe ainsi à la seconde parallèle; puis, lorsqu'on juge être assez près de la place pour pouvoir agir efficacement par le tir, on établit des batteries dans la situation la plus favorable : c'est l'affaire de l'artillerie. Quelquefois on construit des batteries dès la première parallèle, surtout des batteries armées de mortiers qui lancent des bombes sur les ouvrages et sur la place. C'est habituellement pendant cette première période des opérations du siége que les défenseurs essayent de sortir pour ruiner les ouvrages, combler les tranchées, s'emparer des batteries, détruire le matériel et les travaux.

Les batteries établies, le feu commence. Les ouvrages avancés ruinés et rendus inhabitables pour l'ennemi ou enlevés de vive force, on chemine sur le chemin couvert en s'approchant de plus en plus de la place. Quelquefois les défenseurs essaient des travaux souterrains, ayant pour but de déboucher, sans être aperçus des assiégeants, au milieu de leurs travaux, mais il est rare que ces attaques réussissent Quelquefois aussi les assiégés contre-minent dans la direction où ils entendent le bruit des travaux, et il s'engage sous terre de terribles combats. Une fois parvenu sur le *glacis* ou chemin couvert, l'assiégeant s'y établit fortement; c'est ce qu'on appelle *couronner* le chemin couvert; puis il y construit ses batteries de brèche, les arme, et, tout étant disposé, le feu de la place étant éteint, soit parce que les bouches à feu en batterie sur les remparts ont été démontées, soit parce que les artilleurs ont été tués, il procède à la *brèche*. En quelques heures, surtout quand on possède, comme à Sébastopol, des

moyens aussi prodigieux, des pièces d'un calibre aussi fort, on pratique, par l'éboulement des murs et des terres, une brèche assez large pour donner passage de front à une ou deux compagnies. La brèche, reconnue par les officiers du génie, étant déclarée praticable, on somme la place de se rendre, et, si les défenseurs refusent, on dispose tout pour l'*assaut*.

Des troupes sont désignées pour cette rude opération. Les soldats s'empressent de se faire inscrire pour y prendre part, car ce grand péril est un grand honneur. D'autres troupes sont désignées pour les soutenir dans les boyaux de tranchée ; toute l'armée attaquante prend les armes. A un signal donné, les premières colonnes s'élancent au pas de course, opèrent la descente du fossé, gravissent la brèche et cherchent à se loger sur les remparts même du corps de la place, soutenues ou remplacées par d'autres colonnes. Souvent on a encore à combattre l'ennemi qui a élevé dans l'intéreur de la ville des fortifications nouvelles et s'est retranché jusque dans les maisons.

Généralement, au moment de l'assaut, presque tous les canons de l'ennemi ont été démontés, les affûts cassés, les munitions épuisées. Néanmoins, comme il reste parfois encore quelques canons dans les flancs des bastions du front d'attaque, on établit dans le couronnement du chemin couvert, ou sur la contrescarpe du fossé, une contre-batterie qui a pour but d'éteindre les derniers feux de l'ennemi. Ainsi donc, on peut dire, quand on tente l'assaut, que toute l'artillerie de la place a été détruite, et que la garnison, décimée par le feu de l'ennemi, épuisée par un travail excessif, affaiblie par la privation de nourriture, découragée par l'absence de toute nouvelle de l'intérieur, n'opposera plus une résistance sérieuse.

En supposant une attaque contre une place de premier ordre, et cette attaque dirigée contre deux demi-lunes et un bastion, le front de cette fortification n'embrasse qu'une étendue d'environ 3,000 mètres, et le développement des attaques en étendue est d'environ 8,000 mètres. Les lignes ont dû être divisées en lignes de circonvallation et de contravallation. On appelle *lignes de circonvallation* des retranchements faits par les assiégeants d'une place dans le but d'empêcher les armées ennemies qui tiennent la campagne de se jeter sur leurs travaux pour opérer une diversion en faveur des assiégés, et *lignes de contravallation* les ouvrages exécutés pour mettre les travaux du corps de place à l'abri des sorties de la garnison. Une grande partie des ouvrages sont fermés à la gorge, et l'on a eu soin de ménager des passages couverts par des traverses, par lesquels il est possible à des troupes formées en colonnes d'opérer un mouvement offensif sur un ennemi désorganisé à la suite d'une attaque infructueuse.

Tel est l'ensemble des opérations d'un siége régulier. Souvent un

siége dure fort longtemps. Dantzig et Saragosse, sous l'Empire, se sont défendus de cinq à six mois. Si l'on songe à tous les soins qu'exigent ces opérations complexes, les approvisionnements de bouche et de munitions, le service sanitaire et chirurgical, on comprendra quels soins multipliés occupent un général en chef et quelle forte tête il lui faut pour ne pas être au-dessous d'une telle tâche!

CHAPITRE XIV.

Rapport du prince Napoléon, commandant le 5ᵉ corps de l'armée de l'Italie. — Les soldats au repos. — Les beefteacks de cheval. — Un orphelin de Montebello. — Arrivée d'un parlementaire au camp français. — Suspension d'armes. — Les préliminaires de Leoben. — Définition et effets de l'armistice. — Texte de la convention de suspension d'armes. — Appréciation de la nouvelle de l'armistice en Angleterre et en Allemagne. — L'Autriche réclame l'appui de la Confédération germanique. — Séance de la Diète. — Accueil en France de l'armistice.

A son arrivée à Goïto, le prince Napoléon, commandant le 5ᵉ corps de l'armée d'Italie, adressa à l'Empereur le rapport suivant :

« Quartier général à Goïto, le 4 juillet 1859.

« Sire,

« Jusqu'à ce jour, la mission du 5ᵉ corps, dont Votre Majesté a daigné me confier le commandement, a été politique et militaire.

« Seule la division d'Autemarre, retenue à l'armée de Votre Majesté, a été assez heureuse pour qu'un de ses régiments, le 3ᵉ zouaves, engagé avec l'ennemi, se couvrît de gloire à Palestro. Un autre, le 93ᵉ, a eu aussi le bonheur de combattre à Montebello.

« Le 5ᵉ corps, en se réunissant en Toscane, avait pour mission politique :

« 1° De maintenir ce duché dans la ligne de conduite tracée par Votre Majesté, c'est-à-dire de ne pas laisser dégénérer l'expression du sentiment patriotique, et surtout d'organiser militairement toutes les ressources que l'on pouvait tirer de ce pays, ainsi que des duchés de Parme et de Modène;

« 2° De contraindre, par la présence du drapeau français sur les

frontières de la Romagne, le gouvernement autrichien à observer strictement la neutralité dans les États du pape;

« 3° De garantir les habitants contre un retour offensif de l'Autriche, et de leur permettre de faire éclater sans entrave l'expression de leur sympathie pour la cause de l'indépendance italienne et de leur reconnaissance pour les bienveillantes intentions du gouvernement de Votre Majesté.

« La mission militaire du 5° corps était :

« 1° D'empêcher un corps autrichien de faire une pointe sur la Toscane, et de priver l'ennemi des précieuses ressources de l'Italie centrale;

« 2° De menacer le flanc gauche de l'armée autrichienne en compromettant ses lignes de retraite et hâter son abandon des duchés de Parme et de Modène dès après la première victoire de l'armée alliée.

« Ces divers buts ont été atteints heureusement, et sans coup férir, par la présence seule à Livourne, à Florence, aux débouchés des Apennins, des troupes du 5e corps.

1° Au point de vue politique :

« La Toscane a joui de la plus grande tranquillité sans que sa liberté fût troublée. Sous la protection du drapeau français, l'armée toscane, désorganisée après le 27 avril, a pu se réorganiser assez vite pour qu'aujourd'hui elle donne au 5e corps un appoint de 8 à 10,000 soldats armés, équipés et prêts à se mesurer avec l'ennemi; pour qu'une division de volontaires, aux ordres du général Mezzacapo, s'organise également à Florence, sans que le pays soit privé du régiment des gendarmes toscans, fort de 2,000 hommes, et suffisant pour maintenir la tranquillité; en outre, la neutralité n'a pas été violée dans les États pontificaux.

« Enfin, l'enthousiasme qui s'est produit dans tous les lieux parcourus par le 5e corps, depuis le jour de son débarquement à Livourne jusqu'à celui de sa jonction avec l'armée de Votre Majesté; les ovations qu'il a reçues, lui et son chef, à Livourne, à Florence, à Lucques, à Massa, à Parme et dans toutes les localités petites ou grandes où il a dû s'arrêter, sont un témoignage authentique et qui ne saurait manquer de produire un effet moral considérable.

« 2° Au point de vue militaire :

« La présence du 5e corps en Toscane, ou plutôt d'une division d'infanterie, d'une brigade de cavalerie et de neuf batteries, a retenu les corps autrichiens qui, des bords du Mincio, semblaient prêts à se jeter sur les riches plaines qui avoisinent la rive droite du Pô; la présence de ce corps prêt à déboucher sur l'armée autrichienne a imprimé à cette armée une crainte assez vive pour qu'elle se soit hâtée, dès après la bataille de Magenta, d'abandonner Ancône, Bologne, et successive-

ment toutes les positions sur la rive droite du Pô, faisant détruire des ouvrages qui avaient coûté beaucoup de temps et d'argent.

« Tels sont, sire, les résultats qui ont été la conséquence de l'envoi par Votre Majesté du 5e corps en Toscane et dans les duchés. Il me reste à faire connaître en peu de mots à Votre Majesté les opérations, malheureusement jusqu'à ce jour toutes pacifiques, de la partie de ce corps réunie en Toscane.

« Le 12 mai dernier, la presque totalité de la 1re division du 5e corps division d'Autemarre) débarquait à Gênes.

« Je me trouvais moi-même dans cette ville avec une partie de mon état-major.

« Le 14, le 3e zouaves, de la division d'Autemarre, est envoyé à Robbio.

« Le 27, le 5e corps, moins la division d'Autemarre, reçoit de Votre Majesté l'ordre de se rendre à Livourne, où doivent être transportées directement de France les troupes de la 2e division (Ulhrich) arrivant de Paris. La brigade de cavalerie légère du général de Lapérouse reçoit également l'ordre de s'embarquer pour Livourne, tandis que la division d'Autemarre est détachée provisoirement du 5e corps au 1er corps à Voghera.

« Le 23 mai, je débarquai à Livourne, où ne tardaient pas à se concentrer la 2e division, la brigade d'artillerie, l'artillerie divisionnaire, l'artillerie de réserve et le parc arrivant de France.

« Le 31 mai, je transportais mon quartier général à Florence; la 1re brigade de la 2e division, la cavalerie, l'artillerie et tous les services administratifs se concentraient dans cette ville, tandis que la 2e brigade se portait de Lucques à Pistoja, occupant par des postes avancés tous les débouchés des Apennins et le nœud des routes. Le général toscan Ulloa portait, sur mon ordre, la brigade organisée de sa division également aux débouchés principaux de la Romagne.

« Le 12 juin, le but politique que Votre Majesté voulait d'abord et avant tout atteindre par la présence du 5e corps étant accompli, il me fut permis de commencer mon mouvement pour rallier la division d'Autemarre et me joindre à l'armée de Votre Majesté.

« Tandis que je dirigeais la division toscane sur Parme par le duché de Modène et par la route du col de l'Abetone, je fis marcher les troupes françaises qui se trouvaient de Lucques à San Marcello et à Florence, par Lucques, Massa, Pontremoli et Parme.

« Cette marche de seize jours, effectuée dans des conditions atmophériques souvent peu favorables, m'a permis de constater la vigueur et l'excellente discipline des troupes de Votre Majesté.

« La division Ulhrich (14e bataillon de chasseurs, 18e, 26e, 80e et 82e de ligne), les 6e et 8e de hussards de la brigade Lapérouse, l'escadron

des guides toscans que j'ai joint à notre cavalerie, les neuf batteries divisionnaires ou de la réserve, les deux batteries du parc du 5ᵉ corps, ont dû marcher sous une température très-élevée, et plusieurs fois ces troupes ont eu à supporter de violents orages qui ont grossi les torrents et présenté certaines difficultés.

« L'état sanitaire s'est maintenu dans les conditions les plus favorables, et je n'ai eu qu'à me louer de la discipline parfaite maintenue dans tous les corps par les chefs et par les officiers.

« Le contact avec les populations n'a donné lieu à aucune plainte.

« Le passage du Pô à Casal Maggiore, à 12 kilomètres de Mantoue, ainsi que la construction du pont de bateaux, ont été des opérations faites avec intelligence, activité et zèle.

« Les troupes que j'amène à Votre Majesté et qui opèrent aujourd'hui avec l'armée principale, à Goïto, seront dignes, je n'en doute pas, de celles qui, plus heureuses, ont déjà battu l'ennemi.

« *Le prince commandant le 5ᵉ corps de l'armée d'Italie,*

« NAPOLÉON (Jérôme). »

En attendant de nouvelles opérations, les soldats restaient dans le calme le plus complet, laissant à la victoire de Solferino le temps de produire son effet. Pendant ce temps les bataillons se grossissaient des contingents envoyés, vieux soldats rappelés par les circonstances sous les drapeaux pour y finir leur temps de service, et l'on vivait au camp sans préoccupation et sans fatigue, n'ayant à songer, du matin au soir, qu'au moyen de tirer le meilleur parti des vivres chaque jour distribués (1).

(1) La lettre suivante, datée de Valeggio, le 8 juillet, donne quelques détils sur la position des armées.

« Je ne vous ai pas écrit depuis quelque temps, parce que j'ai eu de la peine à suivre les mouvements du 5ᵉ corps, qui, depuis le passage du Pô, à Casal-Maggiore, a hâté sa marche pour entrer en ligne.

« Après avoir traversé, le plus rapidement possible, Casal-Maggiore, Piedana, Goïto, Pozzoto, il est venu prendre la gauche de l'armée en seconde ligne, à un petit village près de Valeggio, entre le quartier général de l'Empereur et Peschiera, pour se porter comme soutien soit vers la droite, soit vers la gauche, soit vers le centre.

« J'ai dû m'arrêter à Valeggio. A Goïto, où je n'ai pu rester, la division de cavalerie Desvaux a eu un petit engagement. Une reconnaissance du 1ᵉʳ de chasseurs d'Afrique, envoyée jusqu'à quelques kilomètres de Mantoue, a sabré et pris un parti de hussards autrichiens, commandé par un jeune officier de dix-neuf à vingt ans qui s'est défendu avec acharnement.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de la douleur de cet officier, qui n'a voulu se rendre qu'après avoir reçu cinq ou six coups de sabre, et qu'on n'a pu

Lorsque la nécessité l'exige, le soldat se contente du biscuit de distribution et de l'eau de ruisseau; mais c'est bien autre chose quand il peut faire bouillir la marmite : c'est une opération délicate à laquelle tout le monde apporte son contingent de savoir culinaire. On pouvait voir entre les mains de certains gastronomes émérites un petit livre décousu et passablement dégradé par l'usage, qui avait pour titre *Cuisinière bourgeoise*. Cet excès de précaution dit assez que si nos soldats s'acquittent largement de l'utile à la guerre, ils ne négligent pas l'agréable. Ils ne se montrent cependant pas très-difficiles sous le rapport de la nature des mets.

En Crimée, ils trouvaient les rats délicieux, surtout quand ils avaient été pris dans les magasins à orge ; à Solferino ils avaient coupé d'excellents filets sur le dos des chevaux tués et avaient trouvé avec cette addition à l'ordinaire l'occasion d'un excellent *fricheti*. Ce n'est pas cependant que rien leur manquât, ils avaient chaque jour pain, viande fraîche, café, souvent du vin ou de l'eau-de-vie ; mais l'attrait de la nouveauté les charme, et ils savent que les Allemands ont pré-

avoir qu'après la chute de son cheval, lequel en tombant lui avait fracassé la jambe.

« Je ne puis vous dire de quels soins on a entouré ce brave jeune homme, dont nos chasseurs d'Afrique, si bons juges en pareille matière, avaient tous admiré la bravoure et l'héroïque entêtement. J'ai vu plusieurs officiers français donner de l'argent aux prisonniers pour qu'ils pussent se nourrir dans les villages qu'ils traversaient à la queue de la colonne.

« Hier matin, on s'attendait si bel et bien à une attaque générale sur toute la ligne française, que l'Empereur, m'a-t-on assuré, avait, dès la veille au soir, envoyé les ordres les plus précis pour que chaque corps prît, dès la pointe du jour, les positions de combat.

« Il paraît qu'on pensait que l'armée autrichienne tenterait, par l'est et par le nord, au moyen des renforts reçus par elle du Tyrol, une dernière fois le sort des armes.

« Vers cinq heures du matin, tout le monde était à son poste. Les corps s'échelonnaient en demi-cercle, de Peschiera à Castel-Nuovo, à Sallioúze et Valeggio, sur des positions formidables, et que trois cent mille Autrichiens n'eussent certainement pas pu forcer. Le 5e corps en réserve avait ordre de soutenir le point le plus menacé, et telle était son impatience de voir déboucher l'ennemi et avoir aussi son jour de combat, que chaque feu allumé sur les hauteurs et dans la plaine faisait croire et espérer l'attaque de l'ennemi.

« Vers sept heures du matin, l'Empereur est venu à cheval, avec son état-major, visiter les divers corps, et ayant appris par les reconnaissances du matin, qu'il n'y avait aucun mouvement du côté de l'ennemi, il a fait rentrer les troupes dans leurs bivouacs. C'était un coup d'œil magnifique que celui de ces 150 à 160 mille combattants, pleins d'ardeur, aspirant la poudre et ne quittant pas de l'œil le point par où l'on attendait l'approche des Autrichiens. »

conisé la viande de cheval comme un des mets les plus succulents. Ils sont fort de cet avis; mais il est probable que si elle leur était imposée, ils la trouveraient moins bonne.

A Valeggio pourtant ils étaient dans l'abondance; les spéculateurs, qui n'avaient pas encore trouvé une aussi bonne et une aussi longue occasion de développer leur commerce, avaient transformé toutes les rues en champs de foire. On ne voyait que charrettes chargées de grosses pièces de vin auxquelles chaque homme venait emplir son bidon moyennant 1 fr. ou 1 fr. 50, suivant le plus ou moins de concurrents; les poulaillers des environs étaient dépeuplés. Dindons, oies, canards, poules, arrivaient par centaines, et ces pauvres victimes ne restaient pas longtemps sans aller rejoindre les condiments qui les attendaient dans la marmite de l'escouade. Il n'y avait pas jusqu'à la salade qui ne formât le complément de ces repas de Lucullus.

Cette absorbante consommation ne voulait pas dire cependant que tout se vendit à prix réduit; au contraire, le prix s'élevait avec le nombre des consommateurs, mais ce n'était pas une raison pour se passer de ce qui plaisait : les économies des jours de privation pourvoyaient aux frais des jours d'abandance et tout le monde était content : le soldat de son bien-être et le marchand de la rondeur de son escarcelle.

Si le séjour de l'armée à Valeggio se fût prolongé, toutes les denrées de la Lombardie y eussent afflué, et le pays se fût transformé en un immense bazar.

La guerre a ses faces diverses. Tantôt elle apparaît sous ses côtés horribles, tantôt elle se montre sous des côtés charmants; cela dépend du point de vue. Vous cherchez un soldat revenant du carnage, on vous le montre, et vous voyez un voltigeur qui porte un oiseau sur son épaulette; on remarque que le soldat, généralement, devient très-collectionneur. Chacun veut rapporter quelque chose du champ de bataille, et prend ce qui lui tombe sous la main : un drapeau, une blessure, une croix d'honneur, une fleur cueillie entre deux balles sur un buisson. Sous le beau ciel d'Italie, parmi des plaines en fleur, la guerre est un drame dans une églogue. Aujourd'hui c'est le sang qui coule, demain ce sont les roses qui fleuriront dans les champs de bataille.

Un officier supérieur rencontra dans le camp un voltigeur français avec un moineau perché sur son épaulette. Ils allaient l'un portant l'autre, et les gens les regardaient passer, le soldat fumant, l'oiseau piaillant. L'officier s'approche : « Vous faites donc l'éducation des oiseaux, mon brave? » Le voltigeur sourit : — Ça, monsieur, c'est un orphelin de Montebello. Nous courions après les Autrichiens, à la sortie du village, à travers champs. Les balles pleuvaient dans les

arbres comme la grêle, et cette pauvre bête effrayée me tomba de quelque nid sur les bras. Je la ramassai et la fourrai dans mon képi. Je n'y pensais plus en revenant, lorsque je sentis quelque chose qui me grattait la tête, et je me dis pour lors : Tiens ! c'est mon petit prisonnier. Je le gardai, et nous nous aimons bien tous deux ; n'est-ce pas, Montebello ? lui dit le voltigeur, et il lui tendit son doigt où l'oiseau vint se poser gentiment. L'officier demanda permission de payer à Montebello un sou de cerises et de le baiser de tout son cœur. Catulle n'aurait pas baisé plus tendrement le moineau de Lesbie.

Cependant, le 4 juillet, vers neuf heures, on vit arriver sur la petite place où se trouve le palais impérial de Valeggio une calèche traînée par deux beaux chevaux et conduite par un cocher en livrée qui avait à son côté, sur le siége, un trompette porteur d'un drapeau blanc. Dans la voiture se trouvait un jeune capitaine vêtu de la veste blanche à collet vert, avec trois étoiles. C'était un parlementaire qui arrivait de Vérone et se rendait chez l'Empereur. Cet équipage avait peine à se frayer un passage au milieu de la foule qui encombrait les rues et que la curiosité grossissait encore. Contre l'habitude, ce parlementaire n'avait pas les yeux bandés. Sur sa route, des avant-postes au grand quartier impérial, il put donc voir nos grand'gardes et nos lignes. Il est prescrit dans les règlements sur les parlementaires de leur bander les yeux jusqu'à l'arrivée à destination : c'est prudent, mais nous sommes au-dessus de cela. Nous sommes chevaleresques jusque dans les détails. Il n'y avait, du reste, aucun inconvénient à laisser voir une armée aux allures martiales et qui avait déjà suffisamment montré ce qu'elle valait, même dans une surprise.

Ce parlementaire était un jeune homme plein de distinction, fils du général Urban.

Bientôt un ordre du jour fit connaître qu'un armistice avait été conclu entre les armées belligérantes.

Cette suspension d'armes, dont la nouvelle inattendue donna aux choses une face toute nouvelle, reporte le souvenir vers les événements presque semblables qui terminèrent la grande campagne de 1796 et précédèrent le traité de Campo-Formio.

C'était après Arcole, après Rivoli, après la prise de Mantoue et le traité de Tolentino. Bonaparte marchait sur Vienne et n'en était plus qu'à 25 lieues. Ce fut alors, le 31 mars 1797, qu'il adressa au prince Charles cette lettre si caractéristique :

« Au quartier général de Clagenfurth, le 11 germinal an V.

« Monsieur le général en chef,

« Les braves militaires font la guerre et désirent la paix : celle-là ne dure-t-elle pas depuis six ans ? Avons-nous tué assez de monde et

fait assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côt L'Europe, qui avait pris les armes contre la république française, a posées. Votre nation reste seule; et cependant le sang va cou encore plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par présages sinistres; quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part d'autre quelques milliers d'hommes de plus, et il faudra bien q l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les p sions haineuses.

« Le Directoire exécutif de la république française avait fait c naître à S. M. l'empereur le désir de mettre fin à la guerre qui sole les deux peuples : l'intervention de la cour de Londres s'y opposée.

« N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il do pour les intérêts ou les passions d'une nation étrangère aux maux la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsie le général en chef, qui, par votre naissance, approchez si près trône et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui anim souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mé ter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière et de vrai sauveur l'Allemagne? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'e tende par là qu'il ne vous soit pas possible de la sauver par la fo des armes; mais, dans la supposition que les chances de la gue vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas mo ravagée.

« Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m' timerai plus fier de la couronne civique que je me trouverai av méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès m taires.

« Je vous prie de croire, monsieur le général en chef, aux sentime d'estime et de considération distinguée avec lesquels je suis, etc. »

L'archiduc se borna à répondre qu'il n'avait aucun pouvoir p négocier. Il en référa à l'empereur, et, le 7 avril, deux généraux vinr demander à Bonaparte une suspension d'armes de dix jours.

Le général Bonaparte répondit :

« Messieurs,

« Dans la position militaire des deux armées, une suspension d'arn est toute contraire à l'armée française; mais si elle doit être un ach minement à la paix tant désirée et si utile aux deux peuples, je c sens sans peine à vos désirs. »

La suspension d'armes fut conclue pour durer du 7 au 13 avril. I

préliminaires du traité de paix eurent pour base la renonciation de l'Autriche à la Belgique;

La reconnaissance des limites de la France telles qu'elles avaient été décrétées par les lois de la république;

L'établissement et l'indépendance d'une république dans la Lombardie.

Ce fut ce qu'on appela les préliminaires de Leoben; ils furent signés le 13 avril (1).

(1) Un avocat distingué, M. Frigolet, définit ainsi l'armistice ou suspension d'armes :

« Entre la paix et la guerre, il n'y a pas de milieu, » disent les auteurs spéciaux. Qu'est-ce donc qu'une trêve ou suspension d'armes? C'est toujours la guerre, mais la guerre inactive, à l'état de repos et l'arme au bras. La trêve ou suspension d'armes ne termine point la guerre; elle en suspend seulement les actes.

La définition qu'en donne Puffendorf n'est pas différente : « Entre les conventions qui laissent subsister l'état de guerre, dit cet auteur, une des principales c'est la trêve, par laquelle on convient de suspendre les hostilités. »

De la nature de la trêve ainsi définie découle, comme première et importante conséquence, qu'à défaut de stipulation spéciale, il n'est pas besoin d'une nouvelle déclaration de guerre pour recommencer les hostilités après l'expiration du délai fixé pour sa durée. On comprend dès lors combien il est nécessaire qu'il n'existe aucune incertitude sur les limites de cette durée.

« La langue française, dit Vattel, extrêmement claire et précise pour qui sait la parler, offre des expressions à l'épreuve de la chicane la plus raffinée. Avec les mots *inclusivement* et *exclusivement* on évite toute l'ambiguïté qui peut se trouver dans la convention à l'égard des deux termes de la trêve, de son commencement et de sa fin. Par exemple, si l'on dit que la trêve durera depuis le 1er de mars inclusivement jusqu'au 15 d'avril, aussi inclusivement, il ne reste aucun doute; au lieu que si l'on dit simplement : du 1er mars au 15 avril, il y aurait lieu de disputer si ces deux jours qui servent de terme sont compris ou non dans la trêve. En effet, les auteurs se partagent sur cette question. A l'égard du premier de ces deux jours, il paraît indubitable qu'il est compris dans la trêve; car si l'on convient qu'il y aura trêve depuis le 1er de mars, cela veut dire naturellement que les hostilités cesseront le 1er de mars. Il y a un peu plus de doute à l'égard du dernier jour, l'expression *jusques* semblant le séparer du temps de de l'armistice. Cependant, comme on dit souvent : *jusques et compris* un tel jour, le mot *jusques* n'est pas nécessairement exclusif suivant le génie de la langue. Et comme la trêve qui épargne le sang humain est sans doute une matière favorable, le plus sûr est peut-être d'y comprendre le jour même du terme.

Le mot *jour* doit s'entendre d'un jour naturel dans les conventions de nation à nation; car c'est en ce sens que le jour leur sert de commune mesure; la manière de compter par jours civils vient du droit civil de chaque peuple et varie selon les pays. Le jour naturel commence au lever du soleil, et sa durée est de vingt-quatre heures, ou d'une révolution diurne du soleil. Si donc l'on convient d'une trêve de cent jours à commencer du 1er de mars, la trêve commence au

Voici en quels termes fut conclue la suspension d'armes du 8 juillet :

« Art. 1er Il y aura suspension d'armes entre les armées alliées de S. M. le roi de Sardaigne et de S. M. l'Empereur des Français, d'une part, et les armées de S. M. l'empereur d'Autriche, d'autre part.

« Art. 2. Cette suspension d'armes durera à partir de ce jour jusqu'au 15 août sans dénonciation. En conséquence les hostilités, s'il y avait lieu, recommenceraient sans avis préalable le 16 à midi.

« Art. 3. Aussitôt que les stipulations de cette suspension d'armes

lever du soleil le 1er mars et elle dure cent jours de vingt-quatre heures chacun. Mais comme le soleil ne se lève pas toute l'année à la même heure, pour ne pas donner dans la minutie ou dans une chicane indigne de la bonne foi qui doit régner dans ces sortes de conventions, il faut sans doute entendre que la trêve finit au lever du soleil comme elle a commencé. Le terme d'un jour s'entend d'un soleil à l'autre sans chicane de quelques moments, dont son lever avance ou retarde. Celui qui, ayant fait une trêve de cent jours à commencer au 21 de juin, où le soleil se lève environ à quatre heures, prendrait les armes à cette même heure le jour que la trêve doit finir, et surprendrait son ennemi avant le lever du soleil, cet homme, sans doute, serait regardé comme un chicaneur sans foi.

Il est important de déterminer avec rigueur et précision la durée de la trêve; il ne l'est pas moins d'en arrêter les clauses de manière à restreindre autant que possible le champ de l'interprétatiou.

Quant à cette interprétation, outre les maximes générales applicables à l'interprétation de tous les traités nationaux, il y a quelques règles particulières applicables aux conventions de suspension d'hostilités. La première, c'est que chaque partie peut faire dans son territoire ou dans les limites prescrites par l'armistice tout ce qu'elle pourrait faire en temps de paix. Ainsi, chacune des parties belligérantes peut lever des troupes, les mettre en marche, réunir des provisions et autres munitions de guerre, recevoir des renforts de ses alliés ou réparer les fortifications d'une place non absolument assiégée.

La seconde règle, c'est qu'aucune partie ne peut profiter de la trêve pour exécuter sans péril pour elle-même ce que la continuation des hostilités l'aurait empêchée de faire. Un pareil acte serait une violation frauduleuse de l'armistice. Par exemple, dans le cas d'une trêve entre le commandant d'une ville fortifiée et l'armée assiégeante, aucune des parties n'est libre de continuer les ouvrages construits soit pour l'attaque, soit pour la défense, ni d'ériger dans ce but de nouvelles fortifications. La garnison ne peut pas non plus profiter de la trêve pour introduire des provisions ou des secours dans la place par les passages ou autres moyens que l'armée assiégeante aurait pu rompre ou empêcher si les hostilités n'avaient été interrompues par l'armistice.

Entre autres questions dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer, les auteurs se demandent si, pendant la trêve, il est permis à l'un des belligérants de recevoir dans son parti les sujets rebelles de l'autre belligérant. Ils décident que celui qui agirait ainsi ferait acte d'hostilité et violerait la trêve.

auront été arrêtées et signées, les hostilités cesseront sur toute l'étendue du théâtre de la guerre tant par terre que par mer.

« Art. 4. Les armées respectives observeront strictement les lignes de démarcation suivantes qui sont définies pour toute la durée de la suspension d'armes. L'espace qui sépare les deux lignes de démarcation est déclaré neutre, de sorte qu'il sera interdit aux troupes des deux armées. Lorsqu'un village sera traversé par la limite, l'ensemble de ce village sera à la jouissance des troupes qui l'occupent.

« Les frontières du Tyrol, le long du Stelvio et du Tonale, forment une délimitation commune aux armées belligérantes.

« La ligne de démarcation franco-sarde part de la frontière du Tyrol, passe par Bagolino, Lavenone et Idro, traverse la crête qui sépare le Val Degagna du Val de Toscolano, et aboutit à Maderno, sur la rive occidentale du lac de Garda.

« Les troupes piémontaises stationnées dans les localités de Rocca d'Anfo garderont les positions qu'elles occupent présentement.

« Entre la rive occidentale du lac de Garda et l'Adige, il y aura une ligne de démarcation tracée au sud de Lazise, depuis Vallona, par Salinz, jusqu'à Pastrengo; cette ligne marquera la limite des positions franco-sardes.

« Depuis Rotrengo, la ligne de démarcation franco-sarde suivra la route qui mène à Somma-Campagna, et de là passera par Pozzo-Moretto Prabiano, Quaderni et Massibona à Goïto.

« La ligne de démarcation autrichienne s'étendra depuis la frontière du Tyrol, près de Ponte del Caffaro, jusqu'à Rocca d'Anfo, où les troupes garderont les positions qu'elles occupent présentement, et comprendront la route qui communique entre ces deux points. Se détachant ensuite de la pointe nord-est du lac d'Idro, la ligne de démarcation autrichienne suivra la frontière du Tyrol et le ruisseau nommé Toscolano jusqu'à la localité du même nom située sur les bords du lac de Garda.

« La route qui conduit de Larize à Pontou servira de délimitation aux troupes autrichiennes entre la rive orientale du lac de Garda et l'Adige.

« Les bateaux de la flottille autrichienne du lac de Garda communiqueront librement entre Riva et Peschiera; toutefois, dans la partie méridionale du lac, en dessous de Maderno et de Lazise, ils ne pourront aborder qu'à Peschiera et dans cette partie du parcours, ils éviteront de s'écarter de la côte orientale.

« En s'appuyant sur l'Adige, à Bussolengo, la ligne de démarcation autrichienne se dirigera sur Mantoue par Dossoduono, Izolatta, Nogarodi, Bagnoli, Campola et Draso.

« Villafranca et tout le terrain compris entre les deux lignes de marcation sont déclarés neutres.

« A partir de Goïto, la ligne de démarcation franco-sarde rest toujours sur la rive droite du Mincio, passera par Rivalta, Ca Lucchio, Gadbianna, Sezone, et touchera le Pô à Scorzarolo.

« La ligne de démarcation autrichienne se dirigera de Mantoue Curtatane et Montanara, et ensuite le long de Valli à Borgoforte.

« En aval de Borgoforte, le Pô forme une ligne de démarca naturelle entre les armées belligérantes jusqu'à Ficarolo, et de là qu'à son embouchure, à Porto di Goro.

« Au delà du Pô la ligne de démarcation est naturellement tr par les côtes autrichiennes de l'Adriatique, y compris les îles qu dépendent, et jusqu'à la pointe méridionale de la Dalmatie.

« Art. 5. Les chemins de fer de Vérone à Peschiera et à Mant pourront, pendant la suspension d'armes, servir à l'approvision ment des places fortes de Peschiera et de Mantoue, à la condi expresse que l'approvisionnement de Peschiera soit terminé l'espace de deux jours.

« Art. 6. Les travaux d'attaque et de défense de Peschiera rester durant la suspension d'armes, dans l'état où ils se trouvent actue ment.

« Art. 7. Les bâtiments de commerce, sans distinction de pavil pourront circuler librement dans l'Adriatique.

« Fait et arrêté, sauf ratification, entre nous soussignés chargé pleins pouvoirs de nos souverains respectifs.

« Le lieutenant général DELLA ROCCA, premier aide de camp S. M. le roi de Sardaigne, chef d'état-major de l'armée sarde;

« Le maréchal VAILLANT, major général de l'armée française;

« Le général de division de MARTIMPREY, major général de la m armée;

« Et le général d'artillerie baron de HESS, chef d'état-major de l mée autrichienne,

« Et le comte de MENSDORF POUILLY, général de division de l'ar autrichienne, d'autre part. »

Le journal anglais le *Morning-Post*, du 9 juillet, apprécie en termes la suspension des hostilités :

« Napoléon III s'arrête dans la carrière de la victoire pour dir monde qu'il est à la tête de son armée, non pour détruire l'Autri mais pour affranchir l'Italie. Il a fait voir ce que peuvent les ar de la France, il demande à l'Autriche si elle souhaite que ces ar



Chambre de l'Empereur à la ferme de San-Martino, la veille de la Bataille de Magenta.



Campement de la grande prévôté.

fassent davantage ; en un mot, il offre la paix, et il agit ainsi parce qu'il est en position d'offrir honorablement la paix, et qu'honorablement aussi l'Autriche peut accepter ces conditions.

« Si l'Empereur avait été mû par des vues ambitieuses, il n'eût pas adopté le parti qui vient de répandre tant d'allégresse en Europe. Il est très-douteux que l'armée française eût éprouvé un échec ; elle n'avait qu'à pousser en avant, et successivement seraient tombées les quatre forteresses, et les débris de l'armée autrichienne auraient dû chercher un refuge en Allemagne.

« L'Empereur des Français aurait alors passé pour le premier capitaine de son temps, et il eût été le souverain le plus influent de l'Europe continentale. Mais en agissant ainsi il se fût simplement couvert de gloire militaire, et il n'eût pas assuré les destins de l'Italie plus qu'ils ne le sont maintenant.

« Des flots de sang auraient encore coulé pour le couronnement d'une œuvre que la diplomatie peut accomplir à cette heure. La diplomatie peut en effet terminer ce que le canon a commencé. C'est au vaincu de dire s'il veut céder. S'il cède, un autre coup de canon ne sera pas tiré. Sinon, les soldats de la France sont prêts à marcher en avant et à remporter de nouvelles victoires.

« C'était à la France et à la Sardaigne victorieuse à offrir généreusement à l'Autriche l'occasion de revenir de son erreur et de mettre un terme à son obstination. Peut-être était-il trop tôt pour l'Autriche pour demander la paix ; mais Napoléon vainqueur pouvait l'offrir ; et en offrant la paix, il abrége non-seulement une guerre qui aurait coûté beaucoup de sang, mais il protége l'Europe contre des complications ultérieures.

« Plus les armées alliées s'approchaient de la frontière allemande, plus elles auraient paru menacer la confédération germanique. La concentration d'une armée prussienne sur la ligne du Rhin et l'approche de l'armée française vers la frontière autrichienne auraient singulièrement multiplié les chances d'hostilité ; et bien qu'il ne soit pas homme à reculer devant cette éventualité, l'Empereur est trop sage pour ne pas la conjurer, et, voyant l'occasion favorable de mettre un terme aux calamités de la guerre, il l'a embrassée avec empressement. Il offre la paix et dit à l'Autriche : « Vous avez assez de preuves de la force de ma volonté et de l'énergie de mon armée : si vous êtes sage, vous accepterez cette paix. Si vous refusez, la guerr se poursuit. » L'Autriche acceptera, nous l'espérons.

« C'est maintenant aux autres puissances de l'Europe à concourir à l'œuvre de la pacification. Les bases des négociations doivent tout

naturellement être en substance celles qui tout d'abord furent reconnues comme essentielles à la régénération de l'Italie. La France, en offrant la paix, ne peut accepter d'autres bases.

« Ces bases impliquent l'agrandissement de la Sardaigne, qui deviendra un puissant royaume par l'annexion du territoire qu'on jugera convenable de lui donner; la disposition de la Vénétie, de telle façon qu'on assure sa nationalité et son indépendance; les réformes à introduire, soit dans les Etats de l'Eglise, soit dans le royaume de Naples. Ce programme étant rempli, la mission de la France en Italie est terminée, et cette guerre générale, qui menaçait de mettre l'Europe en feu, sera conjurée. »

Enfin, pour exprimer complétement l'opinion de la presse anglaise, nous croyons devoir reproduire un passage du *Times* du même jour:

« Tout ce que nous croyons pouvoir donner comme authentique à ce propos, c'est que la proposition est venue de la France, et qu'elle est le résultat de la propre détermination de l'Empereur. Ce fait est d'une haute importance, de quelque interprétation qu'on puisse le revêtir.

« En s'arrêtant court dans une carrière de victoire, en faisant des ouvertures à un ennemi qu'il a défait dans deux batailles rangées et refoulé jusqu'aux extrêmes limites de la Lombardie, le monarque français cède ou à un véritable esprit de modération ou à la nécessité. Nous ne croyons pas, toutefois, que cette dernière cause ait présidé à cette résolution soudaine.

« La fortune jusqu'ici a favorisé l'Empereur des Français au-delà de ses espérances les plus ardentes. Six semaines à peine après les premiers coups tirés à Montebello, il a défait les Autrichiens dans une bataille si sanglante et si décisive, qu'il les a contraints à abandonner toute idée de se mesurer à lui en rase campagne.

« L'Italie a répondu à son appel avec enthousiasme; l'état sanitaire de l'armée est satisfaisant, la fièvre n'a pas encore décimé ses rangs. Paris est tranquille, la France obéit à l'Impératrice avec autant d'amour que jadis elle obéissait à Joséphine et à Marie-Louise, et le peuple semble porter le fardeau de la guerre avec une facilité que nous ne surpassons pas nous-mêmes.

« Si donc l'Empereur est désireux de mettre un terme à la guerre, ce ne peut être parce qu'il trouve qu'un conflit avec l'Autriche soit au-dessus de sa puissance, au-dessous de son armée et de son peuple: aucun des succès qu'il était en droit d'attendre n'eût pu égaler ceux qu'il a remportés. »

Les passages qui suivent sont extraits des différents discours prononcés par les grands personnages politiques de l'Angleterre :

« L'armistice, qui a surpris tout le monde vendredi, a eu lieu entre ces deux princes sans que leurs ministres soient intervenus, et il n'est même pas impossible que le traité de paix soit réglé de la même manière et sans cérémonie. C'est une manière d'agir qui a de grands avantages pour le plus habile et le plus fort des deux négociateurs.

« L'armistice a été le résultat d'une lettre de l'Empereur des Français et d'une réponse courtoise de l'Empereur d'Autriche. Mais l'esprit public, excité par la brusque cessation du tapage retentissant de la guerre, se demande toujours avec inquiétude et cherche à deviner quels sont les causes occultes et les incidents dramatiques d'un événement aussi inattendu. Il doit avoir été pour François-Joseph comme de l'eau qu'on répand sur les blessures d'un soldat. Il est arrivé à un moment où son armée n'avait plus confiance en lui. Il y a des raisons cachées pour que l'Empereur des Français ait désiré clore le premier chapitre de sa carrière militaire.

« La campagne est complète, et il n'a éprouvé aucun obstacle à ses succès. Les Autrichiens avaient envahi le territoire de son allié. Louis-Napoléon les en a chassés et leur a rendu la pareille en les envahissant à son tour. Les Allemands avaient déclaré, par leurs organes non-officiels, qu'ils viendraient au secours de l'Autriche immédiatement après le passage du Mincio par les Français. Louis-Napoléon a porté un grand coup et a ensuite passé tranquillement le Mincio. Il a fait tout ce qu'il désirait. Il a fait voir à l'Autriche qu'elle est à sa merci, et à la Prusse qu'il est très-loin de la craindre.

« Bien plus que tout cela, il a envoyé à Paris les étendards autrichiens et a gagné des victoires à la tête d'une armée française. Personne ne peut apprécier plus complétement que Louis-Napoléon les avantages qu'il y a de s'abstenir de faire tout ce qu'il pouvait incontestablement accomplir. S'il a fait assez pour convaincre François-Joseph qu'il tient l'Autriche dans le creux de sa main, et qu'il peut fermer les doigts quand il voudra, il a beaucoup plus sagement agi que s'il eût marché sur Vienne. Peut-être est-il possible de faire d'un ennemi humilié un ami reconnaissant. Napoléon III a l'habitude de faire ses levées d'amis à la tête d'un parti de 150,000 hommes.

« La Russie, maintenant si loyale, a été enrôlée parmi ses plus intimes, par ce vigoureux serrement de main qu'il lui a donné en Crimée. La fortune lui a donné un grand rôle à jouer, et il peut le remplir noblement et d'une manière profitable. Qu'il laisse une par-

tie de ses dépouilles à la Sardaigne et qu'il abandonne Venise à l'Autriche, comme prix de sa prompte soumission.

« Les Romains peuvent se plaindre, et les journaux lui rappelleront ses promesses, que l'Italie doit être délivrée depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique ; mais quelques stipulations belles en apparences suffiront à fermer les oreilles, et l'Empereur des Français, pour répondre aux chicanes, montrera à son peuple et au monde les deux premières puissances européennes qui était ses ennemies et qui sont aujourd'hui ses amies ; il peut montrer la Russie et l'Autriche humiliées toutes deux, et toutes deux épargnées.

« Nous pensons que toutes ces considérations conseillent la paix Comptant sur cela, Louis-Napoléon n'a pas donné un répit à François-Joseph uniquement pour qu'il pût acheter des canons rayés et faire venir ses réserves d'Autriche ; et François-Joseph n'a accepté cette faveur que parce qu'il prévoyait que son quadrilatère, hérissé de canons, serait pris quelques mois plus tard, et que la Hongrie pourrait jouer son rôle dans cette scène de confusion.

« Nous en avons assez vu de la politique militaire de Louis-Napoléon pour remarquer que sa manière consiste *à faire* des *courses* de peu de durée. Il sait que la France aime la guerre, mais qu'une guerre, pour être populaire en France, doit être courte et heureuse. A moins que l'Autriche ne se montre assez déraisonnable pour persister à vouloir conserver la Lombardie et à refuser de se retirer et d'abandonner toute intervention en Italie (obstination que nous ne pouvons pas nous figurer, car elle serait le comble de l'aveuglement), nous ne prévoyons pas qu'il y ait désormais aucun fait d'armes sur le Mincio.

« L'armée d'Italie a cueilli ses lauriers, elle doit être satisfaite. L'armée du Rhin n'est pas encore complétement rassemblée, et quand elle aura pris position, ainsi que nous en serons informés par le *Moniteur*, ce ne sera que pour mettre obstacle à une entreprise ambitieuse de la part de la Prusse contre l'intégrité de l'empire français. »

Ce qu'il y a d'étrange, c'est l'indignation que semblaient éprouver de l'armistice certains journaux allemands qui s'obstinaient à rester belliqueux après tout. La *Gazette d'Augsbourg* était plus violente que jamais. Le mot seul de médiation pacifique la mettait en fureur. Il faut la laisser parler :

« Si nous savons profiter de l'expérience acquise dans ces derniers temps, et si l'on ne se déclare pas hardiment contre cet état de choses pourri (*sic*) et insoutenable, bientôt un changement aura lieu. Chaqen moment complique la situation de Napoléon, et c'est dans un tel instant que l'on ose pousser de tous côtés l'Autriche à céder, sous le prétexte que les Français ont remporté jusqu'ici *quelques avantages*. Une grande puissance qui appuie sa médiation sur une semblable

base, n'agit que parce qu'elle craint des complications dangereuses pour elle, et non parce que l'équilibre européen est menacé. Il est impossible que la Prusse, après tout ce qui s'est passé, ose, *sans rougir de honte*, parler de médiation. Dans le moment actuel, ce serait sacrifier l'honneur et la dignité de l'Allemagne. Il est impossible que la Prusse ne se rappelle pas qu'elle a dit expressément : « La Prusse est l'épée de l'Allemagne. » A notre avis, les épées servent à autre chose qu'à négocier. »

On cite de pareils articles; on n'y répond pas. Plus calme et plus digne, la *Gazette de Voss* appréciait plus sainement la situation et, malgré quelques phrases de transition elle n'était plus éloignée d'une solution pacifique. Voici ses paroles :

« Hier, la dépêche télégraphique annonçant la conclusion d'un armistice entre les puissances belligérantes a donné ici la victoire aux personnes qui espèrent voir renaître la paix. Jusqu'à ce que nous ayons reçu de plus amples renseignements, nous nous abstiendrons de toute réflexion oiseuse et nous nous contenterons d'exprimer l'assurance que, si l'on en vient à des conditions de paix proposées de part et d'autre, la Prusse est à même de concourir à l'établissement d'une paix durable. Mais dans le cas où l'Autriche ou bien la France mettrait en avant des prétentions exagérées, dans le cas où la guerre continuerait, la Prusse, nous en avons la certitude, prendra les résolutions exigées par sa dignité et ses intérêts, comme par la dignité et les intérêts de l'Allemagne, sans s'inquiéter si elle doit blesser par là Napoléon ou la maison de Habsbourg. »

Ces derniers mots étaient de trop. Outre qu'ils étaient peu convenables, ils prêtaient à la Prusse une ambition de suzeraineté arbitrale qui ne pouvait être la sienne. Au contraire, la *Gazette officielle* de l'Empire d'Autriche disait qu'à Postdam on faisait ouvertemen des vœux pour la paix. On lui écrivait :

« Lors du service divin qui a eu lieu en plein air, non loin des appartements du grand Frédéric, le docteur Bollert, aumônier évangélique de l'armée, a joint à la liturgie ordinaire les paroles suivantes :

« Tout-Puissant, éteins l'incendie guerrier dont les flammes me-
« nacent de nous dévorer, et mets fin à l'effusion du sang. »

Il n'était pas jusqu'à la *Nouvelle Gazette* de Hanovre qui n'accueillît, sans trop de déplaisir, des espérances de paix :

« La nouvelle de l'armistice, disait-elle, a généralement surpris ici; mais cette mesure ne change rien à ce qui touche la *kriegsbereitschaft* (mise sur le pied de guerre); on paraît, au contraire, décidé à la pousser comme si rien ne s'était passé. On croit généralement que cet armistice est un acheminement certain vers des négociations pacifiques. Le fait que la France aurait, en cette circonstance, pris l'initiative

est vraiment digne de remarque. Il indiquerait un revirement de la politique française. »

Le rédacteur de la *Nouvelle Gazette* se hâtait, il est vrai, d'ajouter en note : « On pourrait bien se tromper. » Et il avait raison, mais non de la façon qu'il voulait dire. La politique de la France n'avait pas éprouvé de revirement; elle était toujours la même, ferme dans le droit et la justice, modérée dans la victoire.

Faisant une subite évolution, le *Journal de Francfort* se rangeait du côté de l'Autriche et attaquait la Prusse, que la veille il avait exaltée. Voici ce qu'il disait :

« L'armistice qui prépare le terrain pour un arrangement direct entre l'Autriche et la France donne lieu de croire que les parties belligérantes feront entre elles seules la paix comme elles ont fait la guerre. L'Autriche a certainement des raisons pour ne pas accorder une influence décisive à une intervention étrangère qui n'a pas voulu prendre son parti. Si toute médiation n'avait d'autre but que de la forcer à de larges concessions, l'Autriche doit trouver son intérêt à faire directement une paix qui, dans tous les cas, aurait été achetée à force de sacrifices. Quelle que soit la marche des événements, il est hors de doute que l'Allemagne est sur le point de perdre une grande occasion où elle aurait pu servir ses intérêts de la manière la plus efficace en prêtant un appui énergique et fidèle à un de ses confédérés. »

Il est certain qu'à bout de ressources, l'Autriche avait réclamé l'appui de la Confédération. La Diète fut convoquée en séance extraordinaire par le baron Kubeck, son président. L'assemblee étant au complet, le président lui donna lecture d'un long mémoire qu'il avait reçu la veille du cabinet de Vienne, et dans lequel se trouvait retracée toute la situation, depuis la rupture des négociations jusqu'aux dernières phases de la guerre en Italie. L'Autriche déclarait sans détour que ses seules forces militaires ne lui permettaient pas de continuer la guerre avec quelque perspective de succès; elle invitait donc, comme membre de la Confédération germanique, la Diète à lui prêter, dans ces moments suprêmes, tous les secours matériels dont elle pouvait disposer.

Après la lecture de ce document, M. de Kubeck proposa, au nom de l'Autriche, de faire décréter, séance tenante, par l'assemblée, la mobilisation générale des dix corps d'armée, avec leurs réserves, de la Confédération et d'en offrir le commandement au prince-régent de Prusse. L'assemblée ne crut pas devoir céder aux instances de M. de Kubeck; la proposition fut renvoyée à l'examen de la commission militaire; le rapport devait être fait dans la prochaine séance de la Diète.

La proposition émise par M. de Kubeck coïncidait, dans plusieurs points, avec celle que M. d'Usedon avait faite dans une séance précédente ; elle en différait cependant essentiellement en ce sens que ce dernier ne demandait à mettre sous les ordres d'un commandant prussien que les quatre corps d'armée fédéraux, savoir : ceux de Saxe, de Wurtemberg, de Bavière et de Hanovre, tandis que M. de Kubeck proposait aussi de placer exclusivement sous les ordres du prince-régent tout le contingent des trois corps que l'Autriche est obligée de tenir à la disposition de la Confédération germanique.

On considère à bon droit la démarche de cette dernière puissance comme un argument décisif en faveur de la suprématie militaire jadis si fortement contestée de la Prusse en Allemagne. On ne doutait pas que le cabinet de Berlin ne s'empressât de mettre sérieusement à profit l'énorme concession à laquelle l'Autriche se trouvait contrainte. Il ne pouvait plus être question de confier le commandement général des armées allemandes à l'archiduc Albert d'Autriche, comme la Bavière, la Saxe et quelques autres gouvernements le désiraient si vivement et avec tant d'insistance auparavant.

En France, la nouvelle de l'armistice, que l'on considérait comme le prélude de la paix, fut accueillie avec une grande joie. Les campagnes surtout la reçurent avec allégresse, car la guerre leur avait enlevé bien des bras, et, pour les remplacer, on était obligé d'avoir recours à ceux *des prisonniers autrichiens*. Un spirituel chroniqueur dépeignait ainsi cette situation :

« Nos campagnes, même en temps de paix, manquent de bras pour ramasser le blé dans les champs, pour entasser le foin dans les granges. Certes, Paris est une merveille incomparable, mais cette merveille est semblable à ces miroirs dangereux qui tournent sur eux-mêmes, attirant par leur éclat menteur l'alouette éblouie et la livrant au fusil du chasseur. Ce grand Paris attire à soi toutes les forces, toutes les sueurs, toutes les ambitions de la province oublieuse de ses justes destinées, et pour peu que la guerre arrive à l'improviste, arrachant à nos sillons les quelques agriculteurs qui leur restent, soudain le découragement les frappe, et vous voyez les maîtres de ces moissons inutiles se demander quelles mains vont former ces gerbes pesantes ? Le fils aîné de la ferme est à l'armée, et le gendre vient de partir ; les vieux seuls sont restés avec les enfants et les femmes, ces braves femmes si résignées, si courageuses, aimées de la terre nourricière ; elles sont la providence active de tout ce qui travaille, et bêle, et chante, et glousse, et se lamente en ces domaines privés de leur maître naturel. C'est même à cette absence de beaucoup d'hommes dans les champs, au moment où il n'y en a jamais assez, que j'ai vu les faiseurs de statistiques et autres économistes affirmer qu'il était

facile à cette heure, en France, d'acheter de la terre au taux de 4 0/0 de revenu. Ces gens-là se trompent, ou, tout au moins, ils s'arrêtent trop longtemps devant les fermes abandonnées ; une ferme à l'abandon est une exception assez rare, et il faudrait aller bien loin pour la trouver chez nous.

« Cependant j'ai été témoin, l'autre jour de l'été brûlant, dans un très-fertile domaine, au milieu d'une très-belle contrée, opulente entre toutes, de la joie et du contentement de nos agriculteurs, lorsque leur maire, un agriculteur modèle, est venu leur dire que M. le préfet du département avait 3,000 Autrichiens à louer à qui les voudrait prendre. A la bonne heure ! un cri d'allégeance est sorti de toutes les poitrines, et chacun, le riche et le pauvre, s'est porté au chef-lieu de son département pour choisir son prisonnier. Non pas que le choix se fasse avec de mauvaises façons, comme en quelque marché d'esclaves, mais nos paysans sont habiles, ils se connaissent en force, en labeur ; un coup d'œil leur suffit pour décider que tel homme, avant peu, sera un bon charretier, un berger sage, ou bien qu'il sait déjà tenir le manche nourricier de la charrue. Ainsi, chacun fait son choix parmi les prisonniers, sans avoir l'air de choisir ; on prend un homme, on en prend deux, et l'honnête Allemand, qui ne voit dans cet empressement que beaucoup d'estime et de bienveillance, obéit sans peine et se laisse faire. Il va où va son maître, à travers toutes sortes de sentes et de sentiers. Il entre en bénissant le dieu des armées qui lui fait ces loisirs champêtres, dans ces paysages, dans ces labours, dans ces jardins, jusqu'à ce qu'enfin s'ouvre au prisonnier la ferme ou la chaumière, la maison blanchie à la chaux, ou la simple cabane. A peine entré, cet homme, en effet, se trouve chez lui ; il est l'adopté de toute cette humble famille, qui le reçoit avec un sourire, et parfois il s'étonne que son maître soit un vieillard couvert de cheveux blancs, dont il pourrait être, lui-même, le petit-fils.

« Deux jours après, le nouveau venu, vêtu de la blouse gauloise, antique vêtement qui remonte à nos premières origines, est au fait de tout le travail de ce petit coin de terre, confié à sa garde, à son labeur, à sa probité. Il sait bientôt tous les endroits faibles du domaine amaigri, quelle est la bonne terre, en quel endroit se rendent les eaux dangereuses, sur quelle hauteur il faut combattre la sécheresse. Au bout de huit jours, il connaît toutes les bêtes de la maison ; il lit en allemand le nom de chaque vache, et parle en son patois à chaque cheval, selon ses instincts, son âge, et les services qu'il a rendus. Déjà les chiens le suivent et parcourent avec lui la plaine et la montagne ; il aide la bonne femme à rentrer sa ramée, et le petit enfant fatigué grimpe en riant sur le dos de ce géant désarmé, qui n'entend pas un mot de son *parler-gent*.

« Ainsi, bien vite et bientôt, par la douce communauté du même travail rustique, il se forme entre cet Autrichien et ce Français, qui, la veille encore, étaient deux ennemis mortels, comme une famille nouvelle, où la peine et le succès, l'abondance et la stérilité, la pluie et le vent, le soleil et ses feux sont partagés avec le même courage et la même espérance. Ajoutez cette communauté touchante, irrésistible, inébranlable, qui commence au berceau, qui s'arrête au-delà de la tombe, le même Dieu, le même Evangile et la même communion. Plus ces nouveaux venus dans la famille française et rustique ont été frappés par la guerre, plus cruellement ils sont éloignés de leur toit familier, du sourire de leurs enfants et du repos du sol natal, plus la prière est un besoin à ces âmes découragées. » — « Donc jugez, monsieur, de notre joie et de notre consolation, me disait naguère un curé de campagne, lorsque, le dimanche étant venu, nous avons vu apparaître enfin, dans nos églises, où l'on ne voyait que des femmes, ces hommes, à l'aspect vaillant et doux, qui s'agenouillaient à nos autels, et qui suivaient nos prières en bons et fervents catholiques! Voilà de bonnes recrues pour la maison de Dieu, voilà de bons exemples pour les paysans d'alentour; et les victorieux, je l'espère, éprouveront quelque honte, en voyant à l'église, à leur place, un captif, un vaincu, un exilé de sa propre maison. Dieu soit loué qui nous envoie, en un pareil moment, de si bons exemples! » Ainsi parlait ce jeune prêtre, tout ravi de recruter douze ou quinze ouailles pour son église déserte. »

CHAPITRE XV.

Origine des relations personnelles entre les deux empereurs.— Les armistices célèbres de l'histoire moderne. — Réponse de la Saxe à la circulaire du prince Gortschakoff. — Services rendus par la France à l'Allemagne. — Entrevue de Villafranca. — Signature de la paix. — Effet que produit la nouvelle de la paix à Paris, dans les départements, en Angleterre, en Prusse. — Occupation de l'île de Lussin-Piccolo par les forces françaises. — Appréciations des journaux allemands.

Voici comment avaient commencé, entre les deux empereurs, les relations personnelles qui produisirent la suspension d'armes et qui devaient un peu plus tard amener la conclusion de la paix.

Le feld-maréchal prince Windisch-Graetz était encore à Berlin lorsqu'on y reçut la nouvelle de la bataille de Solferino, perdue par les Autrichiens, et où le prince Charles Windisch-Graetz, colonel d'un régiment d'infanterie, avait trouvé la mort. Le prince Charles était de la seconde branche de cette ancienne et illustre maison, tandis que le feld-maréchal est le chef de la première branche; mais le prince Charles était devenu le gendre du feld-maréchal en épousant la princesse Mathilde, sa fille. Le colonel prince Windisch-Graetz n'avait pas trente-huit ans; un brillant avenir lui était réservé. La princesse Mathilde, devenue sa veuve, n'avait pas vingt-quatre ans.

Le colonel prince Windisch-Graetz était cher à l'empereur François-Joseph, qui le traitait avec distinction et qui ressentit de sa mort une vive douleur.

Le corps du prince Charles n'ayant point été retrouvé parmi les morts recueillis dans les positions que les Autrichiens occupaient encore à la fin de la bataille, l'empereur François-Joseph le fit réclamer auprès du major-général de l'armée française. L'Empereur Napoléon, instruit du désir de l'empereur d'Autriche, ordonna des recherches qui firent découvrir les restes entièrement dépouillés du malheureux prince; ils furent recueillis avec le plus grand soin et transportés par ordre de l'Empereur au quartier général de l'armée autrichienne. C'est le capitaine d'état-major Corbin qui fut chargé de cette mission. Telle est l'origine des rapports établis entre les deux souverains.

Nous avons parlé dans le chapitre précédent de l'armistice de Leoben, signé quelques jours après la bataille de Tagliamento, remportée par Napoléon sur le prince Charles et qui fut suivi du traité de

Campo-Formio. Les autres armistices célèbres de l'histoire moderne sont :

L'armistice de Stayer, conclu le 25 décembre 1800. Il eut lieu après la bataille de Hohenlinden. C'est Moreau qui le signa. Le 16 janvier 1801, Brune signe à son tour l'armistice de Trévise, qui livre aux Français la ligne de l'Adige, avec les places de Ferrare, Peschiera et Porto-Legnano. On lui reproche de ne pas avoir exigé Mantoue.

En 1805, Murat conclut à Hollebrun un armistice qui sauva l'armée russe, et qui valut au duc de Berg une lettre sévère de l'Empereur.

Le soir même de la bataille d'Austerlitz, l'empereur d'Autriche demanda et obtint un armistice qui fut le préliminaire de la paix de Presbourg.

Un autre armistice, également célèbre, fut signé après Friedland et amena la paix de Tilsitt.

A Wagram eut lieu l'armistice de Znaire, prélude de la paix de Vienne, en 1809.

Enfin, le 4 juin 1813, après Bautzen, eut lieu l'armistice de Pleiswitz, que l'Empereur Napoléon Ier lui-même considérait comme une faute.

L'armée française ayant passé le Mincio et mis le pied sur le territoire de la Vénétie, dernier refuge dans la péninsule italique, de graves difficultés s'élevaient, car la Confédération germanique prenait de plus en plus une attitude hostile. Nous n'en prenons pour preuve que la réponse du ministre des affaires étrangères de Saxe à la circulaire du prince de Gortschakoff que nous avons reproduite plus haut. Sous les formes courtoises du langage diplomatique, cette circulaire montre l'intention évidente des Etats allemands de soutenir l'Autriche par les armes. Nous en citons seulement la dernière partie :

« Nous serons plus explicites sur les questions qui se rattachent à la position et à l'attitude des gouvernements allemands. Ici nous avons une mission à remplir, et nous devons de sincères remercîments à M. le prince Gortschakoff de nous avoir fourni l'occasion d'entrer dans quelques explications propres à éclairer les gouvernements étrangers sur ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne.

« La dépêche de M. le ministre des affaires étrangères de Russie témoigne des regrets au sujet de l'excitation se manifestant dans quelques parties de l'Allemagne ; elle exprime la crainte que cette agitation n'ait sa source dans un malentendu, et ce malentendu elle le trouve dans la tendance de quelques Etats de la Confédération germanique à se préoccuper d'un danger imaginaire et à en faire naître de très-

réels, non-seulement en ne résistant pas à des passions dont le développement pourrait mettre en péril la sécurité de la force intérieure des gouvernements, mais encore en fournissant des griefs sérieux à un Etat voisin et puissant au moment même où ils en reçoivent les déclarations rassurantes.

« Il y a évidemment un malentendu, mais ce n'est pas du côté des gouvernements allemands qu'il faudra le chercher.

« M. le prince Gortschakoff veut bien nous rappeler plus loin que la Confédération est une combinaison purement et exclusivement défensive, et que si aujourd'hui elle se portait à des actes hostiles envers la France, elle aurait faussé le but de son institution et méconnu l'esprit des traités qui ont consacré son existence.

« A ce sujet nous devons commencer par faire une légère réserve. Sans vouloir examiner jusqu'à quel point le mot de combinaison peut s'appliquer à une union d'États indépendants reconnue indissoluble et comptant parmi ses membres deux grandes puissances européennes, nous nous permettrons de relever que la Confédération germanique, par son organisation, a en effet un caractère principalement et essentiellement défensif, mais qu'on ne saurait prétendre qu'elle est une combinaison exclusivement défensive. Les traités sur la base desquels elle est entrée dans le droit public européen, — je me sers des propres paroles de M. le prince Gortschakoff, — et auxquels la Russie a apposé sa signature, lui reconnaissent le droit de paix et de guerre. Les États allemands se sont toujours montrés très-jaloux de se conformer aux lois fondamentales qui régissent la Confédération et de ne pas s'en écarter, mais par cela même ils peuvent prétendre à les conserver intactes.

« Nous prions cependant M. le prince Gortschakoff de ne pas perdre de vue que dans notre pensée il ne s'agit en aucune façon de méconnaître ce caractère défensif par excellence, ni de sortir du cercle des dispositions défensives qui se trouvent dans les lois fondamentales.

« L'art. 47 de l'acte final de Vienne, et dont il a été question trop souvent dans ces derniers temps pour qu'il soit nécessaire d'en citer le texte, a prévu l'éventualité qui se présente aujourd'hui comme fait accompli, et pour que les gouvernements allemands songent à remplir les devoirs qu'il leur impose, ils n'ont besoin ni de céder à des passions qui compromettent leur sécurité, ni de se préoccuper d'un danger à venir. Nous pourrions rappeler d'ailleurs que jusqu'ici la Confédération n'a pas encore arrêté les décisions qui sont l'objet de la sollicitude de M. le prince Gortschakoff et lui inspirent des craintes pour la solidité de notre « assiette intérieure; » mais, loin de soulever une question d'opportunité, nous préférons lui donner une preuve de

plus de notre confiance dans les dispositions amicales du gouvernement impérial en acceptant ainsi une discussion anticipée.

« Ce n'est pas pour la première fois que la Diète de Francfort est appelée à discuter la mesure des obligations fédérales de l'Allemagne envers les deux grandes puissances faisant partie de la Confédération. Il n'est pas inutile de rappeler des précédents d'assez fraîche date; ils prouveront de quelle manière on a entendu jusqu'ici son caractère *défensif,* sans donner lieu à aucune objection de la part des grandes puissances qui ont signé les traités sur la base desquels l'Allemagne est entrée dans le droit public européen.

« Il y a quelques années, la Russie, à la suite d'un différend avec l'empire ottoman, fit occuper par ses troupes les Principautés danubiennes. L'intervention des grandes puissances, ayant pour but d'amener une entente, resta infructueuse par suite du refus de la Porte ottomane d'accepter purement et simplement l'arbitrage de la conférence de Vienne, et ce fut alors la Turquie qui déclara la guerre à la Russie. Elle eut pour alliées l'Angleterre et la France. A cette époque, la Confédération germanique, sur la proposition de l'Autriche et de la Prusse, prit une résolution portant que tout acte d'agression contre les possessions non allemandes de l'Autriche et de la Prusse serait considéré comme équivalent à une attaque contre le territoire fédéral, et quelques mois plus tard les troupes autrichiennes occupant les Principautés danubiennes, la Confédération amplifia ladite résolution dans ce sens qu'une attaque contre cette force armée, se trouvant donc en dehors non-seulement du territoire fédéral, mais même du territoire autrichien, serait encore considérée comme une agression dirigée contre la Confédération.

« Je ne sache pas que ces décisions aient provoqué des protestations ou seulement des remontrances ni à Paris, ni à Londres, ni même à Saint-Pétersbourg, et cependant le gouvernement impérial de Russie aurait certainement trouvé matière à s'y opposer, si l'attitude de la Confédération avait été contraire aux traités.

« Mais si la Confédération est restée alors dans les limites de ses droits et de ses devoirs, pourquoi donc s'exposerait-elle aujourd'hui à fausser le but de son institution et à méconnaître l'esprit des traités en prenant des résolutions analogues?

« Ou bien n'existerait-il pas d'analogie entre les circonstances actuelles et celles d'alors?

« Il y a en effet une différence à noter. En 1854, la Confédération avait en vue l'éventualité d'une agression venant de l'est, comme elle tourne aujourd'hui ses regards du côté de l'ouest. Mais à cette époqu l'intervention de la Diète n'avait été précédée d'aucun acte ni d'aucune démonstration tendante à menacer le territoire autrichien ou prus-

sien ; aujourd'hui, au contraire, cette intervention n'a pas encore l
mais, en revanche, le territoire autrichien est envahi.

« Voudrait-on enfin nous objecter à Saint-Pétersbourg qu'à c
époque l'Allemagne avait plus à redouter de la Russie qu'elle r
craindre aujourd'hui de la France ? La dépêche de M. le prince G
chakoff nous rappelle que le gouvernement français a solennellen
proclamé qu'il n'a aucune intention hostile à l'égard de l'Allema
Elle nous apprend en même temps que cette déclaration a été acc
lie avec un assentiment empressé par la majorité des grandes p
sances. Nous nous souvenons également d'un Manifeste proclan
l'intention de délivrer l'Italie, des Alpes jusqu'à l'Adriatique. Cette
claration aurait-elle aussi obtenu l'assentiment empressé des gra
puissances ?

« La dépêche de M. le prince Gortschakoff constate une fois de
l'intention du gouvernement impérial de veiller au maintien de l'é
libre européen. Nous sommes profondément pénétrés de ce que
manifestation a de rassurant pour l'avenir de l'Europe. Nous sa
apprécier au même degré l'importance de l'intérêt que le gou
nement impérial déclare attacher à l'intégrité de l'Allemagne. I
aimons de plus à nous persuader que si la Russie, en faveur de l'A
magne, a supporté des sacrifices, elle ne les regrette pas ; car, a
que nous le dit la dépêche de M. le prince Gortschakoff, la Russi
s'inspire que de ses intérêts, et il s'est présenté telles circonstance
la Russie, à son tour, a eu à se louer de l'Allemagne, guidée ég
ment par les inspirations de ses propres intérêts. L'Allemagne,
jourd'hui, ne demande pas des sacrifices, elle ne réclame que so
dépendance dans l'accomplissement de ses devoirs fédéraux.

« En parlant ainsi, nous n'avons pas la prétention de prend
parole au nom de l'Allemagne. Mais lorsqu'il s'agit des affaire
dérales et du maintien des droits aussi bien que des obligations c
confédération, nous croyons chacun des gouvernements allem
appelé à élever sa voix, et nous ne craignons pas, pour notre p
d'être démentis par nos confédérés.

« Veuillez donner lecture de la présente dépêche à M. le pr
Gortschakoff.

« Signé Beust. »

Et pourtant l'Allemagne ne pouvait, sans une ingratitude flagra
quand elle n'était pas directement attaquée, prendre les armes co
la France. Que de services, en effet, n'avons-nous pas rendus en
temps divers aux populations allemandes ? N'est-ce pas de la Fr
carlovingienne qu'est sortie la civilisation de la Germanie, et Cha
magne n'est-il pas commun aux deux peuples ? Plus tard, n'es
pas à l'intervention directe de la France que la liberté de conscie

dut son triomphe en Allemagne? Non-seulement François Ier prête l'appui de son épée à la cause protestante, mais Richelieu paraît. Il suscite des armées qui affranchissent l'Allemagne. A qui est dû le traité de Westphalie, si ce n'est à nos victoires? Où en seraient les populations et les États allemands sans ce traité? Ce sont là des services que l'on ne peut oublier. Ce ne sont pas les seuls. On parle des guerres que fit l'Empire héritier de la Révolution française pour venger les coalitions précédentes et pour arrêter de nouvelles invasions. Mais si les victoires de la France furent fatales à l'amour-propre germanique, est-il un Allemand bien né qui puisse ne pas apprécier les avantages politiques qui résultèrent de ces guerres? Ce qui restait de la féodalité fut aboli progressivement et les peuples respirèrent. Les vrais principes du droit civil furent propagés. On prononça le mot d'égalité, et bientôt la transformation de l'Allemagne fut complète. Elle s'était endormie dans les bras du moyen âge. Elle se réveilla, grâce aux conquêtes de la France, sur les ailes de l'esprit moderne, et sa gloire littéraire, philosophique et poétique, brilla du plus vif éclat. Elle ne put reprocher à la France qu'un peu trop de bonheur dans le métier des armes. Les traces du passage des Français se reconnaissent encore aujourd'hui, non à des ruines, mais à des institutions.

Une sorte de rocher d'Encelade pesait sur l'Allemagne. Ce rocher, qui empêchait chacun de ses mouvements les plus légitimes, s'appelait le Saint-Empire. Qui souffla sur la montagne et dit à la Germanie : Tu peux marcher? — la France! N'aurions-nous rendu à nos frères de Germanie que le service de les débarrasser des projets de domination universelle de l'Autriche, nous mériterions leur reconnaissance éternelle et celle de l'univers.

Les armements de l'Allemagne, ceux de l'Angleterre, faisant prévoir une lutte générale, d'autres considérations de différente nature avaient déterminé Napoléon III à offrir un armistice à l'empereur François-Joseph. Celui-ci ne pouvait qu'accepter avec empressement une telle ouverture, car son armée avait été cruellement décimée à Solferino. Un correspondant du *Times* parle ainsi des pertes qu'elle avait éprouvées :

« On n'a certainement fait aucun secret des effets produits par la défaite de Solferino. Elle a été beaucoup plus grande que les personnes les plus présomptueuses parmi nous n'auraient osé le supposer. On dit que l'Empereur lui-même a appris au général Fleury que la bataille de Solferino avait coûté 45,000 hommes à l'armée autrichienne. Je porte cette perte en tout à 55,000 hommes. Ce serait presque incroyable s'il n'y avait 1,650 officiers dans les hôpitaux de Vérone. On rapporte que l'Empereur aurait dit au général Fleury : «Nous ne pou-

« vons lutter avec votre artillerie. » Il paraît que ce sont les réserves qui ont essuyé les plus grandes pertes, parce que, bien que placées au loin, elles ont été écrasées beaucoup plus que les troupes qui étaient en première ligne. »

Il avait été convenu entre les deux empereurs qu'ils auraient ensemble une conférence à Villafranca. La rencontre avait été fixée à neuf heures du matin.

L'Empereur Napoléon III arriva au lieu désigné à huit heures et demie. Il était accompagné par le maréchal Vaillant, par le général Martimprey, les cent-gardes, un escadron de guides et toute sa maison militaire. Napoléon était à cheval et en képi. A neuf heures moins quelques minutes, l'Empereur sortit de Villafranca et alla à la rencontre de François-Joseph sur la route de Vérone. Il avait parcouru environ cinq cents mètres hors des dernières maisons, lorsque l'empereur François-Joseph l'aperçut. Celui-ci quitta immédiatement son escorte et vint au-devant de son heureux vainqueur.

L'empereur d'Autriche était accompagné par le feldzeugmestre Hess, par le général Poully, par un grand nombre d'aides de camp, et par un escadron de hulans, un autre de gardes-nobles et un troisième de gendarmes. Il était habillé en bleu de ciel, en képi, et montait un cheval bai.

L'empereur Napoléon voyant son jeune ennemi, lui tendit la main. Celui-ci la serra avec empressement. François-Joseph passa à la gauche de son hôte, et l'escadron de gendarmerie autrichienne prit le devant, en sorte que les deux souverains et l'escorte française se trouvaient au milieu. A neuf heures on entrait ainsi à Villafranca.

Il avait été préparé une maison pour la réception et un déjeuner. Les deux souverains restèrent seuls. Ce qui fut dit entre eux, personne ne le sait. La presse le saura peut-être un jour. Les conditions définitives de la paix furent fixées dans ce colloque.

A onze heures moins un quart, l'empereur Napoléon quittait Villafranca pour retourner à Valeggio.

Le 12 juillet, la dépêche suivante était affichée dans Paris :

« Valeggio, 11 juillet.

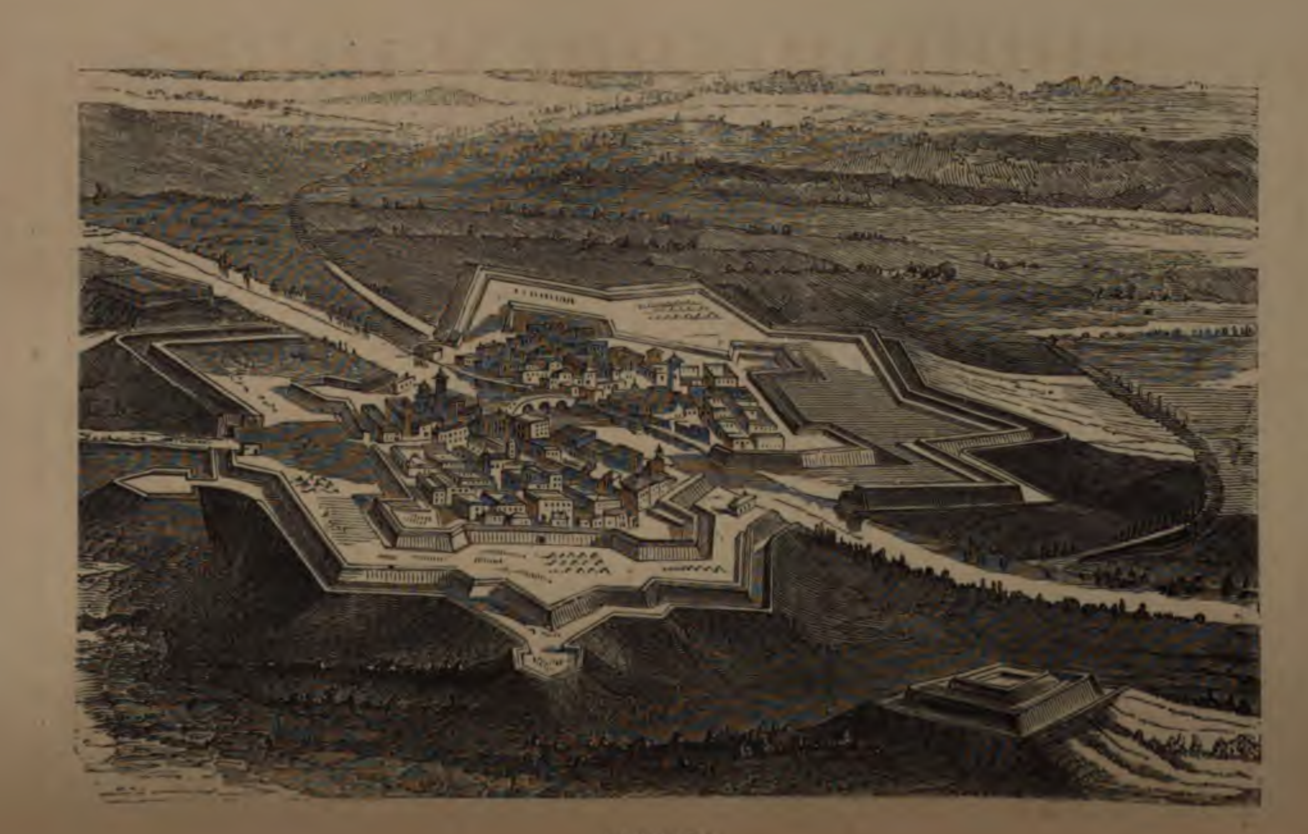
« L'EMPEREUR A L'IMPÉRATRICE.

« La paix est signée entre l'empereur d'Autriche et Moi.

« Les bases de la paix sont :

« Confédération italienne sous la présidence honoraire du pape.

« L'empereur d'Autriche cède ses droits sur la Lombardie à l'empereur des Français, qui les remet au roi de Sardaigne.



LEGNAGO.

« L'empereur d'Autriche conserve la Vénétie, mais elle fait partie intégrante de la Confédération italienne.

« Amnistie générale.

« *Le ministre de l'intérieur,*

« DUC DE PADOUE. »

Lorsque la salve des cent un coups de canon tirée par les pièces des Invalides retentit dans Paris, on crut tout d'abord à une nouvelle victoire de notre glorieuse armée; mais à peine l'heureuse nouvelle que cette salve annonçait fut-elle à la Bourse et connue de quelques-uns, qu'elle se répandit dans la ville avec une incroyable rapidité, et l'empressement seul qu'on mettait à la faire circuler était comparable aux sentiments de reconnaissance avec lesquels elle était partout accueillie, sentiments plus profonds encore que l'enthousiasme avec lequel avaient été reçus les bulletins victorieux de Magenta, de Marignan et de Solferino.

La paix, ce mot magique si impatiemment attendu, presque inespéré même, dans un délai si bref, ce mot circulait de bouche en bouche.

La ville aussi ne tarda point à prendre son air de fête.

Un cri de joie et de reconnaissance s'éleva dans Paris, quand la nouvelle fut connue. Il semblait que les drapeaux et les bannières, plus nombreux que jamais, flottaient plus joyeusement aux fenêtres où ils étaient arborés. Paris, lui aussi, a voulu prouver qu'il n'avait pas contre ses ennemis d'hier de haine invétérée, et le drapeau autrichien flottait en plusieurs endroits entre le drapeau de la France et les couleurs nationales de l'Italie.

Le soir, la ville était illuminée avec un luxe dont on a vu peu d'exemples; les monuments publics, les ministères, les théâtres, étaient couverts de feu.

La place de l'Hôtel-de-Ville surtout présentait un coup d'œil féerique; la foule animée et joyeuse qui se pressait pour voir les illuminations était innombrable. Les habitants d'ailleurs avaient rivalisé de zèle; jamais dans Paris peut-être on avait vu pareille profusion de lampions, de lanternes et de ballons multicolores; les devantures des maisons en étaient pleines, les arbres des boulevards en étaient chargés; un cordon non interrompu ornait les grilles du Palais-Royal; le Théâtre-Français et le théâtre du Palais-Royal présentaient de splendides décorations au gaz.

L'envahissement était général, et les rues que leur éloignemen avait jusque-là empêchées de prendre part à ces manifestations générales étaient brillamment éclairées. Si, au milieu de ces cordons de feu, on pouvait apercevoir quelques solutions de continuité, il était

aisé de voir, à la façon dont les fenêtres étaient hermétiquement fermées, que l'absence seule des locataires empêchait l'illumination. Quant à la foule qui se pressait sur tous les points où les illuminations étaient les plus brillantes, à une époque où on prétend que tout Paris est dehors, elle était si nombreuse et si pressée que, par moment, la circulation devenait impossible sur les voies de communication les plus magnifiques. Et cependant, malgré cette avalanche de monde, malgré le nombre vraiment effrayant de tous ces feux allumés d'un bout à l'autre de la ville, on n'eut pas le plus petit désordre à signaler. Cette belle journée ne fut attristée par aucun accident sérieux. Il était plus de minuit que cette brillante illumination étincelait encore et que la foule immense des promeneurs était à peine écoulée.

Dans les départements, la glorieuse dépêche, transmise vers deux heures de l'après-midi, fit suspendre toutes les affaires. Elle produisit d'abord un immense étonnement, qui n'eut d'égal que l'enthousiasme causé par cette grande et importante nouvelle. Le premier moment d'heureuse surprise une fois passé, l'explosion de la joie publique ne connut plus de bornes. La nouvelle de la paix apportait au sein des familles trop de consolations inespérées pour qu'elle ne fût pas accueillie avec enthousiasme.

La communication de la nouvelle de la paix fut faite aux prisonniers autrichiens casernés à Pau par le commandant de la gendarmerie. Ces pauvres gens avaient refusé jusque-là de s'en rapporter aux dires des militaires; mais quand il ne leur fut plus permis de douter de leur bonheur, ils manifestèrent la joie la plus vive par des chants, des cris et des danses.

Le soir, vers huit heures, au moment où les promeneurs avaient l'habitude, depuis quelque temps, de se diriger vers les Allées Napoléon, la caserne offrait le coup d'œil le plus animé. Les prisonniers autrichiens étaient dans un véritable délire de joie, qui était du reste partagé par nos soldats. A chaque instant ils faisaient entendre les cris de : *Vive l'Empereur! Vive Napoléon!* Réunis en colonne serrée, où ils se trouvaient bras dessus bras dessous avec nos soldats, ils parcoururent au pas militaire toute la cour en chantant des airs patriotiques; puis les chants ne leur suffisant plus, on les vit tout à coup s'élancer deux à deux, un soldat autrichien tenant un soldat français, et exécuter un galop final, qui eut un immense succès de gaieté parmi les personnes nombreuses qui formaient galerie de l'autre côté du fossé. Quand le roulement du tambour se fit entendre, tout le monde se tut comme par enchantement, et la caserne rentra dans son calme accoutumé.

La sensation produite en Angleterre par la grande nouvelle était exprimée ainsi par le *Morning-Post :*

« Il nous faut remonter jusqu'à Austerlitz pour trouver une paix conquise avec autant d'éclat. Après trois ou quatre victoires, au moment où l'Europe s'attendait à une nouvelle grande bataille, un armistice est annoncé, la paix est signée. Ce qui nous frappe tout d'abord dans ce traité de paix, c'est la haute modération dont l'Empereur a fait preuve. L'empereur d'Autriche cède à jamais le royaume de Lombardie, non au roi de Sardaigne, mais à l'Empereur des Français, et l'Empereur des Français remet sa conquête au roi de Sardaigne.

« La Lombardie et la Sardaigne sont donc désormais un seul et même Etat. Voici maintenant un autre point essentiel de l'existence de l'Italie régénérée. Afin que la Confédération soit assurée et protégée par l'établissem ement d'un trône souverain dans le nord de l'Italie, il est créé un Etat unique avec une population de huit millions d'habitants. Cet Etat sera précisément dans l'avenir le type et le régulateur du gouvernement intérieur de l'Italie.

« L'empereur d'Autriche, cédant le royaume de Lombardie, conserve celui de Vénétie, ou plutôt il reçoit un nouveau royaume de peu d'étendue au lieu d'un grand royaume; car il possédera ses droits du royaume de Vénétie à un titre tout à fait nouveau. Le vieux titre autrichien est aboli, et, à sa place, est établi un titre italien. L'empereur d'Autriche sera roi de Vénétie uniquement comme membre faisant partie intégrante de la Confédération italienne. Il ne sera pas plus un souverain autrichien en Italie que Georges IV ou Guillaume IV ne passaient pour être souverains anglais et non allemands dans le Hanovre.

« Il y aura, sans nul doute, une administration distincte, un code de lois distinct, une armée distincte. Bien qu'il possède aussi la couronne d'Autriche, le roi de Vénétie tiendra ses droits en quelque sorte, et pour parler le langage d'un Anglais, à un titre parlementaire. Il sera et doit être essentiellement Italien. Il régnera sur moins de trois millions d'Italiens, et sera surveillé par une Confédération n'en gouvernant pas moins de vingt-six millions. Enfin, les deux Empereurs ont été d'accord pour demander des réformes au pape, et, en outre, une amnistie générale est proclamée. Nous prévoyons maintenant qu'il n'y aura pas de congrès. Le peu qui reste à régler ne vaut assurément pas la peine qu'il s'assemble.

« Reste à juger la conduite de la France en tout ceci et ce que nous devons penser d'elle à l'avenir. Elle n'a mis que trois mois pour accomplir ce grand œuvre. Son crédit est excellent, son armée est admirable, l'esprit qui l'anime est ardent. Tout cela ne lui a coûté qu'un moment de vigueur, et pourtant elle n'y a gagné aucun accroissement de territoire. Elle a fait de grands sacrifices pour cette guerre, et, si

l'on a douté de sa sincérité, on voit maintenant quelle abnégation elle pratique dans la paix.

« Napoléon III a deux fois seulement tiré l'épée : en 1854, pour protéger la Turquie contre la Russie, et au printemps dernier, pour nationaliser et réformer l'Italie. Sous Napoléon III, la France n'a pas fait la guerre sans qu'il y ait eu des motifs réels pour s'y décider. Nous avons donc tout sujet d'être convaincus que la France ne troublera jamais de son plein gré la paix du monde. La voilà de nouveau aujourd'hui en paix pour veiller aux nombreux intérêts de son administration intérieure et au développement du nouveau gouvernement confédéré qu'elle a assuré en Italie.

« Ainsi tout promet un état de choses tel que nous le voudrions. L'Angleterre souhaite que l'Autriche reste une grande puissance, et dans ce rang de grande puissance elle restera. Elle désire aussi que les troupes françaises et autrichiennes se retirent également de l'Italie, et, sur ce point encore, sa politique sera satisfaite. L'Angleterre a donc lieu de s'applaudir du résultat de la campagne qui a fait jaillir tant de gloire sur sa voisine et lui a donné une si grande puissance. »

En même temps on lisait dans le *Morning-Chronicle* :

« Un traité de paix a été signé par l'Empereur des Français et par l'Empereur d'Autriche. Le grand œuvre de la délivrance de l'Italie a été accompli en neuf semaines. Pendant que nous étions occupés à discuter le but de l'armistice qui a été conclu il y a quatre jours, nos doutes ont été promptement levés par cet arrangement définitif, qui est le meilleur qu'auraient pu espérer les plus exigeants.

« Le sentiment exprimé par les deux chambres du parlement, qui attendaient en silence la nouvelle annoncée, et qui l'ont reçue par des acclamations de joie, n'est qu'un avant-coureur de la joie avec laquelle elles accueilleront la nouvelle annonçant que cette guerre terrible est terminée, que le bon droit a triomphé, et que l'Europe est encore une fois tranquille. La Lombardie, qui a été conquise sur le champ de Magenta, doit être annexée à la Sardaigne, conformément au désir de ses concitoyens. L'Autriche, battue et défaite à Solferino, a consenti à abandonner ses droits sur l'Italie.

« Les Etats de l'Italie formeront une confédération libre. La Vénétie, sous un gouverneur autrichien, avec une administration et des lois séparées, formera un des Etats de cette Italie fédérée, de même que le Holstein, bien que gouverné par le Danemark, fait partie de l'Union allemande. Une amnistie générale forme le couronnement de ce traité de paix.

« Les succès de l'Empereur des Français dans cette courte lutte sont si complets et si étonnants que leur récit ressemble à un épisode des *Mille et une Nuits* plutôt qu'à un chapitre de notre histoire mo-

derne. Il atteint le but de ses désirs, malgré les armées que le plus ancien et non le plus faible des empires européens pouvait mettre en campagne contre lui. Il a réussi, dans ce court espace de deux mois d'été, à résoudre par l'épée le problème le plus difficile qui ait occupé les hommes d'Etat du temps passé et de notre époque. Il faut avouer qu'il est sorti de cette épreuve le plus grand homme de son époque. Un tel aveu doit exciter notre émulation, mais nullement notre envie.

« Pour les immenses sacrifices que la guerre rendit nécessaires, l'Empereur des Français ne demande rien pour la France, pas même la cession de la Savoie à laquelle beaucoup de gens s'attendaient. Tant de désintéressement ne saurait manquer d'être apprécié par l'Europe. La Lombardie est donnée au roi de Piémont, mais la France ne reçoit rien. Telle elle était au début de la guerre, telle elle est à la fin. Il lui suffit d'avoir noblement revendiqué son droit à la première place parmi les nations.

« Les Parisiens n'ont pas à demander à leur Empereur, comme les Romains à César : Quelles conquêtes nous apporte-t-il? — Il a conquis la Lombardie, mais c'est uniquement pour le bien de ses fils. Arbitre de la guerre et de la paix, l'Empereur des Français saura cimenter par la diplomatie ce qu'il vient d'accomplir par les armes. »

D'un autre côté, on écrivait de Berlin :

« La nouvelle de l'armistice qu'a suivie de près celle de la conclusion d'une paix définitive, a produit à Berlin d'abord une sensation profonde à laquelle a succédé une satisfaction qui s'explique, quand on songe à l'organisation de l'armée en Prusse.

« Chacun y est soldat : la paix rendra donc les pères de famille au foyer domestique et à l'activité de la vie civile. L'épouse reverra l'époux, les enfants leur père et la mère le fils qu'elle n'a vu partir qu'avec douleur.

« Cette joie si naturelle est une nouvelle preuve de ce que je vous ai si souvent écrit, que la nation prussienne était décidément contraire à une guerre avec la France.

« Ici, croyez-le, les bénédictions de toutes les familles ne manqueront pas à l'Empereur Napoléon, qui a écouté la voix de l'humanité et l'a laissée triompher même à côté de celle de la gloire. Quant à l'empereur d'Autriche, au milieu de circonstances si difficiles, il a noblement cédé, et nous croyons que l'avenir lui réserve une compensation digne de ses hautes aspirations.

« Tout le monde est frappé de ce fait caractéristique de l'époque que la grande politique a changé ses voies et doit cesser désormais d'être routinière.

« Au reste, quand les intentions sont bonnes et loyales, il est toujours facile de modifier ces déterminations dans le sens d'un fait émi-

nemment moral lui-même, et dans un cas semblable, ce n'est pas le prince régent de Prusse qui peut se trouver embarrassé. Dès que la nouvelle de la conclusion de la paix signée à Villafranca a été connue, ordre a été immédiatement donné aux troupes de faire halte. »

La guerre avait été bien conduite; la paix fut bien faite. Signée sans médiation entre l'Empereur des Français et l'Empereur d'Autriche, elle ajoutait encore à l'éclat de nos victoires.

Depuis la grande journée du 24 juin les rigueurs de la guerre s'étaient singulièrement mitigées. Mû par un noble sentiment d'humanité, l'Empereur Napoléon avait rendu sans échange les officiers autrichiens blessés. De son côté, le jeune empereur d'Autriche, ne voulant pas se laisser vaincre, du moins en magnanimité chevaleresque, avait rendu les officiers français que la fortune des armes avait fait tomber dans ses mains. François-Joseph avait aussi prêté l'oreille à un échange de prisonniers, de sorte que l'humanité pouvait dès ce moment espérer le commencement d'une ère plus pacifique.

Nos victoires avaient été fécondes : elles élevaient la France à un haut degré de splendeur; elles assuraient l'avenir et l'indépendance de l'Italie; elles contribuaient au repos du monde; elles rectifiaient sur un point important les traités de 1815.

On pouvait constater devant l'Europe, attentive à ces triomphes, à ces conquêtes morales de nos armes, deux faits caractéristiques de la situation intérieure : premièrement, le calme de notre pays pendant cette guerre; secondement, l'énergie du sentiment national, qui, pendant cette guerre, a tout maîtrisé, tout absorbé.

Depuis deux mois l'Empereur avait quitté la France pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Les perspectives de cette glorieuse absence inquiétaient les esprits timides. L'événement prouva que l'Empereur, en cédant aux inspirations de son courage, avait bien mesuré, bien pressenti l'opinion publique. Il ne s'était trompé ni au dehors ni au dedans.

Au dehors, le succès fut prompt, éclatant, irrésistible.

Au dedans, la France qui, quelques années auparavant, se heurtait à tant d'écueils, touchait tant d'abîmes, ne cessa un moment d'être dans une sécurité profonde. La France demeura tranquille, sereine, forte, se surveillant elle-même, trouvant dans ses prospérités la facile habitude du devoir.

Lyon, Marseille, Bordeaux, Strasbourg, Lille, Toulouse, toutes les riches métropoles de nos départements, n'avaient pas été moins calmes, moins florissantes que cette radieuse capitale de la France, la métropole du monde, que le règne de Napoléon III avait si prodigieusement embellie.

Les villes, les campagnes s'étaient montrées, par leur bon ordre, par leur paisible attitude, dignes de l'héroïque armée sortie de leurs rangs populaires et qui allait accumuler en quelques jours une impérissable gloire.

Ni trouble, ni agitation. Partout les lois respectées; partout la confiance, qui maintient l'ordre; partout l'ordre, qui enfante le travail; partout le travail, qui fait la vraie richesse des citoyens et de l'Etat.

Tout cela s'était accompli sons la main d'une jeune et courageuse femme, dont les suprêmes grandeurs n'égalaient pas les grâces et les vertus. Tout cela s'était accompli paisiblement, régulièrement, sans effort, sous la douce autorité de l'Impératrice Régente, qu'entouraient quelques hommes d'État rangés avec dévouement près d'elle, près de son fils, près du noble vieillard, dernier et digne frère du gigantesque fondateur de la dynastie napoléonienne.

Non-seulement la France, longtemps si agitée, était restée calme et paisible pendant cette grande lutte extérieure, mais les anciennes divisions elles-mêmes, s'effaçant alors, s'étaient perdues dans l'immense courant de l'opinion publique, comme des eaux éparses qu'un fleuve entraîne. Une passion de gloire, naturelle à notre pays, avait tout dominé.

Les opérations de nos forces navales dans l'Adriatique se trouvèrent interrompues par les nouvelles de la paix au moment où elles allaient prendre de l'importance.

Le 3 juillet, à six heures du matin, 10 navires de guerre français et sardes entrèrent dans le port de Lussin-Piccolo, et bientôt après envoyèrent une chaloupe avec deux officiers, un Français et un Sarde, chargés de remettre au commandant militaire autrichien de l'île un pli cacheté. Cependant, comme il ne se trouvait à Lussin d'autre garnison autrichienne qu'un piquet de gendarmerie qui, en vertu d'ordres antérieurs, s'était déjà éloigné avec le préteur et quelques fonctionnaires, et s'était retiré à Punta-Croce sur l'île de Cherso, le pli fut ouvert par M. J. Scopinich, adjoint du podestat. Il y trouva un document rédigé en langue italienne, et ainsi conçu :

ESCADRE DE LA MÉDITERRANÉE.

« Vaisseau de ligne *la Bretagne*, Lussin, le 3 juillet 1859.

« *Le commandant en chef au commandant militaire de Lussin pour S. M. l'empereur d'Autriche.*

« Monsieur le commandant,

« Je viens prendre possession de l'île de Lussin au nom de l'Empereur Napoléon, mon auguste maître. J'arrive ici avec des forces imposantes dont vous ne voyez que l'avant-garde; je dois, en consé-

quence, supposer que vous ne ferez pas de difficultés pour vous rendre et que vous ne tenterez point une résistance inutile. Les conditions de cette reddition sont les suivantes : 1° La garnison se rendra prisonnière de guerre à discrétion; 2° dans le courant de la matinée, les Français prendront possession de l'île, et la population se soumettra à l'autorité bienveillante mais ferme de l'officier français qui est chargé de la gouverner; 3° les habitants de l'île seront désarmés. Ceux qui veulent quitter Lussin avec leur avoir pour aller s'établir ailleurs, peuvent le faire dans les 24 heures en en faisant auparavant la déclaration à l'état-major général de la flotte française, qui leur délivrera des sauf-conduits.

« Signé Romain-Desfossés. »

Vers deux heures et demie de l'après-midi l'escadre française envoya à terre environ 1,200 hommes d'infanterie de marine et prit possession de la ville; en même temps, aux sons de la musique militaire et au bruit des salves d'artillerie, on hissa au mât de pavillon de la grande place le drapeau franco-sarde, disposé de manière que, d'un côté, on voyait le drapeau français, de l'autre, le drapeau sarde. Les troupes ennemies furent logées dans les bâtiments des écoles de filles et de garçons, et le commandant de l'escadre fit établir un télégraphe à signaux sur la montagne de Coloudraz. En même temps, il nommait gouverneur de l'île l'officier d'état-major A. I. Navier, qui se présenta à la population sur la grande place et lui fit un discours approprié à la circonstance.

Une partie des troupes retourna alors à bord, tandis que le reste se rendit dans les quartiers qui lui avaient été assignés. Vers le soir parut un second avis signé par le commandant de l'escadre française; il y remerciait la population du calme qu'elle avait observé, et déclarait que le séjour des troupes alliées ne serait que temporaire et limité à la durée de la guerre. Il y faisait aussi savoir qu'il avait besoin d'emplacements militaires et de manœuvres pour radouber les vaisseaux, que les travaux seraient payés comptant et au prix dont on conviendrait. Il ordonnait en outre que l'argent français, soit en papier, soit en espèces, eût cours légal aussi bien que l'argent autrichien, et que tous les quinze jours il serait publié un tarif des articles les plus nécessaires. Il terminait en assurant que ses troupes observeraient la discipline la plus rigoureuse.

Le 4, il vint encore dans le port 42 navires français, de sorte que le nombre total s'en élevait à 58, parmi lesquels les vaisseaux de ligne *la Bretagne*, *l'Arcole*, *l'Impétueuse*, beaucoup de frégates, chaloupes canonnières, batteries flottantes et plusieurs vaisseaux de transport. En fait de vaisseaux sardes, il y avait la frégate *Carlo-Alberto* et le vapeur *Veloce*.

Le sauf-conduit délivré au correspondantde l'*Echo* était ainsi conçu :

« Sauf-conduit pour l'île de Cherso et autorisation de passer sur un navire neutre ou autrichien du petit cabotage à Trieste, et revenir à Lussin-Piccolo par un navire neutre, accordé à M.***

« Lussin-Piccolo, le 5 juillet 1859.

« Le vice-amiral, sénateur, commandant en chef les forces navales françaises de la Méditerranée.

« ROMAIN-DESFOSSÉS. »

Le 3, à six heures du matin, parut à Ossero une frégate française à hélice, de 34 canons, commandée par le capitaine Rose; elle jeta l'ancre à environ 300 toises de la ville, et envoya à terre deux barques chargées de troupes. L'officier commandant déclara qu'on ne voulait pas molester la population et qu'on ne s'immiscerait pas dans les affaires du pays; qu'on n'était venu que pour détruire le pont de la Cavanella et interrompre par là les communications avec l'île de Lussin, qui était occupée par 10,000 Français. Ce pont fut ensuite détruit en partie à coups de hache, en partie par le feu ; la frégate rasa également par 110 coups de canon le mur et la digue qui appuient le pont à l'ouest, du côté de Lussin. A deux heures de l'après-midi, la frégate s'éloigna en disant que l'on reviendrait.

Le 6, au matin, le bruit se répandit que les Français s'avançaient d'Ossero vers Cherso, et comme on remarqua en même temps, à peu de distance, des vaisseaux ennemis, qui semblaient destinés à agir contre cette île, toutes les autorités quittèrent la ville et se retirèrent à Veglia. Là en étaient les opérations lorsqu'arriva l'ordre de les discontinuer.

On attendait avec impatience de connaître le langage des journaux allemands à la nouvelle de la paix. En voici un résumé fidèle :

La *Gazette d'Augsbourg* prétendit que la cause de l'armistice était l'existence de maladies dangereuses dans l'armée française. Le *Moniteur* donna à cette assertion le démenti le plus formel en déclarant que l'état sanitaire de l'armée française était excellent et surpassait même les espérances que l'on pouvait avoir en présence des fatigues et des chaleurs qu'elle avait eues à supporter.

Desenzano, où le quartier général avait été transporté à la suite de l'armistice, est situé sur les bords du lac de Garde, à douze kilomètres de Peschiera et sur la route directe de cette ville à Brescia.

« Les décisions de la Prusse et de la confédération germanique, disait l'*Ost-Deutsche-Post*, obligent Napoléon de concentrer toute son attention et toute son énergie sur l'armée de l'est. Les meilleures troupes de la France, à l'exception de la cavalerie, sont sur les bords du Mincio. »

Il perce dans ces mots, *les meilleures troupes de la France*, une ignorance complète de la composition et de l'organisation de notre armée. Que cette qualification puisse être donnée à telle partie des troupes d'une puissance dont l'armée est composée d'éléments hétérogènes, de soldats de races diverses, plus ou moins aptes à la guerre les unes que les autres, cela se conçoit; mais en France, et c'est là ce qui fait notre force, tous nos régiments se ressemblent et se valent. Prenez toute notre infanterie, ce noyau principal de notre armée, alignez ses cinq cents bataillons dans une plaine assez spacieuse pour les contenir tous, passez devant le front de leurs lignes, et vous ne verrez d'autre différence entre les régiments que les numéros portés sur la plaque du shako et sur les boutons de l'uniforme. Ceux qui ont vu et admiré nos fantassins croisant la baïonnette dans les circonstances décisives et suprêmes où l'élan donne la victoire, peuvent dire s'ils le cèdent en rien aux troupes les plus brillantes et les plus renommées. Ils sont moins remarqués peut-être, parce qu'étant plus nombreux, ils forment un ensemble sur lequel tranchent les autres corps; mais ils sont exactement les mêmes pour le courage, et c'est dans leurs rangs, d'ailleurs, que les corps d'élite viennent se recruter.

La *Gazette de Berlin* se livrait à une sorte de revue rétrospective qui n'était autre qu'une mise en accusation de la politique autrichienne.

« L'armistice, disait-elle, a été suivi de près par la conclusion de la paix. Les deux adversaires se sont hâtés de se mettre d'accord, pour ne guère laisser aux autres puissances que la peine de glaner là où ils ont récolté. La France et l'Autriche ont vu un danger commun dans l'intervention de la Prusse unie au reste de l'Allemagne. Déjà le *Moniteur* ne déguise plus le dépit que lui a causé l'attitude prise par la Prusse. Quant à l'Autriche, elle a pour système invariable d'exploiter les forces des États allemands en faveur de ses intérêts non allemands. Elle veut bien utiliser l'Allemagne, mais non lui permettre de devenir une puissance libre et indépendante.

« L'Autriche a franchi le Tessin sans s'inquiéter de la Prusse, qui, sans doute, aurait dû verser son sang et défendre le Rhin uniquement pour sceller les nouvelles conquêtes du cabinet de Vienne en Italie. D'abord, le comte Buol, laissant la Prusse de côté, ne fit un appel qu'aux États allemands favorablement disposés en faveur de l'Autriche. A l'aide d'une majorité dans la Diète, le cabinet de Vienne voulait entraîner la Prusse, bon gré mal gré à la guerre, d'où le cabinet de Berlin se serait dépêtré comme il aurait pu. Et de quelle manière l'Autriche entendait elle appuyer l'Allemagne en guerre avec la France? N'a-t-elle pas envoyé à Ulm et à Rastadt les régiments ita-

liens sur lesquels elle pouvait le moins compter? Et cependant, à la vue des dangers sérieux que couraient en Italie l'Autriche el l'Europe entière, la Prusse avait pris sa tâche tellement à cœur, que les deux adversaires se sont hâtés de se réconcilier pour parer aux coups décisifs que la Prusse allait porter. A quoi nous servirait, au reste, d'irriter de plus en plus la France contre nous, puisqu'en définitive, nous devons toujours retrouver dans l'Autriche une rivale soupçonneuse? Toutefois, maintenant que nous avons renoncé à notre inertie, nous devons, pleins de confiance dans la bonté de notre cause et de notre épée, braver les susceptibilités que nous avons provoquées, quelles que soient les formes qu'elles voudront revêtir. »

La *Gazette d'Ausbourg* ne gardait plus de mesure. Son langage dépassait en violence tout ce que l'on connaissait, et Dieu sait ce que l'on connaissait des violences de la *Gazette d'Augsbourg*. Il serait impossible de le citer tout au long, et nous devons nous borner à reproduire le *post-scriptum* de son article de fond :

« Nous apprenons à l'instant, disait-elle, que les préliminaires de la paix viennent d'être posés; nous en connaissons la teneur. Ainsi, l'Autriche va céder la Lombardie en faveur du roi Victor-Emmanuel, en faveur d'un État qui, déjà une fois, sans déclaration de guerre, a fait irruption en Lombardie comme un brigand, et cela dans un moment où l'Autriche avait à conjurer, à l'intérieur, un puissant danger. Si ce sont là les conditions acceptées de la paix, nous en sommes profondément affligés, et nous voyons devant nous un triste avenir. L'Allemagne sort de cette lutte profondément blessée dans sa considération aux yeux de l'étranger. Les États allemands ne sont-ils pas menacés à tout instant de voir leur territoire morcelé, si une campagne de deux mois et quelques victoires insignifiantes ont suffi pour arracher à la puissante Autriche une province si précieuse pour elle? »

Dans un autre sens, la *Volts-Zeitung*, feuille des plus radicales, non moins injuste et non moins furieuse, appelait « l'œuvre de Villafranca *une paix pourrie*, » parce que l'on n'avait rien stipulé en faveur de Garibaldi et de Mazzini.

La *Gazette de Bâle*, qui ne réclamait rien pour ses protégés, n'y mettait pas tant de façons; elle se réjouissait de la paix purement et simplement :

« Le mot de paix, disait-elle, a une influence magique. On est satisfait de voir régner de nouveau l'ordre et la tranquillité, et dût la nouvelle paix n'être, comme on dit, qu'une paix pourrie, le monde des affaires pense : Mieux vaut une paix *pourrie* qu'une guerre. En somme, l'impression produite par la paix a été favorable. On a beau déplorer que le monde ait l'humeur si pacifique, ce qui est incontestable, c'est que la paix est saluée avec joie. »

La *Nouvelle Gazette de Prusse*, l'organe du parti féodal, à l'encontre de l'*Ost-Deutsche-Post* et de la *Gazette d'Ausbourg*, ne déplaçait pas la question; elle ne se souciait point des causes qui avaient pu déterminer l'Empereur Napoléon à proposer un armistice : ces causes, selon elle, étaient évidentes. Elle cherchait les motifs qui avaient imposé à l'empereur François-Joseph les concessions qu'il venait de faire. D'après la version de ce journal, c'étaient : l'affaiblissement de l'armée autrichienne, ses défaites, la crainte d'une révolution en Hongrie, et peut-être même en Pologne, c'était surtout l'état des finances de l'empire.

La *Nouvelle Gazette* constatait ensuite que les négociations de paix entre les deux empereurs avaient été menées avec une excessive rapidité; les puissances médiatrices n'avaient pas même pu être informées à temps de l'armistice. Napoléon et François-Joseph avaient immédiatement réglé les points principaux avant même que les puissances neutres eussent eu le loisir de tomber d'accord sur un mode de médiation.

« Lors même, ajoutait le *Journal de la Croix*, qu'un congrès se serait réuni pour régler la question italienne, une chose est certaine, l'Empereur des Français, qui sait combiner avec prudence, serait parvenu à augmenter considérablement sa prépondérance en Europe et à soumettre, par l'influence du pape, l'Italie à l'influence de la France; à traîner l'Autriche à la remorque, et à s'assurer, de plus, la gloire de la « modération. » Nous voudrions que certains hommes d'État renonçassent une fois pour toutes à l'illusion qui leur fait croire qu'on peut traiter avec l'Empereur Napoléon comme avec un adversaire de facile composition. »

La *Gazette de Cologne* publia un article de fond sur l'entrevue de Villafranca et sur ses résultats. Elle commençait par faire observer que « tout marchait à la vapeur, à l'exception pourtant de la Confédération germanique. » Puis elle faisait un retour sur la ligne politique qu'elle avait cru devoir suivre à l'égard de l'Autriche. De tout temps, disait-elle, elle avait été convaincue que cette puissance ne pouvait se maintenir avec profit et avec honneur dans la Lombardie.

Enfin le journal *le Nord* s'exprimait en ces termes au sujet du sort futur de la Vénétie :

« Il est évident, pour ce qui concerne la Vénétie, que des mesures seront prises pour que, tout en restant sous un prince de la maison d'Autriche, cet État italien fasse, au point de vue politique, partie intégrante de la grande fédération italienne. L'Italie sera libre jusqu'à l'Adriatique, nous en avons l'intime conviction, la question de la nationalité du prince ne faisant rien à la chose. Est-ce que la plupart des maisons souveraines de l'Europe sont originaires du pays où elles

règnent? Le roi des Belges est-il Belge d'origine? La dynastie qui occupe le trône de la Grande-Bretagne est-elle d'origine anglaise? Celle qui règne en Suède est-elle suédoise? etc. Du moment que la constitution de l'Etat vénitien, que les lois, que le gouvernement, en un mot, sera italien, qu'importe que le prince soit ou ne soit pas de race italienne? »

CHAPITRE XVI.

Nouveaux détails sur l'entrevue de Villafranca. — Encore les journaux allemands. — Comment les journaux hollandais apprécient la paix. — Deux personnages disparus de la scène politique, où ils auraient été un obstacle à la paix de l'Italie. — Rapatriement des prisonniers autrichiens. — Agrandissement du royaume de Victor-Emmanuel. — Ce qui reste à l'Autriche.

La conclusion de l'armistice, et par suite celle de la paix, n'avaient pas été chez l'Empereur Napoléon le résultat d'une brusque détermination. C'était un parti pris à la suite de méditations longues et profondes. Depuis deux jours surtout l'Empereur paraissait fort préoccupé. Il avait reçu de nombreuses dépêches de l'Allemagne, et l'on voyait bien qu'il se faisait dans son esprit un travail secret.

Dans l'entourage de l'Empereur et au quartier général, on s'attendait à un mouvement hardi sur Vérone, lorsque, sortant de table, vers sept heures du soir, l'Empereur fit appeler le général Fleury.

« Mon général, lui dit-il en présence du roi de Piémont qui paraissait fort soucieux, mais qui, cependant, un peu après, approuva du geste et de la tête les paroles de l'Empereur, j'ai besoin dans ce moment d'un militaire diplomate; il me faut un homme doux, conciliant et aimable. J'ai pensé à vous. Voici une lettre que j'adresse à l'empereur d'Autriche, vous allez la porter à Vérone. Lisez-la, pénétrez-vous de son esprit : je demande une suspension d'armes; il faut que l'empereur François-Joseph l'accepte. Je compte sur votre intelligence pour développer les idées qui sont en germe dans cette lettre. » Puis il lui donna quelques explications qui reçurent également l'approbation du roi de Piémont. Le général prit une voiture, et, accompagné de M. Verrière, son aide de camp, partit pour Vérone. Quoique

la distance ne fût pas grande, les difficultés pour arriver aux avant-postes furent extrêmes. Le général Fleury n'entra dans Vérone qu'à dix heures et demie du soir. L'empereur d'Autriche était couché, et dormait profondément; mais lorsque l'on dit à l'aide de camp de service que le général Fleury apportait une lettre de l'Empereur des Français, on fut réveiller l'empereur. Il s'habilla à la hâte, puis le général Fleury fut introduit. En lisant la lettre de Napoléon, la surprise et l'émotion se peignirent sur la figure de Sa Majesté.

« Votre communication est fort grave, dit-il, et tellement grave, que j'ai besoin de réfléchir. Restez ici jusqu'à demain matin; à huit heures, je vous donnerai la réponse. — Je suis aux ordres de Votre Majesté, reprit le général Fleury; je lui demande néanmoins la permission de lui soumettre quelques considérations qui expliqueront à Votre Majesté la démarche de l'Empereur.

Le général Fleury fit valoir toutes les considérations qui devaient l'engager à accepter la proposition qui lui était faite : le voisinage des deux armées, qui allait rendre un conflit imminent, la médiation qui arriverait trop tard; il le prévint de la formidable attaque qui se préparait sur Venise.

« Les considérations que vous me faites valoir sont justes, reprit François-Joseph; je vais y penser, et demain matin vous aurez ma réponse. » Il fit déloger son grand écuyer pour mettre le général Fleury dans son appartement. A huit heures, le lendemain, le général fut introduit. L'empereur d'Autriche eut encore avec lui une conversation très-longue, puis il passa dans une pièce voisine et lui remit sa réponse. Trois heures après, le général était revenu auprès de l'Empereur.

A la suite de ces communications eut lieu l'entrevue du maréchal Vaillant et du général de Hess.

Mais Napoléon avait ses idées parfaitement arrêtées; il pensait qu'un congrès entraînerait des longueurs, que les bases de la paix une fois fixées entre les deux souverains, tout serait facile. C'était l'intérêt de l'Empereur de la faire. L'argumentation de Napoléon est celle-ci : « Nous sommes débordés par la révolution; je ne la veux pas plus que vous. Tous deux nous voulons le maintien de l'autorité pontificale, car tous deux nous sommes catholiques; entendons-nous. »

L'empereur d'Autriche comprit la portée des idées impériales, il s'y rallia complétement et l'entente la plus complète règne entre les deux souverains.

« L'accueil fait par l'Empereur des Français à notre souverain, dit un correspondant de Vienne, indique d'abord qu'une estime personnelle avait survécu à la déclaration de guerre. L'empereur François-Joseph a été réservé; la situation le lui commandait. Mais, après un

serrement de main, le vainqueur dit : « Sire, [illegible]
des sentiments de cordialité, embrassons-nous ; [illegible]
reurs se sont embrassés avec autant d'effusion qu[illegible]
léon Ier à Tilsitt. Croyez donc bien que ce n'est pas une [illegible]
vention qui a été signée à Villafranca, mais bien un traité d'alliance.
Comparez ce qui fut fait pour la Russie après Sébastopol à ce qui [illegible]
d'être fait pour l'Autriche, et vous verrez que l'Empereur Napoléon [illegible]
mis autre chose que de la modération dans ce traité.

« Les deux Empereurs, en s'entendant dans une seule entrevue, ont désarmé du même coup la révolution, les espérances des Italiens et les secrètes hostilités des puissances neutres. Ils ont fait ce que l'on déclarait impossible : circonscrit la guerre en Italie.

« Quant à la Lombardie, je ne dirai point que nous n'avons pas à la regretter ; on regrette toujours un beau pays fertile, qui peut offrir des ressources pécuniaires à l'État ; on le regrette même alors que ses habitants sont injustes et turbulents et qu'ils répondent aux avances que leur fait un prince gouverneur par un redoublement d'exigences. »

A notre époque, et à la suite d'un événement d'aussi haute importance que la conclusion de la paix, l'étude de la presse européenne est plus instructive. Nous l'avons commencée déjà dans le cours de cette histoire ; maintenant que nous touchons à notre conclusion, nous devons multiplier ces citations d'un si haut enseignement. Plus les journaux examinaient les conséquences probables du grand événement, plus ils perdaient, presque à leur insu, toute prudence et toute réserve, plus ils mettaient à nu leurs mécomptes, leurs ambitions et leurs colères ! Il est donc curieux, à plus d'un titre, de les suivre pas à pas.

Les feuilles anglaises parlaient longuement de notre suprématie, qu'elles affectaient de présenter comme exclusive désormais en Europe. Les feuilles allemandes renchérissaient. La *Gazette d'Augsbourg* dressait, pour la millième fois, le plus violent des actes d'accusation contre l'ambition de la France. Selon elle, la modération dont nous venons de faire preuve n'était qu'une comédie qui ne devait tromper personne. La paix qui venait d'être signée n'était pas même une trêve ; c'était une halte. Après avoir humilié l'Autriche, la France devait bientôt tomber sur la Prusse et l'Allemagne, puis, après, se jeter sur l'Angleterre.

« Ce sont là, il est vrai, ajoutait la *Gazette*, des lieux communs surannés ; mais nous en parlons aujourd'hui parce que, depuis le 8 juillet, ils sont devenus, pour le peuple français, un article de foi. Lorsque l'Empereur, à la tête des soldats de Magenta et de Solferino, retournera parmi sa nation, il trouvera réveillé chez celle-ci son or-

gueilleux amour-propre. Les vapeurs du sang répandu sur les champs de bataille ont encore une fois monté au cerveau des Français. On entrevoit avec plaisir la conclusion de la paix ; mais on regrette encore davantage qu'un temps d'arrêt soit venu interrompre une carrière si glorieusement commencée. »

Plus inattendues, les réclamations de la *Gazette de Breslau* ne sont pas moins édifiantes. Les préliminaires de paix de Villafranca, dit-elle, sont le résultat d'une politique véritablement napoléonienne. Cette politique ne se contente que d'une solution dont le cachet est l'incertitude, incertitude qui conduit toujours à de nouvelles complications, dont la France ne manque jamais de tirer grand profit.

« L'Italie, poursuit le journal de Breslau, sera donc une Confédération, ayant le Pape pour chef, et l'Empereur Napoléon pour maître. Qu'en diront les autres puissances de l'Europe ? Tout semble indiquer que l'Empereur Napoléon ne juge pas à propos de les consulter. La Sardaigne n'a pas été consultée, et cependant l'Autriche lui cède une de ses plus belles provinces.

« Mais l'Empire c'est la paix, c'est-à-dire l'épée, et si la France est satisfaite, le monde doit être content. »

Il n'est pas besoin de faire observer combien un pareil langage manque de tact et de dignité. C'est beaucoup de dépit et peu de logique. Mais la colère ne raisonne pas, elle se satisfait quand même et éclate, quoi qu'il arrive. Au fond, ni la *Gazette d'Augsbourg* ni la *Gazette de Breslau* ne croyaient à la possibilité des projets qu'elles prêtaient à la France, et leurs accusations n'étaient que des ricochets maladroits qui s'attaquaient d'abord à l'Empereur Napoléon pour aller frapper en pleine poitrine l'empereur François-Joseph.

La *Gazette nationale* de Berlin était plus franche dans sa rancune, et, laissant de côté la France, elle accusait en face la politique de l'Autriche. Elle disait :

« Le traité que l'Autriche vient de conclure est tellement pitoyable qu'on aurait peine à trouver son pareil dans les annales de l'histoire. Il paraît que l'Autriche a mieux aimé se jeter dans les bras de Napoléon III que de laisser prendre à la Prusse le rang que cette puissance doit avoir en Allemagne. »

Ainsi voilà qui est clair. L'Autriche était coupable, non pas parce qu'elle avait cédé à l'ambition française, mais parce qu'elle n'avait pas laissé le temps à l'ambition allemande de se produire.

Sans doute ce n'était pas l'Allemagne entière qui pensait ainsi, et ceux que la paix irritait à ce point ne formaient même qu'une très-faible minorité. Autrement, ne serait-ce pas le cas de s'écrier avec un publiciste moderne : « Ceux qui, en France, et ils sont nombreux, ceux qui, en France, aiment l'Allemagne, ne la reconnaissent plus. »



1. Le feld-maréchal Schlick. 2. Obusier pris sur l'ennemi.

T. 2, p.

La *Gazette francfortoise du Commerce* parlait au point de vue exclusif du protestantisme, et, partant de là, frappait un peu sur tout le monde, mais surtout sur la France qui, selon elle, avait détruit, au bénéfice de Rome et contre la confession d'Augsbourg, l'équilibre religieux. Donnons quelques passages de son article, que le *Journal* (français) *de Francfort* avait reproduit avec empressement :

« La France, disait la *Gazette*, a conquis dans cette lutte suprématie; les destinées de notre partie du monde dépendront maintenant de la manière dont elle l'exercera.

« L'Autriche perd sa meilleure province; ce sera à elle à faire que cette province ne puisse pas être considérée comme véritablement « délivrée » comparativement à celles qui lui restent. *Le Mincio est trop étroit pour que le moyen âge et notre époque puissent rester paisiblement en présence l'un de l'autre.*

« L'Angleterre perd son plus ancien allié sur le continent; elle lui a montré ce que son alliance vaut aussi longtemps qu'aucun intérêt anglais ne se trouve lésé.

« La Russie s'est vengée; l'Autriche perd la moitié de ses possessions italiennes, comme la première a perdu une partie de la Bessarabie par la paix de Paris.

« Quant à la Prusse et à l'Allemagne, elles ont eu une apparition qui les a averties; la reverront-elles à Philippes ? il serait prématuré d'en parler aujourd'hui. En attendant, les « deux Etats voisins » entre lesquels la Prusse ne faisait aucune différence se sont entendus sans « attendre sa médiation en faveur de l'état légal de l'Europe; » elle peut maintenant rester chez elle.

« Le temps nous apprendra si l'Italie, placée sous la suprématie nominale du pape et sous l'influence de la France, va au-devant d'un meilleur avenir.

« L'état légal créé par les traités de Vienne est arrivé à son terme; des forces formidables maintenant réunies sont opposées au protestantisme, au véritable progrès; l'équilibre européen est modifié; les relations internationales sont ajournées de nouveau, comme à la fin de la guerre d'Orient. Ce serait peine inutile que de chercher aujourd'hui à sonder l'avenir, puisque tout dépend d'un esprit sombre et impénétrable. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que la première impression produite par la nouvelle de la paix a été inquiétante comme les paroles prononcées à l'occasion du nouvel an, et il n'arrive que trop souvent que la première impression est la plus juste. Ce sera donc dorénavant le devoir de la presse de crier sans cesse aux princes et aux peuples : *Caveant !* (Prenez garde !) »

L'avertissement est solennel; mais la *Gazette francfortoise* ne l'adressait pas à qui de droit. Une grande nation comme l'Allemagne

n'a rien à redouter d'une autre nation, si grande qu'elle soit. Entre deux peuples de cette taille, *suprématie* est un vain mot. Il nous semble que, de nos jours, la véritable grandeur consiste moins à jalouser, à diminuer son voisin, qu'à l'imiter et à s'élever comme lui. Si l'on juge, au-delà du Rhin, que l'influence française a gagné depuis ces dernières années, que l'influence allemande gagne à son tour, qu'elle devienne son émule et non pas sa rivale.

Plus justes, les journaux hollandais applaudissaient de tout cœur à la conclusion de la paix. *L'Echo universel de la Haye* s'exprime ainsi :

« Les bases de la paix forment une solution équitable de la question italienne. Elles sont de nature à compenser les sacrifices que s'est imposés le vainqueur, et elles n'ont rien d'inadmissible pour le vaincu. L'Empereur Napoléon, à l'honneur qui lui revient de s'être montré plein de modération dans le succès, ajoute celui d'avoir amené l'empereur d'Autriche à faire des concessions sérieuses pour la reconstruction de l'Italie. D'autre part, l'empereur François-Joseph a su mériter l'estime de l'Europe en ne s'obstinant pas davantage dans une lutte impossible, en se résignant à temps devant les faits accomplis. »

Un pareil langage, on le comprend, ne pouvait être goûté par les ournaux ultrà-germaniques, et ils allaient jusqu'à reprocher assez impoliment aux journaux hollandais de faire passer en cette occasion, avant la question nationale, la hausse des métalliques autrichiens.

Le *Courrier des Alpes*, journal de Chambéry, ne dissimulait pas sa joie. Il s'écriait :

« Enfin la paix est conclue ! L'Europe bénira les mains qui l'ont signée et qui ne se sont pas montrées moins grandes dans cet acte que sur les champs de bataille. Après tout, on ne fait la guerre que pour arriver à la paix. La France est aujourd'hui l'arbitre des destinées du monde, mais la France sera dans cette immense puissance, dans cette atmosphère de gloire, aussi calme, aussi pleine de raison que si elle n'était pas enivrée par le triomphe.

« C'est que l'homme qui la dirige est au niveau des plus hautes situations. Rien n'est au-dessus de son génie. On épuisera envers lui toutes les formules d'admiration qu'on n'en aura jamais dit assez, tout comme on ne lui témoignera jamais assez de dévouement et de reconnaissance.

« Ce qu'il a fait jusqu'ici, ou du moins ce qui nous voyons de lui, est suffisant pour légitimer de pareils sentiments, et nous sommes certains qu'à mesure que, à nos yeux, se développera son action, ces sentiments devront s'accroître encore. »

Il est des événements dans lesquels on ne peut s'empêcher de voir une intervention supérieure. Il y a peu de temps, un homme se trouva

qui gênait l'équilibre du monde, dont l'immense ambition, servie par une indomptable volonté, ne pouvait être subjuguée que par la mort; c'était l'empereur Nicolas. Lui-même appela son arrêt par son ardeur à pousser la Russie au-delà des limites marquées; il mourut.

Plus tard, un autre souverain, le roi de Naples, se trouva représenter en Italie un système de gouvernement dont le commencement de nos triomphes au-delà des Alpes devait fatalement marquer la fin pour toute la Péninsule; son temps était fait, il mourut la veille de notre première victoire. Il sembla fuir de lui-même cette lumière qui commençait à poindre et qui n'était pas faite pour lui.

Enfin l'homme qui avait organisé en Autriche le système rétrograde, M. de Metternich, mourut avant les conclusions de la paix qu'il eût sans doute entravée.

Le feu venait de gagner le plancher du théâtre sur lequel il avait joué si longtemps, et dont il dirigeait encore tous les acteurs, du fond des coulisses; encore un peu de temps, tout eût fui sous lui; il n'attendit plus, il disparut dans la fumée du cratère. Il avait l'œil juste encore et le pied sûr; s'il partit tout à fait, c'est qu'à son sens, l'adieu suprême était inévitable. Les diplomates de cette trempe font tout à bon escient; si M. de Metternich mourut, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela.

En 1848, son système était aussi des plus gravement compromis; cependant il tint bon, il sentit au flair qu'un retour était possible. Il se contenta donc d'une éclipse momentanée, puis, quand le trône autrichien eut été remis à flot, il s'y trouva aussi moins en vue sans doute que par le passé, mais non moins agissant. Sa puissance, qui avait toujours aimé les petits moyens cachés, les sapes souterraines, put être d'autant mieux elle-même qu'elle fut désormais plus occulte.

Une seule fois, et il y a bien longtemps de cela, car c'était avant Wagram, M. de Metternich, qui n'était pas encore assez puissant, qui n'avait pas encore assez fait ses preuves pour imposer ses volontés sans réplique, avait eu, certain jour que l'on préférait à ses idées des idées contraires, l'adresse merveilleuse de se faire renvoyer à temps. Lors de la guerre d'Italie, il prit un second congé, mais de lui-même, et pour toujours. La responsabilité n'avait jamais été plus grande, le moment des comptes à rendre était venu; il disparut. C'était une mort naturelle, mais une banqueroute politique.

M. de Metternich fut toujours plus qu'un ministre, bien qu'il n'en eût pas même le titre, puisqu'il n'était que chancelier; il était le gouvernement autrichien en personne. « Il semble, dit un touriste diplomate qui le vit en 1840, il semble si préoccupé de son importance exclusive dans les affaires, qu'en parlant sans cesse de l'*empereur* de Russie et du *roi* de Prusse, il ne lui arrive jamais de dire l'empereur

d'Autriche, mais seulement le cabinet autrichien. Voici, ajoute le même voyageur, une phrase que j'ai retenue, parce qu'elle est revenue plusieurs fois dans une conversation politique, et qu'elle m'a frappé à cause de la particularité que je signale

« Telles sont les intentions de l'*empereur de Russie*, du *roi de Pruss.* « et du cabinet que j'ai l'honneur de diriger. Nous sommes d'accord « à ce sujet. » On voit que, par une habitude assez naturelle dans sa position, le chancelier se place au niveau des ministres, distraction sans doute permise après un si long temps d'un gouvernement très-réel.

M. de Metternich était tellement sûr de l'infaillibilité de sa manière de gouverner, qu'il la considérait comme la seule bonne, la seule qui pût, à tout jamais, avoir raison des révolutions. Cette façon de penser perçait jusque dans les tournures les plus ordinaires de son langage. Ainsi, il ne disait pas le *système conservateur*, c'eût été trop peu, il disait le *système conservatif*, comme s'il voulait prouver que le seul *conservatif* du pouvoir était ce système.

La conclusion de la paix eut pour résultat le rapatriement des prisonniers autrichiens, dont la plupart avaient été employés aux travaux de l'agriculture ou des manufactures.

L'annexion de la Lombardie à la Sardaigne ajoutait à cet Etat une population de près de 3,000,000 et les Etats de Victor-Emmanuel, ainsi augmentés, comptaient une population d'environ 8 millions. Ce royaume venait en Europe, par la population, en 10e ligne, immédiatement après le royaume des Deux-Siciles; pour l'étendue du territoire, il venait en 11e ligne, et restait toujours placé après le royaume des Deux-Siciles.

Venise, laissée aux Autrichiens par la paix de Villafranca, est située sur un amas de petites îles basses et sablonneuses. On croit que le pays qui avoisine le golfe Adriatique, et peut être même toute l'immense plaine de Lombardie, est un terrain d'alluvion, et voici comment on explique la formation de ce terrain. Lorsque le courant d'une rivière rencontre les eaux de quelques bassins plus larges et sans fond de roches, il se forme naturellement, à l'endroit où les deux forces se neutralisent mutuellement, un amas sablonneux que l'on appelle une *barre*. C'est là ce qui a eu lieu pour le sol de Venise. Les torrents, qui se précipitent des vallées des Alpes, versent leur tribut dans l'Adriatique, à l'endroit même où s'élève cette ville. Débarrassés peu à peu de la violence des courants, les débris de montagnes pulvérisés, que les eaux entraînent avec elles, ont dû nécessairement se déposer et s'amonceler dans le golfe, où la mer leur a opposé une insurmontable barrière. Le souffle continuel des vents du sud-est d'un côté, et de l'autre l'augmentation périodique des cou-

rants des Alpes, qui tendaient sans cesse à se frayer un passage, ont ensuite converti la barre des lagunes vénitiennes en une suite de monticules sous-marins, dont l'élévation graduelle a formé cette multitude de petites îles qui s'étendent en ligne droite presque en travers de l'embouchure du golfe.

Le môle de sable, auquel le port et les lagunes de Venise doivent leur sécurité, se nomme le Lido-di-Palestrina. Il serait difficile de trouver un havre plus commode et plus sûr.

Comme les canaux les plus profonds des lagunes ont été conservés, la ville est coupée dans toutes les directions par des passages qui sont autant de petits bras de mer bordés par des maisons somptueuses, de riches palais, de magnifiques églises. Chaque demeure a sa façade sur un canal, et communique par derrière avec les passages intérieurs de la ville, qui forment des rues étroites, mais pavées et commodes. Ces rues coupent toutes les îles, qui communiquent entre elles au moyen de ponts fort nombreux, parmi lesquels on remarque le pont appelé le *Rialto*. Quoique le sabot d'un cheval ou le bruit d'une roue ne soit jamais entendu dans ces avenues resserrées, elles sont d'une grande activité pour le service intérieur et les ouvrages de la vie domestique.

Venise doit à Palladio ses plus beaux édifices, dont le caractère et le style diffèrent de tout ce qu'on voit ailleurs. Il n'est rien de plus original et de plus pittoresque.

En parlant du fameux quadrilatère, nous avons décrit les principales places qui restent aux Autrichiens en Italie. Nous venons d'esquisser la physionomie de Venise. Il nous reste à dire quelques mots de Vicence, qui nous offre aussi un type particulier.

Vicence est située à mi-chemin de Vérone et de Padoue, au pied du versant méridional des Alpes tyroliennes. Séparée par quelques kilomètres seulement de ses deux voisines, elle ne leur ressemble cependant en aucune façon.

Elle est bâtie sur une petite élévation, entre deux collines qu'elle unit et dont la verdure couronne admirablement ses monuments. Sur celle qui s'avance au midi, comme le dernier cap des Alpes, au milieu des plaines de la Lombardie, on aperçoit de loin la chapelle de la Madone du Mont, célèbre en Italie.

Cachée entre ces deux collines, comme dans une corbeille, la ville est petite, mais digne du plus haut intérêt. Il est impossible de voir plus d'architecture assemblée sur un pareil espace. Cette architecture a un type spécial. Ce qui domine à Vérone, ce sont les basiliques de briques, antérieures à l'invasion du style allemand. Ce qui distingue Vicence entre toutes les villes italiennes, ce sont ses palais.

CHAPITRE XVII.

Abolition des capitulations suisses. — Les régiments suisses mitraillés à Naples. — Napoléon III et Victor-Emmanuel à Turin. — Retour de François-Joseph à Vienne. — Son ordre du jour. — Retour de l'Empereur en France. — Son arrivée à Saint-Cloud. — Réception des grands corps de l'Etat. — Paroles adressées à l'Empereur au nom du Sénat et du Corps législatif. — Discours de S. M. explicatif de la paix de Villafranca. — Conclusion.

L'un des résultats de l'expédition d'Italie aura été la fin des engagements de troupes mercenaires qui trop souvent servaient de soutien au despotisme.

A la suite de la répression de l'insurrection de Pérouse par les troupes papales, il était du devoir des autorités helvétiques de dégager aussitôt leur responsabilité, et, par une protestation qui deviendrait comme un corollaire de l'opinion publique, de faire connaître la vérité sur les faits qui se sont produits. La question se trouvait, d'ailleurs, nettement posée. Les Suisses de Pérouse, bien qu'enrôlés sous un drapeau étranger, pouvaient-ils être considérés comme nationaux suisses? Leur conduite, quelle qu'elle eût été, devait-elle engager, en quelque sorte, le caractère du peuple helvétique tout entier?

Le gouvernement fédéral se hâta de répondre. Sous l'impression de récits exagérés, il protesta tout d'abord contre les actes accomplis par les soldats du colonel Schmidt; plus tard, il réclama au sujet de la dénomination trop facilement donnée aux régiments des Etats pontificaux de « régiments suisses. » Enfin, quand le sentiment public, à Milan ou ailleurs, se laissa aller à un premier mouvement et menaça la sécurité des sujets suisses établis en Lombardie, le gouvernement de Berne fit appel à tous les gouvernements de l'Europe pour ne plus laisser de doute et sur la composition de régiments dits *régiments suisses*, et sur les liens nationaux qui unissaient encore à leur patrie les soldats enrôlés au service de souverains étrangers. On ne pouvait donc plus contester la faible part de responsabilité qui incomberait à la rigueur au peuple suisse dans les événements de Pérouse.

Conseillée par l'expérience, l'autorité fédérale ne voulut pas laisser les couleurs suisses aux soldats enrôlés à la solde du gouvernement napolitain. On leur enleva leurs drapeaux et on voulut les contraindre à prendre ceux du royaume des Deux-Siciles. Ils s'y refusèrent et,

pour les punir de leur rébellion, on les fit mitrailler par les troupes royales.

Le conseil fédéral chargea le major Latour d'une mission extraordinaire pour Naples. Le major devait s'y rendre par Marseille afin d'y rencontrer les soldats suisses congédiés par suite de l'émeute militaire. Il était chargé de constater la nationalité de ces hommes, et il avait reçu du conseil fédéral des instructions positives afin de tâcher de mettre un terme à un état de choses pénible pour la Suisse et pour faciliter le retour dans le pays à ceux de ces hommes qui voudraient y rentrer.

Le 16 juillet, 5 bâtiments napolitains, escortés par une frégate de la même nation débarquaient à Marseille 2,000 Suisses congédiés qui, le jour même, repartaient pour leur pays par le chemin de fer de Lyon.

Il ne suffit pas de déplorer les abus ni de réclamer contre la conduite de ceux qui les commettent. Un gouvernement soucieux de sa dignité a plus à faire encore. Il doit veiller à ce que ces abus ne se renouvellent pas. Il doit songer à combler les lacunes qui peuvent exister dans ses lois, et à briser ainsi par des dispositions législatives ces mêmes errements qui ont été l'origine des fautes regrettées. Le gouvernement de Berne le comprit. Il saisit le conseil fédéral d'un projet de loi dont les dispositions furent immédiatement adoptées.

Les défenses que contient la loi nouvelle sont positives, et les peines qu'il édicte empreintes d'une grande sévérité. L'enrôlement des Suisses à l'étranger sera désormais soumis à l'autorisation préalable des gouvernements cantonaux, dont les décisions devront être sanctionnées par le conseil fédéral. Le contrevenant perdra ses droits politiques pendant dix ans, se rendra inhabile aux emplois publics, et, condamné à un emprisonnement d'un mois, n'aura plus aucun recours auprès des représentants de la Suisse à l'étranger.

Une forte pénalité atteindra aussi les recruteurs. Elle punit de l'amende et de l'emprisonnement les entreprenenrs d'enrôlements qui parcourent les cantons suisses, et, sous la foi de promesses rarement tenues, arrachent des centaines de malheureux à leurs familles et à leurs foyers? Ce sont là les vrais coupables, ce sont eux qui avaient transformé les cantons helvétiques en un marché d'hommes où venaient s'approvisionner les rois sans soldats et les princes sans escorte.

Après la conclusion de la paix, l'Empereur Napoléon et le roi Victor-Emmanuel se dirigèrent vers Milan. Ils furent accueillis dans cette ville avec le plus grand enthousiasme.

Le 15 juillet, le maire de Turin fit afficher la proclamation suivante

« LL. MM. le roi Victor-Emmanuel et l'Empeeur Napoléon arrivent

aujourd'hui à Turin. Si la nouvelle inattendue et brusque de cet heureux événement rend impossibles les préparatifs que vous et votre municipalité auriez jugés les plus appropriés à une démonstration de joie publique, et non ordinaire, il sera suppléé à tout par le cordial et respectueux accueil dû par nous à notre roi aimé et loyal et à son puissant et généreux allié.

« Personne ne pourra dire que la reconnaissance des peuples ne répond pas aux bienfaits des monarques. Applaudissons les chefs des fortes légions qui ont repoussé l'Autriche au-delà du Pô. de la Sesia, du Tessin, du Mincio, et, en deux mois, ont sauvé de l'invasion ennemie le Piémont, et ont délivré du joug étranger les provinces lombardes.

« Frassinello, Montebello, Palestro, Melegnano, Magenta, Solferino, San Martino, signaleront une voie dans laquelle se sont confondues les magnanimes vues des monarques et les justes aspirations d'un peuple, où par la gloire et le sang se sont réunis, pour le bien du progrès et de la civilisation, les braves soldats de la France avec les valeureux soldats de l'Italie.

« Ce soir, les édifices publics seront illuminés: le maire a la confiance que ses concitoyens s'associeront à cette démonstration.

« Au palais municipal, le 15 juillet 1859.

« Signé : NOTTA. »

L'Empereur et le roi arrivèrent à Turin au milieu des acclamations de la population. Le prince de Carignan et le comte de Cavour étaient allés à leur rencontre. Des troupes piémontaises et une nombreuse garde nationale formaient la haie sur le passage de I.L. MM. L'Empereur Napoléon descendit au palais royal.

Le même jour eut lieu au palais un dîner de 80 couverts, auquel furent invités les grands dignitaires et les hauts fonctionnaires de l'Etat.

Victor-Emmanuel accompagna l'Empereur jusqu'à Suze. Là, après s'être embrassés avec effusion, les deux souverains se séparèrent.

Le 17 juillet, à dix heures du matin, l'Empereur était de retour à Saint-Cloud.

Le convoi impérial, arrivé à la gare de Lyon, avait pris le chemin de ceinture, après un moment d'arrêt à la gare de Bercy, et n'avait suspendu sa marche à aucune des stations de la ligne de Versailles.

L'Empereur était attendu à Saint-Cloud par l'Impératrice, le Prince impérial, le prince Jérôme et les princesses Mathilde et Clotilde. Avec les membres de la famille impériale se trouvaient également, soit à l'arrivée du convoi, soit au château, les ministres, plusieurs fonction-

naires de l'Etat, des ambassadeurs, et les principaux officiers de la couronne.

Sur tout le parcours du chemin de fer, sur la route de Lyon à Paris et de Paris à Saint-Cloud. à Vincennes, Belleville, La Villette, La Chapelle, une foule nombreuse se tenait, dès cinq heures du matin, aux stations et a acclamé le chef de l'Etat. Les cris de *Vive l'Empereur! Vive l'armée!* n'avaient cessé de retentir depuis les premières heures du jour.

La foule, désireuse de voir son souverain, exprimait partout le regret que ce convoi n'eût pu s'arrêter aux principales gares, et la population parisienne, déçue dans son espoir de faire une réception solennelle à l'Empereur, put lui témoigner toutefois, par ses vivat, es sentiments d'admiration et de reconnaissance qui l'animaient out entière.

L'arrivée de l'Empereur devant la grille du château fut saluée des cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! Vive le Prince Impérial!*

L'Empereur descendit de wagon, l'Impératrice s'avança à sa rencontre tenant à la main le Prince Impérial. L'Empereur, rayonnant de joie, embrassa l'Impératrice, prit dans ses bras le Prince qu'i ressa plusieurs fois sur son cœur avec effusion. Les cris de *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice!* redoublèrent.

Le 16, à dix heures du matin, l'Empereur François-Joseph avait fait son entrée à Vienne. Il s'était fait précéder de l'ordre du jour suivant:

« Appuyé sur mon bon droit, j'ai engagé la lutte pour la sainteté des traités, comptant sur l'enthousiasme de mes peuples, sur la vaillance de mon armée et sur les alliés naturels de l'Autriche.

« J'ai trouvé mes peuples prêts à tous les sacrifices; de sanglants combats ont de nouveau montré au monde l'héroïsme de ma brave armée et son mépris de la mort; combattant un ennemi supérieur en nombre, après que des milliers d'officiers et de soldats ont scellé de leur sang leur fidélité au devoir, elle reste ferme, courageuse, inébranlable, et attend avec joie la continuation de la lutte. Sans alliés, je ne cède qu'aux circonstances malheureuses de la politique, en présence desquelles mon devoir était avant tout de ne plus verser inutilement le sang de mes soldats, de ne plus imposer à mes peuples de nouveaux sacrifices. Je conclus la paix en la basant sur la ligne du Mincio.

« Je remercie mon armée de tout mon cœur; elle m'a montré de nouveau que je puis compter sur elle d'une manière absolue pour les combats à venir.

« Vérone, le 12 juillet 1859.

« François-Joseph. »

Après avoir accompli l'œuvre glorieuse du commandement
dant la guerre, l'Empereur reprit possession du gouvernement
France. L'Impératrice, qui avait su exercer le pouvoir de mar
se concilier les esprits autant que les cœurs, le remit en ses
victorieuses. Il y avait deux mois à peine que le chef de la
avait quitté Paris. Ce temps avait suffi pour mener à fin une d
treprises les plus considérables qu'il eût été possible de tenter p
repos de l'Europe et pour la civilisation.

Au moment où l'Empereur franchissait la frontière, les trait
1815 étaient encore vivants et constituaient la puissance de l'Aut
sur les Alpes; Milan, la Lombardie n'étaient qu'une province
maison de Hapsbourg; le Piémont se voyait menacé; l'influen
trichienne avait conquis tout le reste de la Péninsule. Pour ch
cet état de choses, il fallait plus que l'héroïque effort d'une a
il fallait aussi, on devait le croire du moins, l'aide indispensab
temps.

Lorsque nos vaillants bataillons défilaient, deux mois aupara
sur les boulevards de la capitale, au milieu des foules émues, o
disait adieu pour longtemps, et dans les sentiments qui se r
festaient sur leur passage, le patriotisme se voilait d'attendrisse
et de douleur.

Après une campagne de deux mois, aussi glorieuse que rapid
les revit ces valeureux soldats. Dans ces deux mois, nos vict
avaient fait ce qui paraissait si difficile et si long : elles avaient ch
la situation de l'Europe, reconstitué la nationalité d'un peuple;
avaient dicté cette paix signée sur le champ de bataille entre
puissants empereurs.

Ce triomphe était complet, car il délivrait l'Italie sans encour
la révolution; il assurait à la France la gloire d'une admirable c
pagne, en la dégageant des périls d'une guerre universelle. L'Em
reur Napoléon, avec cette haute sagacité dont il avait donné tan
preuves, avait compris qu'il fallait dicter la paix sur le Mincio
Vienne. Après quatre victoires, lorsque notre flotte était devant Ve
et nos canons déjà placés devant les places fortes du quadrilatèr
route de Vienne pouvait s'ouvrir devant nos aigles, et l'Empe
aurait pu se donner sans doute la satisfaction de dormir à Sch
brünn, dans le lit du vainqueur d'Austerlitz.

Mais le jour où notre armée eût franchi le sol de l'Italie pour m
le pied sur le territoire de la Confédération germanique, la gu
changeait de face, et, comme l'avait dit l'Empereur dans son o
du jour, « elle prenait des proportions qui n'étaient plus en rap
avec les intérêts que nous allions défendre. »

La paix de Villafranca était donc conseillée par les plus grand

térêts de l'humanité; elle marqua le point où devait s'arrêter la France, pour rester dans la vérité de sa politique généreuse et sage.

La question italienne fut réglée aussi facilement, aussi sagement que la question belge à une autre époque. Après la révolution de 1830, la question belge semblait remplie d'inextricables embarras. Elle intéressait, pour des motifs divers, non-seulement la Hollande, contre qui la révolution belge s'était faite, mais encore la France, l'Angleterre, la Prusse, et enfin toute l'Europe.

On craignait alors que cette question n'entraînât les grandes puissances dans une guerre générale; on le craignait d'autant plus que la Belgique n'avait pas été la seule à surgir au feu des journées de Paris : l'Italie frémissait, la Pologne flamboyait. Que de prophéties sinistres n'entendit-on pas! Cependant, après le siége d'Anvers, la question belge fut convenablement résolue. La Belgique, dont la destinée n'avait jamais eu rien de fixe et de durable; la Belgique, qui avait appartenu, elle aussi, à la maison d'Autriche, et qui avait passé sous d'autres dominations, la Belgique, si longtemps déchirée par ses agitations communales, existe enfin, depuis trente ans bientôt, de son existence propre; elle s'appartient; elle vit libre, régulière, heureuse; elle a vu reconnaître en Europe sa personnalité, sa nationalité. Tel fut le résultat de la sagesse des cabinets, unie au vœu des populations.

De même pour la Grèce, dont les illustres souvenirs, l'antique gloire, les droits, la civilisation ont été renouvelés. Il y a, depuis trente ans, un royaume de Grèce en Europe, comme il y a un royaume de Belgique. C'est encore une œuvre, non-seulement des armes, mais de la diplomatie, amenée à tenir un compte sérieux du sentiment public.

Plus tard, les droits, l'existence, la nationalité des principautés danubiennes n'ont-ils pas été reconnus, garantis, malgré le mauvais vouloir et les résistances de la Turquie et de l'Autriche? Ne l'ont-ils pas été d'une manière avantageuse pour ces principautés.

A l'Italie de reprendre sa grandeur primitive. Elle ne doit pas se résigner à être une nation moderne comme les autres; elle demeure non-seulement la terre d'Ausonie du vieil Enée, mais la mère féconde des héros et des moissons de Virgile. Elle est antique et moderne à la fois : sa nationalité commence à Romulus, presque en même temps que celle de la Grèce. Ne sourions pas de ces quartiers de noblesse. C'est l'orgueil même de cette origine qui a rendu sa nationalité indestructible à travers tant de malheurs et de violences. Si elle a trouvé la force de prouver jusqu'au bout contre les calculs de l'égoïsme qu'elle n'était pas « une simple expression géographique, » après tout, c'est au sentiment de son magnifique passé qu'elle le doit.

Pour la seconde fois, l'Italie semble conquérir, en même temps que

son indépendance, le passé glorieux qui lui appartient; elle ret
ses Romains, ses Scipions, ses Catons, ses Césars, ses Cicérons
paraissent être mieux à elle depuis qu'elle redevient une nation
reprend ses titres de noblesse, comme une illustre héritière qui r
enfin dans ses domaines! Saluons dans les Italiens de 1859, dans
qui ont combattu, comme dans ceux qui nous ont secondés de
vœux, les fils de ces Italiens soldats et citoyens, courageux et
tout ensemble, qui luttèrent non pour la révolte et le désordre,
pour la justice et la dignité, qui combattirent contre Rome pour
partie de Rome. Que l'on renoue la chaîne des temps sous les
antiques, sous les vieilles questions, on retrouvera plus d'un
jeune et plus d'une question nouvelle. Mêmes discours, mêmes
mêmes vertus, mêmes crimes, semblent recommencer; et l'hi
romaine, relue sous le jour des événements présents, se revêt
intérêt contemporain; ces vieux temps de Marius et de Cicéron
blent s'habiller pour la circonstance, et vouloir se donner le r
de l'à-propos.

Est-ce Livius Drusus qu'il s'appelle, ou Pellegrino Rossi, ce t
du sage progrès, qui s'appuyait sur le sénat, et que le sénat ne v
pas quand il fut assassiné? « Homme habile, éloquent, précis, «
ger aux violences des chefs du peuple, » ainsi le représente l'his
Les alliés l'avaient choisi pour patron, le proclamaient l'Italie
excellence. Divisés d'esprit, *séparatistes*, hélas! par habitude, G
et Gibelins par anticipation, ils étaient parvenus à s'entend
s'étaient liés par serment pour ne vouloir autre chose que ce que
lait Drusus, pour reconnaître dans Rome leur patrie, et en Dru
plus grand bienfaiteur de Rome. Mais, au moment où il travail
sauver la cause italienne des excès, ce Rossi des temps anciens
bait assassiné en s'écriant: « Qui servira la patrie avec des inten
plus pures que les miennes? »

L'Italie de ces temps républicains eut aussi une épée national
Charles-Albert du pays des Marses; c'était Pompeius Silo, qui dé
Nugent et les Radetzky de cette époque. Lui aussi triompha au «
Vive l'Italie! fut consul et fonda une nouvelle constitution itali
avec un forum, une curie, un sénat. Lui aussi réunit quelque t
les peuples séparés en un même empire, eut deux capitales qui s
putèrent la prépondérance, Corfinium et Æsernia. Lui aussi, il
abandonné et survécut peu de temps à sa défaite.

Parmi ces modernes du temps passé, est-il possible d'oublier
lina? Ce socialiste, d'il y a dix-neuf cents ans, était un esprit cu
séduisant, un parleur habile et hardi, qui organisa les sociétés s
tes chez les anciens, enseigna aux Italiens l'art des complots,
venta le premier le parti de la Jeune Italie.

Garibaldi lui-même n'est pas nouveau : il existait, il y a deux mille ans, et s'appelait Sertorius. Sa carrière tenait du roman. Ayant commencé par le métier d'avocat, il se fit soldat et courut les aventures; un espion patriote pénétra un jour dans le camp des Cimbres et facilita la victoire : c'était Sertorius. Au milieu des factions, il favorisa le parti populaire, mais il était exempt des basses passions : point d'envie, point d'appétits vulgaires ni de soif de vengeance. Il eut l'habileté d'attacher à sa cause la cause universelle des Italiens, appela vers ui les exilés et les volontaires. Actif et entreprenant, nul ne connaissait mieux que lui tous les passages, tous les sentiers; aucun chasseur n'était plus agile à courir les montagnes. Le Garibaldi latin « ne le « cédait à aucun capitaine dans l'art d'approprier la tactique au ter- « rain et à l'ennemi, d'éviter les rencontres opportunes, de suivre « son adversaire, de l'attirer dans une embuscade ; avec une poignée « de braves, il tenait une armée en échec... »

Nous n'hésitons pas à le dire, la paix de Villafranca est le plus grand acte auquel l'Empereur ait attaché son nom; elle lui mérite la reconnaissance de son pays, de l'Italie et de l'Europe, et nous avons la certitude que chaque jour qui s'écoulera démontrera l'exactitude de notre appréciation.

Ces pressentiments sont rendus évidents par les discours qui ont été prononcés dans la séance de réception des grands corps de l'Etat, qui a eu lieu le 19 juillet, à Saint-Cloud, et que nous allons reproduire.

Dès huit heures, un grand nombre de sénateurs, de députés et de conseillers d'Etat, se pressaient dans les salons du palais.

A huit heures et demie, l'Empereur et l'Impératrice sont entrés dans le salon de Mars. Un cri unanime de : vive l'Empereur! vive l'Impératrice ! a accueilli à plusieurs reprises Leurs Majestés. Elles étaient accompagnées des grands officiers et officiers de service, ains que de la grande maîtresse et des dames de service de S. M. l'Impératrice.

M. Troplong, président du Sénat, a adressé à l'Empereur les paroles suivantes :

« Sire,

« Si Votre Majesté, ne consultant que la supériorité de ses armes, eût laissé la guerre se poursuivre, l'opinion générale en France, et peut-être en Europe, est que rien n'eût retardé sa marche irrésistible, et que Magenta et Solferino eussent été suivis de nouveaux trophées. Pourquoi donc l'Empereur a-t-il voulu s'arrêter au faîte de la fortune ?

« Votre Majesté l'a dit : c'est que l'intérêt français, qui avait com-

mandé la guerre, conseillait aujourd'hui la paix, et qu'enga
lutte plus avant, c'était aller au-delà de la cause légitime de n
tervention. Sire, la France a compris ce noble langage ; elle
connu votre dévouement pour elle, ainsi que votre haute pré
en face d'injustes jalousies et des prétentions désordonnées d
sions révolutionnaires. Après vous avoir suivi avec orgueil
champ de bataille, elle vous approuve et vous admire dans ce
dération héroïque qui n'appartient qu'aux grands caractères.

« Lorsque Scipion eut vaincu Annibal à Zama, il eût pu d
Carthage. Il ne le voulut pas, bien qu'il se fût engagé à ab
puissance carthaginoise. Politique prudent autant qu'habile g
il savait que, souvent, c'est se perdre soi-même que de trop
son ennemi.

« Jouissons donc de cette paix glorieuse, fruit d'une guerre
deux mois, a délivré le Piémont et arraché la Lombardie à sc
sant maître; félicitons-en l'Empereur, en attendant que nos
triomphe accueillent le retour de nos soldats invincibles. La
se sent désormais plus libre dans son action extérieure, plus pı
par ses armes et plus respectée par la ferme sagesse de son goı
ment. Si la campagne d'Italie fait reluire sur elle les grands j
premier Empire, la paix de Villafranca lui est un sûr garant
n'en reverra que les prospérités. »

M. le comte de Morny, président du Corps législatif, a pris
la parole en ces termes :

« Sire,

« En trois mois, que de prodiges ?

« La guerre était déclarée, nous n'avions pas un seul hom
Italie. L'Autriche y possédait une armée nombreuse dans de
tions formidables depuis longtemps étudiées; son influence eı
sante pesait sur tous les gouvernements italiens. Quelques
après, cinq victoires succesives venaient ajouter la plus gl
page à notre histoire militaire, et le but que vous vous étiez p
était atteint.

« Mais la plus belle de toutes les victoires est celle que vou
remportée sur vous-même. Dans l'enivrement du triomphe
vous êtes montré généreux ennemi autant qu'allié fidèle et d
ressé; entouré de soldats victorieux et ardents, vous n'avez
qu'à épargner leur sang précieux, vous avez rendu à l'Italie la
liberté, en la délivrant du despotisme et en lui interdisant les
dés révolutionnaires; enfin, avec cette merveilleuse mesure qu

caractérise, vous avez été aussi loin que l'exigeait l'honneur de la France, pas plus loin que ne voulaient ses intérêts.

« Sire, votre absence a été pour le pays une épreuve que la noble attitude de l'Impératrice lui a rendue facile, et qui lui a donné l'occasion de montrer sa confiance en vous et son attachement à votre dynastie.

« Je suis certain, Sire, en vous exprimant ces sentiments, d'être l'interprète du Corps législatif. »

M. Baroche, président du conseil d'Etat, s'est exprimé ainsi :

« Sire.

« Votre conseil d'Etat s'unit avec bonheur et avec l'énergie d'un dévouement profond aux sentiments qui viennent d'être exprimés à Votre Majesté au nom du Sénat et du Corps législatif.

« Après avoir comme toute la France, comme l'Europe entière, admiré pendant une guerre si glorieuse l'habileté du grand capitaine et l'héroïsme de ses soldats, nous n'avons pas moins admiré, nous avons admiré plus encore la modération pleine de sagesse qui, au milieu même des succès, a su s'arrêter au moment où les intérêts comme les sentiments de la France pouvaient avoir à souffrir du caractère et des développements que la guerre paraissait devoir prendre.

« Béni soit Dieu qui vous ramène sain et sauf, couvert d'une nouvelle gloire, dans cette France dont vous êtes le sauveur et l'espoir, entre cette Epouse auguste dont nous avons, pendant votre absence, éprouvé le ferme courage et la haute raison, et ce noble Enfant qui apprend déjà à remercier le ciel des triomphes de son Père.

L'Empereur a répondu :

« Messieurs,

« En me retrouvant au milieu de vous qui, pendant mon absence, avez entouré l'Impératrice et mon Fils de tant de dévouement, j'éprouve le besoin de vous remercier d'abord, et ensuite de vous expliquer quel a été le mobile de ma conduite.

« Lorsque, après une heureuse campagne de deux mois, les armées française et sarde arrivèrent sous les murs de Vérone, la lutte allait inévitablement changer de nature, tant sous le rapport militaire que sous le rapport politique. J'étais fatalement obligé d'attaquer de front un ennemi retranché derrière de grandes forteresses, protégé contre toute diversion sur ses flancs par la neutralité des territoires qui l'entouraient; et, en commençant la longue et stérile guerre des siéges,

je trouvais en face l'Europe en armes, prête, soit à disputer nos succès, soit à aggraver nos revers.

« Néanmoins la difficulté de l'entreprise n'aurait ni ébranlé ma résolution, ni arrêté l'élan de mon armée, si les moyens n'eussent pas été hors de proportion avec les résultats à attendre. Il fallait se résoudre à briser hardiment les entraves opposées par les territoires neutres alors accepter la lutte sur le Rhin comme sur l'Adige. fallait partout franchement se fortifier du concours de la révolution.

« Il fallait repandre encore un sang précieux qui n'avait que trop coulé : en un mot, pour triompher, il fallait risquer ce qu'il n'est permis à un souverain de mettre en jeu que pour l'indépendance de son pays.

« Si je me suis arrêté, ce n'est donc pas par lassitude ou par épuisement, ni par abandon de la noble cause que je voulais servir, mais parce que dans mon cœur quelque chose parlait plus haut encore : l'intérêt de la France.

« Croyez-vous donc qu'il ne m'en ait pas coûté de mettre un frein à l'ardeur de ces soldats qui, exaltés par la victoire, ne demandaient qu'à marcher en avant?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de retrancher ouvertement devant l'Europe, de mon programme, le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique?

« Croyez-vous qu'il ne m'en ait pas coûté de voir dans des cœurs honnêtes de nobles illusions se détruire, de patriotiques espérances s'évanouir?

« Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix.

« Est-ce à dire maintenant que nos efforts et nos sacrifices aient été en pure perte? Non. Ainsi que j'ai dit dans les adieux à mes soldats, nous avons droit d'être fiers de cette courte campagne. En quatre combats et deux batailles, une armée nombreuse, qui ne le cède à aucune en organisaion et en bravoure, a été vaincue. Le roi de Piémont, appelé jadis le gardien des Alpes, a vu son pays délivré de l'invasion et la frontière de ses Etats portée du Tessin au Mincio.

« L'idée d'une nationalité italienne est admise par ceux qui la combattaient le plus.

« Tous les souverains de la Péninsule comprennent enfin le besoin impérieux de réformes salutaires.

« Ainsi, après avoir donné une nouvelle preuve de la puissance militaire de la France, la paix que je viens de conclure sera féconde

en heureux résultats; l'avenir les révélera chaque jour davantage, pour le bonheur de l'Italie, l'influence de la France, le repos de l'Europe.

« En se ressouvenant de ce qu'elle fut autrefois, que l'Italie, comme on le lui a dit, se montre de plus en plus digne de ses nouvelles destinées ; qu'elle apprenne par son histoire à se méfier de deux tendances qu'on a souvent reprochées à son caractère : l'excessive présomption ou l'incurable indolence. Portée à tout espérer, puis à tout craindre, puis à tout entreprendre, puis à se méfier de tout le monde, excepté d'elle-même, à prodiguer sans réflexion son enthousiasme et sa colère, nous l'avons vue, en un demi-siècle, changer trois ou quatre fois de sauveur, sans jamais changer de misère.

« L'indépendance, l'ordre, la justice, la liberté, ces premiers biens des sociétés, ne s'obtiennent point parce qu'on les convoite, mais parce qu'on les conquiert. Pour les conserver une fois conquis, il faut persister dans la lutte, il faut garder l'âme haute et le bras puissant. On n'est sauvé durablement que par soi-même. La vie de l'homme n'est qu'un long effort sur la pente du mal. Un peuple incapable d'efforts, ou capable seulement d'un élan de quelques jours, ne prendrait possession de lui-même que pour se précipiter plus bas dans sa décadence.

« Aujourd'hui l'Italie est mise en mesure d'accomplir les paroles si souvent prononcées par les Italiens : *L'Italia forà da se* (L'Italie fera son sort elle-même) : sa destinée est entre ses mains. »

Le discours de l'Empereur a été fréquemment interrompu par des marques d'enthousiasme, et s'est terminé au milieu des acclamations les plus chaleureuses et des cris répétés de : Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice !

La France applaudira surtout aux fermes, nobles et loyales paroles de l'Empereur.

Il est bien rare que tant de sincérité éclate au milieu de tant de pouvoir, tant d'abnégation avec tant de force, tant de modestie avec tant de gloire.

Ce n'est pas là le langage d'un prince que huit millions de suffrages ont porté au trône. On dirait plutôt, tant l'Empereur est simple, franc, toujours vrai, le discours d'un illustre et victorieux général qui vient, au milieu de ses trophées, s'expliquer avec la nation.

Telle est l'éloquence de l'Empereur. La sincérité, la loyauté, en sont les bases, comme elles sont les fondements de sa politique.

Il ne dissimule pas ses regrets pour l'Italie. L'image de Venise, d'autres encore, semblent lui apparaître. L'Empereur ne dissimule pas l'étendue de ses sacrifices et ce que ces sacrifices lui ont coûté et ont

dû lui coûter. Mais un grand intérêt, celui de la France, dominait, éclairait, réglait tout dans ce noble cœur.

C'est avec la modestie des grandes âmes que l'Empereur rappelle tous les avantages acquis : le Piémont agrandi et fortifié, l'Autriche diminuée, l'idée de l'indépendance italienne acceptée, reconnue généralement en Europe.

Ces avantages si grands, si glorieux, si féconds pour l'avenir, l'Empereur ne les exagère pas; il les atténue plutôt, tant est vif dans son esprit le désir de faire comprendre à la France, à l'opinion publique, les éventualités auxquelles il n'a pas voulu exposer notre prospérité nationale et la civilisation du monde.

Cette héroïque candeur est supérieure aux victoires mêmes que Napoléon III a remportées. A écouter cette loyale, sincère et ferme parole, il semble qu'une ère nouvelle s'inaugure dans la politique. Le pouvoir et la démocratie s'expliquent face à face dans un langage aussi noble, aussi grand qu'eux-mêmes.

L'Empereur n'a voulu ni subir les révolutions quand il n'était pas encore en puissance de les régler et de les conduire, ni précipiter l'Europe dans des commotions inutiles et qui auraient pu prendre d'effroyables proportions.

Il a voulu éviter une plus longue effusion du sang.

Tout ce qui se serait peut-être accompli par les armes, avec de grands risques pour la France et pour l'Europe, pourra s'effectuer par la politique.

L'Empereur Napoléon III, en triomphant lui-même, en soumettant les grandeurs de son âme et l'héroïsme de son armée à l'inviolable intérêt de la France, a déposé sa pensée dans l'avenir. Il y a divers chemins pour atteindre au même but.

Soldat d'une noble cause, Napoléon III l'a bien servie. Il a fait pour l'Italie plus que l'Italie elle-même ne pouvait et n'espérait.

Ces grands résultats ont été démontrés par M. Granier de Cassagnac, que nous allons citer :

« La joie du triomphe un peu calmée et les lampions éteints, la première et la plus naturelle question qu'on puisse s'adresser est celle de savoir si la paix vaut ce qu'elle coûte.

A cette question, trois grands et généreux résultats viennent manifestement répondre :

La paix aura constitué pour la première fois, sous la forme fédérative, une autonomie italienne, laborieusement poursuivie dans l'intérêt de la France, depuis Henri IV, et toujours poursuivie en vain.

La paix aura fondé, sur notre frontière des Alpes, un beau et sérieux royaume italien, riche, bien peuplé, ayant des mœurs mili-

taires, redevable de son existence à la générosité française, et déjà allié à notre maison impériale.

Enfin la paix aura résolu, d'une façon définitive et admirable, la difficile et délicate question du pouvoir temporel de la Papauté, en plaçant le Saint-Père, considéré comme souverain, à la tête et sous la garantie de la nationalité italienne.

Il y a six mois, de tels résultats auraient passé pour merveilleux. Ils sont pourtant l'œuvre de la paix, et constituent ses conditions fondamentales.

Les traités de 1815, faits contre la France, ont ouvert nos frontières de tous côtés, en vue de rendre à la Sainte-Alliance une invasion plus facile. Déjà plus forte en Italie qu'avant 1789, par l'acquisition de Venise, l'Autriche s'était en outre rendue la souveraine maîtresse de la Péninsule par des traités particuliers. Le Piémont réduit à l'obéissance, comme les autres Etats italiens, l'Autriche bordait de sa domination et de ses soldats notre frontière des Alpes.

Un tel danger était si manifeste, qu'un gouvernement national ne pouvait pas ne pas s'en préoccuper. Toutefois, le problème à résoudre était effrayant par ses proportions. Il fallait constituer, entre les Alpes Cottiennes et le Tyrol, une nation indépendante, c'est-à-dire déposséder l'Autriche et fonder la nationalité italienne.

En deux mois de campagne, trois combats et deux batailles rangées, ce problème a été résolu. L'Italie est libre, libre jusqu'à l'Adriatique; car si l'empereur d'Autriche conserve Venise et son territoire, il ne les conserve qu'à titre de prince italien, soumis aux délibérations de la diète italienne.

Ainsi, la frontière autrichienne, qui était au Tessin, est reportée aux gorges du Tyrol, et la France a une pleine sécurité du côté des Alpes, ayant placé, entre elle et l'Autriche, une puissante confédération qui lui doit son existence.

L'importance à donner au Piémont devait bien évidemment avoir pour limite la convenance de la nouvelle fédération italienne, et la convenance de la France.

L'Empereur l'avait dit avec raison : l'Italie devait changer de condition, et non de maître. Elle ne pouvait être indépendante qu'à la condition d'être fédérative; et si le Piémont devait devenir un membre important, le plus important de la confédération, il n'en devait pas devenir le dominateur absolu.

L'adjonction de la Lombardie au Piémont fait des États Sardes le royaume le plus peuplé, et de beaucoup le plus riche de l'Italie. Les États de Naples n'ont que six millions d'habitants; avec l'adjonction de la Lombardie, le Piémont en aura plus de sept. Quant à la richesse

de la Lombardie, le est hors de pair avec celle d'aucune autre contrée.

D'un autre côté, la question des duchés reste à régler. Il n'est pas dit que le Piémont n'en aura pas une bonne partie. Les populations seront certainement consultées; et les souverains de ces petits Etats ne les ont généralement pas gouvernés de façon à se rendre indispensables.

Ainsi, l'Italie rendue indépendante, et un solide royaume constitué sur notre frontière des Alpes, l'intérêt de la France était satisfait, et son programme rempli. Certainement, si l'Autriche avait résisté à la fédération italienne, il aurait fallu chasser ses armées de la Vénétie et prendre Venise : mais l'indépendance italienne une fois accordée, la conquête de l'Etat de Venise n'avait plus d'objet et ne valait pas le sang d'un seul de nos braves soldats.

Avec sa haute sagesse et son admirable bon sens, l'Empereur s'est donc arrêté aussitôt que le but de la guerre a été atteint.

La question de la papauté était de beaucoup la plus délicate et la plus difficile.

Il fallait faire pour la papauté beaucoup plus que n'avait fait Charlemagne lui-même. En effet, Charlemagne ne fit que donner aux papes une partie notable de leurs Etats actuels. Il fallait aujourd'hui les investir, de l'aveu de l'Europe, et sous la garantie directe et immédiate de l'Italie fédérale, d'une force politique et militaire suffisante pour maintenir leur complète indépendance.

Le problème vient d'être résolu d'une façon qui touche au miracle; et jamais prince, sans exception, ne fit, pour la consolidation du catholicisme, le quart de ce que vient de faire Napoléon III.

Jusqu'ici le pape était un souverain isolé, se défendant lui-même. Maintenant, il fait partie d'une fédération d'Etats souverains, desquels il n'est plus possible de le séparer, et il se trouve défendu par la force fédérale.

Placé, comme souverain, à la tête de cette fédération, le pape n'acquiert pas seulement une importance quadruple; il associe encore au maintien de son autorité politique toute la nationalité italienne, dont il devient l'âme et l'honneur.

On le voit et l'on peut le dire : une solution idéale des questions impliquées dans la guerre d'Italie n'aurait pas eu plus de précision, d'efficacité ou de mesure. Les armes ont fait ce que l'imagination aurait à peine rêvé. Aussi jamais sang versé dans les batailles ne coula-t-il pour des résultats plus grands ou plus précieux, de même que jamais capitaine et soldats n'acquirent une gloire plus durable et plus pure. »

CONCLUSION

L'Empereur, comme on l'a vu, agit en homme convaincu, en grand capitaine, en souverain véritablement français; il parle de même. Son discours a eu ce rare et insigne mérite d'exposer clairement et avec la plus entière franchise une situation que d'aucuns s'efforçaient de trouver obscure, ou même, disons le mot, assez fausse. On affectait de se demander pourquoi nous étions allés en Italie? Qu'y avions-nous fait, en résumé?

On le saura désormais.

Quand éclata la guerre contre l'Autriche, deux questions se trouvaient également en présence, également en jeu : la question italienne et la question française.

Qui ne connaît l'origine et la portée de la question italienne? Un peuple, un grand peuple historique, se débattait, depuis des années, contre une domination étrangère, la plus pesante qui fut jamais. C'étaient des révoltes quotidiennes, des efforts de résistance héroïque et désespérée. A chaque menace, à chaque lutte de l'Italie, il se produisait en Europe comme un pressentiment de troubles prochains et universersels, comme une secousse révolutionnaire. Toutes les puissances mesuraient d'un œil inquiet la profondeur de l'abîme. Celles-ci s'effrayaient instinctivement, celles-là compatissaient, du fond de l'âme, aux douleurs de la nation malheureuse; pas une n'osait aller à son aide.

La France impériale prit hautement en main la défense d'un peuple qui ne rencontrait ailleurs qu'une oppression sans merci ou qu'une pitié sans effets, car elle venait de déclarer au monde que son intérêt était « partout où il y avait une cause juste à défendre. »

En Italie, à côté de cet intérêt général, il y avait bien encore un intérêt privé. A proprement parler, la France, en défendant le Piémont, se défendait elle-même. Qu'on se rappelle jusqu'à quel point l'Autriche avait étendu son système d'envahissement à travers la Péninsule. La plupart des Etats étaient devenus ses tributaires, la

plupart des princes ses vassaux. Elle régnait, là par ses traités douaniers, là par ses alliances de famille, là par ses conventions militaires, partout par son influence exclusive. Elle faisait plus que de dicter des lois, elle maintenait ou imposait de détestables gouvernements. Encore un pas, et le Piémont lui-même, subissant la destinée commune, n'allait plus vivre de sa vie propre ; l'Autriche devenait, à sa place, la véritable gardienne des Alpes; les clefs de la France étaient à Vienne et non plus à Turin.

Ce fut dans ces circonstances extrêmes que le conflit éclata. La diplomatie fut impuissante à le prévenir. La guerre eut lieu. On en connaît les glorieuses péripéties; voyons quels en sont les résultats véritables.

L'Autriche vaincue a été rejetée hors de la Lombardie. La Vénétie ne demeure sous son sceptre qu'à titre bien établi, bien reconnu, de province italienne; ses traités particuliers avec Naples, Modène, Parme et Florence, sont virtuellement brisés. Elle ne domine plus dans la Péninsule, elle y reste. Le royaume de Piémont, notre fidèle et séculaire allié, augmenté, agrandi d'une magnifique province, devient indépendant et libre. On ne le menacera plus, car il peut se défendre. Il est désormais la puissante et loyale sentinelle d'une de nos frontières de l'Est.

Sous le rapport de nos intérêts nationaux, les résultats de la dernière campagne sont donc des plus complets et des plus décisifs. Nous ne devions pas, nous ne voulions pas aller plus loin. La question française était résolue.

Il nous reste à dire où en est la question italienne. Le territoire qui s'étend du Mincio à l'Adriatique a dû être retranché du programme impérial. Ni la France ni l'Italie n'ignorent, à cette heure, les motifs tout-puissants qui ont arrêté l'Empereur dans sa course victorieuse. Il a dû concilier ses sympathies pour l'Italie avec ses devoirs envers la France. Le libérateur eût peut-être continué la guerre, le chef d'Etat a fait la paix : ce n'est pas à la France à s'en plaindre.

Quant à l'Italie, malgré des regrets que nous comprenons, n'a-t-elle donc pas obtenu d'immenses résultats ? Qu'elle compare sa situation présente avec sa situation d'il y a deux mois. Il y a deux mois, son indépendance était menacée dans son dernier refuge; l'Autriche irritée, l'Autriche omnipotente envahissait le Piémont. C'en était fait de l'Italie si la France n'était accourue à son secours, et n'avait prodigué pour elle ses trésors et son sang.

« Sacrifices inutiles ! s'écrient certains journaux anglais. — Vos victoires n'ont pas été fécondes; l'Italie est plus esclave, l'Autriche plus puissante qu'auparavant. » Encore un peu et ces hardis sophistes

prétendraient, malgré les aveux officiels de l'empereur François-Joseph, malgré les concessions qu'il a dû faire et dont il ne cache pas l'étendue, que les armées alliées ont tout perdu, les armées autrichiennes tout gagné.

N'est-ce pas, cependant, une situation nouvelle et féconde pour l'Italie, que la riche et vaillante Lombardie acquise au Piémont? que la création, dans l'Italie septentrionale, d'une puissance militaire fortement constituée et qui devient, par sa position même, l'inexpugnable rempart de l'indépendance? N'est-ce pas une conquête inespérée que le principe désormais reconnu de la nationalité italienne? N'est-ce pas une garantie puissante d'existence politique pour l'Italie que cette Confédération qui va bientôt unir par un lien commun les Etats jusqu'ici divisés, isolés, impuissants, de la Péninsule entière, et qui la fera compter dans l'équilibre du monde, au même titre que l'Allemagne?

Mais, dit-on, tous ces beaux résultats sont compromis d'avance, du moment qu'on permet aux anciens souverains de rentrer dans leurs duchés respectifs. Ces feudataires de l'Autriche ne dépouilleront ni leurs anciennes sympathies, ni leurs anciennes tendances. Le cabinet de Vienne aura beau cesser de les commander, ils continueront à lui obéir. C'est là une grave erreur. Ceux qui parlent ainsi ignorent et le cœur humain et les nécessités de la politique. Du moment que ces princes n'auront plus rien à attendre de l'Autriche, ils se sépareront d'elle et l'étonneront, à leur tour, par leur ingratitude. Par une réaction naturelle, les plus asservis jadis deviendront peut-être les plus indépendants. N'en auraient-ils pas l'intention qu'ils y seraient insensiblement conduits par la position nouvelle que les événements leur ont faite. Il n'y a plus de place en Italie pour ces petits souverains qui se complaisaient orgueilleusement dans une immobilité ridicule, qui fermaient les yeux aux plus graves événements du monde, et, pour ne les pas reconnaître affectaient de ne les pas comprendre. Sous peine de déchéance, tous seront tenus désormais d'être de leur temps et surtout de leur pays; d'accorder à leurs peuples toutes les réformes et toutes les satisfactions légitimes: ils régneront au lieu d'exploiter. Avec la mauvaise influence de l'Autriche disparaîtront les mauvais gouvernements. A vrai dire, ce ne sont pas les anciens princes qui reviendront, ce seront de nouveaux hommes instruits par le malheur et l'expérience.

Il n'est pas jusqu'à la Vénétie, placée sous la suzeraineté de l'Autriche, qui ne doive profiter de cette rénovation sociale. Le jeune empereur, qui songe à accorder à ses autres Etats de sages réformes, de prudentes améliorations, a tout intérêt à traiter encore plus favorablement que d'autres sa dernière province italienne. A défaut d'ini-

tiative de sa part, la Confédération italique serait en droit de faire pour la Vénétie ce que la Confédération germanique fait depuis dix ans pour le duché de Holstein.

Tels sont les résultats généraux que consacrent, en faveur de l'Italie, les bases de la paix de Villafranca. Sans être aussi complets que l'Empereur les avait indiqués dans son programme, ils sont de nature à satisfaire tous les esprits modérés qui savent que les grands buts ne s'atteignent pas toujours du premier coup. La France a été, dans son dévouement pour l'Italie, jusqu'aux limites extrêmes de la prudence. Que l'Italie achève elle-même l'œuvre de sa régénération ; qu'elle ne hasarde, qu'elle ne précipite rien. Une nationalité ne se conquiert pas en un jour, et la première vertu d'un peuple qui croit à ses destinées est la patience.

ENTRÉE DE L'ARMÉE D'ITALIE A PARIS.

LE 14 AOUT 1859.

—

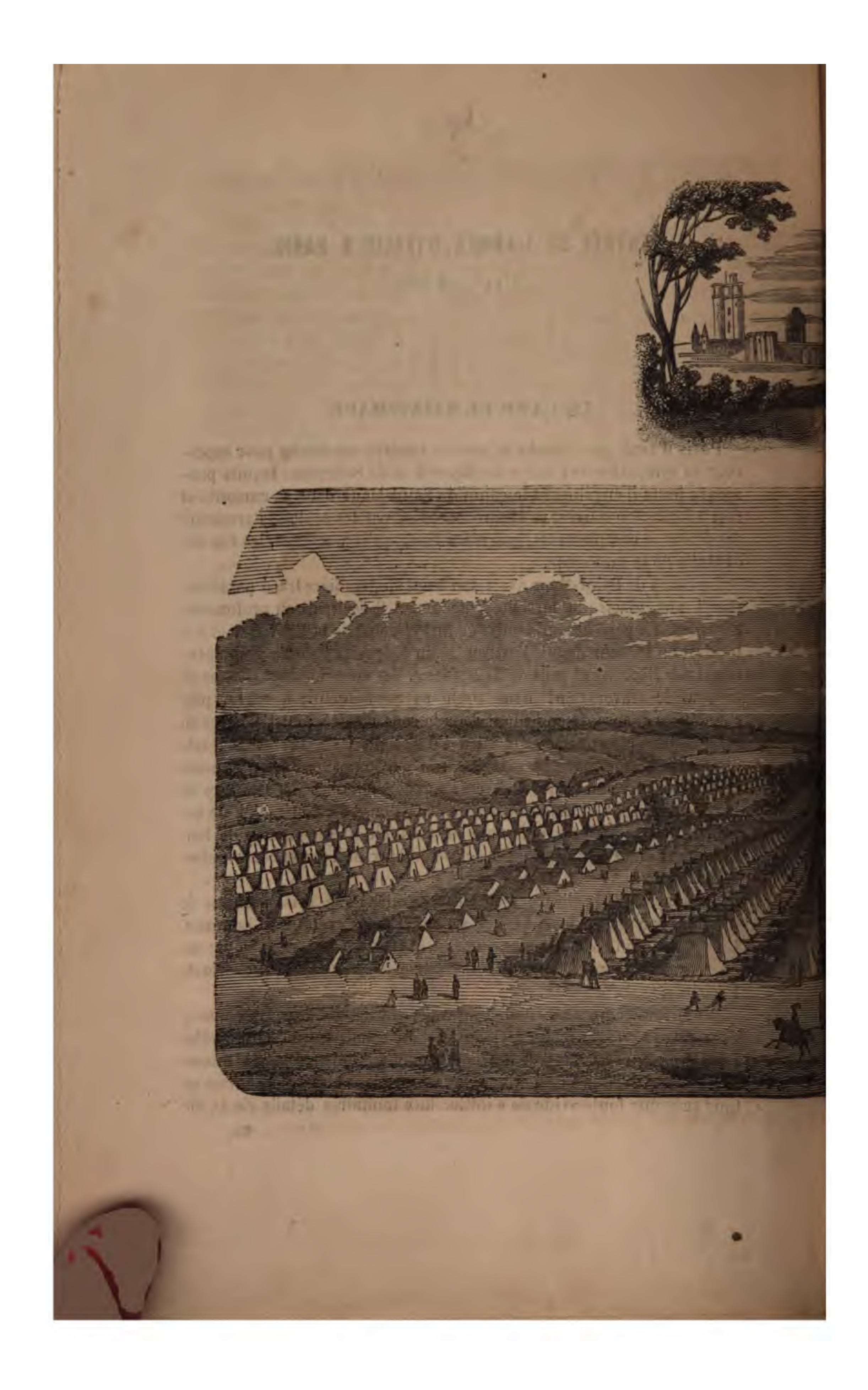
LE CAMP DE SAINT-MAUR.

Paris n'avait pas attendu le jour de l'entrée solennelle pour exprimer sa sympathie aux héros de Magenta et de Solferino. Depuis plusieurs jours il envahissait le camp de Saint-Maur dans sa curiosité et son admiration naïves, se faisant raconter par les soldats, narrateurs modestes et complaisants, qui n'oublient qu'eux-mêmes, les rapides exploits de la campagne.

Le camp de Saint-Maur avait son front de bandière tracé parallèlement aux glacis du fort de Vincennes. Il occupait en profondeur l'immense espace compris entre ce fort et celui de la Gravelle, et s'étendait en largeur depuis l'extrémité du Polygone jusqu'à l'emplacement des Minimes et près de Saint-Maur. Des rues de vingt mètres de largeur le traversaient dans toute sa profondeur; d'autres, plus spacieuses encore, le coupaient dans le sens opposé : aussi l'accès en était-il des plus faciles. Quant à l'installation de la troupe, elle était réglée de la manière suivante : la garde occupait les premières lignes; après venaient les différents corps échelonnés dans l'ordre de leurs numéros. Le campement d'un bataillon avec état-major de régiment comprenait un rectangle de cent cinquante mètres de longueur sur quatre-vingts mètres de profondeur, soit douze cents mètres superficiels.

Toutes les dispositions nécessaires avaient été prises en vue de fournir l'eau nécessaire aux besoins d'une si grande réunion d'hommes. La distribution de la viande se faisait à quatre étaux montés par un entrepreneur sous la surveillance d'inspecteurs de la boucherie de Paris résidant sur place.

On ne peut rien voir d'aussi pittoresque que l'était l'aspect de ce camp avec ses milliers de tentes blanchissant au soleil, animé à intervalles égaux par le son retentissant du clairon et le roulement du tambour réglant les diverses occupations de la journée, et que parcourait en tous sens une foule avide de s'initier aux moindres détails de la vie





militaire, dans la pratique de laquelle le soldat français, personne ne l'ignore, est passé maître en fait de joyeux entrain et d'industrieuse activité.

On était émerveillé de la rapidité avec laquelle nos troupes procèdent à leur installation. A part les tentes d'officiers qui étaient dressées à l'avance, tout était à faire lorsqu'un bataillon arrivait sur le lieu de son campement marqué par un poteau. Eh bien, quelques minutes vont suffire à l'opération. En un clin d'œil, les faisceaux sont formés sur le front de bandière. Derrière s'installent les tentes-abris dont chaque homme porte les matériaux sur son sac. Trois bâtons supportent le sommet d'une tente dont six petits piquets fixent les extrémités à terre. Sous cet abri d'une simplicité élémentaire, et qui recevra un lit de paille fraîche, complété par quelques couvertures, six hommes trouveront à se loger. Après les tentes des soldats, tenues avec un soin, un luxe de propreté coquette, tout à la louange de ceux qui les habitent, viennent les cuisines dont l'organisation est des moins compliquées. Quelques pierres rapprochées formant foyer, un peu de bois, et voilà de quoi faire bouillir la marmite, qui ne tardera pas à se remplir de tout ce qui est nécessaire, car nos armées ont aussi leurs Vatels.

Deux fois par jour, à six heures du matin, avant la soupe, et à quatre heures et demie, après le dîner, les troupes recevaient une ration de café. Entre les cuisines et les tentes d'officiers qui limitaient le campement à l'arrière, se trouvaient les chevaux de ceux-ci tenus au piquet, les cantines et la musique.

Les drapeaux des régiments, plantés devant les tentes de leurs colonels respectifs, et dont quelques-uns étaient entourés de verdure et de fleurs artistement groupées, excitaient au plus haut point l'intérêt de la foule. On contemplait avec une émotion mêlée de respect ces glorieux insignes labourés presque tous par les balles et la mitraille.

De toutes parts les conversations s'engageaient entre visiteurs et soldats; on interroge ceux-ci sur les actions auxquelles ils ont pris part et dont ils se font volontiers les modestes historiens. On regarde avec un légitime sentiment d'orgueil national les uniformes de notre jeune armée, eux aussi, par la victoire usés, selon l'expression du poëte populaire. Puis, c'est un parent, un ami qu'on retrouve, et avec lequel on va s'installer à la cantine pour trinquer à son heureux retour sur le sol de la patrie. Par-ci par-là, un blessé en convalescence marche appuyé sur le bras d'un camarade, tandis que chacun s'empresse pour lui faire fête.

La diane a battu au camp de Saint-Maur le 14 août à trois heures et demie, et les différents corps de l'armée se sont mis en mouvement, afin de se masser selon l'ordre prescrit pour leur entrée dans Paris.

Dès la pointe du jour, la foule avait commencé à se répandre a travers les rues et les boulevards, et prenait place sur le passage de l'armée.

Bientôt, dès la barrière du Trône les maisons se parent, se pavoisent, les mâts vénitiens soutiennent d'un côté de la rue à l'autre des guirlandes de fleurs et font comme une voie Sacrée aux héros de Magenta et de Solferino. Un arc de triomphe, imitant par la disposition de ses lignes la façade du Dôme de Milan, s'élève à l'entrée du boulevard, sur la place de la Bastille. Dans son vaste triangle de marbre blanc s'ouvrent trois arcades: celle du milieu d'un diamètre immense, les deux autres plus petites. Au-dessus de la porte principale est figurée une statue de la Paix tenant d'une main le rameau d'olivier et de l'autre la corne d'abondance. Au-dessous de la Paix, on lit sur un cartouche, en lettres lapidaires : *A l'Empereur, à l'armée d'Italie, la ville de Paris!* Un second cartouche contient les noms des victoires remportées : *Solferino, Melegnano, Magenta, Turbigo, Palestro, Montebello.* Au soubassement de l'arc, des statues à formes vigoureuses soutiennent les nervures qui divisent la façade et encadrent la liste des régiments. Sur une frise transversale sont inscrits ces mots : *Infanterie, Cavalerie, Artillerie, Génie.* Des bas-reliefs représentant des sujets religieux, des saints dans des niches, des pignons à crosses surmontés de statuettes, complètent la ressemblance et la décoration.

Il était difficile de rappeler aux troupes d'une façon plus ingénieusement délicate une autre entrée glorieuse.

L'autre façade offre la même disposition architecturale, à cette différence près qu'une statue de la Guerre remplace la statue de la Paix. Cet arc de triomphe, d'un effet grandiose, était de M. Baltard, architecte de la ville.

Plus loin, à la hauteur du Cirque-Napoléon, un grand portique bleu et or découpe ses trois arcades dont la principale a dix mètres d'ouverture en hauteur et neuf mètres en largeur. Cette arcade est surmontée d'une aigle d'or gigantesque, aux ailes éployées, de dix mètres d'envergure. Elle tient dans une de ses serres le laurier, symbole de la gloire, et l'épée de la France, et dans l'autre le drapeau national décoré de la croix de la Légion d'honneur, sur lequel sont inscrits les numéros et les noms des régimants qui l'ont obtenue. Au sommet de chaque colonne ou pilier est posé un blason impérial avec le manteau d'hermine, le sceptre et la main de justice en sautoir. Une circonstance touchante, qui se rattache au monument improvisé, ne doit pas être passée sous silence : il était fait tout entier par les artistes du Cirque; l'un d'eux a donné le dessin de l'élévation, un autre a modelé l'aigle, un troisième a peint les blasons; chacun a voulu coopérer de ses mains à l'œuvre générale, témoignage de sympathie

pour notre brave armée. Le portique est combiné de manière à pouvoir être splendidement illuminé. Le soir, des cordons de feu en accuseront les lignes, et trois grands lustres, éclairés en verres de couleur, pendront de la clef de voûte des arcades et en rempliront le vide par des girandoles étincelantes.

Des aigles décorées, des écussons aux chiffres de l'Empereur et de l'Impératrice décorent la façade du Cirque-Napoléon.

Le long des boulevards, à des mâts peints et dorés, plantés de distance en distance, flottent des banderoles aux couleurs nationales et sont suspendus des faisceaux de drapeaux tricolores ayant pour centre un disque à fond vert ou bleu, alternativement historié d'un N ou d'un E couronné. Des mâts plus hauts et d'une ornementation plus riche se dressent aux angles de chacune des rues qui viennent couper la ligne du boulevard.

Au boulevard du Temple, deux colonnes cannelées supportent le chiffre impérial placé au centre d'un trophée d'armes et des cartouches contenant des noms de victoires.

Deux grands mâts formant colonnes, ornés de faisceaux, de boucliers et d'inscriptions, sont placés de chaque côté du boulevard à la hauteur du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Les fenêtres des maisons et les maisons elles-mêmes jusqu'aux toits sont pavoisées de drapeaux. Partout se lit le chiffre impérial dans des cercles d'or ou de feuillage.

Devant le Gymnase, des mâts vénitiens splendidement ornés soutiennent, sur un câble tendu d'un côté du boulevard à l'autre, un grand panonceau de velours pourpre avec ces mots : A l'Empereur ! à l'armée d'Italie ! La façade du théâtre des Variétés est décorée d'une Victoire offrant des couronnes, de drapeaux tricolores, de trophées d'armes, de guirlandes et d'écussons. A l'angle de l'Opéra-Comique, une colonne or et blanc, ornée de lauriers d'or et de drapeaux, reproduit sur des cartouches les noms glorieux des victoires remportées par l'armée d'Italie. Des transparents, des étendards, des courtines en riches étoffes, des guirlandes, des banderoles revêtent du haut en bas les façades des maisons et des hôtels.

Au milieu de la chaussée, dans l'axe de la rue de la Paix, un monument attire et retient les yeux. La guerre a fourni à l'architecte Baltard un glorieux et nouvel ordre : des canons autrichiens plantés debout forment les colonnes d'un large socle portant sur des marches de granit. D'autres canons posés de champ et présentant tour à tour leur culasse et leur gueule gorgée de boulets composent entre les fûts de bronze une ornementation héroïque. Un cartouche contient ce mot significatif — *Villafranca* — écrit en lettres d'or. — Sur une des aces du socle on lit : — *Palestro, 3e zouaves, un canon : — Magenta,*

45e de ligne, un drapeau ; 2e zouaves, un drapeau ; 3e grenadiers garde impériale, un canon. Sur l'autre face sont burinées les inscriptions suivantes :— *Solferino, chasseurs à pied garde impériale, un drapeau ; 76e de ligne, un drapeau ; voltigeurs garde impériale, treize canons;— 1er corps : cavalerie, quatre canons* ; 3e *corps*, 2e *division, deux canons ; 2e de ligne, un canon ; 55e de ligne, un canon.*

Sur ce socle pose une large plinthe de granit rouge, comme toutes les parties solides de monument, servant de support au siége en hémicycle, où est assise la statue de la Paix couronnée d'olivier, tenant d'une main un glaive au fourreau, et de l'autre le traité de Villafranca. La statue est en marbre blanc ; l'épée, la couronne et le traité sont dorés. Aux pieds de la Paix, se couche un grand lion de bronze, symbole de la modération dans la force. Deux aigles d'or battent des ailes de chaque côté du siége; des lauriers dorés s'entrelacent sur cette plinthe; autour du monument on a improvisé un jardin; des gazons et des fleurs en encadrent la base.

L'entrée de la rue de la Paix est marquée par deux obélisques de granit gris et rouge.

A l'endroit où la rue débouche dans la place Vendôme, quatre groupes de colonnes forment une espèce de portique triomphal. Ces colonnes, de grande proportion, ont des socles de marbre blanc veiné; une gaîne richement ornementée et dorée les enveloppe jusqu'au tiers de leur hauteur; le reste du fût est en marbre rouge antique cannelé et surmonté d'un chapiteau corinthien. Chacune de ces colonnes, au nombre de huit, couplées deux par deux, sert de piédestal à une statue de la Victoire, les bras étendus et offrant des couronnes de chaque main. A chaque colonne est suspendu un grand bouclier de bronze au chiffre impérial, derrière lequel se croisent une branche de laurier et une palme nouées par une bandelette tricolore, dont les bouts retombent avec une gracieuse symétrie. La même décoration avec tous ces détails est répétée à l'autre entrée de la place Vendôme par la rue Castiglione.

Dans la place même, des courtines de velours cramoisi avec N, abeilles et crépines d'or, drapent les balcons de tous les étages. Rattachées à des mâts peints et dorés d'où pendent des oriflammes, des guirlandes de feuillages marquent et ornent la ligne des toits. A la pointe des frontons, un trophée de drapeaux tricolores ; à deux angles, des aigles dorées ; entre chaque mansarde, un médaillon au chiffre impérial complètent la décoration de la place.

La tribune occupée par l'Impératrice, devant l'hôtel du garde des sceaux, est supportée par un avant-corps d'architecture d'ordre toscan orné de trophées dans des niches ; des hampes dorées soutiennent un velarium rayé de pourpre et d'or. Une riche tenture avec fais-

ceaux de drapeaux aux couleurs nationales revêt le fond. Une draperie de velours cramoisi relevée par des câbles d'or, ornée du blason du chiffre impérial, retombe sur le balcon.

Autour de la place, dont ils laissent le milieu libre, s'étagent en gradins de vastes amphithéâtres, capables de contenir 10,000 spectateurs. Ainsi disposée, ayant au centre cette magnifique colonne trajane, faite de bronze ennemi et surmontée de l'image radieuse de Napoléon, la place Vendôme a l'air d'un cirque romain un jour de triomphe.

Des hampes dorées avec flammes tricolores sont plantées autour de la colonne. Aux quatre angles du socle on a suspendu des guirlandes ayant pour point de départ des couronnes de lauriers d'or passées au cou des aigles. La grille qui entoure la colonne est chargée de festons, de couronnes et de bouquets d'immortelles.

Sur tout le parcours du défilé, l'affluence est incalculable ; de la barrière du Trône à la place Vendôme, les chaussées latérales sont encombrées de monde. Sur les échafaudages, aux fenêtres, aux balcons, jusque sur les toits, entre les cheminées, fourmillent les têtes avides de voir. Dans Paris, qui semble s'être fait élastique pour les recevoir, se sont déversés les banlieues, les départements, l'étranger, tout ce qui a pu venir pour le grand jour par un véhicule quelconque. Les multitudes se fondent avec les multitudes, s'accroissant sans cesse jusqu'au dernier moment. Le faîte des maisons est aussi peuplé que la rue. Des spectateurs intrépides, faute de meilleure place, restent plongés dans le bassin du Château-d'Eau, trempés jusqu'à la ceinture.

A l'heure prescrite, quoique matinale, et malgré la difficulté de circuler en voiture, les gradins des amphithéâtres élevés place Vendôme sont couverts d'une foule immense, parée et choisie, qui regrette, bien que sûre de ne perdre aucun détail, de ne pouvoir courir au-devant des troupes au moins jusqu'à la Bastille, où l'Empereur est allé, à huit heures et demie, se mettre à leur tête.

Des tribunes spéciales, promptement remplies, avaient été réservées pour les maisons de Leurs Majestés, le Corps diplomatique, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, le Corps municipal de la Seine.

Une impatience haletante, anxieuse, tient toutes les poitrines oppressées ; c'est à peine si les yeux se distraient à considérer la magnifique décoration des hôtels ; tous les regards se tournent obstinément vers la rue de la Paix, par où doit déboucher l'armée.

Partout sur son passage, Sa Majesté a été saluée par les plus vives acclamations. Aussitôt après son arrivée à la place de la Bastille, le mouvement des troupes a commencé.

L'Empereur, précédé par ses officiers d'ordonnance et ses aides de camp, et ayant à sa suite un nombreux et brillant état-major, marchait en tête de l'armée.

L'escorte du cortége impérial était formée par un détachement des cent-gardes.

Le maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, commandant la garde, ouvre la marche, au milieu des cris les plus enthousiastes, des acclamations les plus chaleureuses, qui ne se ralentissent pas pendant tout le défilé, qui continue dans l'ordre suivant : le 1er corps, commandé par S. Exc. le maréchal Baraguey-d'Hilliers; le 2e corps par S. Exc. le duc de Magenta; le 3e corps, par S. Exc. le maréchal Canrobert, et le 4e corps, par S. Exc. le maréchal Niel.

Bientôt les cent-gardes, avec timbales et trompettes, apparaissent entre les colonnes surmontées de victoires d'or, précédant de quelques pas l'Empereur monté sur un magnifique cheval alezan. Les cris de : Vive l'Empereur! partent de tous les gradins; les mouchoirs s'agitent ainsi que les chapeaux : tout le monde est debout et découvert. Le Prince impérial, à la vue des premières troupes, se lève spontanément, tire sa petite épée et salue avec une grâce héroïquement enfantine. Cette inspiration charmante provoque une longue salve d'applaudissements qui a de la peine à se calmer.

Après un peloton de guides, dont le kolback est devenu roux à l'ardent soleil d'Italie, arrivent les blessés des différents corps assez avancés en convalescence pour supporter les fatigues du triomphe : grenadiers, voltigeurs, soldats de ligne, zouaves, tirailleurs algériens; chaque régiment a fourni son contingent. Eux aussi peuvent dire, comme Jeanne d'Arc en parlant de son drapeau : « Puisqu'il a été à la peine, il est juste qu'il soit à l'honneur. » Ils s'avancent, pâlis sous le hâle, par la souffrance, éclopés, cicatrisés, manchots, s'appuyant sur le bâton qui, pour eux, doit remplacer le fusil quelque temps encore, mais tendant la jambe, cherchant à marquer le rhythme—avec un stoïcisme tout militaire, souriant naïvement à la foule qui les acclame, étonnés de leur succès, comme si l'héroïsme était la chose du monde la plus naturelle. Plus heureux que les autres, ils ont reçu pour la France une de ces nobles blessures qui embellissent le soldat, voilà tout; leurs mains mutilées peuvent à peine tenir les couronnes, les bouquets, les palmes, les guirlandes que le peuple enthousiasmé leur a jetés sur leur passage.

Ils défilent plus lentement, car leurs plaies, qu'a fermées la science, s'irritent par la fatigue. Parmi eux marche tristement et fier un jeune officier, les deux bras en écharpe. A cette vue une émotion profonde, irrésistible, universelle, s'empare des spectateurs; un frisson électrique parcourt les gradins. Les femmes sanglotent, les yeux pleins de

larmes; les hommes, la gorge serrée, essaient un hourrah, et l'Empereur, arrêté devant la tribune de l'Impératrice, la tête tournée vers la colonne, salue à plusieurs reprises.

Trois aumôniers précédaient le groupe des blessés, — quoi de plus naturel : ceux qui ouvrent les portes de l'autre vie, auprès de ceux qui chaque jour affrontent la mort!

Après la garde ont paru les quatre drapeaux pris aux Autrichiens, glorieux trophées de la campagne, en assez mauvais état, à l'exception d'un seul presque neuf; ils témoignent d'une lutte acharnée. Un chasseur à pied de la garde, accompagné de deux soldats, porte le premier; des soldats du 1er, du 3e et du 4e corps portent les trois autres. Les drapeaux sont présentés à l'Empereur et remis à un cent-garde.

Les quarante canons enlevés aux Autrichiens viennent ensuite; on a conservé leur mode d'attelage.

Au milieu de ces souvenirs, nous ne voulons pas oublier les absents. Nous rappellerons donc le nom du 3e régiment de zouaves qui s'est illustré à Palestro par un fait d'armes resté populaire. Ce régiment était resté en Italie.

Il serait difficile de dépeindre toutes les scènes enthousiastes qui ont éclaté sur le passage de chaque corps. La ligne, cette troupe courageuse et modeste, le peuple de l'armée, est l'objet des plus touchantes ovations. On accueille avec une bruyante sympathie les zouaves à la martiale désinvolture, à l'uniforme pittoresque; l'on sourit en voyant leur chien, qu'ils se sont amusés, en grands enfants, à parer de fleurs, et sur lequel ils ont planté un petit guidon tricolore. L'artillerie de chaque corps, dans sa mâle et sévère tenue, passe avec ses canons festonnés de guirlandes; parfois un œillet, une rose enclouent gracieusement la lumière qui mettait le feu à la foudre.

Les tirailleurs algériens, ces anciens ennemis de la France, qui maintenant combattent pour elle, marchent derrière trois aumôniers qu'ils respectent, malgré la différence de religion. Leur costume oriental bleu de ciel, soutaché de jaune, leurs types qui résument toutes les races du nord de l'Afrique, depuis le nègre jusqu'à l'Arabe, en passant par toutes les nuances, inspirent une bienveillante curiosité; sur leurs guidons figurent le croissant de l'islam et la main ouverte, préservatif du mauvais œil encore sculpté à la clef de voûte de la première porte de l'Alhambra. Le génie, dont tout le monde connaît la science, le dévouement et la modestie; la cavalerie, où se distinguaient les chasseurs avec leurs chevaux gris-pommelé, les guides, les dragons de l'Impératrice et les cuirassiers ont tour à tour reçu les témoignages de l'admiration la plus sympathique et la plus ardente. Les maréchaux Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Baraguey-d'Hilliers,

de Mac-Mahon, Canrobert, Niel, en qui se personnifiaient les souvenirs de Magenta et de Solferino, ont été successivement couverts d'applaudissements.

Les cantinières au costume élégant, quelques infirmières mêlées aux soldats qu'elles avaient soignés sur les champs de bataille, ont eu leur part des acclamations populaires.

La musique de chaque régiment se masse au pied de la colonne, et joue pendant qu'il défile, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par la musique d'un autre corps. En passant devant l'Empereur, les régiments de la garde lui remettent leurs drapeaux; plusieurs de ces drapeaux, comme du reste ceux des autres troupes, troués de balles, criblés de mitraille, noirs de poudre, décolorés, ne sont plus que des lambeaux sublimes. Ils sont salués par les plus vifs applaudissements.

Le Prince impérial, qui pendant le défilé n'a cessé de battre des mains, est descendu de la tribune et porté par son écuyer à l'Empereur, qui l'embrasse et le pose quelques instants sur sa selle, aux cris enthousiastes de : *Vive l'Empereur! vive l'Impératrice! vive le Prince impérial!*

On ne saurait trop admirer l'ordre et la précision avec lesquels le défilé s'est accompli, sans intermittence et sans hâte.

A trois heures, tout était terminé; l'Empereur rentrait aux Tuileries, l'Impératrice l'y rejoignait quelques instants après. Leurs Majestés ont été saluées, à leur retour, d'acclamations aussi vives que celles qui les avaient accueillies à leur arrivée.

Le soir, un grand banquet, auquel étaient conviées trois cents personnes, a été donné par Sa Majesté l'Empereur aux principaux chefs de l'armée, dans la salle des Etats.

A la fin de ce banquet, l'Empereur a prononcé les paroles suivantes :

« Messieurs,

« La joie que j'éprouve en me retrouvant avec la plupart des chefs de l'armée d'Italie serait complète s'il ne venait s'y mêler le regret de voir se séparer bientôt les éléments d'une force si bien organisée et si redoutable. Comme souverain et comme général en chef, je vous remercie encore de votre confiance. Il était flatteur pour moi, qui n'avais pas commandé d'armée, de trouver une telle obéissance de la part de ceux qui avaient une grande expérience de la guerre. Si le succès a couronné nos efforts, je suis heureux d'en reporter la meilleure part à ces généraux habiles et dévoués qui m'ont rendu le commandement facile, parce que, animés du feu sacré, ils ont sans cesse donné l'exemple du devoir et du mépris de la mort.

« Une partie de nos soldats va retourner dans ses foyers; vous

mêmes vous allez reprendre les occupations de la paix. N'oubliez pas néanmoins ce que nous avons fait ensemble. Que le souvenir des obstacles surmontés, des périls évités, des imperfections signalées, revienne souvent à votre mémoire, car, pour tout homme de guerre, le souvenir est la science même.

« En commémoration de la campagne d'Italie, je ferai distribuer une médaille à tous ceux qui y ont pris part, et je veux que vous soyez aujourd'hui les premiers à la porter. Qu'elle me rappelle parfois à votre pensée, et qu'en lisant les noms glorieux qui y sont gravés, chacun se dise : Si la France a tant fait pour un peuple ami, que ne ferait-elle pas pour son indépendance ?

« Je porte un toast à l'armée. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPR. DE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.





PARIS. — IMP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.

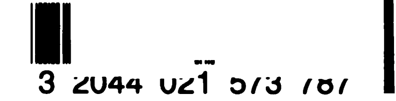
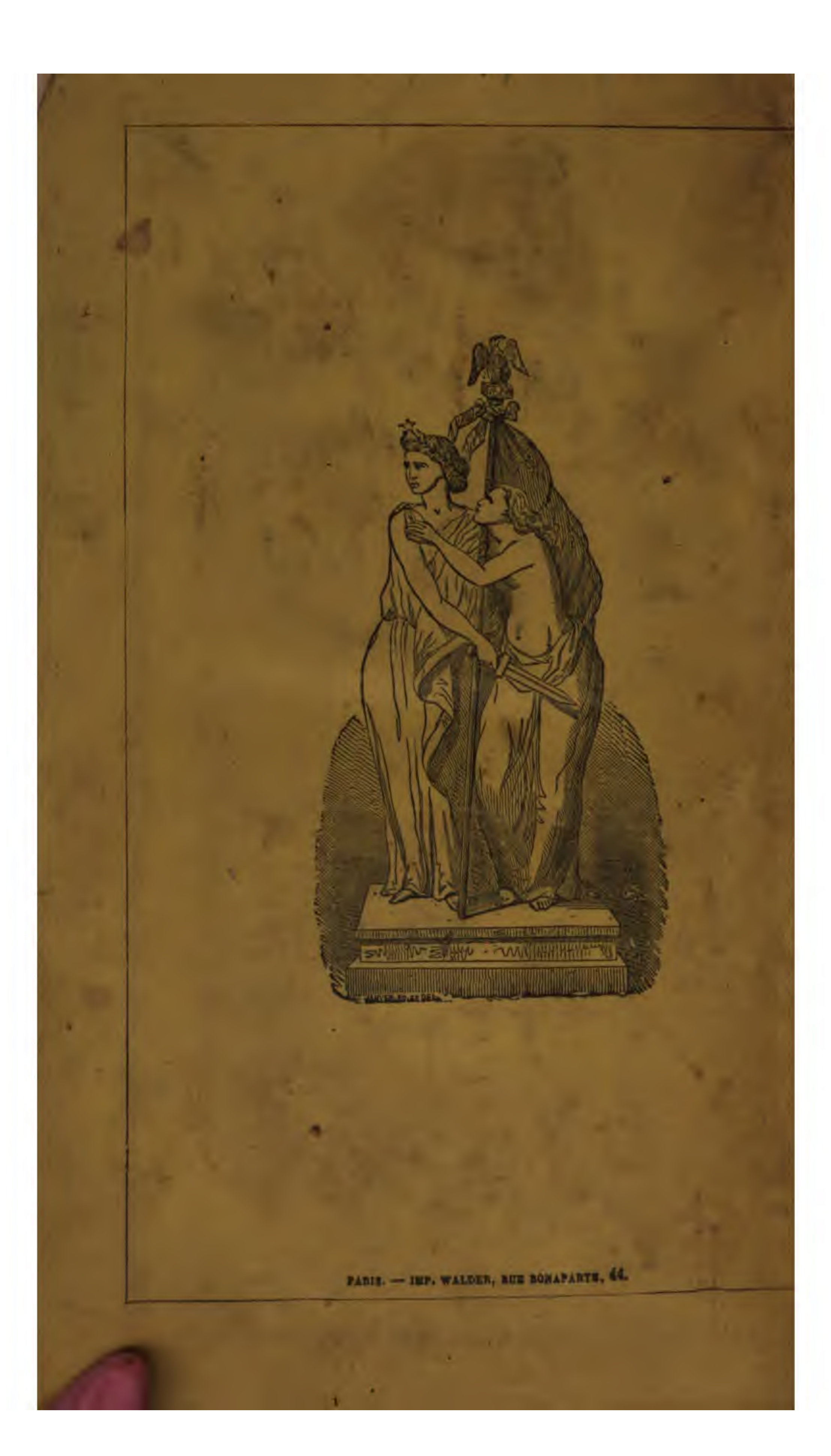

3 2044 021 573 787



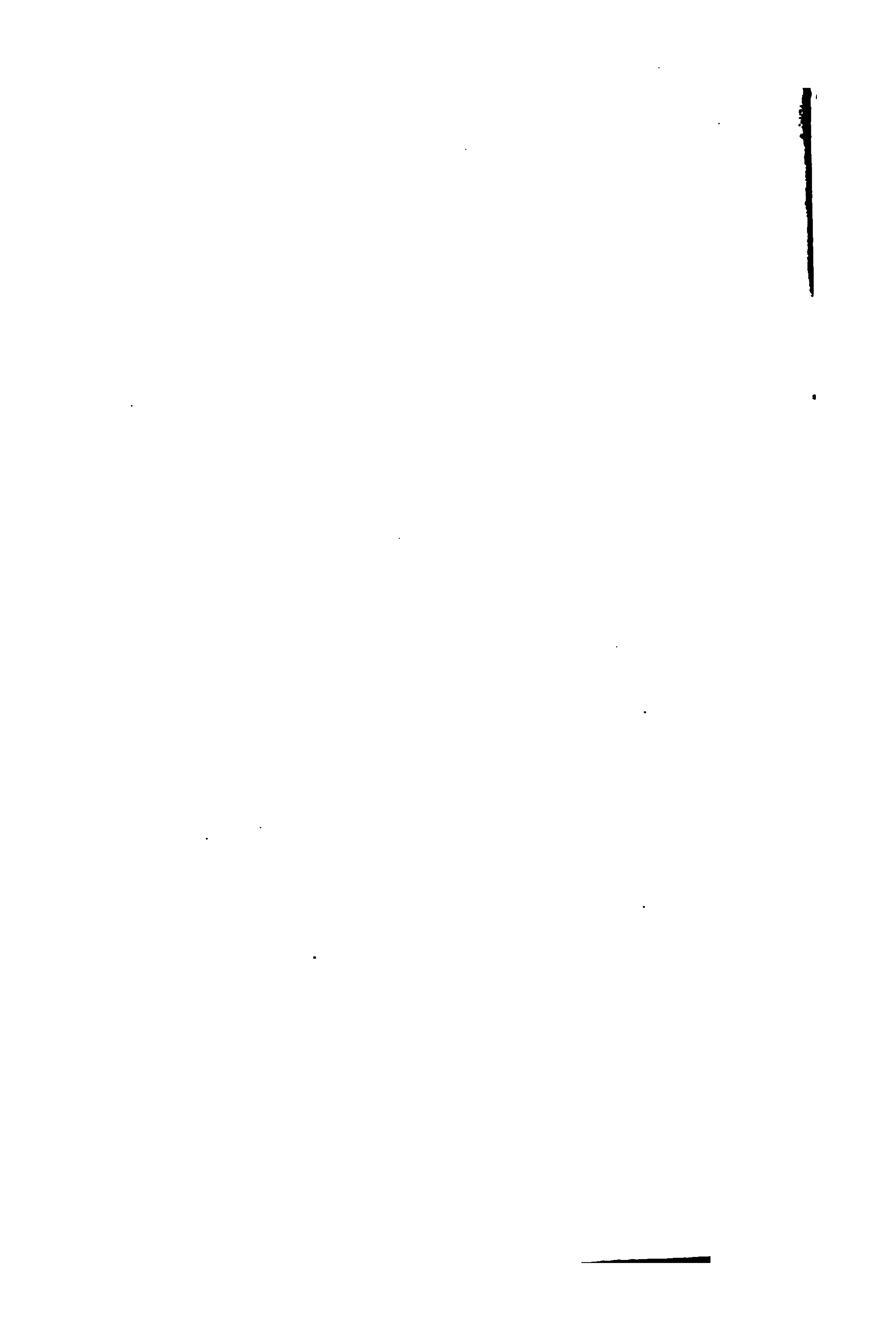
TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPR. DE WALDER, RUE BONAPARTE, 44.



PARIS. — IMP. WALDER, RUE BONAPARTE, 44.




3 2044 021 573